D'ÉTU

COURS
D'ÉTUDES HISTORIQUES.

Paris. — Typographie de Firmin Didot Frères, rue Jacob, 56.

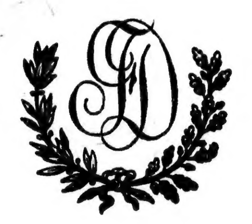
COURS
D'ÉTUDES HISTORIQUES

PAR

P. C. F. DAUNOU,

PAIR DE FRANCE,
SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES,
GARDE GÉNÉRAL DES ARCHIVES DU ROYAUME,
ANCIEN PROFESSEUR D'HISTOIRE
AU COLLÉGE ROYAL DE FRANCE, ETC. ETC. ETC.

TOME HUITIÈME.



PARIS,
CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

1844.

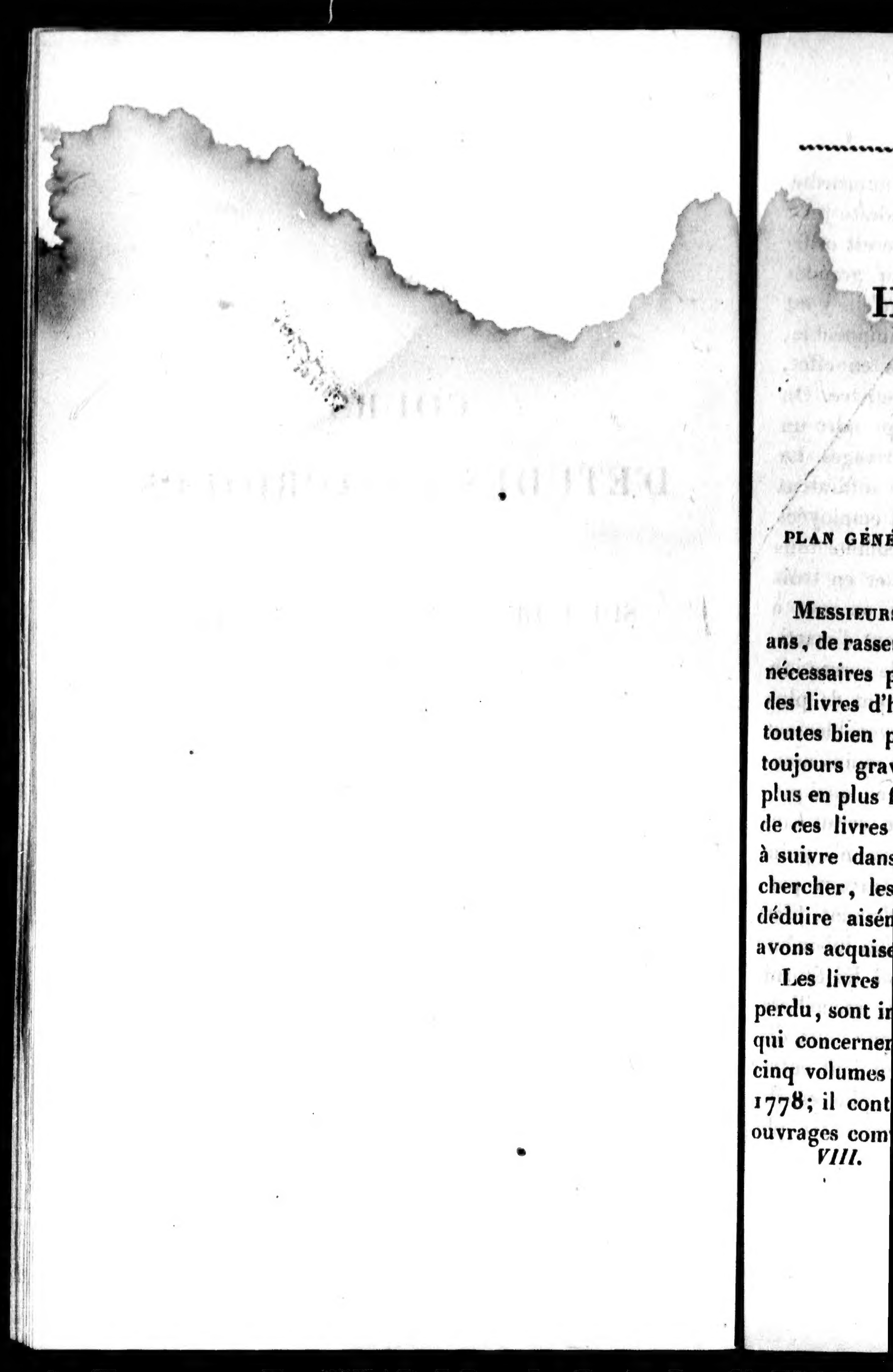
D'É

SU

COURS
D'ÉTUDES HISTORIQUES.

SUITE DE LA TROISIÈME PARTIE.
EXPOSITION DES FAITS.

HÉRODOTE.



H

PLAN GÉNÉ

MESSIEURS
ans, de rasse
nécessaires p
des livres d'h
toutes bien p
toujours gra
plus en plus f
de ces livres
à suivre dans
chercher, les
déduire aisén
avons acquise
Les livres
perdu, sont in
qui concernen
cinq volumes
1778; il cont
ouvrages com

ÉTUDES HISTORIQUES.

HÉRODOTE.

PREMIÈRE LEÇON.

PLAN GÉNÉRAL D'OBSERVATIONS SUR CHACUN DES PRINCIPAUX HISTORIENS.

Messieurs, nous nous sommes efforcés, depuis deux ans, de rassembler et de coordonner toutes les notions nécessaires pour entreprendre avec fruit la lecture des livres d'histoire; et, si ces notions nous demeurent toutes bien présentes, désormais nos études, quoique toujours graves et sérieuses, nous doivent devenir de plus en plus faciles. Si vous demandez quels sont ceux de ces livres qu'il convient de choisir, quel ordre est à suivre dans ces lectures, et quel résultat il y faut chercher, les réponses à ces trois questions vont se déduire aisément des notions préliminaires que nous avons acquises.

Les livres d'histoire, quoique nous en ayons tant perdu, sont innombrables. Le simple catalogue de ceux qui concernent le seul royaume de France, remplit cinq volumes in-folio qu'on achevait d'imprimer en 1778; il contient les titres d'environ cinquante mille ouvrages composés avant cette époque sur les diverses

parties des annales françaises. Jugez de l'immensité d'une collection de toutes les histoires, conduite jusqu'à l'époque actuelle. La partie historique est ordinairement considérée comme l'une des cinq grandes divisions des vastes bibliothèques; et, lorsqu'elle y est je ne dis pas complète, ce qui est presque impossible, mais d'une richesse suffisante, elle occupe en effet, dans ces vastes dépôts, près d'un tiers de l'espace. On ne peut donc concevoir la pensée d'entreprendre un tel cours de lectures. C'est une mer sans rivages. La plus longue vie, plusieurs vies humaines n'y suffiraient pas; et, à vrai dire, elles seraient assez mal employées à un pareil travail. Les livres d'histoire, comme tous les autres genres de livres, peuvent se diviser en trois ordres. D'abord il y en a des milliers qui ne sont à peu près bons à rien, parce qu'ils manquent d'exactitude dans les choses, d'élégance ou même de correction dans les formes, et que ce qu'ils contiennent de plus tolérable se rencontre ailleurs plus convenablement exposé. Une seconde classe de livres, non moins nombreuse, se compose de ceux qu'il y a lieu quelquefois de consulter, mais dont la lecture serait sans profit comme sans intérêt pour quiconque n'a point entrepris certaines recherches, certains travaux particuliers qu'ils peuvent faciliter accidentellement. C'est ainsi que nous avons prescrit à l'historien lui-même l'examen de toutes les relations, propres à lui fournir les éléments de l'ouvrage qu'il médite. Il recueillera, confrontera ces relations, précisément pour nous dispenser d'y recourir. De tels livres ne sauraient entrer dans un plan général d'études. Tout au plus est-il à propos de savoir qu'ils existent, d'en connaître plu-

sieurs par leurs titres, ou par les noms de leurs auteurs, afin d'y puiser quelques renseignements au besoin. Il en existe au surplus assez de catalogues et de notices bibliographiques. Si donc on écarte, d'une part les livres inutiles, même à consulter, de l'autre ceux dont on ne fait usage que lorsqu'on se trouve, par occasion ou par nécessité, entraîné, condamné à les ouvrir, une troisième classe, bien moins volumineuse que chacune des deux précédentes, se formera d'ouvrages réellement instructifs, où tout le fond de la science historique sera compris, et revêtu de ses formes les plus heureuses.

Je parle des formes, parce qu'elles sont des signes plus certains qu'on ne croit de la valeur du fond. Il est extrêmement rare que des livres mal composés, mal écrits, soient utiles à l'instruction commune; il l'est aussi que l'art d'écrire atteigne un haut degré de perfection, sans jeter de vives lumières sur la matière à laquelle il s'applique. Ainsi nous étudierons les grands historiens anciens et modernes, ceux qui sont véritablement classiques et qui ont mérité ce titre par les caractères de leur style. On a fort prodigué ce titre de classique; c'est le sort de toutes les qualifications honorables : on l'a étendu à tout ce qui nous reste de l'antiquité grecque et latine, même à des fragments dont l'authenticité est douteuse, à des opuscules fort médiocres, à des abrégés arides, à des recueils indigestes. Les littératures anciennes n'ont pas eu, plus que les nouvelles, le bonheur de ne produire que des chefs-d'œuvre; et il s'en faut qu'à cet égard le temps ait fait un triage parfaitement équitable, puisqu'il a détruit une si grande partie des œuvres de Tite-Live,

et de Tacite, tandis qu'il nous a conservé les épitomes de Florus et d'Ampélius. Nous donnerons peu d'attention à ces livrets antiques, et nous en rejetterons beaucoup parmi les écrits à consulter plutôt qu'à lire. Nous ne reviendrons pas non plus sur quelques faibles débris ou extraits des ouvrages de Ctésias, d'Éphore, de Théopompe, de Timée et de plusieurs autres historiens. Je vous les ai indiqués en traitant des sources particulières de la chronologie ancienne; et vous avez vu quel usage les chronographes ecclésiastiques ont fait des écrits de ces auteurs. L'histoire proprement dite n'en saurait tirer aucun profit. J'aurai à vous entretenir d'ouvrages plus étendus, plus importants, plus célèbres.

Je ne me bornerai pourtant pas toujours à ceux qui se recommandent par la beauté du style. Il s'en présentera, surtout au moyen âge et dans les siècles modernes, qui, bien que privés de cet avantage, mériteront notre attention par le seul intérêt des matières. Tels sont ceux qui contiennent une branche d'instruction historique, qu'on ne trouverait ailleurs qu'incomplètement et de seconde main. Ce n'est pas qu'il soit utile ni possible de s'arrêter à toutes les histoires originales; encore une fois le détail en serait infini : mais il en est dont la lecture est indispensable à cause de l'importance des faits, ou à raison de circonstances relatives, soit à la personne de l'auteur, soit à la composition de l'ouvrage. Ainsi, quoiqu'on ait fait entrer en des histoires générales une grande partie des faits que renferment celles des Goths par Jornandès, du dixième siècle par Liutprand, de saint Louis par Joinville, un cours d'études où l'on négligerait ces his-

toriens et ceux qui leur ressemblent serait superficiel. Non-seulement il faut connaître tous les faits mémorables, même ceux qui n'ont pas été bien racontés; mais encore il y a des témoignages trop immédiats ou trop graves, pour n'être pas recueillis et appréciés : aucune autre relation ne les remplace parfaitement. Seulement le choix doit être sévère, et l'on serait entraîné beaucoup trop loin si l'on n'usait point ici de beaucoup de réserve ou même de rigueur. Par exemple, cette vaste collection Byzantine, dont le seul aspect peut effrayer les plus intrépides lecteurs, contient des articles très-divers : il s'y trouve des chroniques universelles dont chacune remonte au commencement du monde; ce sont des compilations ou des abrégés qui ne sont bons à consulter qu'à l'égard des temps les plus voisins de celui où elles ont été rédigées. Ensuite, en réunissant à celle de Zonaras, les continuations faites par Nicétas Acominatus, Nicéphore Gregoras et Laonic Chalcondyle, on a un corps d'annales Byzantines qui n'est guère lisible encore que pour ceux qui s'occupent très-particulièrement de cette matière. J'en dis autant des recueils de Constantin Porphyrogénète et de Georges Codin soit sur la géographie, soit sur les cérémonies et les offices de la cour de Constantinople. Reste une suite de morceaux ou mémoires véritablement originaux, depuis le sixième siècle jusqu'au quinzième, et parmi lesquels ceux de Procope, d'Agathias, de Nicéphore Brynne, d'Anne Comnène, de Jean Cantacuzène seront dignes en effet d'être lus.

Vous voyez, Messieurs que ces lectures ne seront pas interminables, puisqu'elles se réduiront, d'une part, aux histoires réellement classiques, c'est-à-dire

habilement écrites, et de l'autre, à celles qui, malgré l'imperfection de leurs formes, offrent une instruction originale, importante et curieuse. Il est bien entendu que nous reconnaissons l'utilité éventuelle de beaucoup d'autres annales ou relations; nous ne les excluons que d'un cours général de lectures historiques.

Quant à l'ordre de ces lectures, je crois qu'on a proposé ou suivi quatre méthodes différentes. Les uns commencent par des abrégés, des recueils, des histoires générales : ils veulent que d'abord l'on étudie l'histoire ancienne dans Rollin, l'histoire romaine dans Vertot, l'histoire de France dans Hénault ou Millot, ou Velly et ses continuateurs, etc. S'il ne s'agissait que de la première instruction, je conçois comment cette méthode serait préférée, surtout si on avait à sa disposition d'excellents livres élémentaires, exempts d'erreurs graves, composés de résultats exactement vérifiés. Il est impossible en effet que de jeunes élèves entreprennent de lire tous les livres classiques et originaux; il faut de nécessité leur en offrir la substance, si l'on veut qu'ils acquièrent, en peu de temps, quelque connaissance des principaux articles de l'histoire. Mais nous nous plaçons ici dans une tout autre hypothèse, nous parlons d'une étude approfondie et digne d'un âge plus avancé. Or, loin que les premiers pas à faire dans une carrière si étendue et si sérieuse doivent consister à se traîner puérilement sur les traces d'un abréviateur ou d'un compilateur moderne, je pense qu'on s'exposerait par là à prendre de très-fausses directions, et que, si l'on possède par avance les connaissances chronologiques et géographiques, philosophiques et littéraires que nous avons essayé de

rassembler, il convient de se transporter aussitôt dans l'histoire même, et de l'étudier dans ses sources les plus vives. En prenant ce parti, il reste encore à choisir entre trois méthodes. L'une divise l'histoire par contrées, par états ou peuples tant anciens que modernes; elle parcourt successivement les annales de l'Égypte, de Carthage, de l'Assyrie, de la Perse, de la Grèce et de Rome, celles de l'empire Byzantin, des royaumes de France, d'Espagne, d'Angleterre, etc. L'autre s'attache principalement à l'ordre des siècles; elle rassemble d'abord les notions historiques des temps les plus reculés, et descend d'âge en âge à l'ère des olympiades, à l'ère chrétienne, et aux époques modernes; elle envisage à la fois dans une même période, séculaire ou autre, toutes les nations, toutes les parties du globe. Vous comprenez que ces deux méthodes obligent à morceler les livres de presque tous les historiens. Si, par exemple, vous voulez étudier ainsi les annales de l'antique Égypte, il vous faudra chercher et détacher ce qui la concerne dans Hérodote, dans Diodore de Sicile, dans plusieurs autres anciens auteurs, et recueillir ensuite ce que les modernes ont répété ou ajouté de relatif à l'état et aux destinées de cette contrée avant J. C. Un travail tout semblable aura lieu pour chacun des autres peuples; et vous ouvrirez à différentes reprises un même historien, au lieu de lire d'un seul fil tout son ouvrage. La distribution par âges ou par siècles entraîne encore plus d'interruptions dans la plupart des lectures : car il s'agit d'extraire de chaque livre les faits compris entre deux points déterminés de l'espace des temps. Outre les difficultés et les embarras que

présentent immédiatement ces deux méthodes, outre les recherches pénibles et les tâtonnements qu'elles exigent, outre les omissions et les interversions qu'elles peuvent entraîner, leur inconvénient, ou plutôt leur vice essentiel, est de décomposer de grands ouvrages, et de rendre par là moins vive et moins complète l'instruction qu'on doit en tirer. Ces procédés sont bien ceux qu'il convient d'employer, lorsqu'on se propose un travail particulier sur l'histoire d'un pays, d'un siècle, d'une époque; et nous en avons recommandé l'usage, lorsque nous parlions de l'étude qu'un historien doit faire du sujet qu'il va traiter : mais il est question en ce moment de la manière de lire, et non plus d'écrire les annales humaines, et je pense que pour cette étude générale, l'ordre le plus simple, le plus facile et le plus sûr, est de prendre l'un après l'autre les meilleurs ouvrages historiques, tels qu'ils sont, tels qu'ils ont été conçus et disposés par les auteurs. Ainsi la troisième et dernière méthode sera de commencer par Hérodote, de le lire en entier, et de même, après lui, chacun de ses plus dignes successeurs, à mesure qu'ils se présenteront dans tout le cours des âges jusqu'au temps actuel.

J'avoue que cette série chronologique d'auteurs ne correspondra pas toujours à celle des faits racontés dans leurs ouvrages. Cet ordre de lectures nous fera souvent revenir à des époques déjà observées et dépassées, nous ramènera en des lieux que nous aurons déjà visités avec d'autres guides; nous verrons reparaître plusieurs fois les mêmes personnages, les mêmes tableaux, et, parmi les historiens les plus modernes, il y en aura qui ne nous parleront que d'histoire ancienne.

J'avouerai même qu'il en résulterait une confusion extrême, si nous n'avions aucune idée préliminaire de la situation des lieux et de l'ordre des temps. Mais aussi voilà pourquoi la géographie et la chronologie ont dû nous introduire, nous initier à l'histoire. Si l'image du globe terrestre et de ses différentes parties s'est dessinée dans nos esprits, si surtout le système chronologique nous demeure toujours présent, si nous ne laissons échapper aucune des notions techniques, controversées et positives, qu'il renferme, si nous avons attaché des dates, certaines ou probables, précises ou approximatives, à tous les événements et à tous les noms célèbres, il nous sera toujours facile de nous placer dans les lieux et dans les temps dont chaque auteur viendra nous entretenir. Nous savons, par exemple, que le roi de Macédoine Alexandre, né l'an 356 avant l'ère chrétienne, ravageait le monde entre les années 336 et 323. Que son histoire nous soit racontée par Diodore de Sicile, ou par Plutarque, Quinte-Curce, Justin, Arrien, qui ont vécu au troisième, quatrième, cinquième ou sixième siècle après le sien, ou bien encore par Rollin, à une distance de plus de deux mille ans, nous ne courons aucun risque de déplacer l'époque de son épouvantable gloire. En quelque siècle qu'un historien ait écrit, et quels que soient les faits qu'il rapporte, ils se rattacheront au tableau d'histoire universelle que nous nous sommes tracé; leur place y sera fixée. Nous distinguerons toujours parfaitement le point précis de ce tableau, qui se développera dans chacun des livres que nous aurons à lire. L'effet de ces lectures successives sera de compléter, de rectifier chaque notion historique, et de lui donner toute l'étendue dont elle est susceptible.

D'ailleurs, Messieurs, je vous prie d'observer que l'ordre que je propose ne s'éloignera pas autant qu'on pourrait le craindre de l'ordre général des faits. Il suit le cours de l'histoire, il la fait voir avançant et croissant de siècle en siècle; s'il la fait quelquefois revenir sur ses pas, du moins il ne peut jamais la transporter au delà du terme qu'elle vient d'atteindre par son mouvement naturel; il lui laisse sa marche continue et progressive. Cet ordre a de plus l'avantage de nous montrer, à chaque époque, l'état des connaissances et des travaux historiques, les directions que prenaient les études et les recherches, les formes qu'on donnait aux ouvrages. Le même fond d'histoire de la république romaine se reproduit, après Denys d'Halicarnasse et Tite-Live, dans beaucoup d'abrégés et de recueils, depuis le premier siècle de l'ère vulgaire jusqu'aux temps de Vertot et de Fergusson; et chaque fois on peut apprécier le goût, la critique, la philosophie de ces différentes époques; et ces observations, en même temps qu'elles gravent mieux les faits dans la mémoire, mûrissent l'instruction morale, politique et littéraire qui doit en dériver.

Nous suivrons donc cette méthode, non pas pourtant avec une telle rigueur que la succession chronologique des ouvrages n'éprouve jamais le moindre dérangement. D'abord les dates précises de la composition de ces livres ne seront pas toujours très-bien connues; les recherches les plus exactes ne dissipent point, à cet égard, toutes les incertitudes, au moins en ce qui concerne les temps antiques et une partie du moyen âge. Mais lors même que ces dates seront parfaitement déterminées, nous ne craindrons pas d'en modifier tant soit peu la série, si une avance ou un retard de quel-

ques années suffit pour rapprocher des livres qui ont une même matière, ou pour établir entre eux des rapports plus étroits ou plus sensibles. Quoique Tite-Live n'ait écrit qu'après César et Salluste, on peut penser qu'un auteur qui remonte aux origines de Rome, doit être lu avant ceux qui racontent des événements du septième siècle de cette république. De si légers déplacements, qui n'excéderont pas la limite d'un siècle, ni le plus souvent d'un demi-siècle, n'altéreront point le système général; au contraire, ils en garantiront et en accroîtront l'utilité. On a fait consister quelquefois la supériorité de l'homme sur les animaux, en ce qu'il peut, non-seulement suivre ses plans, mais s'en écarter. C'est une perfection fort équivoque, et dont il est sage de se défier beaucoup; mais il l'est aussi de laisser dans le plan même quelque latitude, dans la méthode quelque flexibilité, afin de mieux pourvoir à tous les besoins, de mieux recueillir tous les fruits d'un grand travail.

Voici donc l'ordre que nous allons suivre : notre attention se fixera d'abord sur les principaux historiens grecs antérieurs à notre ère, Hérodote, Thucydide, Xénophon, Polybe, Denys d'Halicarnasse et Diodore de Sicile, ou plutôt Diodore et Denys, afin de rapprocher les Antiquités Romaines de ce dernier des ouvrages latins de Tite-Live, de César et de Salluste. Parvenus à l'ère vulgaire, nous continuerons la série des historiens latins par Velléius Paterculus et Tacite, et celle des Grecs par Josèphe et Plutarque, aux livres desquels nous joindrons la géographie essentiellement historique de Strabon. Il serait inutile en ce moment de compléter et d'étendre plus loin cette nomenclature.

Il est assez entendu que de siècle en siècle, nous nous arrêterons aux histoires grecques, latines, orientales, ou en langues modernes, qui se recommanderont par la beauté de leurs formes, ou par l'importance des matières et l'originalité des témoignages. Toutes les autres seront écartées; et néanmoins comme il en est qu'on peut avoir assez occasion de consulter et de citer, j'en donnerai, à mesure que l'ordre des temps les amènera, des notions succinctes, où j'indiquerai leurs dates, leur objet et leurs usages accidentels.

A l'égard des ouvrages dont la lecture entière et attentive me paraît indispensable, je tâcherai de mieux faire connaître la manière de les étudier. Mon premier soin sera de recueillir ce qu'on sait de la vie des auteurs, de leur caractère moral, de l'exercice qu'ils ont donné à leurs talents. Nous voudrons savoir aussi quelle a été la destinée de ces livres, quel accueil ils ont reçu, comment ils ont été jugés par les contemporains et par la postérité, quelles contradictions ou quelles condamnations ils ont essuyées, quels autres malheurs ils ont subis, tels que les mauvaises traductions et les fastidieux commentaires. Entrant ensuite dans l'examen du fond de ces ouvrages, nous reconnaîtrons les parties d'histoire qui s'y trouvent exposées, les sources, les caractères, l'esprit et les formes des récits, en y appliquant les règles de critique, les principes de littérature et de philosophie qui doivent dominer et féconder le genre historique. Plusieurs morceaux mériteront d'être particulièrement étudiés; et il s'offrira de temps en temps des difficultés à résoudre; non pas celles qui ne tiendraient qu'à la grammaire ou à des circonstances minutieuses, mais celles qui concerneraient

des événements d'un grand intérêt. L'érudition oisive a élevé une foule de questions également indifférentes, quand elle les résout bien, quand elle les résout mal, et quand elle les laisse indécises. L'histoire, Messieurs, est une étude sérieuse; il s'agit des besoins, des progrès, des malheurs de la société; notre devoir sera de distinguer dans les écrits de chaque historien, ce qu'ils ont ajouté à la science des faits mémorables, et par conséquent aux connaissances morales et politiques.

Dira-t-on que, pour bien exécuter un tel plan, il faudrait lire ici tous les bons livres d'histoire, l'un après l'autre, et entremêler ces lectures des explications et des observations qu'elles provoqueraient? Non, Messieurs. Un tel cours serait à peu près sans utilité, par cela même qu'il serait interminable : il y aura des moyens d'abréger, et à la fois de mieux recueillir, toute cette instruction. En général, je m'arrêterai assez longtemps aux ouvrages remarquables par leur importance et par leur étendue, pour qu'ils puissent être lus en effet par chacun de nous durant les intervalles qui séparent nos séances : il ne tiendra qu'à vous de relire ceux qui vous sont déjà connus, et de vous occuper de ceux que vous n'auriez pas étudiés encore. Dans tous les cas, je m'efforcerai de rassembler les renseignements et les réflexions qui pourront le mieux assurer le fruit des lectures faites ou à faire. Après tout, Messieurs, nous ne parviendrons à bien savoir l'histoire que par beaucoup d'études solitaires, qu'en lisant méthodiquement et attentivement un très-grand nombre de livres. Pour n'en pas être accablé, il faut, comme je l'ai dit, se restreindre à ce qui est nécessaire, n'y joindre au moins d'autre superflu que celui sans lequel le nécessaire n'est pas complet. Mais,

ce triage étant fait, j'ose assurer que cette suite de lectures nous est tout à fait indispensable, à moins que nous ne soyons résignés à nous en rapporter aux auteurs d'abrégés ou de recueils; ce qui serait renoncer à la science historique proprement dite. Rien ne peut remplacer, pour les annales de l'antiquité, les historiens classiques grecs et latins; et, quelque estimables que soient les extraits qui en ont été publiés depuis un siècle et demi sous les titres d'*histoire universelle*, *histoire ancienne*, *histoire de la Grèce*, *histoire* ou *révolutions romaines*, les originaux sont restés incomparablement plus instructifs et conservent d'ailleurs un rang éminent parmi les productions de l'art d'écrire. J'ajouterai que, dégagés des vains commentaires dont on les a surchargés, ils sont en général, bien moins volumineux que nos compilations modernes. Je conviens que, pour les temps de la décadence de l'empire romain et pour les annales byzantines, l'ouvrage de Gibbon, et même les volumes de l'histoire du Bas-Empire qui ont été rédigés par Ameilhon, peuvent tenir lieu de plusieurs chroniques fastidieuses. Aussi ai-je réduit à cinq ou six les auteurs byzantins qu'il est encore utile de lire, sauf à consulter occasionnellement les autres. L'*Histoire des républiques italiennes* de M. de Sismondi a également fort diminué le nombre des articles à lire en entier dans les vastes collections de Grævius, Burmann et Muratori. M. Daru a rendu le même service en ce qui concerne Venise. Auparavant, Voltaire avait recueilli avec tant de discernement et d'habileté les principaux résultats de l'histoire du moyen âge, que nous n'avons plus besoin d'ouvrir, sur cette matière, autant de livres qu'il en a lui-même parcou-

ru. Cependant, malgré ces excellents travaux modernes, vous verrez qu'il reste encore, en chacun des moyens siècles, quelques témoins immédiats qu'il est nécessaire d'interroger et d'écouter. L'histoire de France surtout est encore à puiser dans ses sources. Aucun des recueils où l'on a tenté de la rassembler, de la déposer tout entière, n'a suffisamment rempli ce but. Mézerai a trop négligé les recherches; il n'a lui-même que des notions inexactes de ce qui s'est passé avant Hugues Capet. Daniel, plus instruit, a moins de franchise, et il prend si peu de soin de son style ou de sa diction, qu'il est à peine lisible. A tous égards, il vaut mieux recourir à Grégoire de Tours, à Frédégaire, à Roricon, à Aimoin, à Éginhard, à Thégan dont la barbarie est du moins naïve. Velly et ses continuateurs n'ont pas suivi une méthode constante et déterminée : l'instruction, dans leur recueil, est tantôt incomplète ou même fausse, tantôt mal choisie et confuse. Je ne veux pas dire pourtant qu'il soit inutile de les lire; mais je pense que cette lecture n'est bien sûre et bien profitable, qu'après celle des plus importantes relations originales. Il en est à peu près de même à l'égard des annales des autres nations : partout, l'on demeure exposé à de graves erreurs et à n'acquérir que des connaissances bien imparfaites, si l'on s'en tient aux abrégés et aux compilations. Alors même qu'on n'y rencontrerait que des résultats certains ou probables, ce ne serait point encore là étudier assez bien l'histoire. Les meilleurs abrégés, ceux qui se composeraient en effet de notions historiques fort exactes, ne ressembleraient qu'à des manuels de géométrie qui contiendraient une suite de définitions et de théorèmes sans démonstra-

tions, et qui, pouvant bien être de quelque utilité purement usuelle, ne communiqueraient aucune science réelle. Non, Messieurs, l'histoire n'est connue que de ceux qui ont pénétré sa substance, analysé son système, recherché ses éléments, observé de près ses sources, ses progrès et ses directions.

Vossius, outre son traité de l'art d'écrire l'histoire, a publié quatre livres sur les historiens grecs et trois sur les latins. Des suppléments et des éclaircissements y ont été ajoutés par Mallinkrot, Hallervord, Sand, Apostolo Zeno. Toutes ces notices ne concernent ordinairement que les circonstances particulières de la vie et des travaux de chaque auteur. Le fond des ouvrages n'y est pas examiné. On doit à La Mothe-Le-Vayer des observations plus philosophiques sur quatorze historiens grecs et dix latins. Ce sont des jugements souvent fort sages, des aperçus quelquefois fort justes; mais ils ont pour but de caractériser les historiens, bien plus que de suivre, dans leurs livres, la marche de l'histoire elle-même. Depuis, les vies d'historiens et les bibliographies historiques se sont multipliées sous différentes formes, et, quoiqu'elles diffèrent essentiellement du cours d'études que nous entreprenons, nous ne négligerons pas d'y puiser des indications et des renseignements. En général, ces notices, à l'exception de celles de La Mothe-Le-Vayer, font moins connaître les livres dont la lecture est nécessaire, que ceux que nous avons désignés comme devant être seulement consultés. Quoi qu'il en soit, quelques-unes de ces compilations méritent plus de reconnaissance qu'elles n'ont coutume d'en obtenir. Les rédacteurs mêmes de simples catalogues rendent à la

littérature des services qui ne sont point assez appréciés : ils indiquent les sources, les essais, les matériaux; ils avertissent de ce qui existe et de ce qui manque; ils facilitent ainsi les recherches et contribuent à la direction des études.

Ici, Messieurs, se terminent les notions générales que j'avais à vous présenter, et sans lesquelles je ne crois pas que l'histoire puisse acquérir assez d'exactitude, assez d'utilité pour se placer au nombre des sciences. Les principes que nous avons essayé d'établir ne se reproduiront plus, que pour s'appliquer à des choses particulières. Les peuples vont se montrer à nous dans leurs situations diverses, soit extrêmes, soit intermédiaires. Nous distinguerons deux sortes de barbaries, l'une qui précède les siècles éclairés, et l'autre qui leur succède; la première plus grossière, la seconde plus vicieuse : entre elles seront des temps moins sombres, mais orageux encore et pleins de vicissitudes, selon l'influence que les gouvernements exerceront sur les habitudes, et les habitudes sur les opinions; ou selon que le progrès des idées réagira sur les mœurs, et les mœurs sur le système politique. Car voilà, comme l'ont observé quelques philosophes, tous les ressorts, tout le mécanisme, tout le jeu de l'histoire. Mais une multitude de circonstances locales et personnelles varieront indéfiniment ces combinaisons et leurs effets. Chaque scène offrira des personnages, des démarches et des particularités qui la rendront nouvelle : mais chaque spectacle nouveau en rappellera d'anciens, qui auront été amenés par des causes semblables, et régis par les mêmes lois.

Hérodote a reçu nos premiers hommages, dès l'ins-

tant où nous avons ouvert ce cours d'histoire. « S'il a « mêlé, disions-nous, à des récits instructifs des tra- « ditions fabuleuses, du moins il a fixé tous les sou- « venirs jusqu'alors épars; il a recueilli, pour ainsi « dire, tous les débris des peuples et des siècles; racon- « tant comme Homère invente, toujours simple et riche « comme lui; animant ses tableaux, éclairant ses narra- « tions l'une par l'autre, habile à les poursuivre, à les « interrompre, à les reprendre; créant, par un chef-d'œu- « vre de l'art d'écrire, la science des lieux, des temps et « des faits.[1] » Son ouvrage sera, Messieurs, le sujet qui nous occupera dans nos prochaines séances.

[1] *Discours d'ouverture*. t. I, p. XXXIII.

DEUXIÈME LEÇON.

NOTICE SUR LA VIE ET LES TRAVAUX D'HÉRODOTE.

Messieurs, quoique Hérodote ait été nommé par Cicéron le prince des historiens et le père de l'histoire, le genre historique s'était annoncé, avant le siècle de Périclès, par un assez grand nombre d'essais. Il avait été cultivé, même hors de la Grèce; et, malgré beaucoup de recherches, on ne parvient pas à déterminer le lieu ni l'époque de son origine. Le phénicien Sanchoniaton a été souvent désigné comme antérieur à Moïse; plusieurs le font contemporain d'Abraham; d'autres le retardent jusqu'au temps de la guerre de Troie, ou même jusqu'à celui de David et de Salomon, lesquels, selon Bossuet, sont postérieurs à Priam. Quoi qu'il en soit, Sanchoniaton avait, dit-on, écrit les annales des premiers hommes. Le texte phénicien de cet ouvrage ne subsiste plus; Philon de Byblos en fit, vers la fin du premier siècle de notre ère, une prétendue version grecque, qui ne s'est pas conservée tout entière, mais dont Eusèbe et Porphyre ont extrait plusieurs fragments. Rien ne nous garantit la fidélité ni de cette traduction ni de ces extraits. Il se peut même que le grammairien Philon ait forgé jusqu'au nom de Sanchoniaton, s'il est vrai que ce nom signifie, en ancien phénicien, *amateur de la vérité.* Ce qu'il y a de plus curieux dans ces fragments est ce qu'ils contiennent de relatif à l'âge antédiluvien : c'est une succession de dix générations depuis Protogone, ou le premier homme,

jusqu'à Magus et Amynus, ou plutôt une sorte de tableau généalogique des éléments, des métaux et des arts. L'auteur attache à des noms de personnages l'ordre dans lequel il suppose que se sont succédé les découvertes et les inventions humaines; tout est sensiblement allégorique dans les récits et même dans la nomenclature : et, malgré l'importance qu'on a voulu quelquefois donner à ces antiquités, la raison n'y peut apercevoir qu'un tissu de fictions tout à fait indignes du nom d'histoire.

De là, néanmoins, nous ne rencontrons plus d'historiens profanes, que vers le siècle qui a précédé immédiatement celui d'Hérodote. Alors un Milésien nommé Cadmus s'efforçait d'éclaircir les antiquités de Milet. Cet essai passe pour le plus antique, et commence une liste qui bientôt devient assez longue. Vossius, Fabricius et Harlès l'ont recueillie tout entière, en joignant au nom de chaque auteur le peu de notions qu'on a sur sa personne et sur ses écrits. Pour écarter des discussions qui n'ont à peu près aucun intérêt, je me bornerai à vous rappeler ce que Barthélemy a dit de ces premiers historiens grecs. Anacharsis visite une bibliothèque où Euclide de Mégare lui montre les livres d'Eugéon, de Déiochus, d'Eudémus, de Démoclès. « Quand je lus ces auteurs, dit Anacharsis à Euclide, « non-seulement je fus révolté des fables absurdes qu'ils « rapportent; mais à l'exception des faits dont ils ont été « les témoins, je les rejetai tous. Car enfin, dès qu'ils ont « été les premiers à nous les transmettre, dans quelles « sources les avaient-ils puisés? Euclide répond que ces « faits subsistaient dans la tradition, mais il avoue que « les récits se sont peu à peu chargés de circonstances

« merveilleuses, et que les premiers historiens ont « adopté sans examen cet amas confus de vérités et « d'erreurs. Bientôt Acusilaüs, Phérécyde, Hécatée de « Milet, Xanthus, Hellanicus et d'autres encore, mon« trèrent plus de critique; et, s'ils ne débrouillèrent pas « entièrement le chaos, ils donnèrent au moins l'exem« ple du mépris que méritent les fictions des premiers « siècles. Voici, poursuit Euclide, l'ouvrage dans le« quel Acusilaüs, en rapportant les généalogies des « anciennes familles royales, remonte aux siècles an« térieurs à la guerre de Troie et jusqu'à Phoronée, roi « d'Argos. Je le sais, répond Anacharsis; et j'ai bien « ri, quand j'ai vu cet auteur, et ceux qui l'ont suivi, « nommer Phoronée le premier des humains.... Aban« donnant Acusilaüs, Euclide passe à Phérécyde qui a « recueilli les traditions relatives à l'ancienne histoire « d'Athènes, et par occasion à celle des peuples voisins. « Son ouvrage contient des détails intéressants, tels « que la fondation de plusieurs villes et les émigrations « des premiers habitants de la Grèce; ses généalogies « ont un défaut qui, dans l'origine des sociétés, assurait « la gloire d'une maison : après être parvenues aux « siècles les plus reculés, elles se dénouent par l'inter« vention de quelque divinité. On y voit, par exemple, « qu'Orion était fils de Neptune et d'Euryalé, Tripto« lème fils de l'Océan et de la Terre. Vers le même « temps (que Phérécyde), parurent Hécatée de Mile « et Xanthus de Lydie. Ils jouirent l'un et l'autre d'une « réputation affaiblie et non détruite par les travaux « de leurs successeurs. Le premier, dans son histoire « et ses généalogies, se proposa de même d'éclaircir les « antiquités des Grecs. Il a quelquefois l'attention de

« les discuter et d'en écarter le merveilleux. Voici, dit-il « au commencement de son histoire, ce que raconte « Hécatée de Milet : j'écris ce qui me paraît vrai ; les « Grecs, à mon avis, ont rapporté beaucoup de choses « contradictoires et ridicules. Croirait-on qu'après « cette promesse, il accorde le don de la parole au bé- « lier qui transporta Phryxus en Colchide! L'histoire ne « s'était encore occupée que de la Grèce. Hécatée éten- « dit son domaine ; il parcourut l'Égypte et d'autres con- « trées jusqu'alors inconnues... Voici, continue Euclide, « l'histoire de Lydie par Xanthus, écrivain exact et « très-instruit des antiquités de son pays; elle est ac- « compagnée de plusieurs ouvrages qu'Hellanicus de « Lesbos a publiés sur les différentes nations de la « Grèce. Cet auteur manque quelquefois d'ordre et « d'étendue, mais il termine avec honneur la classe de « nos premiers historiens. »

Je n'ai pas besoin d'ajouter que ces ouvrages ne subsistent plus, et qu'ils ne nous sont connus que par les jugements qu'en ont portés quelques auteurs classiques, particulièrement Denys d'Halicarnasse, et par un très-petit nombre d'extraits dispersés en des livres écrits depuis l'ère vulgaire. C'est à ces sources que Barthélemy a puisé les observations que vous venez d'entendre. Sevin, qui a publié, dans le recueil de l'Académie des inscriptions, un mémoire sur Hécatée de Milet, en a fait un autre sur Charon de Lampsaque, qui paraît avoir vécu aussi avant Hérodote, et qui avait laissé une histoire de Perse. Les neuf petits fragments qui en restent sont transcrits et commentés dans cette dissertation de Sevin. Purement romanesques, ils n'ont, à vrai dire, aucune sorte d'importance : le der-

nier a pour objet les aventures de Rhœcus avec la nymphe d'un chêne dont il avait raffermi le tronc et empêché la chute. En général, si nous jugions de ces histoires antérieures à celles d'Hérodote par les débris qui nous en ont été conservés, nous serions tentés de ne pas les regretter infiniment; mais je dois avouer qu'il serait téméraire de les apprécier ainsi : car si Hérodote lui-même ne nous était connu que par quelques extraits, il pourrait bien nous paraître assez peu judicieux et peu instructif.

Maintenant, Messieurs, avant d'ouvrir les livres de ce grand historien, nous avons à recueillir ce qu'on peut savoir de sa vie et des circonstances de son travail. Sans cette étude préliminaire, nous n'aurions aucune donnée sur la valeur de ses témoignages ou de ses rapports; nous lirions à l'aventure, comme un roman ou comme un poëme, ce qu'il nous donne pour une histoire, et, loin d'acquérir une instruction réelle, nous renoncerions d'avance aux méthodes exactes, par lesquelles seules la science des faits peut s'établir.

Hérodote naquit à Halicarnasse, ville de Carie, l'an 484 avant notre ère. Cette date nous est fournie par Aulu-Gelle qui, d'après un auteur nommé Pamphila, dit qu'Hérodote avait cinquante-trois ans au commencement de la guerre du Péloponèse, c'est-à-dire en 431. Les noms de son père Lyxès et de sa mère Dryo sont indiqués par Étienne de Byzance, par Suidas et par un scoliaste d'Aristophane : ce ne sont pas là des autorités bien sûres; car il y a dix siècles d'intervalle d'Hérodote à Étienne, et dix-sept jusqu'à Suidas; mais des particularités si peu importantes n'ont guère besoin d'être mieux attestées, et les savants

se contentent volontiers de pareilles indications.

Le président Bouhier, au commencement de ses Dissertations sur Hérodote, dit que les érudits ont incidenté aussi sur la manière d'écrire le nom de cet historien, et que cela ne mérite pas qu'on s'y arrête. Pour nous, Messieurs, nous n'examinerons pas même s'il est vrai que ses parents tinssent un rang éminent dans leur patrie, ainsi que Suidas l'assure. On croit qu'il était neveu du poëte Panyasis; c'est encore ce même Suidas qui nous l'apprend, mais en ajoutant que Panyasis est né en la soixante-dix-septième olympiade; en ce cas, le neveu aurait été plus vieux que l'oncle d'environ dix-sept ans, ce qui serait admissible, si d'autres circonstances n'y résistaient invinciblement. Panyasis périt victime de la cruauté de Lygdamis, tyran d'Halicarnasse, qui fut chassé l'an 457 avant l'ère vulgaire. Né en 467, Panyasis n'aurait eu que neuf à dix ans en 457; et il n'est pas ordinaire aux tyrans de proscrire de préférence des enfants d'un tel âge. Ce qui serait plus étrange encore, c'est que Panyasis, sitôt moissonné, eût déjà composé un poëme de neuf mille vers en l'honneur d'Hercule, et sept mille autres vers sous le titre d'Ioniques, pour célébrer Codrus, Nélée et la colonie ionienne. Il ne reste rien de ce poëte, sauf quelques fragments; mais il est cité par Denys d'Halicarnasse, par Quintilien, par Athénée, sans parler de plusieurs scoliastes et compilateurs grecs du moyen âge. Il n'y a donc pas moyen de s'en rapporter ici aux dates et aux notices de Suidas, quoique ce lexicographe, qui vivait au douzième siècle après J. C., soit l'auteur de qui l'on tient le plus de particularités sur la famille d'Hérodote. Il n'éclaircit pas si Panyasis était l'oncle paternel ou

maternel de l'historien; et Larcher, qui prend la peine de poser cette question, est obligé d'avouer qu'il n'y a rien de certain là-dessus : ce sont ses termes.

Une Artémise, reine de Carie, plus ancienne que celle qui fut l'épouse de Mausole, était morte en 484, année de la naissance d'Hérodote. Cette princesse était l'aïeule du Lygdamis qui fit périr Panyasis avant 457, probablement en 459 ou 460. Ainsi, Hérodote n'était âgé que de vingt-quatre à vingt-six ans quand son oncle mourut. Menacé sans doute lui-même, et ne pouvant supporter cette odieuse tyrannie, il s'enfuit d'Halicarnasse et se retira à Samos; c'est du moins ce que disent, d'après Suidas, Rollin, Bouhier et Wesseling. Larcher suppose au contraire qu'Hérodote, avant la mort de Panyasis, avait déjà voyagé en Grèce, en Asie, en Égypte, en Libye, à Tyr, en Palestine, en Colchide, en Thrace et en Macédoine. Il entreprit, selon Larcher, dans un âge peu avancé ces longs et pénibles voyages, pour étendre les connaissances qu'une excellente éducation lui avait données, et pour se mettre en état d'écrire un jour l'histoire. Les livres d'Hécatée, de Xanthus, d'Hellanicus et de Charon de Lampsaque venaient d'exciter en lui cette émulation. Il avait sans doute, dit encore Larcher, dévoré les ouvrages agréables, intéressants de ces historiens. Suidas n'en sait pas tant, et, si l'on s'en tenait à sa notice, on croirait qu'Hérodote n'est sorti d'Halicarnasse que vers 460, et qu'il habita Samos jusqu'en 457; il s'y familiarisait avec le dialecte ionique, le trouvant plus doux que le dorique usité dans sa patrie. On peut conjecturer, si l'on veut, qu'il méditait dès lors le plan, et commençait à rassembler quelques matériaux de son

ouvrage. Cependant il conçut, en 457, l'espoir de rétablir la liberté publique dans Halicarnasse, et il vint y opérer une révolution. Voici comment ce fait, d'après deux lignes de Suidas, est amplifié par Larcher : « La « tranquillité et les agréments dont il jouissait à Samos n'éteignirent point en lui le goût de la liberté. « Ce goût inné, pour ainsi dire, chez les Grecs, joint « au pressant désir de la vengeance, lui inspira le dessein de chasser Lygdamis. Dans cette vue, il se ligua « avec les mécontents et surtout avec les amis de la « liberté. Lorsqu'il crut la partie assez bien liée, il reparut tout à coup à Halicarnasse, et, s'étant mis à « la tête des conjurés, il chassa le tyran. Cette action « généreuse n'eut d'autre récompense que la plus noire « ingratitude. Il fallait établir une forme de gouvernement qui conservât à tous les citoyens l'égalité, « ce droit précieux que tous les hommes apportent « en naissant. Mais cela n'était guère possible dans « une ville partagée en factions, où des citoyens s'imaginaient avoir, par leur naissance et par leurs richesses, le privilége de gouverner, et d'exclure des honneurs la classe mitoyenne, ou même de la vexer. « L'aristocratie, la pire espèce de tous les gouvernements (c'est toujours Larcher qui parle) était leur « idole favorite. Ce n'était pas l'amour de la liberté qui « les avait armés contre le tyran, mais le désir de s'attribuer son autorité et de régner avec le même despotisme. La classe mitoyenne et le peuple qui avaient « eu peu de chose à redouter du tyran, crurent perdre « au change, en voyant le gouvernement entre les « mains d'un petit nombre de citoyens dont il fallait assouvir l'avidité, redouter les caprices et même les

« soupçons. Hérodote devint odieux aux uns et aux « autres; à ceux-ci, parce qu'ils le regardaient comme « l'auteur d'une révolution qui avait tourné à leur « désavantage; à ceux-là, parce qu'ils le regardaient « comme un ardent défenseur de la démocratie. En « butte aux deux factions qui partageaient l'État, il dit « un éternel adieu à sa patrie et partit pour la Grèce. »

Je le répète, Messieurs, ces détails ne sont puisés qu'en deux lignes de Suidas, mais n'ont rien d'invraisemblable, et ils font honneur à Hérodote, encore plus à son traducteur. On aime toujours à retrouver dans ceux qui cultivent les lettres, et particulièrement l'histoire, des amis de la liberté publique et de l'égalité des droits. On est surtout heureux d'apprendre que l'homme de génie qui a créé la science des faits, a été le libérateur de sa patrie, et n'a voulu être le complice d'aucune usurpation. On saisit d'avance, dans la personne même d'Hérodote et dans ses actions, le véritable esprit de l'histoire. Mais nous devons tracer, et coordonner, s'il est possible, les principales époques de sa vie. Il est certain qu'il a voyagé, il nous l'apprend lui-même; qu'il a composé une histoire en neuf livres, elle est entre nos mains; et qu'il en a fait une lecture ou des lectures publiques, c'est un fait rapporté, bien avant Suidas, par Lucien, Aulu-Gelle et d'autres auteurs. Ce qui est difficile, c'est d'assigner des dates précises à ces lectures, à cette composition, à ces voyages : plusieurs savants, tels que Paulmier de Grantemesnil et Fabricius, y ont renoncé.

Larcher, comme nous venons de le voir, place le plus long cours des voyages d'Hérodote avant la mort de Panyasis, et remet ensuite l'historien en marche,

entre les années 456 et 444, pour visiter plus attentivement toutes les parties de la Grèce. En 444, il le transporte à Thurium où les Athéniens envoyaient une colonie, et ne l'en fait plus sortir que pour parcourir quelques autres villes de la Grande-Grèce ou Italie Méridionale. Mais, selon Bouhier, Hérodote n'est pas sorti d'Halicarnasse avant la mort de son oncle. Il se retire alors à Samos, en part pour voyager en Asie, en Afrique et en Europe, revient à Samos peu avant 457, rentre dans Halicarnasse, chasse Lygdamis, et, fatigué bientôt des troubles que les factions excitent, s'associe à la colonie athénienne qui va s'établir, en 444, à Thurium, non loin du lieu où avait existé Sybaris. D'autres ne font commencer les grands voyages de l'historien, qu'après son second départ d'Halicarnasse. Ils les placent entre 457 et 444, époque où la colonie de Thurium, s'établit. Ce troisième système me semblerait le plus naturel; mais il faut savoir s'il s'accorde avec les hypothèses relatives au temps et au lieu de la composition de l'ouvrage d'Hérodote. Je dis les hypothèses, car c'est là aussi un sujet de controverse.

Larcher, qui a fait voyager Hérodote dans les trois parties du globe, avant sa retraite à Samos, lui fait employer son séjour dans cette île à la composition de son ouvrage. C'est là du moins que l'historien met en ordre tous les matériaux qu'il a recueillis, se trace un plan et achève les premiers livres, avant d'être âgé de vingt-sept ans. Les autres livres furent écrits dans le cours des douze années suivantes, en même temps que l'auteur parcourait, pour mieux s'instruire encore, les divers cantons de la Grèce. L'ouvrage entier fut retouché à Thurium, et enrichi de quelques

additions. L'opinion de Bouhier est qu'il fut commencé à Samos, lorsque Hérodote y revint après avoir parcouru les contrées asiatiques, africaines et européennes; mais que tout le reste ne fut composé qu'à Thurium, où furent aussi corrigés, augmentés, perfectionnés les premiers articles esquissés à Samos. Dans une troisième hypothèse, qui n'est pas la moins probable, Hérodote, durant son séjour à Samos depuis la mort de Panyasis jusqu'à l'expulsion de Lygdamis, aurait conçu le plan de son ouvrage, et en aurait écrit toutes les parties, dont les matériaux étaient déjà à sa disposition, en conséquence de ses lectures, de ses études et de ses souvenirs; il aurait, après 457, porté avec lui ce travail dans ses voyages, et l'aurait successivement rectifié et enrichi, à mesure que de nouvelles recherches et de nouvelles observations auraient étendu ses connaissances; enfin il y aurait mis la dernière main à Thurium, en y ajoutant des faits arrivés depuis 444, et les renseignements obtenus par ses excursions dans la Grande-Grèce. Il y a eu, Messieurs, un quatrième système, mais qui est aujourd'hui tout à fait abandonné; il consistait à dire qu'Hérodote n'a commencé d'écrire qu'à Thurium. Pline l'Ancien le croyait ainsi : il indiquait l'an 310 de Rome (444 avant J. C.) comme l'époque où cette histoire avait été écrite à Thurium en Italie : *Anno urbis nostræ trecentesimo decimo.... auctor ille, (Herodotus) historiam eam condidit Thuriis in Italia.* Des Vignoles s'est attaché à cette idée, et, malgré sa réputation d'habileté en chronologie, il ne l'a point accréditée. On a remarqué, dans les livres d'Hérodote, bien des passages qui n'ont pu être écrits qu'après

444, et par conséquent à Thurium, mais on n'a voulu y voir que de simples additions. Bouhier, Wesseling et Larcher en ont cité plusieurs exemples; l'Attique envahie par les Lacédémoniens en la première année de la guerre du Péloponèse (431 avant notre ère); l'ambassade envoyée par les Lacédémoniens en Asie, l'an 430; la défection des Mèdes sous Darius Nothus, en 408. Bouhier et quelques autres, trompés par les journalistes de Trévoux, qui l'étaient eux mêmes par Georges le Syncelle, citaient encore comme postérieur à l'an 444 ce que dit Hérodote de la retraite du prince égyptien Amyrtée dans l'île d'Elbo. Le Syncelle rapporte ce fait à l'année 417; mais il est de 458, ainsi que Dodwell l'a prouvé. Toujours est-il vrai qu'Hérodote descend une fois jusqu'à 408, vingt-quatrième année de la guerre du Péloponèse. Il s'ensuit qu'on ne pourrait prendre à la rigueur ce que dit Pline, lorsqu'il fixe la composition de tout l'ouvrage, *condidit eam historiam*, à l'an 310 de Rome, ou 444 avant l'ère vulgaire. Il serait d'ailleurs étonnant qu'Hérodote eût trouvé le temps de construire toute son histoire, précisément en l'année où les colons auxquels il s'était associé, bâtissaient la ville de Thurium. Mais de plus, cela serait inconciliable avec les lectures qu'il fit de quelques-uns de ses livres au sein de la Grèce; troisième article qui demande encore quelques éclaircissements.

On suppose ordinairement que ce fut en 456, première année de la quatre-vingt-unième olympiade, qu'Hérodote, âgé de vingt-huit ans, se rendit aux jeux Olympiques, et lut à la Grèce assemblée ce qu'il avait déjà composé de son histoire. Si la date est in-

certaine, le fait est généralement reconnu. Il nous est rapporté par Lucien, par Aulu-Gelle, par Marcellin, par Suidas. Marcellin a écrit, peut-être au quatrième siècle de l'ère vulgaire, une vie de Thucydide, où il dit que cet historien, assistant à la lecture que faisait Hérodote, en fut vivement ému. Né en 471, Thucydide avait quinze ans en 456; et cet âge a paru mieux convenir à une telle circonstance, que celui de onze ou de dix-neuf qu'il aurait eu aux jeux Olympiques de 460 ou de 452. L'âge de onze ans peut sembler en effet trop faible, quoiqu'au fond, cette sensibilité précoce, dans le futur historien de la guerre du Péloponèse, ne soit pas aussi incroyable qu'elle le paraît à Larcher. Je ne dirai pas non plus avec ce traducteur, qu'à dix-neuf ans elle n'aurait eu rien de remarquable; car les mouvements en pouvaient être assez vifs pour mériter d'être observés, comme ils le furent en effet par les autres auditeurs, et par Hérodote lui-même, si nous en croyons Marcellin. L'expression ἔτι παῖς, encore enfant, dont se servent Marcellin et Suidas, est quelquefois appliquée à des jeunes gens qui ont atteint ou même dépassé leur vingtième année. Il n'y a donc pas de conséquence chronologique bien rigoureuse à tirer de ce récit; seulement il ne laisse de choix à faire que depuis la quatre-vingtième olympiade jusqu'à la quatre-vingt-troisième, années 460 à 448. Ces deux termes extrêmes sont les moins probables; les intermédiaires, 456 et 452, le seraient bien davantage. Corsini, qui se décide pour 444 dans ses Fastes attiques, cite Lucien qui ne dit rien du tout de relatif à cette question; et, selon toute apparence, il confond la lecture d'Hérodote aux jeux Olympiques avec

celle qui eut lieu en effet, en 444, aux Panathénées.

Il se peut qu'en 456 et 444 Hérodote ait lu à Corinthe le récit de la bataille de Salamine. Dion Chrysostome, qui vivait cinq siècles plus tard, l'assure dans une harangue adressée aux Corinthiens. Il leur rappelle que l'historien avait inséré dans ce récit des circonstances fort honorables pour eux, mais que sur le refus qu'ils lui firent d'une récompense pécuniaire qu'il leur demandait, il renversa tellement l'ordre de la bataille qu'il n'y restait plus rien de glorieux aux guerriers de Corinthe. Voilà, Messieurs, un trait qui, s'il était bien avéré, ne tournerait point à la gloire de notre historien. Mais nous n'avons aucun moyen de vérifier cette imputation bien tardive dans Dion Chrysostome. Plutarque, en un écrit dont il nous faudra prendre connaissance, dit que les Corinthiens se comportèrent vaillamment à la journée de Salamine, et qu'Hérodote a par malignité supprimé leurs louanges; il n'ajoute point que ce fut parce qu'ils lui en avaient refusé le prix; il serait triste de penser qu'Hérodote ait pu aspirer ou même consentir à recevoir de pareilles récompenses, dont l'usage n'est assurément point ce qu'il y a de plus noble dans les mœurs antiques.

Aux Panathénées célébrées le 28 hécatombéon de l'an 444 avant J.C., Hérodote fit au peuple d'Athènes une lecture de quelques parties de son ouvrage : ils le comblèrent d'éloges et y ajoutèrent dix talents (cinquante à soixante mille francs de notre monnaie actuelle). Le décret qui lui adjugeait cette somme avait été proposé par Anytus. C'est Plutarque qui fait mention de ce décret d'après le témoignage de l'historien Diyllus. Voilà, Messieurs, tout ce que nous savons,

bien ou mal, des lectures publiques d'Hérodote, et nous pouvons en conclure au moins que son ouvrage était en grande partie composé avant son départ pour Thurium.

On a aussi agité la question de savoir si les neuf livres de cette histoire ont reçu de l'auteur même les noms des neuf Muses, ou bien si c'est un hommage rendu à ses talents soit par ses contemporains, soit par la postérité. Dans tous les cas, ces noms heureux, bien préférables à une sèche numération, convenaient particulièrement à des livres qui forment, en quelque sorte, dans la littérature, la nuance entre les fictions de la poésie et les narrations historiques. Un morceau intitulé *Hérodote* se trouve parmi les œuvres de Lucien; et nous y lisons que, s'étant rendu aux jeux Olympiques en qualité de concurrent, et non comme simple spectateur, Hérodote récita, chanta ses histoires, ᾄδων τὰς ἱστορίας, et charma tellement ses auditeurs que le nom des Muses fut donné à ses livres qui étaient au nombre de neuf. Nous retrouvons le même fait, et presque les mêmes termes, dans le traité de Lucien sur la manière d'écrire l'histoire. Il s'ensuivrait que ses neuf livres étaient déjà composés, ce qu'on a souvent contesté, et que ce nom de Muses ne leur avait pas été imposé par l'auteur même. Cette dénomination a été plusieurs fois employée ainsi dans l'antiquité. Nous la voyons attachée aux neuf épîtres d'Eschine, comme le nom des trois Grâces à ses trois discours. Diogène de Laërte nous apprend que les traités d'Héraclite, malgré leur obscurité, furent appelés Muses, et que Bion intitula de même ses neuf livres de rhétorique. Céphaléon, si nous en croyons Photius,

distingua par ces mêmes noms, les neuf sections de son abrégé d'histoire depuis Ninus jusqu'à Alexandre le Grand. Aulu-Gelle parle d'un Aurélius Opilius qui, devenu de philosophe, rhéteur, et de rhéteur, grammairien, fit en cette dernière qualité neuf livres, auxquels il osa appliquer les noms des neuf déesses du Parnasse. Nous devons remarquer, à l'égard des livres d'Hérodote, qu'ils ne sont indiqués que numériquement, premier, second, etc., dans les plus anciens manuscrits qui en existent, et dans les citations qui en ont été faites, avant nos siècles modernes, par des grammairiens et d'autres auteurs. Ainsi en usent Athénée, Jules Pollux, Diogène de Laërte, Porphyre, Harpocration, Étienne de Byzance, Hésychius, Suidas même. Il faut descendre au quatorzième siècle, pour trouver dans Thomas Magister, et dans le dernier des scoliastes d'Aristophane, des renvois aux livres d'Hérodote par les noms des Muses; ἐν Θαλείᾳ, ἐν Πολυμνίᾳ; auparavant on dit πρώτη, δευτέρα, τρίτη, etc. Quelques manuscrits pourtant ajoutent à l'expression numérique un nom de muse : Ἡροδότου ἱστοριῶν πρώτη (ou alpha) Κλειώ; ces doubles inscriptions ont été copiées dans la première édition d'Hérodote publiée par Alde, à Venise, en 1502.

Outre ces neuf livres, on attribua jadis à Hérodote une vie d'Homère, production apocryphe, qui ne mérite aucune sorte de confiance. Il y est dit qu'Homère, né de Crithéis fille de Mélanopus, fut d'abord appelé Mélésigénès, parce que sa mère l'avait mis au monde sur les bords du fleuve Mélès. On y voit comment Mélésigénès devint aveugle, comment ce malheur lui valut le nom d'Homère, et de quelle ressource lui fut

son talent poétique dans ses aventures et ses voyages. Vossius a, le premier, reconnu que cet opuscule ne pouvait être d'Hérodote, et cette opinion est devenue celle des meilleurs critiques : aux yeux de l'un d'eux, Louis Gaspard Valckenaer, ce n'est qu'un misérable essai de quelque pauvre sophiste : *Nugax libellus, de vita Homeri sub Herodoti nomine vulgatus; sed mea quidem sententia a sophista quodam pauperculo scriptus ingenii exercendi caussa.* Cette prétendue vie d'Homère n'avait été citée par personne, avant Étienne de Byzance qui n'a vécu qu'au cinquième siècle de notre ère : il n'est pas étonnant qu'après lui, Suidas et d'autres grammairiens du moyen âge l'aient tenue pour authentique; la crédulité n'avait plus de bornes, et la science manquait de discernement. Cependant de simples observations grammaticales auraient suffi pour décider une telle question; car on ne retrouve plus ici, dit Wesseling, ni la diction d'Hérodote, ni la douceur constante de son dialecte ionique : ce sont d'autres expressions, un autre style et des opinions opposées aux siennes. Par exemple, Hérodote, au second livre de son histoire, dit qu'Homère a vécu quatre cents ans avant lui, tandis que l'auteur de cette vie d'Homère compte six cent vingt-deux ans entre le poëte et l'expédition de Xercès (en 480 avant J. C., quatre ans après la naissance d'Hérodote). Ces motifs ne sont pas les seuls qui déterminent à rejeter l'opuscule dont il s'agit; à vrai dire, il n'est digne d'aucun examen; et nous n'aurions pas dû nous y arrêter, si quelques savants du dix-huitième siècle, et surtout le président Bouhier, ne s'étaient obstinés à le recommander. Voici comment

Bouhier s'exprime : « Puisque (cet ouvrage) est at-« tribué à Hérodote par tous les anciens qui en ont « parlé, quelle raison y aurait-il de lui en enlever « l'honneur? On n'en allègue aucune qui ait quelque « apparence de solidité, si ce n'est la différence de ce « qui est dit dans cette vie sur le temps où Homère a « vécu et de ce qui en est rapporté dans l'histoire « d'Hérodote. Mais cette différence ne vient que d'une « faute qui s'est glissée dans les nombres par la négli-« gence des copistes, comme d'autres l'ont observé et « comme nous le ferons voir ci-après. Et pour la di-« versité du style, elle roule sur des choses peu con-« sidérables, et qui, vraisemblablement, doivent être at-« tribuées pareillement aux copistes qui n'entendaient « pas le dialecte ionique, ainsi que je pourrai le mon-« trer ailleurs; car ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans « ces discussions grammaticales. Je tiens donc que « cette vie est véritablement d'Hérodote, mais que « c'est un ouvrage de sa jeunesse, et une espèce d'es-« sai de ce qu'il devait faire un jour dans le genre « historique. » Je ne puis m'empêcher, Messieurs, d'admirer avec quelle légèreté les savants traitaient jadis les questions d'histoire et de littérature. D'abord ne dirait-on pas, à entendre Bouhier, que l'antiquité tout entière attribue ce livre à Hérodote? et cependant, de cet historien à Étienne de Byzance, dix siècles s'écoulent, durant lesquels nous ne rencontrons pas une seule mention de ce fait. Pourquoi, dit Bouhier, lui en enlever *l'honneur?* Assurément, Messieurs, il ne s'agit point de rabaisser la gloire d'Hérodote, mais, tout au contraire, de lui rendre un hommage de plus, en le vengeant d'un reproche injuste, et en désavouant, en son nom,

un livret futile, *nugax libellus*, production de quelque sophiste misérable, *a sophista quodam pauperculo scriptus.* Vous ne trouverez rien d'exagéré dans cette expression de Valckenaer, si vous prenez jamais la peine de lire cette vie d'Homère. A la vérité, vous n'en retirerez pas d'autre fruit que de bien vous convaincre qu'Hérodote ne l'a point écrite. Mais puisque Larcher a reproduit, en 1802, l'opinion de Bouhier, il ne serait pas inutile de vous en former une, par l'examen immédiat de cet opuscule. Les copistes l'ont défiguré, dit Bouhier; ils ont altéré la diction, et particulièrement les expressions numériques, ainsi qu'il promet de le démontrer. Or savez-vous, Messieurs, en quoi cette démonstration consiste? le voici : lorsqu'il est dit, dans la vie d'Homère, que ce poëte vivait six cent vingt-deux ans avant l'expédition de Xercès, selon Bouhier, il n'y a point là d'erreur, et c'est bien six cent vingt-deux qu'il faut lire. La faute est dans le second livre des histoires, où les copistes ont écrit 480 au lieu de 600 ou même au lieu de 700. Ceci tient à un système chronologique imaginé par Bouhier, et selon lequel Hérodote aurait mis la dernière main à son grand ouvrage, sept siècles après celui d'Homère, en sorte que ce poëte et son contemporain Hésiode auraient vécu au douzième siècle avant notre ère, et non pas au dixième, comme on le croit généralement, et comme on le conclut de tout ce que l'antiquité nous a laissé, à cet égard, d'indications et de monuments. Ainsi pourquoi Bouhier soutient-il que cette vie d'Homère est authentique? c'est parce qu'elle favorise son système de chronologie; c'est précisément à cause de ce nombre 622 qui fait vivre le poëte l'an 1102 avant

J. C.; c'est pour avoir un prétexte de substituer 700 à 400 dans la grande histoire. Voilà pourquoi il faut absolument qu'Hérodote ait composé une si déplorable notice sur Mélésigénès dit Homère. Mais comment ces mêmes copistes, qui nous ont si heureusement conservé ce nombre de 622, ont-ils défiguré tellement les autres parties du texte, qu'on n'y reconnaît plus le style, la diction, et, comme l'a dit Wesseling, les mots d'Hérodote? *Dictionis sane tenor et filum vocabulaque complura herodotea non sunt.* Cela vient, répond Bouhier, de ce qu'ils n'entendaient pas le dialecte ionique, qui par bonheur a été mieux connu de ceux qui ont copié les neuf livres d'histoire. En revanche, ceux-ci ont tous eu le tort d'écrire 400 pour 700. Telles sont, Messieurs, les vaines, et j'ose le dire, les puériles hypothèses qu'on ose parer du nom d'érudition. Si vous trouviez à la suite des *Provinciales* un morceau écrit du style de l'abbé de Pure, que penseriez-vous de ceux qui viendraient vous dire que la différence a pour cause l'altération de ce morceau par des copistes ignorants? Mais ici c'est le fond même, autant que la diction, qui est indigne et d'Hérodote et d'Homère. Ajoutons que les vers de ce poëte y sont cités inexactement. Par exemple, au premier chant de l'Odyssée, un héraut présente une lyre à Phémius qui, avec répugnance et par nécessité, chantait devant les prétendants :

Φημίῳ, ὅς ῥ' ἤειδε παρὰ μνηστῆρσιν ἀνάγκῃ.

Le biographe, qui a fait de ce Phémius un maître d'école, dont Homère enfant a reçu les leçons à Smyrne, prétend que le poëte a saisi dans l'Odyssée une occasion de louer son maître, et de le déclarer le plus

habile dans l'art de chanter; en conséquence il cite le vers de cette manière :

Φημίῳ, ὃς δὴ πολλὸν ἐκαίνυτο πάντας ἀείδων·

ce qu'on ne lit dans aucun endroit ni dans aucun manuscrit du poëme. Maintenant, Messieurs, c'est à vous de juger s'il reste quelque fondement à l'opinion de Bouhier sur ce point, et si tout ne concourt pas au contraire à confirmer celle de Spanheim, de Wesseling, de Valckenaer qui a été reproduite en 1816 par M. Schweighæuser, en 1822 par M. Miot.

Hérodote, au premier livre de son histoire, dit que Babylone a eu plusieurs rois dont il parlera dans ses livres ou discours sur l'Assyrie, ἀσσυρίοισι λόγοισι; et, à l'occasion de la prise de Ninive, il renvoie à ce qu'il en dira ailleurs, ἐν ἑτέροισι λόγοισι. On conclut de là qu'il a écrit sur l'Assyrie un ouvrage qui ne nous est point parvenu. Cependant Vossius et Fabricius ne voient là qu'une simple promesse qui, selon toute apparence, n'a point été remplie, puisque aucun auteur ancien n'attribue un tel ouvrage à Hérodote. On lit, à la vérité, dans la plupart des éditions de l'Histoire des animaux d'Aristote, le nom Ἡρόδοτος comme celui d'un auteur, qui, dans une description du siége de Ninive, avait dit qu'un aigle buvait; mais conformément à trois manuscrits, Camus a imprimé ici Ἡσίοδος, et a traduit ainsi le passage d'Aristote : « Les oiseaux qui ont l'ongle recourbé ne boivent absolument point; c'est sans « doute ce qu'Hésiode ignorait lorsque, dans l'histoire « du siége de Ninive, il fait boire l'aigle qui était à « la tête des augures. » A l'appui de cette version, Camus cite, dans une note, les trois manuscrits, l'autorité de Théodore de Gaza et des traducteurs qui ont lu

aussi Ἡσίοδος, et il ajoute seulement qu'on ne trouve dans Hérodote rien de semblable. Larcher, qui n'aime pas les courtes notes, dit que celle-ci est maigre et n'apprend rien : il décide que c'est Hérodote en ses Assyriaques qui est cité par Aristote, et se sert, en conséquence, du témoignage de ce philosophe, pour prouver qu'outre les neuf livres, ou les neuf Muses, où en effet il n'est point parlé de l'aigle qui buvait à Ninive, l'historien avait composé et publié des livres sur l'Assyrie. A mon avis, Messieurs, tout ce qu'on peut opposer à l'opinion de Camus, c'est qu'il n'y a non plus rien de relatif à cet aigle ni au siége de Ninive dans ce qui nous reste d'Hésiode. Sylburge lisait dans Aristote Ὅμηρος au lieu d'Ἡσίοδος ou d'Ἡρόδοτος, et la même difficulté subsistait. D'autres ont soupçonné qu'il s'agissait ou d'Hérodore ou de quelque autre Hérodote. Enfin on a conjecturé que les neuf livres intitulés Muses, quoique aucune lacune n'y soit fort sensible, pouvaient bien ne nous être parvenus qu'incomplets, et qu'Aristote en possédait une meilleure copie qui comprenait cette histoire assyrienne promise par l'auteur.

Selon Larcher, c'était un ouvrage à part, mais qui n'a pas subsisté longtemps ; et le savant Des Vignoles estime que la perte n'en est point du tout regrettable, Hérodote ayant fort peu connu l'Asie, où il n'avait point voyagé. Des Vignoles, dont le système chronologique s'accordait mal avec les traditions recueillies par cet historien, avait intérêt à rabaisser son autorité en ce qui concernait l'Assyrie. Bouhier, à qui au contraire il convenait fort que cette autorité prévalût, ne manque pas de soutenir qu'Hérodote avait visité Babylone.

« Quoique les passages, dit-il, qui ont fait croire « qu'Hérodote avait été réellement à Babylone, ne soient « pas bien clairs, il n'est presque pas possible de dou- « ter qu'il ne l'ait vue, si on veut prendre la peine « d'examiner la description exacte qu'il fait de toutes « les singularités de cette grande ville et de ses habi- « tants. Il n'y a guère qu'un témoin oculaire qui en « puisse parler avec autant de précision, surtout dans « un temps où aucun autre Grec n'avait encore rien « écrit là-dessus. De plus, qu'on fasse attention à la « manière dont il parle d'une statue d'or massif de Ju- « piter Bélus qui était dans Babylone et qui avait douze « coudées de hauteur. En avouant qu'il ne l'a pas vue, « parce que le roi Xercès l'a fait enlever, n'est-ce pas « insinuer tacitement qu'il a vu toutes les autres choses « qu'il dit être dans cette grande ville? Il est aisé aussi « de reconnaître par divers autres passages de son ou- « vrage qu'il avait conféré, sur les lieux, avec des Chal- « déens et des Perses sur ce qui regardait leur religion « et leur histoire. D'ailleurs il n'est guère vraisembla- « ble qu'un homme, qui avait parcouru tant de différents « pays pour s'instruire de tout ce qui pouvait les con- « cerner, eût négligé d'aller voir une ville qui passait « alors pour la plus belle du monde, et où il pouvait « recueillir les mémoires les plus sûrs pour l'histoire « qu'il préparait de la haute Asie, surtout en ayant « approché de si près. Je me suis étendu sur ce point, « continue Bouhier, parce qu'un habile chronologiste « (Des Vignoles), pour décrier notre historien, surtout « par rapport à l'histoire des Assyriens, a prétendu qu'il « n'avait jamais été à Babylone et qu'il n'en avait « parlé que sur de faux mémoires. J'ose donc dire que

« cette accusation est sans fondement et pleinement dé-
« truite par ce que je viens d'observer. »

Bouhier, pour montrer, non-seulement qu'Hérodote a voyagé en Assyrie, mais encore qu'il a écrit une histoire assyrienne, prétend qu'il en existe un fragment dans une chronique grecque, savoir dans celle qui est connue sous le titre de *Chronicon paschale.* C'est une assez mauvaise compilation faite au moyen âge. On y lit que Sésostris, de la race de Cham fils de Noé, ayant fait la guerre aux Assyriens et les ayant mis sous le joug, conquit la Chaldée, la Perse, et Babylone; qu'il soumit à son empire toute l'Asie, l'Europe, la Scythie et la Mysie; que, prêt à retourner en Égypte, il choisit quinze mille Scythes et leur assigna des terres en Perse; qu'ils y restèrent sous le nom de Parthes ou Parthides, mot qui équivaut à Scythes dans la langue des Perses; et qu'ils y ont conservé leur langage et leurs anciennes coutumes, ainsi que le rapporte le très-savant Hérodote : καθὼς Ἡρόδοτος ὁ σοφώτατος ταῦτα συνεγράψατο. Or voilà, Messieurs, selon le président Bouhier, un débris des Assyriaques de notre historien, car il ne se rencontre rien de pareil dans les neuf livres : il y est bien dit que Sésostris passa d'Asie en Europe, subjugua les Scythes et les Thraces, mais non pas assurément qu'il fut de la race de Cham, fils de Noé. Ce sont là des personnages, dont Hérodote n'avait jamais, dit Larcher, entendu parler. On a jugé à propos d'attacher son nom à ce qu'on voulait dire de Sésostris dans le *Chronicon paschale.* Cette chronique n'est pas du quatrième ou du cinquième siècle, comme le croit Larcher : car elle se prolonge jusqu'à l'empereur Héraclius, qui mourut en 641 ; elle n'est donc que du

septième siècle, peut-être que du huitième; et il faudrait supposer que les Assyriaques eussent subsisté jusque-là, sans être citées une seule fois durant douze siècles par aucun des écrivains qui nous restent. Les mêmes détails se lisent dans la Chronique de Jean d'Antioche dit Malala ou Malelas, excepté que le nom de Sésostris est abrégé en Σῶστρις. Larcher en conclut que l'auteur du *Chronicon paschale* a copié Malalas; et, en cela, je crois qu'il se trompe encore, Malalas n'ayant écrit, selon toute apparence, qu'au neuvième siècle. Il est sûr au moins que nous n'avons aucun fragment d'une histoire d'Assyrie par Hérodote, et fort probable qu'elle n'a point existé. La promesse qu'il paraît en faire n'a point été accomplie, ou ne l'aurait été du moins qu'en des morceaux perdus de quelqu'un des neuf livres de sa grande histoire.

Au second de ces livres, avant d'entamer l'histoire des malheurs du roi d'Égypte Apriès, il avertit qu'il le fera en peu de paroles, se réservant d'en parler plus amplement, ἐν λιβυκοῖσι λόγοισι, dans les discours ou livres sur la Libye. Sur quoi l'on demande si ce n'est point là encore la promesse d'un autre ouvrage (car elle demeure aussi sans accomplissement dans celui-ci), à moins pourtant qu'on ne la trouve remplie par les derniers chapitres et surtout par le cent cinquante-neuvième du livre IVe, où il est de nouveau question d'Apriès. Nous y lisons que les Libyens et Adicran leur roi, se voyant insultés et dépouillés par les Cyrénéens, implorèrent le secours d'Apriès et se soumirent à lui; que ce prince envoya contre Cyrène une armée nombreuse d'Égyptiens; que cette armée fut défaite, et qu'il n'en retourna qu'un petit nombre d'hommes en Égypte,

ce qui indisposa tellement le peuple, qu'une révolte éclata contre le roi. Au fond ces détails ont si peu d'étendue, qu'on peut trouver qu'ils ne répondent point à cette annonce d'un ample récit qui est faite au livre deux : μειζόνως ἀπηγήσομαι. Mais il arrive quelquefois à un écrivain de promettre plus qu'il ne tiendra ; et il faut des preuves plus positives pour supposer qu'il avait composé des ouvrages qui ne sont plus. Ajoutons que le mot λόγος, dont Hérodote se sert pour indiquer l'endroit où il traitera une matière, ne désigne pas nécessairement un ouvrage distinct de celui qu'il compose ; car il emploie ce même mot pour renvoyer à une autre partie de son histoire : ainsi, au sixième livre, à propos de la mort de Cimon père de Miltiade, il dit : τὸν μὲν ἐγὼ ἐν ἄλλῳ λόγῳ σημανέω : « j'exposerai ce fait dans un autre discours, λόγῳ. » Or il le raconte en effet dans l'un des chapitres suivants du même livre.

Je crois donc fort probable qu'Hérodote n'a composé qu'un seul ouvrage ; qu'il l'a entrepris, commencé à Samos, entre l'époque de la mort de son oncle Panyasis, et la catastrophe du tyran Lygdamis ; qu'il en a lu ou les premiers livres ou quelques morceaux divers aux jeux Olympiques de l'an 456 ou 452 avant J. C. ; qu'il l'a continué, rectifié, enrichi dans le cours de ses voyages en Afrique, en Asie, en Scythie et en Grèce, depuis 456 ou 452 jusqu'à 444, espace de douze ou huit ans ; qu'il en a fait une lecture nouvelle, à Athènes, en 444 ; qu'il l'a ensuite augmenté, perfectionné, achevé à Thurium, où il se transporta, en cette même année 444, avec une colonie athénienne. Il y a lieu de penser qu'il n'a plus quitté cette ville, sinon peut-être pour

visiter quelques cantons de l'Italie méridionale. Son séjour à Thurium a été si connu des anciens, qu'ils l'ont surnommé Thurien. En citant les premiers mots de son ouvrage, Ἡροδότου Ἁλικαρνασσῆος, Aristote change le second en Θουρίου, et Plutarque nous apprend que ce changement était devenu fort ordinaire. Strabon dit qu'Hérodote était d'Halicarnasse et qu'on l'a depuis appelé Θούριος, parce qu'il était venu s'établir avec une colonie à Thurium. L'empereur Julien, dans une lettre citée par Suidas, s'exprime en ces termes : εἴ τῳ πιστὸς ὁ Θούριος εἶναι λογοποιὸς δοκεῖ : « si le Thurien paraît à « quelqu'un un écrivain digne de foi. » Ces mots de Julien indiquent assez les préventions qui régnaient au quatrième siècle de l'ère vulgaire contre les livres d'Hérodote : nous en retrouverons des traces plus anciennes; elles remontaient au temps même de la vie de cet historien. Il ne manqua point de censeurs et d'envieux. Ils l'accusaient tantôt d'infidélité, tantôt de plagiat, et n'épargnaient pas plus ses mœurs que son talent et ses travaux. Ce fut pour échapper aux injures et à la malveillance qu'Hérodote se bannit pour jamais de la Grèce, à l'âge de quarante ans, et passa le reste de ses jours en Italie. Il y prolongea sa carrière au moins jusqu'à l'an avant J. C. 408, puisqu'un fait arrivé en cette année-là, est rapporté, comme nous l'avons vu, dans son histoire. Il avait alors soixante-seize ans ; et l'on ignore combien de temps il a vécu au delà. On ne risque pas de se tromper de beaucoup, en disant qu'il est mort vers l'année 400. Il a terminé sa carrière à Thurium. Un tombeau lui fut élevé dans la place publique de cette ville, et on y lisait une épitaphe qu'Étienne de Byzance a transcrite au mot Θούριοι de son Dictionnaire géogra-

phique. Elle dit, en quatre vers grecs, que cette terre recèle en son sein Hérodote, fils de Lyxès, Dorien d'origine, et le plus illustre des historiens ioniens; qu'il regarda comme une seconde patrie la ville de Thurium où il s'était réfugié. D'autres disent qu'il mourut à Pella, ville de Macédoine; et Marcellin, dans sa vie de Thucydide, assure qu'à Cœlé, près des portes Mélitides, on voyait parmi les monuments de Cimon, Κιμώνια μνήματα, le tombeau d'Hérodote à côté de celui de Thucydide. Bouhier conclut de là qu'Hérodote mourut à Athènes. Il est plus vraisemblable que le monument indiqué par Marcellin n'était qu'un cénotaphe, un tombeau vide. Mais pour avoir ce cénotaphe même à Cœlé, il fallait qu'Hérodote, avant son départ pour Thurium, eût obtenu le droit de cité à Athènes, et même qu'il eût été adopté par quelqu'un de la maison de Miltiade, et ce sont là des circonstances sur lesquelles nous n'avons point du tout de renseignements.

Je continuerai, Messieurs, dans notre prochaine séance, l'exposé des faits qui concernent la personne et les travaux d'Hérodote et que nous avons besoin de connaître pour entreprendre utilement l'étude de son ouvrage.

TROISIÈME LEÇON.

SUITE DE LA NOTICE SUR LA VIE ET LES TRAVAUX D'HÉRODOTE.

Messieurs, pour connaître les circonstances de la vie d'Hérodote, nous avons rassemblé divers documents, dont les résultats probables sont, qu'il est né à Halicarnasse en Carie l'an 484 avant l'ère vulgaire; que, vers 460, après que Panyasis, son oncle, eut été mis à mort par le tyran Lygdamis, il s'est réfugié à Samos, y a conçu le plan et même composé quelques parties de son ouvrage; qu'en 457, il est revenu à Halicarnasse, a contribué à renverser Lygdamis et s'est de nouveau éloigné de cette ville où il se voyait menacé par des factions; qu'en 456 ou 452, il s'est rendu aux jeux Olympiques, et y a fait une lecture publique de plusieurs morceaux de son histoire; qu'entre cette solennité et l'année 444, il a voyagé en Égypte, en Asie et en Grèce; qu'en 444, après avoir, à la fête des Panathénées, lu ses livres aux Athéniens, il s'est associé à la colonie qu'ils envoyaient à Thurium; que de cette ville il a fait quelques excursions dans les autres cantons de l'Italie méridionale; qu'il a perfectionné, achevé son ouvrage à Thurium; qu'il y vivait encore en 408, et qu'il est mort vers l'an 400. Ses neuf livres ont reçu les noms des neuf Muses; et il y a lieu de croire qu'ils leur ont été donnés, non par lui-même, mais par les Grecs. Il n'a point laissé d'autre ouvrage ni sur l'Assyrie ni sur la Libye; et la vie d'Homère qu'on lui attribue n'est digne que d'un

sophiste ou d'un rhéteur du troisième ou du quatrième siècle de l'ère chrétienne.

Si vous voulez appliquer à la vie même d'Hérodote les règles de la critique historique établies dans nos précédentes séances, vous devez d'abord apprécier les sources d'où je l'ai extraite. La plus sûre est l'ouvrage même de cet historien; mais tout ce que nous y apprenons sur sa personne se réduit à dire qu'il était né à Halicarnasse; qu'il vivait environ quatre cents ans après Homère; qu'il a voyagé en diverses contrées de la terre, et qu'il écrivait encore en l'année 408 avant J. C. Nous ne savons que par Aulu-Gelle, qu'il avait cinquante-trois ans en 431, et par conséquent qu'il était né en 484. Les lectures publiques qu'il a faites de ses livres nous sont indiquées par Plutarque, Lucien, Aulu-Gelle, Dion Cassius et Marcellin; son séjour à Thurium par Aristote, Pline, Plutarque, Julien, Étienne de Byzance. Ces faits peuvent sembler fort croyables, sauf l'examen de quelques circonstances particulières. Sur le surplus, il n'existe que des rapports vagues, que des indications fugitives, et de plus en plus tardives : elles nous sont fournies par des auteurs qui n'ont vécu que six, douze ou dix-sept siècles après lui. Je les ai néanmoins toutes recueillies, en y joignant des observations critiques : seulement, pour rendre cet exposé moins confus, j'ai écarté jusqu'ici ce qui est rapporté par un grammairien d'Alexandrie nommé Ptolémée Chennus, fils ou père d'Héphestion. Ce grammairien avait laissé un recueil d'anecdotes ou de récits historiques en sept livres dont il existe des extraits dans la Bibliothèque de Photius. On y lit qu'Hérodote légua tous ses biens à un jeune Thessalien,

appelé Plésirrhoüs, qui composait des hymnes. L'auteur du recueil ajoute qu'Hérodote avait commencé son premier livre par ces mots : Περσέων οἱ λόγιοι.... φασί. « les lettrés de la Perse disent, » et que ce fut Plésirrhoüs qui ajouta les lignes qui précèdent, et que l'on cite comme un exemple de la brièveté et de la simplicité qui conviennent aux exordes. A toute force il serait possible qu'un Plésirrhoüs eût fait cette addition; mais est-il raisonnable de le croire sur la foi d'un seul grammairien qui n'a vécu que six ou sept cents ans après Hérodote; d'un grammairien presque inconnu dont nous n'avons pas les livres, et dont nous ne possédons que des extraits recueillis sept autres siècles plus tard? Cependant, il est bien d'autres particularités de la vie d'Hérodote que nous ne trouvons énoncées pour la première fois que dans le lexique rédigé, après l'an [illegible] de notre ère, par Suidas. Comme l'article où il les a rassemblées est fort court, et a fourni le premier fonds de toutes les notices biographiques sur le père de l'histoire, je vais le traduire littéralement. « Hérodote, fils de Lyxus et de Dryo, naquit à Halicarnasse au sein d'une famille illustre. Il eut un frère nommé Théodore. Il se retira à Samos à cause de Lygdamis, troisième tyran à partir d'Artémise. Cette Artémise eut pour fils Pisindélis, et Pisindélis Lygdamis. A Samos, Hérodote apprit le dialecte ionique et composa une histoire en neuf livres, commençant à Cyrus, roi de Perse, et à Candaule, roi des Lydiens. Rentré dans Halicarnasse, il en chassa le tyran; mais, dans la suite, se voyant exposé à la haine de ses concitoyens, il se transporta volontairement à Thurium, où les Athéniens con-

« duisaient une colonie. Il y mourut, et y fut inhumé « dans la place publique. Quelques-uns disent cependant qu'il est mort à Pella. Ses livres sont intitulés « Muses. » Voilà, Messieurs, tout l'article : seulement Suidas y ajoute le texte de l'empereur Julien que je vous ai rapporté, et, à l'article Panyasis, il nous dit que ce poëte, victime de Lygdamis, était oncle d'Hérodote.

L'histoire ancienne, tant littéraire que politique, s'est surchargée de détails qui ne sont fournis que par des grammairiens, des lexicographes, des chronographes et des scoliastes du moyen âge, compilateurs sans discernement et sans autorité; les uns infidèles, les autres ignorants et crédules, presque tous indignes de confiance. On ne manque guère de les trouver en défaut, quand on a quelque moyen de vérifier les faits qu'ils rapportent : on reconnaît alors immédiatement leurs erreurs ou leurs mensonges. Mais le plus souvent il n'est pas possible de prouver matériellement la fausseté de leurs rapports, en sorte qu'il devient presque aussi téméraire de les rejeter que de les admettre. On est réduit à considérer les faits en eux-mêmes, à estimer ce qu'ils ont, par leur propre nature, d'invraisemblance ou de probabilité. Toujours demeurent-ils au moins incertains; car, après tout, un auteur du sixième, du douzième siècle de notre ère ne saurait nous garantir des récits qui remontent à trois, quatre ou cinq cents ans avant J. C., surtout lorsqu'il ne cite pas les sources où il prétend les avoir puisés. C'est précisément le cas où nous sommes en ce qui concerne non-seulement les noms du père, de la mère, du frère et de l'oncle d'Hérodote, mais aussi

la part qu'il a pu prendre à l'expulsion de Lygdamis et aux troubles civils dont elle a été suivie. Il est étonnant qu'il faille attendre Étienne de Byzance pour apprendre quelques-uns de ces détails, et Suidas pour les savoir tous. Voilà, Messieurs, l'une des principales causes des incertitudes d'un grand nombre d'articles de l'histoire ancienne. Mais ce qui a dû y jeter bien plus de confusion, y répandre bien plus d'erreurs, c'est l'usage que les savants modernes ont jugé à propos de faire de toutes ces notes ou notices tardives. Ils ont commencé par supposer qu'Étienne de Byzance, Georges le Syncelle, Suidas, et je ne sais combien d'autres compilateurs des moyens siècles, avaient d'excellents matériaux aujourd'hui perdus, et qu'en les employant, ils ont été toujours attentifs, toujours fidèles. En conséquence, le nom de témoignage a été hardiment étendu aux extraits rassemblés en de si misérables recueils, et les articles de ces chronographies et de ces lexiques n'ont presque plus été distingués des relations authentiques et originales qui nous restent de l'antiquité. Les recueils modernes se sont indifféremment composés de ces éléments divers; et chaque érudit, selon la mesure de sa crédulité, ou selon le but de ses travaux, a confondu, commenté, rapproché tous ces textes pour en tirer les conséquences qui convenaient à ses systèmes chronologiques, historiques ou littéraires. C'est ainsi que l'histoire avait perdu, avant le dix-huitième siècle, presque tout caractère d'exactitude : la critique seule pouvait la mieux corriger; et malheureusement on avait donné ce nom de critique à l'érudition la plus vaine et à la logique la plus fausse, à des procédés arbitraires qui tendaient

à trouver toujours le merveilleux possible, le possible probable, et le probable certain. Si nous voulons, Messieurs, acquérir en histoire des connaissances exactes, pareilles à celles que nous cherchons dans les autres genres d'études, accoutumons-nous à discerner les sources de chaque récit, et à ne prendre les résultats que pour ce qu'ils valent.

Ayant ainsi recueilli tout ce qu'on a écrit sur la vie d'Hérodote, et nous étant efforcés d'apprécier ce qu'il y a d'avéré ou de croyable dans le petit nombre d'actions et d'aventures qu'on lui attribue, nous devons nous livrer à l'étude bien plus importante de ses ouvrages. Mais, conformément à l'une des règles générales que nous nous sommes prescrites, et afin d'être avertis de ce qu'il conviendra de remarquer et d'examiner dans ces livres, nous avons besoin de savoir comment ils ont traversé l'espace compris entre l'historien et nous, et comment ils ont été jugés dans le cours d'environ vingt-trois siècles. Vous savez quel succès obtint la lecture qu'il en fit aux jeux Olympiques. Il paraît que les Grecs en avaient conçu dès lors une très-haute idée, qui, malgré certaines critiques, ne s'était point affaiblie au temps de Philippe, père d'Alexandre. Barthélemy, en recueillant les souvenirs des hommages qu'on rendait alors à ce grand ouvrage, fait parler Euclide de Mégare à Anacharsis en ces termes : « Tous s'étaient bornés à tracer l'histoire « d'une ville ou d'une nation; tous ignoraient l'art « de lier à la même chaîne les événements qui inté« ressent les divers peuples de la terre, de faire « un tout régulier de tant de parties détachées. Hé« rodote eut le mérite de concevoir cette grande idée

« et de l'exécuter. Il ouvrit aux yeux des Grecs les « annales de l'univers connu, et leur offrit sous un « même point de vue tout ce qui s'était passé de « mémorable dans l'espace d'environ deux cent qua- « rante ans. On vit alors, pour la première fois, une « suite de tableaux, qui, placés les uns auprès des au- « tres, n'en devenaient que plus effrayants : les nations, « toujours inquiètes et en mouvement, quoique ja- « louses de leur repos, désunies par l'intérêt et rap- « prochées par la guerre, soupirant pour la liberté et « gémissant sous la tyrannie; partout le crime triom- « phant, la vertu poursuivie, la terre abreuvée de « sang, et l'empire de la destruction établi d'un bout « du monde à l'autre. Mais la main qui peignit ces ta- « bleaux, sut tellement en adoucir l'horreur par les « charmes du coloris et par des images agréables : aux « beautés de l'ordonnance, elle joignit tant de grâce, « d'harmonie et de variété; elle excita si souvent cette « douce sensibilité, qui se réjouit du bien et s'afflige du « mal, que son ouvrage fut regardé comme une des plus « belles productions de l'esprit humain. Permettez- « moi, poursuit Euclide, de hasarder une réflexion. Il « semble que dans les lettres, ainsi que dans les arts, « les talents entrent d'abord dans la carrière, et luttent « pendant quelque temps contre les difficultés. Après « qu'ils ont épuisé leurs efforts, il paraît un homme de « génie qui va poser le modèle au delà des bornes « connues : c'est ce que fit Homère pour le poëme épi- « que; c'est ce qu'a fait Hérodote pour l'histoire gé- « nérale. Ceux qui viendront après lui, pourront se « distinguer par des beautés de détail et par une cri- « tique plus éclairée ; mais par la conduite de l'ouvrage

« et l'enchaînement des faits, ils chercheront, sans « doute, moins à le surpasser qu'à l'égaler ».

Vous voyez, Messieurs, que Barthélemy suppose que, dès le siècle qui suivit immédiatement celui d'Hérodote, on commençait, tout en admirant son talent, à remarquer des inexactitudes dans son ouvrage. Fort peu de temps après sa mort, il fut contredit par Ctésias, médecin d'Artaxerce, et auteur d'une histoire des Perses et des Assyriens en vingt-trois livres, outre la relation d'un voyage en Asie, des mémoires sur les Indiens, des traités sur les fleuves et sur les montagnes. Pour ne plus revenir sur cet écrivain, je dirai ici qu'il ne reste de ses livres que les extraits insérés dans la Bibliothèque de Photius et plusieurs fois publiés, soit séparément, soit à la suite d'Hérodote; que son style, fort inférieur à celui de ce grand historien, n'était pourtant pas sans mérite, de l'aveu de Denys d'Halicarnasse, et se distinguait surtout par une clarté parfaite. Du reste, ce n'était qu'en un bien petit nombre de détails relatifs à la Perse qu'on pouvait le trouver un peu plus exact que son rival : il l'est moins sur les autres matières. Aristote lui a reproché des erreurs graves en ce qui concerne les animaux et les productions naturelles de l'Inde. Lucien, dans le Traité de la manière d'écrire l'histoire, le représente comme un historien complaisant et vénal, mendiant et gagnant les faveurs des princes. Plutarque l'accuse de vanité, vice très-compatible avec la servile *humblesse*. D'autres le taxent d'imposture, d'ignorance, de jalousie. Ctésias avait entrepris de renverser tout le système historique d'Hérodote, et de décrier son ouvrage comme mensonger ou fabuleux. Ce dessein de Ctésias est avoué

par Photius. Mais le médecin d'Artaxerce n'était pas moins enclin à la flatterie qu'à la contradiction, et il portait aussi fort loin la crédulité ou le goût du merveilleux; il n'a eu que trop d'influence, comme je l'ai exposé l'an dernier, sur la science chronologique; il a entraîné dans de très-fausses routes Diodore de Sicile, Trogue-Pompée, Justin et les chronographes ecclésiastiques : il a fallu beaucoup de temps pour revenir au système bien moins erroné d'Hérodote. Les livres de Ctésias étant perdus, il n'entre point dans notre plan de nous y arrêter davantage; mais nous avons dû y remarquer l'une des premières causes des préventions qui se sont accréditées contre le père de l'histoire.

Attaqué aussi au troisième siècle avant l'ère vulgaire par Manéthon, et depuis par d'autres annalistes, Hérodote a été vengé par son compatriote Denys d'Halicarnasse, qui n'a pas craint de le préférer à Thucydide, ce qui peut sembler fort injuste. Hérodote surpasse, selon Denys, tous les autres historiens par la composition générale de son ouvrage, par l'accent poétique de son style, par la riche variété des détails, quoiqu'il méprise ordinairement comme trop peu dignes de l'histoire, les descriptions de combats, les harangues étudiées et tous les ornements cherchés hors du sujet. Denys loue sa simplicité et sa sincérité : Hérodote a pris Homère pour modèle, il emprunte de ce poëte l'art d'exciter sans cesse la curiosité, de l'entretenir en la satisfaisant, d'embrasser plusieurs sujets et d'en former un tout dont les parties se correspondent avec un parfait accord.

Diodore de Sicile ne partage point cette admiration. Quoiqu'il reconnaisse dans Hérodote un écrivain cu-

rieux et savant, il lui reproche, sans le prouver, d'avoir adopté des opinions contradictoires; et il embrasse pour son compte, celles de Ctésias, principalement en chronologie. Cicéron, juge plus désintéressé et plus éclairé, ne loue pas sans restriction celui qu'il qualifie le prince des historiens. Il y a, dit-il, dans Hérodote, le père de l'histoire, d'innombrables fables : *Apud Herodotum patrem historiæ... sunt innumerabiles fabulæ.* C'est un fâcheux correctif aux éloges que Cicéron donne à son style : *Herodotus ille qui princeps hoc genus ornavit... tanta est eloquentia ut me, quantùm ego græcè scripta intelligere possum, magnopere delectet.... Sine salebris, quasi sedatus amnis fluit... Quid Herodoto dulcius? etc.* Quintilien vante aussi sa grâce, sa douceur, sa fécondité : *Dulcis et candidus et fusus Herodotus.* Mais de quoi serviraient ces formes si belles, lorsqu'elles ne couvriraient qu'un tissu de contes paré du nom d'histoire? Or, Messieurs, Strabon semble croire qu'Hérodote n'a songé qu'à divertir ses lecteurs; qu'il a rassemblé, pour leur plaire, les relations les plus extraordinaires et les plus agréables; en un mot, qu'il a composé un poëme. Vous vous souvenez du reproche plus grave, et mal fondé sans doute, que lui adresse Dion Chrysostome, savoir, de s'être montré mercenaire, au point de supprimer ce qu'il avait dit d'honorable pour les Corinthiens, lorsqu'il se vit frustré du salaire qu'il leur demandait. On a lieu de présumer que Juvénal avait particulièrement en vue cet historien, lorsqu'il parlait de l'audace des Grecs à débiter des mensonges :

.....Quidquid Græcia mendax
Audet in historia.......

Plutarque enfin, par zèle pour la gloire de la Béotie, sa patrie, a composé un traité de la *malignité* ou mauvaise foi d'Hérodote. Il commence par indiquer les signes auxquels on reconnaît un historien méchant ou infidèle : le choix des expressions malveillantes; la recherche de certaines particularités odieuses, indignes par elles-mêmes de figurer dans l'histoire; le mélange de la médisance aux éloges; le soin de présenter les faits sous des aspects défavorables; le penchant à prêter des intentions honteuses; l'artifice de l'exagération et celui du silence; les injures tantôt directes, tantôt obliques; les traits de calomnie lancés comme par hasard, et qu'on a l'air d'émousser par une apparente incrédulité; le fiel de la haine et de l'envie caché sous les dehors de la bienveillance. Voilà, Messieurs, les malversations dont Plutarque ose accuser le père de l'histoire; il le retrouve dans toutes ces classes de calomniateurs, même parmi ceux « qui obliquement comme deslâchants « des coups de flèches d'un lieu obscur, mettent sus « des charges et imputations, et puis tournants par « derrière et se pensants cacher, disent qu'ils ne croyent « pas ce qu'ils désirent être fort creu, et renient la « malignité. » A l'appui de ces accusations, Plutarque cite et discute environ quarante articles de l'histoire d'Hérodote, presque tous relatifs à des cités grecques. Il prétend, par exemple, que le récit de la bataille de Marathon est injurieux aux Athéniens autant qu'aux Spartiates, et il interpelle l'historien en ces termes : En « promettant par l'inscription de ton histoire d'escrire « les faits des Grecs, tu employes ton éloquence à « magnifier et amplifier les gestes des barbares; et « faisant semblant d'être tout affectionné envers les

« Athéniens, ce néantmoins tu ne fais aucune men-
« tion de la procession qui se fait en l'honneur de
« Proserpine pour lui rendre grace de la victoire dont
« ils font la feste. » Peut-être aurez-vous, Messieurs, quelque peine à concevoir que cette omission soit un si grand crime. Nous aurons occasion de discuter plusieurs de ces censures. Il en est une qu'il convient de remarquer ici, parce qu'elle tiendrait à l'histoire de la vie d'Hérodote; c'est celle que Plutarque emprunte de Diyllus, et qui consiste à soutenir qu'Hérodote n'obtint des Athéniens une récompense de dix talents qu'en leur lisant ce même morceau de la bataille de Marathon tout autrement qu'il n'est resté, et surtout sans y dire, comme il l'a fait depuis, qu'après avoir promis à Proserpine de lui sacrifier autant de chèvres qu'ils tueraient de barbares, ils la prièrent, « après la deconfiture, » de les dispenser de leur vœu. En s'engageant dans l'examen des circonstances de cette bataille, Plutarque tombe en des erreurs chronologiques et historiques qui ont été relevées par Fréret; vous verrez, quand nous en serons à cet article, que le récit d'Hérodote est exact en tout ce qu'il renferme d'essentiel. Plus loin, Plutarque lui reproche d'avoir cherché l'occasion de dire qu'Aminoclès de Magnésie avait tué son propre fils : ceci prouve, comme l'a remarqué Clavier, à quel point la passion égarait Plutarque; en effet, il estropie le passage qu'il critique, il en fait une mauvaise construction, et trouve Aminoclès accusé d'un meurtre, lorsqu'il est dit seulement qu'il s'affligeait de la perte de ses enfants. L'injustice du censeur devient plus sensible encore lorsqu'il s'agit des Thébains et des autres Béotiens; et l'on de-

meure convaincu qu'Hérodote, qui sans doute a pu se tromper sur quelques détails, n'a eu réellement l'intention de dénigrer aucun peuple grec. La conclusion de Plutarque est que cet historien est un peintre habile, un élégant écrivain, un poëte harmonieux, un musicien agréable, un conteur divertissant, dont les narrations méritent d'être louées comme pleines de grâce, de beauté et d'artifice; mais qu'il ne sait, ou plutôt qu'il ne veut rien dire de vrai; qu'il faut s'en garder comme d'une mouche cantharide cachée sous des roses; que ces formes si polies, si brillantes, couvrent l'opprobre de la médisance et du mensonge; qu'enfin, si l'on se laisse séduire par ces récits dangereux, on ne prendra que des idées fausses, des opinions absurdes de tout ce qu'il y a eu de plus noble dans les hommes et dans les villes de la Grèce.

Il est bien étonnant que, parmi les anciens, ce soit Plutarque, ordinairement si judicieux et si bon, qui nous ait laissé l'exemple de la critique la plus amère et la plus injuste; mais il nous explique lui-même la cause de ce phénomène, en exprimant le sentiment qui l'a égaré. « C'est, dit-il, sur les Béotiens et les « Corinthiens qu'Hérodote lance les traits de sa mali- « gnité, sans épargner les autres Grecs. J'ai donc pensé « qu'il était de mon devoir de venger l'honneur de « nos ancêtres et de défendre la cause de la vérité « contre la partie de son histoire où il les attaque. » Tel est, Messieurs, le faux zèle patriotique qui entraîne Plutarque au delà de toutes les bornes de la justice et des convenances. La plupart de ses remarques sont puériles; elles tombent sur des particularités sans importance, ou qu'Hérodote ne rapporte que sur la foi

d'autrui et sans les garantir. A l'égard des choses qui ont quelque intérêt; vous verrez que c'est le plus souvent Plutarque lui-même qui se trompe.

Cependant le même partage d'opinions sur le mérite d'Hérodote a continué dans le second siècle de l'ère vulgaire et dans les suivants. Athénée vante sa franchise et son impartialité autant que son éloquence. Lucien le propose pour modèle à tous les écrivains qui s'engageront dans la carrière historique; il ne lui adresse aucun reproche; il ne le cite point au nombre de ceux qui ont mêlé des fictions ou des mensonges aux annales des peuples. Ce n'est pas seulement dans le Traité de la manière d'écrire l'histoire que Lucien parle honorablement d'Hérodote; il a intitulé du nom de cet historien et de celui du peintre Aétion, une courte harangue dont voici le début : « Que ne « puis-je, non pas réunir tous les talents d'Hérodote, « ce serait trop désirer, mais en posséder au moins un « seul, ou la grâce de son style, ou l'harmonie de sa « composition, ou la douceur naïve de sa diction ioni- « que, ou la richesse de ses pensées, ou enfin l'une de « ses innombrables beautés qui font le désespoir de ses « imitateurs! Vous et moi nous pouvons du moins, et « chacun peut comme nous, emprunter le moyen qu'il « emploie pour répandre en peu de temps la gloire de « son nom dans toute la Grèce. » C'est ici que Lucien raconte comment Hérodote, au lieu d'aller de ville en ville lire ses ouvrages, vint aux jeux Olympiques, moins pour y assister que pour y entrer en lice; lut son histoire dans l'opisthodome du temple de Jupiter Olympien, et charma tellement ses auditeurs qu'ils appelèrent ses neuf livres du nom des Muses. Dès lors, il

devint plus célèbre qu'aucun des vainqueurs couronnés dans les jeux; dès qu'il paraissait, on s'écriait : Voilà Hérodote, celui qui a si dignement chanté, ὑμνήσας, nos combats contre les Perses et nos victoires. Sa gloire ne fut pas proclamée par la voix d'un seul héraut; elle retentit dans la Grèce entière, par les récits de tous ceux qui avaient assisté aux jeux Olympiques. A son exemple, plusieurs orateurs, historiens ou philosophes, Hippias, Prodicus, Anaximène, Polus d'Agrigente vinrent réciter leurs livres au milieu de ces mêmes solennités. « De nos jours, continue Lucien, le « peintre Aétion y a exposé son tableau des noces d'A- « lexandre et de Roxane. » Après avoir décrit ce tableau, Lucien revient à Hérodote. « N'allez pas croire, dit-il, « que je sois assez insensé pour comparer mes produc- « tions à son chef-d'œuvre. J'atteste les dieux et Héro- « dote lui-même que je n'ai pas cette présomption. Mais « je profite, comme lui, de la présence d'une grande na- « tion, et j'ai, par-dessus lui, l'avantage de ne point m'a- « dresser à une populace plus empressée de voir les « combats des gladiateurs que de recueillir les paroles « de la sagesse et du génie. » Ici Lucien se met à faire un compliment à ses auditeurs aux dépens de ceux d'Hérodote, et termine par là sa harangue. Ce que nous en devons conclure c'est que celui des anciens auteurs qui avait le plus réfléchi sur l'art d'écrire l'histoire, professait une très-haute estime pour l'historien que Plutarque venait d'accabler d'injures.

Aulu-Gelle, dans son utile recueil intitulé *Nuits attiques*, cite plusieurs fois Hérodote, mais s'abstient de le louer. Au contraire, il l'appelle conteur de fables, *homo fabulator*, à l'occasion du cercueil d'Oreste

long de sept coudées. Il serait pourtant juste d'observer qu'Hérodote est bien éloigné de garantir cette mesure; il rapporte seulement le discours d'un forgeron de Tégée qui prétendait avoir découvert ce cercueil. Le chapitre IV du livre VIII d'Aulu-Gelle contenait vraisemblablement plus d'observations critiques : ce livre est perdu, il n'en reste qu'un sommaire, et l'on y voit qu'au chapitre IV il était question de quelques erreurs d'Hérodote en histoire naturelle et en physique : *Quod Herodotus scriptor memoratissimus parum verè dixerit... et rem non satis exploratam pro comperta posuerit.* L'une des erreurs qu'indiquait Aulu-Gelle est que, seul entre tous les arbres, le pin une fois coupé ne pousse plus de rejeton ni de branches et périt tout à fait. Il est à remarquer, Messieurs, que l'historien n'affirme pas cela; il le fait dire par un vieillard, à propos de la menace que faisait Crésus aux Lampsacéniens de les exterminer comme des pins. Que le pin périsse dès qu'il est coupé, c'est une notion fausse, mais qui était accréditée et même proverbiale chez les anciens, ainsi qu'on le voit dans les recueils de leurs adages : c'est porter loin la sévérité, que de chicaner Hérodote sur un tel point. Du reste, nous n'avons, concernant son ouvrage, aucun jugement général d'Aulu-Gelle, à moins qu'on ne prenne pour tel les deux mots, *homo fabulator*, qui en effet ont été souvent répétés.

Les deux plus habiles rhéteurs du second et du troisième siècle de l'ère vulgaire, Hermogène et Longin, ont admiré le talent de notre historien. « Sa diction, « dit Hermogène, est pure, douce et claire; et, lorsqu'il « puise dans la fable, son style devient poétique. Ses « pensées ont de la justesse; ses expressions, de la no-

« blesse et de la grâce. Nul ne sait mieux que lui main-« tenir l'harmonie et varier les rhythmes du langage ; « peindre, à la manière des meilleurs poëtes, les mœurs « et les caractères des personnages, les faire parler « avec éloquence et grandeur. » Sans doute Hermogène n'envisage ici que l'écrivain, et il semble avouer que les récits sont quelquefois fabuleux : mais il ne loue ces formes si belles que parce qu'elles s'attachent à un excellent fonds de pensées et d'instruction historique. C'est aussi le sentiment de Longin, qui cite avec éloges quatre passages d'Hérodote, et y fait observer des beautés particulières de style. Le père de l'histoire trouvait alors des juges plus rigoureux dans Diogène de Laërte, le rhéteur Aphtone, et le grammairien Harpocration, lequel, si nous en croyons Eudocie et Suidas, avait composé au quatrième siècle un traité sur ce sujet : περὶ τοῦ κατεψεῦσθαι τὴν Ἡροδότου ἱστορίαν. N'ayant plus ce livre, nous ne savons pas ce qu'Harpocration reprochait à Hérodote, quels récits il désignait comme indignes de confiance. Mais nous savons qu'en ce même siècle le grand historien a été d'une part loué par Eusèbe et de l'autre peu estimé de l'empereur Julien.

Dans tout le cours du moyen âge, le seul jugement à recueillir ici est celui de Photius, qui a consacré un article de sa Bibliothèque à l'historien qui nous occupe. Photius donne en fort peu de lignes une idée sommaire des neuf livres intitulés Muses : il rappelle, mais sans indiquer la circonstance des jeux Olympiques, l'émotion qu'éprouva Thucydide enfant, et les larmes qu'il versa, καὶ δακρῦσαι, lorsqu'il entendit la lecture de cette histoire. Photius ajoute que ces neuf livres sont trop souvent remplis

de fictions et de digressions, agréables à la vérité, mais qui écartent du but l'auteur et le lecteur, répandent le désordre et la confusion, offensent les lois essentielles et altèrent le caractère du genre historique. Cette critique n'est d'ailleurs appuyée d'aucune citation, d'aucune discussion particulière; on voit seulement que l'opinion de Photius se rapproche beaucoup de celle de Plutarque.

Hérodote était encore lu, quoique bien moins qu'autrefois, dans la Grèce, à Constantinople, dans l'Orient; il était presque inconnu aux théologiens et aux chroniqueurs de l'Italie et de l'Europe occidentale: du moins ils ne le connaissaient plus qu'autant qu'ils rencontraient encore quelques-unes de ses paroles traduites en d'autres livres. Il n'a presque rien fourni immédiatement aux chroniques universelles composées au moyen âge. L'une des plus tolérables est celle d'Othon de Frisingue, qui vivait au douzième siècle, et qui, de son propre aveu, n'a fait aucun usage d'Hérodote; car il indique les sources où il a puisé, savoir, les livres d'Eusèbe, de saint Jérôme, de Jornandès, de Varron, de Trogue Pompée et de Justin. Il est même à remarquer que lorsque Trogue Pompée est cité dans le cours de la chronique d'Othon, ce sont toujours des textes de Justin qui sont transcrits, en sorte que Trogue Pompée et probablement aussi Varron seraient à retrancher de cette liste déjà si courte. Jusqu'au milieu du quinzième siècle on continue de compiler des histoires universelles, sans ouvrir les historiens grecs; on ne met à contribution que Justin, Tite-Live, Eutrope, Paul Diacre, Orose, Rufin, Prosper d'Aquitaine, la version latine de la chronique d'Eusèbe; et, si l'on reproduit beaucoup de fables, du moins on ne les prend pas dans

Hérodote. Tiraboschi ne dissimule point que tous ces chroniqueurs, même ceux d'Italie, sont fort ignorants, et que, lorsqu'ils parlent des temps anciens, ils débitent les contes les plus absurdes avec une confiance imperturbable : selon Tiraboschi, leur extrême simplicité à recueillir tant de fictions antiques est un gage de leur sincérité, un motif d'ajouter foi à leurs récits, quand ils racontent des événements dont ils disent avoir été les témoins. Je penserais tout au contraire, Messieurs, que la même crédulité qui altérait leur raison, pouvait fasciner aussi leurs yeux, et que des hommes si enclins à croire de vieux prodiges n'étaient que trop capables d'en imaginer, et même d'en voir de contemporains. Mais encore une fois, ils ne lisaient pas Hérodote; et ce n'est point à lui qu'il convient d'imputer leurs erreurs.

Toutefois ces moyens siècles, durant lesquels il a été si peu étudié, sont précisément ceux où l'on a fait ce qui nous reste de copies manuscrites de son ouvrage. On en compte environ vingt-cinq qui ont été annoncées avec plus ou moins d'exactitude, et qui se trouvent dans les bibliothèques de Florence, de Rome, de Paris, de Milan, de Vienne, d'Oxford et de Madrid. Les deux plus anciennes sont du dixième siècle de l'ère vulgaire; l'une n'est bien connue que depuis peu d'années : elle se trouve dans la bibliothèque particulière de M. Schellersheim; l'autre a été l'objet d'une vénération superstitieuse pour Jacques Gronovius, et pour Bandini qui l'a célébrée plutôt que décrite dans le catalogue de la Bibliothèque Laurentienne ou de Médicis à Florence; Bandini s'indignait qu'on osât préférer le manuscrit d'Hérodote que possédait à Rome le cardinal Pas-

sionei, et qui est du douzième siècle. Il en existe un de ce même âge dans la Bibliothèque du roi à Paris, et un autre à peu près aussi ancien à Milan. Voilà les cinq plus précieux : cependant on en distingue aussi quatre du quatorzième siècle, dont l'un conservé à Paris est daté de 1372 ; des trois autres deux sont à Milan et un à Florence. Le surplus ne remonte qu'au quinzième siècle ; mais, dans cette dernière classe, quelques-uns ont été utilement consultés, surtout ceux de Paris qui portent les dates de 1447 et 1474. Telles sont, Messieurs, les meilleures sources où les éditeurs d'Hérodote ont puisé son texte et les diverses leçons qui se lisent dans les copies imprimées.

Les hommes lettrés de l'Europe occidentale ont commencé à connaître Hérodote en 1474, par la publication, non de son texte, mais de la version latine qu'en avait faite Laurent Valle, l'un des savants de cette époque, qui écrivait en latin avec le plus d'élégance, et sans doute aussi l'un de ceux qui entendaient le mieux la langue grecque, quoiqu'on ait trouvé dans sa traduction un très-grand nombre de méprises. Il peut en avoir commis quelques-unes par négligence ou même par ignorance ; mais la plupart ne doivent être imputées qu'à l'incorrection et au mauvais état du manuscrit grec sur lequel il traduisait : il était loin d'avoir, pour ce travail, tous les secours dont il est aujourd'hui devenu si facile de disposer. Son implacable ennemi Poggio l'accabla d'injures, auxquelles il répondit par des invectives. Ils avaient bien d'autres sujets de querelle, et ils semblent avoir porté l'un et l'autre au dernier excès la licence des diffamations littéraires. Au fond cette première version d'Hérodote était recom-

mandable, mais quelquefois pourtant si vague ou si obscure, qu'il eût été plus difficile de la traduire que le texte même qu'elle devait interpréter : c'est un défaut très-ordinaire aux versions latines de livres grecs. Elle a été successivement corrigée par divers éditeurs. Jacques Gronovius l'a plus dénaturée qu'amendée; Wesseling y a touché avec beaucoup plus de réserve. Elle n'a subi qu'en 1816 toutes les rectifications dont elle avait besoin. M. Schweighæuser n'a voulu y laisser ni contre-sens, ni ambiguïtés, et ce travail l'a souvent entraîné à faire une version véritablement nouvelle. Cependant, dès 1474, l'extrême intérêt du fond de l'ouvrage d'Hérodote, et l'élégante latinité de son interprète, Laurent Valle, attirèrent un si grand nombre de lecteurs, qu'il fallut réimprimer cette traduction dès les premiers mois de l'année suivante 1475, et qu'il en parut trois autres éditions avant la fin du quinzième siècle. Hérodote fut déjà plus lu durant ces vingt-cinq années qu'il ne l'avait été pendant tout le cours des dix siècles précédents.

Son texte grec vit le jour à Venise en 1502. C'est l'un des plus éminents services que l'imprimerie d'Alde ait rendus aux lettres. Cette édition est aussi exacte qu'elle pouvait l'être à cette époque : elle suppose une comparaison attentive de plusieurs manuscrits et une étude particulière du dialecte ionique. Des savants du dix-huitième siècle l'ont déclarée, au grand déplaisir de Bandini, préférable au manuscrit Médicis. Elle fut copiée dans celle que Joachim Camerarius fit paraître à Bâle en 1541, en y ajoutant une préface et des notes. Camerarius répondait brièvement aux observations critiques qui commençaient à se reproduire contre

Hérodote; car les opinions se partageaient sur le mérite de ses livres, à mesure qu'on les lisait davantage, soit dans l'édition grecque de 1502, soit dans la version latine de Laurent Valle dont il avait paru, depuis 1502 jusqu'à 1541, trois éditions nouvelles outre les cinq du quinzième siècle. soit enfin dans la traduction italienne de Boiardo publiée en 1533. Les uns donc prenaient la défense de l'historien, et les autres l'accusaient, comme on l'avait fait jadis, de crédulité ou même d'imposture. Parmi ces derniers on distinguait Vivès et Bodin, tous deux célèbres alors par l'étendue de leur savoir et de leurs travaux. « J'admire, « disait Bodin, que Cicéron ait pu appeler le père de « l'histoire, un écrivain que toute l'antiquité a convaincu « de mensonge: il a de l'éloquence, de la grâce, et il y « a des vérités dans ses derniers livres, mais les premiers « n'offrent qu'un tissu de fables démenties par d'unanimes « témoignages. » Les principaux apologistes d'Hérodote furent après Camerarius, Joseph Scaliger dont je vous ai fait connaître, l'an dernier, les recherches chronologiques, et Henri Estienne, qui en 1570 publia une édition très-correcte du texte de l'historien grec. Il avait, quatre ans auparavant, imprimé et amélioré la version latine de Laurent Valle, et y avait joint une réponse aux censeurs d'Hérodote. Cette courte apologie, écrite en latin, ne doit pas être confondue avec celle que le même Henri Estienne a composée en français, et qui porte pour second titre : *Traité de la conformité des merveilles anciennes avec les modernes*. Ce curieux ouvrage, qui parut en 1592, presqu'en même temps qu'une édition nouvelle du texte d'Hérodote, est bien moins, il le faut avouer, une apologie qu'une satire :

c'est un tableau des mœurs du seizième siècle, où figurent surtout les désordres des gens d'Église. Il faut penser qu'Henri Estienne exagère ces prodiges modernes : il aura trop écouté le ressentiment des persécutions qu'il avait souffertes. « Il venait, dit Sallengre, « d'imprimer à grands frais en grec et en latin l'histoire « d'Hérodote : ses ennemis, et surtout les moines, qui « ne cherchaient que l'occasion de le ruiner, décrièrent « partout cette histoire, disant qu'elle était remplie de « fables et de contes à dormir debout. Henri Estienne, « pour prévenir l'effet d'une telle accusation, entre- « prit de se justifier, et, prenant cette occasion pour se « venger en même temps des moines, il composa cet « ouvrage. » Au fond, Messieurs, il n'est guère question d'Hérodote que dans les préliminaires, et Henri Estienne se laisse entraîner bientôt à traiter un tout autre sujet, ainsi qu'il nous l'explique lui-même avec une naïveté fort piquante. « Ayant, dit-il, mis en lu- « mière, Hérodote de la traduction de Laurent Valle, « corrigée par moy, et ayant mis au devant une apo- « logie pour Hérodote, je fu bientost après averti qu'on « le vouloit traduire en françois. Et ce qui me fit aisée- « ment adjouster foy à tel advertissement... fut la souve- « nance d'un semblable tour qui me fut joué d'un mien « petit livret, il y a environ huit ans. Car il ne fut « plustost publié qu'il rencontra un traducteur, lequel, « comme je pense, besongna très-bien à son gré et à son « contentement, mais bien loin du mien; et vrayement « aussi loin qu'il s'estoit eslongné de mes conceptions, « lesquelles je ne pouvois recongnoistre en icelle; de « sorte qu'il me sembloit que j'avois bien occasion de « dire comme l'Italien, à savoir qu'il n'avoit pas faict

« office de *traduttore*, mais de *traditore*. Ce que tou-
« tesfois je luy ay pardonné, qui que ce soit, car il n'y
« a pas mis son nom, pour ce que je ne doute point
« qu'en faisant mal, il n'ait faict du mieux qu'il a peu.
« Mais cependant craignant une telle venue en cest autre
« livre, je pensay qu'il avoit bon de me tenir sur mes
« gardes, et enfin ne me peu aviser de meilleur expédient
« que de prévenir et estre moy-mesme mon trucheman,
« sçachant que non-seulement je pourrois mieux enten-
« dre mes conceptions qu'un autre, mais aussi je pour-
« rois en mon interprétation user de liberté qui ne luy
« seroit ni séante ni permise. Toutesfois l'issue fut autre
« que je ne pensois; car la traduction de mon livre que
« j'avois commencée me despleut tellement que je la
« quittay, et au lieu d'icelle, pour rendre mon esprit
« content, j'entrepri cest œuvre ou plustost quelque
« chose ressemblant à cest œuvre. Car, pour dire la vé-
« rité, mon dessein n'estoit pas d'aller si avant; mais,
« en ne voulant que costoyer le rivage, je me trouvay
« incontinent porté en pleine mer; et alors me souvint
« du proverbe grec, qui dit qu'on doit bien penser à
« soy avant que s'embarquer; mais, depuis qu'on a com-
« mencé à faire voile, il n'est plus temps de marchander
« le vent. Néantmoins, je suis enfin, Dieu merci, venu à
« port, sinon à celuy que je voulois, au moins à un
« duquel je me contente. Et pour parler sans allégorie
« au lieu que ma délibération n'estoit point de passer
« outre les poincts traitez en la susdite apologie latine
« (d'Hérodote), peu à peu j'entray en quelques autres
« propos, la suite desquels a esté plus longue que je ne
« pensois, et telle que vous la voyez ici. »

Revenons à Hérodote. Nous avons vu combien d'édi-

tions de son texte et de la version latine avaient rendu facile et commune la lecture de son ouvrage. La traduction italienne de Boiardo avait été plusieurs fois réimprimée; et, depuis 1556, il existait une première version française par Pierre Salyat. Une seconde, publiée en 1645, et qui a eu quatre autres éditions jusqu'en 1713, porte le nom de Pierre de Du Ruyer. Ce n'est réellement que celle de Salyat, retouchée et traduite, pour ainsi dire, du français du seizième siècle en français du dix-septième. Le savoir-faire de Du Ruyer était de rajuster de vieilles traductions sans recourir aux textes grecs ou latins : il en a usé ainsi à l'égard non-seulement d'Hérodote, mais aussi de Polybe et de Tite-Live : en général les travaux entrepris au dix-septième siècle sur le plus ancien des historiens n'ont pas été merveilleux. Néanmoins trois grandes éditions grecques-latines ont paru en 1608, 1618 et 1679; on les doit aux soins de Jungermann et de Thomas Gale. Les livres y sont divisés en chapitres; et elles contiennent des corrections, des variantes, des notes, des tableaux de la géographie, de la chronologie et du langage d'Hérodote : mais ce qu'il y a de mieux dans ces éditions est encore ce qu'elles empruntent de celles du siècle précédent : les recherches nouvelles qu'elles y ajoutent n'ont été conduites à leur terme qu'après 1701. L'opinion favorable à cet historien avait prévalu, malgré quelques contradictions. La Mothe Le Vayer soutient qu'Hérodote n'a jamais entendu donner pour certaines les choses dont il n'avait point une parfaite connaissance, pas même celles qui ont été depuis reconnues pour véritables; qu'il a eu soin de condamner tout ce qu'il jugeait faux ou contraire aux lois de la

nature, telles qu'il avait pu les connaître, qu'en recueillant, sans les adopter, des bruits populaires, des traditions incertaines, des relations mensongères, il se conforme à l'une des lois de l'histoire, qui est de rendre compte des croyances qui ont régné dans le monde. Les observations de Cordemoy sur cet historien sont une sorte de panégyrique, trop peu instructif pour qu'il y ait lieu de nous y arrêter. Enfin les plus sévères disaient, avec Rapin, qu'Hérodote n'est pas toujours exact, qu'il ne choisit point assez les matériaux de ses livres, mais qu'il a donné le premier une forme raisonnable à l'histoire; qu'il a frayé le chemin, offert le modèle d'un excellent style; qu'il n'a jamais aucune des intentions malveillantes que Plutarque lui attribue, qu'au contraire sa sincérité est parfaite, puisqu'il traite les Grecs et les barbares, ses compatriotes et les étrangers, sans aucun signe de partialité.

L'édition donnée par Jacques Gronovius, en 1715, d'après le manuscrit Médicis, et avec de nouvelles corrections presque à chaque page, excita des troubles violents dans la république des lettres : *Multas excitavit tragœdias*, dit Harlès. Longtemps en effet les journaux littéraires de Leipzig, de Hollande et de Trévoux retentirent de réclamations et d'invectives. Le savant Bergler, l'érudit Kuster et je ne sais quels autres fameux critiques saisirent cette occasion de se venger de Gronovius, qui les avait fort aigrement contredits. A leur tour, ils le dénonçaient chrétiennement comme un novateur ignorant et téméraire. De quoi s'agissait-il? de quelques mots, de quelques syllabes d'Hérodote. Voilà pour quels intérêts Gronovius était poursuivi avec une virulence dont Hérodote assuré-

ment n'avait pas donné l'exemple. Il est probable que ce grand historien, s'il avait eu connaissance des bruyants débats de ses interprètes, aurait eu pitié de leur colère et peut-être aussi de leur science.

Gronovius mourut de chagrin en 1716, dès le premier acte de cette tragi-comédie; car les combats allaient se continuer sur sa tombe. Le public y donnait peu d'attention : bien d'autres affaires, et de plus sérieuses intrigues, occupaient en ce temps-là la France, l'Espagne, la Hollande et l'Angleterre. Les regards se portaient sur le régent Philippe, sur la maison royale nouvellement installée à Madrid, sur celle qui prétendait remonter au trône de la Grande-Bretagne; et néanmoins au ton des dissertations et des déclamations savantes publiées par les amis et les ennemis de Gronovius, vous croiriez que l'Europe n'avait point alors d'intérêts plus graves que le jugement à porter sur les variantes du texte d'Hérodote et sur l'autorité du manuscrit Médicis. A toute époque on a vu les philologues de profession attacher cette importance et cette solennité à leurs plus minutieuses controverses. D'un bout de l'Europe à l'autre, ils s'adressent, réciproquement et à grands cris, des hommages et des injures, qui sont pareillement hors de toute mesure, et auxquels ils ne parviennent point, malgré tant d'efforts, à donner une publicité véritable. Mais en lisant leurs livres, ou plutôt leurs gloses, on a quelquefois peine à se défendre des illusions que ces exagérations produisent. Puisse le progrès des saines études réduire enfin à sa réelle et bien modique valeur cette érudition emphatique, criarde et intolérante! Quoi qu'il en soit, on s'en tint généralement au texte

d'Hérodote, tel qu'Alde et surtout Henri Estienne l'avaient publié. A quelques exceptions près, on en préféra les leçons à celles que Gronovius avait, pour son malheur, empruntées de ce manuscrit Médicis, qui, bien que l'un des plus précieux, n'est pas exempt de fautes grossières. Bandini et quelques autres protestèrent contre cette décision des meilleurs et des plus paisibles critiques, et ils firent si bien que les leçons les plus vicieuses de cette copie reparurent en 1761 dans une édition de Glasgow, mais sans les notes que Gronovius y avait jointes en 1715.

Le meilleur effet de cette querelle philologique fut de reporter l'attention de plusieurs hommes de lettres sur le fond de l'ouvrage d'Hérodote. Il en parut une nouvelle traduction italienne par Becelli. En France, le président Bouhier mit au jour ses dissertations sur cet historien : elles roulent principalement sur sa chronologie, mais elles tendent aussi à rétablir son autorité et à repousser les reproches qu'on recommençait à lui faire. Sa cause fut défendue au sein de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres par dom Montfaucon et par l'abbé Geinoz. Mais il ne nous reste plus assez de temps pour bien suivre l'histoire des travaux qu'on a faits sur Hérodote dans le cours du dix-huitième siècle, et jusqu'à la publication de la traduction de M. Miot. A proprement parler, ce n'est que depuis cent ans que cet historien est généralement et méthodiquement étudié. Les détails dans lesquels je viens d'entrer vous ont prouvé qu'il n'avait eu, durant le moyen âge et jusqu'à la fin du dix-septième siècle, presque aucune influence sur l'instruction publique et qu'en général on n'avait pas puisé dans ses livres ce qu'on savait

ou ce qu'on croyait savoir d'histoire ancienne. Par de nouvelles recherches, les savants du dix-huitième siècle et du dix-neuvième ont mieux expliqué et plus répandu son ouvrage. Il nous importe, Messieurs, de bien connaître ces travaux, afin de nous mettre en état d'en profiter. Je vous en offrirai l'exposé au commencement de notre prochaine séance.

QUATRIÈME LEÇON.

FIN DE LA NOTICE SUR LA VIE ET LES TRAVAUX D'HÉRODOTE.

Messieurs, dès le siècle d'Hérodote, on a critiqué son ouvrage; Ctésias s'est efforcé d'établir un autre système historique; et plusieurs, en admirant dans les livres lus à Olympie un rare talent de raconter, regrettaient de le voir trop souvent employé à propager des croyances fabuleuses. En général, cependant, l'antiquité a rendu beaucoup d'hommages à Hérodote; et quelques auteurs, comme Denys d'Halicarnasse et Lucien, n'y ont mêlé aucune censure. Strabon s'est montré plus sévère, et Plutarque l'a été jusqu'à l'injustice; car l'historien qu'il accuse de malignité, de mauvaise foi, n'a jamais eu d'autre intention, d'autre but que de recueillir sur les anciens temps des traditions qu'il croyait instructives, et que de célébrer la gloire dont les Grecs venaient de se couvrir par leur résistance héroïque aux agressions des Perses. Quoi qu'il en soit, ces jugements opposés sur Hérodote, prononcés de siècle en siècle depuis le sien jusqu'à celui de l'empereur Julien, prouvent que son ouvrage n'avait pas cessé, durant ces huit ou neuf cents années, d'attirer l'attention de tous les hommes instruits qui cultivaient les lettres et l'histoire. Mais la direction fatale que prirent les affaires et les études, depuis l'an 400 de notre ère jusque vers 1450, laissa fort peu de lecteurs à cet antique historien; et l'on serait tenté de croire

qu'il a été pleinement oublié, inconnu pendant tout le moyen âge, si, d'une part, on ne trouvait dans la Bibliothèque de Photius un article, d'ailleurs assez peu favorable, sur ses neuf livres; et si, de l'autre, on n'en possédait des copies manuscrites qui ont été faites au dixième, au douzième, au quatorzième siècle. Au moyen de ces copies, Laurent Valle publia en 1474 une version latine d'Hérodote, et le texte grec sortit des presses d'Alde en 1502. D'autres éditions données par Camerarius et par Henri Estienne au seizième siècle, par Jungerman et Thomas Gale au dix-septième, de fréquentes réimpressions de la version latine de Laurent Valle, une version italienne, deux versions françaises répandirent tellement la connaissance de l'ouvrage, que les opinions recommencèrent à se partager sur le jugement qu'il convenait d'en porter. Vivès et Bodin le censurèrent, Camerarius, Henri Estienne, et après eux la Mothe Le Vayer le défendirent. Mais en 1715, une édition publiée par Jacques Gronovius, et qui présentait beaucoup de leçons nouvelles fournies par le manuscrit Médicis, excita une vive controverse ou même alluma une guerre violente entre les érudits. L'unique avantage de cette querelle fut de reporter l'attention des véritables hommes de lettres sur le fond même des livres d'Hérodote. Il en parut une nouvelle version italienne; Bouhier publia des dissertations, qui, bien que particulièrement relatives à la chronologie de cet historien, tendaient aussi à rétablir son autorité historique; et, comme je le disais en terminant notre dernière séance, sa cause fut défendue au sein de l'académie des Inscriptions par dom Montfaucon et par Geinoz. Montfaucon s'en tint à quelques observations générales.

Mais Geinoz entreprit une apologie définitive, et surtout une réfutation du traité de Plutarque contre Hérodote.

Geinoz supposait que Joachim Camerarius et Henri Estienne n'avaient point assez bien répondu à toutes les allégations de Plutarque, et il se promettait de traiter ce sujet de manière à n'y plus revenir. Il commençait même par contester les maximes sur lesquelles Plutarque avait fondé ses observations critiques, et qui dérivent néanmoins immédiatement des quatre règles fondamentales de l'histoire proclamées par Cicéron. Geinoz ne parvient à trouver que ces maximes sont fausses qu'en leur supposant plus d'étendue qu'elles n'en ont de leur nature. Plutarque peut bien les étendre lui-même plus qu'il ne convient, lorsqu'il les applique à l'ouvrage d'Hérodote; mais, dans leur sens propre, elles se réduisent à dire que l'historien ne doit point employer les artifices que la malveillance conseille, les réticences frauduleuses, les détours astucieux, l'art d'envelopper l'injure dans l'éloge, de revêtir la calomnie des couleurs de la modération et de l'impartialité. Voilà, en thèse générale, ce que Plutarque entend réprouver et ce qu'en effet la morale interdit. A savoir ensuite si Hérodote a enfreint ces lois sacrées, ou s'il n'a fait qu'user du droit acquis à tout historien de raconter avec une égale franchise les bonnes actions et les mauvaises, c'est une autre question, et la seule, à ce qu'il semble, que Geinoz eût à traiter. Il la discute en effet, et d'une manière satisfaisante, au moins sur certains articles. Plutarque accusait Hérodote de prédilection pour les barbares, de supprimer les faits qui tournaient à leur déshonneur, et de publier ceux dont

les Grecs avaient à rougir; de ne pas retracer les cruautés de Busiris, et de raconter que Ménélas, comblé des bienfaits du roi d'Égypte Protée, et ayant reçu Hélène des mains de ce prince, porta l'ingratitude jusqu'à immoler deux enfants égyptiens aux dieux infernaux; action barbare qui excita une indignation publique, à laquelle Ménélas n'échappa qu'en fuyant vers la Libye. Je ne sais, dit Plutarque, quel est le prêtre égyptien qui a si bien instruit Hérodote, mais loin que la mémoire de Ménélas et d'Hélène soit un objet d'horreur en Égypte, on y conserve au contraire plusieurs monuments honorables du séjour qu'ils ont fait à la cour de Protée. Geinoz répond qu'il ne faut que jeter les yeux sur le texte d'Hérodote, pour sentir l'injustice de cette accusation. Car l'historien déclare qu'il se borne à raconter ce qu'il a entendu dire aux prêtres d'Égypte; il ajoute peu de foi à leurs discours, et ne les rapporte que parce que son plan l'entraîne à recueillir toutes les traditions de ce genre. Comment ne pas trouver assez zélé pour la gloire de la Grèce, un écrivain dont l'unique but est de célébrer les grandes actions des Grecs, de transmettre à la postérité le récit de leurs victoires de Marathon, de Salamine et de Platée! Pourquoi d'ailleurs ne citer aucun de ces monuments égyptiens qu'on dit si glorieux à Hélène et à Ménélas? Il paraît bien qu'Hélène était honorée en Égypte sous le nom de Vénus étrangère; mais ces honneurs n'ont rien d'incompatible avec la tradition qui reprochait à Ménélas seul une action barbare. Ce crime ne devait pas empêcher Protée de consacrer un temple à la mémoire d'une princesse qu'il avait retirée des mains de son ravisseur, et à la beauté de laquelle il n'avait pas

été lui-même insensible. Cette dernière réflexion, Messieurs, est de l'abbé Geinoz; c'est une de ses conjectures savantes. Il remarque, à l'égard de Busiris, qu'Hérodote ne donne la suite des rois d'Égypte qu'à partir de Sésostris, les époques antérieures n'étant pas assez bien connues. Cet historien a flétri l'impiété et la dureté de Chéops et de Chépren; il eût signalé de même la barbarie de Busiris si son plan l'avait conduit à parler de ce tyran.

Plutarque fait aussi un crime à Hérodote d'avoir dit que les Grecs ont reçu des Égyptiens la connaissance des douze grands dieux; que les mystères de Cérès ont été apportés d'Égypte par les filles de Danaüs; que Mélampe ayant appris des descendants de Cadmus le nom de Bacchus, a enseigné aux Grecs les cérémonies qu'on observait en Égypte en célébrant les mystères de ce dieu. Plutarque ne conteste pas la vérité de ces faits; mais, selon lui, Hérodote devait, en bon citoyen, faire honneur à sa patrie de l'établissement du culte divin, et ne pas employer tant d'érudition à montrer que les Grecs tenaient d'un peuple barbare leurs croyances et leurs pratiques religieuses. Geinoz admire au contraire la sagacité du père de l'histoire à pénétrer dans les antiquités de toutes les nations. Fallait-il que pour l'honneur de son pays, il altérât la vérité et déplaçât l'origine des cultes? Après avoir établi que les Pélasges ne connaissaient pas l'idolâtrie, il a jugé à propos de rechercher d'où et comment elle s'était introduite dans la Grèce. Il a distingué l'Hercule égyptien, dieu de la seconde classe, de l'Hercule béotien, fils d'Alcmène et honoré comme un héros; il a réduit aussi à cette condition de héros le Bacchus ou Dionysus fils de Sémélé

Voilà, s'écrie Plutarque, des impiétés scandaleuses; c'est renverser ce qui existe de plus sacré dans le ciel et sur la terre; il n'y a pas d'autre Hercule qu'Hercule le Béotien; celui d'Égypte ou de Phénicie n'en est que l'ombre ou le simulacre. Sur ce point, Messieurs, les réponses ne manquent pas à l'abbé Geinoz, quoiqu'on ait mieux éclairci, depuis, l'origine et les distinctions de ces divinités. Il fait voir, au moins, que si Hésiode, Homère, Pindare, ont eu, comme poëtes, le droit de placer le berceau de tous les dieux dans la Grèce, l'historien Hérodote avait à remplir des devoirs plus sérieux, et que la vérité, loi suprême de l'histoire, ne lui permettait pas d'adopter des traditions vulgaires, démenties par tout ce qu'il avait rencontré de monuments et de témoignages dans le cours de ses recherches et de ses voyages. Malheureusement, ce mémoire de Geinoz ne s'étend point à tous les articles censurés par Plutarque. Une apologie complète d'Hérodote, ou, ce qui vaudrait bien mieux, un examen approfondi des reproches qui lui sont adressés, est encore à faire.

Geinoz cependant a composé un second mémoire, dont le titre promet le développement du système moral de l'historien. Mais il y est moins question de morale générale que de certains détails particuliers et des prétendues digressions d'Hérodote : ce sont peut-être de vrais éclaircissements qu'on a pris pour des digressions oiseuses. Nous serons plus à portée d'en juger, quand nous examinerons immédiatement le plan et la conduite de ce grand ouvrage. En attendant, Geinoz se déclare le partisan des excursions, et soutient qu'elles ne déplaisent qu'aux lecteurs, qui, dit-il, destitués de goût et insensibles aux beautés de l'art, ne cherchent

dans une histoire que les faits et les dates. Il est clair, ajoute-t-il, que ce n'est pas pour eux qu'Hérodote a écrit. Cet historien ne s'est pas seulement proposé de travailler à la gloire de sa patrie en publiant les grandes victoires qu'elle a remportées sur les Perses; ni de satisfaire notre curiosité en nous apprenant ce qui s'est passé de plus remarquable entre les hommes : mais encore de nous instruire de ce qu'il importe de savoir pour la conduite de la vie. Il a voulu de plus, selon l'académicien qui prétend le justifier, il a voulu nous inculquer particulièrement certaines maximes, qui étaient le fruit de ses propres réflexions, et dont il avait eu occasion de se convaincre, en rassemblant les matériaux de son histoire; et, pour attirer aussitôt notre attention sur ces maximes, il les a exposées dès le commencement de son premier livre, en les faisant professer par Solon dans l'entretien avec Crésus. Là se trouve le précis de toute la doctrine morale des neuf livres : là nous apprenons qu'on ne doit pas se laisser éblouir par l'éclat de la puissance et des richesses, qu'un homme qui jouit d'une fortune médiocre est souvent plus heureux que celui qui est assis sur le trône; qu'on s'efforce en vain d'échapper aux arrêts du destin; qu'ici-bas tout est soumis aux caprices d'une divinité envieuse qui se plaît à confondre l'orgueil et la vanité des hommes et à troubler leur félicité; que par conséquent on ne peut dire qu'un homme a été véritablement heureux que lorsqu'il a terminé heureusement sa vie. Geinoz est persuadé que ces maximes composent la philosophie d'Hérodote, et que dans son ouvrage tout tend à les établir, tant ce qui est digression que ce qui ne l'est pas. Sans contredit, Messieurs,

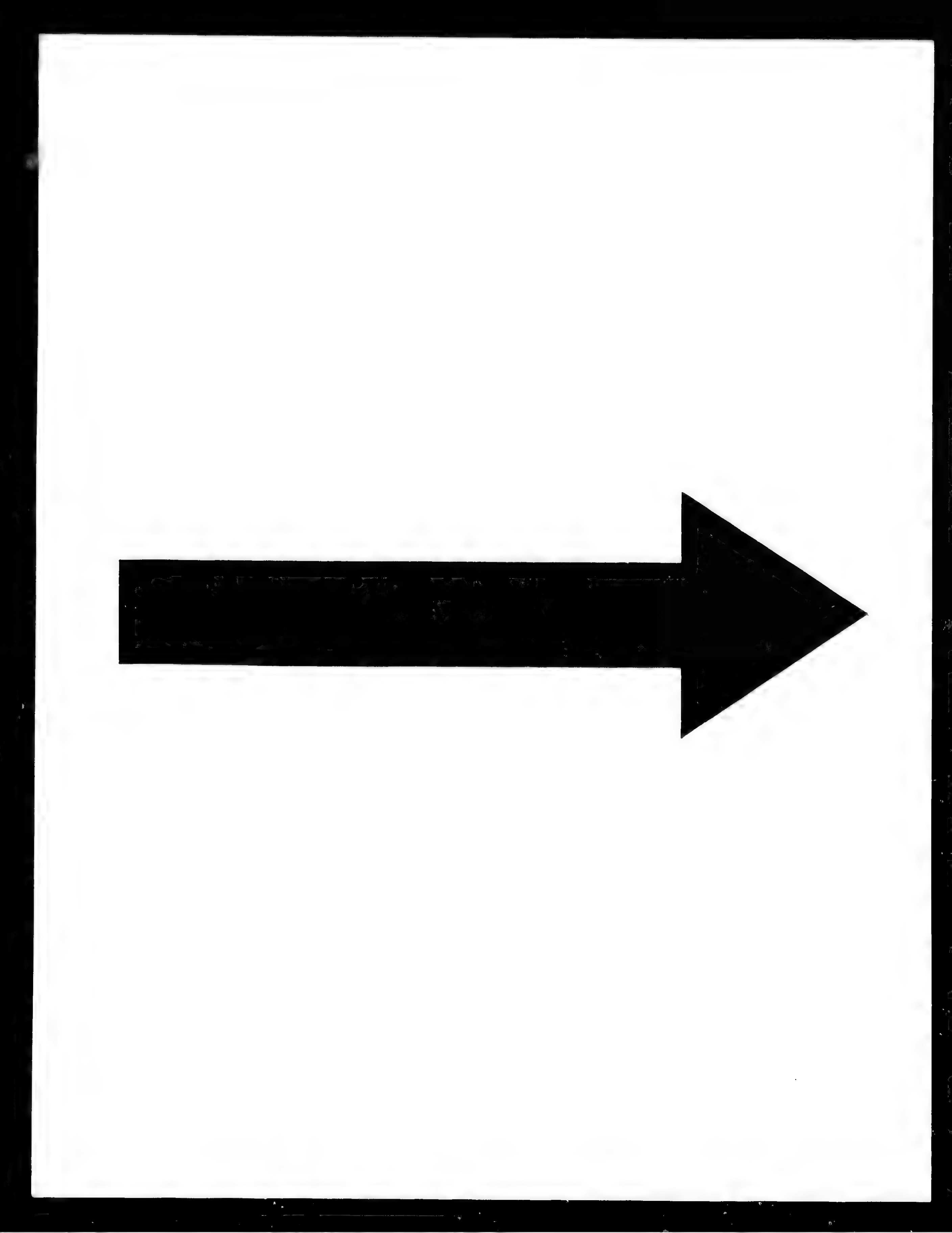
on peut rattacher l'une ou l'autre de ces maximes à plusieurs des faits racontés par Hérodote; et il n'a pas été difficile à Geinoz d'en rassembler assez d'exemples pour remplir le reste de sa dissertation. Nous savons bien que tous les faits réellement mémorables retentissent à quelque maxime morale ou politique; mais qu'Hérodote ait prévu, prédisposé, indiqué d'avance le système philosophique auquel ses narrations devaient correspondre, j'ai peine à le croire et j'ignore même si, en lui attribuant cette intention, l'on prend le meilleur moyen de recommander son ouvrage. Certains littérateurs ont prétendu qu'un poëme épique aboutissait ou devait aboutir, comme un apologue, à une conséquence morale : nous n'examinerons point cette idée, qui a paru fort peu admissible. Quand il serait vrai qu'un corps de narrations poétiques dût tendre en effet à un pareil résultat, il n'en saurait être ainsi d'une suite de relations historiques. Leur véracité deviendrait suspecte, par cela seul qu'elles auraient, d'avance, une destination. Il ne s'agit point d'inventer ou d'arranger des faits, de les adapter à un système, mais de les prendre tels qu'ils sont, tels qu'ils se succèdent, d'étudier leur enchaînement bien plutôt que de l'établir. Si Geinoz démontrait, ce qu'heureusement il ne parvient point à faire, qu'Hérodote a imaginé le discours de Solon, tout exprès pour offrir à ses lecteurs le programme des doctrines morales à déduire de ses récits, nous aurions à craindre de n'entendre que les leçons d'un philosophe au lieu des dépositions d'un témoin ou de l'exposé d'un rapporteur. Un historien doit raconter avec une sincérité naïve, aveugle pour ainsi dire, et toujours indépendante de ses opi-

nions spéculatives : les conséquences sont ensuite ce qu'elles peuvent ; on a soin de les recueillir, et l'on est d'autant plus sûr de leur justesse, qu'on ne les a pas prédéterminées. Ajoutons que les cinq ou six maximes qu'on prête ici à Hérodote sont bien loin de comprendre toutes les leçons philosophiques et politiques à tirer de son histoire, et qu'après avoir parcouru tant de contrées dans les trois parties de la terre, il a contribué, dit-on, dans son pays au renversement d'un despote : un homme tel que lui avait probablement une philosophie beaucoup plus étendue. C'est pour l'intérêt même de sa gloire, que nous repoussons une si étrange apologie. Cependant nous devons avouer que Geinoz n'est pas le seul qui ait attaché une grande importance à ce discours de Solon, et qui l'ait regardé comme le germe du système moral de tout l'ouvrage. Resterait à savoir si Solon a eu véritablement un entretien avec Crésus, ce qui a été contesté par Plutarque et par bien d'autres ; mais ce n'est point encore le moment de traiter cette question.

L'abbé Geinoz a fait un troisième et dernier mémoire, où il expose la méthode et le plan d'Hérodote. Ce travail a pour but encore d'éclairer, s'il se peut, les savants à qui la nature n'a point donné, dit l'auteur, du goût pour les beaux-arts et le sentiment de ce qui constitue le mérite des ouvrages d'esprit. On essaye ici de leur apprendre qu'Hérodote a imité Homère, comme l'a remarqué Denys d'Halicarnasse ; qu'il a pris pour modèle, non-seulement la diction et le style de ce poëte, mais la disposition et le plan de l'Iliade et de l'Odyssée. L'unique objet de ce troisième mémoire est de comparer la méthode suivie en ces deux

poëmes, à celle qui règne dans les neuf livres d'Hérodote. Il y aurait bien lieu d'élever quelques doutes sur ces conformités. Le plan de l'Odyssée diffère assez de celui de l'Iliade pour qu'on puisse s'étonner un peu que celui d'Hérodote ressemble si parfaitement à l'un et à l'autre. Mais il ne convient pas sans doute de chercher une rigueur extrême dans ces parallèles, et tout nous atteste que l'historien s'est efforcé d'imprimer à ses livres quelques-uns des caractères qui font partie de l'intérêt de ceux du poëte. Cependant il ne serait pas à propos qu'on crût qu'il a disposé son histoire comme une fable épique, et qu'il a trouvé ailleurs, que dans la nature et dans l'enchaînement positif des faits, la distribution qu'ils ont dans son ouvrage. Nous devons penser qu'en devenant le disciple ou même l'émule d'un poëte, Ὁμήρου ζηλωτής, il n'a pourtant pas renoncé à remplir les fonctions d'historien. En pressant la comparaison autant que le fait Geinoz, on court le risque d'accréditer quelques-unes des censures si durement prononcées par Plutarque ou du moins le mot d'Aulu-Gelle, *homo fabulator*.

Tandis que Geinoz dissertait ainsi, Wesseling s'occupait en Hollande d'un travail plus important, il préparait une grande édition d'Hérodote. Mais il ne mit d'abord au jour qu'un simple essai d'observations critiques. Il y corrigeait et expliquait plusieurs passages de l'historien, et, par occasion, de beaucoup trop d'autres auteurs classiques. Il relevait plusieurs fautes du manuscrit Médicis, il montrait que les grammairiens, et principalement Suidas, avaient attribué à Hérodote bien des expressions qui ne lui appartenaient pas. Cependant il croyait lui-même que cet écri-



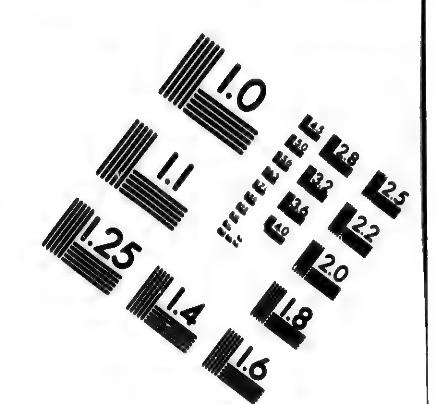
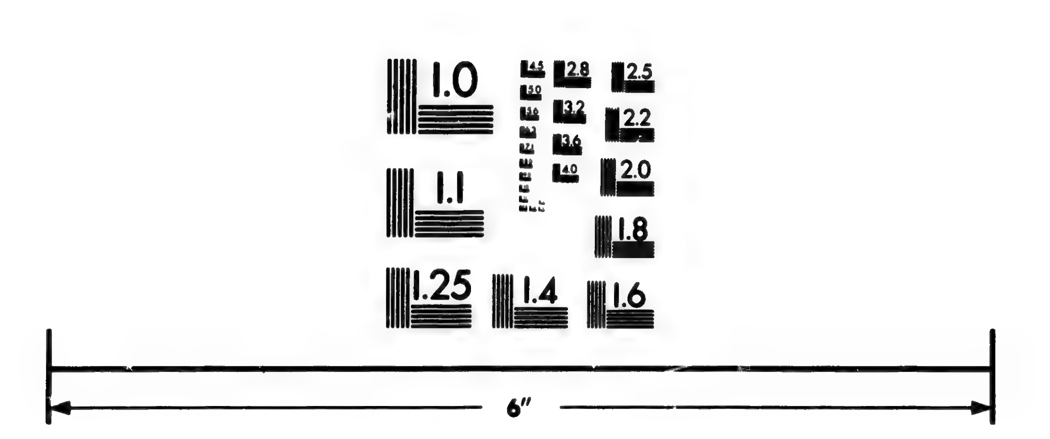


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



vain avait composé des annales d'Assyrie, et il s'efforçait de prouver que Solon et Crésus avaient eu réellement un entretien ensemble. Toutes ces remarques, quoique assez décousues, étaient réunies sous le titre de *Dissertatio Herodotea*, et formaient un petit volume qui fut publié à Utrecht en 1758. L'édition d'Hérodote parut en 1763 à Amsterdam. Wesseling avait rassemblé les variantes des meilleurs manuscrits de Paris, de Vienne et d'Oxford. Le cardinal Passionei en possédait, comme je l'ai déjà dit, un fort précieux dont il paraît qu'on n'avait fait encore aucun usage; il en envoya les leçons diverses à Wesseling. Celui-ci, profitant de tous ces secours, n'en usa pourtant qu'avec circonspection, et peut-être avec trop de défiance. Il craignit de trop s'écarter des leçons adoptées, et pour ainsi dire établies, par les éditeurs précédents; il n'osa pas rejeter toutes celles qu'avait introduites Gronovius, son ancien maître; et fort souvent, au lieu d'insérer dans le texte celles qu'il préférait lui-même, il les rejeta dans le tableau des variantes. On s'est plaint de tant de réserve; cette timidité honorable, qu'il s'était reprochée tout le premier et qu'il ne pouvait surmonter, n'est pas le défaut le plus ordinaire aux éditeurs des livres classiques : ils ne sont que trop enclins à publier des leçons nouvelles; c'est par là qu'ils recommandent ou font distinguer leur travail. L'excellente édition de Wesseling comprenait d'ailleurs la version latine de Laurent Valle, et, selon l'usage, beaucoup de notes; celles de Thomas Gale, de Gronovius, de Louis Valckenaer et enfin de l'éditeur. Elle est universellement préférée à toutes celles qui ont paru entre les années 1763 et 1816, et

dans lesquelles MM. Reiz, Borheck et Schæfer ont fait subir au texte des corrections plus hardies que nécessaires. Enfin l'édition que M. Schweighæu-ser a publiée à Strasbourg en 1816 se distingue de toutes les précédentes par une version latine plus fi-dèle, mais non pas plus élégante, que celle de Lau-rent Valle; par des notes où toutes les difficultés sont réellement éclaircies autant qu'elles peuvent l'être; par un tableau complet des variantes qu'offrent les co-pies tant manuscrites qu'imprimées, et par le plus heu-reux choix entre ces leçons diverses. M. Schweighæu-ser n'a négligé aucun moyen d'obtenir le texte le plus pur. Il avait fait collationner soigneusement cinq ma-nuscrits de la Bibliothèque du Roi, et, de plus, il avait examiné lui-même celui qui appartient à M. de Schel-lersheim, et qui pourrait bien être le plus ancien de tous. C'est celui que j'ai indiqué d'abord, comme étant du même âge que le manuscrit Médicis, c'est-à-dire du dixième siècle; selon toute apparence, il n'avait été employé encore dans aucune des éditions d'Hérodote.

Ce manuscrit a été communiqué à M. Schweighæu-ser par l'entremise de M. Creuzer, qui lui-même a publié des observations critiques sur Hérodote, sur Thucydide, sur la manière dont les anciens ont écrit l'histoire. Mais ces dissertations particulières se sont trop multipliées depuis 1763 pour qu'il nous soit pos-sible de nous y arrêter. L'une des plus considérables a été insérée en 1798 dans les mémoires de l'Académie de Berlin : c'est un long panégyrique d'Hérodote. Les idées de l'auteur, M. Meierotto, se rapprochent beau-coup de celles de l'abbé Geinoz. Il voit aussi dans le père de l'histoire un imitateur d'Homère, et dans l'en-

tretien de Crésus et de Solon une clef de tout l'ouvrage; il pense qu'Hérodote avait amassé des recueils d'oracles rendus et de discours prononcés par des hommes célèbres, que ces deux espèces de pièces portaient l'empreinte naïve et poétique des premiers âges du monde. De là dans cette histoire tant d'expressions figurées, tant de périodes harmonieuses, tant d'hémistiches, tant de vers hexamètres entiers; tant d'autres lignes qui seraient aussi des vers, si l'auteur n'avait tout exprès ajouté ou retranché une syllabe. En captivant ainsi l'attention de ses lecteurs, et en mettant à profit leur goût pour le merveilleux, il travaillait néanmoins à rectifier leurs idées par des relations fondées sur des témoignages, et à dissiper ou affaiblir les préventions qu'ils avaient conçues contre toutes les autres nations. Il est le premier qui leur ait appris qu'ils n'avaient pas tout créé, tout institué, tout connu; qu'il existait aussi ailleurs de grands souvenirs et des traditions antiques. Il a pris soin de graduer la confiance que ces traditions méritent, par les diverses formules qu'il emploie pour les énoncer: φασὶ, ἀκοῆ, si c'est un simple ouï-dire; λέγουσι, λόγος, s'il s'agit d'un rapport un peu pl[illegible]nstant; γνώμη, ἱστορίη, s'il présente les résultats de ses informations et de ses recherches; αὐτὸς ὅρεον, s'il a vu lui-même. Quoique les applications de ces formules ne soient pas toujours parfaitement justes, M. Meierotto y rattache les règles de critique que, selon lui, l'historien observait scrupuleusement, et qui suffisent pour le mettre à l'abri de tout soupçon de corruption ou de partialité. L'exactitude de ses descriptions s'est vérifiée chaque jour par des recherches nouvelles, à tel point que Boerhave

disait : *Hodiernæ observationes probant fere omnia magni viri* (*Herodoti*) *dicta*. En un mot, son but était d'enseigner aux Grecs la vraie science de l'antiquité : il n'y pouvait réussir qu'en partant des notions qui les intéressaient le plus vivement. Voilà pourquoi il commence par la Lydie, qu'ils s'étaient représentée comme une mine inépuisable de richesses; c'était leur *Eldorado*. Le dernier article du mémoire a pour objet les idées religieuses d'Hérodote : son panégyriste lui sait gré d'avoir cru fermement aux oracles, d'avoir placé toutes les choses humaines sous l'influence immédiate des volontés divines, et d'avoir fait aboutir de cette manière tous ses récits à des instructions morales.

Pour achever l'exposé des travaux entrepris sur les neuf livres d'Hérodote depuis 1763, il me reste encore à indiquer les traductions en langue vulgaire. Les Italiens en avaient deux, comme je l'ai dit, celles de Boiardo et de Becelli : M. l'abbé Viviani en a publié, en 1789, une troisième, qui ne paraît pas avoir éclipsé la seconde. En Angleterre, il n'existait que de simples essais, entrepris et abandonnés au commencement du dix-huitième siècle : une version complète, accompagnée et non surchargée de notes, parut en 1791, et fut réimprimée en 1805; elle est due à M. Beloe et a mérité beaucoup d'estime; le major Rennell, dont je parlerai bientôt, la cite avec éloge et la prend souvent pour guide. En France, où les traductions de Salyat et de Du Ruyer ne pouvaient plus se lire, Geinoz et Bellanger avaient songé à en composer de nouvelles : Bellanger en fit une en effet qui est restée manuscrite, et qui est déposée à la Bibliothèque du Roi. Larcher, en avouant qu'elle lui a été quelque-

fois utile, assure « qu'indépendamment du style, qui « était, dit-il, très-lâche, c'était plutôt une paraphrase « qu'une traduction, que le sens n'avait pas toujours « été saisi, qu'il n'y avait point de notes sur des « passages qui méritaient d'être expliqués, et enfin « qu'à l'exception d'un très-petit nombre de notes, « les autres étaient ou puériles ou n'allaient pas au « but. » Tels sont les propres termes de Larcher, qui en conséquence s'est voué à traduire et à commenter Hérodote. Sa version et son commentaire ont vu le jour en 1786, et ont reparu, avec des modifications et des additions considérables, en 1802. Il a été, dit-il, encouragé à revoir avec soin cette édition nouvelle, par l'accueil que les savants étrangers avaient fait à la première. C'était là, pour une traduction française, un singulier genre de succès. Quoi qu'il en soit, il a tâché, poursuit-il, de la rendre plus fidèle, et, en mettant plus de précision dans le style, de la rendre moins languissante. Quant aux notes, il en a ajouté un très-grand nombre, et retranché ou réformé plusieurs. Quelques-unes « renfermaient, dit-il, des « choses, je dois l'avouer avec franchise et pour l'acquit « de ma conscience, qu'un plus mûr examen et des « recherches plus approfondies m'ont démontré repo- « ser sur de trop légers fondements ou être absolu- « ment fausses. La vérité ne peut que gagner à cet aveu. « C'est à elle que j'ai consacré toutes mes veilles. Je me « suis empressé de revenir à elle dès que j'ai cru l'a- « voir mieux saisie. Puisse cet hommage, que je lui « rends dans toute la sincérité de mon cœur, me faire « absoudre de toutes les erreurs que je puis avoir « hasardées et que j'ai cherché à propager. » La vé-

rité, Messieurs, doit être en effet l'unique but de tous les travaux littéraires, et l'on serait aussi coupable de persister à la méconnaître que de l'abandonner après l'avoir professée. Au reste, cette préface de 1802, écrite en français, est signée en latin, on ne sait pas pourquoi : *Petrus Henricus Larcher, Divionæus, annò ætatis septuagesimo sexto.*

Le travail de Larcher se divise en deux parties. L'une est la version française d'Hérodote, l'autre consiste en notes plus volumineuses non-seulement que le texte, mais que la traduction, en un dictionnaire géographique, en un traité de chronologie, et en quelques autres accessoires. Le premier fonds des notes est pris de l'édition de Wesseling; mais le traducteur français en a puisé à d'autres sources, et l'on en peut rencontrer qui éclaircissent effectivement ou le texte d'Hérodote, ou différents points d'antiquité. Voilà sans doute ce qui a fixé l'attention des savants étrangers. Pour sa version, quoiqu'elle représente ordinairement le sens matériel du texte, Volney, M. Schweighæuser, M. Letronne et d'autres critiques y ont relevé des erreurs assez graves; et nous trouverons l'occasion d'en remarquer quelques-unes, en étudiant l'ouvrage d'Hérodote. Nous avons à faire en ce moment une observation plus générale. Entre les livres à traduire, il en est qui ne présentent qu'une simple rédaction plus ou moins régulière, soit parce que le sujet n'exigeait ou ne permettait rien de plus, soit parce que le talent de l'auteur ne pouvait atteindre plus haut. Alors il suffit au traducteur de bien comprendre le sens de chaque phrase, et d'en trouver l'expression exacte dans sa propre langue. Mais Hérodote est un grand écri-

vain : Longin, Hermogène, Quintilien, Cicéron, Denys d'Halicarnasse ont admiré son style; avant eux, Thucydide et la Grèce entière en ont vivement senti les charmes; Plutarque lui-même avoue qu'il excelle dans l'art de colorer et d'animer les récits. Plutarque reconnaît en lui un peintre, un musicien, un poëte. Les livres d'Hérodote ne seront donc fidèlement traduits que par un ouvrage plein d'harmonie et de grâce, qui dans son cours doux et rapide brillera tour à tour de l'éclat des images, des richesses de la pensée ou du sentiment. La plus grave infidélité, le contre-sens le plus énorme est de représenter un chef-d'œuvre de l'art d'écrire par une production toute décolorée et quelquefois même incorrecte. Il faut des recherches sans doute pour éclaircir certains détails ou de grammaire ou d'histoire; il en faut de bien plus profondes pour saisir les conceptions du génie et en reproduire, en un autre idiome, les formes originales. L'Histoire d'Hérodote ne se traduit point à aussi peu de frais que les Chroniques d'Eusèbe ou du Syncelle : c'est peu d'avoir étudié sa langue, si l'on n'a rien hérité de son goût, de son imagination, de sa sensibilité. A peine saura-t-on copier sa diction; on ne songera point du tout à représenter son style, et, à force d'être littéral, on ne sera ni fidèle, ni élégant, ni pur. La diction tient aux langues, et fort souvent ne peut passer de l'une à l'autre : mais le style est le caractère des idées et des affections; s'il n'est pas traduit, rien ne l'est; il n'y a qu'un commentaire, qu'une explication ou interprétation grammaticale. Voici, dans la seconde édition de Larcher, un des morceaux rédigés avec le plus de soin : « Le pays au-dessus d'Élé-

« phantine est élevé. En remontant le Nil on attache « de chaque côté du bateau une corde, comme on en « attache aux bœufs, et on le tire de la sorte. Si le « câble se casse, le bateau est emporté par la force du « courant. Ce lieu a quatre jours de navigation. Le « Nil y est tortueux comme le Méandre, et il faut navi- « guer de la manière que nous avons dit, pendant douze « schènes (c'est un nom de mesure itinéraire). Vous « arrivez ensuite à une plaine fort unie, où il y a une « île formée par les eaux du Nil; elle s'appelle Ta- « chompso. Au-dessus d'Éléphantine, on trouve déjà des « Éthiopiens : ils occupent même une moitié de l'île « et les Égyptiens l'autre moitié. Attenant l'île est un « grand lac sur les bords duquel habitent des Éthio- « piens nomades. Quand vous l'avez traversée, vous « rentrez dans le Nil, qui s'y jette : de là, quittant le « bateau, vous faites quarante jours de chemin le long « du fleuve; car dans cet espace, le Nil est plein de « rochers pointus et de grosses pierres à sa surface, qui « rendent la navigation impraticable. Après avoir fait « ce chemin en quarante jours de marche, vous vous « rembarquez dans un autre bateau, où vous naviguez « douze jours, puis vous arrivez à une grande ville ap- « pelée Méroë. On dit qu'elle est la capitale du reste « des Éthiopiens. »

Observons d'abord, Messieurs, que ce passage d'Hérodote est l'un de ceux que Longin admirait le plus. « Voyez-vous, dit-il, comme l'historien s'empare de no- « tre imagination; comme il nous conduit à travers ces « divers pays, nous faisant regarder plutôt qu'écouter, « transformant son récit en un spectacle : τὴν ἀκοὴν ὄψιν « ποιῶν. » J'ignore, Messieurs, si la traduction a produit sur

vous cet effet; mais il me paraît qu'en supprimant presque toujours les conjonctions, et en renversant quelquefois l'ordre naturel des idées, elle en affaiblit ou en rompt l'enchaînement. D'ailleurs elle remplace par des circonlocutions presque toutes les expressions pittoresques, et laisse ainsi à l'imagination des lecteurs le soin de faire tout ce qu'avait fait celle d'Hérodote. Pour mieux comprendre les manœuvres et les dispositions dont il est ici parlé, on demanderait volontiers une figure, tandis que la description originale était déjà un tableau tout tracé au dire de Longin : τὴν ἀκοὴν ὄψιν ποιῶν. Mais les défauts de la version de Larcher sont si sensibles, qu'il serait superflu de vous en citer plus d'exemples. Selon M. Boissonade, tout le monde s'accorde à dire que ce traducteur *écrivait fort mal, et ne se doutait même pas de ce que c'est que le style.* Il travaillait principalement pour les *savants étrangers.*

Ceux-ci, ou du moins deux d'entre eux (car les expressions collectives de cette espèce ne répondent bien souvent qu'à de très-petits nombres d'individus); ces deux étrangers, dis-je, ayant cité avec éloge la table géographique que Larcher avait insérée dans sa première édition, il l'a reproduite, mais rectifiée et augmentée dans la seconde; il a de plus fait entrer en ses notes plusieurs articles fort étendus de géographie ancienne. Mais c'était au major Rennell et à M. Gail qu'il était réservé d'éclaircir la géographie d'Hérodote. Le travail de M. Rennell, publié dès l'année 1800, embrasse de nombreux et importants détails, et retrace tout le système des lieux et des pays bien ou mal connus du père de l'histoire. On voit qu'Hérodote, par ses voyages et par ses recherches, avait acquis des notions sans

doute imparfaites, mais déjà fort avancées, sur plusieurs contrées du globe comprises du midi au nord entre l'équateur et le soixantième degré de latitude septentrionale; de l'ouest à l'est entre les colonnes d'Hercule ou le détroit de Gibraltar et le fleuve Indus. Il avait des idées assez justes, pour un tel temps, de la mer Méditerranée, du Pont-Euxin et de la mer Caspienne; mais il donnait beaucoup trop d'étendue au Palus-Méotis, situait et dessinait mal le golfe Arabique et ne distinguait pas le golfe Persique de la partie de la mer des Indes que les anciens appelaient mer Rouge ou Érythrée. Il croyait le nord des continents européen et asiatique terminé vers le soixantième degré par l'Océan, et n'avait aucune idée de la mer Baltique ni de la mer Blanche; à l'ouest, il arrondissait les côtes de l'Europe et de l'Afrique, depuis les Cassitérides ou Iles Britanniques jusqu'au trentième ou vingt-cinquième degré. Les pays voisins de l'Euxin et de tous les bords de la Méditerranée, ainsi que ceux qui se trouvent entre cette mer et la Caspienne, lui étaient mieux connus; en Afrique, il avait étudié l'Égypte et le cours du Nil jusqu'à la ville de Méroë, comme nous venons de le voir et même un peu au delà. Il est donc le père de la géographie aussi bien que de l'histoire, quoiqu'il ignorât la sphéricité de la terre. C'est par ses livres qu'il faut commencer l'étude de l'ancien monde, si l'on veut savoir non pas seulement quel il était, mais comment se le figuraient les peuples et les hommes les plus instruits de l'antiquité.

Nous lui devons aussi les premières leçons de chronologie. En créant cette science, il l'avait établie sur des hypothèses bien préférables à celles qu'ont depuis

employées Ctésias, Diodore de Sicile, Trogue Pompée, et, d'après eux et d'autres auteurs, les chronographes ecclésiastiques. Quoiqu'il donne encore trop d'antiquité aux premiers rois égyptiens, il reste cependant fort au-dessous des calculs exagérés que nous rencontrons ailleurs. Il raconte, d'après ce que lui en ont dit les prêtres égyptiens, que Ménès régnait plus de douze mille ans avant notre ère, qu'il eut trois cent vingt-neuf successeurs, dont le dernier, Mœris, serait à placer vers l'an 1400; que deux cents ans plus tard régna Chéops, sous qui fut construite la grande pyramide, et cinq cents ans après ce Chéops, Psammétik, à partir duquel l'exposé d'Hérodote commence, selon Volney, à prendre plus d'exactitude. Avec Hérodote et Volney, nous avons, l'an dernier, atteint au quinzième siècle avant l'ère chrétienne le règne brillant de Sésostris; au treizième et au douzième les règnes de Ninus, Sémiramis et Ninyas en Assyrie, presque aux mêmes temps l'expédition des Argonautes, puis la guerre de Troie, le retour des Héraclides dans le Péloponèse, le dévouement de Codrus, et l'extinction de la royauté chez les Athéniens. Sur quelques-uns de ces points, et sur les dates plus précises qu'Hérodote nous a aidés à déterminer entre le siècle d'Homère et le sien, nous suivrons quelquefois et plus souvent nous écarterons les opinions de Larcher, qui, sous le titre de *Chronologie d'Hérodote,* a publié un système particulier, dont Volney a réfuté victorieusement les principaux articles. Je ne veux cependant pas dire que ce travail de Larcher n'ait aucunement contribué à éclairer cette matière difficile. Mais aujourd'hui enfin les savants commencent à juger les notes, les dissertations et les additions quelconques de ce

traducteur, presque aussi sévèrement que sa version même, et l'on n'est pas bien loin de convenir universellement qu'il y a fort peu d'instruction à recueillir dans cette compilation informe, telle surtout qu'elle l'est devenue par la seconde édition.

On sentait vivement le besoin d'une nouvelle traduction d'Hérodote qui fût lisible et digne du texte. Volney, qui avait fort contribué à faire apprécier équitablement celle de Larcher, annonça, dans la *Revue encyclopédique* du mois de novembre 1819, qu'il allait bientôt en paraître une autre qui satisferait pleinement aux vœux du public. Cet espoir n'a point été trompé. La traduction de M. Miot a paru en 1822; et c'est depuis cette époque si récente qu'Hérodote peut enfin être lu dans notre langue. J'aurai des occasions fréquentes de vous citer cette excellente version; et vous en reconnaîtrez vous-mêmes l'élégance et la fidélité. Nous ferons usage aussi des notes précises qui s'y trouvent jointes, et qui occupent dix ou douze fois moins d'espace que celles de Larcher, parce que M. Miot les a réduites au strict nécessaire, et ne les a consacrées qu'à l'explication réelle et positive des textes qu'une simple version ne pouvait pas complétement éclaircir.

Presque en même temps que cette traduction, paraissait le prospectus de celle que feu M. Courier avait entreprise. Si l'on en juge par le fragment du livre III compris dans ce prospectus, la fidélité ne saurait être portée plus loin; jamais encore on n'avait recherché avec plus de scrupule et de sagacité le sens immédiat, et en quelque sorte intime, de toutes les expressions d'Hérodote. Mais Courier a voulu porter cette fidélité

jusque dans la diction même; et l'on peut douter que le caractère particulier qu'il s'efforce de donner ou de rendre à notre langue, pour qu'elle soit digne d'interpréter celle d'Hérodote, convienne, autant qu'il l'a espéré, à l'une et à l'autre. Voici au surplus comment il s'en explique. Il ne veut point de la langue française actuelle, « langue académique, langue de cour, céré« monieuse, roide, apprêtée, pauvre d'ailleurs, muti« lée par le bel usage... il y faut employer une diction « naïve, franche, populaire et riche, comme celle de La « Fontaine. Ce n'est pas trop assurément, de tout no« tre français pour rendre le grec d'Hérodote, d'un « auteur que rien n'a gêné, qui, ne connaissant ni ton « ni fausses bienséances, dit simplement les choses, les « nomme par leur nom, fait de son mieux pour qu'on « l'entende, se reprenant, se répétant de peur de n'ê« tre pas compris.... Par malheur, il n'a eu pour inter« prètes que des gens tout à fait de la bonne compa« gnie, des académiciens, gens pensant noblement « et s'exprimant de même, qui, avec leurs idées de « beau monde et de savoir-vivre, ne pouvaient goûter « ni sentir, encore moins représenter le style d'Héro« dote : aussi n'y ont-ils pas songé. Un homme séparé « des hautes classes, un homme du peuple, un paysan « sachant le grec et le français, y pourra réussir si la « chose est faisable; c'est ce qui m'a décidé à entre« prendre ceci où j'emploie, comme on va voir, non « la langue courtisanesque, mais celle des gens avec « qui je travaille à mes champs, laquelle se trouve « quasi toute dans La Fontaine, langue plus savante « que celle de l'Académie et beaucoup plus grecque. » Vous jugerez, Messieurs, du succès de l'entreprise, car

lorsque nous en serons au troisième livre d'Hérodote, j'emploierai quelques articles de cette traduction.

Après avoir recueilli ce qu'il nous importait de connaître de la vie d'Hérodote, des jugements portés sur ses neuf livres, et de tous les travaux divers dont ils ont été l'objet, nous les devons étudier nous-mêmes, suivre le fil des faits qu'ils racontent, reconnaître l'enchaînement des narrations, en remarquer les formes les plus heureuses, nous arrêter aussi aux difficultés graves et sérieuses qui s'y rencontrent, apprécier ses recherches, ses idées, son talent, le degré de confiance qu'il mérite, et l'instruction qu'il peut répandre. C'est le seul travail qui va désormais nous occuper dans les séances suivantes. Ne pouvant l'entamer dès celle-ci, nous emploierons les momens qui nous restent à nous tracer une idée sommaire de tout l'ouvrage.

Le dessein immédiat d'Hérodote n'est pas de composer une histoire universelle ; aussi ne commencera-t-il point, comme a fait depuis Diodore de Sicile, par remonter au débrouillement du chaos, à l'origine du genre humain, au règne des dieux sur la terre. Il veut raconter les exploits des Grecs et des Perses, exposer les détails de la guerre qui a eu lieu entre ces deux peuples, et, auparavant, les causes qui l'ont allumée. On en supposait de très-éloignées, comme l'enlèvement de quelques femmes, d'Europe en Asie, et d'Asie en Europe; mais il en existait de plus prochaines. Les secours fournis par les Athéniens aux Ioniens révoltés et l'incendie de la ville de Sardes avaient irrité les Perses. Jusqu'alors ceux-ci étaient restés peu connus des Grecs; l'historien ne devait rien négliger pour apprendre à ses lecteurs quelle était cette nation. Il va donc la

prendre à son origine; il faudra qu'il montre comment elle a secoué le joug des Mèdes, ce qui exigera un coup d'œil sur l'histoire de ces Mèdes eux-mêmes; et, comme ils ont été les sujets des Assyriens, il sera entraîné encore à tracer un abrégé des annales de l'Assyrie. Voilà déjà trois peuples, les Assyriens, les Mèdes et les Perses, et quatre en comptant les Grecs, dont il expliquera, avec plus ou moins d'étendue, les origines, les institutions, les mœurs, les progrès, les destinées. Vainqueur des Mèdes, Cyrus s'annonçait comme un conquérant formidable : Crésus en conçut de vives alarmes, et la résistance qu'il y voulut opposer entraîna sa perte; la Lydie, dont Crésus était roi, fut conquise. De là le besoin de parler des Lydiens, qui d'ailleurs avaient subjugué la plupart des Grecs établis en Asie. Ce sera même au règne de Crésus qu'Hérodote transportera d'abord ses lecteurs, et, après avoir raconté les malheurs de ce prince, il peindra Cyrus laissant à ses généraux le soin de soumettre les Grecs Asiatiques, et marchant sur la Syrie. Il ne pourra le suivre dans toutes ses conquêtes, mais entre les peuples que Cyrus attaquera, les Massagètes seront distingués, parce qu'il aura péri dans un combat qu'il leur aura livré, du moins selon la tradition adoptée par notre historien. Cambyse succède à Cyrus son père, et tourne les forces dont il dispose, contre l'Égypte, empire trop antique et trop célèbre pour qu'on ne saisisse pas cette occasion de le décrire, et de résumer ce qu'il y a de moins obscur dans son histoire. Après avoir tracé ce tableau, Hérodote retournera en Perse avec Cambyse, racontera l'artifice et la mort du faux Smerdis, l'avénement de Darius, les entreprises de ce-

lui-ci contre les Babyloniens et contre les Scythes. Le nom de ce dernier peuple annonce un nouveau sujet de récits ou d'observations générales. Ces Scythes résistent à Darius, et l'obligent à repasser dans ses États. C'est alors que les Ioniens se révoltent, que les Athéniens les secondent et que Sardes est en proie aux flammes. Ici et sous l'année 504 avant J. C., époque de cet incendie, nous rentrons dans le sujet principal de l'Histoire d'Hérodote, laquelle ne s'étendant point au delà de 408, ne correspondrait pas tout à fait à un siècle entier, si on la réduisait à ce que promet son exorde. Darius donc se dispose à la vengeance; il a bientôt remis les Ioniens sous sa domination; il menace Athènes; mais, tandis que les Perses succombent à Marathon, l'Égypte se soulève, et l'expédition contre la Grèce est suspendue. Xercès, fils et successeur de Darius, dispose sur terre et sur mer des plus redoutables forces dont on ait mémoire. Cependant sa flotte est battue à Salamine; Mardonius son général est tué à Platée, le jour même où les Grecs triomphent aussi à Mycale, en 479. On peut dire que c'est là que se termine réellement cette histoire; car certains faits postérieurs à cette date, et que je vous ai indiqués, ne s'y sont introduits qu'accidentellement. Ainsi voilà qu'au lieu d'un siècle, le fond de l'ouvrage n'embrasse guère en effet que vingt-cinq années, de 504 à 479; mais vous voyez comment y seront insérées et l'histoire générale des nations antiques, et la description géographique des contrées connues de l'historien, et les notions chronologiques qu'il avait pu recueillir et apprécier.

Maintenant si nous voulons nous préparer encore

mieux à la lecture de son ouvrage, par un tableau de la distribution de ces matières, dans les neuf livres, nous trouverons que le premier (*Clio*) rattache aux enlèvements d'Io, d'Europe, de Médée, d'Hélène, l'origine des principales dissensions humaines; qu'il met en scène les Lydiens gouvernés d'abord par les Héraclides, dont le dernier, Candaule, fut remplacé par Gygès. Crésus, l'un des successeurs de ce Gygès, reçoit Solon dans ses États, et succombe sous la puissance de Cyrus, en même temps que Pisistrate dominait dans Athènes. Cyrus, dont les jours avaient été menacés dès son enfance par son aïeul Astyage, s'élève dans la carrière des armes; il soumet plusieurs peuples et surtout les Mèdes qui avaient asservi les Assyriens. Ninus, premier roi d'Assyrie, était le fondateur de Ninive; Babylone fut l'ouvrage de ses successeurs et surtout de Sémiramis. — Dans le second livre (*Euterpe*) l'Égypte est ravagée par Cambyse et décrite par Hérodote. — Au commencement du troisième livre (*Thalie*) Cambyse détrône Amasis, dernier roi d'Égypte, et s'empare aussi de Carthage. En Perse, après la chute du faux Smerdis et le massacre des mages, les grands délibèrent sur la meilleure forme de gouvernement. Darius, fils d'Hystaspe, parvient au trône, épouse Atossa et prend Babylone. Ce troisième livre contient de plus des détails sur les guerres des Samiens contre Sparte et contre Corinthe, sur les mœurs et les richesses des Indiens. — Le quatrième (*Melpomène*) est consacré, en grande partie, aux Scythes attaqués sans succès par Darius. L'historien les fait descendre d'Hercule, peint leurs mœurs et celles des Samnites, décrit l'Hypanis, le

Borysthène et les contrées voisines de ces fleuves, esquisse même un tableau géographique du monde, détaille aussi quelques événements de l'histoire de la Grèce, par exemple les premières actions de Miltiade. — Au livre cinq (*Terpsichore*) l'histoire des Athéniens est reprise de plus haut. Il y est question de leur premier roi, Codrus, se sacrifiant pour la patrie, de l'usurpation de Pisistrate, des conspirations contre ses fils. Mais ce livre commence par le triomphe que Mégabyse, lieutenant de Darius, remporta sur les Thraces, et se termine par la victoire des Ioniens sur les Perses. Ici donc Hérodote est entré dans le sujet qu'il s'est particulièrement proposé de traiter. — *Erato*, ou le livre sixième, a le même objet. Les Perses équipent des vaisseaux, défont les Ioniens, s'emparent de Lesbos, de Ténédos, et sont défaits à Marathon par Miltiade. Incidemment l'auteur nous entretiendra de l'histoire des Lacédémoniens et de leurs institutions. — Dans le septième livre, ou *Polymnie*, Xercès, monté sur le trône au préjudice de son frère aîné Artaban, entreprend son expédition contre la Grèce. L'histoire de cette guerre est conduite jusqu'au combat des Thermopyles. Mais différents peuples qui faisaient partie de l'armée de Xercès, appellent encore l'attention de l'historien; il fait connaître leurs mœurs et leur antiquité, surtout celles des Éthiopiens et des Arabes. — La bataille gagnée à Salamine par Thémistocle est le principal article du livre huit (*Uranie*) : les préparatifs et les suites de cet événement amènent de nombreux et intéressants détails. — Reste *Calliope*, ou le livre neuf: la construction des murs et du port d'Athènes offense les Spartiates, mais le danger commun rallie les deux

peuples; l'armée combinée de Lacédémone et d'Athènes défait les Perses à Platée; la flotte de Xercès est aussi vaincue à Mycale.

Tel est, Messieurs, l'itinéraire que nous allons suivre avec Hérodote.

Nous commencerons dans notre prochaine séance l'étude et l'examen de son premier livre.

CINQUIÈME LEÇON.

EXAMEN DU PREMIER LIVRE.

« Hérodote d'Halicarnasse expose les résultats de « ses recherches, afin que le souvenir des événements « passés ne se perde point avec le temps, que les « grandes et mémorables actions, soit des Grecs soit « des barbares, aient une juste célébrité, et que la cause « des guerres qui ont éclaté entre eux soit connue. » Telles sont, Messieurs, les premières lignes de l'ouvrage d'Hérodote, celles que le grammairien Ptolémée Chennus prétend avoir été ajoutées par Plésirrhoüs, légataire universel de l'historien. Il est beaucoup plus probable que ce début, dont les anciens admiraient la noble simplicité, appartenait à l'auteur même. Du reste Hérodote entre aussitôt en matière. Il dit que les Perses les plus instruits accusent les Phéniciens d'avoir les premiers excité des dissensions entre les peuples, par l'enlèvement d'Io, fille d'Inachus, roi d'Argos. Les Grecs usèrent de représailles : ils enlevèrent Europe, fille du roi de Tyr, et Médée, princesse colchidienne. Dans l'âge suivant, le Troyen Alexandre ou Pâris ravit Hélène à Ménélas; et les Grecs, pour s'en venger, équipèrent une flotte, passèrent en Asie, détrônèrent Priam. Hérodote n'ajoute au nom des Phéniciens aucune explication ni de l'origine ni de la situation de ce peuple. Il paraît que les Phéniciens habitaient les bords, soit du golfe Arabique ou mer Rouge, soit plus généralement de la mer qui entoure l'Arabie, et à laquelle les

Grecs ont étendu la dénomination de Rouge ou Érythrée. Les Phéniciens apportaient en Grèce des étoffes rouges et s'en revêtaient eux-mêmes : on suppose en conséquence que l'idée attachée à leur nom était celle d'hommes rouges, et à ce propos on cite le verbe grec φοινίσσω qui veut dire j'ensanglante, je teins ou rougis de sang, d'où est venu au mot φοινίξαι, l'acception d'assassiner, dans laquelle Aristote croit découvrir l'origine du nom des Phéniciens; mais ces conjectures sont au moins incertaines. Une autre difficulté s'est élevée sur Inachus, qu'Hérodote désigne comme le père d'Io. Inachus, dit-on, remonte au vingtième ou dix-neuvième siècle avant notre ère, tandis que l'historien semble ne se reporter ici qu'au seizième ou au quinzième; d'où l'on veut conclure que les mots *fille d'Inachus* ont été ajoutés à son texte. Mais comme il n'existe aucun indice positif de cette interpolation, il est bien plus raisonnable de penser que l'époque d'Inachus était, au temps d'Hérodote, aussi peu connue, aussi indécise qu'elle l'est encore aujourd'hui.

Au sujet de ces enlèvements d'Io, d'Europe, de Médée et d'Hélène, les Perses disaient que ravir des femmes était une action fort répréhensible, mais qu'entreprendre une guerre pour se venger d'une telle injure, était une résolution encore plus insensée, attendu que ces princesses n'auraient point été enlevées, si elles n'avaient consenti à l'être. Plutarque s'est vivement récrié contre ces réflexions, sans observer qu'Hérodote ne les fait point en son propre nom, mais qu'il les rapporte, aussi bien que tout ce qui précède, comme des opinions reçues chez les Perses. Il rend compte également d'une tradition phénicienne selon laquelle Io au-

rait pris d'elle-même et fort librement le parti de s'enfuir loin de sa famille et de sa patrie. Pour moi, ajoute-t-il, je ne décide point si les choses se sont passées ainsi ou de toute autre manière; mais j'étends mes récits aux petits États comme aux grands; car ceux qui brillent aujourd'hui ont été jadis obscurs, et ceux que nous voyons si faibles avaient atteint un très-haut degré de puissance. Après cette observation judicieuse, l'historien fixe aussitôt nos regards sur les Lydiens.

Il nous désigne leur roi Crésus comme le premier barbare qui ait conçu l'idée de s'allier à une partie des Grecs (savoir aux Lacédémoniens), afin de soumettre tous les autres à des tributs. Avant son règne, la Grèce entière était restée indépendante ou n'avait du moins essuyé sur son territoire que des incursions passagères. Ce Crésus était de la maison des Mermnades qui avait remplacé sur le trône de Sardes les Héraclides ou descendants d'Hercule. Hérodote remonte à ce changement de dynastie. Depuis Agron dont Hercule était le trisaïeul, les Héraclides avaient régné cinq cent cinq ans, ou durant vingt-deux générations. Au lieu de vingt-deux, il plaît à Larcher de traduire quinze, quoique tous les manuscrits et toutes les éditions du texte portent δύο τε καὶ εἴκοσι. M. Schweighæuser, adoptant sur ce point comme sur plusieurs autres les idées de Volney, se plaint de la liberté que le traducteur a prise, contre tout droit, dit-il, et toute règle, *præter jus et fas, quum nulla satis idonea corrigendi causa subesset.* Cinq cent cinq ou cinq cent six ans comprennent vingt-deux règnes de vingt-trois ans chacun mesure moyenne plus admissible que l'hypothèse de quinze règnes dont chacun durerait près de trente-

quatre ans. Il est vrai qu'Hérodote parle de générations d'hommes, γενεὰς ἀνδρῶν, et qu'ailleurs il évalue lui-même une génération à un tiers de siècle; mais il n'emploie cette évaluation que lorsqu'il n'a point de données précises. Ici il s'agit de vingt-deux règnes de père en fils, dit M. Miot, qui, en conséquence, a rétabli ce nombre vingt-deux dans sa version.

Quelle que soit la vérité ou l'inexactitude de cette supputation d'Hérodote, le dernier des rois Héraclides de Lydie fut Candaule. Vous savez par quelle étrange imprudence ce Candaule perdit la vie, et comment son épouse et son trône devinrent la proie de son assassin Gygès, aux regards duquel il avait exposé les charmes de la plus belle des reines. Cette fable est racontée différemment par Platon, qui attribue les succès de Gygès à l'anneau qui le rendait invisible. Hérodote a ignoré ou écarté ce prodige : les détails auxquels il se restreint sont déjà bien assez romanesques. C'est le premier récit proprement dit que l'on rencontre dans son ouvrage et l'on y reconnaît déjà le talent d'un conteur habile. Il le termine en rappelant que le poëte Archiloque a parlé de Gygès dans une pièce de vers ïambiques trimètres. Larcher et d'autres commentateurs prétendent que cette citation a été ajoutée par les copistes; mais cette conjecture que rien n'autorise est repoussée par M. Schweighæuser. Peut-être Hérodote a-t-il voulu lui-même réduire à sa juste valeur la narration qu'il venait de faire, en citant pour tout témoignage, les vers d'un poëte. Un fait plus croyable est que Gygès, pour soutenir son usurpation, consulta l'oracle de Delphes et en obtint une réponse favorable. Les oracles ou les pontifes interviennent toujours dans

les changements de dynastie; et, comme il est arrivé depuis chez bien d'autres peuples, on cessa de murmurer en Lydie contre un crime que les dieux semblaient approuver ou pardonner. Cependant la pythie avait ajouté que les Héraclides seraient vengés sur le cinquième des Mermnades : les quatre premiers, lesquels restèrent impunis, furent Gygès, Ardys, Sadyatte et Alyatte. Leurs règnes, d'après les récits d'Hérodote, embrasseraient un espace d'environ un siècle et demi, depuis l'an 720 avant notre ère jusque vers 570.

Sous le règne d'Ardys ou Aridys, les Cimmériens, chassés de leur pays par les Scythes nomades, s'emparèrent de la ville de Sardes, mais non de la citadelle. Sadyatte entreprit le siége de Milet et mourut sans l'avoir achevé. Alyatte fit la guerre à Cyaxare, roi des Mèdes, chassa de l'Asie les Cimmériens, attaqua et prit les villes de Smyrne et de Clazomène, renouvela les tentatives formées par son père contre les Milésiens, et informé par son ambassadeur de l'abondance qui régnait dans leur ville assiégée par lui depuis six ans, renonça enfin à l'espoir et au projet de la réduire. C'était, selon Hérodote, au temps d'Alyatte que Périandre, fils de Cypsélus, régnait à Corinthe, et que vivait Arion, ce musicien célèbre qui inventa le dithyrambe et qui fut porté sur le dos d'un dauphin jusqu'au promontoire Ténare. Notre historien consent aussi à rapporter ce conte, d'après ce que les Lesbiens et les Corinthiens en disent, λέγουσι. Alyatte meurt, et son fils Crésus est en Lydie le cinquième et dernier roi de la maison de Gygès.

Les conquêtes Crésus, en Grèce et en Asie, sont

rapidement indiquées : c'est aussi d'une manière fort succincte qu'est raconté son entretien avec Bias ou avec Pittacus; car Hérodote avoue qu'on ne sait pas trop bien duquel de ces deux sages il s'agit. Mais le roi de Lydie a une bien plus longue conversation avec Solon; le tour en est piquant, et, comme on a supposé, ainsi que je l'ai dit dans notre dernière séance, que l'historien y avait rassemblé d'avance les conséquences morales à déduire de tout son ouvrage, il convient de nous y arrêter. Solon arrivé à Sardes fut reçu avec distinction par Crésus et logé dans le palais : on le conduisit dans les chambres qui renfermaient les trésors du monarque; et, lorsqu'il eut tout vu, tout examiné en détail, le roi lui adressa ces paroles : « Mon hôte d'Athènes, comme la réputation que vous « vous êtes acquise par votre sagesse et par les voya« ges que vous avez entrepris pour observer en phi« losophe tant de pays divers, est venue jusqu'à nous, « j'ai le plus grand désir d'apprendre de vous quel est « l'homme que vous avez connu jusqu'ici pour le plus « heureux. » En faisant cette question, Crésus était persuadé que Solon allait le nommer; mais Solon, incapable de flatter et qui ne savait dire que la vérité, répondit : « C'est Tellus l'Athénien. » Crésus surpris demanda vivement par quelle raison il estimait ce Tellus le plus heureux des hommes. « Tellus vivait, reprit Solon, « dans un temps où Athènes était florissante. Déjà heu« reux du bonheur de sa patrie, il eut des enfants sains « et d'un bon naturel; tous lui donnèrent des petits-fils, « et il n'eut à pleurer la perte d'aucun d'eux. Enfin il « jouissait d'une fortune aisée, telle qu'on l'entend parmi « nous, et termina sa vie par la mort la plus brillante.

« Dans un combat qui eut lieu entre les Athéniens et « leurs voisins d'Éleusis, après avoir déployé une rare « valeur et mis en fuite un grand nombre d'ennemis, « il périt glorieusement. Athènes lui fit élever, aux frais « du trésor public, un tombeau sur la place même où « il avait succombé et rendit à sa mémoire les plus grands « honneurs. » Solon ayant ainsi trompé l'attente de Crésus en insistant avec autant de détails sur le bonheur de Tellus, le roi lui demanda quel était, après Tellus, celui qu'il placerait au second rang, espérant l'obtenir au moins pour lui. « Je le donnerais, repartit Solon, « à Cléobis et Biton. Ces deux frères, originaires d'Ar« gos, vivaient dans une honnête aisance; ils étaient de « plus distingués par la force du corps et avaient rem« porté des prix dans les jeux publics. Voici ce qu'on « raconte d'eux. On célébrait à Argos la fête de « Junon, et leur mère se préparait à monter sur son « char pour se rendre au temple; mais les bœufs qui « devaient être attelés, n'étaient point encore revenus « des champs. Les deux jeunes gens, surpris par l'heure, « prennent la place des animaux; et, se mettant eux« mêmes sous le joug, traînent le char sur lequel leur « mère s'était assise. Ils parcoururent ainsi l'espace de « quarante-cinq stades pour arriver au temple. La mort « la plus heureuse fut la récompense de cet acte de piété « filiale, qui se passa à la vue de tout le peuple ras« semblé pour la fête; et la divinité déclara dans cette « occasion qu'il est plus heureux pour les hommes de « mourir que de continuer à vivre. Les citoyens d'Argos, « témoins de ce spectacle, admiraient la force des jeunes « gens et leur donnaient de grands éloges : les femmes « félicitaient la mère et l'estimaient heureuse d'avoir

« de tels fils. Enivrée de leur joie et flattée également « de l'action de ses enfants, et des applaudissements « qu'ils recevaient, la mère de Cléobis et de Biton, « debout en face de la statue de Junon, pria pour ses « fils qui venaient de lui donner une si grande preuve « de respect, et conjura la déesse de leur accorder ce « qu'il y avait de meilleur pour l'homme. Cette prière « faite, les jeunes gens offrirent leur sacrifice, et, après « le festin qui le suivit, s'endormirent dans le temple « même. Ils ne se réveillèrent pas et finirent ainsi de « vivre. Les Argiens consacrèrent leurs images à Delphes, « comme celles de deux hommes parfaitement pieux. »

« C'est ainsi que Solon assigna la seconde place aux « deux Grecs. (J'emprunte ici la traduction de M. Miot.) « Crésus, mécontent, s'écria : Ainsi, Solon, vous comp- « tez ma prospérité pour si peu de chose que vous « ne daignez pas me mettre sur la même ligne que ces « simples particuliers. O Crésus! repartit Solon, pour- « quoi m'interrogez-vous sur la destinée des hommes, « moi qui sais combien la divinité, toujours jalouse des « prospérités humaines, est prompte à les bouleverser? « Que de choses nous sommes condamnés à voir et à « souffrir dans le cours d'un long âge! Supposons que « soixante-dix années soient le terme de la vie d'un hom- « me. Ces soixante-dix années donnent vingt-cinq mille « deux cents jours, sans compter les mois intercalaires; et, « si nous faisons une année sur deux plus longue d'un « mois pour ramener les saisons aux époques convena- « bles, nous aurons, pour soixante-dix années, trente- « cinq mois intercalaires, et ces trente-cinq mois donne- « ront mille cinquante jours. La totalité des soixante-dix « années sera par conséquent de vingt-s mille deux

« cent cinquante jours; et cependant il n'y a pas un seul « de ces jours qui soit, dans toutes ses circonstances, « exactement semblable à un autre. L'homme est donc, « ô Crésus, toute misère! Vous vous montrez aujour- « d'hui riche et puissant à mes yeux; je vous vois roi « d'un grand peuple; cependant je ne dirai pas de vous « ce que vous me demandez de dire, jusqu'à ce que j'ap- « prenne que votre vie a fini heureusement. Hélas! « l'homme le plus riche n'est pas plus heureux que ce- « lui qui vit au jour le jour, si le sort ne lui laisse pas « terminer sa carrière dans cet état de prospérité : on « voit même des hommes avec de grandes richesses être « malheureux, tandis que beaucoup d'autres, dans la « médiocrité, sont parfaitement heureux. En effet, « l'homme qui possède ces grandes richesses, et qui n'est « pas satisfait d'ailleurs, n'a sur celui qui, pauvre, est « cependant bien partagé en toute autre chose, que « deux sortes d'avantages, tandis que celui-ci en a une « foule sur l'homme riche et malheureux du reste. L'un « peut, à la vérité, remplir tous ses désirs et réparer « promptement une perte ou un dommage qu'il éprouve; « mais l'autre, s'il n'a pas la même facilité, est déjà « (dans l'état de bonheur où nous le supposons) à l'a- « bri de ces désirs ou de ces pertes. De plus, toujours « dans la même supposition, il jouit de toutes ses fa- « cultés; il est d'une bonne santé, exempt de maux, con- « tent de ses enfants, d'une belle figure; et si, indépen- « damment de tant d'avantages, il termine bien sa « carrière, il sera celui que vous cherchez, et digne « d'être appelé heureux; mais, avant sa mort, il faut « suspendre notre jugement, et l'appeler, jusque-là, « l'homme favorisé de la fortune et non l'homme heu-

« reux. Actuellement, ô Crésus! réunir tant de biens « n'est pas d'un mortel. Une même contrée ne produit « pas toutes les choses nécessaires; elle en donne une, « il lui en manque une autre; seulement celle qui en « fournit le plus est regardée comme la meilleure; il en « est ainsi de l'homme. Un même individu n'a pas tous « les avantages : il en possède quelques-uns, d'autres lui « sont refusés. Celui qui, dans le cours de la vie, se « maintient avec le plus grand nombre de ces avantages, « et arrive au terme sans les avoir perdus, est celui qui « seul, à mon avis, est digne de porter le nom d'heureux. « Il faut donc dans toutes les choses considérer leur fin « et comme elles se résolvent, puisque la Divinité ruine « souvent de fond en comble ceux à qui elle a fait en- « trevoir la félicité. Solon se tut. Crésus de plus en plus « mécontent cessa de faire cas du sage, et le renvoya. Il « finit même par regarder comme un homme sans lu- « mières celui qui, mettant de côté la prospérité pré- « sente, recommandait d'attendre la fin de toutes choses « pour les juger. »

Tel est, Messieurs, le récit d'Hérodote, traduit par M. Miot : on en retrouve presque tous les détails dans la vie de Solon par Plutarque, où il est dit de plus que le fabuliste phrygien Ésope était alors à la cour de Sardes, et qu'il réprimanda le philosophe athénien en lui disant : « Ou il ne faut point converser avec les « princes, ou il faut savoir leur complaire. » A quoi Solon répondit qu'il fallait au contraire ou ne les point aborder, ou leur dire la vérité. Toutes ces maximes de Solon sont fort estimables sans doute; mais la question est de savoir si son séjour à la cour de Crésus n'est pas imaginaire, s'il est conciliable avec les différentes

époques de la vie du législateur d'Athènes. Cette entrevue du prince et du philosophe semble si instructive, que les commentateurs, les académiciens, Volney lui-même et M. Miot s'efforcent de la trouver croyable. Cependant Plutarque nous apprend que plusieurs auteurs la rejetaient comme impossible chronologiquement, et il déclare qu'il ne la rapporte que pour ne pas omettre une leçon si sage et si fameuse. Fréret conclut des témoignages de Thucydide, d'Aristote et de quelques autres, que Solon est mort en l'année même où Crésus est monté sur le trône, et qu'ainsi il faudrait supposer que cet Athénien célèbre est allé à Sardes, non dans le cours de ses voyages (car il les avait terminés bien avant l'avénement de Crésus), mais lorsqu'il se retirait dans l'île de Chypre à l'âge de quatre-vingts ans, en l'année 559 avant J. C. Brucker, dans son *Histoire de la Philosophie*, relègue aussi cette conversation au nombre des fables, avec les lettres que Diogène de Laërte fait écrire par Solon au roi de Lydie. Depuis Fréret et Brucker, on a calculé autrement les années de Crésus; on a reconnu que son ègne avait pu commencer dès 571, même dès 574, n sorte que l'entrevue des deux personnages serait dmissible, si l'on n'avait à proposer contre elle que es objections chronologiques. Mais ce qui nous pourait encore, Messieurs, inspirer une défiance extrême, e serait, à mon avis, le fond même et le ton de cet ntretien, tant de soin et tant d'art pour attacher des naximes morales aux actions et aux aventures soit e Tellus, soit des deux frères Cléobis et Biton, surout ce long et minutieux calcul du nombre des jours ompris dans les soixante-dix ans de la vie humaine,

8.

calcul dont le résultat se trouve assez grossièrement inexact, puisqu'il aboutit à vingt-six mille deux cent cinquante jours au lieu de vingt-cinq mille cinq cent cinquante ou plutôt vingt-cinq mille cinq cent soixante-sept produit de trois cent soixante-cinq un quart par soixante-dix. Larcher s'est aperçu de cette erreur de sept cents jours, et, après avoir mis vingt-six mille deux cent cinquante dans la première édition de sa version, y a substitué vingt-cinq mille cinq cent cinquante dans la seconde sans égard au texte qu'il faut laisser tel qu'il est. J'ose croire, Messieurs, que ce récit est du nombre de ceux qui ne supportent pas un examen sérieux, de ceux que la critique ne doit plus admettre aujourd'hui dans l'histoire.

L'époque où vivait Hérodote est à peine à une distance de cent ans de celle où régnait Crésus; et cependant nous ne lisons guère ici que des aventures merveilleuses, telles à peu près que nous en présentent les traditions les plus lointaines. C'est un Phrygien nommé Adraste qui a tué son frère et que le roi Crésus purifie. C'est un sanglier effroyable qui descend du mont Olympe et contre lequel s'arme le prince Atys, à la tête de la jeunesse lydienne. Adraste qui les accompagne, lance un javelot, manque le sanglier, tue Atys et s'immole lui-même sur le bûcher du jeune prince. Crésus, après avoir pleuré durant deux ans la mort de son fils, envoie consulter tous les oracles de la Grèce et de la Libye; et, pour les éprouver, il veut que d'abord on leur demande ce qu'il fait lui-même à Sardes au moment où ils vont répondre. « Mes « sens, répond la pythie de Delphes, sont frappés de « l'odeur d'une tortue, qu'on fait cuire avec de la chai

« d'agneau dans une chaudière d'airain dont le couvercle est d'airain. » Et il se trouve que c'est là précisément ce que Crésus s'est avisé de faire en cet instant, comme la chose la plus difficile à deviner. Le voilà donc qui sacrifie au dieu de Delphes trois mille victimes, qui jette dans les flammes, en l'honneur de ce dieu, des lits argentés, des vases d'or, des robes de pourpre, tout ce qu'il possède de plus riche et de plus somptueux, la meilleure part du garde-meuble de la couronne. Il envoie à Delphes des présents magnifiques, sur le poids et sur la valeur desquels on a fait de très-savants commentaires dont je ne crois pas, Messieurs, devoir vous rendre compte, étant persuadé, comme je le suis, que l'objet en est chimérique. En retour de ces dons inappréciables, Crésus ne demandait qu'une réponse à cette question : « Dois-je faire la guerre aux Perses ? » Il lui fut répondu que s'il la voulait entreprendre, il détruirait un grand empire. Assuré de cette manière, qu'il allait renverser l'empire de Cyrus, il s'épuisa de nouveau en largesses, fit distribuer à chaque Delphien deux statères d'or, environ cinquante francs de notre monnaie ; et pour la troisième fois interrogea l'oracle à l'effet de savoir si la monarchie lydienne serait de longue durée. La pythie lui fit en vers une réponse qui pourrait se traduire ainsi :

Lorsqu'en Médie un mulet régnera,
Aux bords d'Hermus cours chercher un asile ;
Ne t'arme point d'un courage inutile ;
Ta lâcheté bien mieux te sauvera.

Ainsi parla l'oracle et Crésus en fut enchanté : lâche ou vaillant, il se voyait affermi sur son trône jusqu'à ce que celui de Médie fût occupé par un mulet, ce qui,

suivant lui, ne devait jamais arriver; car il faisait aussi des commentaires, chose toujours hasardeuse, mais surtout quand il s'agit d'oracles.

Hérodote vient de rassembler, du mieux qu'il a pu, tous les détails du règne de Crésus, antérieurs à la guerre que ce prince eut à soutenir contre Cyrus le Grand. Néanmoins on rencontre dans Plutarque certaines autres particularités : par exemple, que Crésus avait un frère nommé Pantaléon, auquel il disputa le trône, et dont Hérodote ne vous parlera que plus loin; que le même Crésus signala son avénement par des cruautés; et que, se voyant enfin tranquille possesseur du pouvoir suprême, il s'empressa d'ériger une statue d'or à sa boulangère. Ce n'était point par une vaine ostentation de ses richesses; c'était un acte de reconnaissance. Il se souvenait que sa belle-mère avait autrefois engagé cette boulangère à mettre du poison dans les pains qu'elle faisait pour lui, et qu'au contraire l'honnête panetière avait empoisonné les pains destinés aux enfants de la marâtre, ce qui avait diminué le nombre des concurrents que Crésus devait avoir au moment de succéder à son père Alyatte. Il ne voulut pas qu'un si éminent service restât sans récompense.

Hérodote a ignoré ou dédaigné ce récit. Au milieu des autres contes puérils qu'il a recueillis et qu'apparemment l'état des croyances vulgaires ne permettait pas d'omettre, ce grand historien saisit l'occasion de jeter quelques traits de lumière sur les origines des peuples et de la langue de la Grèce. L'oracle ayant conseillé aussi à Crésus de rechercher l'alliance des Grecs les plus puissants, ce prince trouva, dit Hérodote, que Lacédémone tenait le premier rang parmi les Doriens

et Athènes parmi les Ioniens. Le peuple athénien était pélasgique, et le Lacédémonien hellénique. Le premier n'était jamais sorti de son territoire; et l'autre avait souvent changé de demeure. Car on avait vu les Hellènes habiter la Phthiotide sous le règne de Deucalion; l'Histiéotide, au pied des monts Ossa et Olympe, sous le règne de Dorus, fils d'Hellen; puis s'établir auprès du Pinde et prendre le nom de Macédnes, passer ensuite dans la Dryopide, et de là dans le Péloponèse où ils ont été appelés Doriens. Quel langage parlaient alors les Pélasges? C'est une question que je ne puis décider, répond Hérodote. Si l'on en juge par quelques restes de Pélasges qui, poursuit-il, existent encore aujourd'hui à Crestone, au-dessous des Tyrrhéniens, et qui, jadis non loin du pays où sont maintenant les Doriens, habitaient celui qui s'appelle maintenant Thessalie; si on les rapproche de ceux qui ont fondé Placie et Scylacé sur l'Hellespont et qui ont autrefois vécu en commun avec les Athéniens; si l'on considère d'autres anciennes villes pélasgiques qui ont changé de noms, et s'il est permis d'établir sur de légères indications quelques conjectures générales, on en pourrra conclure que les Pélasges parlaient une langue barbare. Or, si tel était l'idiome de toute la nation pélasgique, il s'ensuivra que les Athéniens, Pélasges d'origine, l'ont désappris en devenant Hellènes, et se sont habitués à celui de ce dernier peuple. Les Crestoniates et les Placiens ont conservé un langage qui leur est commun et qui ne ressemble point à celui de leurs voisins; ils parlent encore celui qu'ils ont apporté en ces pays en venant s'y établir. De son côté, la race hellénique, depuis son origine, a toujours, ce semble, conservé

la langue qui lui était propre; c'est ainsi une race distincte et séparée des Pélasges, une race faible et petite dans ses commencements, mais devenue considérable à mesure que divers peuples et plusieurs barbares se sont incorporés à elle. L'auteur croit que cette différence de langage est l'une des causes qui ont empêché l'agrandissement des Pélasges. Ces notions, Messieurs, ne s'accordant point avec les systèmes imaginés par les savants modernes, ceux-ci nous insinuent, le plus qu'ils peuvent, qu'elles ont été ajoutées par quelque scholiaste au texte d'Hérodote. Elles manquent en effet dans plusieurs manuscrits : mais elles existaient bien certainement dans ceux qu'avaient entre les mains Denys d'Halicarnasse, Strabon, Plutarque et Athénée; car ces auteurs les attribuent expressément à notre historien. Certains copistes du moyen âge les ont omises, parce qu'ils n'en sentaient pas l'importance, et qu'ils prenaient plus de plaisir à transcrire, sans interruption, les aventures romanesques de Crésus.

On pourrait faire venir le nom de Pélasges de πέλλας, vieux, et de γῆ, terre; Pélasgie signifierait ancienne terre; Pélasge exprimerait la même idée que grec ou γραικὸς, qui veut dire aussi vieux ou ancien. Les Hellènes n'auraient été d'abord qu'une race particulière, qui se serait plus rapidement polie, civilisée, et qu'on pourrait considérer comme la tige des Doriens, ainsi que les Pélasges passent pour être celle des Ioniens. Au temps d'Homère, le nom d'Hellènes n'était pas encore commun à tous les habitants de la Grèce; et cependant celui de Pélasges ne s'appliquait qu'à certaines peuplades. Au siècle d'Hérodote, on n'appelait plus guère Pélasges que ceux qui habitaient les côtes de la Propontide, ou les

frontières de la Macédoine, ou bien des cantons de l'Italie; et le nom d'Hellènes désignait le corps de la nation grecque.

Crésus apprend que les Athéniens sont tombés sous le joug de Pisistrate, et ce nom de Pisistrate amène de merveilleux détails relatifs au sacrifice offert par son père pendant les jeux Olympiques et aux artifices par lesquels l'usurpateur s'empara de la citadelle, conquit le pouvoir suprême et le ressaisit après l'avoir perdu. Le miracle arrivé au sacrifice de son père Hippocrate consistait en ce que les chairs des victimes, et l'eau où il les avait plongées, s'étaient échauffées d'elles-mêmes au point de bouillir sans feu et de s'échapper au-dessus des bords du vase : sur quoi Chilon le Lacédémonien, expert dans l'interprétation des prodiges, avait conseillé à Hippocrate de ne point épouser une femme qui lui pût donner des enfants, et, si par malheur il en avait déjà une, de la répudier sans délai, et de désavouer l'enfant qu'il pourrait en avoir eu. Hippocrate méprisa ce conseil, et Pisistrate naquit. Bientôt s'élevèrent deux partis dans l'Attique : d'une part les habitants de la campagne, de l'autre ceux des côtes maritimes; les premiers conduits par Lycurgue fils d'Aristolaïdas, les seconds par Mégaclès fils d'Alcmæon. Pisistrate, qui voulait créer un troisième parti, s'y prit de cette manière : il se fit à lui-même et à ses mulets des blessures visibles, et, poussant ces animaux en désordre dans la place publique, il déclara qu'il fuyait poursuivi par des assassins, et demanda la permission d'avoir une garde armée près de lui. Pisistrate était déjà un homme d'importance; il avait commandé une armée athénienne contre les Mégariens et s'était emparé de la ville de Nisée : on lui donna des satellites, choisis

parmi les citoyens d'Athènes et qui prirent le titre, non de Doryphores (porteurs de piques), mais de Corynéphores (porteurs de bâtons), parce qu'ils étaient armés de massues. Avec le secours de cette garde, il occupa la citadelle et se rendit maître de la ville. Cependant les deux autres factions se réconcilièrent, et concoururent à chasser l'usurpateur qui n'avait pas eu le temps de s'affermir. Mais, à peine victorieuses, elles se divisèrent de nouveau ; et Mégaclès, chef de celle des rivages, traita avec Pisistrate, lui promit la main de sa fille, et entreprit de le rétablir au faîte de sa puissance. Il y avait dans le bourg de Pæania une très-belle femme haute de quatre coudées, moins trois doigts (environ un mètre quatre-vingts centimètres, ou cinq pieds huit à neuf pouces). Mégaclès et Pisistrate la revêtirent d'une armure complète, l'installèrent sur un char, et l'exercèrent à prendre les attitudes de déesse : le char entra dans la ville, précédé de hérauts qui criaient : « Athéniens, recevez Pisistrate, celui des mor« tels que Minerve honore le plus ; c'est elle qui vous « le ramène. » Ce cri retentit dans l'Attique entière qui se prosterna devant Minerve et Pisistrate. Hérodote a peine à comprendre cet excès de crédulité chez un peuple qui surpassait tous les autres Grecs en esprit et en instruction ; et je suis loin de penser, Messieurs, que ce récit soit assez attesté ou assez vraisemblable pour être admis dans l'histoire. Mais pourtant les piéges auxquels se sont laissé prendre de grandes nations éclairées aussi et spirituelles, qui ont subi le joug des usurpateurs, étaient-ils en effet moins grossiers et moins visibles? A-t-il fallu jamais autre chose pour fonder la tyrannie qu'une audace extrême, un char de triomphe, un simulacre de divinité, des crieurs publics, et la

connivence des affidés qui faisaient semblant d'être éblouis? Quoi qu'il en soit, Pisistrate ne voulut point avoir d'enfants de sa nouvelle épouse, fille de Mégaclès; celle-ci en informa sa mère qui en fit part à Mégaclès lui-même. Mégaclès se tint pour offensé, se remit à la tête de la faction des riverains et menaça l'usurpateur, qui sortit subitement de l'Attique.

Réfugié à Érétrie, dans l'île d'Eubée, Pisistrate tint conseil avec les fils qui lui restaient d'un premier mariage. Hippias, l'un d'eux, fit prévaloir l'avis de ressaisir le pouvoir absolu. En conséquence on demande des subsides à diverses cités, on amasse de l'argent; les Thébains surtout en fournissent; un Naxien nommé Lygdamis procure des soldats et des armes. Enfin, après onze ans d'absence, Pisistrate reparaît dans l'Attique et s'empare du bourg de Marathon : sa troupe s'y grossit d'une classe d'hommes, partout nombreuse, celle dont l'industrie devient plus lucrative sous la tyrannie que sous les lois austères de la liberté. On marche sur Athènes. De leur côté les Athéniens ont pris les armes, et les deux troupes se rencontrent près du temple de Minerve Pallénide: mais à l'instant un devin, l'Acharnien Amphilyte, s'approche de Pisistrate, et lui adresse, en deux vers hexamètres, cet oracle :

Vois les filets tendus, vois la masse commune;
Les thons vont s'y jeter, la nuit, au clair de lune.

Pisistrate accepta l'augure, et, profitant d'un moment où les Athéniens étaient en désordre, les uns endormis, les autres livrés aux jeux et aux plaisirs, il les vainquit, les mit en fuite, et, de peur qu'ils ne parvinssent à se rallier, il leur fit dire par des émissaires qu'ils

n'avaient qu'à rentrer paisiblement dans leurs murs et qu'il les y traiterait en bon prince. Est-il besoin d'ajouter qu'ils se laissèrent persuader? Pisistrate régna pour la troisième fois, soutenu par les troupes auxiliaires qu'il conservait à sa solde, et qu'il payait libéralement; car il avait à sa disposition les mines de l'Attique et celles du Strymon. Dans sa clémence, il se contenta de prendre en otage les enfants des citoyens qui lui avaient le plus énergiquement résisté et de les reléguer dans l'île de Naxos, gouvernée par son allié Lygdamis. Ensuite les circonstances devinrent telles que ceux de ses ennemis qui n'avaient pas encore péri se résignèrent à l'exil, et l'usurpation fut consommée. Au milieu des détails merveilleux qui se sont mêlés à ces récits, il est toutefois facile de saisir des résultats historiques, savoir, que Pisistrate a tiré parti de la discorde que les factions entretenaient parmi les Athéniens, et qu'en se délivrant des citoyens qu'il n'espérait pas de corrompre ou de se concilier, il s'efforçait d'ailleurs de s'attirer la faveur publique par une administration aussi régulière et aussi modérée que ses intérêts et les conjonctures le pouvaient permettre.

Cependant Crésus, voyant les Athéniens si agités, tourna les yeux sur Lacédémone qui venait de triompher des Tégéates. Hérodote, pour mettre en scène les Lacédémoniens, remonte aux institutions de Lycurgue, mais il n'en donne qu'une notice fort succincte; il y reviendra. Il se presse d'arriver à l'expédition contre les Tégéates, à laquelle il mêle aussi des détails fabuleux, des réponses d'oracles, et particulièrement la découverte du tombeau d'Oreste, héros dont il fallait, conformément à l'une de ces sentences divines, que les os

fussent transportés à Sparte, pour que cette cité vainquît et soumît Tégée. Or le hasard voulut que, durant une trêve, Lichas, magistrat lacédémonien, entrât dans la boutique d'un forgeron tégéate, qui lui parla d'un cercueil depuis peu découvert en creusant un puits. Le forgeron attestait qu'ayant fort exactement mesuré les ossements renfermés dans ce cercueil, il avait reconnu qu'ils appartenaient à un personnage haut de sept coudées (environ trois mètres). Lichas comprit aussitôt que c'était Oreste; car l'oracle avait dit: « Là soufflent deux « vents opposés; là deux formes s'entre-choquent et le « mal est sur le mal; là sont les restes du fils d'Agamem-« non. » Évidemment les deux soufflets du forgeron étaient les deux vents, le marteau et l'enclume étaient les deux formes, et le fer sur le fer était le mal sur le mal. Par conséquent le corps d'Oreste se trouvait là. Le grave magistrat vint débiter ce commentaire aux Spartiates qui s'en moquèrent, et qui même prirent si mal la chose qu'ils prononcèrent contre Lichas un décret de bannissement. Que fait-il? Il retourne chez son forgeron, prend à loyer la cour où est le cercueil, le retrouve en fouillant la terre, ramasse les os, et les porte à Lacédémone, qui, à partir de ce moment, bat les Tégéates dans toutes les rencontres, et soumet une grande partie du Péloponèse. Voilà, Messieurs, ce que raconte Hérodote, sans modifier ce récit par aucune expression d'incertitude. Nous devons avouer que, sur cet article, la critique de Plutarque n'est pas aussi mal fondée que l'a prétendu l'abbé Geinoz.

N'importe, les Spartiates sont victorieux. Crésus donc les préfère à toutes les autres nations grecques, il contracte une alliance avec eux, il leur fait des présents avec sa magnificence accoutumée. De leur côté, ils

lui envoyèrent un cratère d'airain, de la capacité de trois cents amphores; mais ce cratère n'arriva point jusqu'à Sardes, soit que le navire qui le portait ait été pris par les Samiens, soit que les Lacédémoniens, informés durant cette navigation des revers essuyés par Crésus, aient cru pouvoir employer plus utilement l'offrande qu'ils lui destinaient. Le roi de Lydie était parti à la tête d'une armée formidable pour la Cappadoce, bien assuré de vaincre jusqu'au moment où un mulet, un quadrupède régnerait sur la Médie, et résolu de replacer sur le trône Astyage que Cyrus venait de renverser. Ceci oblige l'historien à reprendre d'un peu plus haut l'histoire des rois mèdes.

Des Scythes nomades, expulsés de leur pays, à la suite de quelques tumultes, s'étaient réfugiés dans la Médie où régnait Cyaxare, fils de Phraorte et petit-fils de Déjocès. Cyaxare les accueillit d'abord comme de simples suppliants; puis il les prit en affection, et finit par leur confier des enfants auxquels ils enseignaient leur langue et à tirer de l'arc. Un soir que ces Scythes revenaient de la chasse sans avoir tué de gibier, le roi Cyaxare, qui n'était pas d'un caractère très-bénin, les maltraita rudement. Pour s'en venger, ils coupèrent en morceaux l'un des enfants qu'il les avait chargés d'élever, lui en présentèrent les membres apprêtés comme ceux d'un animal tué à la chasse, et, laissant le prince et ses convives autour de cet horrible festin, ils s'enfuirent à Sardes auprès d'Alyatte qui, à son tour, les reçut comme suppliants. Cyaxare les redemande; le roi de Lydie, Alyatte, refuse de les livrer; la guerre éclate et dure cinq ans; chacun des deux peuples était alternativement vainqueur et vaincu. Cette guerre est remarquable par une sorte de combat de

nuit, νυκτομαχίην τινὰ ἐποιήσαντο. Ce récit, Messieurs, ayant donné lieu à une controverse, je vais emprunter la traduction de M. Miot, et y joindre quelquefois le texte. « Dans la sixième année, à compter du com-« mencement des hostilités, les succès toujours balan-« cés, il arriva que, pendant la chaleur d'une action « qui s'était engagée entre les deux armées, soudain le « jour disparut pour faire place à la nuit, τὴν ἡμέρην « ἐξαπίνης νύκτα γενέσθαι. Thalès de Milet avait prédit « aux Ioniens cette révolution, Τὴν δὲ μεταλλαγὴν ταύ-« την τῆς ἡμέρης Θαλῆς ὁ Μιλήσιος τοῖσι Ἴωσι προηγόρευσε « ἔσεσθαι (*mutationem illam diei Thales Milesius* « *Ionibus prædixerat fore*); et l'avait indiquée pour « l'année où elle eut lieu : οὖρον προθέμενος ἐνιαυτὸν « τοῦτον, ἐν ᾧ δὴ καὶ ἐγένετο ἡ μεταβολή (*terminum præ-* « *definiens annum illum in quo facta est immutatio*). « Les Lydiens et les Mèdes, lorsqu'ils virent ainsi le « jour changé en nuit, ἐπεί τε εἶδον νύκτα ἀντὶ ἡμέρης γι-« νομένην (*quum viderunt noctem loco diei factam*), « frappés de terreur, suspendirent le combat et songè-« rent sérieusement à faire la paix. » Vous comprenez, Messieurs, qu'on a dû donner une grande attention à ce passage, parce qu'en effet, s'il était possible de bien reconnaître dans la table des éclipses de soleil, celle dont parle ici Hérodote, cette donnée contribuerait à fixer le temps des règnes de Cyaxare et d'Alyatte, à établir la chronologie des rois de Médie et de Lydie, et par suite à régler les époques des avénements de Cyrus et de Crésus, articles qui sont restés extrêmement obscurs et litigieux. Mais l'époque même de l'éclipse est encore un problème non moins difficile. La question a été longtemps agitée entre les années 621,

607, 603, 597, 585, 584 et 581 avant notre ère; et il n'est aucune de ces dates qui n'ait été victorieusement repoussée, comme inconciliable soit avec l'âge de Thalès, soit avec la suite des faits, soit avec les caractères de l'éclipse. Delambre n'a pas craint d'assurer qu'aucune des éclipses ainsi désignées n'avait été totale en Lydie et n'y avait pu produire l'obscurité profonde que l'historien veut nous peindre. Cependant, si l'on s'en rapportait aux tables de Kepler et de Halley, l'éclipse de l'an 603 aurait tenu le soleil entièrement caché pendant quatre minutes et demie pour la région que l'Halys arrose; et ce serait de toutes ces hypothèses, la plus compatible avec le récit. Volney a proposé l'éclipse du 3 février 625 (il fallait dire 626) qui fut, non pas totale encore, mais annulaire et qui, à toute force, aurait pu suffire pour frapper les deux armées de terreur. Mais M. Lacroix, en calculant de nouveau cette éclipse sur les tables de M. Burgh, adoptées par le bureau des longitudes, a trouvé qu'elle n'avait pas été visible au point de l'Asie Mineure situé à trente-huit degrés trente minutes de latitude, et trente-un degrés trente minutes de longitude comptée du méridien de Paris, position moyenne entre toutes celles qu'on peut assigner au champ de bataille. D'ailleurs si Thalès est mort, comme on le suppose ordinairement, l'an 548 avant J. C., à l'âge de quatre-vingt-dix ans, il n'avait que douze ans en 625: c'est bien peu assurément pour le travail astronomique, alors très-difficile, dont on lui fait honneur; et la difficulté s'accroîtrait encore s'il n'était mort qu'en 544, ainsi qu'on l'a quelquefois prétendu. Volney s'arrange pour lui donner vingt ans en 625, et cette hypothèse en elle-même un peu forcée

laisse toujours Thalès plus jeune qu'on ne voudrait au moment de sa prédiction. Depuis la mort de Volney, on a essayé de prouver qu'il s'agissait de l'éclipse fixée dans les tables au 30 septembre 616; elle avait été jusqu'alors négligée, parce qu'en la supposant visible et totale au lieu du combat, ce qui peut sembler douteux, elle aurait eu lieu de très-grand matin, presque au lever du soleil, heure assez peu convenable à une action engagée entre deux armées. En effet, suivant la narration que vous avez entendue, Messieurs, il y avait déjà quelque temps qu'on se battait lorsque tout à coup le jour disparut. Ayant commencé l'action dans la nuit même, on eût été moins effrayé du retour de l'obscurité. Mais des considérations plus générales autorisent à rejeter et ce récit et toutes les explications qui en ont été proposées. Delambre doute que Thalès, même au moyen de la période chaldéenne de dix-huit ans, ait pu prédire une éclipse; il n'avait, selon Hérodote, annoncé que l'année où elle devait s'accomplir et non le mois, le jour et l'heure, précision sans laquelle il n'y a rien de positif, rien de réel dans un calcul et une prédiction de ce genre. Hérodote n'a évidemment aucune idée bien distincte du phénomène qu'il rapporte: il n'emploie que les termes vagues de μεταλλαγή, μεταβολή; non-seulement il n'en soupçonne pas la cause, mais il n'en observe pas les progrès et n'en décrit pas l'effet avec assez d'exactitude; il ne fait là, comme ailleurs, que recueillir une tradition populaire en Grèce : ὡς δὲ πολλὸς λόγος Ἑλλήνων, dit-il lui-même en continuant de parler de Thalès et de Crésus. Il vous a fait bien assez de contes avant celui de l'éclipse, et il va poursuivre sur le même ton.

Bientôt vous verrez des serpents couvrir toute la banlieue de la ville de Sardes, et des chevaux abandonner les pâturages pour venir dévorer les reptiles; et comme les serpents sont fils de la terre, et les chevaux des animaux étrangers, dit-on, et ennemis, il s'ensuivra, selon les devins de Telmesse, que des ennemis, des étrangers seront prêts à fondre sur la terre de Lydie et à subjuguer ses habitants. Mais auparavant il faut savoir qu'après la bataille interrompue par l'éclipse, les Mèdes et les Lydiens songèrent sérieusement à faire la paix. Syennesis le Cilicien et Labynète le Babylonien intervinrent en qualité de médiateurs; et le mariage d'Astyage fils de Cyaxare avec Aryénis fille d'Alyatte scella le traité. Les parties contractantes y ajoutèrent des serments, et se firent des incisions à la peau du bras, en se léchant réciproquement le sang qui en découlait. Comment ensuite Cyrus détrôna Astyage, son aïeul, l'historien se réserve de vous l'apprendre en temps et lieu. En ce moment il vous suffit de savoir que cette révolution servit de prétexte aux hostilités de Crésus contre les Perses. Le roi de Lydie, arrivé aux rives de l'Halys, passa ce fleuve sur les ponts déjà construits; c'est l'opinion d'Hérodote, ὡς μὲν ἐγὼ λέγω; mais il nous avertit que d'autres conteurs grecs reproduisent ici Thalès de Milet, qui imagine de détourner sur la droite de l'armée l'Halys dont les eaux coulaient à gauche, et qui en conséquence creuse un profond canal, prolongé en demi-lune. Crésus pénètre dans la Ptérie, s'établit à Sinope près du Pont-Euxin, ravage les possessions des Syriens, et réduit les Ptériens à l'esclavage. De son côté Cyrus s'émeut, il s'efforce, mais en vain, de détacher les Ioniens

du parti de Crésus, et, impatient d'en venir aux mains, il livre, dans les champs de la Ptérie, une première bataille dont le résultat demeure indécis. La nuit survint et sépara les combattants, dit Hérodote, sans que la victoire se déclarât pour une armée ni pour l'autre. C'est une formule qui a été souvent répétée; je la cite comme employée ici pour la première fois.

Crésus retourne à Sardes, il demande du secours au roi d'Égypte, Amasis, au Babylonien Labynète, à Lacédémone. Il se proposait d'employer l'hiver à rassembler toutes les troupes alliées et les siennes propres : il en ajournait à cinq mois la réunion. Cyrus ne lui laissa pas ce délai; et sachant que l'armée lydienne qui avait combattu en Ptérie venait d'être licenciée, il fondit inopinément sur le territoire de Sardes. A peine Crésus a-t-il le temps de convoquer et d'équiper les guerriers de son royaume. Une action s'engage dans les plaines vastes et nues que traversent pourtant plusieurs rivières, l'Hyllus et surtout l'Hermus qui prend sa source dans la montagne consacrée à la mère des dieux, Dindymène, et qui a son embouchure non loin des murs de Phocée. Cyrus, qui redoutait la cavalerie lydienne, usa d'un stratagème que lui avait suggéré le Mède Harpagus. Tous les chameaux qui suivaient l'armée pour porter les vivres et les bagages, il les fit monter par des hommes habillés en cavaliers, et voulut que cette troupe marchât en avant de l'infanterie que suivrait la cavalerie véritable. Ces chameaux était destinés à effrayer les chevaux lydiens qui n'en pourraient supporter ni la vue ni l'odeur. En effet, à leur aspect, toute la cavalerie de Crésus prit la fuite; et, malgré le courage des cavaliers, qui soutinrent à pied un long

combat, il leur fallut rentrer dans Sardes, où le roi des Perses les assiégea. Crésus, espérant que ce siége traînerait en longueur, envoya de nouveaux émissaires à ses alliés, en implorant les plus prompts secours. Mais Sparte était en guerre avec les Argiens, à cause du territoire de Thyrée dont elle s'était emparée.

A ce propos, Hérodote nous conte que trois cents Argiens et trois cents Spartiates furent choisis pour combattre au nom de leurs cités les uns contre les autres, et se ménagèrent si peu que de six cents guerriers qu'ils étaient composant les deux troupes, il en périt cinq cent quatre-vingt-dix-sept. Restaient deux Argiens, Alcénor et Chromius, qui retournèrent à Argos en se proclamant vainqueurs, et un seul Spartiate, Othryade, qui demeura maître du champ de bataille. Il y passa la nuit entière à dépouiller les corps des ennemis, transporta leurs armes dans le camp des Lacédémoniens, et revint à son poste. Chacune des deux cités se déclarait victorieuse : Argos parce qu'il lui restait deux guerriers, un de plus qu'à Sparte; et celle-ci parce qu'elle était maîtresse du champ de bataille et des dépouilles. Il fallut, pour juger ce différend, un combat nouveau qui fut général et sanglant, mais où les Lacédémoniens triomphèrent. Othryade cependant, pour ne pas survivre seul à tous ceux qui avaient livré avec lui le premier combat, se tua de sa propre main sur le territoire de Thyrée. Délivrée de cette guerre, Sparte songeait à secourir en effet Crésus, lorsqu'elle apprit qu'il n'était plus temps, et que Sardes venait de tomber au pouvoir des Perses.

Telle est, Messieurs, la matière d'une partie du premier livre d'Hérodote, et déjà vous pouvez prendre une

idée de la méthode qu'il suivra constamment, au moins jusqu'à la moitié de son ouvrage. Ses récits sont de deux espèces; les uns incidents, les autres directs et principaux. C'est au premier de ces deux genres qu'appartient ce qu'il vous a dit d'abord de quelques femmes asiatiques ou européennes, dont l'enlèvement avait allumé les plus antiques dissensions entre les peuples; puis de la distinction et des origines de la race pélasgique et de la race hellénique chez les Grecs; ensuite de l'usurpation de Pisistrate; de la guerre de Lacédémone contre les villes de Tégée et d'Argos. La principale série de narrations, à laquelle ces détails accessoires se sont rattachés, n'a eu qu'une seule matière, les annales des Lydiens sous les rois Mermnades. Hérodote a bien nommé Agron, l'un des premiers rois Héraclides, qui avant les Mermnades avaient gouverné cette nation; mais il ne vous a directement exposé que le tableau des règnes de Gygès, l'assassin de Candaule, le dernier des Héraclides, puis d'Ardys, de Sadyate, d'Alyatte et surtout de Crésus. L'espace occupé par ces cinq règnes jusqu'à la prise de Sardes est d'environ cent soixante-dix ans, de 720 à 550 avant l'ère vulgaire. Quelques-uns des récits incidents, par exemple ceux qui concernent Pisistrate, ne correspondent qu'aux dernières années de ce même espace; mais vous en avez distingué qui remontent à des époques bien plus lointaines, à la guerre de Troie, au siècle des Argonautes, même à celui d'Inachus. Le fil chronologique n'est établi ou indiqué par l'historien qu'à l'égard des annales lydiennes : en tout ce qui est digression, il se contente de marquer des synchronismes, ou de nous mettre, de quelque autre manière, sur la voie d'un système général du

temps. Nous ne saurions dire non plus qu'il prenne un très-grand soin de distinguer le vrai du faux, le certain du probable, et le probable des pures chimères. Jusqu'ici il a fait peu d'usage de ces formules par lesquelles on nous annonçait qu'il distinguerait les divers degrés de confiance que ses récits peuvent mériter. Je crains fort que vous n'en ayez jugé trop peu dignes les aventures de Candaule et de Gygès, l'entretien de Crésus et de Solon, même quelques-unes des manœuvres de Pisistrate, les révélations du forgeron de Tégée, le combat des trois cents Spartiates contre trois cents Argiens, et tant de réponses prophétiques adressées au roi de Lydie.

Nous avons parcouru aujourd'hui environ un tiers du premier livre d'Hérodote, et nous en étudierons à peu près autant et quelquefois beaucoup moins à chacune de nos séances. Ceux d'entre vous, Messieurs, qui voudraient parfaitement connaître cet historien pourraient partager ainsi la lecture, soit de son texte dans l'édition de M. Schweighæuser où il est accompagné d'une version latine et de notes, soit de la traduction française de M. Miot, où chaque livre est aussi suivi de remarques. Je tâcherai d'y joindre les observations historiques, chronologiques, critiques et morales qui tiendront à l'examen des faits, à leur enchaînement et à leurs conséquences politiques. Les livres d'Hérodote, malgré les fables dont il les a parsemés, sont tout à fait dignes d'une étude attentive; car ils contiennent une partie fort considérable de ce qu'on peut savoir, bien ou mal, des siècles antérieurs à celui où il a vécu. Négliger son ouvrage, ce serait renoncer à contempler la haute antiquité dans le plus ancien et l'un des plus

vastes tableaux qui nous en restent. Aucun des recueils modernes n'en saurait tenir lieu : fussent-ils plus longs, ils seront moins complets et surtout moins originaux.

Dans notre séance prochaine, nous nous occuperons des chapitres ou articles 84 à 140 du livre Ier. Ils nous offriront les détails de la prise de Sardes et du détrônement de Crésus ; une notice des plus célèbres monuments de la Lydie; une digression sur la colonie qu'on suppose fondée en Italie par le Lydien Tyrrhénus; un tableau de l'histoire des Mèdes sous les rois Déjocès, Phraorte, Cyaxare et Astyage; l'histoire de la naissance, de l'enfance et de la jeunesse de Cyrus jusqu'au moment où il détrône cet Astyage son aïeul, et réunit la Médie au royaume de l'Asie; enfin, des observations sur les mœurs des Perses, sur leurs usages religieux et civils. Ces cinquante-six chapitres sont la partie la plus dramatique de ce livre, et à certains égards, la plus instructive.

SIXIÈME LEÇON.

SUITE DE L'EXAMEN DU PREMIER LIVRE. — RÈGNE DE CYRUS.

Messieurs, le siége de Sardes avait déjà duré quatorze jours lorsque Cyrus publia qu'il récompenserait magnifiquement celui qui monterait le premier sur les murs de cette place. Plusieurs braves ayant vainement tenté l'entreprise, elle allait être abandonnée, si un soldat nommé Hyrœade n'eût conçu l'idée de monter par un côté de la citadelle qui n'était point gardé, parce que les assiégés le considéraient comme inattaquable. C'était un roc taillé à pic. Il y avait eu autrefois un roi de Lydie appelé Melès, dont la femme était accouchée d'un monstre à figure de lion; et les devins avaient prédit que, si cet enfant lion se promenait autour des murs de la ville, il la rendrait à jamais imprenable. En conséquence Melès n'avait point manqué de conduire le monstre son fils autour de Sardes, et de lui en faire parcourir exactement toute l'enceinte: seulement on avait négligé cet endroit escarpé que l'on croyait assez défendu par la nature; le monstrueux prince n'y avait point passé. Voilà, Messieurs, comment par une seule omission qui semble légère, on compromet le salut des empires : il faut toujours se conformer ponctuellement aux réponses des oracles et des devins. Le roc n'était pas inaccessible autant qu'on se le figurait. Hyrœade avait vu un soldat lydien descendre par ce côté, reprendre son casque qui, tombé par hasard, avait roulé jusqu'en bas, et re-

monter par le même chemin : l'intrépide Hyrœade se mit à gravir sur les traces du Lydien, et bientôt, suivi par quelques-uns de ses camarades, puis par une troupe de Perses, il parvint avec eux au sommet de l'escarpement. C'en est fait, Messieurs; Sardes est prise et livrée au pillage.

Or le roi Crésus avait un fils muet, fort bon sujet au demeurant, τὰ μὲν ἄλλα ἐπιεικής; il ne lui manquait que la parole, et l'on avait essayé de lui en donner l'usage; mais l'oracle de Delphes consulté sur ce point avait répondu en vers :

> Quoi! c'est la voix qu'à ton fils tu veux rendre!
> Son silence afflige ton cœur.
> Père insensé, crains plutôt de l'entendre;
> Car il ne parlera qu'au jour de ton malheur.

Qu'arriva-t-il en effet quand les Perses furent entrés dans Sardes? L'un d'eux, ne connaissant pas le roi de Lydie que Cyrus avait recommandé de lui amener vivant, s'avançait prêt à le pourfendre; à l'aspect de cet imminent péril, le fils muet s'écrie, « Soldat, ne tue « pas Crésus, » et recouvre ainsi la parole, à l'instant même où son père a perdu l'empire, après un règne de quatorze ans, et un siége de quatorze jours. C'est Hérodote qui fait remarquer de part et d'autre ce même nombre. Crésus est fait prisonnier; on le conduit devant Cyrus qui ordonne de l'étendre, lui et quatorze Lydiens (toujours quatorze), sur un vaste bûcher, soit que le roi des Perses voulût accomplir un vœu sacré, soit qu'il lui plût d'éprouver si quelque dieu protecteur ne viendrait pas sauver Crésus qu'on disait fort religieux. Le roi de Lydie se souvint alors du mot de Solon : « Nul avant sa mort ne doit être dé-

« claré heureux; » et, d'une voix entrecoupée de gémissements, il prononça trois fois le nom de Solon. Cyrus l'entendit, et ordonna aux interprètes de lui demander quel personnage il invoquait. Après avoir refusé d'abord de répondre : « Ah, dit-il, c'est celui dont les en« tretiens seraient si profitables aux rois qu'ils les de« vraient payer de tous leurs trésors. » Ces mots n'étaient pas encore assez clairs; on le pressa de mieux s'expliquer; il nomma Solon l'Athénien et ajouta : « Il a vu « et méprisé ma prospérité, il a prévu ce qui m'arrive; « et les leçons qu'il m'a trop inutilement données s'a« dressent aussi à tous ceux qui se croient au comble « du bonheur. » Pendant tous ces discours et les traductions qu'en faisaient les interprètes, la flamme s'étendait, le bûcher s'allumait de toutes parts. Cyrus s'émut, il s'effraya, il réfléchit profondément sur les vicissitudes humaines, et ordonna d'éteindre le feu; mais cet ordre un peu tardif n'était plus facile à exécuter. « O Apollon, s'écrie le roi de Lydie, si jamais, « ô Apollon, mes offrandes ont pu te plaire, voici bien « le moment de me prouver ta bienveillance. » Tout à coup, Messieurs, un ciel calme et serein s'obscurcit, des nuages s'amoncellent, un orage éclate, des torrents de pluie éteignent les flammes. Cyrus vit bien que Crésus était un roi pieux que les dieux chérissaient : « Eh! qui donc, lui dit-il, a pu persuader à un aussi « saint homme que toi, de prendre les armes contre « moi, au lieu d'être mon ami? La faute, répondit Cré« sus, la faute en est à ce dieu des Grecs qui m'assurait « que j'allais détruire un grand empire et que je n'avais « rien à redouter tant qu'un mulet ne régnerait pas. « Autrement aurais-je préféré la guerre à la paix? Et

« paix, les fils ensevelissent leurs pères; pendant la « guerre, ce sont les pères qui enterrent leurs enfants; « mais après tout les dieux ont voulu qu'il en fût ainsi. » Il y aurait, Messieurs, trop de réflexions à faire sur ces propos du roi de Lydie. Vous remarquerez seulement que ce dieu des Grecs dont il se plaignait, et dont les oracles l'avaient, disait-il, trompé, n'était autre que cet Apollon même qu'il venait d'invoquer si pieusement et si efficacement.

Quand il eut fini de parler, on le délivra de ses chaînes; et, assis à côté de Cyrus, il contemplait les Perses occupés à piller la ville des Lydiens. « Pardon, « reprit-il, mais dois-je me taire, ou vous dire ce que « je pense? » Encouragé à s'expliquer, « Que fait donc, « poursuivit-il, cette multitude si affairée? — Ne le « voyez-vous pas? repartit Cyrus, elle pille votre capi« tale. — Point du tout, répliqua Crésus, c'est votre ville, « ce sont vos richesses qu'elle dilapide : tout ce qu'elle « détruit vous appartient. » Frappé de cette observation, le roi des Perses fit écarter les assistants, et pria son nouveau conseiller de mieux l'instruire. « Puisque les « dieux m'ont fait votre esclave, continua Crésus, il « est juste que je vous avertisse de ce qui vous inté« resse. Vos Perses sont à la fois mutins et pauvres : si « vous tolérez leurs pillages, si vous souffrez qu'ils s'en« richissent, qu'en adviendra-t-il? Une fois riches, vous « les verrez bientôt rebelles. Croyez-moi, placez à cha« que porte de la ville des sentinelles d'élite, qui re« prendront les trésors emportés par vos soldats, en « leur disant qu'avant tout la dîme de ces dépouilles « doit être consacrée à Jupiter. » Cyrus goûta fort cet avis, remercia celui qui le lui offrait et lui dit : « O Cré-

« sus, puisque vos actions et vos conseils sont dignes du « trône que vous avez occupé, demandez-moi ce que « vous voudrez et soyez sûr de l'obtenir. — Eh bien! ré-« pondit le roi de Lydie, faites que j'aie raison de ce « dieu grec que j'ai tant honoré et qui m'a tant déçu : « envoyez-lui les chaînes que je viens de porter, et qu'on « lui demande s'il est permis à un homme ou à un dieu « de tromper si indignement ceux dont il a reçu les « hommages et les offrandes. » Cyrus y consentit : une députation de Lydiens partit pour Delphes, avec ordre de déposer les chaînes sur le seuil du temple, et de faire honte à l'oracle de ses prédictions mensongères. Vous prévoyez, Messieurs, que la pythie va répondre pertinemment à des plaintes si mal fondées. Le grand empire dont l'infaillible destruction a été prédite à Crésus était le sien propre; et la qualification de mulet désignait parfaitement Cyrus fils d'une Mède et d'un Perse. Crésus confessa que lui seul avait tort et reconnut que les oracles ont toujours raison.

Pour ne pas laisser trop incomplète l'énumération des offrandes religieuses que le roi Crésus avait faites avant son détrônement, Hérodote en rappelle ici plusieurs : un trépied d'or, dédié à Apollon Isménien à Thèbes en Béotie; des vases d'or et plusieurs colonnes à Éphèse; un grand bouclier d'or dans le temple de Minerve Pronæa, à Delphes; divers monuments soit dans le temple desservi par les Branchides à Milet, soit dans celui de l'oracle d'Amphiaraüs. Presque tous ces dons provenaient des biens confisqués jadis par Crésus sur un de ses ennemis personnels, qui avait conspiré pour couronner Pantaléon, autre fils d'Alyatte. Une fois monté sur le trône, Crésus n'a-

vait eu rien de plus pressé que de faire déchirer avec des cardes à foulon le chef de la faction favorable à son frère, et que de sanctifier par un pieux emploi les confiscations prononcées contre ce même chef des conjurés.

Avant d'abandonner la Lydie, l'historien fait mention des parcelles d'or qu'on retire du Tmolus, et de ce que ce pays contient d'ailleurs de plus remarquable. Tel est le tombeau d'Alyatte, monument qui égalait, dit-il, en grandeur ceux des Égyptiens et des Babyloniens. La circonférence en était de six stades, deux plèthres (environ six cent soixante mètres) : un grand lac, nommé lac de Gygès, l'environnait. Ce tombeau avait été construit par des artisans, par des journaliers et par des filles publiques. Des inscriptions indiquaient le travail de chacune de ces trois classes d'ouvriers, et la part attribuée aux filles publiques était la plus considérable; ce qui vient, selon Hérodote, de ce que toutes les jeunes Lydiennes exerçaient alors la profession de courtisanes afin d'acquérir une dot et de se mettre en état de choisir un époux et de vivre en honnêtes femmes. A cette particularité près, les mœurs des Lydiens ressemblaient beaucoup à celles des Grecs. La Lydie est, à la connaissance d'Hérodote, le premier pays où l'on ait frappé des monnaies d'or et d'argent, et où les marchands aient établi des boutiques. Les Lydiens se donnent aussi pour les inventeurs des jeux imités et renouvelés depuis dans la Grèce. Ils racontent que, sous le règne d'Atys fils de Ménès, le pays essuya une affreuse disette, et qu'après l'avoir quelque temps supportée avec assez de patience, les habitants y cherchèrent un remède, et n'en ima-

ginèrent pas de plus efficace que de jouer aux dés, aux osselets, à la paume; à d'autres jeux qui étaient, comme ceux-là, encore inconnus, et parmi lesquels toutefois l'historien ne comprend pas les jetons; car les Lydiens ne se les approprient point. On a recherché, Messieurs, ce que pouvait être ce jeu des jetons, et Fréret soupçonne qu'il se rapprochait de notre jeu de dames. Quoi qu'il en puisse être, les Lydiens sur deux journées en passaient une tout entière à jouer, et ne mangeaient que le jour suivant : ils usèrent de ce régime pendant dix-huit ans; et comme la disette ne cessait point, comme elle s'aggravait au contraire, le roi Atys divisa la population en deux parties égales, dont l'une, désignée par le sort, serait forcée à s'expatrier. Atys resta dans son royaume, et son fils Tyrrhénus conduisit la colonie d'abord à Smyrne, puis en Ombrie, contrée italienne où elle se fixa. De là les Tyrrhéniens qui se mêlèrent aux Étrusques ou Toscans.

Voilà, Messieurs, un article qui serait d'une assez grande importance dans l'histoire de l'antique Italie, mais sur lequel Hérodote est contredit par Denys d'Halicarnasse. Celui-ci se croit autorisé à nier ce passage des Lydiens en Ombrie, tant parce que Xanthus de Lydie n'en faisait aucune mention, que parce qu'on ne remarquait entre la Lydie et la Toscane rien de commun dans les lois, ni dans les pratiques religieuses, ni dans le langage. Denys, tout enclin qu'il est à soutenir les prétentions des Grecs, avoue que les Toscans sont originaires d'Italie, et reconnaît en eux l'un des plus antiques peuples. Aussi M. Micali, dans son estimable ouvrage intitulé : *L'Italia avanti il dominio*

de' Romani, demeure-t-il persuadé que les Étrusques ne devaient rien à la Grèce. Si l'on objecte qu'au temps de Tibère, les Sardiens se prévalaient d'un décret d'Étrurie où l'origine lydienne des Toscans était énoncée, M. Micali répond qu'en un temps où les Étrusques asservis n'avaient conservé de leur ancienne grandeur que de la vaine gloire, il ne serait pas étonnant qu'en effet ils eussent essayé de rendre quelque crédit à la tradition fabuleuse qui les faisait descendre de l'un des fils du roi Atys; mais qu'en tout cas, le sénat romain en a mieux jugé en rejetant la demande que les Sardiens fondaient sur une telle allégation. Clavier dit que le conte de l'invention des jeux suffirait seul pour faire douter de toute cette narration d'Hérodote, si elle était d'ailleurs inconciliable avec des données plus positives. Au temps d'Homère, le nom de Lydie n'existait pas encore, ce pays ne s'appelait que Mæonie. C'est depuis Lydus, fils et successeur d'Atys, que les habitants de ce pays se sont appelés Lydiens. Lydus, son père Atys et son aïeul Manès sont postérieurs à la guerre de Troie, époque où l'on distinguait déjà en Italie des Tyrrhéniens, ainsi qu'on peut le conclure soit d'un hymne à Bacchus, attribué à Homère, soit des traditions suivies par Virgile. Xanthus de Lydie exposait qu'Atys avait eu deux fils, Lydus et Torrhébus, dont l'un régna sur les Lydiens, l'autre sur les Torrhébiens : Hérodote, par quelques légers changements de lettres aura transformé ces Torrhébiens en Tyrrhéniens et se sera pressé de les reconnaître dans un peuple italien dont il entendait parler à Thurium. « Ce ne serait point, ajoute Clavier, l'unique fois que « sur une simple ressemblance de nom, Hérodote aurait

« hasardé d'indiquer des origines; il fait ainsi descendre « les Mèdes de Médus, les Perses de Persée, les Lyciens « de Lycus, les Phrygiens des Bhriges; et il s'en faut que « ces étymologies soient incontestables. »

Ici, Messieurs, je termine ce qu'Hérodote avait à nous dire de la Lydie. Après qu'il a placé cette contrée sous le joug des Perses, l'ordre de sa narration exige, nous dit-il, qu'il nous entretienne de Cyrus. Il se demande quel est ce Cyrus qui renversa le trône lydien? qui sont ces Perses, de quelle manière ils sont parvenus à étendre leur domination sur l'Asie entière? « En répondant à ces questions, je prendrai, dit-il, « pour guides ceux des Perses qui ont parlé de Cyrus, « non avec l'intention de l'exalter, mais pour exposer sa « véritable histoire. Je n'ignore pourtant pas qu'il y a « trois manières différentes, τριφασίας ἄλλας ὁδούς, de ra« conter la vie de ce héros. » Que diriez-vous, Messieurs, s'il y avait aujourd'hui trois histoires essentiellement diverses de Pierre le Grand? Hérodote écrivant, comme nous l'avons vu, vers l'an 450 de l'ère vulgaire, n'est pas plus loin de Cyrus que nous ne le sommes aujourd'hui du czar Pierre, jugez de l'état où il trouvait les souvenirs, les traditions, les connaissances historiques, et combien les communications de peuple à peuple étaient alors difficiles et incertaines.

Pendant cinq cent vingt ans les Assyriens avaient été maîtres de l'Asie entière. Au lieu de cinq cent vingt, Diodore de Sicile, Velléius Paterculus et quelques autres disent treize cent soixante, d'après Ctésias. C'est, je crois, au calcul d'Hérodote qu'il convient de s'en tenir, d'après les considérations que j'ai développées précédemment en traitant de la chronologie litigieuse

Après donc ces cinq cent vingt années, l'empire assyrien se décomposa; et, selon notre historien, les Mèdes, que l'amour de la liberté rendait excellents guerriers, parvinrent les premiers à s'affranchir, vers l'an avant notre ère 747 où s'ouvre celle de Nabonassar. Déjocès, fils de Phraorte, consomma cette révolution. Il était fort considéré dans son canton ou son village, et s'y distinguait par une probité sévère, quoiqu'il sût bien, dit Hérodote, que la justice a toujours dans l'injustice une ennemie redoutable : ὅτι τῷ δικαίῳ τὸ ἄδικον πολέμιόν ἐστι. Je n'oserais dire avec M. Miot que cette pensée n'a rien de trivial : elle me semble bien commune; mais ce n'est point une raison d'altérer le texte, comme l'a fait Larcher, pour y trouver que ceux qui sont opprimés injustement détestent l'injustice, ce qui n'est pas beaucoup plus digne d'être observé. Déjocès donc, investi de la confiance publique, tenait une sorte de tribunal où il jugeait avec une impartiale équité les différends des Mèdes. Lorsqu'il vit que toutes les affaires tendaient à passer entre ses mains, il déclara qu'il ne pouvait plus abandonner ainsi le soin de ses propres intérêts, pour régler et garantir ceux d'autrui : il discontinua de juger, et bientôt les vols, les désordres de tout genre se multiplièrent à tel point qu'une assemblée générale des Mèdes résolut de créer un roi. On élut Déjocès; il demanda un palais digne de la majesté royale, et des gardes de sa personne : on lui bâtit dans le lieu qu'il désigna un immense palais fortifié, et on lui permit de choisir des satellites dans toutes les familles. Il fit construire une ville et la citadelle nommée depuis Ecbatane. Les murailles de cette forteresse formaient

une suite d'enceintes circulaires, de telle sorte, que chaque mur en renfermait un autre plus élevé; on eût dit une colline. Dans la septième et dernière enceinte étaient le palais et le trésor du roi. Hérodote ajoute que les créneaux de ces tours étaient distingués par des couleurs différentes, blancs, noirs, rouges, bleus, verts, argentés et dorés. Le peuple se bâtit des maisons à l'entour de la citadelle, et, lorsqu'elles furent achevées, le roi établit une étiquette rigoureuse qui interdisait l'entrée du palais, obligeait de traiter toutes les affaires par des messages, et défendait de rire et de cracher en présence de sa majesté. Il craignait que ses concitoyens, jadis ses égaux, élevés avec lui, s'ils continuaient à le fréquenter, ne devinssent jaloux de sa haute fortune et ne conspirassent contre sa vie : il espérait qu'en ne le voyant plus, ils l'estimeraient davantage, et s'accoutumeraient à lui attribuer un caractère surnaturel. On lui faisait donc parvenir des mémoires, et il les renvoyait sans délai avec des décisions irréfragables. Il mandait et punissait les coupables, et sa police vigilante s'éxerçait par le ministère d'espions divisés en deux ordres : les uns lui rapportaient ce qu'ils avaient vu, les autres lui redisaient tout ce qu'ils avaient pu entendre. C'est une distinction assez étrange : pour l'ordinaire ce service se remplit à la fois par les yeux et par les oreilles. Mais apparemment ce bel art était encore dans l'enfance; il s'est fort perfectionné depuis. Quoi qu'il en soit, le roi Déjocès gouvernait, jugeait et faisait espionner ainsi toutes les tribus de la Médie, Buses, Parétacéniens, Struchates, Arizantiens, Boudiens et Mages. On conclut de ce dernier nom que les mages

n'étaient originairement qu'une tribu, distinguée depuis par ses fonctions scientifiques ou sacrées, à peu près comme celles de Lévi chez les Hébreux.

Ayant régné cinquante-trois ans, Déjocès mourut et eut pour successeur son fils Phraorte, qui déclara la guerre aux Perses, les vainquit et les assujettit aux Mèdes. Des deux nations il n'en fit qu'une, dont il tourna les forces contre l'Assyrie; mais cette guerre ne lui réussit point, il y perdit une armée nombreuse et y périt lui-même après vingt-deux ans de règne. Cyaxare son fils lui succéda, et le premier distribua toutes les forces de l'Asie en corps de troupes et en cohortes, distinguant les lanciers, les archers, les cavaliers, qui auparavant avaient combattu pêle-mêle. Nous avons vu comment la bataille qu'il livra aux Lydiens près de l'Halys fut interrompue, dit-on, par une éclipse. Pour venger la mort de son père, il marcha contre Ninive, cité assyrienne, en même temps que des Scythes, sous la conduite de leur roi Madyès fils de Protothyas, fondaient sur la Médie. Ces barbares vainquirent les Mèdes, non loin du mont Caucase; et maîtres de l'Asie, ils allèrent attaquer l'Égypte, d'où Psammétichus eut le bonheur de les repousser. En se retirant, ils entrèrent dans Ascalon, ville de Syrie; et quelques-uns d'entre eux y pillèrent le temple de Vénus-Uranie, affilié à ceux de Chypre et de Cythère. Vénus les punit en les frappant de la maladie des femmes, θήλειαν νοῦσον, qu'ils ont transmise à leur postérité. Ce passage, que Longin cite comme un excellent exemple de périphrase, est une énigme qui a fort exercé les savants et qu'ils ne semblent pas avoir devinée. Je ne vous exposerai point leurs conjectures, et

me bornerai à vous indiquer les livres à consulter sur l'interprétation de ce passage : les articles cent six et cent sept du Traité de l'air, de l'eau et des lieux d'Hippocrate; les remarques de Costar, de Girac; celles de Tollius, de Dacier, de Boileau et de Saint-Marc sur le chapitre XXIV de Longin; un texte du rhéteur Tibérius, publié par M. Boissonade; le chapitre XX des dissertations du président Bouhier sur Hérodote; les notes de Larcher et de M. Schweighæuser sur l'endroit qui nous arrête; un article de l'histoire primitive des peuples de l'Asie par M. Potocki; le chapitre XVI du voyage de M. Julius Klaproth au Caucase. J'inclinerais fort à penser qu'il n'y a là qu'une tradition vague et obscure à laquelle les savants anciens et modernes ont attaché trop d'importance et attribué trop de réalité.

Les Scythes restèrent maîtres de l'Asie pendant vingt-huit ans, et la bouleversèrent par leurs brigandages. Outre la capitation qu'ils faisaient payer aux habitants, ils parcouraient à cheval le pays et enlevaient tout ce qui leur semblait précieux. A la fin Cyaxare et les Mèdes égorgèrent le plus grand nombre de ces barbares, à la suite des repas où ils les enivrèrent. Voilà donc les Mèdes qui ressaisissent la puissance. Ils s'emparèrent de Ninive, ainsi que je le rapporterai, dit Hérodote, en un autre discours : c'est l'un des textes d'où l'on prétend conclure qu'il avait composé une histoire particulière de l'Assyrie. Cyaxare avait régné quarante ans, y compris les vingt-huit de la domination des Scythes. A sa mort, l'empire échut à son fils Astyage, père de la princesse Mandane. Astyage eut un songe, un de ces songes qui décident, du moins dans

les histoires traditionnelles, de la destinée des rois et des peuples. Il rêva que sa fille couvrait d'eau la ville capitale et l'Asie entière. Il consulta les mages, et leur réponse accrut l'effroi que la vision lui avait inspiré. Mandane devint nubile; il la donna, non à un Mède, mais à un Perse nommé Cambyse, homme paisible, né à la vérité au sein d'une noble famille, mais qu'Astyage regardait comme inférieur à un Mède de condition moyenne, tant il mettait de différence entre le peuple perse et l'illustre nation médique.

A peine Cambyse et Mandane étaient-ils mariés qu'Astyage eut encore un songe. Il voyait sortir de sa fille une vigne dont les rameaux s'étendaient sur toute l'Asie. D'après l'avis des experts, il fit venir de la Perse la princesse Mandane qui se trouvait enceinte, la retint étroitement gardée, et résolut la mort de l'enfant qu'elle mettrait au monde. Dès qu'il sut qu'elle avait un fils, il appela un des plus fidèles officiers de sa cour et lui dit: « Harpagus, je vais te charger d'une commission fort « sérieuse, ne trahis pas ma haute confiance, et n'élude « pas mes ordres, si tu ne veux attirer sur ta tête d'hor- « ribles malheurs; va prendre le fils de Mandane, porte- « le chez toi; et, après l'avoir tué, fais-le disparaître « au fond d'une tombe. — Seigneur, répondit Harpa- « gus, m'avez-vous jamais vu tenter de vous déplaire? « Ce que vous avez décidé, c'est à moi de l'exécuter. » Ici, va commencer l'histoire de Cyrus; mais avant de l'entamer, nous avons à comparer ce qu'Hérodote vient de nous dire des annales de la Médie, de Déjocès, de Phraorte, de Cyaxare et d'Astyage, avec ce qu'en rapportent d'autres historiens et particulièrement Diodore de Sicile.

Diodore citant Hérodote, lui fait dire que les Mèdes élurent pour leur premier roi Cyaxare : c'est un exemple sensible des citations inexactes, car Hérodote vient de vous désigner Déjocès et Phraorte comme les deux premiers rois des Mèdes et n'a compté Cyaxare que pour le troisième. Mais, abandonnant bientôt cet historien pour Ctésias, qui a vécu dix-sept ans à la cour de Perse et en a visité les archives, Diodore de Sicile établit comme premier roi des Mèdes, après la chute de Sardanapale en Assyrie, Arbacès qui régna vingt-huit ans, et auquel succédèrent de père en fils Madaucès pendant un demi-siècle, Sosarmus pendant trente années, Articas pendant cinquante; Arbianès, vingt-deux, et Artée, quarante. Sous celui-ci s'éleva une guerre sanglante entre les Mèdes et les Cadusiens, dont le chef était un Persan nommé Parsodès. Artée succomba, quoiqu'il eût une armée de huit cent mille hommes; et il en laissa cinquante mille sur le champ de bataille. Son successeur Artynès régna vingt-deux ans, puis Astibaras quarante. Cet Astibaras eut à résister aux Saces commandés par leur reine Zarine, princesse aussi sage que belle et aussi brave que polie. Le successeur d'Astibaras fut Aspadas, autrement dit Astyage, en qui finit la monarchie des Mèdes, qui fut réunie à celle des Perses par Cyrus. Voilà donc deux systèmes tout à fait divers, deux histoires de Médie dont l'une exclut l'autre. Comme Rollin et Volney, nous préférons celle d'Hérodote, qui présente moins de noms et plus de faits. Elle remplit mieux l'espace compris entre l'ouverture de l'ère de Nabonassar, l'an 747 avant J. C., et l'avénement de Cyrus vers 561. La liste de Ctésias et de Diodore amène des embarras inextricables : elle

oblige de remonter l'époque d'Arbace à plus de deux siècles avant 747, et jette sur les annales des Mèdes une obscurité profonde qui se reporte sur celles des Assyriens. Ces articles du second livre de Diodore de Sicile ont beaucoup nui à la science des anciens temps.

L'histoire de Cyrus n'est pas non plus uniformément racontée, et, lorsque nous l'aurons recueillie dans Hérodote, nous aurons besoin de savoir comment Xénophon et d'autres écrivains l'ont disposée. Hérodote vous a dit quel ordre Harpagus venait de recevoir. Cet officier prend le nouveau-né, l'emporte chez lui, le montre à sa femme. « Non, s'écrie-t-il, je n'obéirai « point à cet ordre inhumain. Astyage est vieux et n'a « point de fils. Sa fille peut lui succéder un jour : que « deviendrai-je, si j'ai tué l'enfant qu'elle vient de met- « tre au monde? D'un autre côté pourtant Astyage « règne encore : et j'ai tout à craindre, si sa volonté « n'est point faite. L'enfant périra, mais non par mes « mains ni par celles d'aucun des miens; je le livrerai « à l'un des domestiques d'Astyage. » Ayant trouvé cet expédient, Harpagus envoie chercher Mitradate, pâtre royal, qui habitait au milieu des plus gras pâturages, au sein des montagnes fréquentées par des bêtes sauvages. Le pasteur se rend auprès d'Harpagus qui lui ordonne de par le roi de prendre l'enfant, de l'exposer dans un désert pour y être dévoré par des animaux féroces. « Sois bien sûr, poursuit l'officier, que je sau- « rai si tu as obéi, et qu'il y va de ta tête, si tu diffères « l'exécution de cet ordre souverain. » Mitradate à son tour raisonna de cette affaire avec sa femme qui s'appelait Spaco, mot qui se pourrait traduire en grec par Κυνὼ ou Cyno; car Spaca, en langue médique, signifie

chienne. Spaco, qui venait d'accoucher en l'absence de son mari, lui demanda bien vite pour quelle raison il avait été mandé à la cour. Mitradate, en lui faisant part de la commission dont on l'a chargé, ajoute qu'il a été accompagné jusqu'au dehors de la ville par un domestique d'Harpagus, et qu'il a su de cet homme que l'enfant est le fils de Mandane, le petit-fils d'Astyage. Spaco prend l'enfant royal, admire les grâces de sa figure, la richesse de ses vêtements, et conclut qu'il n'y a pas moyen de verser un sang si pur et si beau. En vain son époux lui remontre qu'Harpagus a des espions dans les montagnes, qu'il y a des espions en Médie depuis le grand roi Déjocès, lesquels sont chargés les uns de voir et les autres d'entendre, et que par conséquent c'est se perdre que d'hésiter à obéir : Spaco sut dissiper ces craintes. « Vois, dit-elle, le fils que je viens « de mettre au monde : il est mort; va l'exposer, nous « élèverons le fils de Mandane comme le nôtre. L'enfant « mort aura la sépulture destinée aux fils des rois, « l'enfant vivant ne périra point, et nous conserverons « impunément notre innocence. » Mitradate se rendit à un avis si sage; il prit son propre fils, l'habilla des vêtements royaux, le porta dans le désert, et avertit Harpagus que le roi était obéi. Des espions vinrent, trouvèrent le cadavre, l'emportèrent, et on lui donna une honorable sépulture; cependant Spaco nourrissait Cyrus, mais en l'appelant d'un autre nom.

Quand il eut atteint sa dixième année, il lui arriva une première aventure. Il jouait près du village avec des enfants de son âge; et, quoiqu'ils le crussent le fils du pâtre, ils lui avaient, dans leurs jeux, décerné le titre de roi comme par instinct. En cette qualité, et

par instinct aussi, il distribuait entre eux les emplois du palais, faisait les uns gardes du corps, les autres ministres d'État ou maîtres des requêtes. Déjà même il les assujettissait à un régime si sévère, que l'un d'eux lui ayant un jour désobéi, il le fit frapper de verges avec une extrême violence. L'enfant ainsi maltraité, dès qu'il put s'échapper, courut à Ecbatane, auprès de son père Artembarès, qui tenait un rang distingué dans le royaume. Artembarès indigné va trouver Astyage, et découvrant les épaules de son fils : « Grand roi, s'écrie-« t-il, voilà comment nous avons été outragés par un es-« clave, par le fils d'un pâtre de Votre Majesté. » A l'instant, Astyage fait venir Mitradate avec le prétendu fils de ce pasteur, et annonce l'intention de venger l'injure faite au fils de l'un des premiers seigneurs de sa cour. Le petit Cyrus ne se déconcerte point : « J'ai fait, dit-« il, ce que j'avais le droit de faire ; mes camarades m'ont « élu roi, tous m'ont obéi ; celui-ci seul a méprisé mes « ordres ; il en a porté la peine. » Vous devinez, Messieurs, quelles pensées, quels soupçons, quels pressentiments agitaient l'esprit d'Astyage ; les traits de cet enfant, son âge, sa réponse si précise et si fière, tout disposa déjà le roi mède à reconnaître le fils de Mandane. Plus occupé de son propre intérêt que de celui d'Artembarès, il congédia ce courtisan, fit conduire Cyrus dans l'intérieur du palais, et, resté seul avec le pâtre : « Où as-tu pris cet enfant ? lui dit-il ; qui te « l'a donné ? d'où te vient-il ? » Mitradate fit d'abord bonne contenance, il protesta bravement que c'était son propre fils, né de sa femme Spaco, qui vivait encore. Mais à peine eut-on commencé de torturer le pauvre pâtre, qu'il avoua tout, en implorant miséricorde ;

et le roi le jugeant en effet indigne de sa colère, la tourna contre Harpagus.

Mandé à la hâte, Harpagus accourt, et apercevant le pâtre dans le palais, il comprend que, si on l'interroge sur Cyrus, il faudra répondre véridiquement. Il se met donc à raconter la chose comme elle s'est passée. « Ayant « reçu votre commandement suprême, je me suis con« sulté, j'ai voulu ne pas vous désobéir, et cependant « ne pas verser, de ma main, votre propre sang. J'ai « fait venir ce pâtre, je lui ai prescrit, sous peine des « plus affreux supplices, d'exposer l'enfant; et j'ai été « informé qu'il avait obéi; car les plus affidés de mes « eunuques sont allés sur les lieux et m'ont rapporté le « cadavre que j'ai enterré moi-même. » C'était l'exacte vérité; mais Cyrus vivait, et, aux yeux du roi, il n'en fallait pas plus pour qu'Harpagus fût coupable. Astyage dissimula cependant : « En effet, dit-il, j'étais con« sumé de regrets, rongé de remords. Puisque le hasard « a tout réparé, viens souper avec moi, et tu pren« dras part au sacrifice d'actions de grâce que nous of« frirons aux dieux sauveurs; mais, en attendant, en« voie-nous ton fils pour tenir compagnie à Cyrus. » Harpagus se prosterne, il est au comble du bonheur; il court en faire part à son épouse; et surtout il ordonne à son fils, âgé de treize ans, de se rendre à l'instant au palais du roi. Mais cet enfant, dès qu'il y arrive, est saisi, égorgé, coupé en morceaux, et ses membres rôtis ou bouillis sont apprêtés pour le festin. L'heure amène le souper et Harpagus : on sert au roi et aux autres convives, du mouton, μηλείων κρεῶν; d'autres mets sont réservés à Harpagus, et lorsqu'il s'en est rassasié, le monarque lui demande comment il les a trouvés :

« Délicieux, répond-il. — Eh bien, lui dit le roi, j'ai « encore une corbeille à te présenter. » Elle était couverte d'un voile, et Harpagus invité à le lever y voit la tête, les mains et les pieds de son fils ; et, comme si ce n'était pas bien assez, Hérodote ajoute qu'Astyage lui demanda si maintenant il pouvait dire quel gibier il avait mangé. Harpagus dissimule à son tour, proteste qu'il trouve agréable tout ce qui plaît au roi son maître, emporte ce qui reste de son fils, réunit ces débris dans une tombe, et se promet d'être un jour vengé.

Ce qui importait à Astyage était de savoir que faire de Cyrus : il consulta les mages : « Puisque l'enfant a « survécu, lui dirent-ils, et puisque par hasard il a « rempli les fonctions de roi, voilà les prédictions ac- « complies ; tout est consommé ; il ne régnera pas une « seconde fois. — Vraiment oui, reprit le roi, vous avez « raison, j'en juge comme vous, mon rêve est rempli, « je n'ai plus rien à craindre. Cependant, puisque vous « êtes ici assemblés, dites-moi, après y avoir bien ré- « fléchi, comment je dois m'y prendre pour affermir « mon trône et ma maison. — C'est à quoi nous avons, ré- « pliquèrent les mages, autant d'intérêt que vous, car « tant que nous aurons des rois mèdes, notre puissance et « nos honneurs sont garantis. Si au contraire la Perse « venait à nous imposer un monarque, nous ne se- « rions plus ici que des étrangers. Ce considéré, nous « disons que cet enfant perse ne doit pas rester dans « votre cour et qu'il le faut renvoyer à ses parents. » Cyrus donc congédié d'Ecbatane arriva chez son père Cambyse, et fut accueilli avec des caresses d'autant plus vives qu'on le croyait mort dès l'instant de sa naissance. Ses parents voulaient savoir comment il avait échappé

à tant de périls. Il leur conta ce qu'il en savait, ce qu'il venait d'en apprendre en route de la bouche de ses conducteurs. Il ajouta que jusqu'alors il s'était cru le fils de Mitradate et de Cyno. Au nom de Cyno, on cria merveille; et l'on publia chez les Perses qu'évidemment Cyrus était conservé par une protection divine, puisqu'il avait été nourri par une chienne.

Parvenu à l'âge viril, il était le plus robuste et le plus aimable des hommes. Harpagus ne le perdait pas de vue, et lui destinait un grand rôle dans les plans de vengeance qu'il méditait contre Astyage. Ce vieux roi devenait de plus en plus odieux aux Mèdes; Harpagus ralliait les mécontents, il leur proposait d'appeler Cyrus au trône; et, lorsqu'il fut temps d'annoncer ce projet au jeune prince, voici de quel artifice il s'avisa. Les chemins étaient trop bien surveillés, depuis Déjocès, pour qu'il fût prudent de confier un tel secret aux messagers ordinaires. Le rusé Harpagus fendit le ventre d'un lièvre, y renferma des tablettes, et, après avoir soigneusement recousu la peau qu'il avait conservée intacte sans en arracher aucun poil, il remit l'animal à un de ses plus fidèles domestiques, qu'il habilla en chasseur portant des filets. Cet honnête serviteur était chargé d'aller en Perse, de présenter le lièvre à Cyrus, et de prier ce prince de vouloir bien le découper de ses royales mains, sans admettre à cette opération aucun aide ni aucun témoin. Le messager et le lièvre arrivèrent à bon port, et sans avoir excité la curiosité ni les soupçons des espions. Cyrus trouva les tablettes, et y lut ces paroles : « Fils de Cambyse, « les dieux te regardent. Sans leur vigilance aurais-tu « échappé jusqu'ici à tant de périls? Mais tu n'es pas

« encore vengé d'Astyage qui t'a voulu ravir le jour; « si tu vis, tu le dois aux dieux. Apparemment, tu « sais ta propre histoire, et tu ne peux ignorer non « plus ce que j'ai souffert pour t'avoir laissé vivre, et « t'avoir confié au pâtre qui t'a élevé. Maintenant, si « tu m'en crois, tu vas régner sur le pays que régit en- « core Astyage. Décide les Perses à s'armer et à mar- « cher contre les Mèdes : alors soit qu'Astyage me place « à la tête des troupes qu'il enverra à ta rencontre, « soit qu'il en confie le commandement à quelque autre « seigneur mède, tu peux compter sur un plein suc- « cès; car tous nos grands, déclarés pour toi, se ré- « volteront contre ton aïeul et lui ôteront l'empire. « Tout est prêt; fais donc ce que je te propose, mais « fais-le promptement. »

Comment Cyrus s'y prendra-t-il pour mettre les Perses en mouvement? Il fabrique lui-même des tablettes, se les adresse, annonce qu'il vient de les recevoir, les ouvre dans une assemblée publique : on y lit qu'Astyage l'a nommé général des Perses. Il ébranla ainsi les diverses tribus, surtout les plus considérables qui sont, avec celle des Pasargades à laquelle appartient la royale famille des Achæménides, celles des Marophiens et des Maspiens. D'autres tribus portent les noms des Panthialaens, de Dérusiéens, de Germaniens, tous laboureurs; puis viennent les Daens, les Mardes, les Dropiques, les Sagartiens qui sont nomades. Les Perses convoqués par Cyrus arrivèrent munis de faux, ainsi qu'il le leur avait prescrit, et par ses ordres, le premier jour, ils coupèrent les épines qui couvraient un espace de dix-huit ou vingt stades. Le lendemain au contraire, loin de leur imposer aucun travail, il

leur servit des festins magnifiques et leur demanda laquelle des deux journées leur plaisait le plus. C'était assurément la seconde. « Eh bien, leur dit-il, tel sera « votre sort, si vous me suivez, et si vous cessez dès cet « instant d'obéir au roi des Mèdes. » Charmés d'avoir un chef, ils se proclamèrent indépendants d'Astyage.

Ce vieux monarque ayant appris les menées de son petit-fils lui enjoignit de revenir à Ecbatane; Cyrus renvoya le messager avec ces mots : « Dites au roi qu'il « me verra plus tôt qu'il ne voudra. » Astyage comprit qu'il était temps d'armer des troupes, et choisit pour général — un dieu l'aveuglait sans doute, — il choisit Harpagus. Une bataille se livra; ceux des Mèdes qui n'étaient pas dans le secret, la soutinrent loyalement, mais les autres, avec Harpagus leur chef, passèrent du côté des Perses. Informé de sa défaite, Astyage s'en prit aux mages qui lui avaient conseillé de renvoyer Cyrus : il les condamna tous au supplice de la croix; ensuite rassemblant ce qui restait de guerriers, jeunes ou vieux, dans Ecbatane, il court au-devant d'une autre défaite plus désastreuse, et tombe vivant au pouvoir du vainqueur. Harpagus qui le voit dans les fers vient l'insulter en face et jouir de son malheur. « Sais-tu, lui ré« pond Astyage, qui est le plus sot et le plus injuste des « hommes? C'est toi : le plus sot, si pouvant régner toi« même, tu as cédé l'empire à un autre; le plus injuste, « puisque, pour te venger d'une injure personnelle, tu « asservis aux Perses tes compatriotes, dont tu n'as pas « à te plaindre. » Ainsi finit, après trente-cinq ans, le règne d'Astyage.

Les Mèdes, depuis l'installation de Déjocès, avaient dominé l'Asie pendant cent vingt-huit ans, non compris

le temps de l'invasion des Scythes : c'est Hérodote qui fait ce calcul qui ne se trouve pas rigoureusement exact; car les sommes partielles que l'historien a énoncées lui-même, 53, 22, 12 et 35, et qui correspondent aux règnes de Déjocès, de Phraorte, de Cyaxare, non compris les vingt-huit ans des Scythes, et enfin d'Astyage, ne donnent qu'un total de cent vingt-deux, et non de cent vingt-huit. Bouhier et Larcher disent que c'est erreur de copiste et Volney, que la différence provient de ce qu'Hérodote tient compte de six années antérieures à l'installation de Déjocès, et durant lesquelles les Mèdes étaient déjà libres du joug assyrien. Astyage survécut à son détrônement et acheva de vieillir à la cour de Cyrus, qui ne lui fit aucun mal. Voilà donc Cyrus devenu roi. « J'ai dit plus haut, ajoute Hérodote, comment il renversa « la puissance de Crésus, et obtint par cette victoire « l'empire de l'Asie : maintenant je vais exposer ce que « j'ai appris des lois établies chez les Perses. » Voici, Messieurs, les principaux détails que donne ici l'historien.

Il est défendu en Perse d'élever des temples, des autels, des simulacres divins : ce peuple s'abstient d'attribuer aux divinités des origines et des formes humaines. Il ne sacrifie à Jupiter que sur le sommet des monts, et il applique ce nom de Jupiter au cercle entier des cieux. Jadis il ne rendait hommage qu'au soleil, à la lune, à la terre, à l'eau et aux vents : il a depuis appris des Arabes et des Assyriens à offrir aussi des sacrifices à Vénus-Uranie, déesse appelée Mylitta en Assyrie, Alitta chez les Arabes, Mitra en Perse. Ajoutons, Messieurs, que les Grecs et les Romains ont fait, mais un peu tard, de Mitra ou Mithra un nom masculin, un dieu soleil, divinité qui, selon Dupuis,

se confondait avec le taureau céleste, et qui présidait à la fécondité. Il paraît que dans l'ancienne langue des Perses, Mihr ou Mihir ou Meher signifiait amour, affection, bienveillance.

Pour offrir leurs sacrifices, les Perses n'élèvent point d'autel, n'allument point de feu sacré, ne font usage ni de flûtes, ni de bandelettes, ni de gâteaux salés, ni de libations. On conduit la victime dans un lieu pur; et, en se couvrant la tête d'une tiare ornée d'une guirlande de myrte, on immole l'animal en invoquant le dieu, non pour soi seul, mais pour la nation et le roi. La victime étant découpée, on en fait cuire les chairs, et un mage paraît pour chanter un hymne; car il n'est pas permis d'offrir de sacrifices, sans y appeler des mages. Quand la cérémonie est terminée, celui qui a présenté la victime emporte les viandes, et en fait ce qu'il lui plaît.

Chaque Perse célèbre son jour natal par des repas somptueux; les riches rôtissent un bœuf ou un chameau, les pauvres un mouton ou une chèvre. Tous aiment les mets recherchés et délicats, ceux qui ne paraissent qu'au second service ou au dessert; ils boivent beaucoup de vin, et sont capables de traiter, dans l'ivresse, des affaires les plus sérieuses. Cependant les conventions qu'ils ont faites durant leur repas ne deviennent irrévocables que lorsqu'ils les ont confirmées à jeun.

Quand deux Perses se rencontrent, s'ils sont du même rang, ils se baisent sur la bouche, et s'il y a quelque inégalité mais légère, sur les joues. Si la distance est très-forte, l'inférieur se prosterne et adore son supérieur. Comme les Perses se trouvent les plus parfaits des hommes, ils n'estiment les autres peuples qu'en raison de la proximité de leur situation relative-

ment à la Perse même, et par conséquent ne font aucun cas de ceux qui habitent des régions très-éloignées. Cependant ils adoptent volontiers des coutumes étrangères. Ils ont pris l'habillement des Mèdes, et, à la guerre, les cuirasses des Égyptiens. Les Grecs leur ont communiqué un vice infâme, καὶ δὴ καὶ, ἀπ' Ἑλλήνων μαθόντες, παισὶ μίσγονται.

La polygamie est permise en Perse, et le plus grand mérite, après la valeur à la guerre, est d'être père de beaucoup d'enfants : le roi envoie chaque année des présents à ceux qui en ont le plus. Jusqu'à l'âge de cinq ans, un fils reste dans l'intérieur de la maison avec les femmes, et ne paraît point aux yeux de son père : de cinq ans à vingt, on lui enseigne trois choses, monter à cheval, tirer de l'arc et dire la vérité. Hérodote approuve particulièrement la loi qui interdit au roi de Perse de prononcer la peine de mort, et aux particuliers d'infliger le dernier châtiment à un domestique, pour une faute unique; elle veut d'ailleurs qu'on mette en compensation ce que le coupable, avant cette action, peut avoir fait de recommandable ou d'honorable; il n'est permis d'user de rigueur que lorsque les torts sont plus nombreux et plus graves que les bons services. Les Perses déclarent que le parricide est impossible, et que, lorsque ce crime semble avoir été commis, on trouve toujours, après d'exactes recherches, que le coupable est un enfant supposé ou adultérin.

Chez eux le déshonneur extrême est de mentir; et il est presque aussi honteux d'avoir des dettes, parce qu'elles entraînent à des mensonges. Ils éloignent des villes les personnes attaquées de la lèpre ou de la leucé,

c'est-à-dire de la lèpre blanche. Cette seconde maladie est la *vitiligo alba* des Latins : les modernes lui donnent le nom d'alphos ou même de leucé. La peau se couvre de taches blanches, et prend un aspect lanugineux comme les feuilles du peuplier blanc, qui en grec, s'appelle du même nom, λεύκη. Les Perses se figuraient, dit Hérodote, que ce mal était la punition de quelque faute commise contre le culte du soleil, et ils expulsaient tout étranger qu'ils en voyaient atteint. Quelquefois même ils chassaient les pigeons blancs, dont la couleur semblait un effet de la leucé. On ne se permet point en Perse de cracher dans les fleuves ou les rivières, pas même de s'y laver les mains; les eaux en étaient sacrées, et l'on craignait d'en faire aucun usage profane. Enfin Hérodote observe que, dans la langue de ce peuple, les mots qui expriment des qualités du corps ou des dignités personnelles se terminent tous par la lettre *s*, le *san* des Doriens, le *sigma* des Ioniens. « Ce que je viens de rapporter sur les usages des Perses, continue l'historien, je l'ai vérifié par mes propres « recherches et je le donne pour certain. Je ne parlerai pas aussi positivement des usages moins connus, « par exemple, de ce qui se pratique à l'égard des morts, « qui ne sont enterrés, dit-on, qu'après que leurs corps « ont été déchirés par un chien ou par un oiseau : seulement je sais que les mages ont une coutume pareille; « ils ne s'en cachent point. On ajoute que les Perses « n'inhument les cadavres qu'après les avoir enduits de « cire. Tout ce que je puis dire, c'est que les mages diffèrent par leurs mœurs des autres hommes, des autres « prêtres et spécialement des prêtres égyptiens. Ceux-ci « se feraient un scrupule de tuer un être vivant quel-

« conque, à la seule exception des victimes qu'ils sacri- « fient aux dieux. Les mages, au contraire, peuvent tuer « des animaux de toute espèce, hormis seulement les « hommes et les chiens. Une de leurs occupations favo- « rites est de mettre à mort les fourmis, les serpents, « beaucoup d'autres reptiles ou oiseaux. » Hérodote ne cherche pas le motif de cet usage; il croit en avoir assez dit sur les mœurs des Perses, et il annonce qu'il va reprendre le fil de ses récits.

Cependant les parties les plus instructives de son ouvrage sont bien celles où il expose ainsi ce qu'il a vu immédiatement, ce qui s'est montré au grand jour. Jamais, quand il s'agit des actions ou des aventures personnelles des rois de Lydie, de Médie, de Perse, d'Assyrie, ses narrations ne peuvent avoir ce degré d'exactitude. Il se contente de recueillir et de choisir, lorsque l'occasion s'en présente, les traditions populaires qui tenaient lieu d'histoire. Je viens de vous en offrir aujourd'hui trop d'exemples; car, je vous prie, que peut-il rester de tout ce qu'il vous a raconté de Crésus, sinon que ce prince a mal défendu sa ville de Sardes, que Cyrus l'a prise, a détrôné le roi de Lydie et a réuni ce pays à son empire? Que pourrez-vous croire de tout le surplus? de tant d'oracles toujours si bien accomplis? du fils muet qui s'écrie, « Soldat, ne tue point Crésus », du bûcher sur lequel ce monarque est enchaîné, des longs discours qu'il y tient et que des interprètes traduisent, de l'orage qui survient si à propos pour éteindre les flammes qui vont l'atteindre, et de la haute faveur qu'il obtient à l'instant même auprès de son vainqueur? On a droit de regarder comme assez bien établie la succession des quatre rois mèdes, Déjocès, Phraorte,

Cyaxare et Astyage; de se persuader qu'en effet ils ont su se maintenir indépendants de l'Assyrie, maîtriser la Perse, dominer l'Asie excepté durant le séjour des Scythes. Mais combien encore de détails fabuleux dans le tableau des institutions de Déjocès, dans la description de sa tour aux sept enceintes et aux sept couleurs! Vous sera-t-il possible de conserver au nombre des récits historiques les rêves d'Astyage, les artifices par lesquels Harpagus, Mitradate et Spaco éludent ses ordres sanguinaires, l'aventure qui ramène à la cour Cyrus âgé de dix ans, l'horrible vengeance qu'Astyage exerce contre Harpagus, et les tablettes que celui-ci adresse à Cyrus en les cachant dans le corps d'un lièvre? Que d'invraisemblances accumulées, comme à plaisir, dans ces narrations, comme dans celles qui concernent l'expédition de Cyrus contre son aïeul! Qu'avez-vous démêlé de croyable, sinon le résultat, savoir, qu'Astyage fut détrôné par son petit-fils? Il a été d'autant plus facile de construire sur cette unique donnée un édifice romanesque, que, d'une part, on ignorait tous les détails véritables de cette histoire, et que, de l'autre, dans l'absence des narrations purement imaginaires que nous appelons aujourd'hui des romans, il fallait bien que les livres des historiens en tinssent lieu et en produisissent les effets.

Vous voyez, Messieurs, combien l'enseignement de l'histoire, comparé à presque tous les autres enseignements, doit avoir de désavantages. On peut aujourd'hui présenter avec confiance les résultats et les détails de la plupart des sciences et des arts, parce qu'on a puisé dans les observations, dans les expériences et les analyses, des convictions intimes qu'on est sûr de com-

muniquer, pour peu qu'on en expose méthodiquement les motifs. En histoire, et surtout lorsqu'il s'agit de temps antiques, antérieurs au siècle de Périclès, il n'existe que des traditions le plus souvent fabuleuses, et dont il est à peine possible d'extraire un petit nombre de notions constantes et précises. On a besoin cependant de reproduire le corps entier de ces fables, parce qu'il fait partie de l'instruction sinon historique, du moins littéraire. Il faut bien savoir les aventures de Crésus et de Cyrus, au moins comme celles d'Ulysse et d'Énée : la différence n'est pas grande. Encore si l'on pouvait penser que des leçons morales très-saines et très-profondes sont attachées à ces fictions, et que la croyance qu'elles ont obtenue a contribué au bonheur de l'humanité, on se consolerait de leur invraisemblance. Mais, je l'avouerai, c'est encore là une illusion que je ne saurais me faire. A mes yeux, l'influence de ces mensonges n'a jamais été salutaire : ils ont entretenu l'ignorance, la crédulité et les superstitions serviles : ils ont retardé la civilisation proprement dite, celle qui se fonde sur la vérité, s'affermit par la liberté, se développe par le progrès des facultés intellectuelles et des habitudes sociales. Encore une fois, la connaissance de ces traditions chimériques nous est devenue nécessaire : il faut tâcher de la rendre utile, en y appliquant les règles d'une critique sévère et les maximes d'une politique raisonnable.

Nous sommes parvenus au chapitre CXLI du premier livre d'Hérodote, et il ne reste que soixante-quatre chapitres pour achever ce livre; mais nous aurons à porter aussi nos regards sur un autre roman classique de Cyrus, composé par Xénophon; car il importe de recueillir, de confronter toutes les tradi-

tions, et d'ajouter leur divergence extrême aux autres preuves de leur commune frivolité. Ce sera donc de Cyrus encore, du plus célèbre conquérant du cinquième siècle avant l'ère vulgaire, que je vous entretiendrai dans notre prochaine séance.

SEPTIÈME LEÇON.

SUITE DE L'EXAMEN DU PREMIER LIVRE. — LA CYROPÉDIE DE XÉNOPHON RAPPROCHÉE DE L'HISTOIRE DE CYRUS CONTENUE DANS HÉRODOTE.

Messieurs, Hérodote nous a conté l'histoire de Cyrus depuis sa naissance jusqu'au détrônement, non-seulement de son aïeul Astyage, mais aussi du roi de Lydie Crésus. Si cette relation, considérée en elle-même, ne semble pas toujours très-croyable, on est encore plus disposé à la révoquer en doute, lorsqu'on la voit contredite ou modifiée par celles qui se lisent en d'autres anciens livres. Ctésias dit que Cyrus n'était point le petit-fils d'Astyage, et qu'il n'a commencé d'appartenir à la famille de ce roi des Mèdes qu'en épousant sa fille Amytis; qu'après ce mariage, les Bactriens se soumirent volontairement à sa domination; qu'ensuite il vainquit le Lydien Crésus, le prit, le fit passer dans la Médie, où il lui donna une grande ville près d'Ecbatane; que plus tard, Cyrus et Astyage se brouillèrent et que le beau-père mourut poignardé par un envoyé du gendre; qu'enfin Cyrus, après trente ans de règne, périt lui-même d'une blessure qu'il reçut dans une bataille contre les Derbices. Maintenant, Messieurs, si vous ouvrez le premier livre de Justin, cet abréviateur de Trogue Pompée vous semblera n'être que celui d'Hérodote, jusqu'au moment où Cyrus reçoit les tablettes d'Harpagus, enfermées dans un lièvre. Mais Justin ajoute que Cyrus fut averti par un songe qu'il

devait exécuter ce que lui conseillait Harpagus, et associer à cette entreprise le premier homme qui le lendemain se présenterait devant lui. Cyrus sort avant le jour, et rencontre dans les champs un esclave qui appartient à un Mède, et qui se nomme Sybarès. Apprenant que cet esclave est né en Perse, il le délivre de ses chaînes, le prend pour compagnon, et rentre avec lui à Persépolis. Il n'est plus question de fausses lettres d'Astyage, conférant à Cyrus le commandement général des armées. Les Perses sont convoqués, et après avoir été employés le premier jour à couper une forêt, ils sont régalés le lendemain, déclarent, comme dans Hérodote, que la seconde journée leur plaît beaucoup plus que la précédente; et dans l'espoir de faire bonne chère durant tout le reste de leur vie, prennent les armes, attaquent les troupes d'Astyage, et triomphent presque sans péril; car les Mèdes sont commandés par Harpagus qui les livre aussitôt à Cyrus. Il y eut une seconde action sur laquelle Hérodote ne donne à peu près aucun détail : Justin y supplée : il raconte qu'Astyage ayant rassemblé tous ses guerriers, tous ses alliés, les divisa en deux corps d'armée : l'un marchant en avant contre les Perses, l'autre placé en arrière pour exterminer à l'instant tous les soldats du premier corps qui voudraient fuir ou qui ne feraient pas bonne contenance. « Vous voilà, leur dit Astyage, entre « deux dangers : c'est à vous de voir lequel vaut mieux « d'exterminer les Perses ou d'être vous-mêmes taillés « en pièces par des Mèdes. » En effet, la nécessité les rendit braves; et déjà les guerriers de Cyrus prenaient la fuite si les femmes perses ne s'en étaient mêlées. Voyant leurs fils et leurs maris en déroute, elles se

précipitèrent à leur rencontre, et leur demandèrent s'ils avaient résolu de se réfugier dans le sein de leurs mères ou de leurs épouses: *Num in uteros matrum vel uxorum velint refugere*. Il n'en fallut pas davantage : les Perses revolent au combat, défont les Mèdes, et prennent Astyage. Cyrus se conduisit en petit-fils plutôt qu'en vainqueur : *Nepotem magis quàm victorem egit* : il mit son aïeul à la tête de la très-grande nation des Hyrcaniens : *Maximæ genti Hyrcanorum præposuit*; et l'empire des Mèdes s'éteignit après avoir duré trois cent cinquante ans; vous vous souvenez qu'Hérodote a dit cent vingt-huit.

L'esclave Sybarès avait-il rendu quelque grand service à Cyrus? C'est ce que Justin ne dit pas. Seulement il nous apprend que le prince lui donna sa sœur en mariage, et lui confia le gouvernement de la Perse; mais que les villes de cet État se révoltèrent, que Cyrus eut en conséquence plusieurs guerres à soutenir, qu'il vainquit les Babyloniens et leur allié Crésus, roi de Lydie. L'historien latin ne fait aucune mention ni de la prise de Sardes, ni du bûcher sur lequel Crésus fut étendu. Il se borne à dire que le vainqueur lui laissa la vie, et lui concéda même la ville de Barcé pour y vivre, sinon en roi, du moins avec un éclat fort approchant de celui du trône. Ces ménagements étaient commandés par la crainte de soulever toute la Grèce, qui prenait un vif intérêt à Crésus. Les Lydiens donnaient déjà bien assez d'embarras à Cyrus, qui avait à réprimer leurs rébellions. Quand il les eut soumis une seconde fois, il leur ôta leurs armes et leurs chevaux, les contraignit tous de se faire cabaretiers ou bateleurs, ou d'exercer des professions plus viles encore : *Jussi*

cauponias et ludicras artes, et lenocinia exercere. Il parvint à transformer ainsi une nation jadis puissante et brave en une populace efféminée, amollie et fainéante. Vous voyez, Messieurs, que des traditions inconnues à Hérodote, ou qu'il avait dédaignées, sont parvenues jusqu'à Justin; et c'est une observation qui s'appliquera dans la suite aux autres aventures de Cyrus, arrivées après le détrônement du roi de Lydie. Auparavant il nous faut savoir comment Xénophon conduit jusque-là l'histoire de Cyrus.

Lorsque nous nous occuperons des ouvrages véritablement historiques de Xénophon, il sera temps de recueillir les circonstances de la vie de cet écrivain. Il est fort difficile d'assigner les dates précises de sa naissance à Athènes et de sa mort dans sa maison de campagne de Scillonte. Il est certain qu'il vivait durant les soixante-cinq années comprises entre 426 et 360 avant notre ère; et, comme on sait d'ailleurs qu'il est parvenu à un âge très-avancé, il faut qu'il soit né plusieurs années avant le premier de ces deux termes, ou qu'il ait prolongé sa carrière fort au delà du second. En ce moment nous ne voulons connaître que sa Cyropédie. Il la faut mettre en parallèle avec les récits d'Hérodote : cette étude va nous arrêter quelque temps, mais elle est importante.

Les manuscrits de la Cyropédie ne paraissent pas très-nombreux; aucun n'est annoncé comme antérieur à l'an 1100. M. Gail n'en a pu collationner que trois à Paris; mais auparavant Hutchinson avait fait usage de celui de Bodley ou d'Oxford, et Zeune de l'un de ceux qui existent en Allemagne. De plus on a cité particulièrement ceux de Vienne, de Leyde, de Turin,

de Madrid, et celui qui se trouvait autrefois à Bude. Le texte grec de cet ouvrage est ordinairement le premier article des éditions complètes de Xénophon; mais il a été d'ailleurs fort souvent réimprimé à part, par exemple à Louvain en 1527, à Leyde en 1623, à Oxford en 1727, plusieurs fois à Londres, à Leipsick en 1780 et en 1800. L'éditeur de 1727, Thomas Hutchinson a revu le texte, corrigé la version latine, disserté sur l'ouvrage, et fondu dans ses notes celles des commentateurs qui l'avaient précédé, Henri Estienne, Lœwenklau, Porto et Muret. Néanmoins Zeune, en 1780, et M. Schneider, en 1800, ont trouvé encore de nouvelles leçons et de nouveaux éclaircissements à offrir au public. On distingue quatre versions latines, outre celle de Lœwenklau : la plus ancienne est de François Philelphe; celle que Jules Gabrieli de Gubio publia en 1569 passe pour la plus fidèle; on estime moins celles de Joachim Camérarius et de Jean Casélius (qui n'a traduit que trois livres). Une histoire si romanesque ne pouvait manquer d'être reproduite dans les langues vulgaires. Elle l'a été en italien, d'abord par Jacopo Poggio, fils de l'écrivain plus fameux que nous appelons le Pogge; ensuite par Domenichi et par d'autres; en anglais par Digby et Norris à la fin du dix-septième siècle, et par Ashley Cooper au dix-huitième; en allemand par Borheck en 1778, et par Frédéric Grillo en 1785; en français par Vintemille en 1547; puis avec d'autres œuvres de Xénophon, par Simon Goulart, ensuite par Charpentier, enfin en 1777 par M. Dacier, dont la version élégamment écrite n'a laissé aucune valeur aux précédentes. En la joignant à l'édition grecque et latine de Hutchinson, on a les moyens d'étudier parfaitement la Cyropédie, à moins

que, pour connaître un plus grand nombre de variantes et d'interprétations diverses, on ne veuille s'aider encore de l'une des meilleures éditions complètes, par exemple de celle de Leipsick en 1800, ou bien de celle de M. Gail.

A s'en tenir au titre de Cyropédie, on croirait que cet ouvrage ne concerne que l'enfance ou l'éducation de Cyrus; mais il embrasse réellement toute la carrière de ce héros jusqu'à sa mort. Je dis ce héros, parce qu'en effet Xénophon veut le représenter comme tel, et recherche, invente peut-être tout ce qui le doit agrandir. Son but est d'offrir un modèle, de peindre un grand roi, de tracer l'image d'un gouvernement sage et puissant. La question la plus générale, que les savants aient agitée sur la Cyropédie, est de savoir si elle est réellement aussi peu historique, aussi fabuleuse que Platon et Cicéron paraissent le croire. Denys d'Halicarnasse, Aulu-Gelle, Hermogène ont professé à peu près la même opinion. Ausone, dans son remerciement à l'empereur Gratien, apostrophe Xénophon en ces termes : « Que ne « peux-tu vivre dans notre temps, ô toi qui, pour pein« dre les vertus de Cyrus, exprimais tes vœux plutôt « que tu ne racontais une histoire! Tu disais, non ce « qu'il fut, mais ce qu'il aurait dû être. Aujourd'hui, « tu contemplerais, dans notre Gratien, ce que tu as « désiré, et ce que tu n'as pas vu dans ton Cyrus. » *Vellem, si rerum natura pateretur, Xenophon attice, in ævum nostrum viveres, tu qui ad Cyri virtutes exsequendas votum potius quàm historiam commodasti, quum diceres non qualis esset, sed qualis esse deberet; si nunc in tempora ista procederes, in nostro Gratiano cerneres quod in Cyro tuo non videras, sed optabas.* Voilà Gratien élevé fort au-dessus

de Cyrus : c'est une flatterie sans doute plus mensongère que toutes les fictions qui remplissent la Cyropédie; mais enfin vous voyez, Messieurs, qu'Ausone la regardait comme un roman politique. Cette idée fut, après le renouvellement des lettres, celle des hommes les plus éclairés, d'Érasme, de Joseph Scaliger, de Calvisius, de Vivès, du père Pétau. Érasme trouvait même que Xénophon n'avait pas du tout réussi à présenter le modèle d'un gouvernement équitable, qu'il avait peint un prince astucieux plutôt qu'un roi sage. Scaliger déclare qu'il faut être extravagant pour chercher dans cet ouvrage la moindre apparence de vérité : *Non imaginem quidem ullam veri esse in hoc opere. Stultè faciunt... qui ex Xenophonte veritatem historiæ petunt.* Vossius s'en est expliqué à peu près de la même manière, en avouant néanmoins que plusieurs savants, d'ailleurs estimables, accordaient plus de confiance à Xénophon. Pétau, qui se plaît à contredire perpétuellement Joseph Scaliger, est de son avis sur ce point. «Nous ne nous arrêterons pas, dit-il, à Xénophon, qui a « composé sur Cyrus un roman plutôt qu'une histoire. » *Xenophontem, quia fabulam de Cyro potius quàm historiam edidit, consulto præterimus.* Cependant, Messieurs, la Cyropédie semble avoir pris faveur et obtenu quelque crédit dans le cours du dix-septième siècle. Bossuet avertit qu'à l'exemple de saint Jérôme, il a suivi, en ce qui concerne Cyrus, Xénophon plutôt que Ctésias et même qu'Hérodote. « Ce qui m'a, dit-il, déterminé à « ce choix, c'est que l'histoire de Xénophon, plus suivie et plus vraisemblable en elle-même, a encore cet « avantage qu'elle est plus conforme à l'Écriture, qui, « par son antiquité et par le rapport des affaires du

« peuple juif avec celles de l'Orient, mériterait d'être pré-
« férée, quand d'ailleurs on ne saurait pas qu'elle a « été dictée par le Saint-Esprit. » Du reste, Messieurs, Bossuet n'envisage ici que certaines circonstances de la naissance, de la vie et de la mort de Cyrus : son sujet ne l'entraîne point à examiner ceux des détails de la Cyropédie que Cicéron supposait inventés pour servir de véhicule à une doctrine politique : ces détails n'ont guère été soutenus avant 1700 que par le traducteur Charpentier, qui se proposait d'en démontrer la vérité dans une dissertation savante. Cette dissertation dont Ménage annonçait, en 1692, la publication prochaine, n'a jamais paru. On a compté aussi Dupin au nombre des partisans de la Cyropédie : il dit en effet que le fond en est véritable, mais qu'indubitablement Xénophon a mis beaucoup du sien dans la description de l'éducation, des mœurs, des discours et des actions de Cyrus. La question a été traitée plus amplement au sein de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Là Fraguier, après avoir rappelé le jugement de Cicéron, adopté par tant d'auteurs anciens et modernes, distingue, dans la Cyropédie, d'une part, la vie de Cyrus depuis sa naissance jusqu'à sa mort, de l'autre, les préceptes ou conseils politiques. Il pense que toute cette morale n'est autre chose que la doctrine de Socrate, et que ce qu'il y a d'historique n'est qu'un encadrement. Xénophon a préféré Cyrus à tant d'autres héros, parce que sa vie était diversement racontée, ainsi que nous en avons été avertis par Hérodote. Dans cette obscurité, l'auteur de la Cyropédie a choisi ce qui convenait le mieux à son entreprise. En suivant ses traces, Mlle de Scudéri s'est donné une bien plus

libre carrière; elle a fait un grand Cyrus ou un Artamène en dix volumes : tant de galanteries et de frivolités n'auraient pu convenir à la gravité de l'écrivain grec, il ne lui fallait que la matière d'un roman politique. « Mais de même, dit Fraguier, que d'Urfé a choisi, « pour son Astrée, un lieu tranquille et délicieux, scène « conforme au spectacle qu'il voulait représenter, ainsi « pour l'éducation dure et austère que Xénophon voulait « conseiller aux hommes, il a trouvé un pays rude et sté-« rile et un peuple tout occupé de la chasse et de la guerre. » Fraguier s'applique ensuite à montrer que la Cyropédie n'est qu'un cours pratique de philosophie socratique : il la rattache aux autres productions de Xénophon; elle en est le développement ou le complément : on y retrouve la même doctrine, le même genre de préceptes moraux. L'auteur athénien, considérant que les hommes aiment naturellement les histoires et que ce qui se dit par occasion et sans dessein, s'empare plus agréablement de l'imagination que ce qui est proposé directement, a donné de l'âme et du mouvement à la république, au système du gouvernement imaginé par Socrate; et il a rempli le vœu qu'exprime ce philosophe au commencement du Timée de Platon, de voir ses conceptions réalisées ou présentées comme des faits. Comment ne pas reconnaître Socrate dans Cyrus mourant et adressant à ses enfants ce discours : « Non, ja-« mais je n'ai pu croire, ni que l'âme vécût pleinement « tandis qu'elle est dans un corps mort, ni qu'elle mou-« rût lorsqu'elle s'en sépare. Je vois bien que pendant « qu'elle est avec lui, c'est elle qui le fait vivre et mourir; « mais je ne puis me persuader qu'elle cesse d'entendre et « de raisonner quand elle s'est détachée de ce corps, qui

« de lui-même est incapable de raisonnement. Tout au « contraire, une fois que l'esprit est pur et dégagé de « la matière, c'est alors que ses connaissances sont plus « nettes, son intelligence plus éclairée. Observez « d'ailleurs que chaque partie d'un corps qui se dissout « retourne visiblement à son semblable : l'âme seule « est invisible, et tant qu'elle est ici-bas, et lorsqu'elle « part. S'il en est ainsi, si mon âme ne va qu'abandon-« ner mon corps, faites, mes enfants, pour l'amour « d'elle, ce que je vous dis. Que si je suis trompé dans « ma croyance, s'il doit ne rien rester de moi après « ma mort, du moins craignez les dieux qui ne meurent « point, qui voient tout, et dont la puissance est infinie. » Ce langage de Cyrus ressemble parfaitement à celui de Socrate condamné : c'est la doctrine qu'il expose à ses juges et à ses amis; celle des livres où Platon le met en scène, tels que le Phédon, le Criton, le Ménon, le Timée, et le Phèdre. Fraguier rapproche surtout la Cyropédie de la République de Platon : de part et d'autre, on rencontre les mêmes idées, les mêmes vues, principalement sur l'éducation. Mais il suffirait de se reporter aux quatre livres de Xénophon lui-même sur les paroles et actions mémorables de Socrate : tout ce qu'on y lit de relatif à l'amitié fraternelle, à l'amour, aux vertus privées et publiques d'un général d'armée, aux connaissances et aux habitudes qui lui sont nécessaires, se reproduit dans la Cyropédie; quelquefois même, les expressions et les tournures ne sont pas changées. Au troisième livre de ces choses mémorables, Socrate demande à un jeune homme quelles leçons il a reçues du maître qui lui a enseigné l'art de la guerre : « Il m'a montré, répond le jeune

« Athénien, l'ordre à observer dans les marches, dans les « campements et dans les combats. — Mais ce n'est là, dit « Socrate, qu'une partie des fonctions d'un général : il « faut de plus qu'il dispose tout le matériel de la guerre, « qu'il ait pourvu aux vivres et aux munitions; qu'il « soit actif, laborieux, patient, doux et sévère à la fois, « libéral et circonspect, retenu et entreprenant; qu'il « ait de vastes ressources dans l'esprit, mille autres qua- « lités soit naturelles, soit acquises. » Le jeune homme, pour montrer un échantillon de sa science, dit que, selon son maître, il faut toujours placer les meilleurs soldats aux premiers et aux derniers rangs. « Il vous a donc « appris, dit Socrate, à discerner les bons et les mauvais « soldats. — Point du tout, répond l'élève. — Du moins, « reprend Socrate, en vous enseignant les différentes « manières de ranger une armée, il vous a indiqué les « circonstances où il convient d'employer l'une ou l'au- « tre de ces dispositions. — Aucunement. » Ce dialogue, Messieurs, correspond à l'une des dernières pages du livre premier de la Cyropédie : Cyrus y dit à son père Cambyse : « Un jour quand je vous priai de récompen- « ser celui qui m'avait enseigné l'art militaire, vous me « demandâtes s'il m'avait donné des leçons d'administra- « tion; car, disiez-vous, les soldats, dans les armées, ont « des besoins pareils à ceux des serviteurs dans une fa- « mille. Et, lorsque je vous eus confessé que mon maître « ne m'en avait pas dit un seul mot, vous voulûtes savoir « s'il m'avait entretenu des moyens de préserver les trou- « pes de maladies. Je fus encore obligé d'avouer mon « ignorance... Eh bien! me dites-vous, quelles sont donc « les choses que tu as apprises? à quoi je répondis que « mon maître m'avait enseigné les différents ordres de ba-

« taille ; ce qui vous fit rire, et vous fournit l'occasion « de me prouver qu'en vain une armée saurait parfai- « tement faire l'exercice, si elle manquait de provisions, « de santé, de discipline, etc. » Enfin, Messieurs, Fraguier croit reconnaître encore une contre-épreuve de la mort de Socrate dans celle d'un homme de bien condamné par un roi d'Arménie ; mais ce rapprochement n'est pas aussi sensible que ceux qui précèdent. Toujours demeure-t-il assez bien établi, dans cette dissertation, que l'histoire de Cyrus a été ornée par Xénophon de fictions morales puisées à l'école de Socrate.

L'abbé Banier, qui a beaucoup travaillé à éclaircir la mythologie, et qui s'est exercé surtout à dévoiler dans les fables des traditions historiques, prétendait qu'il n'y avait rien du tout de romanesque dans la Cyropédie. C'est la conclusion des réflexions dont il fit part, en 1725, à l'académie des Inscriptions. Il commençait par invoquer contre Fraguier l'autorité d'Ussérius, de Bossuet, de Charpentier. Il avouait pourtant que Xénophon, philosophe illustre et grand capitaine, avait voulu rattacher à un corps d'histoire la mort et la politique de Socrate. En ce point Banier était d'accord avec Fraguier. Mais, selon Banier, Xénophon s'est bien gardé d'altérer ou modifier l'histoire, d'en violer les règles, de mentir à ses contemporains : il ne l'eût pas fait impunément ; car tout le monde savait les événements de la vie de ce prince. Voilà, Messieurs, une assertion expressément contredite par Hérodote qui nous atteste que, de son temps et avant Xénophon, il y avait trois ou quatre manières différentes de raconter l'histoire de ce prince, ce qui équivalait à ne pas la savoir du tout. Quoi qu'il en soit, Banier soutient que les

écrits de Xénophon sont les plus dignes de croyance : d'abord, parce qu'il les a puisés à leurs véritables sources, durant son voyage en Perse; ensuite, parce qu'il n'a pu manquer d'y apporter la même exactitude que dans son ouvrage sur l'expédition de Cyrus le Jeune et la retraite des Dix mille; en troisième lieu, parce que ce qu'il a écrit de Cyrus le Grand est plus naturel, plus suivi, plus complet que c[illegible]n en lit ailleurs; enfin parce que les témoigna[illegible]aintes Écritures confirment les siens. Ce der[illegible]ent est celui qui est le plus développé dans la [illegible]tion de Banier. Des textes d'Isaïe, de Jérémie, de Daniel y sont expliqués et commentés jusqu'à ce qu'ils se trouvent conformes dans leurs résultats aux narrations de la Cyropédie. Par exemple, les conquêtes et les alliances que Cyrus fit, selon Xénophon, dans le nord de l'Asie et dont Hérodote ne parle pas, servent à éclaircir un passage de Jérémie qu'on aurait de la peine à entendre sans cela : c'est celui où le prophète annonçant la prise de Babylone, signale un peuple, une grande nation et plusieurs rois qui viennent du septentrion : *Ecce populus venit ab Aquilone, et gens magna et reges multi.*

Fréret a pris part à cette controverse, et voici les idées qu'il y a portées. Il pense qu'à l'égard de la naissance de Cyrus, les récits d'Hérodote méritent peu de confiance : il écarte comme fabuleux les songes, les oracles, les prodiges qui précèdent et accompagnent cette naissance, les détails de l'exposition et de l'éducation du jeune prince, mais il soutient aussi que Xénophon n'est pas un historien scrupuleux, qu'il a fort embelli le caractère de Cyrus et qu'il a cherché les occasions de retracer la doctrine de Socrate, de repro-

12.

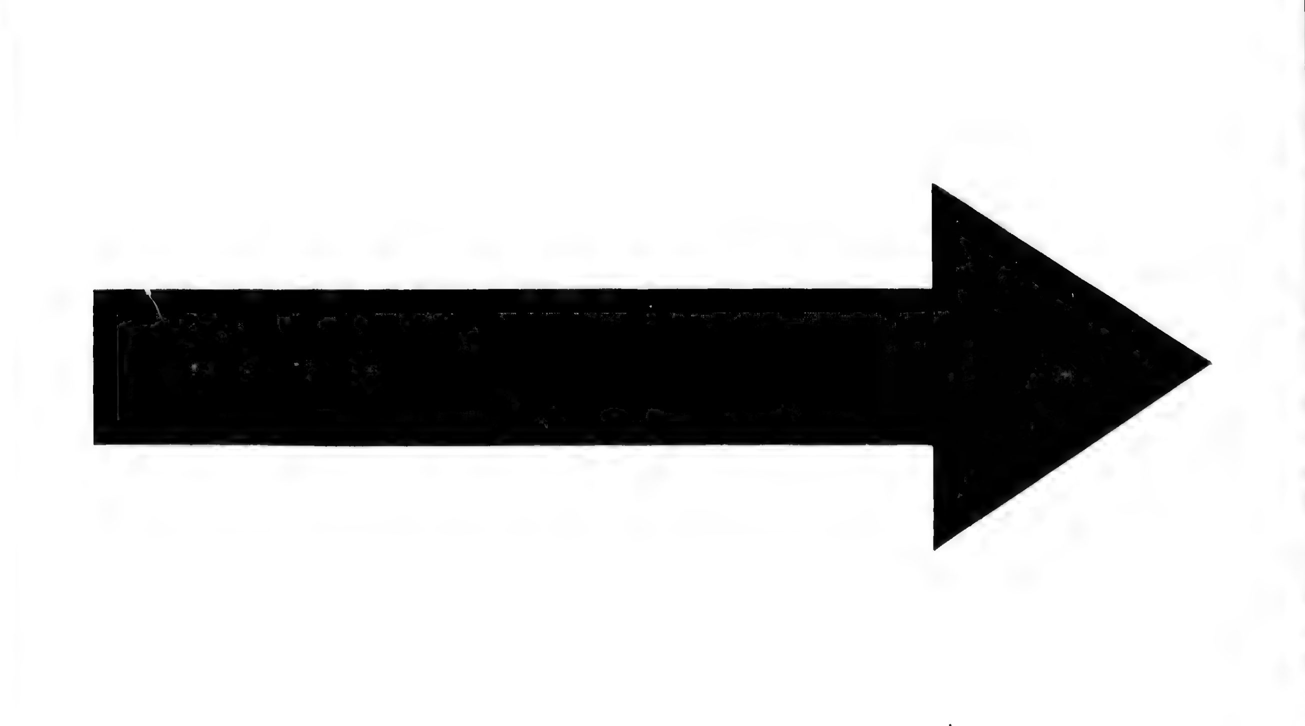
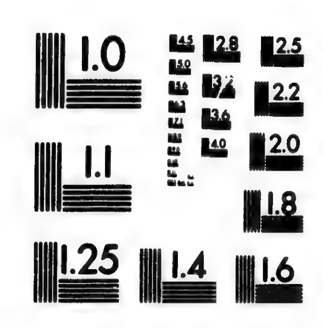


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
4.0
2.0
1.8

duire même des pensées déjà exprimées dans les quatre livres des *Faits et dits mémorables*. Il est choqué de retrouver dans une vie de Cyrus le tableau des mœurs de la Grèce, des allusions si fréquentes à des points de mythologie grecque inconnus aux Perses. Dans un combat entre les Mèdes et les Assyriens, Cyrus invoque Castor et Pollux : c'est à peu près comme si les Sarrasins, combattant Isdegerde, s'adressaient à saint Martin et à saint Antoine. Fréret, après des éclaircissements qui concernent la géographie de Xénophon, et dont nous ferons bientôt usage, déclare qu'il ne peut admettre le tissu historique de la Cyropédie, 1° parce que la chronologie en est fausse; 2° parce que la guerre qui a eu lieu incontestablement entre Cyrus et Astyage y est supprimée; 3° parce que, pour ajuster les événements, Xénophon a inventé un Cyaxare II, fils d'Astyage et oncle de Cyrus, lequel Cyaxare est inconnu à toute l'antiquité, et n'a pu régner après Astyage, celui-ci n'ayant été détrôné et immédiatement remplacé que par Cyrus.

Je vous ai exposé, l'an dernier, Messieurs, les motifs des chronologistes qui, à l'exemple de Fréret et de Volney, retranchent de la liste des rois mèdes ce Cyaxare second, dont aucun écrivain classique, excepté Xénophon, n'a jamais parlé, et dont le règne serait d'ailleurs peu conciliable avec ce texte du prophète Daniel : *Et rex Astyages appositus est ad patres suos et suscepit Cyrus Perses regnum ejus* : « Astyage mourut et son royaume « appartint à Cyrus le Perse ; » paroles qui indiquent bien une succession immédiate. Aussi Fréret s'attache-t-il à prouver que les témoignages de la Bible ne sont aucunement conformes aux récits de Xénophon ni favora-

bles à l'opinion de Banier. Déjà Des Vignoles, auteur très-religieux, avait dit que si cette conformité était réelle, elle serait plus propre à rendre suspecte la vérité de l'histoire sainte qu'à la confirmer, puisque la Cyropédie porte tous les caractères d'un roman, et a été regardée comme tel par les païens mêmes. Mais en effet ce roman, contredit par toutes les traditions profanes, ne s'accorde pas mieux avec la Bible, ainsi que Fréret l'a démontré par une discussion savante, et dans laquelle nous nous abstiendrons de le suivre, pour ne point nous engager dans la critique sacrée.

Fraguier, Banier et Fréret avaient composé ces mémoires, lorsque Thomas Hutchinson donna, en 1727, son excellente édition de la Cyropédie. Entraîné, comme bien d'autres éditeurs, à soutenir les opinions les plus favorables au texte qu'il publiait, il entreprit de prouver, dans l'une de ses dissertations préliminaires, que c'était une histoire tout à fait véritable; ses raisons diffèrent peu de celles de Fraguier. Xénophon est un si honnête homme! un si grave personnage! il est si exact sur Cyrus le Jeune! il a eu tant de moyens de vérifier chez les Perses les aventures et les exploits du grand Cyrus! son langage est si naïf! si peu affecté! sa narration est si coulante, et d'ailleurs si d'accord avec les livres divins! Vous venez de voir, Messieurs, combien cet accord est contesté, et combien les autres motifs sont peu solides. Toutefois l'opinion de Banier et de Hutchinson a trouvé encore quelques partisans, et n'a point été abandonnée par Béjot, qui depuis a inséré des remarques particulières sur la Cyropédie dans le recueil de l'académie des Inscriptions et Belles-lettres; mais on a vu depuis des juges plus éclairés, et même des éru-

dits de profession, revenir à l'avis de Cicéron, de Joseph Scaliger, de Fraguier et de Fréret.

Aux yeux de Condillac, les commencements de Cyrus et de l'empire des Perses sont très-obscurs : « Nous
« savons, dit-il, que Cyrus, ayant vaincu les Babylo-
« niens, marcha contre leur allié Crésus, fils et suc-
« cesseur d'Alyatte, qu'il le défit à Thymbrée, prit
« Sardes, capitale de la Lydie, soumit l'Asie Mineure,
« subjugua la Syrie et l'Arabie et se rendit maître de
« Babylone. Il est vrai que ce conquérant est représenté
« dans la Cyropédie comme un grand général; mais
« c'est une des raisons qui me fait croire, poursuit
« Condillac, que Xénophon n'a voulu faire qu'un ro-
« man. En effet, il n'est pas vraisemblable qu'un grand
« capitaine se soit formé tout seul, et tout à coup,
« parmi des peuples aussi peu expérimentés que les
« Perses : cela est d'autant moins vraisemblable que
« ce conquérant n'avait pas besoin de talents supérieurs
« pour vaincre des ennemis tout à fait ignorants dans
« l'art militaire; et ce qui n'est pas vraisemblable en-
« core, c'est l'humanité et la générosité que montre
« après la victoire, le Cyr[illegible] la Cyropédie. Il con-
« tient ses soldats, il empêche le sac des villes, il res-
« pecte la valeur dans l'ennemi qui se défend, et il
« semble occupé à épargner le sang des vaincus. Voilà
« un caractère bien différent de celui des monarques
« de l'Asie. Mais ce qui n'est pas moins étonnant, c'est
« que le héros de Xénophon joint les lumières aux ver-
« tus. Grand homme d'État, il connaît l'art de manier
« les esprits : affable et d'un accès facile, il sait des-
« cendre jusqu'au dernier de ses sujets sans s'abaisser;
« il sait récompenser avec un mot; il sait faire un refus

« sans déplaire. Il a des amis et il vit familièrement avec « eux sans en être moins respecté. En un mot, il ne se « croit sur le trône que pour veiller au bonheur des peu- « ples, et il donne tous ses soins à les rendre heureux. « Il est bien difficile que ce soit là le Cyrus des Perses. »

Des considérations d'un autre genre ont conduit l'abbé Arnauld à la même conclusion. « Quelque peine, « dit-il, que se soit donnée Thomas Hutchinson, pour « assigner à cet ouvrage le plus haut degré d'auto- « rité historique, on ne saurait se dissimuler que c'est « moins une histoire qu'un traité politique dans lequel « l'auteur a eu en vue d'exposer les moyens les plus « propres à former des citoyens justes et courageux, « d'enseigner l'art de créer une armée et de mettre en « action un général également sage et profond dans « l'art de la guerre. Si c'était une histoire, on y ver- « rait mille défauts que les autres ouvrages de Xéno- « phon ne permettent point d'imputer à ce philosophe. « En effet, à quoi pourraient servir les conversations « peu intéressantes qu'on y trouve, les détails minu- « tieux où entre l'auteur, et dont on ne peut penser « qu'il ait été jamais instruit, les assertions qu'il hasarde « sur les vues et sur les intentions de Cyrus, sinon à « déparer cette histoire où tout devrait être grand et « digne du héros de l'Asie? » Je ne vous garantis pas, Messieurs, la parfaite justesse de cette dernière observation de l'abbé Arnauld. Des détails qui manqueraient de dignité ou de convenance dépareraient un roman héroïque autant et même plus qu'une histoire. Je croirais plutôt avec Condillac que Cyrus fut un prince ignorant, un despote barbare, et un conquérant heureux. Je n'examine point si cela suffit ou non pour faire

un héros; mais c'est précisément lorsque Xénophon nous fait admirer dans Cyrus des lumières et des vertus étrangères à son pays et à son siècle, que la Cyropédie prend un caractère fabuleux.

Zeune a envisagé la question sous un autre aspect. Il a examiné le ton et les formes du récit; il a comparé le style de la Cyropédie à celui des ouvrages de Xénophon qui sont réellement historiques, et la différence lui a paru sensible. La Cyropédie est, en effet, une composition bien plus poétique : on voit que l'écrivain y dispose des événements; il en presse ou en ralentit à son gré le cours; il les modifie autant qu'il est nécessaire pour qu'ils reçoivent les couleurs qu'il leur a destinées. Il a déterminé d'avance le genre d'instruction et le degré d'intérêt qu'ils doivent offrir. Vous voyez, Messieurs, que l'opinion de Charpentier et de Banier, renouvelée par Hutchinson, a aujourd'hui peu de partisans : elle a été abandonnée même de M. Weiske, l'un des derniers éditeurs de Xénophon. Toutefois, M. Dacier, dans le discours préliminaire de sa traduction, n'avoue point que la Cyropédie ne soit qu'un roman philosophique. « Mais, dit-il, à ne l'envisager que « sous ce point de vue, elle serait encore un des plus « précieux et des plus utiles monuments qui nous restent de l'antiquité. Je ne dissimulerai point, poursuit- « il, qu'on y rencontrera quelques détails minutieux, « quelques digressions dans lesquelles on reconnaît moins « l'historien que le disciple de Socrate, quelques plaisanteries qui paraîtraient aujourd'hui ou peu nobles « ou peu piquantes, quelques maximes devenues communes par la fréquente application qu'on en a faite « depuis. Ces légers défauts sont abondamment rache-

« tés par le mérite du fond et surtout par l'élégance « du style, si également soutenue, que la Cyropédie est « peut-être, de toutes les productions de Xénophon, « celle qui lui a le plus justement acquis les titres d'a- « beille ou de muse attique. »

Pour nous, si en étudiant cet ouvrage, nous y voyons les idées et les mœurs des Grecs, et particulièrement des Spartiates, transportées chez les Perses, la doctrine morale et politique de Socrate mise en action dans la vie d'un prince barbare, des systèmes d'éducation et de gouvernement méthodiquement exposés sous la forme de récits, un traité transformé en histoire, un conquérant en philosophe; si tous les détails et toutes les couleurs des narrations s'adaptent à ce plan artificiel, si la série des faits et leur chronologie sont altérées par des interversions, des additions et des lacunes, si un Cyaxare second vient s'interposer entre Astyage et Cyrus, nous n'hésiterons point à dire avec Cicéron : *Cyrus ille a Xenophonte, non ad historiæ fidem scriptus, sed ad effigiem justi imperii.* Nous reléguerons parmi les fictions tout ce qui, dans les aventures, les fictions et les discours de Cyrus, portera un caractère de philosophie socratique, et tout ce qui ne se conciliera point avec l'ensemble des notions historiques relatives au sixième siècle avant l'ère vulgaire. Mais il restera néanmoins, sur quelques circonstances de la vie de Cyrus, un choix à faire entre les récits d'Hérodote, de Ctésias, de Justin et de Xénophon; et il se pourrait qu'à l'égard d'un petit nombre d'articles, les traditions adoptées par l'auteur de la Cyropédie nous parussent préférables.

On a besoin, pour lire avec fruit cet ouvrage, de quelques observations préliminaires sur la géographie

de Xénophon; car cet écrivain assigne à quelques-uns des peuples dont il parle des positions fort différentes de celles qui leur sont ordinairement attribuées. C'est l'objet de deux savants mémoires de Fréret. D'abord les Indiens de la Cyropédie sont un peuple voisin des Arméniens à huit cents lieues de distance de l'Inde proprement dite : ce sont, selon Fréret, des habitants de la Colchide, originaires d'Éthiopie. Les Éthiopiens, en effet, ont été qualifiés Indiens par plusieurs anciens auteurs, spécialement par Virgile. Ce poëte, dans ses Géorgiques, dit en parlant du Nil :

.....Septem discurrit in ora
Usque coloratis amnis devexus ab Indis;

et, au sixième livre de l'Énéide, il fait prédire par Anchise les conquêtes d'Auguste au delà des Garamantes et des Indiens :

.....Super et Garamantas, et Indos
Proferet imperium.........

Il s'agit des villes conquises sur les Éthiopiens par cet empereur. Xénophon applique de même le nom de Chaldéens, non aux habitants de la Babylonie, mais aux Chalybes situés au nord de l'Arménie : ces Chalybes sont aussi nommés Chaldéens dans un passage de Strabon; et ils ont conservé ce nom jusqu'au dixième siècle; car l'empereur Constantin Porphyrogénète, dans la description de l'Empire, appelle *Chaldia* le pays dont Trébisonde est la capitale, et qui comprenait des cantons arméniens. Plusieurs fois il est parlé de la Bactriane dans la Cyropédie : le roi d'Assyrie l'investit, après avoir subjugué les Arabes et tous les Syriens : elle reçoit comme ami, allié et ambassadeur, Abradate, roi de la Susiane. Ce n'est donc pas la Bactriane située à l'extrémité orientale de la Perse, entre l'Oxus et les montagnes de l'Inde. Car peut-on

supposer que le roi d'Assyrie, avant d'attaquer les Mèdes, aurait commencé par porter la guerre à une distance de trois cents lieues, dans un pays séparé du sien par la Médie et la Perse? Peut-on concevoir qu'Abradate eût osé traverser sans troupes et en simple ambassade ces deux royaumes contre lesquels il avait pris les armes? Fréret considérant que le mot *Baster*, d'où vient Bactriane, signifie en général l'Orient, place la Bactriane de la Cyropédie au levant de la Babylonie, dans le voisinage de la Susiane. Cette conjecture heureuse et qui résout beaucoup de difficultés est appuyée sur un grand nombre d'anciens textes. Enfin Xénophon parlera des Hyrcaniens, des Saces et des Cadusiens, et la description qu'il fera des marches de l'armée des Perses ne sera claire et intelligible qu'autant que l'on placera ces trois peuples à peu de distance de Babylone; et par conséquent il ne faudra point les confondre avec des nations connues sous ces mêmes noms, qui étaient voisines de la mer Caspienne : car il y a tout lieu de croire que les Hyrcaniens habitaient le pays actuellement nommé Irac, Irac-Arabi, ou Iracaïn, mots qui se rapprochent assez d'*Hyrcania*. Ce pouvait être une peuplade détachée qui, par l'Atropatène, province septentrionale de la Médie, avait pénétré dans les plaines de l'Assyrie. Nous apprenons de Strabon que ces émigrations étaient fréquentes chez les Hyrcaniens. La position des Hyrcaniens de la Cyropédie étant une fois établie, celle des Saces et des Cadusiens doit l'être, puisque ces trois peuples sont représentés comme voisins. L'origine des Saces est indiquée par l'épithète ἱπποτοξόται, archers à cheval, que Xénophon leur applique. Les cavaliers scythes combattaient avec l'arc

sans descendre de leurs chevaux, et nous savons d'ailleurs par Hérodote et par Pline que les Perses donnaient à tous les peuples scythiques le nom de Saces. Quant aux Cadusiens, Fréret soupçonne que c'étaient des Arabes sédentaires, semblables à ceux qu'on appelle encore aujourd'hui Khadesi ou Hhadesi, et qui, au temps de Cyrus, habitaient des villes bâties au midi et à l'occident de l'Euphrate. Quelque plausibles que soient ces conjectures de Fréret, toujours est-il fâcheux qu'on en ait besoin, et que la nomenclature géographique de la Cyropédie n'ait pu se passer de ce commentaire. Cette application extraordinaire des noms de plusieurs peuples et de plusieurs pays pourra bien vous sembler, Messieurs, un indice de plus du caractère essentiellement romanesque de l'ouvrage.

Vous avez remarqué la brièveté, la noble simplicité de l'exorde d'Hérodote : celui de la Cyropédie est bien plus long, il est surtout bien plus artificiel. « Je considérais un jour (c'est la traduction de M. Dacier) « combien de démocraties ont été détruites par des citoyens qui aimaient mieux vivre sous un autre gou« vernement; combien de monarchies et d'oligarchies ont « été renversées par des factions populaires; combien « d'ambitieux, qui ayant entrepris de s'emparer de la « puissance suprême, en ont été presque aussitôt dé« pouillés; et avec quel étonnement on parle de l'habileté « et du bonheur de ceux qui ont su la conserver, quelque « peu de durée qu'ait eu leur règne. Ensuite portant mes « regards sur les maisons des particuliers, je voyais que, « dans celles même où il y a le moins de domestiques, « les maîtres ne parviennent pas toujours à être parfai« tement obéis. J'observais, d'un autre côté, que les bœufs,

« les chevaux se laissent conduire par ceux qui les soi-
« gnent ; qu'en général tous ces gens qu'on appelle pas-
« teurs exercent sur les animaux confiés à leur garde,
« une autorité absolue, et que ces animaux leur sont plus
« soumis que ne le sont les hommes à celui qui les gou-
« verne. Les troupeaux, me disais-je, suivent constam-
« ment le chemin qui leur est marqué par le berger; ils
« paissent dans les champs où il les mène, et s'abstien-
« nent d'entrer dans ceux qu'il leur interdit. Ils le lais-
« sent user à son gré du profit qu'ils lui rapportent : ja-
« mais on ne les vit se révolter, soit pour l'en priver,
« soit pour se soustraire à son obéissance. Tout autre
« que ce maître, qui jouit de ce qu'ils produisent, ne les
« trouverait ni aussi dociles, ni aussi doux ; à la différence
« des hommes, qui ne s'élèvent contre personne avec plus
« de violence, que contre ceux en qui ils croient aperce-
« voir le dessein de les dominer. Je concluais de ces
« réflexions qu'il est plus facile à l'homme de gouverner
« les animaux de toute espèce que ses pareils. Mais quand
« je vins à considérer que le Perse Cyrus a maintenu sous
« ses lois une multitude innombrable d'hommes, de
« villes, de nations, je changeai de façon de penser. Je
« compris que bien loin qu'il soit impossible de gouver-
« ner les hommes, ce n'est pas même une chose difficile,
« pour qui se conduit avec adresse. En effet, des peuples
« éloignés des États de Cyrus, je ne dis pas de plusieurs
« journées, mais de plusieurs mois de chemin, dont les
« uns ne l'avaient jamais vu, les autres ne pouvaient
« espérer de le voir, ont reconnu volontairement son
« empire. Aussi, entre tous les souverains que la nais-
« sance ou le droit de conquête ont placés sur le trône,
« il n'y en a point qui puisse être comparé à ce prince

« pour l'étendue de la domination. Le roi des Scythes, « maître d'un peuple nombreux, n'oserait tenter de re- « culer ses frontières aux dépens de ses voisins : il s'es- « time heureux de pouvoir contenir ses sujets naturels. « On peut dire la même chose du roi de Thrace, du roi « d'Illyrie et de plusieurs autres rois. Car on sait qu'il « existe encore aujourd'hui en Europe des nations qui « se régissent par leurs propres lois et sont indépendan- « tes les unes des autres. Cyrus, voyant que l'Asie était « peuplée de ces nations autonomes, se mit en marche « à la tête d'un petit corps de Perses, auquel se joigni- « rent les Mèdes et les Hyrcaniens. Avec cette armée, il « subjugua les Syriens, les Assyriens, les Arabes, les « habitants de la Cappadoce, des deux Phrygies, de la « Lydie, de la Carie, les Phéniciens et les Babyloniens. « Bientôt la Bactriane, l'Inde, la Cilicie subirent le « même sort, ainsi que les Saces, les Paphlagoniens, « les Mariandyns et plusieurs autres peuples qu'il serait « trop long de nommer. Il assujettit pareillement les « Grecs établis dans l'Asie; puis descendant vers la mer, « il conquit l'île de Chypre et l'Égypte. Que de nations « qui n'entendaient point sa langue et qui ne s'entendaient « point entre elles! Tel fut néanmoins l'effet de la ter- « reur de son nom, répandue dans cette immensité de « pays, que personne n'osa rien entreprendre contre son « autorité. Il sut d'ailleurs si bien gagner l'affection de « ses nouveaux sujets qu'ils désiraient tous n'avoir jamais « d'autre maître. C'est ainsi qu'il parvint à réunir sous « son empire un si grand nombre de provinces, qu'un « voyageur, partant de la capitale et dirigeant sa route « vers le levant ou le couchant, vers le septentrion ou le « midi, aurait eu de la peine à les parcourir toutes. L'ad-

« miration que m'inspirait un tel homme, m'a porté à « faire des recherches sur son origine, sur son caractère et sur l'éducation qui l'a rendu si supérieur aux « autres princes dans l'art de régner. Je vais donc essayer de raconter ce que j'en ai ouï dire, et ce que « j'en ai pu découvrir par moi-même. »

Ainsi Xénophon se propose de montrer, par l'exemple de Cyrus, comment on peut acquérir et conserver la puissance absolue : c'est un succès qui n'est réservé, selon lui, qu'à ceux qui tiennent de la nature, des qualités éminentes perfectionnées par l'éducation. Or Cyrus, né du roi de Perse, Cambyse, et de Mandane, fille du roi des Mèdes, Astyage, possédait, outre les agréments extérieurs, une âme sensible, avide d'instruction et de gloire; et l'éducation développa chez lui toutes ces qualités naturelles du corps et de l'esprit. Il fut élevé selon les usages de la Perse, où les enfants, dit-on, n'étaient point, comme en d'autres pays, abandonnés aux soins de leurs parents. L'État s'emparait de tous les élèves, pour les assujettir à un régime commun. Le palais du roi et les édifices où les magistrats tenaient leurs audiences étaient situés dans une grande place appelée Éleuthère, comme qui dirait libre ou libérale. On avait relégué loin de ce lieu l'industrie et le commerce, de peur qu'un tel voisinage ne troublât, par ses mouvements et ses bruits, les exercices de la jeunesse. Xénophon divise cette place en quatre parties : la première est destinée aux enfants, la seconde aux jeunes gens, la troisième aux hommes faits, la quatrième à ceux qui ont passé l'âge de porter les armes. Chacun est obligé de s'y rendre tous les jours, dans son quartier; les enfants et les hommes faits dès

l'aurore; les jeunes gens au moment quelconque où on les appelle, et les vieillards aussi assidûment que le permet leur âge. Chacune de ces quatre classes a douze chefs qui correspondent aux douze tribus entre lesquelles la nation est divisée. Les chefs de la quatrième classe sont choisis entre les personnes qui la composent; il en est de même à l'égard de la troisième classe; mais la seconde, celle des jeunes gens, est gouvernée par douze hommes faits, et la première, celle des enfants, par douze vieillards. Ce n'est point du tout une éducation littéraire qu'on donne aux élèves de ce premier âge. Comme il s'élève entre eux des querelles, que souvent ils s'accusent réciproquement de larcins, de violences, de paroles injurieuses et d'autres méfaits, chaque gouverneur emploie la plus grande partie du jour, τὸ πλεῖστον μέρος τῆς ἡμέρας, à juger ces constestations, à prononcer des peines soit contre les coupables, soit contre les accusateurs qui ne prouvent point ce qu'ils ont avancé. Il punit surtout l'ingratitude et l'effronterie; il recommande la tempérance et la soumission aux magistrats; il enseigne à supporter la faim et la soif. Les enfants ne vont point prendre leurs repas chez leurs parents, ils mangent en commun sous les yeux de leur maître et aux heures qu'il lui plaît d'indiquer. Chacun d'eux apporte du pain et du cresson, avec un vase de terre pour puiser de l'eau à la rivière : voilà toute leur nourriture. Le surplus de l'éducation consiste dans les exercices de l'arc et du javelot; mais il faut de plus que certains enfants soient quelquefois appelés à juger en première instance les démêlés de leurs camarades. Ainsi sont élevés les fils des Perses depuis leur naissance jusqu'à leur sei-

sième ou dix-septième année. A ce terme, on passe dans la seconde classe et on y reste dix ans.

Durant la nuit, les jeunes gens veillent auprès des tribunaux bâtis sur la place Éleuthère. C'est une garde pour la ville et un moyen de s'assurer de leur sagesse. Selon Xénophon, cet âge de dix-sept à vingt-sept ans est celui qui a le plus besoin d'être surveillé. Pendant le jour, ces élèves sont à la disposition des magistrats pour toute espèce de services publics; et, lorsqu'on ne les y emploie point, ils sont tenus d'être dans leur quartier. Quand le roi va à la chasse, ce qui arrive fréquemment, il s'y fait accompagner par la moitié de ces jeunes gens, dont chacun doit porter un arc, un carquois garni de flèches, une épée ou une hache, un bouclier et deux javelots. Ces élèves, à la suite du roi, emportent à la chasse leur dîner, qui consiste, comme celui des enfants, en pain et en cresson; mais la quantité en est plus forte. Ils n'interrompent jamais leur chasse pour manger; ils la prolongent quelquefois d'un jour à l'autre; et alors ces deux journées sont réputées n'en faire qu'une, parce qu'ils n'ont fait qu'un seul repas. Si la chasse a été heureuse, on leur permet d'ajouter à leur cresson une partie du gibier qu'ils ont tué. Cependant l'autre moitié des jeunes gens est restée à la ville : elle s'y occupe d'exercices gymnastiques et militaires; on l'emploie quelquefois à rechercher les malfaiteurs et à poursuivre les brigands.

L'âge viril s'étend de vingt-six ou vingt-sept ans à cinquante-un ou cinquante-deux. Cette troisième classe, dans laquelle on prend la plupart des fonctionnaires publics, est surtout celle des guerriers de l'empire. Leurs

armes sont celles avec lesquelles on combat de près : une cuirasse sur la poitrine, une hache ou une épée à la main droite, un bouclier au bras gauche. Du reste, les hommes faits, lorsqu'ils ne sont point appelés à la guerre ou à remplir quelque fonction, sont obligés aussi de se tenir dans leurs quartiers, toujours prêts à exécuter les ordres des magistrats. Enfin à cinquante-un ou cinquante-deux ans, on appartient à la quatrième classe; on est ancien; on a le privilége de ne plus porter les armes hors de sa patrie; on y reste pour veiller aux intérêts communs, pour remplir des fonctions politiques, électorales et surtout judiciaires.

Xénophon ne tient compte, dans la Perse, que de cent vingt mille hommes. Il est vrai que tous les Perses naissent avec des droits égaux; mais quiconque n'a point passé par le premier des quatre degrés qui viennent d'être indiqués, n'est jamais admis dans aucune des trois classes supérieures. La population politique se restreint à ceux qui sont parvenus à la troisième et à la quatrième. Or on ne reçoit dans celle des enfants que ceux à qui leurs pères peuvent fournir, sans les faire travailler, le pain et le cresson de chaque jour. Qui n'a pas moyen de les entretenir ainsi, chasseurs, apprentis soldats ou oisifs, les garde à la maison et les occupe d'arts mécaniques ou de détails mercantiles, en sorte que l'industrie et le commerce demeurent exclus de ce système d'institutions. Toutes les prérogatives, toutes les dignités civiles et militaires sont réservées à ceux qui n'ont aucune profession, aucune part dans le travail véritablement social, mais qui passent successivement par les quatre quartiers de la place

Éleuthère, et qui ont eu l'honneur, dans leur jeunesse, d'accompagner le roi à la chasse, au lieu d'étudier ou de travailler.

La première observation à faire sur cet exposé est que Xénophon est le seul historien antique qui attribue aux Perses de pareilles coutumes. Déjà Hérodote vous les a dépeints sous de tout autres couleurs. Dans la suite, il ne vous fera voir en eux qu'une nation molle et servile, qui ne tenait de son éducation, de ses institutions, aucune habitude énergique ou honorable; et, chez lui, leurs armées traînées en Grèce par leurs rois, ne seront que des troupeaux d'esclaves, incapables, malgré leur multitude, de se mesurer avec des hommes libres. Vous apercevrez bien un peu plus de vigueur ou d'activité dans quelques-uns de leurs chefs; mais ils n'égaleront jamais en talent, en courage, les guerriers d'Athènes ou de Sparte. Dira-t-on que les Perses dont parle Xénophon sont contemporains de Cyrus, et qu'Hérodote ne nous montrera que des sujets de Darius ou de Xercès? Alors il faudrait expliquer comment s'est opérée en un siècle, en un demi-siècle, une dégradation si complète. Il est plus simple de dire avec Cicéron que la Cyropédie n'est point un tableau historique, *non ad historiæ fidem*. Xénophon transporte chez les Perses des pratiques et des mœurs lacédémoniennes, en les modifiant ainsi qu'il convient au plan de son ouvrage. Joachim Camérarius a fait l'un des premiers cette remarque, reproduite depuis, avec plus de développements, par Mill, Zeune et Weiske. Ces savants se plaignent de retrouver ici et en d'autres parties de la Cyropédie plusieurs traits des institutions de Lycurgue et des usages laconiques. A l'instar des

rois de Sparte, le roi des Perses préside, dans Xénophon, aux cérémonies sacrées, et n'a d'ailleurs qu'une autorité fort restreinte. De part et d'autre, on révère également les vieillards; on porte dans les lieux publics un extérieur grave, on marche en silence et à pas comptés. A la guerre même, les Perses semblent imiter encore les Spartiates; comme eux, ils se couronnent en commençant le combat; ils ont presque le même costume militaire; ils assignent les mêmes places aux officiers, aux généraux. Il convenait donc à Xénophon qu'il y eût en Perse, ainsi qu'à Lacédémone, une éducation commune à tous ceux qui devaient devenir citoyens ou hommes publics.

L'auteur de la Cyropédie ne s'est pourtant pas astreint à copier, trait pour trait, les institutions lacédémoniennes. Il se contente d'y puiser quelques-uns des éléments du système politique qui lui semble le plus légitime et le plus parfait : *Ad effigiem justi imperii*; et comme il règne assez d'ordre et de symétrie dans ce tableau, comme il s'y mêle des idées morales, on a supposé quelquefois que tout y tendait le plus heureusement du monde au bien public, à la perfection des mœurs, à la plus grande gloire de l'État. Cette espèce d'utopie a obtenu beaucoup d'éloges: Rollin et d'autres modernes l'admirent le plus qu'ils peuvent. Nous nous permettrons, Messieurs, d'examiner si elle repose en effet sur les véritables bases de la société.

Le corps social a des éléments naturels qui sont d'une part les personnes associées, et de l'autre les choses mises en commun et placées sous des garanties communes. Sans doute il faut des institutions pour que ces éléments se conservent et prospèrent. Mais ces ins-

titutions ne sont après tout que des moyens; la fin est de maintenir la sûreté et la liberté des personnes, la propriété, l'abondance et l'utile emploi des choses. Il serait déraisonnable d'instituer et de combiner les moyens au détriment de la fin, d'employer les instruments à mutiler les matériaux de l'ouvrage. Or Xénophon semble ne tenir aucun compte, n'avoir même conçu aucune idée des droits individuels à garantir aux hommes, ni de l'ordre à maintenir dans les divers genres de productions et de propriétés. Il relègue hors de son système, l'industrie, le commerce et tous les intérêts personnels, il les laisse, pour ainsi dire, en proie au pouvoir. Tout est bien, à ses yeux, pourvu qu'il y ait des guerriers, des juges, des magistrats, une autorité suprême; il ne sait point, il ne veut pas savoir qu'une cité se compose essentiellement d'hommes libres et laborieux; que la société devient, à mesure qu'elle se perfectionne, un vaste laboratoire; et qu'au fond, gouverner n'est autre chose que préserver le travail et les travailleurs de tous les genres d'injustices et d'entraves. Tels n'étaient point, il est trop vrai, les anciens États, soit monarchiques soit républicains; ils ne différaient que par des manières diverses de constituer la puissance, et se ressemblaient à peu près par l'affaiblissement ou l'anéantissement absolu des droits individuels.

La première association de plusieurs individus est établie par la nature et consiste dans les relations sacrées que le mot de famille exprime; mais Xénophon commence par relâcher ces liens domestiques, si même il ne les rompt pas tout à fait. Vous le voyez qui dépeuple, autant qu'il peut, les maisons, pour encombrer les quatre quartiers de sa prétendue place Éleuthère,

d'où il a banni toute fabrique, tout négoce, tout travail social proprement dit. Là les journées et les années se passent à juger des querelles d'enfants et à exercer la jeunesse au seul métier des armes. On ne sort de cette enceinte que pour aller à la chasse ou à la guerre, ou pour être employé à des services publics : aucune autre industrie ne peut y naître ni s'y développer; et, s'il n'existait ailleurs des travaux agricoles et mécaniques dont Xénophon ne daigne point parler, sa cité ne subsisterait pas un seul jour. On dirait qu'il s'applique le plus possible à séparer les familles laborieuses, c'est-à-dire le vrai corps social, de celles qui ne seront appelées qu'à le défendre et à le gouverner. Il opère cette division d'une manière encore plus tranchante qu'on ne l'a fait à Sparte et à Rome, où pourtant de simples essais de ce système ont amené bien assez de dissensions, d'infortunes privées et de calamités publiques.

Je crois de plus que Xénophon a fait une très-fausse division des quatre âges. Il prolonge l'enfance jusqu'à seize ou dix-sept ans. C'est y comprendre l'adolescence, qui à tous égards en doit être distinguée. Quoique le développement des organes et les progrès des facultés soient en effet plus lents dans l'espèce humaine que dans plusieurs autres espèces animales, la plupart des individus deviennent, dès leur dixième ou douzième année, susceptibles d'un régime de vie tout à fait différent de celui qui convenait à la pure enfance. Ce sont les mauvaises institutions, bien plus que la nature, qui retardent tous les progrès : il suffit, pour rester enfant, d'être traité comme tel; et il n'est que trop possible de frapper de stérilité des années qu'une plus sage éducation rendrait indéfiniment fécondes. Non, Mes-

sieurs, il n'est point d'industrie dont on ne puisse faire, avant dix-sept ans, un apprentissage plus ou moins heureux; point d'instruction dont on ne soit en état de profiter, si elle est donnée raisonnablement. La puérilité ne s'étend jusqu'à ce terme que lorsqu'elle est entretenue par le soin des maîtres et par le caractère pédantesque des leçons. Il faut beaucoup d'art pour ralentir à ce point l'essor des premières pensées, l'élan des jeunes imaginations, et pour condamner à des habitudes purement passives une partie si considérable de la vie humaine. Mais lorsqu'on y réussit effectivement par des pratiques pareilles à celles que Xénophon conseille, j'avoue qu'il devient plus facile de maîtriser les âges suivants, et de n'en faire que des degrés, des variations d'un perpétuel automatisme; et je ne puis disconvenir que c'est ainsi qu'on a conçu fort souvent l'art de gouverner les humains.

Dans la Cyropédie, les enfants des Perses vont jusqu'à seize ou dix-sept ans à cette école commune pour apprendre la justice, comme ailleurs on va étudier les lettres et les sciences. Ce sont les termes de l'auteur, et l'on n'a pas manqué de préconiser aussi cette idée. Assurément la justice est le premier et le plus général intérêt : l'éducation sans doute en doit enseigner les règles, inspirer l'amour et inculquer l'habitude. Mais qu'un élève jusqu'à dix-sept ans ne puisse pas, ne doive pas comprendre beaucoup d'autres choses, c'est une exagération bizarre et pernicieuse. Quoiqu'il soit à propos peut-être d'appeler quelquefois des enfants ou des adolescents à juger les démêlés qui s'élèvent entre leurs émules, encore oserai-je dire que cette imitation des jugements civils, quand elle devient habituelle ou

fréquente, prend un caractère puéril qui ne lui laisse aucune sorte d'utilité. Un véritable apprentissage n'est point un cours de singeries. Enfin, malgré ce qu'en a pensé Xénophon, malgré ce qu'en a dit J.-J. Rousseau, et quel que soit le désintéressement de ces deux grands écrivains, quand ils contestent l'influence salutaire des arts, des sciences et des lettres, je suis persuadé que ces études, essentiellement humaines et sociales, doivent occuper une très-grande place dans l'éducation de l'enfance et de la jeunesse.

Tous les avantages de la société proviennent des travaux qui arrachent à la nature ses bienfaits, les modifient, les disposent à satisfaire pleinement nos besoins et les transportent dans tous les lieux où l'on en voudra faire usage. Or ces diverses branches d'industrie supposent de très-grands développements de l'intelligence humaine. Car notre force physique est d'elle-même assez étroitement bornée, et n'acquiert une puissance indéfinie que lorsqu'elle est dirigée par la pensée. Tout le pouvoir de l'homme est dans sa science, comme l'a dit Bacon : *Tantum potest quantum scit*. Les machines, depuis les plus simples jusqu'aux plus compliquées, sont des conceptions de la raison et du génie; et les membres humains ne sont aussi que des machines plus flexibles qui reçoivent immédiatement les directions et les mouvements variables que la pensée leur communique. Il est assez rare qu'il n'entre que de la force, sans habileté, dans le travail de l'ouvrier; et, lorsqu'il arrive en effet qu'il n'y ait plus qu'un pur mécanisme, c'est que l'expérience et le calcul ont élevé l'art au plus haut degré de précision. Mais observez d'ailleurs, Messieurs, que les travaux individuels ne sont

aussi accomplis et aussi utiles qu'ils peuvent l'être que lorsqu'ils tendent à un but commun, et lorsque leur division a garanti l'abondance et la perfection des produits. Toute entreprise industrielle a donc besoin d'un directeur qui sache tirer des bras, des instruments et des matières le plus grand parti possible, soit qu'il travaille immédiatement lui-même, ou qu'il préside aux travaux des autres; soit encore qu'il possède en propre les matériaux à mettre en valeur, soit qu'il les tienne d'autrui à des conditions quelconques. Dans tous les cas, sa fonction exige un exercice très-actif des facultés intellectuelles; elle suppose un grand fonds de connaissances acquises, des progrès dans plusieurs sciences, histoire naturelle, chimie, physique, calcul, géométrie, mécanique, navigation, géographie, astronomie, un enseignement qui propage ces sciences fécondes, et des hommes de génie qui les agrandissent. Sans de tels moyens, les sociétés demeurent et vieillissent dans l'enfance.

Ces études sont, je l'avoue, distinctes de celles qu'on appelle particulièrement littéraires, et dans lesquelles on comprend, avec l'art de parler et d'écrire, la philosophie et l'histoire. Mais aucun genre de connaissances véritables ne se répandrait au sein d'un peuple, où les esprits ne seraient pas exercés de bonne heure dans l'analyse du discours, de la pensée et de la société; car ce sont là les notions qui rendent toutes les autres accessibles, communicables et applicables. On compromet donc le sort de la cité, quand on laisse arriver ses élèves à l'âge de dix-sept ans, sans leur avoir fait contracter, par l'étude des lettres, de bonnes habitudes intellectuelles : ils ont besoin, même avant leur dixième ou douzième année, de premières leçons, élé-

mentaires sans doute, mais précises et suffisantes pour que la communication des idées morales et industrielles s'opère chez eux par le discours parlé ou écrit. Sans cette instruction, ils n'entreraient point assez réellement en société; et il deviendrait trop aisé de les dépouiller de leurs droits, trop difficile de les leur rendre. Disons plus, les intérêts publics ne seront garantis qu'autant que plusieurs de ces élèves acquerront, après leur douzième année, de bien plus profondes connaissances grammaticales, littéraires, historiques et philosophiques, et que toutes les générations seront entraînées par le progrès indéfini des lumières. Il n'en faut pas moins pour que des mœurs pures et fortes, des lois justes et sages s'établissent et se maintiennent au sein d'un vaste État. L'organisation de la société réclame toute la puissance de l'intelligence humaine, le concours de tous les arts, l'activité de tous les talents, et tous les bienfaits du génie.

Après avoir fait durer l'enfance jusqu'à seize ou dix-sept ans, Xénophon étend sur les dix années suivantes, le nom de jeunesse ou plutôt d'adolescence, ainsi qu'a traduit M. Dacier. Adolescent correspond en effet à ἔφηϐος; mais ce mot s'applique si mal à un homme de vingt-cinq ou vingt-sept ans, que cette version fidèle suffirait pour manifester le vice d'un tel système. Cet âge que la Cyropédie représente comme soumis à une vigilance plus rigoureuse, à un régime plus impérieux, est précisément celui où, selon les lois de la nature et selon la plupart des lois positives, on prend une place dans la société, en embrassant une profession, en s'associant à des entreprises laborieuses, souvent même en devenant chef d'établissement ou

père de famille. Ces générations actives que le corps social appelle à lui pour réparer ses pertes et ranimer sa vigueur, Xénophon prétend les retenir dans le second quartier de sa place gymnastique : il les y perfectionne dans leurs exercices; il les envoie passer les nuits dans les corps de garde, et les jours à la suite des chasses royales, à moins que leurs gouverneurs n'aient d'autres ordres à leur donner. Il condamne à cette oisiveté pénible tous ceux à qui leurs parents peuvent fournir du pain et du cresson; tous ceux qui sont destinés à exercer des fonctions militaires ou civiles. Sans doute, l'âge dont il s'agit est appelé plus qu'aucun autre à s'armer pour défendre la patrie, quand ses droits sont menacés; mais ce n'est point une raison pour qu'il ne tienne à elle par aucune autre industrie civique. L'État ne subsiste que par la distribution et la continuité de tous les genres de travaux; et si les hommes qui aspirent à des rangs distingués parviennent à leur vingt-septième année sans entrer dans aucune de ces carrières, si ceux qui s'y engagent demeurent dégradés, et presque flétris, on a peine à concevoir d'où pourront jamais éclore les germes de la prospérité publique.

En même temps qu'il prolonge jusqu'à vingt-sept ans l'adolescence, Xénophon fait commencer à cinquante-deux, la vieillesse, en sorte que l'âge mûr ou des hommes faits ne comprend que vingt-cinq années. Au fond, Messieurs, il est bien naturel que lorsque l'enfance a été si longue, la vieillesse le soit aussi; et telle est encore, à cet égard, la puissance des institutions, qu'en perfectionnant un peu celles de la Cyropédie, on arriverait peut-être à ne plus trouver dans

un État que des enfants et des vieillards, des élèves et des invalides; ce qui simplifierait extrêmement l'art de gouverner les peuples. Mais si par hasard on se proposait pour fin le bien-être du corps social et non la commodité de ceux qui le régissent, on chercherait au contraire à mettre en valeur la plus grande partie de la vie humaine, et l'on trouverait facilement des moyens d'ouvrir plus tôt la carrière et de la fermer bien plus tard. La sage et bienfaisante nature destinait l'homme à une vie active : elle avait resserré dans de justes bornes le temps des progrès, et en des limites bien plus étroites celui de la décadence. Mais nous n'avons rien négligé pour les allonger l'un et l'autre; nous avons tant fait qu'ils ont empiété de plus en plus sur l'intervalle qui les séparait, et qu'ils ont presque dévoré notre vie entière. Ce Xénophon qui, suivant ses biographes, a duré quatre-vingt-dix ans, n'en aurait vécu, selon son propre système, que vingt-cinq : il en aurait passé vingt-sept à se former et trente-huit à décroître; en tout soixante-cinq à n'être pas encore ou à n'être plus un homme fait. Non, Messieurs, nous ne sommes pas nés à des conditions si dures : tel n'est point l'ordre naturel; et tel n'est pas non plus l'ordre social, puisqu'il doit tendre à perfectionner notre espèce, à développer et entretenir nos facultés, à multiplier et à perpétuer nos véritables jouissances. Il est temps d'apprécier ces rêves politiques : l'admiration qu'on leur a prodiguée n'a pas été la moins pernicieuse des superstitions. Ils ont entraîné la science politique dans les voies les plus fausses : ils l'ont accoutumée à révérer je ne sais quel intérêt général, tout à fait distinct de l'ensemble des intérêts individuels, et à faire

du pouvoir qui gouverne toute autre chose que le garant de la sûreté, de la liberté, des propriétés et de l'industrie des gouvernés. Nous n'aurons point à examiner la république de Platon, elle n'a rien d'historique même dans les formes. On l'a souvent comparée à la Cyropédie, et plusieurs ont donné la préférence à l'ouvrage de Xénophon. Ce sont deux romans qui se rattachent au même genre d'abstraction, et qui sont presque également étrangers à l'étude des besoins de la société. Il faut croire, pour l'honneur de Socrate, que sa philosophie a été fort altérée par l'imagination de ses deux disciples. Leurs systèmes tendraient tout au plus à établir un gouvernement, mais non assurément à constituer une nation. Leurs regards ne se portaient point sur la classe laborieuse à laquelle il appartient de dire : L'État, c'est nous.

HUITIÈME LEÇON.

SUITE DU RAPPROCHEMENT DE LA CYROPÉDIE ET DE L'HISTOIRE DE CYRUS CONTENUE DANS HÉRODOTE.

Messieurs, je me suis arrêté longtemps, dans notre dernière séance, aux premières pages de la Cyropédie, parce qu'elles contiennent les fondements de tout l'édifice que Xénophon va construire. Cyrus a reçu jusqu'à douze ans l'éducation dont le plan vous a été tracé et qu'on a supposée commune à tous les enfants perses. Sa mère Mandane le conduit alors en Médie, à la cour d'Astyage, et vous présumez bien qu'il va y paraître un petit prodige : il charmera son aïeul par des saillies spirituelles, il gagnera tous les cœurs par ses manières nobles et gracieuses. L'éclat de cette cour magnifique ne l'éblouira point, et sans rien condamner, il saura se maintenir dans les principes austères dont il est imbu. S'il assiste à un repas somptueux, il s'étonnera qu'on ait pris tant de peine pour un besoin auquel du pain et du cresson suffisent. Au lieu de louer l'adresse merveilleuse de l'échanson Sacas, il promettra de la surpasser; et aussitôt il s'avancera d'un air grave, la serviette sur l'épaule, et tenant la coupe de trois doigts, il la présentera au roi avec une grâce et une dextérité qui raviront tous les spectateurs. « O Sacas, s'écriera-t-il, pauvre Sacas, te voilà perdu; j'aurai ta charge, et je ne goûterai pas comme toi la liqueur avant de l'offrir. » Si on lui demande pourquoi il a négligé cette cérémonie, « ce « n'est point oubli, répondra-t-il, mais j'ai craint que

« cette liqueur ne fût du poison ; car j'ai vu, l'autre jour, « qu'après en avoir pris tous les convives étaient en dé« lire : ils parlaient, criaient, chantaient à tort et à tra« vers, et quand ils voulaient danser, ils ne pouvaient « plus se soutenir sur leurs jambes. » Voilà bien la morale mise en action ; et comme dit Rollin, « on ne peut « trop admirer ici l'habileté de l'historien dans l'excel« lente leçon qu'il donne sur la sobriété. Il pouvait la faire « d'une manière grave et sérieuse et prendre le ton d'un « philosophe; car Xénophon, tout guerrier qu'il était, « n'était pas moins philosophe que Socrate son maître. « Au lieu de cela il la met dans la bouche d'un enfant « et la déguise sous le voile d'une petite histoire racon« tée dans l'original avec toute la grâce et la gentillesse « possible. » Ne trouvez-vous pas que ces réflexions naïves de Rollin confirmeraient ce que nous avons dit du caractère romanesque et non historique de la Cyropédie?

Mandane retourne en Perse et Cyrus reste en Médie pour se perfectionner dans l'art de monter à cheval. Il continue de se faire admirer, estimer et aimer de toute la cour d'Astyage. C'est lui qui, au besoin, sollicite pour les jeunes seigneurs la faveur et l'indulgence du monarque. Il approchait de sa seizième année, lorsque le fils du roi des Babyloniens, faisant une partie de chasse, fut entraîné jusque sur les terres de Médie. Astyage se mit en campagne pour repousser cette agression; et Cyrus se distingua tellement dans cette guerre qu'on lui dut la victoire qu'on remporta sur le roi de Babylone. Cependant son père Cambyse le rappela en Perse, où il demeura encore un an, tout vainqueur qu'il était, dans la classe des enfants. Il passa les dix années suivantes dans celle des adolescents, et vous pensez bien qu'il

n'eut pas son pareil en adresse, en patience et en obéissance. A vingt-sept ans, on l'admit parmi les hommes faits. Après qu'il eut passé treize ans dans cette troisième classe, et par conséquent lorsqu'il eut atteint sa quarante et unième année, il partit à la tête des Perses pour aller secourir contre les Babyloniens son oncle Cyaxare, successeur d'Astyage. C'est, Messieurs, ce Cyaxare dont je vous ai plusieurs fois parlé, qui n'est inscrit que par Xénophon dans la liste des rois de Perse et que la plupart des chronologistes regardent comme un personnage imaginaire. D'un autre côté, Xénophon ne dit pas comment se nommait ce roi d'Assyrie qu'on allait combattre. Rollin et d'autres l'appellent Nériglissor, et s'il lui faut absolument un nom, celui-là en vaut bien un autre. La vérité est qu'il est à peu près impossible d'accorder ce récit de Xénophon avec ce qui subsiste, relativement à cette époque, de témoignages ou de rapports véritablement historiques. Quoi qu'il en soit, Cyrus, chargé du commandement de l'armée perse, choisit deux cents officiers nobles, dont chacun en recruta quatre autres du même rang. C'étaient en tout mille ομοτιμοι ou hommes de la même dignité; et chacun de ces mille ayant à son tour levé parmi le bas peuple, dix piquiers, dix frondeurs, et dix archers, cela composait, y compris les homotimes, une armée de trente et un mille hommes. Vous observerez, Messieurs, que ce titre d'homotimes s'appliquait à ceux qui avaient reçu l'éducation commune dans les trois premiers quartiers de la place Éleuthère. Cyrus commença, selon l'usage, par adresser une harangue à ses homotimes; il leur peignait les Assyriens comme des esclaves efféminés, vaincus d'avance par les voluptés. « Au

« contraire, ajoutait-il, vous êtes accoutumés dès l'en-« fance à une vie sobre et dure : la faim et la soif assai-« sonnent vos repas ; les fatigues sont vos plaisirs ; et « les dangers, vos délices : l'amour de la patrie et de la « gloire est votre unique passion. Mais ce qui doit vous « inspirer encore plus de confiance, c'est que je ne me suis « point engagé dans cette expédition sans avoir consulté « les dieux et imploré leurs secours. » Les dieux que Xénophon nomme ici comme les protecteurs de la Perse sont Jupiter et Vesta ; et il est bien vrai que d'une part les Perses reconnaissaient un dieu suprême, que de l'autre ils rendaient au feu un culte particulier. En remontant aux idées primitives, on rapproche aisément les mythologies diverses ; mais en cette matière, les noms et les légendes sont aussi à compter pour quelque chose, et sous ce rapport, on a pu reprocher à Xénophon d'avoir introduit chez les Perses deux divinités qui leur étaient inconnues ; car ils n'appelaient point le feu Vesta ni le roi des dieux Jupiter.

Cambyse voulut accompagner son fils Cyrus jusqu'aux frontières. A peine étaient-ils sortis du palais, qu'on vit briller les éclairs, et qu'on entendit même gronder le tonnerre, signes manifestes, dit l'historien, de la protection de Jupiter le Tout-Puissant. « Mon fils, « dit Cambyse, il est évident par les sacrifices et par « les signes qui vous sont envoyés du ciel, que les dieux « vous sont propices. Vous êtes en état d'en juger ; car « j'ai voulu que vous n'eussiez pas besoin des yeux et des « oreilles d'un interprète qui serait le maître de vous « tromper par une fausse explication des prodiges. J'ai « voulu que dans le cas où, par malheur, vous n'auriez « pas de devins auprès de vous, jamais vous ne fussiez

« embarrassé à pénétrer les significations des phénomè-
« nes célestes, et que, possédant à fond l'art de la divi-
« nation, vous pussiez toujours exécuter ce que les dieux
« vous prescriraient. » Ne voilà-t-il pas encore une belle partie de l'éducation du grand Cyrus! On l'a rendu presque aussi habile qu'un devin. Son entretien avec son père, en faisant route ensemble jusqu'aux confins de la Perse, remplit le reste du premier livre et roule sur les devoirs d'un général d'armée. Vous connaissez déjà ce dialogue socratique, par l'extrait que je vous en ai présenté dans notre dernière séance. Xénophon complète ainsi le système d'instruction politique à l'exposition duquel ce premier livre est consacré. Les suivants contiendront des récits d'exploits et d'événements : celui-ci est proprement la Cyropédie, *Cyri Pædia*, Κύρου παιδεία, *l'Institution de Cyrus*, et ce n'est que par extension que ce titre s'applique aux autres parties de l'ouvrage. Dès ce moment, vous pouvez juger du caractère de cette composition si célèbre, de l'usage qu'on en peut faire en étudiant soit l'histoire, soit la science sociale. Je crois qu'on s'exposerait également à de graves erreurs en y cherchant ou des faits ou des principes de gouvernement. Mais les intentions morales en sont très-pures et le style en est plein de grâces : à ces deux titres la Cyropédie restera toujours au nombre des ouvrages classiques, et c'est une raison de plus pour se prémunir contre les erreurs qu'elle peut répandre.

En raisonnant sur la conduite et sur l'administration des armées, Cyrus et son père arrivèrent aux frontières où se terminait la Perse; ce fut là qu'ils se quittèrent. Cambyse retourna dans sa cour, et Cyrus entra

en Médie. Il n'amenait à son oncle, le prétendu Cyaxare, que trente et un mille défenseurs; et il se trouva que l'armée ennemie allait être de deux cent mille hommes d'infanterie et de soixante mille de cavalerie. Car il était survenu au roi de Babylone de nombreux et puissants alliés, le roi de Lydie Crésus, et Artamas roi de la Grande Phrygie, et le roi de Cappadoce Aribée, et l'Arabe Maragdas, et les Grecs voisins de l'Hellespont. On ne savait pas si tous les Grecs asiatiques n'allaient point prendre parti contre Cyaxare. Il était trop tard pour envoyer en Perse demander quelques renforts. Cyrus n'imagina rien de mieux que de transformer, pour ainsi dire, en homotimes les trente mille Perses qu'il avait amenés avec les mille homotimes véritables et de leur donner à tous le même équipement, les mêmes armes. Xénophon a-t-il voulu nous insinuer par là que le moyen de rendre à une nation toute sa vigueur est d'abolir les priviléges, qui resserrent dans le petit nombre tous les avantages et toute la puissance de la société? Nous ne sommes malheureusement point autorisés par la suite de ses récits à lui attribuer une intention si raisonnable. Voici pourtant le discours qu'il fait adresser par Cyrus à l'armée : « Camarades, « nous sommes tous nés dans le même pays; vos corps « ne sont pas moins robustes que les nôtres; vos âmes « ne doivent pas être moins courageuses. Il est vrai « que, dans notre commune patrie, vous ne jouissez pas « des mêmes droits que nous; non que nous eussions « refusé de vous y associer, mais la nécessité de tra- « vailler pour vivre vous en excluait. Aujourd'hui vo- « tre subsistance est bien assurée. J'aurai soin, avec « l'aide des dieux, de pourvoir à tous vos besoins. Il

« ne tient qu'à vous, quoique vous nous soyez inférieurs « à bien des égards, de prendre des armes semblables « aux nôtres, et de partager nos dangers, notre gloire et « nos succès. En quoi pourrait-il y avoir en ces lieux « de la différence entre nous? Sans doute ce ne sera « pas du côté de la valeur : sur ce point vous saurez « bien nous égaler. » Voilà, Messieurs, l'un des plus antiques exemples de la politesse que le péril inspire à l'aristocratie.

Cyrus se mit donc à exercer tous ses soldats et à les exciter par l'espoir des récompenses; il les invitait sans distinction à sa table et voulait qu'ils y fussent traités comme lui. On est seulement un peu fâché, et même surpris de la complaisance extrême avec laquelle il écoutait les plaisanteries que se permettaient les mille homotimes sur la maladresse et la grossièreté de leurs trente mille camarades. Ces joyeux propos occupent ici beaucoup d'espace. Il est question, par exemple, d'une lettre qu'un officier aurait laissée dans sa tente. Le chef d'escouade, qui partit en courant pour l'aller chercher, fut à l'instant suivi d'un second soldat, d'un troisième et de tous les autres; et la lettre arriva escortée de l'escouade entière. Ce conte paraît fort divertissant à tous les homotimes qui l'écoutent, y compris Cyrus même: il ne se rencontre qu'un seul homme de mœurs austères nommé Aglaïtadas, qui en remarque l'inconvenance; et Cyrus et Xénophon prennent contre lui le parti de celui qui s'est moqué si agréablement de l'escouade. Au fond de quoi s'agissait-il? d'une lettre particulière, étrangère au service, qu'un officier avait préparée pour l'envoyer par occasion à l'un de ses amis en Perse. Il aurait fort bien pu aller la chercher lui-

même au lieu où il l'avait laissée, et parce que des soldats montrent beaucoup trop de zèle à lui rendre ce service personnel, il vient égayer à leurs dépens le général et l'état-major; il ajoute ce récit à ceux qu'on destine à prouver que ces malheureux seront toujours indignes par leur impéritie de l'honneur que la nécessité a conseillé de leur faire. Du reste, il est bon que Xénophon fasse mention de ces insolents dédains, car ce sont des fruits naturels du système d'éducation qu'il a exposé dans son premier livre. Il se trouvait pourtant des hommes de cœur parmi ces trente mille soldats si méprisés : du moins l'historien prête à l'un d'eux appelé Phéraulas un discours très-énergique : on avait proposé qu'après la bataille la distribution des récompenses se fît non par égales parts, mais en proportion de la bravoure de chacun; et les homotimes appuyaient fort cet avis, dans l'espoir d'être toujours jugés les plus braves. « Puisqu'il n'y a plus de distinction entre nous, « dit Phéraulas, que nous sommes tous admis à la familiarité du prince, nul doute que nous puissions aussi « prétendre à tous les prix de la valeur. Nous n'avons « aucune raison de craindre d'être jamais surpassés par « les homotimes; et, lorsque nous avons pour juge Cyrus, « qui sans doute voudra être impartial, la concurrence « n'a rien pour nous de redoutable. Les homotimes se « glorifient d'avoir été élevés à supporter le froid, la « faim, la soif : nous y avons été formés par un maître « plus rigoureux que le leur, par la nécessité, qui a su, « plus efficacement qu'aucun autre instituteur, nous apprendre à supporter les privations. Les travaux de la « guerre sont moins durs que ceux auxquels notre industrie nous a voués; quand on a marché, couru

« comme nous en portant des fardeaux énormes, les ar-
« mes ne semblent plus que des ailes. J'entre donc avec « confiance dans la carrière sans prétendre à d'autres « récompenses que celles que mes actions auront méri- « tées; et mes camarades sortis comme moi de l'ordre « du peuple sauront soutenir le défi que je porte en leur « nom à ces homotimes. »

Xénophon décrit ensuite différentes manœuvres militaires, auxquelles s'exerçait l'armée de Cyrus, et dont ce prince était de jour en jour plus satisfait. Il la passait en revue lorsqu'on vint l'avertir, de la part de Cyaxare, qu'il était arrivé des ambassadeurs du roi des Indes (vous savez, Messieurs, de quelles Indes). On lui apportait un habillement magnifique, dont le roi désirait qu'il se revêtît afin de paraître avec éclat aux yeux des Indiens. Cyrus aima mieux leur présenter soudainement le spectacle bien plus frappant de la marche et du bon ordre de son armée. « Non, dit-il à Cyaxare, je ne « me suis point vêtu de pourpre, ni paré de colliers et « de bracelets : la sueur qui coule de mon front est une « parure plus digne de moi et vous honore davantage. « Ma promptitude à vous obéir, la soumission de mes « soldats et la discipline qui règne dans leurs rangs, « voilà ce qu'il convenait de montrer à des étrangers. » Les députés indiens s'étaient chargés de demander au roi des Mèdes ainsi qu'au roi des Assyriens pourquoi ils étaient en guerre : c'est, à ce qu'il semble, ce qu'ils ignoraient tous deux; leurs armées, selon l'usage, ne s'en informaient pas, et l'historien paraît n'en rien savoir lui-même. Mais ils se disposaient de leur mieux à chasser sur les terres l'un de l'autre. Cyrus prévoyait que cette chasse allait devenir fort dispendieuse; il dit

à son oncle : « En quittant la Perse pour me rendre auprès « de vous, je n'ai pas emporté beaucoup d'argent : il m'en « reste peu : j'ai fait des gratifications extraordinaires à « mes soldats. Je sais bien que vous avez à pourvoir à « une infinité d'autres dépenses. Aussi je ne prétends « point recourir à vos trésors ; notre première attention « à nous autres princes doit être de ne jamais manquer « d'argent. Or, j'ai ouï dire que le roi d'Arménie, depuis « qu'il vous voit menacé par les Assyriens, vous traite « avec peu d'égards et vous refuse les tributs ordinaires « qu'il vous doit. Commençons par le contraindre à « payer les frais de notre guerre en Assyrie. Donnez-« moi un corps de cavalerie, et vous verrez qu'avec « l'aide des dieux, je forcerai le monarque arménien à « vous envoyer des trésors et des troupes. — Ses fils, « répondit Cyaxare, ont quelquefois chassé avec vous ; « ils s'empresseront de venir vous trouver ; il ne s'agit que « de s'emparer de l'un d'eux pour amener les choses au « point où nous voulons. » La conversation continua comme il suit : *Cyrus :* « Il faut de plus que mon des-« sein soit tenu secret. — *Cyaxare :* Assurément il les « faut surprendre au moment où ils s'y attendront le « moins. — *Cyrus :* Daignez m'écouter, et voyez si je rai-« sonne juste. Il m'est souvent arrivé de mener tous nos « Perses à la chasse vers les frontières qui séparent vos « États de ceux du roi arménien, et de me faire accom-« pagner de quelques escadrons de votre cavalerie. — « *Cyaxare :* Eh bien ! tu en peux faire autant sans éveil-« ler aucun soupçon. Pourtant si tu menais avec toi plus « de troupes qu'on n'a coutume de t'en voir à tes chas-« ses, tu inspirerais la défiance. — *Cyrus :* Voici le « moyen d'y obvier : on annonce que je projette une très-

« grande chasse, et cette nouvelle s'accréditera par l'attention que j'aurai de vous demander publiquement une escorte de cavalerie. — *Cyaxare :* A merveille; et pour rendre la chose plus vraisemblable, je feindrai de ne pouvoir te donner que très-peu de cavaliers; j'alléguerai pour raison que je veux visiter mes places frontières du côté de l'Assyrie. Mais, lorsque tu seras arrivé sur les limites de l'Arménie, je tirerai de la cavalerie et de l'infanterie qui m'accompagneront, de quoi t'envoyer du renfort; et d'ailleurs je te suivrai d'assez près pour me montrer si je suis nécessaire. »

Ce merveilleux plan de campagne fut exécuté; Cyrus offrit aux dieux des sacrifices qui lui présagèrent des succès et partit avec sa troupe pour la chasse. A peine avait-il fait les premiers pas qu'un lièvre se leva tout à coup et fut aperçu par un aigle qui fondit sur lui, le saisit avec ses serres, l'enleva et le porta sur un coteau voisin, où il le dévora. Il n'y avait plus moyen de douter de la protection des dieux. Cyrus en rendit grâce à Jupiter. Arrivé près de la frontière il prit des sangliers, des cerfs, des chevreuils, des ânes sauvages. Chaque journée se terminait par un souper commun; après l'un de ces repas Cyrus assembla ses capitaines, et leur apprit que le roi d'Arménie était l'objet de leur chasse. « Écoutez, ajouta-t-il, ce que nous avons à faire. Vous, Chrysante, vous partirez avec la moitié des troupes perses, et vous vous emparerez des montagnes dans lesquelles on dit que ce roi a coutume de se retirer quand il craint d'être attaqué. Je vous donnerai des guides; et comme ces montagnes sont couvertes de bois, j'espère fort que vous ne serez point aperçu. Je vous conseille néanmoins d'envoyer en

« avant des soldats alertes, qu'à leur habillement et à « leur petit nombre on puisse prendre pour une bande « de voleurs. S'ils rencontrent des Arméniens, ils les « arrêteront afin de les empêcher d'aller avertir leurs « compatriotes, ou bien ils les poursuivront et les écar« teront de telle sorte qu'ils ne puissent voir notre ar« mée, et qu'ils croyent n'avoir affaire qu'à une bande « de brigands. Moi, dès la pointe du jour je traverserai « la plaine avec mon armée, et je marcherai droit au « palais du roi. S'il se retire et gagne les montagnes, « ce sera à vous, Chrysante, de prendre vos mesures « pour ne pas manquer le gibier. Songez que cet expé« dition est une vraie chasse. Souvenez-vous qu'il faut « avoir occupé toutes les issues avant que les animaux « soient lancés, et que les chasseurs postés en embus« cade doivent se tenir bien cachés pour ne pas faire « rebrousser chemin à l'animal qui vient à eux. Je vous « connais à la chasse quelques habitudes dangereuses, « comme de passer les nuits sans vous coucher, et « d'excéder ainsi de fatigue tout votre monde, ou bien « d'errer sans guides, de vous engager dans des che« mins difficiles, de traverser les montagnes en courant : « je vous exhorte à modérer et régler votre marche. » Chrysante obéit à ses ordres : le jour parut, et Cyrus envoya un héraut signifier au roi d'Arménie qu'il eût à fournir sans délai des troupes et de l'argent. Ainsi finit le livre second : vous voyez quelles idées il donne du droit de paix et de guerre.

Le malheureux roi d'Arménie ne s'attendait à rien de pareil. Sa surprise et son embarras furent extrêmes. Il rassembla toutefois ses forces ; et en même temps il fit passer dans les montagnes le plus jeune de ses fils,

ses femmes, ses filles et tout ce qu'il avait de précieux. Mais, quand il apprit de ceux qu'il avait envoyés à la découverte qu'en effet Cyrus allait arriver, il perdit courage et ne songea plus à se défendre. A son exemple ses sujets s'enfuirent où ils purent, s'efforçant de mettre en sûreté une partie de ce qu'ils possédaient. Cyrus leur fit dire qu'on ne leur ferait aucun mal, s'ils se hâtaient de retourner dans leurs maisons pour n'en plus sortir; mais qu'il traiterait comme ennemis tous ceux qui prendraient la fuite. Sur cet avis, la plupart abandonnèrent le roi leur maître, qui, ne sachant que devenir, se sauva sur une hauteur où bientôt il se vit investi et forcé de se rendre comme un cerf ou un sanglier. Il venait d'apprendre que ceux qu'il avait chargés de conduire les princesses vers les montagnes, étaient tombés dans l'embuscade de Chrysante; que la reine son auguste épouse, et ses filles et ses belles-filles, et le trésor royal étaient à la disposition des Perses. Au moment où Cyrus faisait avancer le roi et sa famille au milieu de l'armée et se disposait à prononcer sur leur sort, survint Tigrane, fils aîné du monarque captif. « Vous venez à propos, lui dit Cyrus, pour « assister au procès de votre père. » Et aussitôt furent assemblés, en conseil de guerre, les capitaines des Perses et des Mèdes; les grands d'Arménie avaient aussi été mandés. On n'écarta pas même les dames; elles étaient là dans leurs chariots, avec permission de tout voir et de tout écouter. Le vainqueur donc procéda à l'interrogatoire du vaincu. « N'est-il pas vrai que vous avez « fait la guerre à Astyage, et qu'ayant succombé, vous « avez contracté l'engagement de lui payer un tribut, de « lui fournir des soldats, et de ne conserver dans votre

« pays aucune place forte? Pourquoi avez-vous trans-« gressé tous les articles de ce traité? — Parce que je « voulais m'affranchir, dit le roi, et que je trouvais beau « de recouvrer ma liberté, et de laisser cet héritage à « mes enfants. — En effet, répliqua le juge, il est glo-« rieux de recouvrer son indépendance : mais comment « auriez-vous traité ou un esclave rebelle ou un gouver-« neur prévaricateur, ou surtout un officier convaincu « d'intelligence avec vos ennemis? » Le roi d'Arménie fut obligé de convenir qu'il aurait puni de mort cette dernière infidélité. C'était prononcer lui-même son arrêt. Sa femme et ses filles jetèrent des cris lamentables; son fils Tigrane s'arracha la tiare de la tête et déchira ses vêtements. Ce fils néanmoins prit la parole et plaida la cause du roi son père. Il y procéda, non par un plaidoyer en forme, mais par voie de question, à la manière de Socrate. Il s'établit ainsi entre Tigrane et Cyrus un dialogue que M. Dacier ne peut s'empêcher de trouver bien long. Rollin l'a fort abrégé, et il nous sera possible de le resserrer encore davantage. « Grand « prince, dit Tigrane, êtes-vous décidé à tuer mon père, « même contre votre intérêt propre? — Comment, s'il « vous plaît, mon intérêt? — Oui, car aucun homme « n'est plus capable de vous rendre service, que celui que « vous allez perdre. — Quels services puis-je espérer de « lui? — Tous ceux qu'on a droit d'attendre d'un homme « sage et reconnaissant. D'abord mon père est aujour-« d'hui l'homme du monde qui sait le mieux ce qu'il « en coûte pour avoir manqué de prudence et de bonne « foi. — Oui, mais si je lui fais grâce, il ne lui en coû-« tera rien! — Grand prince, comptez-vous pour rien la « crainte dont il est en ce moment agité? Une alarme « si chaude est une leçon bien efficace. D'ailleurs songez

« qu'en le sauvant, vous l'attacheriez à vous par les liens « d'une reconnaissance éternelle. Il vous devrait la vie et « par conséquent tous les biens dont il pourrait jouir en- « core. » Cyrus trouvait ces arguments assez bons : cependant, pour être plus sûr de son fait, il se tourna vers le roi et lui demanda quelles seraient après tout l'armée et la somme qu'il fournirait à la Médie, si on le laissait vivre. « Tous mes trésors, répondit le roi, « et toutes mes troupes sont à vous. Or, j'ai quarante « mille hommes d'infanterie et huit mille de cavalerie. « J'ai trois mille talents d'argent comptant (plus de qua- « rante millions). » Il n'est pas aisé de comprendre comment un monarque, qui avait à sa disposition ce trésor et quarante-huit mille soldats, s'est laissé prendre lui et ses États sans se défendre. Mais enfin Cyrus accepta la moitié de l'armée arménienne et un tribut de cent talents, outre cent autres qu'on lui livrerait à titre de prêt le lendemain du jugement. Le roi et son fils et toute sa famille furent invités à souper par le grand Cyrus, et lorsqu'on eut soupé, on se mit à s'entretenir, comme dit Rollin, de différentes choses. Cyrus tirant Tigrane à part lui demanda ce qu'était devenu un gouverneur fort habile chasseur qui avait couru les champs et les bois avec eux. « Hélas, répondit Ti- « grane, il a été mis à mort par ordre de mon père, « qui prétendait qu'il me donnait de mauvais princi- « pes. C'était tout au contraire un si honnête servi- « teur, qu'un instant avant d'expirer, il me fit venir « pour me supplier de pardonner sa mort à mon « père qui, disait-il, l'avait condamné par erreur, et « non par méchanceté. » « Je n'aurais, dit Rollin, ja- « mais deviné par moi-même ce que signifiait l'histoire « de ce gouverneur, quoique je sentisse bien qu'elle

« tenait lieu d'énigme. Un homme de qualité (M. de « Tresvilles), l'un des plus beaux esprits et des plus beaux « parleurs du siècle passé (le XVIIe), qui avait une con- « naissance profonde des auteurs grecs, m'en donna, « il y a beaucoup d'années, une explication que je n'ai « point oubliée et que je crois être la véritable clef de « cette énigme. Il supposait que Xénophon avait voulu « peindre ici la mort de Socrate, son maître, que l'at- « tachement extraordinaire que témoignait pour lui « toute la jeunesse d'Athènes avait rendu suspect à l'État, « ce qui donna lieu à sa condamnation, qu'il supporta « sans plainte et sans murmure. » Il est bien possible que Xénophon ait entendu faire allusion à la mort de Socrate; cette conjecture nous a été déjà présentée par Fraguier; mais on doit convenir qu'elle est un peu hasardée.

Cyrus, avant de renvoyer les princes arméniens, les embrassa en signe de réconciliation parfaite. Ils montèrent dans leurs chars avec leurs femmes, pénétrés de reconnaissance et d'admiration pour le héros : ils vantaient, l'un sa sagesse, l'autre son courage, celui-ci sa douceur, celle-là sa taille et son port majestueux. « Et « vous, dit Tigrane à son épouse, que vous semble de « l'air de Cyrus ? — Je n'y ai point fait attention, dit-elle; « mes yeux étaient attachés sur vous. » Le lendemain le roi d'Arménie envoya des présents à Cyrus et des rafraîchissements pour toute l'armée. Il apporta le double de l'argent qu'il devait fournir; mais le généreux Cyrus ne voulut rien au delà de la somme convenue. Les troupes arméniennes se tinrent prêtes à partir : Tigrane les commandait. Rollin, pour s'excuser d'avoir inséré tous ces détails dans son *Histoire ancienne*,

prétend que le fond en est vrai; que réellement le roi d'Arménie ayant refusé de payer ce qu'il devait aux Mèdes, Cyrus l'attaqua fort à propos, et avant qu'il pût soupçonner qu'on songeait à lui, se rendit maître du seul fort qui existât en Arménie, et de toute la famille royale, l'obligea de payer le tribut et de fournir son contingent de troupes, et sut si bien le gagner par des manières douces et honnêtes qu'il en fit un des plus fidèles alliés du roi des Mèdes : le surplus est un embellissement destiné à couvrir d'utiles leçons et d'excellentes règles de gouvernement. D'abord on pourrait demander à Rollin quelles sont donc ces leçons et ces règles si parfaites. Mais où trouve-t-il la preuve de la réalité du fond de ces récits? Ils supposent un roi de Médie Cyaxare II, qui, selon toute apparence, n'a point existé. Ils sont dénués de toute indication précise des lieux et des personnes. Ce roi d'Arménie, dont on ne nous dit pas le nom propre, n'emploie aucun des moyens de défense dont il peut faire usage; en un ou deux jours ses États sont envahis; lorsqu'on l'a détrôné et au moment même où l'on peut le juger, le condamner à mort, on traite avec lui et on lui fait prendre l'engagement de donner une partie de ce qu'on lui a déjà ravi, de ce qui ne rentrera plus en sa puissance qu'autant qu'on le voudra bien. Le vrai, s'il y en a effectivement dans ces récits, se réduirait à dire que Cyrus conduisit des Perses et des Mèdes en Arménie, et en rapporta quelque butin. Voilà ce qu'il y a, non de certain, mais de possible, ou, si l'on veut, de vraisemblable. Mais le livre III de la Cyropédie comprend bien d'autres aventures.

Avant de quitter le roi d'Arménie, Cyrus voulut lui

rendre un service considérable. Ce roi était en guerre avec les Chaldéens, nom que Xénophon applique à quelque peuple voisin de l'Arménie; car il ne s'agit point ici de la Babylonie ou Assyrie. Ces prétendus Chaldéens tenaient perpétuellement l'Arménie en alarme. Leurs incursions fréquentes empêchaient de cultiver les terres. Cyrus marcha contre eux; ils s'étaient emparés des hauteurs, le héros ne leur laissa pas le temps d'y rassembler toutes leurs troupes; il alla les y attaquer. Les Arméniens, placés par lui à la tête de son armée, furent d'abord mis en fuite; il s'y attendait, il ne les avait placés ainsi que pour engager le combat. Les Perses, quand il en fut temps, se montrèrent et repoussèrent les Chaldéens, dont la plupart restèrent prisonniers. Cyrus leur déclara qu'il n'était point venu pour leur nuire, mais pour leur accorder la paix à des conditions raisonnables. Il fit bâtir sur la hauteur une forteresse qui commandait tout le pays, et y laissa une bonne garnison qui devait se déclarer contre celui des deux peuples qui manquerait au traité. On l'informa qu'il existait des liaisons de commerce entre ces Chaldéens et les Indiens (nous avons dit de quels Indiens l'auteur veut parler). Cyrus se préparait à leur envoyer un ambassadeur à l'effet d'obtenir d'eux des secours pécuniaires dont il avait besoin pour lever de nouvelles troupes en Perse : il fit adjoindre à son envoyé quelques Chaldéens qui devaient seconder cette mission. Lui-même, il leva quatre mille soldats pareillement Chaldéens; et ce renfort, ajouté à ce qu'il avait déjà obtenu de troupes arméniennes, augmenta l'armée avec laquelle il repassa en Médie. Malheureusement, on ne peut compter encore sur l'exactitude historique d'aucun de ces détails.

Cette armée est celle que Cyaxare avait conservée en Médie; Cyrus fut chargé de la conduire contre les Assyriens. Il y avait trois ans qu'on se préparait à cette grande expédition, qui fut précédée de sacrifices et de prières, qu'on renouvela au moment où l'on franchit les limites de l'Assyrie. On commença par des pillages : c'était le début ordinaire. L'armée assyrienne était éloignée d'environ dix lieues; il fallut l'aller chercher. Quand on fut en présence, on hâta les préparatifs d'une bataille. Les Assyriens s'étaient campés en rase plaine et avaient environné le camp d'un large fossé. Cyrus, au contraire, pour dérober aux ennemis la vue de ses troupes, s'était couvert de quelques villages et de quelques collines. On passa plusieurs jours à s'observer. Enfin, les Assyriens étant sortis de leur camp en fort grand nombre, Cyrus fit avancer son armée. J'écarte, Messieurs, plusieurs harangues militaires dont la diction est fort élégante, mais dans lesquelles vous n'auriez à remarquer aucune pensée originale. Le mot de ralliement donné par Cyrus fut *Jupiter auxiliaire et conducteur*. Quand ce mot passé de bouche en bouche lui fut revenu, il entonna, selon l'usage, *l'hymne des dioscures*, Castor et Pollux. Vous savez qu'il est probable, ainsi que l'avoue M. Dacier, que les Perses ne connaissaient pas même le nom de ces deux fils de Jupiter, et que le nom de Jupiter lui-même leur était, selon toute apparence, inconnu. Mais il plaît à Xénophon de transporter chez les Perses la mythologie grecque. Du reste, les soldats chantèrent l'hymne à pleine voix et avec un respect religieux. « Dans ces occasions, dit notre « historien, plus on craint Dieu, moins on redoute les « hommes. Déjà les homotimes recommencent à mar« cher d'un pas égal et dans le meilleur ordre. La gaîté

« brille sur leurs visages. Ils se regardent avec com« plaisance les uns les autres. Ils appellent par leurs « noms ceux qui sont à côté d'eux, ceux qui sont der« rière. Tous s'exhortent mutuellement; tous répètent : « Marchons, amis! avançons, braves camarades! Les « derniers rangs répondent aux cris des premiers. On « ne voit partout qu'ardeur, amour de la gloire, con« fiance, zèle, prudence et discipline; tout ce qui peut « porter la terreur dans l'âme des ennemis. »

Parmi les Assyriens ceux qui devaient engager le combat sautèrent promptement sur leurs chars à l'approche des Perses et bientôt se replièrent. Seulement leurs archers, les autres gens de trait et les frondeurs firent une décharge, mais de beaucoup trop loin. Les Perses avançaient, et déjà foulaient aux pieds les flèches que les Assyriens avaient inutilement tirées. « Vaillants « guerriers, s'écrie Cyrus, que l'un de vous double le « pas et fasse voir de quoi il est capable; son exemple « sera le signal de la victoire. » A ces mots, plusieurs Perses emportés par leur courage, impatients d'en venir aux mains, courent à l'ennemi, et sont suivis de toute l'armée. Cyrus lui-même est bientôt à leur tête : il les précède en criant : « Où est le brave qui le premier ren« versera un ennemi? » A ce cri, que toutes les voix répètent, l'armée entière s'élance comme un seul homme. Mais les Assyriens ont été encore plus prompts à fuir et à regagner leurs retranchements. Tandis qu'ils se pressent à l'entrée de leur camp, les Perses qui les poursuivent en font un grand carnage, tuent indistinctement les hommes et les chevaux; le fossé se remplit de cadavres. La cavalerie mède charge celle des ennemis et la met bientôt en déroute. Il restait un corps

d'Assyriens posté en-dedans des retranchements : ils auraient pu lancer des flèches et des dards sur ceux qui massacraient leurs camarades; mais, frappés de terreur, ils abandonnent aussi leur poste. Quand les femmes assyriennes virent que la déroute était générale et qu'on fuyait même dans l'intérieur du camp, l'air retentit de leurs cris lugubres; saisies d'une frayeur mortelle, elles couraient çà et là, les mères portant leurs enfants dans leurs bras, les autres déchirant leurs habits et se meurtrissant le visage : toutes conjurant en vain les hommes qu'elles rencontraient de ne pas les laisser à la merci des vainqueurs. En ce moment néanmoins, les Assyriens tentèrent en effet de se défendre : leurs chefs avec les meilleurs soldats se portaient à l'entrée du camp. Ce mouvement fit craindre à Cyrus que, s'il entreprenait de forcer le passage, sa troupe ne finît par succomber sous le nombre des ennemis. Pour éviter ce péril, il ordonna de se retirer hors de la portée du trait. Cet ordre fut parfaitement exécuté, surtout par les homotimes; car Xénophon ne néglige aucune occasion de les distinguer. Chacun d'eux, dit-il en terminant ce troisième livre, connaissait si bien son poste qu'étant arrivés à la distance prescrite, ils se trouvèrent mieux rangés qu'un chœur de danseurs.

Cyrus alla camper à quelque distance de là, et après avoir établi des sentinelles et envoyé des espions à la découverte, il adressa un long discours à ses soldats rassemblés. C'est une action de grâce aux dieux et un hommage à la bonne conduite de l'armée. « Quand je « serai, dit-il, plus exactement instruit des détails, je dis« tribuerai les éloges et les récompenses suivant le mé« rite des actions de chacun. Mais j'ai vu comment s'est

« comporté Chrysante. Je lui ai vu faire ce que faisaient « sans doute tous ceux que je ne voyais pas. Lorsque j'ai « ordonné la retraite, il avait le bras levé sur un en- « nemi; pour m'obéir plus promptement, il n'a point « achevé de le frapper; il a sur-le-champ emmené sa « compagnie et averti les autres capitaines d'en faire au- « tant. Puisqu'il a si bien combattu, et surtout si bien « obéi, je le fais chef de mille hommes. Mais il est temps « que vous preniez votre repas : allez donc, guerriers « chéris des dieux, faites des libations en leur honneur. » (Hérodote nous dit comme chose certaine et par lui vérifiée que les Perses ne font point de libations.) Cyrus poursuit : « Chantez, dit-il, l'hymne de la victoire et « souvenez-vous de mes paroles. » Tandis que les Perses soupaient, les Assyriens pleuraient la mort de leur roi; c'est incidemment que Xénophon fait mention de cette mort : il n'a pas daigné la remarquer dans les détails du combat raconté à la fin du livre précédent; et, quoi qu'en aient dit les commentateurs, il y a de l'équité dans cette indifférence. C'est aussi par hasard que Crésus est nommé ici pour la première fois comme l'un des rois alliés de celui d'Assyrie : il est consterné, découragé autant que tous les autres. Cyrus s'empare du camp qu'ils ont évacué, où ils ont laissé des brebis, des bœufs, des chariots remplis de provisions. Cette situation n'amenant aucun fait, Cyrus et Cyaxare remplissent par des discours le vide des récits. Cyaxare commençait à trouver que son neveu acquérait un peu trop de gloire, et il refusait de lui donner un corps de cavalerie mède pour courir à la poursuite des ennemis fugitifs. « Les Mèdes, disait-il, ne songent maintenant « qu'à se divertir : je ne veux pas les contraindre d'aller

« chercher de nouveaux périls. — Eh bien, repartit « Cyrus, point de contrainte; mais permettez à ceux qui « le voudront de me suivre. » Cyaxare y consentit, persuadé que presque personne n'aurait cette fantaisie. Sur ces entrefaites arriva, par une faveur singulière des dieux, une ambassade des Hyrcaniens, non assurément de ceux qui habitent les bords de la mer Caspienne, mais de quelque autre peuple voisin de la Babylonie, et qui avait été, selon Xénophon, subjugué par les Assyriens. Profitant de l'occasion de secouer ce joug, les Hyrcaniens offraient à Cyrus de le guider dans sa marche et de l'aider à écraser les débris de l'armée ennemie. L'espoir qu'ils donnaient d'un riche pillage détermina la plupart des Mèdes à suivre Cyrus, si bien qu'il ne resta auprès de Cyaxare que sa garde royale. On se met donc en route, les Hyrcaniens en tête, puis l'infanterie perse, ensuite les Arméniens commandés par Tigrane, enfin la cavalerie mède. La nuit survient; une lumière brillante part du ciel, se répand sur Cyrus et sur ses troupes. Les Hyrcaniens découvrent leurs compatriotes enrôlés dans l'armée assyrienne et qui en formaient l'arrière-garde : un entretien s'engage entre les uns et les autres, et se termine par la résolution de ne plus former qu'un seul corps hyrcanien sous les ordres de Cyrus. Ce héros les voit accourir vers lui tous ensemble, et prend en eux une pleine confiance. C'est pour lui le sujet d'un nouveau discours entremêlé, comme tous les autres, d'instructions militaires. Le jour paraît; les Assyriens s'aperçoivent que les Hyrcaniens les ont abandonnés et que l'ennemi est à peine à une demi-lieue de distance. On était en été : le roi de Lydie Crésus avait fait partir ses femmes dans des

chariots, afin que la fraîcheur de la nuit leur rendît le voyage moins incommode : lui-même il les suivait avec sa cavalerie : le roi des Phrygiens avait aussi quitté le camp. Ceux qui y étaient restés perdirent courage à la vue des Perses; ils ne se défendirent point. Les uns périrent sans combat, les autres s'enfuirent; Crésus et son collègue, le roi phrygien, fuyaient aussi de toute la vitesse de leurs chevaux. Les rois des Cappadociens et un corps d'Arabes, qui n'avaient pu s'éloigner assez tôt, furent atteints par les Hyrcaniens et succombèrent après quelque résistance. Cyrus, dont l'attention se portait toujours sur les moyens de se procurer des vivres, fit chercher les pourvoyeurs de l'armée assyrienne, qui mirent à sa disposition tout ce qu'ils avaient de denrées. Les officiers et soldats qui l'accompagnaient en auraient volontiers fait usage à l'instant même; car leurs forces étaient épuisées : mais il leur adressa une harangue dont l'unique but était de leur prouver qu'il ne convenait pas de se mettre à table avant d'avoir rejoint leurs camarades encore occupés à poursuivre et à tailler en pièces les vaincus : à plus forte raison, devait-on les attendre avant de commencer le partage du butin. « Seigneur, répondit Hystaspes, l'un des homotimes, il serait bien étrange qu'à la chasse, nous eussions souvent le courage de nous priver de nourriture « pour courir après un vil animal, et que, lorsqu'il s'agit « de poursuivre un bien solide et durable, nous fussions « arrêtés par un penchant qui peut à la vérité tyranniser des lâches, mais dont les braves savent triompher. » Les Mèdes et les autres alliés revinrent, rapportant un butin beaucoup plus précieux que celui que les Perses avaient pu saisir, et surtout beaucoup de che-

vaux. A ce sujet nouvelle harangue de Cyrus aux Perses, pour les inviter à choisir de préférence les chevaux dans la distribution de tant de dépouilles, afin d'avoir ce qui leur a manqué jusqu'à ce jour, une cavalerie. « Quand pourrai-je, s'écria Chrysante, pren« dre des leçons d'équitation? Je me figure que, monté « sur un cheval, je serai un homme ailé. Dans mon état « actuel, quand il m'arrive de disputer à quelqu'un le « prix de la vitesse, je m'estime heureux si je puis le « précéder seulement de l'épaisseur de la tête. Je suis « content si, voyant un animal fuir devant moi, je par« viens en courant à l'approcher assez pour l'atteindre « d'un javelot ou d'une flèche. Mais quand je serai homme « de cheval, je porterai la mort d'un ennemi à quelque « distance que je l'aperçoive. Si je poursuis des bêtes « fauves, j'aurai la faculté de les joindre d'assez près « ou pour les percer de la main ou pour les ajuster aussi « sûrement que si elles étaient arrêtées. Entre les êtres « animés, il n'y en a point à qui j'aie porté plus d'envie « qu'aux hippocentaures, s'il est vrai qu'ils aient existé. « Ils avaient, dit-on, comme les hommes, la faculté de « raisonner et des mains pour agir : ils avaient, de plus, « la vitesse et la force du cheval pour atteindre l'objet « qui fuyait devant eux et pour le terrasser s'il faisait « résistance. En devenant cavalier, je réunirai les mêmes « avantages; je me servirai de mon esprit pour tout « prévoir, de mes mains pour porter les armes, de mon « cheval pour courir, et de sa force pour renverser qui« conque me résistera. Du reste, je ne formerai point, « comme les hippocentaures, un seul corps avec mon « cheval, ce qui devait leur être fort incommode. A che« val, je ferai tout ce qu'ils faisaient; à pied, beaucoup

« plus qu'ils ne pouvaient faire : je mangerai, m'habille« rai, me coucherai comme les autres hommes. Ils n'a« vaient que deux yeux, j'en aurai quatre, et j'aurai « aussi quatre oreilles, car j'ai ouï dire que le cheval « voit et entend des choses qui échappent au cavalier, et « qu'il l'en avertit. Partant, seigneur, je vous supplie « de m'inscrire au nombre de ceux qui désirent de de« venir cavaliers. » Les autres capitaines exprimèrent le même vœu, et tous les Perses se destinèrent à être un jour hippocentaures. Xénophon s'est appliqué à ennoblir par l'élégance de l'expression la naïveté de ces détails. On y retrouve l'empreinte de ses goûts personnels, les idées qui lui sont familières ; on y reconnaît à la fois un habile guerrier, l'auteur des traités de la chasse, de l'équitation et de la cavalerie, qui font partie de la collection de ses œuvres ; et ce rapprochement peut se joindre à toutes les autres observations qui dévoilent le caractère romanesque de la Cyropédie.

Cyrus s'occupe ensuite du sort des prisonniers. « Votre soumission, leur dit-il, vous a sauvé la vie ; si « vous continuez de vous bien conduire, il ne vous ar« rivera rien de fâcheux ; vous n'aurez fait que changer « de maître. Vous habiterez les mêmes maisons, vous « cultiverez les mêmes champs, vous conserverez vos « épouses, vous exercerez la même autorité sur vos enfants. « Seulement vous ne pourrez plus nous faire la guerre ; « et, pour que vous n'en soyez pas tentés, vous nous re« mettrez toutes vos armes. Désarmés, fidèles et labo« rieux, vous serez traités comme amis et non comme « captifs. » D'autres discours de Cyrus, car il ne cesse de haranguer durant tout le livre, concernent l'ordre des repas, la distribution des vivres et du butin. Il s'éleva

un démêlé entre lui et son oncle Cyaxare. Celui-ci, depuis la prise du camp des Assyriens, avait passé le temps à s'enivrer avec ses courtisans, et se croyait toujours environné du même nombre de soldats mèdes. Il ne supposait pas qu'il y en eût beaucoup qui eussent suivi Cyrus. Quand le jour parut, il vit qu'il ne lui restait guère que ceux qui avaient soupé avec lui, et entra dans une grande colère contre son neveu. Il expédia des ordres menaçants qui enjoignaient à tous les Mèdes de le rejoindre sans délai. « Mèdes, leur dit Cyrus, je « ne suis pas surpris que Cyaxare, ignorant nos succès, « tremble pour nous et pour lui. Lorsqu'il saura que nous « avons exterminé une grande partie de ses ennemis, et « que le reste est en fuite, il cessera de craindre, et quand il « n'aura plus peur, il n'aura plus de colère. Et de quoi se « plaindrait-il? Quel reproche a-t-il à faire à ceux qui « l'ont servi de son propre consentement? Ne m'a-t-il « pas permis d'emmener tous ceux d'entre vous qui vou« draient me suivre? » En même temps, Cyrus écrivit à son oncle une lettre conçue à peu près en ces termes : « Cyrus à Cyaxare, salut : Nous ne vous avons point « abandonné, nous vous avons secouru et sauvé. Je vous « ai amené de la Perse autant d'auxiliaires que j'avais « pu en rassembler. Vous avez non pas ordonné, mais « permis à vos Mèdes de me suivre, et vous les rappe« lez quand je suis engagé dans le pays ennemi! Je par« tageais ma reconnaissance entre vous et vos sujets; vous « me forcez à n'en plus avoir que pour eux. Quoique « plus jeune que vous, j'oserai vous offrir des conseils. « Ne retirez jamais les dons que vous avez faits, si vous « ne voulez pas avoir pour ennemis ceux qui auraient « mieux aimé être reconnaissants. N'usez point de me-

« naces, gardez-vous surtout d'en adresser à une mul-« titude d'hommes réunis, de peur qu'elle ne méprise « votre courroux. Nous vous rejoindrons quand nous « aurons achevé de triompher pour vous. Portez-vous « bien. »

Dans le partage des dépouilles, les mages prélevèrent la part des dieux : on fit ensuite celle de Cyaxare. « Il faut, s'écrièrent les Mèdes en riant, lui envoyer les « femmes. » Les Perses choisirent pour eux les chevaux. « Notre éducation austère, dit Cyrus, nous a disposés à « n'être pas délicats. On rirait en voyant des objets pré-« cieux dans nos mains grossières; mais peut-être, ajou-« tait-il en s'adressant aux Mèdes, peut-être rirez-vous « aussi quand vous nous verrez à cheval. » Tandis qu'on s'occupait de ces partages, survint un vieillard assyrien, nommé Gobryas; il était suivi d'une troupe de cavaliers armés. Il demanda à parler au général : on le conduisit à Cyrus, mais en retenant son escorte à l'entrée du camp. « Je suis Assyrien, dit-il, je possède un « château fort et je commande sur un vaste territoire. « Je fournissais environ mille chevaux au roi d'Assyrie « qui est tombé sous vos coups : c'était un bon et ver-« tueux prince. Son fils, qui lui a succédé, est mon plus « cruel ennemi. O Cyrus, je viens en suppliant me don-« ner à vous pour être votre allié ou votre sujet, pourvu « que vous me vengiez. Autant qu'il est en mon pouvoir, « je vous adopte pour mon fils; j'en avais un seul, digne « en tout de ma tendresse; je ne l'ai plus. Le feu roi « l'avait mandé pour lui donner sa fille en mariage; je « l'avais laissé partir, espérant le revoir gendre du roi. « Mais un jour le prince qui règne aujourd'hui l'invita « à une partie de chasse. Mon fils croyait être avec un « ami, avec un frère. Un ours parut; tous deux se met-

« tent à le poursuivre; le prince lui lance son dard et le « manque; mon imprudent fils lance le sien et abat l'a« nimal. Le prince dissimulait sa jalousie, lorsqu'ils ren« contrèrent un lion : le prince le manqua encore, et mon « fils l'ayant atteint s'écria : De la même main j'ai lancé « deux dards et obtenu deux triomphes. A ces mots, son « barbare émule ne pouvant plus contenir sa rage, saisit « un javelot et l'enfonce au sein de mon fils bien-aimé. « Au lieu d'un époux glorieux, il ne me resta qu'un ca« davre. Le roi partagea ma douleur : s'il vivait encore, « je ne viendrais pas implorer votre secours : mais j'ai « pour roi l'artisan de mes infortunes. Oh! vengez-moi, « je renaîtrai, je vivrai sans honte et je mourrai sans « regret. » Cyrus accueillit le vieillard : « Je vous reçois, « dit-il, comme suppliant; mais quand nous vous au« rons vengé de l'assassin de votre fils, que ferez-vous « pour nous? — Je vous livrerai mes forteresses, dit « Gobryas, je vous payerai pour mes terres le même « tribut que je payais au roi d'Assyrie, je vous accom« pagnerai avec tous les miens dans vos expéditions. Il « me reste une fille nubile, elle était promise à celui-là « même qui a tué son frère : elle m'a conjuré de la sau« ver d'une si affreuse destinée; je la remettrai entre vos « mains, vous aurez pour elle les sentiments que j'ai pour « vous. » Cet accord venait d'être conclu, lorsque les Mèdes rejoignirent Cyrus et lui offrirent les dons qu'ils lui avaient réservés dans la distribution du butin. C'étaient, outre divers objets magnifiques, une tente richement ornée, une Susienne qui passait pour la plus belle femme de l'Asie, et deux excellentes musiciennes, dont l'une fut remise par Cyrus à un seigneur mède, grand amateur de musique.

L'intérêt croît sensiblement dans le cours des quatre

premiers livres de la Cyropédie; il y règne un peu de monotonie cependant, car ce sont presque toujours des marches, des combats et des harangues militaires. Mais Xénophon vient d'introduire, à la fin du quatrième livre, deux personnages épisodiques, qui vont jeter de la variété dans ses récits, le vieux Gobryas et surtout cette belle Susienne que les Mèdes ont présentée à Cyrus. L'histoire de cette femme peut sembler le plus beau morceau que l'antiquité nous ait laissé dans le genre romanesque. Le goût en est excellent, parce que la morale en est pure, la fable ingénieuse et le coloris aussi vrai que brillant. Pour rendre cette fiction plus piquante et pour en étendre le charme sur une plus grande partie de l'ouvrage, l'auteur la divise habilement en plusieurs parties; il la commence à l'ouverture du livre V, la continue dans quelques pages du sixième et ne l'achève qu'au milieu du septième. Je vais, Messieurs, à l'exemple de Barthélemy, la retracer d'un seul fil et j'emprunterai quelquefois les expressions de l'abrégé qui s'en trouve au vingt-neuvième chapitre du *Voyage d'Anacharsis*. Cette captive, qu'on avait réservée à Cyrus, et qui surpassait toutes les autres en beauté, était Panthée, reine de la Susiane, épouse du roi Abradate, qui avait cherché dans la Bactriane des secours pour l'armée des Assyriens contre les Mèdes et les Perses. Cyrus, à qui l'on a parlé des charmes de Panthée, refuse de la voir; il la confie aux soins d'un jeune seigneur, nommé Araspe, jadis élevé avec lui. Araspe la voit, et vient décrire l'état où elle s'est offerte à ses yeux. Il l'a trouvée dans sa tente, assise par terre, entourée de ses femmes et vêtue comme une esclave, la tête baissée et couverte d'un voile. Pour la

consoler il dit qu'à la vérité son époux pouvait avoir mérité son amour par des qualités brillantes, mais que Cyrus, à qui elle était destinée, était le plus accompli des princes de l'Orient. A ces mots elle a déchiré son voile, et ses sanglots, mêlés aux cris de ses suivantes, exprimaient l'horreur de sa situation. « Nous eûmes « alors, poursuit Araspe, le temps de la contempler. J'at- « teste que jamais l'Asie n'a produit rien de si beau; mais, « seigneur, vous en jugerez bientôt vous-même. — Non, « dit Cyrus, votre récit est pour moi un nouveau motif « d'éviter son aspect. Si je la voyais une fois, je voudrais « la voir encore, et je risquerais d'oublier auprès d'elle « le soin de ma gloire et de mes conquêtes. — Quoi! re- « prit Araspe, pensez-vous que la beauté puisse exercer « assez d'empire pour nous écarter de nos devoirs mal- « gré nous-mêmes? La loi n'est-elle pas toujours plus « forte que l'amour? — Je ne sais, dit Cyrus; mais j'ai « entendu des guerriers se plaindre d'avoir en aimant « perdu leur liberté; je les ai vus s'agiter dans des chaî- « nes qu'ils ne pouvaient ni porter ni rompre. — C'étaient « des lâches, repartit le jeune homme; les âmes généreu- « ses soumettent leurs passions à leurs vertus. — Araspe! « Araspe! dit Cyrus en le quittant, gardez-vous de « voir souvent la princesse. » Elle joignait à tant de char- mes naturels des qualités morales que le malheur ren- dait encore plus touchantes. Araspe lui devait des soins; ils devinrent de plus en plus assidus; elle ne dissimulait pas sa reconnaissance; il osa lui déclarer un amour auquel il ne savait plus résister. Panthée en rejeta l'hommage sans hésiter, et s'abstint d'abord, par ménagement pour Araspe, d'en avertir Cyrus; mais elle comprit bientôt qu'elle ne pouvait plus dif-

férer de se plaindre. Un avis qu'à l'instant même Cyrus fit parvenir au jeune Araspe fut pour celui-ci un coup de foudre; couvert de honte, saisi de crainte, il n'osait plus se présenter devant son maître. Il fallut que Cyrus le fît appeler. « Pourquoi, lui dit-il, craignez-« vous de m'aborder? Ne sais-je pas que l'amour se joue « de la sagesse des hommes et de la puissance des dieux? « C'est un ennemi auquel moi-même je n'échappe qu'en « fuyant. Je ne vous impute point un égarement où « vous êtes tombé par ma faute. C'est moi qui, en vous « confiant la princesse, vous ai exposé à des périls trop « au-dessus de vos forces. — Eh quoi! s'écria le jeune « homme; quoi! tandis que mes ennemis se félicitent de « ma disgrâce, que mes amis consternés me conseillent « de me dérober à votre colère, quand tout se réunit « pour m'accabler, c'est vous qui daignez m'accueillir. « Le prince que j'ai offensé est le seul qui me console! « O Cyrus, vous êtes toujours semblable à vous-même, « indulgent pour des faiblesses que vous ne partagez « pas, et dont vous savez trouver l'excuse dans le cœur « des hommes. — Profitons, reprit Cyrus, de la disposition « des esprits. Feignez d'être disgracié; fuyez chez nos « ennemis les Assyriens; j'ai besoin de connaître leurs « projets et leurs forces. Nul mieux que vous, en cet « instant, ne me les pourra découvrir : ils auront con-« fiance en vous, croyant que vous fuyez loin de moi « pour échapper à ma vengeance. J'ignore seulement s'il « vous sera possible en effet de vous séparer de la belle « Panthée. — Je l'avouerai, répondit Araspe, vous me « déchirez le cœur. Oui, je le sens, nous avons deux âmes, « dont l'une nous porte au mal et l'autre au bien; mais « la seconde, forte de la puissance que vous lui commu-

« niques en ce moment, va triompher, a triomphé de sa « rivale. » Araspe reçut des ordres secrets et se rendit comme transfuge au camp des Assyriens.

Instruite de la fuite d'Araspe, Panthée fit dire à Cyrus qu'elle pouvait lui ménager un ami plus fidèle et plus utile que ce jeune favori. Elle voulait parler de son époux Abradate, qu'elle se proposait de détacher du service du roi d'Assyrie dont il avait lieu d'être mécontent. Cyrus ayant consenti à cette négociation, Abradate, à la tête de deux mille cavaliers, s'approcha de l'armée des Perses, et fut aussitôt conduit à la tente de Panthée. Dans ce désordre d'idées et de sentiments que produit un bonheur longtemps inespéré, elle lui fit le récit de sa captivité et de ses souffrances, des projets d'Araspe, de la générosité de Cyrus. Abradate, impatient d'exprimer sa reconnaissance, courut vers le prince et lui dit : « Je vous dois trop; je ne m'acquitte« rai jamais; je ne puis vous offrir que mon amitié, « mes services et mes soldats; mais comptez, quels que « soient vos projets, qu'Abradate en sera le plus ferme « soutien. » Cyrus reçut ses offres avec transport, et ils concertèrent ensemble les dispositions d'une bataille. Les troupes des Assyriens, des Lydiens et d'une grande partie de l'Asie étaient en présence de l'armée des Perses. Abradate devait attaquer la redoutable phalange des Égyptiens. C'était le poste le plus périlleux; il l'avait demandé; les généraux ses collègues avaient refusé de le lui céder; il ne l'avait obtenu que du sort. Il montait sur son char, lorsque sa jeune épouse accourut et lui présenta des armes qu'elle avait fait préparer en secret, et dans lesquelles il remarquait les débris des ornements dont elle se parait aux jours

solennels. « Ainsi, lui dit Abradate attendri, vous me « sacrifiez jusqu'à votre riche parure? — Ah! dit-elle, « je n'en veux pas d'autre, sinon que vous paraissiez « à tout le monde, aussi brave, aussi grand que je vous « connais moi-même. » En disant ces mots, elle le couvrait de ces armes brillantes; et ses yeux se mouillèrent des pleurs qu'elle s'efforçait de cacher. Au moment où il saisissait les rênes, elle éloigna les assistants, et lui tint ce discours : « Si jamais femme a mille « fois plus chéri son époux qu'elle-même, c'est la tienne; « et sa conduite le prouve mieux que ses paroles. Eh « bien! malgré l'empire et la violence de ce sentiment, « j'aimerais mieux, et j'en jure par les liens sacrés qui « m'unissent à toi, j'aimerais mieux ta mort et la mienne « que de vivre avec un époux dont j'aurais à partager la « honte : qu'il te souvienne des obligations que nous « avons à Cyrus, n'oublie jamais que j'étais dans les « fers et qu'il m'en a tirée, que j'étais exposée à l'insulte « et qu'il a pris ma défense. Songe que je l'ai privé de « son ami, et que, sur ma promesse, il a cru en trouver « en toi un plus vaillant et plus fidèle. » Abradate, ravi d'entendre ces paroles, étendit la main sur la tête de son épouse, et, levant les yeux au ciel : « Grands dieux, « s'écria-t-il, faites que je me montre aujourd'hui digne « ami de Cyrus et digne époux de Panthée. » A l'instant le char s'élance dans la plaine; la princesse éperdue l'y suit à pas précipités, jusqu'à ce qu'Abradate la conjure de se retirer. Ses femmes et ses serviteurs s'approchent d'elle et la dérobent aux regards avides de la multitude. Jusque-là on n'avait regardé, contemplé qu'elle, et la magnificence d'Abradate n'avait point encore été aperçue.

La bataille se donna près du Pactole. Nous verrons comment l'armée de Crésus fut défaite, comment s'écroula l'empire des Lydiens, et comment sur ses ruines s'éleva celui des Perses. Le lendemain de la victoire Cyrus ne revoyait point Abradate : il demanda de ses nouvelles. Hélas! il apprit qu'abandonné d'une partie de ses troupes dès le commencement de l'action, ce prince n'en avait pas moins attaqué avec intrépidité la phalange égyptienne, qu'après avoir vu périr autour de lui ses meilleurs amis, émules de son courage, il était enfin tombé lui-même, et que Panthée avait fait transporter son corps sur les bords du Pactole, où elle lui élevait un tombeau. Abîmé de douleur, le victorieux Cyrus ordonne de porter en ces lieux les préparatifs des funérailles qu'il destine au héros; il devance lui-même ces tristes apprêts, il arrive et voit l'infortunée princesse assise par terre auprès du corps sanglant de son époux. Cyrus est aussi faible qu'elle; ses yeux se gonflent de larmes; il veut saisir, serrer la main guerrière qui vient de combattre pour lui; mais elle reste entre les siennes, car le fer tranchant l'avait abattue au plus fort de la mêlée. L'émotion du vainqueur redouble et ne se manifeste que par un affreux silence : Panthée répond par des cris déchirants. Elle s'est emparée de cette main, elle la couvre d'un ruisseau de larmes et de baisers enflammés; elle voudrait la rejoindre au reste du bras; elle essaye de parler et les mots expirent sur ses lèvres. On comprend néanmoins qu'elle s'afflige de voir que Cyrus soit le témoin de sa douleur. « C'est pour vous, lui dit-elle, et par « moi qu'il a perdu le jour. Insensée, je voulais qu'il « méritât votre estime; et trop fidèle à mes conseils il a

« moins songé à ses intérêts qu'aux vôtres. Il est mort « au sein de la gloire, mais il est mort et je lui survis. » Cyrus pleurait en silence, et Panthée attendit longtemps sa réponse. « Acceptez, lui dit-il enfin, ces or- « nements qui le doivent accompagner au tombeau, et « ces victimes qu'on doit immoler en son honneur. Je « veux consacrer à sa mémoire un monument qui la « rende éternelle; indiquez-moi les lieux où vous voulez « être conduite Il m'est si doux d'avoir du respect pour « vos vertus : pourquoi faut-il que j'en doive aussi à vos « malheurs? » Panthée l'assura qu'il saurait bientôt quelle retraite elle avait choisie. Il s'éloigna; elle appela une esclave, celle qui avait pris soin de son enfance. « Vous vous empresserez, lui dit-elle, dès que « mes yeux seront fermés, de couvrir d'un même voile le « corps de mon époux et le mien. » L'esclave la voulut fléchir par des prières : Panthée saisit un poignard, s'en perça le sein, et, en expirant, posa sa tête sur le cœur de son époux. Autour d'eux retentissent des cris de douleur et de désespoir : trois de leurs serviteurs s'immolent à leurs mânes. Cyrus accourt, il revient verser d'autres pleurs, et, par ses soins, on élève un tombeau où leurs cendres sont confondues.

Je suis loin de prétendre, Messieurs, que ce récit soit historique; mais, il le faut avouer, aucune histoire n'est plus pathétique ni plus instructive : des leçons de vertu y sont attachées à des émotions douces; c'était pour ce genre de compositions romanesques un honorable essai, un heureux prélude, qui donnait des espérances trop souvent démenties depuis. On a tenté plusieurs fois de transporter ce sujet sur la scène tra-

gique à laquelle il semble en effet destiné, mais on ne l'a point fait encore avec succès. De Guersans dédia, en 1551, à l'évêque de Coutances, une tragédie de Panthée, dont on le croit le véritable auteur, quoiqu'il l'attribue aux dames des Roches de Poitiers. Ce sujet a été traité un peu moins inhabilement par Alexandre Hardy, dont la pièce a été représentée en 1604. La Panthée de Claude Billard, seigneur de Courgenay, l'a été en 1608, et n'est pas digne même de cette époque. En la même année parut celle de Guérin d'Aronière, avocat d'Angers : elle porte pour second titre l'*Amour conjugal*, et se termine par l'inscription que Cyrus ordonne de graver sur le tombeau d'Abradate et de son épouse :

Ci-gissent deux amants, dont l'un pour l'autre est mort;
Par la mort séparés et rejoints par la mort.
Deux! non : car divisés par un mortel encombre,
Rejoints par le trépas, ils ne l'ont pu souffrir :
Morts! non : car leur vertu ne doit jamais mourir,
Non plus que l'unité ne peut souffrir de nombre.

Durval n'a pas mieux réussi en 1639, quoiqu'il se soit donné une plus libre carrière en introduisant plusieurs personnages épisodiques, et en s'affranchissant des lois classiques de la tragédie. 1639 est aussi la date de la Panthée de Tristan l'Hermite, qui est plus régulière et un peu plus supportable. Le récit de la mort d'Abradate y finit par ces deux vers :

Et, lorsqu'il est tombé sanglant sur la poussière,
Les mains de la victoire ont fermé sa paupière.

Ces cinq essais, bien qu'ils ne fussent pas de bon augure, ne devaient décourager personne; j'ignore pour-

tant si l'on en a fait d'autres en France. Panthée n'a pas été plus heureuse sur le théâtre d'Italie, où quelques poëtes du seizième et du dix-septième siècle l'ont fait paraître, et, jusqu'ici, aucun grand auteur tragique ne s'est emparé de cette fable.

Dans notre prochaine séance, nous continuerons l'examen de la Cyropédie, et nous reprendrons ensuite l'étude du premier livre d'Hérodote.

NEUVIÈME LEÇON.

SUITE DU RAPPROCHEMENT DE LA CYROPÉDIE ET DE L'HISTOIRE DE CYRUS CONTENUE DANS HÉRODOTE.

Messieurs, en détachant des livres V, VI et VII de la Cyropédie, l'épisode de Panthée, nous les avons appauvris sans doute; ils comprennent néanmoins encore quelques détails qui ne sont pas sans intérêt. Cyrus permet aux Mèdes de retourner vers Cyaxare; mais il déclare qu'en ce qui le concerne lui-même, son intention n'est pas de se retirer, qu'il poursuivra son expédition avec les Perses, les Hyrcaniens, les Arméniens et l'Assyrien Gobryas. Les Mèdes n'acceptent point le congé qu'il leur donne; ils protestent qu'ils le suivront partout, qu'ils ne rentreront dans leur patrie que lorsqu'il les y ramènera. Xénophon fait ici la description du château de Gobryas, où l'armée se rend tout entière. Cependant Cyrus, jaloux de se montrer toujours juste, toujours magnanime, avide de gloire et non de trésors, ne veut recevoir aucun des présents que lui offre le châtelain, ni même souper chez lui; il l'invite au contraire au frugal repas des Perses, et Gobryas y admire leur tempérance ainsi que leur cordialité. « Je ne suis plus surpris, dit-il, qu'avec tout notre « or, nos vases précieux, nos meubles magnifiques, nous « valions beaucoup moins que vous, qui ne possédez pas « de telles richesses. Tandis que nous mettons tous nos « soins à les amasser, vous ne travaillez qu'à vous rendre « meilleurs. » Resterait pourtant à examiner si c'est en

renonçant à toute autre industrie que la chasse et la guerre qu'on peut se donner en effet plus de valeur; mais toute la Cyropédie est fondée sur cette hypothèse. Dans ses entretiens avec Gobryas, Cyrus veut surtout savoir quel homme c'est que le jeune roi d'Assyrie, quelles sont ses mœurs, sa conduite, sa politique. Ce roi n'est point nommé par Xénophon : Rollin, qui veut absolument lui donner un nom, l'appelle Laborosoarchod, fils de Nériglissor. C'est ce que disent les chronographes ecclésiastiques; mais nous avons reconnu (1) combien la chronologie des rois d'Assyrie est difficile à établir. Quoi qu'il en soit, celui dont il s'agit nous est donné pour un fort mauvais prince. Gobryas n'est pas le seul noble personnage qu'il ait outragé. Un seigneur encore plus puissant, Gadatas, avait essuyé un traitement indigne. « Croyez-vous, dit Cyrus, que cet illustre Gadatas « nous verrait avec plaisir arriver chez lui pour le ven« ger? — Assurément, répondit Gobryas, mais il est « difficile de pénétrer jusque-là; car c'est au delà de Ba« bylone, ville d'où l'on peut faire sortir bien plus de trou« pes que vous n'en avez. Votre armée passe pour peu « nombreuse, voilà pourquoi si peu d'Assyriens viennent « vous offrir leurs armes et leurs chevaux. » Cyrus en conclut qu'il convient d'aller droit à Babylone. On se met en marche, et ce n'est que le quatrième jour qu'on arrive aux extrémités des États de Gobryas; vous voyez Messieurs, qu'il était un très-haut et puissant seigneur. Au sortir de ses domaines et au moment d'entrer en pays ennemi, Cyrus fit faire halte, et envoya une partie de ses cavaliers battre la campagne avec ordre de tuer tout ce qu'ils rencontreraient d'hommes armés et

(1) T. V. p. 281, 330, 375, etc.

d'amener les autres avec le bétail. Des Perses furent associés à cette cavalerie mède; et ce fut leur premier essai d'équitation : plusieurs tombaient de leurs chevaux et revenaient avec ou sans butin. La plus forte part de la proie qu'ils apportèrent fut offerte à Gobryas, afin qu'il ne crût pas effacer les Perses en générosité. « Il nous aura pris pour des gueux, disaient les homo-« times, πτωχούς τινας ἐνόμισεν ἡμᾶς, parce que nous ne « sommes point chargés de Dariques, et que nous ne bu-« vons point dans des coupes d'or. Qu'ils apprennent « qu'on peut avoir l'âme noble sans être riche. » L'armée s'étant avancée près de Babylone, Gobryas fut chargé de sommer le roi de se présenter au combat ou de se soumettre. Le roi lui répondit : « Je ne me repens « point d'avoir tué ton fils, mais bien de t'avoir laissé « vivre. Si les Perses veulent une bataille, qu'ils revien-« nent dans trente jours, je n'en ai pas en ce moment « le loisir. » Sur cette réponse, Cyrus envoya Gobryas concerter avec Gadatas le plan que voici : Cyrus irait assiéger les places de Gadatas, celui-ci opposerait une vive résistance; on s'emparerait de quelques-unes de ses possessions; de son côté, il ferait sur les Perses quelques prisonniers, qui, interrogés, déclareraient qu'ils allaient chercher des échelles pour se rendre maîtres d'un château situé sur la frontière du côté des Hyrcaniens. Gadatas feindrait d'apprendre cette nouvelle, et irait en avertir le gouverneur de ce château. Gadatas y serait ainsi reçu, et le livrerait aux Perses au moment où ils viendraient attaquer vigoureusement les dehors. Ce projet, exécuté de point en point, eut un plein succès; et Cyrus acquit un allié de plus. Il s'attacha aussi les Cadusiens et les Saces; les premiers lui four-

nirent vingt mille fantassins et quatre mille cavaliers, les seconds dix mille archers à pied et deux mille à cheval. Cependant le roi d'Assyrie, piqué de la prise de ce château, se disposait à envahir les terres de Gadatas, qui courut à l'instant défendre au moins ses places fortes. Cyrus lui promit de s'y transporter avec son armée sous fort peu de jours.

Ce dessein est annoncé dans une harangue où l'ordre de la marche est expliqué en détail : « Vous, « Chrysante, vous conduirez l'avant-garde composée « de soldats armés de cuirasses. Comme le chemin est « large et uni, vous placerez de front tous les capi- « taines; et vous aurez attention que chaque compa- « gnie suive le sien sur une seule file. Nous avance- « rons avec d'autant plus de vitesse et de sûreté que « nos rangs seront plus serrés. Je veux que les soldats « cuirassés marchent les premiers, parce que le corps « le plus pesant sera suivi sans peine par les troupes « légèrement armées; au lieu que si nous placions en « tête, surtout pendant la nuit, le corps le plus dis- « pos, la célérité de sa marche l'aurait bientôt séparé « des autres, et nous resterions divisés. Artabase com- « mandera les archers et l'infanterie légère des Perses; « après lui le Mède Andramias conduira l'infanterie « de sa nation; Embas l'infanterie arménienne, Artou- « bas les Hyrcaniens; Thambradas les Saces; et Dama- « tas les Cadusiens. Chacun de ces généraux fera les « dispositions nécessaires pour que les capitaines se « trouvent au front des colonnes. L'infanterie légère « occupera la droite; le corps des archers la gauche. « A toute cette infanterie succéderont ceux qui doivent « conduire les bagages. Leurs chefs auront soin que

« tout soit rassemblé et reconnu à la fin de chaque « journée, que dès le point du jour tout se retrouve au « lieu indiqué, et que la marche recommence sans con-« fusion. A la suite des bagages, Madatas conduira la « cavalerie perse, en tenant aussi les capitaines rangés « de front et suivis chacun de leur compagnie sur une « file. La cavalerie mède viendra ensuite dans le même « ordre commandée par Rambacas. Vous, Tigrane, « vous marcherez après lui, à la tête de vos cavaliers « arméniens. Les cavaliers saces les suivront, et la « marche sera fermée par les cavaliers cadusiens qui « nous sont arrivés les derniers. Alceunas, qui les con-« duit, veillera sur l'arrière-garde, et ne souffrira pas « qu'il reste personne derrière elle. Mais je recom-« mande particulièrement aux chefs et aux soldats de « garder un profond silence. Dans les ténèbres, on a « besoin de tout entendre; on n'est averti que par l'o-« reille de ce qui se passe. Le désordre est plus péril-« leux durant la nuit; et, pour peu qu'on le laisse croî-« tre, l'on ne peut plus y remédier. »

A propos de ces instructions Pline et Valère-Maxime ont fort vanté la mémoire de Cyrus, qui, disent-ils, savait le nom de chacun de ses soldats. Xénophon n'en dit pas tant; il se borne à nous apprendre que Cyrus se tenait pour obligé de connaître par leurs noms tous les officiers de son armée, et ne voulait pas imiter les maîtres qui commandent vaguement à leurs serviteurs : Holà! quelqu'un. Laquais, l'autre laquais, qu'on apporte de l'eau, qu'on fende du bois. « Un général, disait-« il, doit plus d'égards aux ministres de son autorité et « plus d'attention à leurs services; sûrs d'être bien con-« nus de lui, ils seront plus ardents à se distinguer et

« plus vigilants sur eux-mêmes. » Voilà ce que Xénophon rapporte, et, comme l'ont observé Muret, le père Hardouin et M. Dacier, cela n'exigeait pas de si merveilleux efforts de mémoire. J'oubliais, ajoute l'historien ou le romancier, une précaution que Cyrus prit encore dans cette marche de nuit. Il ordonna que des gens de pied, résolus et dispos, mais en petit nombre, précédassent l'armée, et se tinssent toujours assez près de Chrysante pour qu'il pût les voir et en être vu : ils devaient l'avertir de tout ce qu'ils entendraient ou découvriraient, sans néanmoins le fatiguer de rapports inutiles.

Cependant l'eunuque Gadatas (car c'était ainsi que l'avait dégradé le cruel roi d'Assyrie), Gadatas, dis-je, courait de très-grands périls : un de ses principaux officiers avait dénoncé sa défection au roi, qui, sur cet avis, fit marcher contre lui quelques cavaliers avec ordre de prendre la fuite, afin que Gadatas, en les poursuivant, tombât dans une embuscade; ce qui ne manqua pas d'arriver. L'officier traître saisit ce moment pour frapper Gadatas, il le blesse à l'épaule; le coup n'est pas mortel, mais la troupe du blessé fuit en déroute; elle allait succomber épuisée de fatigues, lorsqu'elle aperçut Cyrus qui arrivait fort à propos avec ses guerriers, et qui se hâta de les faire avancer en bataille. Les Assyriens, selon leur usage constant jusqu'ici dans la Cyropédie, prirent la fuite, perdirent des chars, des bagages et beaucoup d'hommes : le traître qui avait blessé Gadatas ne manqua point d'être tué l'un des premiers. Cyrus s'empressa d'aller visiter Gadatas, qui, presque guéri déjà, accourut au-devant de lui, impatient de contempler un héros et de rendre grâce au plus géné-

reux bienfaiteur. Vous avez remarqué que les Cadusiens formaient l'arrière-garde. Leur chef, qui, dans cette position, n'avait eu aucune part à la poursuite des ennemis, voulut se distinguer par une action d'éclat, et, sans se concerter avec Cyrus, il alla faire une incursion du côté de Babylone. Vous prévoyez que cette entreprise irrégulière, contraire aux lois de la discipline, ne réussira point. Les Cadusiens seront défaits et leur chef perdra la vie. Tout ce que Cyrus pourra faire pour eux sera de protéger leur retraite, de les recueillir chez Gadatas, et de leur adresser une harangue où les reprimandes se mêleront aux consolations. Il ne laissera point échapper cette occasion de recommander l'obéissance : il fera sentir à quels dangers, à quels repentirs on s'expose en se détachant du gros d'une armée, en s'aventurant sans ordre et sans concert. Cependant les Cadusiens dînèrent ; c'est une circonstance que Xénophon a toujours soin de rapporter; ils élurent un nouveau chef; Cyrus les conduisit au lieu où ils avaient été vaincus; ils enterrèrent leurs morts, pillèrent la campagne et rapportèrent du butin. On conclut avec le roi d'Assyrie une sorte de traité, par lequel on s'obligeait, de part et d'autre, à ne plus troubler les travaux des laboureurs : il fut convenu qu'il n'y aurait de guerre qu'entre les gens armés. Mais cet accord n'empêcha point que Cyrus ne permît à ses alliés de s'emparer des pâturages qui leur conviendraient, même de piller les terres ennemies. Il pensait, dit l'auteur, qu'en s'abstenant des pillages, on ne se garantit jamais du péril d'en essuyer, et que d'ailleurs la fatigue paraît plus légère quand on vit aux dépens d'autrui. Alors, que signifiait la transac-

tion? Tout au plus pouvait-elle concerner les personnes employées à l'agriculture, leurs instruments et les animaux nécessaires au labourage : elle ne s'étendait point aux récoltes ni aux bestiaux engraissés; c'était restreindre assez peu les ravages.

Gadatas offrit de nouveaux présents à Cyrus, qui n'accepta que les chevaux, et s'en servit pour porter à dix mille hommes le corps de cavalerie perse. Des garnisons furent laissées dans toutes les forteresses de Gadatas; et ce seigneur se joignit avec tous les siens à l'armée qui allait poursuivre l'expédition contre l'Assyrie. Il servait de guide, il indiquait les lieux abondants en fourrages, en eaux, en vivres : on arriva bientôt à la vue de Babylone, mais on s'en éloigna encore pour se porter aux frontières des Assyriens et des Mèdes au lieu même où l'on était entré en campagne. Là se trouvaient trois châteaux : l'un fut emporté d'assaut; les garnisons épouvantées livrèrent les deux autres. Alors Cyrus écrivit à Cyaxare pour le prier de se rendre à l'armée, afin de délibérer sur l'usage à faire de ces châteaux et sur les entreprises ultérieures. Une tente magnifique, prise au roi d'Assyrie, fut préparée pour Cyaxare, et l'élite de l'armée se présenta, dans le plus bel ordre, à sa rencontre. Le roi des Mèdes, qui n'avait pour cortége qu'une fort petite troupe, se sentit humilié à l'aspect des forces imposantes de son neveu, et en conçut un chagrin qu'il ne put dissimuler; il refusa d'embrasser Cyrus. Il y eut entre eux une très-longue explication dont vous pensez bien que le résultat fut d'adoucir Cyaxare, d'amortir les mouvements de sa jalousie royale. On voyait pourtant toujours que la reconnaissance était pour lui un fardeau et un sup-

plice. Il se sentait malheureux de se voir si fidèlement servi, de n'avoir aucun reproche à faire, et de profiter d'une gloire qu'il ne partageait pas.

Plus nous avançons dans la Cyropédie, plus il nous est aisé d'y reconnaître un cours d'instructions morales, politiques et militaires. Les faits y sont arrangés pour les conséquences qu'on veut en déduire. Les personnages sont tels qu'il les faut pour donner ou recevoir des leçons. Le nom de Cyrus est presque le seul qui soit fourni par l'histoire; tous les autres noms, y compris celui de Cyaxare, sont probablement inventés; cependant des compilateurs et même des savants ont accepté ce Cyaxare comme successeur immédiat d'Astyage : le talent de Xénophon a créé un roi des Mèdes. Gobryas, Gadatas, Abradate et Panthée sont d'autres fruits de sa riche imagination : peut-être n'y a-t-il rien du tout de réel dans leurs aventures, du moins ont-elles été modifiées à plaisir, et transportées dans le tableau poétique des exploits de Cyrus. Quant à Chrysante, Andramias, et je ne sais combien d'autres guerriers groupés autour de ce héros, ils ressemblent évidemment à ceux que Virgile place auprès d'Énée :

.... Fortemque Gyan, fortemque Cloanthum.

Il faudrait pour s'y méprendre n'avoir aucune idée, aucune habitude de la contexture des poëmes et des romans. La Cyropédie n'en a pas moins eu une extrême influence sur les études historiques. Quoi qu'en eût dit Cicéron, elle a été prise au sérieux, et Rollin en a grossi son histoire ancienne. Il y puise avec la même confiance, quand il s'agit de Cyrus, que dans l'ouvrage de Thucydide lorsqu'il est question de la guerre du Péloponèse. Il

ne soupçonne pas Xénophon d'avoir fabriqué des récits, inventé des actions, mais tout au plus d'avoir prêté à son héros quelques pensées et quelques harangues. Pour nous, Messieurs, si nous nous étions proposé de recueillir seulement les faits véritables ou suffisamment attestés, nous n'en aurions pas extrait un seul de la Cyropédie. Mais le plan que jadis nous nous sommes tracé nous oblige à nous y arrêter. Tant d'erreurs se sont mêlées aux vérités historiques, qu'on a besoin d'observer presque également les unes et les autres, pour se rendre capable de les discerner. Les fictions ayant pénétré de toutes parts dans l'histoire, il n'est plus permis de les ignorer : il les faut savoir au moins comme on sait les poëmes d'Homère et les fables d'Ésope. L'histoire ne s'étudie point immédiatement comme la nature ; elle est à chercher dans les livres, lorsqu'ils ont été composés, reçus, transmis, accrédités; et ce n'est qu'en suivant d'âge en âge le cours de ces récits, de ceux surtout qui se distinguent par leur ancienneté, par la beauté de leurs formes, par leur autorité bien ou mal acquise; ce n'est qu'en les examinant avec une attention rigoureuse que nous pouvons parvenir à des connaissances exactes.

Xénophon, en commençant le sixième livre de la Cyropédie, a besoin de nous expliquer comment fut vaincue l'opposition que la jalousie de Cyaxare apportait à la continuation des exploits de Cyrus. On tient un conseil de guerre, où les chefs de tous les corps de l'armée, Perses, Mèdes et alliés, expriment librement leurs vœux. Tous étaient d'avis de poursuivre l'expédition. « Je n'ignore pas, dit Cyrus, qu'en congédiant « mes troupes, nous ferions tort à nos affaires, et beau- « coup de bien à celles de nos ennemis; car ceux que

« nous avons dépouillés de leurs armes en auraient « bientôt fabriqué d'autres, ceux dont nous avons pris « les chevaux seraient bientôt remontés, les morts ne « tarderaient pas être remplacés par la jeunesse qui croît « pour leur succéder; et dans peu les Assyriens nous « redeviendraient plus que jamais redoutables. Mais je « vois pourtant avancer contre nous des ennemis à qui « nous ne pourrons résister dans l'état où nous som« mes. L'hiver approche, et si nous trouvons encore « des asiles pour nous-mêmes, nous ne saurons com« ment mettre à couvert nos chevaux, nos valets, ni « peut-être même une grande partie de nos soldats. « Nous avons épuisé les vivres dans tous les lieux que « nous avons parcourus; nous n'en trouverons plus ail« leurs; car l'ennemi, prévoyant notre approche, les a « transportés dans les forteresses dont il est maître et « qu'il nous serait difficile de lui enlever. Aurons-nous « assez de courage, assez de forces pour soutenir les fati« gues de la guerre, quand il nous faudra combattre, « outre les Assyriens, le froid et la faim? Si c'est à ces « conditions que nous devons rester en campagne, je « n'hésite point à déclarer qu'il vaut mieux licencier « l'armée, et je n'embrasserais l'opinion contraire qu'au« tant qu'il y aurait moyen de nous bâtir le plus tôt « possible des forteresses, ou de nous emparer sans « délai de celles des ennemis. Nous ressemblons à des « navigateurs qui, voguant sans cesse, n'ont pas plus « de propriétés sur les mers qu'ils ont parcourues que « sur celles où ils s'engagent. Mais si nous avions en « effet des places fortes, je suis obligé d'avouer qu'il « nous serait aisé de tenir en respect toute la contrée « et de jouir tranquillement de nos conquêtes. »

Vous remarquez l'adresse extrême de ce discours :

non-seulement Cyrus a soutenu l'avis de continuer la guerre, tout en paraissant le combattre, mais il a indiqué le moyen d'obtenir de nouveaux succès. Les chefs protestèrent qu'ils allaient tout mettre en œuvre pour accomplir ce dessein. Chacun d'eux se chargea de faire construire ou des forteresses ou surtout des machines destinées à battre en ruine les murailles des Assyriens; et Cyaxare lui-même fut entraîné à promettre d'y contribuer. Ces travaux devant exiger du temps, Cyrus mena camper son armée dans un lieu sain, commode et fortifié. Cependant le roi d'Assyrie venait de passer en Lydie, emportant avec lui une immense quantité d'or, d'argent et d'objets précieux. On croyait que l'effroi l'avait décidé à mettre en sûreté ses trésors, mais Cyrus soupçonnant que le but du monarque était d'aller chercher des auxiliaires et des renforts, hâta les dispositions d'une bataille. Il compléta la cavalerie perse, répara les chars, les arma de faux, et leur donna une forme nouvelle dont il était l'inventeur. Les roues en étaient fortes, l'essieu long, le siége composé de planches épaisses et s'élevant comme une tour. Le cocher n'était couvert que jusqu'à la hauteur du coude, et paraissait armé de toutes pièces. On renonça à l'usage des chars troyens et cyrénéens employés jusqu'alors chez les Mèdes, chez les Syriens, les Arabes et presque tous les peuples de l'Asie. Mais il fallait savoir ce que le roi d'Assyrie faisait en Lydie; ce fut là que se rendit Araspe au moment de sa feinte disgrâce à l'occasion de la belle Panthée. Vous vous souvenez d'Abradate, l'époux de cette princesse, attiré par elle auprès de Cyrus. Abradate fit construire cent chars de la nouvelle forme, outre celui qu'il montait lui-même,

et qui était à quatre timons et huit chevaux. En le voyant Cyrus conçut l'idée d'un chariot à huit timons, auquel on attellerait huit paires de bœufs pour transporter de hautes et pesantes machines, espèces de tours bordées de galeries et de créneaux.

En ce même temps Xénophon fait arriver des ambassadeurs indiens (vous savez quels Indiens), qui apportaient à Cyrus de l'argent et les hommages du roi leur maître. Cyrus engagea trois de ces députés à passer chez les Assyriens comme pour leur offrir l'alliance du roi de l'Inde, mais, en effet, pour observer les actions, pénétrer les desseins, et en informer les Perses. « Je ne puis, disait-il, par mes espions ordinaires dé« guisés en esclaves, parvenir à savoir que ce qui est su « de tout le monde : des hommes tels que vous m'en ap« prendront bien davantage. » Les ambassadeurs consentirent à jouer cet ignoble rôle. Rollin ne reconnaît plus là le caractère loyal de Cyrus. C'est violer le droit des gens que de déguiser des espions sous le nom d'ambassadeurs. Mais il s'en faut qu'à cet égard, la morale de Xénophon soit aussi pure que celle de Rollin. Le héros de sa Cyropédie n'est pas moins astucieux que vaillant : il se croit tout permis contre ceux qu'il va combattre; il ne met aucune sorte de restriction à la maxime :

... Dolus, an virtus, quis in hoste requirat?

Il confond avec les stratagèmes militaires, que la raison excuse ou autorise, les mensonges et les infidélités politiques qu'elle compte au nombre des crimes les plus honteux. Aussi Machiavel donne-t-il, dans son traité *Du Prince*, de magnifiques éloges à Cyrus : il le trouve digne d'acquérir, de fonder des royaumes. Un ambassadeur, tel que le conçoit, tel que le veut Xéno-

phon, n'est en effet qu'un espion, qu'un ennemi sous un titre honorable,

> Qui vient, rempli d'orgueil et de dextérité,
> Insulter ou trahir avec impunité.

Quoi qu'il en soit, les trois députés prétendus indiens, après avoir accompli leur mission, reviennent au camp des Perses, et rapportent que les Assyriens ont pris une attitude formidable; que Crésus a été nommé généralissime de leurs armées; que les rois alliés vont arriver avec toutes leurs troupes, avec tous leurs trésors; qu'ils ont des auxiliaires innombrables, cent vingt mille Égyptiens, des Thraces, des Cypriens, des habitants de l'une et l'autre Phrygie, des Lycaoniens, Paphlagoniens, Cappadociens, Arabes, Phéniciens, Ioniens, Éoliens, presque tous les Grecs asiatiques; qu'ils ont de plus envoyé solliciter l'alliance des Spartiates; que le rendez-vous général est sur les bords du Pactole; que de là on doit marcher vers Thymbrée, et que tous ceux qui ont des vivres à vendre ont ordre de les porter en ce lieu.

Ces nouvelles alarmaient fort les soldats de Cyrus : il ne les voyait plus, comme auparavant, aller et venir d'un pas léger, mais s'assembler çà et là par pelotons, se questionner réciproquement, et se communiquer leurs tristes pensées. Il convoqua les chefs et leur prouva, par une harangue, que c'était aux Assyriens et non aux Perses à concevoir des inquiétudes. « Quoi! « leur disait-il, vous seriez alarmés, parce que vous ap- « prenez que vos ennemis ont pour généralissime le « plus lâche et le plus inhabile d'entre eux! S'il était « pourtant parmi nous quelqu'un d'assez pusillanime « pour les redouter, je serais d'avis qu'on le leur envoyât,

« car il nous serait plus utile dans leurs rangs que dans « les nôtres. » Chrysante prit la parole après Cyrus : « Non, dit-il, il n'y a point d'effroi dans le cœur des « Perses; et s'ils paraissent aujourd'hui plus sérieux que « de coutume, c'est qu'ils mesurent l'étendue de la nou- « velle carrière qui s'ouvre devant eux. Ils se voient ap- « pelés à se rendre maîtres de la Lydie qui abonde en « vin, en fruits, en huile; où la mer apporte des riches- « ses étrangères : ils se préparent avec recueillement à « la conquête de cet opulent royaume. » Cyrus pressa les préparatifs; il en expliqua tous les détails dans une plus longue harangue qui mérite une place parmi les meilleures instructions militaires. C'est l'une des occasions que Xénophon saisit pour offrir à ses lecteurs les fruits de sa propre expérience. Cyrus, quand il a fini de discourir, offre un sacrifice. Les résultats en sont favorables; il part avec son armée, et le premier jour il campe à peu de distance du lieu que l'on a quitté, afin qu'on puisse y retourner pour reprendre les choses qu'on aurait oubliées. Cyaxare, de peur de laisser ses États sans défense, reste sur la frontière et retient près de lui le tiers des Mèdes. Les Perses avancent dans un ordre que l'historien se complaît à décrire. Un nuage de fumée ou de poussière annonce que l'ennemi n'est pas loin; on fait halte; on dîne; on reprend ses rangs. Les cavaliers ou coureurs qui ont été envoyés en avant amènent des prisonniers que l'on interroge. On apprend d'eux que les ennemis sont déjà frappés d'épouvante, et que Crésus s'abandonne aux conseils d'Araspe. Araspe revient lui-même rejoindre Cyrus, qui proclame l'innocence de cet officier et le service éminent qu'il vient de rendre. « J'ai travaillé, dit Araspe,

« à ranger leur armée en bataille, sur trente hommes « de hauteur, tant la cavalerie que l'infanterie; l'une et « l'autre occupent un terrain d'environ quarante stades. « Je n'y comprends pas douze corps égyptiens, chacun de « dix mille hommes, et formant un bataillon carré de « cent de front sur cent de profondeur, selon l'usage de « leur pays. Crésus ne leur a permis qu'avec répugnance « cette disposition qui l'empêche d'étendre, autant qu'il « le voudrait, le front de son armée. » A l'instant Cyrus dispose la sienne en conséquence de ces avis et en explique l'ordonnance dans un nouveau discours. Il en prononce encore un, lorsque les sacrifices sont achevés et que toutes ses troupes sont rangées dans l'ordre qu'il a prescrit.

Le septième livre s'ouvre, et les sacrifices, les libations, les invocations recommencent. On apporte des viandes et du vin. Cyrus et ceux qui l'accompagnent, boivent et montent à cheval. Le tonnerre se fait entendre à droite; et le héros s'écrie : « Nous te suivons, grand Jupiter. » Il recommande d'avoir toujours les yeux sur son étendard, qui est une aigle d'or éployée au bout d'une longue pique. Avant d'arriver à la vue de l'ennemi on se repose trois fois. Enfin l'on est en présence. Crésus s'aperçoit que son front déborde considérablement de droite et de gauche, il ordonne que les deux extrémités se courbent en forme de *gamma*. Le plan de cette bataille de Thymbrée a été expliqué, d'après Xénophon, par Fréret et par Maizeroy; ce livre VII de la Cyropédie est en effet un de ceux où l'on peut le mieux étudier la tactique des anciens, non assurément que l'on doive en regarder les détails comme historiquement exacts, mais parce que l'auteur, qui les

invente ou les arrange, est lui-même un très-habile capitaine. Vrais ou controuvés ils exposent une théorie réellement antique, qui appartient sinon à Cyrus et à Crésus, du moins à Xénophon. L'armée de Cyrus montait en tout à cent quatre-vingt-seize mille hommes; savoir, soixante-dix mille Perses, et cent vingt-six mille tant Mèdes qu'alliés. La cavalerie n'était que de trente-six mille hommes; les cent soixante mille d'infanterie se divisaient en compagnies de cent soldats, composées elles-mêmes chacune de quatre escouades dont chacune encore comprenait vingt-quatre hommes, outre celui qui la commandait. Dix compagnies formaient un corps sous un chef particulier, et dix de ces corps avaient un commandant commun. A ces troupes, il faut joindre les chars armés de faux, les chariots qui portaient des tours, et un très-grand nombre de chameaux montés chacun de deux Arabes adossés, dont l'un regardait la tête et l'autre la croupe de l'animal. L'armée de Crésus contenait soixante mille cavaliers et trois cent soixante mille fantassins, en tout quatre cent vingt mille hommes. Elle se mit en bataille sur une ligne; l'infanterie au centre, la cavalerie sur les ailes. Cyrus dédoubla les files de son excellente infanterie; il la mit sur douze de hauteur : sa cavalerie formait les deux ailes; la droite commandée par Chrysante la gauche par Hystaspe. Derrière cette première ligne et à peu de distance étaient les archers et ceux qui lançaient des javelots; une troisième ligne se composait des plus braves soldats, qui devaient avoir l'œil sur ceux qui les précédaient, encourager, menacer, arrêter et, au besoin, tuer les fuyards. Sur une quatrième ligne étaient les tours roulantes garnies d'archers qui

incommodaient l'ennemi par des décharges continuelles. Deux autres lignes, également parallèles au front de l'armée, consistaient, l'une en bagages, l'autre en chariots qui portaient les femmes et les personnes inutiles. Pour former toutes ces lignes et les tenir en sûreté, Cyrus avait placé à la queue une réserve de deux mille fantassins, d'autant de cavaliers, et les chameaux. Moyennant toutes ces lignes, l'ennemi, s'il les voulait envelopper, était obligé de faire un plus long circuit et de s'affaiblir en s'allongeant; mais il faut tenir compte aussi des chariots armés de faux : ils étaient partagés en trois corps de cent chacun, l'un au front de la bataille, les autres sur les deux flancs. Voilà, Messieurs, la disposition que les deux armées prirent la veille du combat.

Au point du jour, Cyrus offre un sacrifice, parcourt les rangs, donne pour mot de ralliement *Jupiter Sauveur et Conducteur*, et anime par des discours le courage des soldats. « Je vous vois, leur disait-il, inquiets « des mouvements que font les deux ailes de l'armée en« nemie; et moi je vous déclare que c'est par elles que « commencera la déroute. » Crésus avait tellement allongé ces deux corps, que l'armée de Cyrus se trouvait enfermée de trois côtés, et semblait, dit Xénophon, un petit carré inscrit dans un grand. Au signal qu'en donna Cyrus, on entonna l'hymne du combat, et une partie de la cavalerie fondit, avec un corps de fantassins, sur les Lydiens qui avançaient pour prendre en flanc la droite de Cyrus. Averties par le bruit, que la bataille avait commencé, les troupes de la gauche se mirent aussi en mouvement. De part et d'autre le succès fut tel que Cyrus l'avait prédit. On fit un carnage

horrible de tous les Assyriens et Lydiens qui ne prirent pas assez tôt la fuite. C'était alors qu'Abradate devait attaquer le front de l'armée ennemie : il fut renversé de son char et périt couvert de gloire. Les Égyptiens qu'il allait vaincre, mais qui marchaient serrés et couverts de leurs boucliers, poussèrent l'infanterie perse jusqu'à la quatrième ligne, sous ces tours roulantes, d'où une grêle de flèches et de javelots les atteignait et les accablait. Cyrus accourut, et prit en queue la phalange égyptienne. Attaquée ainsi de toutes parts et abandonnée de tous ses alliés, elle demeura intrépide et disputa longtemps la victoire. Le cheval de Cyrus tombe et le renverse, le prince est enveloppé d'ennemis ; mais ses fidèles soldats se précipitent avec fureur autour de lui, et parviennent à le dégager; l'un d'eux lui donne son cheval; la bataille redevient plus sanglante, et les Égyptiens opposent une résistance opiniâtre à des forces déjà supérieures aux leurs. Cyrus admirant leur bravoure et leur fidélité, leur offrit des conditions honorables. Ils stipulèrent que jamais on ne les contraindrait à porter les armes contre Crésus qui les avait appelés à son secours. Cyrus les en estima davantage : il les prit, sauf cette restriction, à son service; il leur céda quelques villes de la haute Asie qui sont encore nommées villes Égyptiennes; et de plus Larisses et Cylène, villes de l'Éolie sur les côtes de l'Asie Mineure. Rollin conclut de ces circonstances que Xénophon entend écrire une histoire véritable : il s'ensuivrait tout au plus, que, par un artifice familier aux romanciers, il rattache quelquefois à ses fictions des particularités historiques.

La bataille avait duré jusqu'au soir; chacune des

nations vaincues prenait à la hâte la route de son pays, et Crésus s'était diligemment réfugié à Sardes. Il n'est pas dit un seul mot de lui dans tout le récit de l'action. Le lendemain Cyrus arriva sous les murs de Sardes, fit avancer des machines et dresser des échelles. Ces préparatifs masquèrent le dessein qu'il avait conçu de faire escalader, dès la nuit suivante, non cette partie des murs, mais les fortifications les plus escarpées. Ce projet fut exécuté; et, à la nouvelle de l'occupation de la citadelle par les Perses, les Lydiens abandonnèrent leur ville. Cyrus y entra : il apprit que les Chaldéens s'étaient débandés pour la piller. « Partez à l'instant, « leur dit-il, vous méritez d'être rencontrés dans votre « route par un ennemi supérieur en force. » Ils implorèrent sa clémence et offrirent de rapporter tout ce qu'ils avaient pris. Il consentit à les conserver dans son armée, à condition qu'ils donneraient ce butin aux soldats qui étaient restés à garder la citadelle. « Quand « on saura, dit-il, que ceux qui ne quittent point leur « poste obtiennent les plus riches récompenses tout en « ira mieux. » Cependant il se fit amener Crésus, qui lui dit : « Je vous salue, mon maître; car c'est le titre que « la fortune m'ordonne de vous donner. — Je vous salue « aussi, répondit Cyrus, puisque vous êtes homme ainsi « que moi. Je n'ai pas envie de livrer Sardes au pillage; « mais il faut pourtant que mes soldats, après tant de fatigues et de périls, recueillent les fruits de leurs travaux. — Laissez-moi faire, répliqua Crésus; je dirai « aux Lydiens que j'ai obtenu de vous que la ville ne soit « pas pillée, et vous verrez qu'ils vous apporteront d'eux-mêmes ce qu'elle renferme de plus beau et de plus précieux. » La conversation tomba ensuite sur les oracles

qui avaient promis des succès à Crésus. On croirait que les récits de Xénophon vont se rapprocher de ceux d'Hérodote: mais les détails sont très-différents; et Crésus trouve que tout lui a réussi le mieux du monde, puisque, déchargé des embarras et des inquiétudes de la puissance, il va jouir de tous les plaisirs de la vie, sans se donner aucune peine et sans essuyer les fatigues de la guerre. Il s'attacha donc à Cyrus qui le menait avec lui dans tous ses voyages, soit pour en tirer quelque service, soit pour mieux s'assurer de sa personne.

Maintenant que la Cyropédie a conduit les événements jusqu'au terme où nous les avons laissés dans le premier livre d'Hérodote, c'est à ce livre que nous allons nous reporter, afin d'y reprendre la suite des récits relatifs à Cyrus. Après que ce conquérant a pris Sardes, les Ioniens et les Éoliens lui envoient des députés, et lui offrent de devenir ses sujets aux mêmes conditions qu'ils l'ont été de Crésus. Cyrus leur répondit : « Un joueur de flûte vit un jour des poissons dans « la mer, et se mit à jouer de son instrument, espérant « qu'ils allaient sauter à terre au son de sa musique. « Point du tout; ils restèrent dans l'eau. Trompé dans « son attente, il jette un filet et amène un grand nom« bre de poissons qu'il voit se débattre sur le rivage. « Ah! ah! leur dit-il, puisque vous n'avez pas voulu sau« ter quand je vous ai invités en jouant de la flûte, ce « n'est plus à vous de régler comment vous danserez « maintenant. » Hérodote prend la peine d'expliquer lui-même cet apologue : Cyrus voulait reprocher aux Éoliens et aux Ioniens d'avoir méprisé ses propositions, lorsqu'au commencement de la guerre, il les avait en-

gagés à se détacher de Crésus. Se voyant ainsi menacés, les habitants des villes d'Ionie réparèrent leurs murailles, se réunirent tous, excepté les Milésiens, en assemblée générale, et résolurent d'envoyer des députés à Sparte pour demander des secours.

Hérodote, qui entremêle volontiers à ses récits les observations qu'il a recueillies dans ses voyages, entre ici dans quelques détails sur les Ioniens. Ils habitent, dit-il, le plus heureux climat, la plus riante contrée que je connaisse. On y parle une même langue, mais dans laquelle se distinguent quatre dialectes, l'un propre aux Milésiens et aux habitants de Myus et de Prienne en Carie; l'autre commun aux Lydiens et aux habitants d'Éphèse, de Colophon, de Lébédos, de Téos, de Clazomène et de Phocée; un troisième appartient à l'île de Chio et à la ville continentale d'Érythrée; le quatrième n'est employé que dans l'île de Samos : c'était de ce dernier qu'Hérodote avait fait lui-même une étude particulière. Sans doute, Messieurs, c'est au langage de toute l'Ionie que le nom de dialecte pourrait s'appliquer; mais il est ici question de quatre variétés dans ce dialecte même, de quatre modes particuliers d'inflexions, τρόπους τέσσερας παραγωγέων. Les Milésiens avaient traité avec Cyrus et s'étaient mis ainsi en sûreté. Les insulaires se croyaient aussi à l'abri de tout péril tant que les Perses, qui manquaient de marine, n'auraient point assujetti les Phéniciens. On considérait alors l'Ionie comme la plus faible partie de la Grèce; et la Grèce même, prise en sa totalité, n'était pas encore fort puissante. Les Athéniens, dont la cité commençait d'acquérir quelque importance, refusaient de s'appeler Ioniens. Mais il restait douze villes auxquelles cette dénomina-

tion s'appliquait, et qui s'étaient bâti un lieu d'assemblée appelé *Panionium* (toute Ionie). Tous les Doriens ne se rassemblent pas non plus dans leur temple commun appelé Triopicum : ceux qui forment la Pentapole, autrefois l'Hexapole, ont exclu de leur association les profanateurs de ce temple. Il était arrivé qu'au mépris de l'antique usage, qui obligeait les vainqueurs aux jeux Triopiques de consacrer au dieu Apollon les trépieds d'airain qui leur étaient décernés en prix, un Halicarnassien, nommé Agasiclès, avait emporté et suspendu dans sa maison comme un trophée, le trépied qui devait servir de récompense et de monument à son triomphe. Pour punir cette profanation, les cinq villes de Linde, de Ialyssos, de Camiros, de Cos et de Cnide retranchèrent de leur communauté dorienne la ville d'Halicarnasse.

L'association ionienne était limitée de même à douze villes; et l'historien pense que ces douze cantons correspondaient à ceux que les Ioniens avaient jadis habités dans le Péloponèse, avant que les Achéens les en eussent expulsés. Pellène, Ægire, Æges sur le fleuve Cratis, Boura, Hélicé, Ægium, Olénus, Dymé, et les villes des Rhypéens, des Patréens, des Pharéens et des Tritéens; voilà les douze cités qui, dans le Péloponèse, ont appartenu aux Ioniens et qui sont actuellement, dit Hérodote, aux Achéens. Telle est, selon lui, l'origine des Ioniens d'Asie qui se sont accrus par l'accession de divers peuples, comme les Abantes de l'Eubée, les Minyens d'Orchomène, les Cadméens, les Dryopes, quelques Phocidiens, les Molosses, les Arcadiens-Pélasges et les Doriens-Épidauriens. A l'égard des Ioniens sortis du Prytanée d'Athènes, et qui

se disaient les plus nobles de tous, comme ils n'avaient point emmené de femmes avec eux, ils se sont mariés à des Cariennes dont ils avaient tué tous les parents. Depuis ce massacre, ajoute l'historien, les Cariennes s'obligent par serment à ne jamais manger avec leurs maris, et à ne jamais les appeler par leur nom propre. Quand les Ioniens se sont donné des rois, ils les ont pris, ou chez les Lyciens descendants de Glaucus, fils d'Hippolochus, ou chez les Caucones-Pyliens, sortis de Codrus, fils de Mélanthus, quelquefois dans les deux races indifféremment. Hérodote revient au Panionium pour dire que c'est un lieu sacré situé dans le territoire de Mycale et dédié à Neptune Héliconien : on y célèbre les Panionies.

L'Éolie est un pays plus riche que l'Ionie, mais la température en est moins douce. On y compte onze anciennes cités, Cymé, Larisses, Néon-Tichos, Temnos, Cilla, Notium, Ægiroëssa, Pitané, Ægées, Myrine et Grynée. La douzième était Smyrne, qui est tombée au pouvoir des Ioniens. Mais on comprend au nombre des villes éoliennes, celles du mont Ida, et cinq places situées dans l'île de Lesbos où jadis il en existait une sixième, Arisba, que les Méthymniens ont détruite. Il y a aussi une cité éolienne dans l'île de Ténédos; mais ces insulaires, n'ayant point de péril à courir, ne se réunirent point aux Éoliens du continent. Ces particularités ethnographiques et géographiques ne sont pas celles qui intéressent le plus certains lecteurs d'Hérodote; elles sont pourtant ce qu'il y a de mieux vérifié, de plus instructif, de plus historique dans son ouvrage; il s'en faut que les récits qu'il nous fait d'aventures héroïques aient la même valeur aux yeux de ceux qui veulent étudier sérieusement l'antiquité.

Lorsque les députés des Ioniens et des Éoliens furent arrivés à Lacédémone, ils chargèrent le Phocéen Pytherme, l'un d'eux, de porter la parole en leur nom. Revêtu d'un manteau de pourpre, cet orateur adressa aux Spartiates une harangue qui parut n'obtenir aucun succès. Toutefois Lacédémone expédia un vaisseau à cinquante rames, dans lequel s'embarquèrent des personnes chargées d'observer ce qui se passerait entre Cyrus et les Ioniens; et l'un de ces émissaires, nommé Lacrinès, alla déclarer à Cyrus que, s'il s'avisait d'insulter aucune ville grecque, Sparte ne le souffrirait pas. La réponse de Cyrus fut hautaine et menaçante: « On ne m'a point appris, dit-il, à craindre « des peuples brocanteurs qui passent le temps à se « tromper mutuellement sur leurs places publiques. » Il voulait parler de l'usage établi chez les Grecs d'avoir des marchés publics où ils vendaient et achetaient, chose étrangère aux mœurs des Perses. Voilà un point sur lequel Hérodote semble se rapprocher de Xénophon. Peu après, Cyrus confia le gouvernement de Sardes à Tabalus, Perse de naissance, chargea le Lydien Pactyas de transporter en Perse les trésors de la Lydie, et partit lui-même avec Crésus pour Ecbatane. Il méditait des expéditions contre Babylone, contre les Bactriens, les Saces et les Égyptiens, et laissait à l'un de ses généraux le soin de conduire la guerre d'Ionie. Mais, à peine eut-il quitté Sardes que Pactyas fit révolter les Lydiens, descendit vers la mer, solda des troupes, et assiégea la citadelle où Tabalus s'était retiré.

Ceci amène, chez Hérodote, un dialogue entre Cyrus et Crésus. « Qu'il vous suffise, disait ce dernier, de

« punir Pactyas; pardonnez aux Lydiens, et contentez-« vous de vous prémunir contre leurs révoltes. Ordon-« nez-leur de destiner leurs enfants au commerce, de les « exercer à chanter et à jouer de la lyre : bientôt vous « n'aurez là qu'une population efféminée, qui ne vous « causera plus d'alarmes. » Cyrus goûta ce conseil; il enjoignit à un Mède nommé Mazarès de se rendre à Sardes, d'y exécuter ce que Crésus avait proposé, de vendre à l'enchère comme esclaves tous les Lydiens qui s'étaient armés contre Tabalus, et d'amener Pactyas vivant. Ce chef de la rébellion s'était enfui de Sardes avec ses complices, avant l'arrivée de Mazarès, et avait trouvé un asile à Cymé. Les habitants de cette ville, sommés par Mazarès de livrer Pactyas, répondirent qu'ils voulaient auparavant consulter, sur une affaire si grave, l'oracle des Branchides. L'oracle ordonna l'extradition du coupable, et elle allait s'accomplir lorsque Aristodicus, l'un des notables de la ville de Cymé, prétendit qu'il y avait du malentendu et qu'il fallait renouveler la consultation. « Livrez Pactyas, » répondit encore l'oracle. Alors Aristodicus se mit à faire le tour du temple en chassant les oiseaux qui y avaient construit leurs nids; et soudain, du fond du sanctuaire une voix s'écria : « Homme sacrilége! oses-tu bien chas-« ser de mon temple mes suppliants! » A quoi Aristodicus répliqua sans s'émouvoir : « Seigneur, comment « prenez-vous la défense de ces suppliants, quand vous « nous prescrivez de livrer le nôtre? — Oui, je vous l'ai « prescrit, reprit la voix, mais c'est pour hâter la perte « d'un peuple impie, qui ose mettre en question le devoir « sacré de protéger un suppliant. » Ainsi, la ville de Cymé était perdue, si elle livrait Pactyas, et elle allait être

assiégée par les Perses, si elle s'y refusait. Elle crut se tirer d'embarras en faisant partir le proscrit pour Mytilène. Mazarès le réclama, et les Mytiléniens consentirent à le remettre moyennant un prix convenu. Je ne sais pas positivement, dit Hérodote, quel était ce prix; mais le marché n'eut pas d'exécution. Un vaisseau équipé par les habitants de Cymé transporta Pactyas à Chio, où on l'arracha d'un temple de Minerve pour le rendre aux Perses; en échange, les insulaires reçurent un terrain fertile, situé dans la Mysie en face de Lesbos; mais toutes les productions de ce territoire étaient maudites, rejetées des temples, et les gens de Chio n'osaient faire aucune libation avec l'orge qu'ils y avaient récoltée, ni offrir des gâteaux faits avec le blé qui en provenait.

Mazarès, après avoir envoyé Pactyas à Cyrus, marche contre les Sardiens rebelles, réduit aussi les Priéniens en esclavage, les vend à l'enchère, ravage les campagnes que le Méandre arrose, livre aux pillards de son armée le territoire des Magnésiens, et meurt de maladie après ces brillants exploits. Il eut pour successeur le Mède Harpagus, celui que vous connaissez déjà, Messieurs, par les services qu'il a rendus à Cyrus, et la part qu'il a eue au détrônement d'Astyage. Harpagus paraît donc en Ionie, y assiége plusieurs villes; et Phocée tombe la première en sa puissance. Les Phocéens d'Ionie sont les premiers Grecs qui aient tenté des navigations de long cours. Ils avaient, sur des navires à cinquante rames et non sur des vaisseaux ronds, parcouru les côtes de l'Adriatique, de la mer Tyrrhénienne et de l'Ibérie. Dans leurs voyages à Tartessus, ville située à l'embouchure du Bætis,

(aujourd'hui le Guadalquivir), ils s'étaient concilié l'amitié du roi de cette contrée, lequel avait nom Arganthonius. Ce prince, qui mourut à l'âge de cent vingt ans, après en avoir régné quatre-vingts, avait donné de l'argent aux Phocéens pour les aider à construire de fortes murailles autour de leur ville. Harpagus leur mande qu'il suffira qu'en témoignage de leur soumission ils abattent un des créneaux de ces remparts. Ils demandent un jour pour délibérer, et emploient ce délai à s'embarquer avec leurs femmes, leurs enfants, leurs meubles, et les images de leurs dieux. Les voilà qui font voile vers l'île de Chio, et les Perses ne s'emparent que d'une ville déserte.

Les Phocéens se remirent bientôt en mer, et débarqués inopinément à Phocée, ils y massacrèrent la garnison perse; mais ils songeaient à chercher fortune ailleurs, et leur ami ibérien, le roi Arganthonius, étant mort, ils se proposaient d'aller s'établir dans l'île de Cyrnos (la Corse), où vingt ans auparavant ils avaient, par ordre d'un oracle, fondé la ville d'Alalia (depuis Aléria). Après avoir proféré des imprécations solennelles contre ceux d'entre eux qui abandonneraient la flotte, ils jetèrent dans la mer une masse de fer rougie au feu, en jurant qu'aucun d'eux ne retournerait à Phocée que cette masse ne reparût à fleur d'eau. Cependant plus de la moitié de ceux qui devaient s'embarquer pour Cyrnos, retenus par l'amour de leur pays natal, s'obstinèrent à y rester. Ceux qui abordèrent l'île, y vécurent cinq ans avec les premiers habitants d'Alalia; mais les ravages qu'ils se mirent à exercer sur les côtes voisines, armèrent contre eux les Tyrrhéniens et les Carthaginois, qui équipèrent cent vingt vaisseaux.

Les Phocéens n'en purent opposer que soixante, et sortirent néanmoins vainqueurs d'un combat naval livré dans la mer de Sardaigne. Ce n'était, dit Hérodote, qu'une victoire cadméenne, c'est-à-dire où ils avaient plus perdu que gagné, ainsi qu'il était arrivé dans la guerre d'Étéocle et Polynice, sous les murs de Thèbes, ville de Cadmus. Ayant perdu quarante de leurs navires, et voyant les vingt autres hors de service, les Phocéens abandonnèrent Alalia et firent voile pour Rhégium. Les prisonniers qu'ils laissaient entre les mains de l'ennemi furent tous lapidés, et le champ où leurs cadavres restèrent abandonnés devint funeste à tout ce qui le traversait, hommes, troupeaux, bêtes de somme ou de trait. Nul animal n'en sortait qu'estropié, mutilé, ou paralytique. Les Agylliens, à qui ce territoire appartenait, ne parvinrent à le délivrer de cette malédiction que par des expiations solennelles, des combats gymniques et des courses de char, conformément aux ordres de l'oracle de Delphes. Cependant les réfugiés à Rhégium allèrent fonder dans l'Œnotrie la ville d'Hyéla (depuis Vélia). Ils prirent ce parti, parce qu'un habitant de Posidonium leur certifia que la Pythie, en leur prescrivant de bâtir Cyrnos, n'avait pas entendu parler de l'île, mais d'un monument en l'honneur d'un héros nommé Cyrnus.

Les Téiens, quand ils virent qu'Harpagus allait bientôt prendre leur ville, s'enfuirent aussi et abordèrent par mer la Thrace, où ils rebâtirent la ville d'Abdères jadis fondée par Timésius de Clazomène. A l'exception des Milésiens, dont Cyrus avait reçu le serment, toute l'Ionie fut envahie par Harpagus, ou se soumit volontairement aux Perses. Elle aurait peut-être prévenu

cette catastrophe, en suivant l'avis que lui avait donné Thalès, d'établir un conseil général et suprême, une sorte de congrès dans la ville centrale de Téos. Après les malheurs des Ioniens, Bias de Pryenne leur proposait, comme le meilleur moyen de les réparer, la réunion de tous les vaisseaux en une seule flotte, sur laquelle ils iraient en Sardaigne fonder une république ionienne.

Maître de l'Ionie, Harp[illegible]eprit une expédition contre les Cariens, les Ca[illegible]s Lyciens. Autrefois sujets de Minos et co[illegible]ous le nom de Léléges, les Cariens insulaires ne payaient aucun tribut; mais, lorsque Minos avait besoin d'eux, ils montaient ses vaisseaux et se distinguaient parmi ses guerriers. La Grèce leur doit trois inventions, savoir, les casques surmontés d'une aigrette, les figures gravées sur les boucliers, et les anses adaptées à cette dernière arme. Dans la suite, chassés de leurs îles par les Doriens et par les Ioniens, les Cariens passèrent sur le continent; c'est du moins ce qui se disait d'eux en Crète; mais, si l'on s'en rapporte à leurs propres traditions, ils sont autochthones sur le continent même, et n'ont jamais changé de nom; celui qu'ils portent vient, disent-ils, de Carès, dont les frères Mysus et Lydus ont fondé les Mysiens et les Lydiens, peuples du même sang que la nation carienne. Pour les Cauniens, Hérodote les croit autochthones, quoiqu'ils se prétendent Crétois d'origine. Leur langue s'est rapprochée de celle des Cariens, ou celle-ci de la leur; je n'ai pu démêler, dit l'historien, laquelle des deux a été modifiée. Du reste, les Cauniens ont des lois, des mœurs qui leur sont propres : ils avaient d'abord érigé des temples à des dieux étrangers;

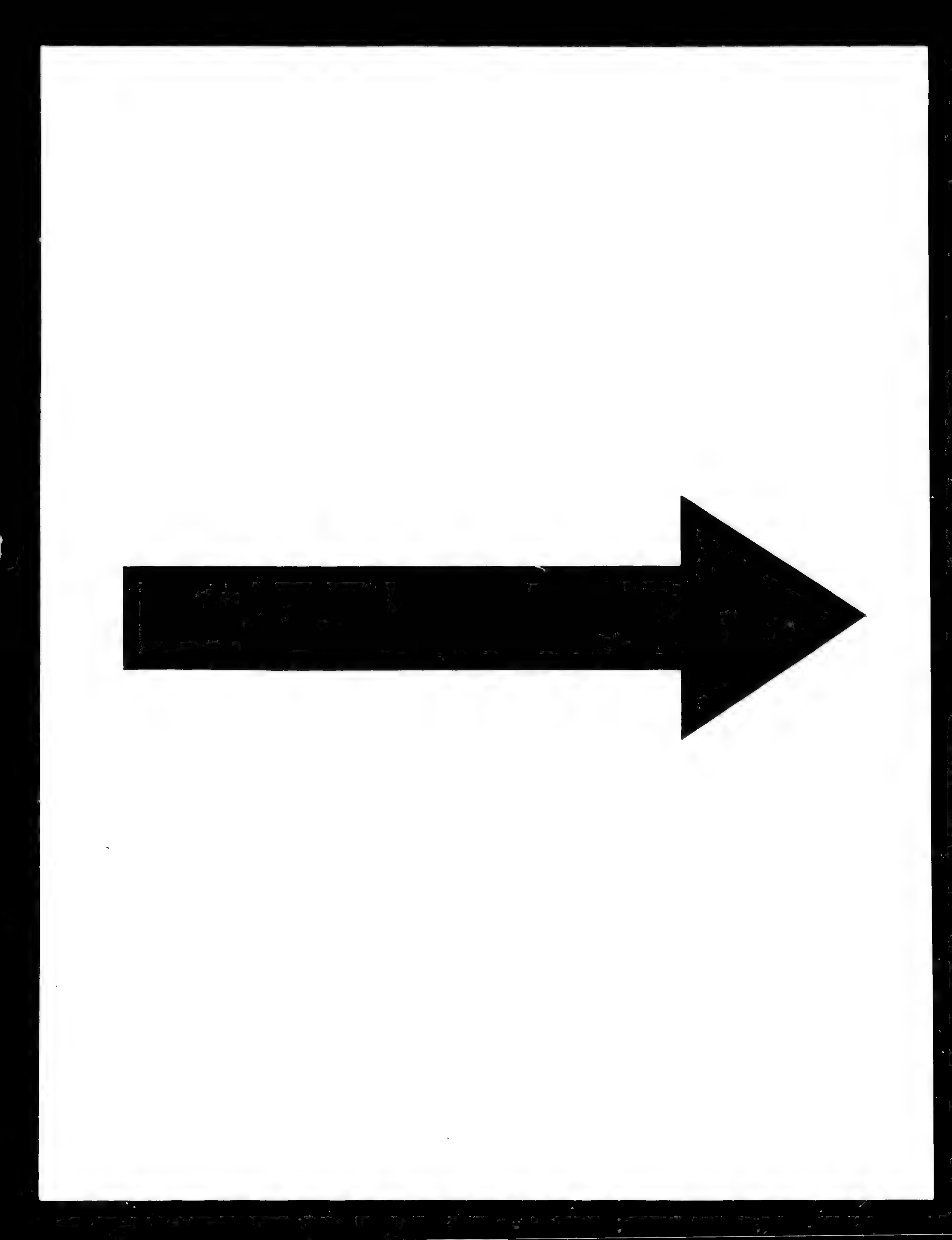
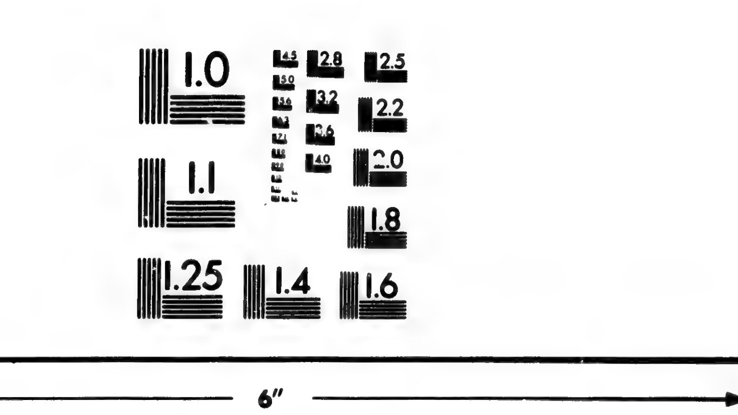
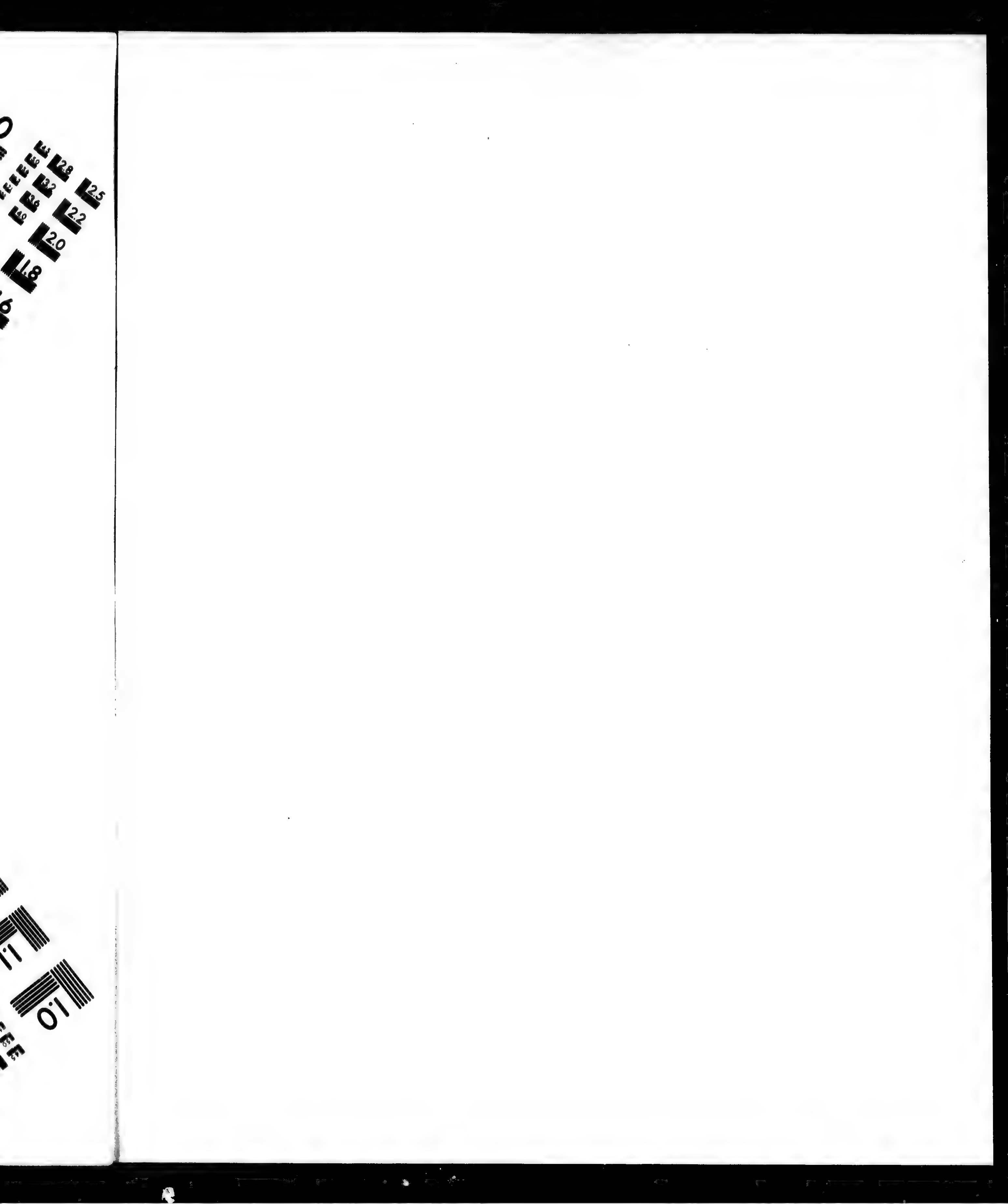


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





depuis, ils ne voulurent plus que des dieux nationaux; et, s'étant armés, ils se mirent à frapper l'air à grands coups, en courant les champs et les monts comme s'ils poursuivaient des ennemis; c'étaient, disaient-ils, les dieux étrangers qu'ils chassaient de cette manière.

Les Lyciens sont originaires de Crète : il faut les compter parmi ceux qui, ayant pris, dans la querelle des deux fils d'Europe, Sarpédon et Minos, le parti du premier, furent expulsés par le second, qui resta vainqueur. Ils passèrent en Asie, et s'établirent dans la Milyade, contrée de Lycie, qu'ils occupent encore. Sarpédon y régnait sur eux, et ils ne portaient alors que le nom de Termiles; mais, lorsque Lycus fils de Pandion eut été chassé d'Athènes par son frère Égée, et se fut retiré auprès de Sarpédon, les Termiles finirent par s'appeler Lyciens. On remarque dans leurs lois des dispositions empruntées de celles de la Crète et de la Carie. L'usage qui les distingue le plus est de prendre, au sein de leurs familles, les noms de leurs mères et non de leurs pères. Il suit de là que si une Lycienne épouse un esclave, les enfants qui naissent de ce mariage sont de condition libre, au lieu que le titre de citoyen est refusé à celui dont le père est libre et la mère esclave ou étrangère.

Les Cariens se soumirent presque sans résistance au Mède Harpagus, ainsi que les Cnidiens, colonie lacédémonienne établie dans le territoire de Triopium, lequel commence à la presqu'île Bybassie et se prolonge entouré par le golfe Céramique au nord, par la mer de Syme et de Rhodes au midi. Ils avaient entrepris, tandis qu'Harpagus désolait l'Ionie, de faire de leur pays une île véritable, en creusant l'isthme de cinq sta-

des par lequel il tient au continent. Mais tous les travailleurs se blessaient en différentes parties du corps, et surtout aux yeux. On consulta l'oracle de Delphes qui répondit : « Ne creusez pas ; si Jupiter eût voulu une « île en ce lieu, il l'eût faite. » En conséquence, les Cnidiens subirent de bonne grâce le joug d'Harpagus. Une seule peuplade carienne résista quelque temps, mais en vain, à ce général : c'étaient les Pédasiens, qui habitaient l'intérieur des terres au-dessus d'Halicarnasse. Ils étaient avertis de chaque malheur qui les menaçait par la longue barbe qui croissait soudainement au menton de leur prêtresse de Minerve. Ce prodige est arrivé trois fois, dit Hérodote ; il les força de fléchir sous le joug des Perses.

Les Lyciens, après s'être courageusement défendus, succombèrent enfin : ceux de Xanthe, réduits au désespoir, réunirent leurs femmes, leurs enfants, leurs esclaves et toutes leurs richesses dans leur citadelle, y mirent le feu, retournèrent à la rencontre d'Harpagus et périrent tous dans une bataille. Il n'y a donc plus, continue l'historien, de Xanthiens primitifs, à l'exception pourtant de quatre-vingts familles, qui, par hasard, se trouvèrent absentes au moment de la catastrophe. Pendant qu'Harpagus s'emparait ainsi de Xanthe et de Caunium, qu'il subjuguait les Lyciens, les Cariens, l'Ionie entière, toute l'Asie inférieure, Cyrus portait dans l'Asie supérieure ses armes victorieuses. Hérodote nous prévient qu'il n'entrera point dans tous les détails des conquêtes de ce héros, qu'il ne racontera que les événements les plus mémorables. Cependant ses récits sur cette matière ont encore trop d'étendue et trop d'importance pour que nous puissions les recueillir aujourd'hui.

Quoiqu'il se soit glissé quelques articles fabuleux dans tout ce qu'il vient de nous dire des Ioniens, des Cariens et des Lyciens, dans le tableau qu'il a tracé de leurs origines, de leurs lois, de leurs mœurs et de leurs vicissitudes, on y puiserait néanmoins une instruction plus solide qu'en bien d'autres parties de son histoire. En effet, Messieurs, lorsqu'il vous parlait des conférences entre les ambassadeurs grecs et Cyrus, de la révolte excitée à Sardes par Pactyas, des discours que fait Cyrus à cette occasion, et qui *exprimaient*, dit Larcher, *la manière de penser de ce prince*, des conseils que lui donnait Crésus, des mésaventures de Pactyas et des exploits d'Harpagus, n'avez-vous pas reconnu que l'histoire retombait dans les fictions merveilleuses et dans les traditions populaires? On ne sait quel est le Cyrnus, héros de l'île de Corse ou d'un territoire œnotrien. Larcher prétend que c'est un fils d'Hercule, et en prend à témoin Servius, qui en parle dans son commentaire sur la neuvième églogue de Virgile (v. 30). Ce qu'Hérodote raconte d'une expédition des Phocéens en Corse, de la manière dont ils furent vaincus, et des prodiges qui s'opér[illegible] dans le champ où ils avaient été lapidés, ne semble plus digne aujourd'hui d'aucun examen, pas plus que la barbe miraculeuse qui, à l'approche de quelque calamité, couvrait subitement le menton de la prêtresse des Pédasiens.

Dans notre prochaine séance, nous continuerons l'histoire de Cyrus, en la puisant, à la fois, dans les derniers chapitres du dernier livre d'Hérodote, dans le huitième livre de la Cyropédie, dans Ctésias, dans Justin et en quelques autres anciens récits.

DIXIÈME LEÇON.

FIN DE L'EXAMEN DU PREMIER LIVRE. — RAPPROCHEMENT DE LA CYROPÉDIE DE XÉNOPHON ET DE L'HISTOIRE DE CYRUS CONTENUE DANS HÉRODOTE.

Messieurs, après avoir raconté les exploits d'Harpagus dans l'Asie inférieure, Hérodote va rejoindre Cyrus en Assyrie, et d'abord nous décrire cette contrée, surtout la ville de Babylone, qui en était devenue la capitale depuis la destruction de Ninive. Babylone, située dans une plaine, forme un carré dont chaque côté est de cent vingt stades. Elle est environnée d'un fossé large, profond et plein d'eau, et d'un mur qui a cinquante coudées royales d'épaisseur, deux cents de hauteur. Nous ne chercherons point à évaluer ces mesures, sur lesquelles il existe autant de systèmes qu'il y a eu de savants qui les ont déterminées. Je crois, avec Larcher, que presque tout ce qu'on peut dire sur les mesures des anciens demeure problématique; et d'ailleurs, il se pourrait que celles que donne ici Hérodote ne fussent pas d'une parfaite exactitude. Au lieu de quatre cent quatre-vingts stades de circuit, Ctésias n'en compte que trois cent soixante-cinq ou trois cent soixante, Strabon que trois cent quatre-vingt-cinq, Quinte-Curce que trois cent soixante-huit. En accordant du mieux qu'on peut ces calculs, on trouve que chaque côté du carré était de trois lieues, le circuit de douze, la surface de la ville de neuf lieues carrées; et Volney n'est point effrayé de cette étendue. Il faudrait même por-

ter le circuit de l'ancienne Babylone à dix-huit lieues, selon les observations que M. Raymond a jointes à la relation du voyage de M. Riche. Quant à la hauteur des murs, qui approcherait de trois cents pieds, suivant Hérodote et Ctésias, Strabon la réduit à quatre-vingt-six; ce qui, en ne supposant qu'une épaisseur de vingt pieds, et qu'une enceinte de douze lieues, aurait exigé un travail encore immense, quelques efforts que fassent Volney et M. Raymond pour le trouver possible et croyable. Hérodote continue en disant qu'à mesure qu'on creusait les fossés, on employait la terre à faire des briques, avec lesquelles on bâtissait les parois du fossé même et ensuite les murailles. Il parle des tours, des cent portes d'airain massif, avec les jambages et les linteaux du même métal, et de l'asphalte qu'on tirait de la rivière d'Is, laquelle se jette dans l'Euphrate; ce grand fleuve coule au milieu de Babylone et la partage en deux. L'intérieur de la ville, rempli de maisons à trois ou quatre étages, est traversé par des rues alignées qui se coupent à angles droits et qui sont les unes parallèles, les autres perpendiculaires au fleuve. Dans l'une des deux parties de la ville est le palais du roi, dans l'autre le temple de Jupiter Bélus; temple quadrilatère dont chaque côté est d'environ deux stades, et du milieu duquel on voit s'élever une tour ou plutôt huit tours bâties l'une sur l'autre. Sur la dernière est une grande chapelle contenant une table d'or et un lit magnifique où le dieu vient quelquefois se reposer. Personne ne passe la nuit en ce lieu, sinon une femme assyrienne, choisie par les Chaldéens, prêtres de Bélus. A la fête du dieu, on brûle pour mille talents d'encens, et l'on sacrifie des victimes adultes sur un grand autel.

Il y a de plus un autel d'or où ne s'immolent que des animaux encore à la mamelle. Jadis on admirait dans cette enceinte sacrée une statue d'or massif haute de douze coudées; mais je ne l'ai point vue, dit l'historien, et je m'en tiens à ce que les Chaldéens m'en ont rapporté. Xerxès enleva cette statue, et tua le prêtre qui la gardait. Avant les rois perses, Babylone avait été gouvernée par des monarques assyriens, dont Hérodote promet de parler ailleurs; et c'est, Messieurs, l'un des passages qui donnent lieu de croire qu'il a composé une histoire particulière de l'Assyrie. Ici, il ne nomme que deux reines, Sémiramis et cinq générations après elle, Nitocris.

Plus sage et plus habile que Sémiramis, la reine Nitocris construisit des digues pour contenir dans leur lit les eaux de l'Euphrate. Elle détourna le cours de ce fleuve, le divisa en plusieurs canaux, le força de suivre une direction nouvelle, creusa un bassin ou réservoir ayant trois cent vingt stades de tour. Ces travaux devaient rendre les communications avec la Médie plus lentes et plus difficiles, et mettre obstacle aux irruptions des Mèdes. Avant le règne de cette princesse, il n'y avait point de pont sur l'Euphrate, et l'on ne pouvait passer qu'en bateau d'une partie de la ville à l'autre. Elle fit entrer le fleuve dans le réservoir et dans les canaux, et mit à sec la partie de son lit qui traversait Babylone; ce qui facilita la construction d'un pont au centre de cette cité. Quand ce travail fut terminé, on rendit au fleuve son ancien lit; mais les madriers carrés qui formaient le plancher du pont s'enlevaient tous les soirs, afin qu'il n'y eût pas de passage possible durant la nuit, et que la police contre les voleurs s'exerçât plus

aisément. À l'une des portes de la ville, Nitocris fit bâtir un tombeau avec cette inscription : « Si quelqu'un « des rois mes successeurs a besoin d'argent, qu'il ouvre « mon sépulcre, et qu'il s'empare de mes trésors ; mais « qu'il se garde bien d'y recourir sans nécessité, car il « aurait à s'en repentir. » Ce monument resta intact jusqu'à Darius, qui l'ouvrit, et n'y trouva que le corps de la reine avec cette autre inscription : « Si tu n'étais pas in« satiable de richesses, tu n'aurais pas troublé l'asile « des morts. »

Quand Cyrus porta la guerre en Assyrie, Nitocris ne vivait plus ; c'était son fils Labynète qui régnait à Babylone. Cyrus approche, traînant à sa suite, en grains et en bétail, tout ce qui est nécessaire à sa consommation personnelle. Tel est l'usage des rois de Perse. On porte même en des flacons d'argent l'eau qu'ils doivent boire, et qu'on tire du fleuve Choaspe, qui traverse Suze leur capitale. Le héros s'avance ainsi vers celle de l'Assyrie, et le fleuve Gynde ayant mis quelque obstacle à sa marche, pour l'en punir, il le fait couper en trois cent soixante canaux, ce qui occupe son armée et suspend l'expédition contre Babylone pendant tout un été. Malgré une première victoire, le héros se voyait arrêté par des difficultés énormes, et faisait peu de progrès. Enfin il s'avisa de faire entrer l'Euphrate dans le bassin creusé par Nitocris, mit à sec le lit du fleuve dans l'intérieur de la ville, et la prit de cette manière, à l'improviste, en un jour de fête, que les habitants célébraient par des jeux, des danses et des festins. Ils ne s'étaient aperçus ni des travaux entrepris pour détourner le fleuve, ni de l'abaissement et de la retraite des eaux. Heureusement ces merveilleux récits sont bientôt

interrompus par des descriptions topographiques et par quelques détails sur les mages et les institutions des Assyriens, détails au moins curieux et dont plusieurs sont vraisemblables.

Tout le territoire soumis à Labynète était divisé en districts dont chacun devait fournir son contingent pour l'entretien de la maison et de l'armée du roi. L'année étant de douze mois, la province de Babylone subvenait pendant quatre mois à cette fourniture; elle comptait donc pour un tiers dans la richesse de toute l'Asie. Aussi la satrapie de Babylone était-elle la plus importante : Tritantæchmès, qui la possédait, en tirait chaque jour une artabe d'argent, mesure de capacité équivalente au médimne attique plus trois chœnices; (ou environ à un hectolitre et un peu plus d'un tiers). Quatre grands villages de la plaine étaient chargés pour tout impôt d'entretenir les chiens indiens nécessaires aux services et aux plaisirs du monarque. D'autres devaient pourvoir aux dépenses d'un haras royal de huit cents chevaux entiers et de six mille juments, outre les chevaux de guerre.

Il pleut rarement en Assyrie; mais des canaux d'irrigation font de cette contrée le plus fertile terroir que l'on connaisse. Il n'y croît pourtant ni vigne, ni figuier, ni olivier : sa richesse consiste en grains, et les campagnes produisent des palmiers dont les fruits servent à faire du miel et une sorte de vin. Les navires assyriens sont de forme ronde et construits avec des branches de saule, sur lesquelles on étend des peaux. Les marchandises qu'on y charge sont recouvertes avec de la paille. Deux rameurs suffisent pour la descente du fleuve, que sa rapidité ne permet pas de remonter.

Quand les marchandises sont débarquées à Babylone, les deux rameurs vendent aussitôt leur navire, à l'exception des peaux, que rapporte un âne qu'ils ont amené avec eux; et ces peaux s'emploient à faire de nouvelles embarcations du même genre. Une tunique de lin sur la peau, une seconde tunique en laine et un surtout ou manteau blanc : tel est l'habillement assyrien. La chaussure ressemble aux brodequins de la Béotie. La tête bien garnie de cheveux se couvre d'une mitre. On se parfume le corps, et l'on porte à la main un bâton surmonté d'une pomme, d'une rose, d'un lis, d'un aigle ou de quelque autre figure.

En chaque village, on réunissait une fois par an toutes les filles nubiles : un crieur public les mettait successivement à l'enchère, en commençant par les plus belles, et tenait en réserve l'argent payé par les acheteurs. Lorsqu'il arrivait aux laides, à celles pour lesquelles il ne se présentait plus d'enchérisseurs, il les proposait, dit-on, au rabais et les adjugeait à ceux qui se chargeaient de les épouser aux moindres prix; on employait à leurs dots l'argent provenant de la vente des belles. Hérodote regrette que les Assyriens aient laissé abolir cette institution dont il admire la sagesse et la beauté : σοφώτατος, κάλλιστος νόμος. Il ajoute qu'elle existait aussi chez les Vénètes d'Illyrie. Il applaudit pareillement à la coutume établie en Assyrie de porter les malades sur la place publique, afin de recueillir les conseils de tous les passants. Chacun était obligé de s'informer de la cause et des progrès de la maladie, et de proposer les moyens de guérison que son expérience et ses études lui avaient appris. De cette manière, on se passait de médecins. Les Assyriens enduisaient de miel les ca-

davres des morts et imitaient en plusieurs points les cérémonies funèbres des Égyptiens. Il n'est à Babylone qu'un seul usage qu'Hérodote réprouve, et avec trop de raison, comme infâme : c'est celui qui obligeait toute femme née dans cette ville, à visiter une fois en sa vie le temple de Vénus Mylitta.

Dès que Cyrus eut achevé la conquête de la Syrie, il voulut subjuguer les Massagètes, nation belliqueuse et peut-être scythique, située vers l'Orient au delà du fleuve Araxe, à l'opposite des Issédons. Suivant Hérodote, l'Araxe, qui dans son cours embrasse plusieurs grandes îles très-fertiles, a sa source, ainsi que le Gynde, dans les monts Matiéniens, et se termine par quarante embouchures, dont l'une aboutit à la mer Caspienne, et les trente-neuf autres se perdent dans des marais et des lagunes. Ce passage obscur a fourni matière à de longues dissertations. Il y a toute apparence que l'historien aura confondu l'Araxe avec le Jaxartès ou l'Oxus, aujourd'hui le Jir ou le Gihon ; c'est l'opinion du major Rennell. Mais Hérodote a bien connu la mer Caspienne. Il la représente telle qu'elle est en effet, un grand lac, de toute part environné de terre et qui n'aboutit d'aucun côté à l'Océan. Il en estime la longueur à quinze jours de navigation, et la plus grande largeur à huit, ce qui est un peu trop. Du reste, lorsqu'on voit Strabon, Pline et d'autres anciens auteurs prendre la mer Caspienne pour un golfe, on s'étonne qu'avant eux Hérodote ait pu être si bien instruit. Il expose ensuite ce qu'il sait du Caucase, amas de montagnes très-élevées, où vivent différents peuples qui se nourrissent de fruits sauvages. Le Caucase occupe les bords occidentaux de la mer Caspienne : à l'orient est une plaine immense où Cyrus va guerroyer les Massagètes.

Ce héros commença par demander en mariage leur reine Tomyris, qui comprit parfaitement qu'il était moins épris d'elle que de sa couronne. N'ayant pu réussir par cet artifice, il jette un pont sur l'Araxe, afin de passer ce fleuve à la tête de son armée. En vain, Tomyris lui envoie un héraut pour lui faire sentir l'extravagance et la témérité d'une telle entreprise; en vain, Crésus même ose lui remontrer qu'un prince n'est pas toujours heureux. Ce Crésus finit par lui conseiller de passer l'Araxe, de tuer des moutons et des bœufs, d'étaler dans le camp un festin splendide, de joindre aux viandes, des pains, des gâteaux, du vin versé en profusion dans des cratères, de faire ensuite rétrograder l'armée vers le fleuve, de ne laisser dans le camp qu'une faible garde, afin que les Massagètes se jettent avec avidité sur la bonne chère, et qu'on les puisse accabler au moment où l'ivresse et le sommeil les auront affaiblis et désarmés. Cyrus adopta ce plan, et toutefois, avant de l'exécuter, il renvoya en Perse son fils Cambyse et Crésus.

Ayant passé le pont avec l'armée, Cyrus eut, dès la nuit suivante, une vision prophétique. Le plus âgé des fils d'Hystaspe lui apparut en songe, portant aux épaules des ailes, dont l'une ombrageait l'Asie et l'autre l'Europe. A son réveil, Cyrus manda Hystaspe, et lui dit: « Votre fils aîné, âgé de vingt ans, conspire contre moi; « les dieux m'en ont averti. Retournez bien vite en Perse, « et veillez sur lui; moi-même, quand je serai de retour, « j'examinerai sa conduite. — Seigneur, lui répondit Hys- « taspe, je pars, et, n'en doutez pas, je vous livrerai mon « fils Darius; vous ferez de lui ce qu'il vous plaira. » Cependant le projet de Crésus ne tarda point à s'accomplir. Les Massagètes, attirés par le festin préparé pour

eux, s'enivrèrent, s'endormirent, et tombèrent au pouvoir des Perses qui, après en avoir égorgé un très-grand nombre, firent les autres prisonniers, y compris le prince Spargapisès, fils de Tomyris. Cette reine écrivit aussitôt à Cyrus : « Rends-moi mon fils, et regagne « tes États; autrement, j'en jure par le soleil, dieu des « Massagètes, quelque insatiable que tu sois de sang, je « saurai t'en rassasier. » Cyrus ne daigna pas répondre ; et le généreux Spargapisès, ne voulant pas survivre à sa défaite, se donna la mort de ses propres mains. Tomyris réunit tout ce qu'elle a de troupes, marche à la rencontre des Perses et livre une bataille décisive. D'abord, on combattit de loin à coups de flèches, puis l'épée et le poignard à la main. La mêlée dura longtemps; enfin les Massagètes triomphèrent, et Cyrus périt après vingt-neuf ans de règne. Sa tête est plongée dans une outre remplie de sang humain : « O toi, s'écrie la reine, « toi qui m'a ravi mon fils par un lâche stratagème, je « te tiens parole; je te rassasie de sang. »

Les dernières lignes du premier livre d'Hérodote contiennent quelques détails sur les mœurs des Massagètes : ils s'habillent et vivent comme les Scythes ; ils font la guerre à pied et à cheval, et manient l'arc ainsi que la lance et la hache à deux tranchants ; ils emploient l'airain dans leurs armes, l'or dans leurs ornements de tête, dans leurs ceintures et dans les bracelets qu'ils portent au-dessous des aisselles. Ils garnissent de cuirasses d'airain le poitrail de leurs chevaux, et d'or les brides, les mors et les housses. Quand l'un d'eux parvient à l'extrême vieillesse, ses parents se rassemblent autour de lui, l'immolent et le mangent. A leur gré, c'est la mort la plus heureuse. On plaint ceux

qui meurent de maladie, de n'avoir pas vécu assez longtemps pour mériter d'être sacrifiés et dévorés. Les Massagètes n'ensemencent point leurs terres, ils se nourrissent de bestiaux, de poissons et de lait; ils ne révèrent qu'une seule divinité, le soleil, auquel ils sacrifient des chevaux.

Les récits d'Hérodote, depuis l'endroit où il entre avec Cyrus en Assyrie, offrent tant de difficultés chronologiques et autres, que les éclaircissements et les systèmes fourmillent. Il se présente surtout des questions de chronologie que j'ai déjà exposées (1). L'opinion la plus vraisemblable à mon avis, est qu'entre Bélus et Ninus, époux de Sémiramis, il s'est écoulé environ neuf siècles; que, lorsque Ninus est appelé fils de Bélus, ce mot de fils ne signifie que descendant; que Ninus a régné au treizième siècle avant notre ère, et que Sémiramis occupait le trône au commencement du douzième. Il reste ainsi, entre elle et l'époque de Cyrus, un espace de six cents ans, ce qu'il est difficile d'accorder avec le nombre de cinq générations seulement qu'Hérodote établit entre Sémiramis et Nitocris, mère du Labynète que Cyrus détrôna; car ces cinq générations ne feraient que cent soixante-six ans. En conséquence, Larcher et d'autres savants ont imaginé deux Sémiramis, hypothèse que Volney déclare, avec raison, inadmissible. Mais la difficulté des cent soixante-six ans au lieu des six cents subsiste toujours. Il y a là une erreur assez forte commise par Hérodote ou par ses copistes. Nous retrouverons une reine Nitocris en Égypte; celle d'Assyrie n'est guère connue que par le récit que nous venons de recueillir. Les savants ont recherché si le nom

(1). Voy. T. V. p. 360 et suiv.

de son fils, Labynète ou Labunète, n'équivalait pas à Nabuchodonosor, ou bien à Nabonide ou Nabonade. Il n'y a donc pas d'autre différence que le changement de l'initiale L en N, et l'addition de quelques syllabes finales. Une incertitude plus pénible est celle qui concerne la mort de Cyrus. On s'accorde sur la date, 530 ans avant J. C. Mais vous venez d'entendre ce que raconte Hérodote, et la narration de Justin a le même fond. Seulement Justin ne parle que des Scythes, non des Massagètes; il nomme la reine Tamyris, non Tomyris, il ne dit pas que son fils s'appelait Spargapisès, et il fait périr ce jeune prince dans le combat et non de sa propre main. Il porte enfin la durée du règne de Cyrus à trente ans au lieu de vingt-neuf. Ces différences, quoique remarquables, sont assez légères. Mais nous allons reprendre les récits de Xénophon à partir de la destruction du royaume de Lydie, et ce sera une tout autre histoire du grand Cyrus.

De Sardes, Cyrus part pour Babylone : son armée s'est accrue d'un corps de Lydiens; les Égyptiens sont dégagés de l'obligation de servir contre lui; ils l'accompagnent, et sur la route on soumet les habitants de la grande Phrygie, les Cappadociens, les Arabes. On s'empare de leurs armes et de leurs chevaux, on acquiert ainsi une cavalerie nombreuse et formidable. Ce long voyage de Sardes à Babylone occupe à peine dix lignes dans le livre de Xénophon; mais ce trajet s'est opéré avec la même rapidité, quand la guerre s'est transportée de la Babylonie en Lydie. Voilà donc Cyrus revenu sous les murs de la capitale des Assyriens : il trace des lignes de circonvallation, il bâtit des forts sur les rives de l'Euphrate, il creuse une tranchée im-

mense. Arrive une fête babylonienne, où les habitants doivent passer la nuit dans les festins et les débauches (c'est, Messieurs, une circonstance dont Hérodote a fait mention). Dès que le soleil est couché, Cyrus fait ouvrir à force de bras une communication entre le fleuve et les deux têtes de la tranchée. L'eau s'épanche dans un nouveau lit, et, avant le jour, la partie de l'Euphrate qui traverse la ville devient guéable. L'armée entre ainsi dans Babylone et passe au fil de l'épée tous les Assyriens qu'elle rencontre. Gobryas et Gadatas, qui savent les chemins, conduisent les Perses au palais du roi d'Assyrie. La garde de ce prince est surprise; on pénètre jusqu'à lui; on l'immole lui, sa famille et ses courtisans. Le sang coule dans toutes les rues. Cyrus ordonne à ses mages de prélever la part des dieux, puis il distribue les palais et les maisons à ceux qui ont le plus contribué au succès. Toutes les récompenses sont proportionnées au mérite et aux services. Un édit est publié qui, d'une part, enjoint à ce qui reste de Babyloniens de cultiver leurs champs, de payer les tributs et de servir les maîtres qu'on leur impose; de l'autre, accorde aux Perses et aux alliés un empire absolu sur les prisonniers qui leur sont échus. Après tant de conquêtes, Cyrus déclara qu'il voulait être enfin traité en roi, que désormais il ne pouvait plus demeurer accessible à tout le monde, mais seulement aux grands de de sa cour, auxquels il faudrait s'adresser lorsqu'on aurait à former quelque demande. Ce passage du commandement militaire à la pompe de la monarchie n'est nulle part mieux exposé; Xénophon fixe nos regards sur tous les détails de cette métamorphose. Une tente ne suffit plus à Cyrus, on le conduit au palais des rois; en

même temps qu'il s'y installe, des sacrifices sont offerts à Vesta d'abord, puis à Jupiter roi, ensuite aux autres dieux qu'indiquent les mages. Le prince sent le besoin d'une garde particulière, qui veille à la sûreté de sa personne : il ne se confie point à ceux qui ont des femmes ou des enfants, qui aiment quelqu'un plus que lui; il explique fort au long les motifs qui le déterminent à ne choisir que des eunuques pour ses gardes et même pour ses portiers. « On est fâché, dit M. Dacier, « de voir que Cyrus, en qui l'on a remarqué jusqu'ici « tant d'humanité et de grandeur d'âme, ait cru avoir « besoin d'une pareille garde; et qu'un prince honoré « du nom de père du peuple par ses sujets, se soit en- « touré de l'attirail du despotisme. En vain Xénophon « s'efforce de le justifier en lui prêtant des raisonne- « ments; les mœurs des peuples vaincus avaient déjà « altéré les siennes. » Quoi qu'il en soit, Messieurs, voilà l'intérieur du palais gardé par les seuls eunuques. Mais il faut de plus à l'extérieur dix mille Perses armés de piques, qui feront le guet nuit et jour autour de ce palais, quand le prince y sera, et qui, chaque fois qu'il en sortira, marcheront en haie à ses côtés. Il faut en outre une forte garnison dans Babylone, pour humilier, est-il dit, les habitants, les appauvrir, les contraindre à payer les tributs et les empêcher de se révolter. Ce n'est pas tout, quand on a fait des conquêtes on doit songer aux moyens de les conserver, et le plus sûr est d'en faire de nouvelles, lorsque l'occasion s'en présente, ou même lorsqu'elle ne se présente pas. On a donc besoin d'entretenir sans cesse une armée formidable, toujours disponible, toujours prête à des expéditions lointaines. C'est ce que Cyrus explique aux homotimes,

et à d'autres guerriers d'élite, dans une harangue qui termine le septième livre où nous remarquons ces maximes : que, dans une ville prise sur des ennemis, tout appartient au vainqueur, choses et hommes, bêtes et gens; qu'il est imprudent d'initier à la science et aux exercices de la guerre ceux qu'on destine à n'être que des mercenaires ou des tributaires; et que ce qu'il y a de plus parfait en politique, c'est le plan de vie auquel sont assujetties en Perse les quatre classes d'homotimes.

Voilà, Messieurs, où aboutissent toutes les conquêtes de Cyrus : tels en sont les résultats pour le bonheur du genre humain et pour le progrès de l'état social. En prenant pour vrais tous les récits de Xénophon, ne pourriez-vous pas lui demander quels ont été, après tout, les fruits de tant d'exploits, et comment ils méritent les éloges magnifiques qu'il leur décerne? Quel profit en ont tiré les Arméniens, les Lydiens, les Assyriens, les Mèdes et même les Perses? Il est vrai que Cyrus est devenu un très-imposant personnage; il a une garde d'eunuques, une escorte de dix mille nobles et une armée immense. Il a subjugué plusieurs royaumes, et il parle fort souvent, et fort au long, de bonnes mœurs, de sagesse et de vertu. Mais quelles terres a-t-il fertilisées? Quelle industrie a-t-il étendue? Quel peuple a-t-il rendu plus heureux ou plus sage? N'est-il pas évident, même d'après les récits de son panégyriste, que, sans lui, les Asiatiques, ses contemporains, auraient essuyé beaucoup moins d'infortunes particulières et de calamités publiques? mais il nous reste à prendre connaissance des derniers articles de la Cyropédie.

Chrysante applaudit aux nouveaux règlements de

Cyrus, et il exhorte les grands seigneurs à lui faire une cour assidue : c'est une leçon qui d'ordinaire n'a pas besoin de tant de développement. Il fut arrêté unanimement et par acclamation, que chaque jour on se rendrait aux portes ἐπὶ θύρας de Cyrus, pour y recevoir ses ordres, et y demeurer jusqu'à ce qu'on fût congédié. Xénophon fait remarquer cette pratique et même cette expression de portes comme usitées dans l'Asie, et il se pourrait que le mot de *Porte*, employé encore pour désigner la cour de Constantinople, remontât à cette origine antique. Cyrus créa une multitude d'emplois : perception des tributs, paiement des dépenses, approvisionnement de sa maison, écurie, vénerie, garde du trésor, inspection des ouvrages publics. Si quelqu'un des seigneurs non employés se dispensait trop longtemps de se présenter à la porte, Cyrus lui faisait susciter quelque mauvaise affaire qui l'obligeait d'accourir pour se défendre ou pour se plaindre. On démêle aussi dans ces institutions quelques germes d'un gouvernement féodal, différents degrés de vasselage, avec obligation de services militaires sous peine de confiscation; mais Cyrus se réservait le commandement immédiat des garnisons de places fortes et la nomination des principaux officiers. D'un autre côté, il étendait les fonctions des mages ; il les chargeait de chanter dès l'aurore des cantiques en l'honneur des dieux protecteurs de la Perse et de leur offrir des victimes. Par-dessus tout le grand prince s'appliquait à maintenir la subordination ; il récompensait l'obéissance passive et prompte plus libéralement qu'aucune action éclatante ; il veillait à contenir les classes inférieures dans les termes du respect et de la déférence qu'elles devaient aux supé-

rieures; il astreignait ses courtisans à des exercices militaires; il les menait volontiers à la chasse, qu'il regardait toujours comme apprentissage des combats. Il prit lui-même et fit prendre aux seigneurs perses l'habillement somptueux des Mèdes, qui hausse la taille et dissimule les défauts corporels. Il fallait, pour lui plaire, se peindre les yeux et se farder le visage. Xénophon ne blâme ni ce luxe, ni plusieurs autres observances frivoles ou serviles. Selon lui, Cyrus rendait les Perses heureux par les soins mêmes qu'il prenait pour perpétuer leur esclavage; et, dans leur reconnaissance, ils le proclamèrent le père du peuple. Nous ne pouvons suivre l'historien dans beaucoup d'autres détails : il n'omet pas même la cuisine du héros : il en attribue l'excellence à la distribution des emplois. « Car, si vous n'a-« vez, dit-il, qu'un seul homme pour arranger vos meu-« bles, disposer votre table, préparer vos aliments, pétrir « votre pain, vous apprêter des viandes bouillies ou rôties, « des poissons cuits dans l'eau ou grillés, vous ne pourrez « jamais être délicatement servi. » Ce sont là autant d'arts distincts dont chacun exige des talents particuliers. C'était donc par la division de ce grand travail que tous les mets du sage Cyrus arrivaient à leur point de perfection. Convenez, Messieurs, que le voilà un peu loin, lui et ses homotimes, de leur pain et de leur cresson d'autrefois. Voilà Xénophon bien loin lui-même de sa morale austère, de ses maximes lacédémoniennes. Mais, dès qu'une fois cet écrivain s'est engagé dans une matière nouvelle, il en épuise volontiers tous les détails, et son imagination l'entraîne bientôt hors de l'école de Socrate. Dans ce huitième livre, il n'est plus frappé que de l'éclat du pouvoir absolu, il en admire les effets;

peu s'en faut qu'il n'en consacre la théorie, et nous devons lui savoir gré de cette candeur; car il nous montre ainsi le terme où aboutissent toujours et nécessairement l'hypocrisie, la superstition et les conquêtes.

Entre les courtisans de Cyrus, Xénophon distingue ceux que ce prince considérait comme les plus affidés et qu'il appelait ses yeux et ses oreilles. C'étaient ceux qui lui rendaient compte de tout ce qu'ils voyaient et entendaient, et dont les rapports quotidiens le tenaient au courant de la disposition des esprits et des sentiments secrets de tous les cœurs. Par les soins et l'art de ces officiers, qu'en langage vulgaire nous nommerions des espions, mais que le héros comblait d'honneurs, il était sans cesse présent partout et pénétrait les pensées de tout le monde. M. Dacier, obligé de traduire les éloges que Xénophon donne à cette partie de l'administration de Cyrus, avertit qu'il ne saurait les approuver. « Comment, dit-il, ce prince, vertueux jus-« qu'alors, put-il former le projet de métamorphoser en « vils délateurs, ces chefs, ces braves guerriers, qui l'a-« vaient si bien servi? » Un autre secret, Messieurs, de la politique du héros était d'entretenir parmi les grands, des rivalités, des germes de mésintelligence. Il obtenait particulièrement ce résultat par les concours fréquents qu'il leur ouvrait dans les exercices et jeux publics. Les vaincus et les vainqueurs restaient ennemis; et il espérait que, ne s'aimant point les uns les autres, ils en seraient plus disposés à l'aimer lui seul; trop de concorde entre eux eût été un péril pour lui; c'est la fameuse maxime : *Divide ut regnes*. Xénophon emploie ensuite toutes les richesses de son style à décrire l'ap-

pareil pompeux avec lequel Cyrus sortit pour la première fois de son palais. Il était précédé d'un long cortége d'infanterie, de cavalerie, de taureaux, chevaux et chars consacrés aux dieux. Quatre mille doryphores ou porte-lances l'accompagnaient, deux mille de chaque côté de son char. On distinguait autour de lui les plus éminents personnages, ceux qu'il honorait du titre de cousins; car cette expression remonte aussi à cette antiquité. Au milieu d'eux paraissait et resplendissait Cyrus. Une tiare qui s'élevait en pointe couvrait sa tête auguste; il avait une tunique mi-partie de pourpre et de blanc, et des brodequins couleur de feu. A ses côtés on voyait le conducteur de son char, homme d'une taille avantageuse, mais inférieure à la sienne, du moins en apparence. Dès qu'on apercevait le prince, tous l'adoraient en se prosternant: peut-être, dit l'auteur, y avait-il des gens apostés pour en donner l'exemple; peut-être aussi était-ce l'effet de la surprise et de l'admiration générale qu'excitait son air noble et majestueux. A la suite venaient trois cents eunuques à cheval, richement vêtus et armés de dards, deux cents chevaux de ses écuries, menés en main, ornés de freins d'or et couverts de housses rayées, deux mille piquiers et plusieurs corps militaires. Lorsqu'on fut arrivé dans les champs sacrés, on sacrifia des taureaux à Jupiter, des chevaux au Soleil, d'autres victimes à la Terre; et l'on commença les jeux. Cyrus y concourut, et, vainqueur à la course à cheval, il eut un bœuf pour prix de sa victoire. Il est juste, néanmoins, d'observer que Xénophon met en contraste avec cette magnificence la résolution que prend Phéraulas de

renoncer à l'embarras des richesses. Nous avons déjà rencontré le nom de ce Phéraulas : vous vous souvenez que c'était un Perse de la classe du peuple qui, enrôlé dans l'armée de Cyrus, avait demandé que la distribution des récompenses se fît en proportion du mérite et des services. Lorsqu'à force d'actions glorieuses il eut acquis des dignités et des trésors, il se trouva moins heureux qu'auparavant; et, le jour même de la pompe triomphale du héros, il conclut un traité avec un jeune Sace, auquel il céda tous ses biens, à condition que celui-ci se chargerait de les administrer et de le nourrir comme son hôte.

La journée se termina par un festin auquel Cyrus invita d'abord ses courtisans les plus affidés, c'est-à-dire ses espions, Chrysante et les autres généraux perses, puis le Mède Artabase, et l'Arménien Tigrane, et l'Assyrien Gobryas, et le chef de la cavalerie hircanienne. Quant à Gadatas, comme il avait le commandement des eunuques ses pareils et la surveillance de tout l'intérieur du palais, il n'était jamais des grands repas, et ne mangeait avec le prince que lorsqu'il n'y avait qu'un très-petit nombre de convives. Cyrus ne rangea point au hasard ceux qu'il avait rassemblés ce jour-là. Il appela celui en qui il avait le plus de confiance et le fit asseoir à sa gauche, parce que, dit l'auteur, c'est la partie du corps qu'il est le plus dangereux de laisser exposée. La table fut magnifiquement servie et les propos des convives échauffés par le vin égayèrent le banquet. Cyrus se vanta d'avoir un talent singulier pour assortir les mariages, et donna Hystaspe pour époux à la fille de Gobryas. C'était une fort riche héritière; mais Hystaspe possédait la faveur du prince, et Gobryas recon-

nut que ce trésor valait bien la dot de sa fille. Je ne sais, Messieurs, si toutes les plaisanteries de Cyrus et de ses convives vous sembleraient d'un excellent goût. « Quelle serait, disait Chrysante, la femme qui me con« viendrait le mieux? — Il t'en faut une de petite taille, « répondit Cyrus, car tu es petit; or, si tu en prenais une « grande, tu ne la pourrais embrasser sans sauter comme « un petit chien. — Seigneur, répartit Chrysante, je croi« rais tout au contraire qu'à présent que j'ai bien soupé, il « me faudrait une femme à jeun, etc. » A la suite de ces propos, Cyrus fit à chacun de ses convives des présents qui valaient sans doute beaucoup mieux, et les renvoya stupéfaits de son opulence et de sa libéralité. Le lendemain, il les rassembla pour leur adresser une harangue, et, quelque temps après, il leur annonça qu'il allait retourner en Perse, où ils devaient se disposer à le suivre. Quoique le récit de ce voyage ne contienne aucun détail géographique, il est néanmoins fort long, parce que Xénophon se complaît à décrire l'ordre de la marche et des campements, les dispositions nécessaires pour vaincre les obstacles et pour se préserver des dangers.

Dès que l'armée entra dans la Médie, Cyrus s'empressa d'aller voir Cyaxare, auquel il apportait des offrandes du plus haut prix. Cyaxare lui présenta sa fille en disant : « Je vous la donne pour femme; votre père « épousa de même la fille de mon père de laquelle vous êtes « né. Comme je n'ai point de fils, elle aura toute la Mé« die en dot. — Vous me faites, repartit Cyrus, beaucoup « d'honneur; mais avant de vous répondre je veux avoir « le consentement de mon père et de ma mère. » Et aussitôt il prit la route de la Perse, où il répandit, en arri-

vant, des largesses inappréciables. Cambyse prononça un discours solennel, déclara que son intention était de conserver la puissance royale tant qu'il vivrait, mais qu'à sa mort il aurait pour successeur son fils Cyrus, à condition que celui-ci gouvernerait les Perses selon leurs lois, et non comme un peuple conquis. Cambyse et son épouse consentirent au mariage du prince avec la fille de Cyaxare, et ces noces se célébrèrent en effet dès que Cyrus eut regagné la Médie. Xénophon dit que, selon quelques écrivains, la femme que Cyrus épousa était sœur de sa mère : mais, ajoute-t-il, cette nouvelle mariée aurait été très-vieille. Il y a ici, Messieurs, une autre difficulté, c'est que Cyrus est bien vieux lui-même, car il est né vers l'an 600, ou 599 avant l'ère vulgaire : à la prise de Babylone, en 538, il a soixante et un ou soixante-deux ans; il séjourne plusieurs mois dans cette ville, il revient en Médie, puis en Perse, repasse en Médie pour épouser la fille ou la sœur de Cyaxare. C'est à l'âge de soixante-trois ans au moins, de soixante-cinq peut-être, qu'il se marie, et, lorsqu'il meurt, en 529, son fils Cambyse, qui lui succède, ne doit être qu'un enfant de six ou sept ans. Cependant, ce Cambyse envahit l'Égypte dès cette même année 529; son règne ne dure que sept ans et quelques mois, et ce qu'on raconte de ses conquêtes, de ses épouses, de sa tyrannie, ne saurait convenir à un prince qui serait mort avant la treizième ou quatorzième année de son âge. Aussi Rollin, quoiqu'il ait principalement puisé dans la Cyropédie l'histoire de Cyrus, s'en est-il écarté en ce qui concerne le mariage de ce héros. Sur ce point seul il contredit expressément Xénophon, et ne laisse point arriver Cyrus au delà de l'âge de quarante-quatre ans sans lui donner une épouse.

A la vérité, en plaçant ce mariage vers l'an 555, Rollin fait une hypothèse arbitraire ou de pure convenance, qui n'est indiquée ni suggérée par aucun texte, ni par aucun monument; mais elle rétablit entre les faits un ordre et un accord que les récits de Xénophon détruisent. Pour moi, Messieurs, je ne vous présente cette observation que comme une preuve nouvelle de l'impossibilité de voir dans la Cyropédie un livre d'histoire. C'est un roman sans chronologie, sans géographie, où les fictions sont laissées dans le vague des temps et des lieux : l'auteur ne songe à déterminer aucun point ni de la durée, ni de l'espace. Il ne coordonne les aventures et les détails qu'au plan des leçons morales, politiques et militaires qu'il prétend donner à ses lecteurs. Aujourd'hui l'on ne souffre pas tant d'anachronismes, même dans un roman, quand le héros est un personnage historiquement connu.

Le huitième livre de la Cyropédie se continue par l'établissement des intendances ou satrapies. Mégabyse est nommé satrape de l'Arabie; Artabate de la Cappadoce; Chrysante de la Lycie et de l'Ionie; Adusius de la Carie, qui l'avait elle-même demandé; Pharnuchus de l'Éolide et de la Phrygie voisine de l'Hellespont. Cyrus leur recommande d'avoir une table servie comme la sienne, avec abondance; d'y inviter les personnes les plus considérables du pays; d'entretenir des parcs et d'aller souvent à la chasse : ce sont à peu près là tous les soins administratifs qu'il prescrit à ses préfets. Du reste, il leur confiait à chacun un corps de troupes, et les avertissait de se tenir prêts à entrer en campagne l'année suivante. Xénophon attribue à Cyrus l'invention des postes, au moyen de laquelle on est promptement informé de ce

qui se passe dans les contrées les plus éloignées. Voici en quels termes l'auteur de la Cyropédie s'exprime sur ce sujet : « Après avoir examiné ce qu'un cheval pouvait faire de chemin dans un jour sans s'excéder, Cyrus ordonna de construire sur les routes des écuries qui fussent distantes l'une de l'autre de ce même intervalle, de les garnir de chevaux et d'y entretenir des palefreniers. Dans chacune il devait y avoir un homme intelligent pour recevoir les lettres apportées par un courrier et les remettre à un autre; prendre soin des chevaux qui arrivaient fatigués et en expédier de frais. Jamais la nuit ne retarderait la marche des courriers : celui qui aurait couru le jour serait remplacé par un autre prêt à courir durant la nuit. »

Une année s'étant écoulée depuis l'établissement des satrapies, Cyrus assembla son armée à Babylone : elle était composée de six cent mille hommes d'infanterie, cent vingt mille cavaliers et deux mille chars armés de faux. Avec ces forces, il entreprit l'expédition dans laquelle il soumit tous les peuples alors connus de l'Asie et de l'Afrique, y compris l'Égypte ; car, selon Xénophon, Cyrus aurait aussi conquis cette contrée, et n'en aurait pas laissé la gloire, si c'est une gloire, à son fils Cambyse. L'empire du grand Cyrus s'étendait ainsi, au nord, jusqu'au Pont-Euxin; au midi, jusqu'à l'Éthiopie; à l'est, jusqu'à la mer Érythrée ; à l'ouest, jusqu'à l'Égypte inclusivement : au milieu de ses vastes États, il fixait son séjour à Babylone durant les sept mois d'hiver, à Suze pendant les trois mois de printemps; à Ecbatane dans les deux mois d'été; en sorte qu'il jouissait d'un printemps continuel. Il vieillissait au sein de la toute-puissance : depuis longtemps son père et sa mère

étaient morts; c'est de cette manière incidente et indirecte que Xénophon parle de la mort de Cambyse et de l'avénement de Cyrus au trône de Perse; il ne se met point en peine d'en fixer l'époque et n'indique pas non plus celle de la mort du prétendu Cyaxare, après lequel Cyrus devint roi de Médie. Au lieu de ces renseignements, nous apprenons que Cyrus vint en Perse pour la septième fois depuis l'établissement de son empire; qu'à son arrivée, il offrit les sacrifices prescrits par la loi, commença la danse en l'honneur des dieux, suivant l'usage du pays, distribua beaucoup de présents et en reçut davantage; que, s'étant retiré dans son palais et s'y étant endormi, il vit en songe une figure trop majestueuse pour être celle d'un mortel, et qui lui dit : « Prépare-toi; tu vas bientôt aller à tous les dieux. » Ce songe l'éveilla; il comprit bien que c'était l'annonce de sa fin prochaine. Par son ordre, on prépare des victimes; il va les immoler sur les montagnes, toujours selon l'usage antique et solennel : « Jupiter, s'écria-t-il, et toi, « sacré Soleil, et vous, dieux immortels, recevez ce sacrifice « par lequel je termine une carrière glorieuse. Je vous « rends grâce des utiles avis que j'ai reçus de vous par les « entrailles des animaux, par les signes célestes, par les « augures et par les présages. » De retour dans son palais, il se coucha; on lui proposa de prendre un bain, il répondit qu'il voulait se reposer. On lui servit à souper, il n'avait point d'appétit; mais, comme il avait soif, il but avec plaisir. Le lendemain il convoqua ses fils, ses amis, les grands de la Perse, les principaux magistrats, et prononça la plus longue harangue qui se lise dans toute la Cyropédie. Il y proclamait son fils aîné, Cambyse, héritier de la couronne, et il léguait au plus jeune,

Tanaoxare, le gouvernement de la Médie, de l'Arménie et du pays des Cadusiens, mais sans le titre de roi. Il leur recommande de rendre son corps à la terre sans l'ensevelir, ni dans l'or, ni dans l'argent, ni dans quelque matière que ce soit. Cependant, Messieurs, Strabon et Arrien disent que le corps de ce prince fut trouvé enfermé dans un cercueil d'or. Apparemment, ses fils n'auront point, à cet égard, exécuté ses ordres, auxquels il tenait pourtant beaucoup, si nous en croyons la Cyropédie. « Peut-on, disait-il, rien désirer de plus heureux « que d'être rendu à la terre, d'être réuni à cette mère « commune qui produit et nourrit tout ce qui existe de « bon! J'ai toujours trop chéri les hommes, pour ne « pas me réjouir en me voyant si près de devenir une « partie de la bienfaitrice du genre humain. Mais je « sens que mon âme commence à m'abandonner. Si « quelqu'un désire toucher encore ma main et saisir dans « mes yeux un reste de vie, qu'il se hâte d'approcher. « Quand j'aurai couvert mon visage je veux que mon « corps ne soit plus vu de personne, pas même de mes « fils. Ils inviteront les Perses et nos alliés à se rassem- « bler autour de mon tombeau, pour me féliciter de « ce que je serai désormais en sûreté, à l'abri de tout évé- « nement fâcheux, soit que j'existe dans le sein de la di- « vinité, ou que je sois réduit au néant. Adieu, mes chers « fils, portez mes adieux à votre mère. Adieu à tous « mes amis présents et absents. » Quand il eut cessé de parler, il présenta sa main à tous ceux qui l'entouraient; puis s'étant couvert le visage, il expira.

Les dernières pages de la Cyropédie sont employées à prévenir l'une des objections qu'on pouvait adresser à l'auteur. De son temps on ne voyait rien chez les

Perses qui ressemblât aux institutions, aux mœurs, aux vertus qu'il leur attribue. Il a donc soin d'avertir qu'ils n'ont pas tardé à dégénérer, et que leur décadence a été rapide. Il faudrait, en effet, que tout eût changé chez eux en moins de vingt-cinq ans; car, dès le commencement de leurs guerres contre les Grecs, on n'aperçoit en eux que les habitudes et les vices d'un peuple esclave. Une dépravation si prompte ferait peu d'honneur au héros qui a fondé leur puissance, à moins, pourtant, qu'on ne dise qu'il a voulu les rendre tels par le régime qu'il leur imposait. Le parti le plus simple est de ne rien chercher d'historique dans la Cyropédie, et de n'y recueillir, sous l'enveloppe des narrations, que des préceptes moraux et politiques, dont plusieurs encore sont très-faux et très-pernicieux.

Cependant Rollin, et même les auteurs anglais de *l'Histoire Universelle*, ont pris ce roman pour base de l'histoire de Cyrus qu'ils ont rédigée fort au long. Elle n'occupe pas moins de cent cinquante-six pages dans Rollin, et tous les contes que nous venons de parcourir y forment, pour l'instruction de la jeunesse, un des plus grands morceaux de l'histoire ancienne. Vous n'avez point oublié, Messieurs, ce qu'Hérodote nous a raconté de la naissance de Cyrus, de l'effroi qu'en conçut son aïeul Astyage, de l'exposition du prince nouveau-né, des soins que prirent de lui Harpagus et Mitradate. C'est, à quelques circonstances près, un canevas qui a servi à l'histoire de plusieurs autres personnages, et qui s'est reproduit sous des noms divers. Nous pourrions savoir gré à Xénophon d'avoir écarté ces fictions; mais il les a remplacées par des détails sur l'éducation de Cyrus qui ne sont pas moins fabuleux, ni guère plus instructifs.

D'un autre côté, Hérodote, qui recueillait beaucoup de fables, mais qui n'en inventait pas à dessein, n'installe point sur le trône des Mèdes, entre Astyage et Cyrus, un Cyaxare imaginaire dont la supposition manifeste aurait dû suffire pour dévoiler, aux yeux des érudits, la fausseté du système entier de la Cyropédie. Les seuls faits qui demeurent établis dans tous les récits et par tous les témoignages de l'antiquité sont que Cyrus succéda sur le trône de Médie à son grand-père Astyage, et sur celui de Perse à son père Cambyse; qu'il vainquit le roi de Lydie, Crésus, et un monarque babylonien dont il est difficile et inutile de chercher le nom; que vraisemblablement il ravagea, soumit quelques autres pays, au nombre desquels pourtant on ne saurait compter l'Égypte, quoi que Xénophon nous en dise. La chronologie de ces événements offre bien des difficultés que j'ai exposées précédemment. Cicéron cite un auteur nommé Dinon, qui disait que Cyrus était mort âgé de soixante-dix ans; et comme cette mort est certainement de l'année 529 ou 530 avant Jésus-Christ, on en conclut que Cyrus naquit en 600 ou 599. Toutefois, Astyage n'ayant commencé de régner qu'en 595, on serait porté à croire qu'il n'a marié sa fille Mandane qu'après cette époque, ce qui retarderait jusqu'en 594 la naissance de Cyrus. Alors il ne faudrait plus prendre à la rigueur le terme de soixante-dix ans énoncé par Cicéron ou par Dinon : Cyrus n'en aurait vécu que soixante-cinq ou soixante-quatre ; c'est encore assez pour un conquérant. Larcher va plus loin, il ne le fait naître qu'en 575, hypothèse qui cadrerait assez bien avec quelques-uns des récits d'Hérodote, sans l'invraisemblance des triomphes militaires qu'obtiendrait, avant 560, un adolescent de treize,

quatorze ou quinze ans. Les victoires exigent d'ordinaire un plus grand nombre d'années, même dans les âmes les mieux nées. C'est avant 560 que Cyrus vient défendre contre les Assyriens, non pas le prétendu Cyaxare II, mais Astyage son aïeul, qu'il détrône en 560, après l'avoir sauvé. La date de la bataille de Thymbrée, de la prise de Sardes et du détrônement de Crésus, est plus indécise. Volney dit 557, Fréret et Larcher 545, Pétau 544. On ne trouve, en discutant les motifs de ces conjectures, aucun moyen de se déterminer invariablement pour l'une ou l'autre. Mais tous les récits et tous les calculs s'accordent à fixer à l'année 538 la prise de Babylone. Huit ans après, Cyrus termina sa carrière soit par une mort paisible, soit dans une bataille, ou en tombant entre les mains de la reine des Scythes, Thomyris. Cette dernière tradition, adoptée par Hérodote, est peu vraisemblable; dans tous les cas, la vie et le règne de Cyrus finissent en 530; la variante 529 ne tient, chez quelques chronologistes, qu'à une manière différente de commencer l'année civile.

Rollin s'est attaché à rapprocher de quelques textes de la Bible le récit de Xénophon concernant la prise de Babylone, mais il n'a point discuté les difficultés qui subsistent sur ce point, et qui résultent soit de la confusion des dates, soit de celle des noms propres. Nous n'entrerons pas non plus dans cet examen; c'est la matière de plusieurs recherches savantes que Fréret a consignées dans les mémoires de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il a prouvé que la conformité de Xénophon avec la Bible est imaginaire, qu'il y a plutôt opposition; mais il s'en faut qu'il ait dissipé toutes les ténèbres qui enveloppent ces derniers moments

du second empire des Assyriens. Xénophon ne nomme ni Nériglissor, ni Laborosoarchod, ni Labynit, qui sont dans Rollin contemporains de Cyrus, et les trois derniers rois de Babylone. Ce Labynit est, dit-on, le même que Nabonid ou Nabonadius, le même aussi que Balthazar, peut-être encore le même que Darius le Mède. Ce sont là des questions qui ne peuvent être éclaircies que par la critique sacrée. Les auteurs profanes et classiques fournissent ici trop peu de faits, et même trop peu de noms.

La Cyropédie a exercé tant d'empire sur l'imagination de Rollin, qu'il n'a mis presque aucune borne aux hommages dont il a comblé Cyrus. « On peut le regarder, dit-il, comme le conquérant le plus sage et le « prince le plus accompli dont il soit parlé dans l'his- « toire profane. » Je ne citerai, Messieurs, ni n'abrégerai les longs développements de cet éloge ; mais, en le terminant, Rollin avertit qu'il va toucher un point décisif, la nature des victoires et des conquêtes de Cyrus. « Car, dit-il, si elles n'étaient fondées que « sur l'ambition, l'injustice, la violence, loin de mé- « riter les louanges qu'on lui donne, Cyrus ne de- « vrait être rangé que parmi ces ennemis publics du « genre humain, qui ne connaissaient d'autre droit que « la force, qui regardaient les règles communes de la « justice comme des lois qui n'obligent que les parti- « culiers et qui aviliraient la majesté royale ; parmi ces « brigands fameux, qui ne bornaient leurs desseins et « leurs prétentions que par l'impuissance d'aller aussi « loin que leurs désirs, qui sacrifiaient à leur ambition « un million d'hommes, qui mettaient leur gloire à tout « détruire comme les torrents et les embrasements,

« et qui régnaient comme le feraient les ours et les « lions, s'ils étaient les maîtres. Voilà ce que sont, dans « la vérité, la plupart de ces prétendus héros que le siè- « cle admire, et c'est par de telles réflexions qu'il faut « corriger l'impression que les injustes louanges de « quelques historiens et le sentiment de plusieurs per- « sonnes séduites par l'image d'une fausse grandeur « font sur les esprits. » Assurément, Messieurs, vous saurez encore gré à Rollin d'une si équitable et énergique censure des conquérants, alors même qu'il prouverait mal qu'elle ne doit pas être appliquée à Cyrus. « Je ne sais, continue-t-il, si ma prévention pour lui « m'aveugle, mais il me semble qu'il était d'un carac- « tère tout différent de ceux dont je viens de tracer « le portrait. Non que je veuille le justifier en tout, « ni l'exempter d'ambition, qui sans doute était l'âme « de toutes ses entreprises; mais il respectait les lois et « savait qu'il y avait des guerres injustes, où celui qui « les entreprend mal à propos se rend responsable de « tout le sang qui y est répandu. » Selon Rollin, Cyrus n'a pris les armes contre Crésus et contre le roi de Babylone que parce qu'ils étaient tous deux les agresseurs.

La première observation à faire sur ce panégyrique est qu'il repose presque uniquement sur les narrations de la Cyropédie. Cet ouvrage est, aux yeux de Rollin, la véritable histoire de Cyrus; il en prend tous les détails pour autant de faits, toutes les fictions pour des témoignages. Dans Hérodote, Cyrus est bien encore un conquérant, mais il n'est point un si parfait modèle de vertu. Il détrône son aïeul Astyage; ce qui, malgré les injustices de ce vieux roi, pourrait, à bien des égards,

sembler une action répréhensible. Il s'emporte contre un fleuve, où l'un de ses chevaux sacrés s'est noyé; il ordonne que ce fleuve soit coupé en trois cent soixante canaux, et, durant plusieurs mois, il emploie toute son armée à ce travail. Il finit par traiter les Scythes avec une cruauté révoltante; il se laisse attirer dans les embûches qu'ils lui ont dressées; et, lorsque la reine Tomyris lui fait couper la tête et la plonge dans un vase plein de sang, il a presque mérité cette affreuse destinée par sa barbarie et son imprudence. Voilà quelques traits du Cyrus d'Hérodote. Mais Rollin écarte ces récits comme invraisemblables, et nous avons trouvé qu'en effet, ils étaient peu dignes de confiance. Rollin dit plus : il assure qu'autant Hérodote était crédule et enclin à préférer les traditions fabuleuses, autant Xénophon apportait d'attention et de scrupule à vérifier les faits, à s'informer de toutes leurs circonstances; enfin, Rollin prétend que tout ce qui ne s'accorde point avec la douceur et la modération, qui formaient, selon lui, le caractère de Cyrus, est par cela même inadmissible. Cependant, Messieurs, c'est ce caractère si doux et si modéré qui pourrait être mis en question; car il n'est établi après tout que dans la Cyropédie, et si quelques auteurs anciens, comme Cicéron, l'ont attribué à Cyrus, c'est qu'il leur a convenu de prendre ce héros tel que Xénophon l'avait fait. Lorsqu'ils ont eu à proposer des exemples de ces vertus, ils les ont puisés dans la Cyropédie aussi bien que dans l'Iliade ou l'Odyssée; aussi bien que nous en puiserions à notre tour dans l'Énéide ou dans Télémaque, pour servir d'explications ou d'ornements à des leçons de morale; car on emploie presque indifféremment à cet usage l'histoire et la fable; on

s'informe peu si une action est vraie ou fausse, quand il n'est question que d'y attacher un précepte ou un conseil; elle tient lieu d'apologue, voilà tout ce qu'on en désire. C'est attribuer beaucoup trop d'importance à ces citations que de vouloir en conclure l'exacte vérité des faits qu'elles rapportent. Il est vrai que Xénophon, en commençant son ouvrage, nous avertit qu'il a soigneusement recherché tous les détails de la vie de son héros. C'est un préambule que plusieurs autres romanciers ont employé, et l'une des licences accordées de tout temps à ce genre de compositions. Peut-être Rollin n'avait-il pas lu assez de romans pour bien apprécier la Cyropédie. S'il eût mieux connu cette espèce de livres, il eût trouvé dans celui de Xénophon le même tissu de narrations, le même système de faits et de nomenclature, la même indétermination des lieux et des temps, les mêmes procédés, le même art. Cicéron n'a pu s'y méprendre, et il est à présumer qu'avant lui, beaucoup d'esprits éclairés avaient compris que ce n'était point là une histoire : *Non ad historiæ fidem.* Cette opinion est devenue parmi nous presque universelle depuis un demi-siècle, et je crois qu'elle vous aura paru justifiée par les observations diverses que nous avons eu occasion de faire en parcourant, les huit livres de Xénophon. Son Cyrus lui appartient, et ne saurait être celui des Perses du sixième siècle avant notre ère.

Mais, lors même qu'on s'en tiendrait aux récits de l'auteur athénien, Cyrus mériterait-il tous les éloges que Rollin lui prodigue? J'oserais en douter encore. Il aurait, dans cette hypothèse, reçu une éducation assez peu propre à former un grand roi, puisque, bornée à des exercices gymniques ou militaires et à de puériles

imitations des procès et des jugements publics, elle serait demeurée étrangère à tous les actes qui soutiennent et perfectionnent l'état social. Du reste, Platon décrit tout autrement l'éducation des princes de la Perse. Il suppose que, jusqu'à sept ans, ils restaient entre les mains des eunuques, qui jetaient dans leurs âmes les premiers principes de la morale; que, de sept à quatorze ans, on les formait aux exercices du corps; qu'aussitôt qu'ils avaient atteint leur quatorzième année, ils étaient confiés à quatre instituteurs d'une sagesse consommée, dont le premier leur enseignait la magie ou la religion et les principes du gouvernement; le second, les règles qui prescrivent la véracité et l'équité; le troisième, l'art de dompter les passions par la tempérance; et le quatrième, celui de s'élever par le courage au-dessus des craintes et des voluptés. Outre qu'il est étrange et peu croyable qu'on ait divisé ces objets d'instruction, qui tendent à se réunir en un seul système de morale et de politique, il s'en faut qu'ils embrassent toutes les études et tous les devoirs du chef d'un vaste empire. Mais ne recherchons plus comment Cyrus avait été élevé : examinons quel est, dans la Cyropédie, le but de ses actions publiques et de quels moyens il se sert pour y parvenir.

Rollin est forcé d'avouer que *l'ambition était l'âme de toutes les entreprises de ce prince;* il n'entreprend pas de le justifier sur ce point, et, à mon avis, c'est passer condamnation sur l'article le plus important. Car il ne s'agit pas d'une ambition philanthropique qui aspire à rendre les peuples plus heureux, à étendre leur industrie, leur commerce, leurs lumières, leur prospérité : il s'agit de l'ambition des conquêtes, de celle qui ne se-

rait satisfaite que lorsqu'il ne lui resterait plus de trônes à renverser, de pays à ravager, de nation à réduire en servitude. On dit que les rois de Babylone et de Lydie étaient les agresseurs; c'est ce qu'il nous est fort difficile de vérifier; nous n'avons, à cet égard, que des assertions qui ne sont confirmées par aucun détail précis, par aucun exposé des torts et des plaintes qui ont provoqué ces guerres. Quoi qu'il en soit, ne convenait-il pas de se borner à repousser les agressions, à exiger la réparation des dommages, à s'indemniser pleinement des pertes, des sacrifices, des dépenses qu'on avait dû faire pour l'obtenir? Fallait-il détrôner des monarques, exterminer des armées vaincues, incendier des villes prises, dévaster les campagnes, dépouiller et asservir les plus paisibles habitants d'un si grand nombre de contrées? En supposant que Cyrus n'ait commencé la guerre que pour défendre les Mèdes et les Perses, certainement il l'a continuée pour s'élever lui-même au plus haut degré de puissance; et cette ambition est, de toutes les passions humaines, la plus criminelle, puisque les actes auxquels elle entraîne sont des pillages et des homicides, d'immenses et désastreux attentats. D'ailleurs, Messieurs, n'oublions pas que, dans Xénophon, Cyrus s'est armé pour soutenir les droits et les intérêts de son prétendu oncle Cyaxare et de son père Cambyse; qu'il n'est que le général de leurs armées, et que, cependant, dès qu'il a pris Babylone, il se proclame, se constitue roi de son propre mouvement, qu'il s'environne au moins de tout l'éclat de la royauté, se compose une cour brillante, et s'offre en public aux hommages, aux adorations de la multitude. Cambyse et Cyaxare vivent encore, du moins Xénophon le suppose

ainsi, puisque c'est avec la permission du premier que Cyrus sexagénaire épouse la fille du second : ils vivent, et il règne déjà avec plus de gloire et de puissance qu'eux-mêmes; ils y consentent peut-être, mais ils ne l'y obligent pas; et son empressement à les éclipser décèle le plus orgueilleux et le plus ambitieux des conquérants.

Telle est donc la fin qu'il se propose. Quels moyens emploie-t-il pour l'atteindre? Beaucoup d'activité sans doute, de patience et de courage, mais aussi des ruses, des mensonges, tous les ressorts de la politique astucieuse. Il a si peu le sentiment de la foi publique, qu'il persuade à des ambassadeurs indiens accrédités auprès du roi d'Assyrie, de descendre au rôle d'espions et de fourbes. Cette fois, Rollin se voit forcé de le censurer sévèrement. Ce n'est pas tout : à sa cour, Cyrus encourage et récompense les délateurs; pour sa propre sûreté, il entretient des divisions entre les seigneurs; il compte si peu sur leur fidélité, qu'il choisit avec un soin extrême celui qu'il fera asseoir à sa gauche dans un festin. En même temps qu'il les comble de largesses, il leur impose le poids d'un luxe dispendieux, afin qu'ils ne cessent jamais d'avoir besoin de ses secours; il les accoutume et se dévoue lui-même à la mollesse, à une somptueuse et fatigante oisiveté : il veut qu'ils renoncent comme lui aux habitudes austères de leur jeune âge. Il calcule et combine toutes ses institutions dans le seul intérêt de sa toute-puissance.

Concluons que la véritable histoire se réduit ici à fort peu de lignes. Les Perses, dit Millot, sont une des plus anciennes nations, mais ils ne devinrent célèbres et formidables que sous Cyrus. Son règne est une grande

époque, vers l'an 560 avant Jésus-Christ. Rien ne devrait donc, ce semble, être mieux connu, et cependant l'incertitude redouble, au point que la naissance, la mort et les expéditions de ce conquérant sont des problèmes historiques qu'on ne peut résoudre. Hérodote, Ctésias, Xénophon, qui vivaient de cent à cent cinquante ans après Cyrus, se contredisent en ce qui le concerne comme sur des faits éloignés de plusieurs siècles; qui en croire? On trouve que la Cyropédie s'accorde mieux avec la Bible; mais Fréret a démontré que cet accord n'existe point. On suppose que Xénophon a vérifié les faits au sein même de la Perse; mais, lorsque, dans son histoire de l'expédition de Cyrus le Jeune, il vient à parler incidemment de Cyrus l'Ancien, il dit que ce prince remporta une victoire sur son aïeul Astyage et s'empara ainsi de l'empire des Mèdes, ce qui suffit pour effacer de l'histoire le règne d'un Cyaxare II, et pour ébranler tout le système sur lequel la Cyropédie repose. C'est, Messieurs, une dernière preuve du caractère purement romanesque de cet ouvrage.

Que savons-nous donc du grand Cyrus? qu'on le croit né de Cambyse, roi de Perse, et de Mandane, fille d'Astyage, roi des Mèdes; qu'il a vaincu les Lydiens et les Assyriens; qu'il a pris Sardes et Babylone; que par ses conquêtes il a fondé un très-vaste empire, principalement composé des États de son grand-père Astyage, de son père Cambyse, de Crésus et du roi d'Assyrie, et compris, selon toute apparence, de l'est à l'ouest, entre le fleuve Indus et la mer Égée; du nord au sud, entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne, d'une part, l'Éthiopie et le golfe arabique, de l'autre. Comment est-il mort? paisiblement, selon la Cyropédie; d'une bles-

sure reçue en Hyrcanie, selon Ctésias; sur une croix où le fit attacher la reine Tomyris, selon Diodore de Sicile; dans une bataille contre cette reine, qui lui fit ensuite couper la tête, selon Hérodote et Justin. Il n'existe aucune raison décisive qui puisse nous déterminer entre ces traditions diverses.

Vous trouverez peut-être, Messieurs, que j'ai arrêté trop longtemps vos regards sur un personnage dont l'histoire tiendrait en moins de cinquante lignes, si on ne la voulait composer que de résultats certains ou probables. Mais Rollin en a rempli plus de cent cinquante pages, extraites d'Hérodote et surtout de Xénophon; et d'ailleurs, il faut observer que Cyrus est le roi, le conquérant le plus célèbre du sixième siècle avant notre ère, qu'il nous importait, par conséquent, de recueillir ce qu'on a raconté de sa vie, soit pour le connaître lui-même, autant qu'il nous est possible, soit aussi pour avoir la mesure de la connaissance des notions historiques relatives aux siècles qui ont précédé celui de Périclès.

Nous entamerons, dans la prochaine séance, le deuxième livre d'Hérodote.

ONZIÈME LEÇON.

EXAMEN DU SECOND LIVRE. — GÉOGRAPHIE, INSTITUTIONS RELIGIEUSES DE L'ÉGYPTE.

Messieurs, l'histoire des Lydiens jusqu'au détrônement de Crésus, des Mèdes jusqu'à celui d'Astyage, et des Perses jusqu'à la mort de Cyrus, a été la matière essentielle du premier livre d'Hérodote. Mais cet habile écrivain a su y rattacher beaucoup de notions instructives sur les origines, les progrès et les mœurs de divers peuples, particulièrement des cités grecques. Il a recueilli les traditions relatives aux Massagètes et à tous les autres Scythes : il nous a décrit Babylone, et offert un premier aperçu des antiquités de l'Assyrie. Déjà surtout nous avons appris de lui à distinguer dans la Grèce la race pélasgique et l'hellénique; la confédération ionienne, la dorienne et l'éolienne, même quelques cités plus obscures, telles que celles des Pédasiens, des Cauniens, des Lyciens et des Cariens. Déjà aussi l'historien a fixé nos regards sur les républiques de Lacédémone et d'Athènes. Il nous a parlé des institutions de Lycurgue, de la guerre entre Sparte et Argos, de la puissance que les Lacédémoniens commençaient d'acquérir au temps de Cyrus. Il nous a sommairement représenté l'état des Athéniens à la même époque; leur législateur Solon a été rapproché du roi de Lydie, Crésus; et nous avons vu quelles factions, quelles dissensions intestines ont amené l'usurpation de Pisistrate. Les recherches d'Hérodote se sont étendues jusqu'à l'idiome primitif des Grecs et à la distinction de leurs

différents dialectes. Il n'a presque rien négligé de ce qui pouvait jeter quelque lumière sur l'histoire antique de cette nation, qu'il doit nous peindre dans les derniers livres de son ouvrage, luttant contre les Perses, et victorieuse de toutes les forces de l'Asie. Plusieurs des descriptions et des notions statistiques comprises dans ce premier livre avaient été immédiatement reconnues et vérifiées par l'historien lui-même; mais la partie purement narrative, celle surtout qui concerne les rois de Lydie, de Médie, d'Assyrie, et leur vainqueur Cyrus, n'est le plus souvent que traditionnelle : ce n'est guère qu'un tissu d'oracles, de miracles et de fictions romanesques. Nous avons en vain cherché des récits plus constants, une instruction plus réelle dans les autres écrivains antiques qui ont traité les mêmes sujets : Ctésias, Diodore de Sicile, Justin ne nous ont raconté que d'autres fables; et la Cyropédie de Xénophon, dont nous avons particulièrement pris connaissance, ne nous a offert que des fictions invraisemblables, exposées et enchaînées avec un rare talent, mais destinées à soutenir de fausses et pernicieuses théories.

Le second livre d'Hérodote a plus d'unité que le premier, il est consacré tout entier à l'Égypte, l'une des plus célèbres contrées du globe, celle dont les Grecs et les Romains ont le plus curieusement étudié l'histoire naturelle et civile, les institutions, les mœurs, les croyances, les monuments et les arts. Vous savez, Messieurs, à quel point elle a fixé l'attention des modernes, surtout depuis la fin du dernier siècle, et de combien de recherches de toute nature elle a été jusqu'ici l'objet. C'est donc une instruction de la plus

haute importance que nous avons ici à recueillir. Le plus ancien et, à plusieurs égards, le plus riche fonds en existe dans l'*Euterpe* ou second livre d'Hérodote; mais nous y rattacherons, le plus qu'il nous sera possible, les documents que nous offrent sur le même sujet les autres récits des écrivains de l'antiquité, et les découvertes ou conjectures modernes.

Cambyse, fils de Cyrus et de Cassandane, occupa le trône après la mort de son père, et, réunissant aux troupes de la Perse, de la Médie et de la Lydie, celles des Ioniens et des Éoliens qui venaient d'être subjugués, il porta la guerre en Égypte. Les habitants de ce pays s'étaient crus jadis le plus ancien des peuples; mais, dans la suite, un de leurs rois, Psammitichus, fit élever deux enfants par un berger, en lui recommandant de les tenir bien isolés, de telle sorte qu'ils n'entendissent jamais proférer une seule parole. A l'âge de deux ans, ils se mirent à crier *Becos*, et, le roi ayant découvert que ce mot signifiait *pain* dans la langue phrygienne, les Égyptiens consentirent à regarder les Phrygiens comme la race d'hommes la plus antique. Voilà ce que les prêtres de Vulcain ont raconté à Hérodote. Les Grecs disaient que ces deux enfants avaient été nourris par des femmes, auxquelles le sage roi avait fait couper la langue, pour être bien sûr que les élèves ne les entendraient jamais parler. Il est triste de rencontrer un pareil conte à l'entrée d'un livre instructif. Mais toutes les fois qu'il s'agira d'aventures et d'actions particulières, les récits ne pourront être que traditionnels, et seront presque toujours fabuleux.

Les Égyptiens, surtout ceux d'Héliopolis, se don-

naient pour les inventeurs de l'année et de sa division tant en saisons qu'en douze mois égaux de trente jours chacun, avec cinq jours épagomènes à la suite du dernier mois; tandis que les Grecs, moins habiles à saisir la révolution annuelle, n'avaient su retrouver le cours des saisons que par l'intercalation d'un treizième mois en certaines années. Toutefois, Messieurs, les Égyptiens, en supposant un nombre juste de trois cent soixante-cinq jours, négligeaient un excédant d'environ six heures; et il en résultait une erreur de près d'un jour après quatre ans, de près d'un mois après un siècle. Il paraît qu'ils ne faisaient point usage du gnomon, et qu'ils n'observaient que d'une manière fort inexacte la position du soleil à son coucher aux équinoxes. Le dérangement était d'une année entière, ou à peu près, au bout de quatorze cent soixante ans; il fallait quatorze cent soixante et une années égyptiennes pour équivaloir à quatorze cent soixante années tropiques. De là vint la période sothiaque, qui rétablissait la concordance du calendrier civil avec le cours des phénomènes célestes; mais Hérodote ne parle point de ce grand cycle, dont la première mention positive ne se trouve que dans Géminus, astronome qui vivait quatre-vingts ou soixante-dix ans avant l'ouverture de notre ère. Seulement, Géminus assure que cette période était connue d'Ératosthène, deux cents ans après Hérodote. C'est dans l'école d'Alexandrie que la véritable astronomie a pris naissance; les systèmes qui attribuent à cette science une plus haute antiquité ont été parfaitement réfutés par Delambre.

Hérodote poursuit en disant que les noms des douze

dieux ont été inventés en Égypte, et empruntés par les Grecs; les autels, les statues, les temples sont aussi d'origine égyptienne, et peuvent, si l'on veut, remonter jusqu'à Ménès, roi sous lequel toute l'Égypte, à l'exception du nome ou district de Thèbes, n'était qu'un marais. Les terres situées aujourd'hui au-dessous du lac Mœris n'étaient pas encore sorties de l'eau. Or, ce lac se trouve, selon l'historien, à sept journées de la mer en remontant le Nil. Cette distance, exactement mesurée par les Français durant leur dernière expédition, est de trois cent soixante-dix-huit mille mètres, dont la septième partie est de cinquante-quatre mille; en sorte que la mesure donnée par Hérodote est à peu près aussi juste qu'elle peut l'être, approximativement évaluée en journées de navigation. Ici le résultat le plus important à saisir, serait qu'une grande partie de l'Égypte devrait être considérée comme un territoire acquis, comme un présent du Nil, qui aurait rehaussé le sol en y déposant son limon. Jadis même le Delta n'aurait été qu'un golfe qui se serait comblé peu à peu. Cette hypothèse, que les savants modernes ont longtemps repoussée, s'est fort accréditée depuis que M. Andréossi en a exposé les motifs. M. Girard, qui a recueilli en Égypte un grand nombre d'observations géologiques, en conclut que les débordements annuels du Nil rehaussent en effet le sol par le dépôt du limon qu'ils y laissent; que, sans cesse rajeunie, pour ainsi dire, par le bienfait de l'inondation, cette terre, présent du fleuve, s'avance de plus en plus dans la mer, et offre à ses habitants, sur une plage qui n'a pas cessé de s'accroître depuis une longue suite de siècles, les produits

d'une fertilité sans exemple, tandis que, par une inondation d'une autre nature, les sables que les vents transportent du fond des déserts de la Libye, tendent à envahir cette terre et à la frapper de stérilité. Ainsi s'expliquent naturellement ces continuels efforts par lesquels, suivant l'ancienne fable égyptienne, Osiris et Typhon, alternativement vainqueurs et vaincus, se disputent un terrain où ni l'un ni l'autre ne peut exercer un empire exclusif, et que la nature a disposé pour être entre eux l'objet d'un éternel combat.

Je crois, Messieurs, qu'avant de quitter le quatrième chapitre du second livre d'Hérodote, il sera bon d'observer que le mot Θῆβαι est employé par cet auteur pour signifier, non-seulement la ville de Thèbes, mais tout le pays dont elle était la capitale, la Thébaïde entière, ou même toute la Haute-Égypte. Cette remarque peut servir à éclaircir certains détails relatifs à l'étendue ou à la population du pays. Beaucoup de noms géographiques, particulièrement ceux qui ont conservé la forme du pluriel, *Thebæ*, *Athenæ*, *Syracusæ*, *Suessiones*, *Bituriges*, etc., ont été appliqués à des territoires aussi bien qu'à des villes.

Depuis le golfe Plinthinète jusqu'au mont Casius, la longueur de l'Égypte, c'est-à-dire des côtes du Delta, d'orient en occident, est, selon Hérodote, de soixante schœnes, ou trois mille six cents stades (trois cent soixante mille mètres). C'est précisément la mesure que nous retrouvons sur la nouvelle carte, si nous prenons le schœne pour six mille mètres. La largeur ou profondeur des terres depuis le rivage jusqu'à Héliopolis est évaluée à mille cinq cents stades (cent cinquante et un

mille mètres), ce qui est encore exact. Mais, lorsque Hérodote ajoute qu'à quinze stades près, c'est la même distance qu'entre Athènes et Pise, il y a là une erreur sensible qui provient de la confusion d'un stade égyptien et d'un stade grec de valeurs différentes. Au delà d'Héliopolis, l'Égypte se rétrécit : elle a, d'une part, pour limite la chaîne arabique, qui se prolonge vers la mer Érythrée : là se voient les carrières d'où l'on a extrait les pierres qui ont servi à la construction des pyramides de Memphis. Du côté de la Libye, une autre chaîne de montagnes, formée de roc pur, resserre de plus en plus la terre égyptienne, et l'espace finit par n'être que de deux cents stades entre la chaîne arabique et la chaîne libyque; mais il s'élargit ensuite.

D'Héliopolis à Thèbes l'historien compte quatre mille huit cent soixante stades, ou quatre-vingt-un schœnes; ce serait environ quatre cent quatre-vingt-six mille mètres, au lieu de quatre cent quatre-vingt-dix mille quatre cents que donne la carte actuelle : la différence n'est pas bien grande; mais lorsque, additionnant ces quatre mille huit cent soixante stades et les mille cinq cents qu'il a trouvés entre Héliopolis et la mer, l'historien exprime le total par six mille cent vingt, le calcul est visiblement inexact, il faut dire six mille trois cent soixante. Vous voyez, Messieurs, qu'en général, et autant qu'il est possible d'établir des rapports entre les mesures antiques et les nôtres, celles d'Hérodote sont au moins très-approximatives. Ses descriptions topographiques méritent la même confiance : il a connu une très-grande partie du cours du Nil, et bien décrit, bien mesuré le golfe arabique, dont la plus grande largeur n'est, dit-

il, que d'une demi-journée de navigation à la rame, tandis qu'il en faut quarante pour le parcourir ainsi dans sa longueur : c'est le golfe que nous appelons aujourd'hui Mer Rouge, et qui dépend de la grande mer que les anciens nommaient Rouge ou Érythrée. Il observe que la terre d'Égypte est noire, crevassée, friable, au lieu que celle de Libye est sablonneuse et rougeâtre; celle d'Arabie et de Syrie, argileuse et pierreuse. Dans les campagnes que le Nil arrose, on est dispensé de creuser avec la charrue de pénibles sillons, de retourner la terre et de la bêcher : le fleuve se répand de lui-même sur les champs, les féconde et se retire. Chacun vient jeter dans ses terres des semences que retournent ensuite et qu'enterrent des pourceaux qu'on y lâche; après quoi l'on attend en repos la moisson; et, lorsqu'elle est terminée, on fait fouler les épis sous les pieds des bœufs; il ne reste qu'à recueillir les grains et à les porter dans les maisons. Cet emploi des pourceaux peut sembler singulier, mais il est attesté aussi par Pline : *Sues impellere vestigiis semina deprimentes in madido solo : et credo antiquitus factitatum*. Dans le texte d'Hérodote, ce sont des pourceaux encore qui foulent aux pieds les épis; mais j'ai supposé, avec MM. Schweighæuser, Miot et d'autres interprètes, qu'il y avait là une faute de copie, et qu'il convenait de substituer des bœufs.

Les Ioniens n'appliquaient le nom d'Égypte qu'au Delta; et, dans ce système, dit notre historien, il ne faudrait plus diviser la terre en trois parties, l'Europe, l'Asie et la Libye; il y aurait lieu d'en ajouter une quatrième qui serait l'Égypte : ce ne serait plus le Nil qui séparerait l'Asie de la Libye, puisque le fleuve se divise

à la pointe du Delta pour le renfermer entre ses bras. Ce passage, Messieurs, est un monument de la plus ancienne nomenclature géographique. D'une part, on employait le mot de Libye à peu près comme nous employons celui d'Afrique; de l'autre, on étendait le nom d'Asie à l'Égypte, entre le golfe arabique et les bords du Nil. Hérodote conçoit l'Égypte comme partagée en deux par le cours de ce fleuve; et, selon lui, il faut dire que l'une, savoir l'orientale, appartient à l'Asie, et l'autre, l'occidentale, à la Libye. Il joint à ces notions une mesure de l'ancienne Thébaïde, pays qui n'avait que six mille cent vingt stades de tour, et qui, néanmoins, formait seul toute l'Égypte. Strabon fait la Thébaïde plus grande, apparemment parce que les limites de ce pays, comme de plusieurs autres, ont varié selon les époques et les systèmes politiques. Un fait purement naturel est, qu'à partir du point occupé par la ville de Cercasorée, le Nil se divise en trois branches: la Pélusienne, qui se dirige à l'orient; la Canopsique, vers l'occident; et au milieu, la Sébennytique, qui coupe en deux le Delta. De cette branche intermédiaire se détachent les deux bouches appelées la Saïtique et la Mendésienne; celles qui portent les noms de Bolbitine et de Bucolique sont des canaux creusés de main d'homme. Tous ces détails contribuent à déterminer les contrées auxquelles le nom d'Égypte est applicable : pour résoudre tant bien que mal les difficultés qui s'élevaient sur cette démarcation, l'oracle de Jupiter Ammon répondit que tous les territoires couverts par les débordements du fleuve étaient égyptiens. Or, quand le Nil se gonfle, il inonde non-seulement le Delta, mais encore des terrains qu'on disait appartenir soit à la Libye,

soit à l'Arabie; et cette inondation s'étend quelquefois de chaque côté jusqu'à deux journées de marche.

L'historien s'engage ensuite dans la recherche des causes de ce phénomène, et cette discussion l'occupe, à vrai dire, plus longtemps qu'on ne voudrait. Il réfute trois opinions qui attribuaient les débordements du Nil soit aux vents étésiens, soit à l'Océan qui environne la terre et duquel le Nil émane, soit à la fonte des neiges. « Je ne connais point, dit-il, de fleuve Océan : je « crois que c'est un nom inventé et introduit dans la « poésie par Homère ou par quelque autre. » Mais Hérodote n'est guère plus heureux lui-même dans l'explication qu'il propose. « En hiver, dit-il, le soleil est dé- « tourné de sa route par la rigueur du froid; en été, il « parcourt la région céleste qui correspond à la Libye « supérieure; et voilà pourquoi le Nil déborde. » Sénèque a traité ce même sujet dans les premiers chapitres du quatrième livre de ses *Questions naturelles*, et n'y a pas jeté beaucoup plus de lumière : il indique, néanmoins, entre autres causes, celle qui a paru la plus immédiate et la plus simple, savoir, les pluies qui tombent et les neiges qui fondent en Éthiopie autour des sources du Nil; c'est l'explication qu'adopte Strabon. En parlant des sources de ce fleuve, Hérodote nous apprend qu'un officier du temple de Minerve à Saïs se vantait de les connaître, et disait qu'entre Sienne et Éléphantine se voyaient deux montagnes terminées en pointes, que, du milieu de ces monts, le Nil jaillissait de sources profondes, véritables abîmes dont aucune sonde n'avait pu atteindre le fond.

Au delà d'Éléphantine, Hérodote ne sait que ce qu'il a entendu dire; en deçà il a tout vu par lui-même. Vous

avez, Messieurs, déjà connaissance de ce qu'il rapporte sur la foi d'autrui de la navigation du Nil entre Éléphantine et le pays des Automoles; j'ai eu occasion de vous citer la déplorable traduction que Larcher a faite de ce morceau. L'historien décrit les sinuosités du fleuve, les îles qu'il embrasse, les rochers pointus et les écueils qui embarrassent son cours et qui rendent la navigation de plus en plus laborieuse. Au-dessus de Méroë, se trouvait, disait-on, une population provenant de deux cent quarante mille transfuges, qui, sous le règne de Psammitichus, avaient déserté l'Égypte pour s'établir en Éthiopie. D'Éléphantine au lieu habité par ces transfuges, la distance totale est de quarante jours de navigation : au delà, rien n'est connu, le pays étant inhabité à cause de l'excessive chaleur. Voici, néanmoins, un récit qu'ont fait à Hérodote des Cyrénéens, qui avaient eu un entretien avec le roi des Ammoniens, Étéarque. Des Nasamons étaient venus chez ce prince; et, comme la peuplade libyenne à laquelle ils appartenaient, habitait la Syrie, il les avait interrogés sur l'état des déserts de la Libye : ils lui racontèrent que, chez eux, quelques jeunes aventuriers, nés de parents notables, s'étaient voués à des entreprises périlleuses, et que cinq d'entre eux, désignés par le sort, avaient pénétré dans les plus lointains déserts. Pour éclaircir ce rapport, l'historien fait observer que tout le pays qui s'étend le long de la mer, depuis le point où finit l'Égypte jusqu'au cap Soloéïs (aujourd'hui le cap Cantin sur la côte de Maroc), est habité par divers peuples libyens, auxquels se sont entremêlés pourtant quelques Phéniciens et quelques Grecs; mais que, dans l'intérieur des terres de la Haute-Libye, on ne rencontre

plus que des animaux féroces, jusqu'à ce qu'on arrive enfin à des lieux couverts d'un sable aride, où il ne pleut jamais et qu'aucune rivière n'arrose. Or, les cinq aventuriers, après avoir traversé les contrées peuplées d'hommes, puis celles qu'occupent les animaux, ne craignirent pas de continuer leur route à travers les sables; ils s'étaient munis d'eau et de vivres. Ils y marchèrent plusieurs jours, en se dirigeant vers le couchant, et aperçurent enfin des arbres couverts de fruits qu'ils cueillirent. A peine eurent-ils commencé d'en manger, qu'une troupe de très-petits hommes fondit sur eux, et les conduisit à travers un pays coupé de marécages, jusqu'à une ville dont les habitants étaient noirs, d'une taille inférieure à la moyenne, et parlaient un langage que les Nasamons n'entendaient point. Auprès de cette ville coulait un grand fleuve, qui se dirigeait d'occident en orient, et qui contenait des crocodiles.

Je crains fort, Messieurs, que ce rapport des Nasamons au roi Étéarque, de ce prince aux Cyrénéens, et de ceux-ci à Hérodote, ne vous semble pas digne d'une pleine confiance; et je suis loin de vouloir vous en garantir l'exactitude. Cependant, je dois dire qu'on a cherché à le fortifier du témoignage de quelques voyageurs modernes. M. Mollien, auteur d'un *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, aux sources du Sénégal et de la Gambie*, s'exprime en ces termes : « La langue des « habitants du Tenda-Maié n'a, suivant ce qu'on m'a « dit, aucun rapport avec celle des peuples voisins : « cela paraît d'autant plus vraisemblable que ce peuple « n'est qu'une réunion d'individus de diverses nations « détruites par les Madingues ou les Poules, lors de leurs « invasions dans ces contrées. Il y a peu d'uniformité

« dans le caractère général de la physionomie de ces « nègres; mais les habitants du village de Féran sont « remarquables par la petitesse de leur taille. Ce sont « réellement les pygmées d'Afrique. » On pose donc en fait, Messieurs, que le fleuve dont Hérodote vient de parler est le Niger, le Joliba ou Dyalibâ, vu par Mungo-Park. Le lieutenant Fitz-Clarence atteste aussi, dans une relation imprimée en 1819, que le Niger dirige son cours vers l'est, et qu'il passe à deux lieues d'une ville trois fois plus grande qu'Alexandrie. M. Fitz-Clarence tient cela d'un négociant arabe qui est allé plusieurs fois de Fez à Tombouctou; et deux Poules qui ont visité cette même ville ont appris à M. Mollien que le Niger prend sa source entre le Kouranko et le Soliman; qu'il traverse Ségo; qu'à une grande distance de cette ville, il forme un lac immense dont les eaux ont un écoulement dans le Nil. Nous devons espérer, Messieurs, que les recherches nouvelles, qui se font actuellement dans l'intérieur de l'Afrique, éclairciront peu à peu cette partie de la géographie qui, à vrai dire, n'est guère plus avancée encore que du temps d'Hérodote.

Tel fut, continue cet écrivain, le récit du roi Étéarque, de qui les Cyrénéens apprirent aussi que les cinq Nasamons, de retour dans leurs foyers, attribuaient aux petits hommes qu'ils avaient rencontrés un goût particulier pour la magie. Étéarque soupçonnait que le fleuve, aperçu près de cette ville lointaine, était le Nil même; et cette opinion est adoptée par Hérodote; « car, dit cet historien, le Nil vient de la Libye qu'il « coupe par le milieu, et son cours ressemble à celui de « l'Ister. » Larcher, après avoir traduit : *le Nil part des mêmes points que l'Ister* (le Danube), fait une note

pour avertir que ces mots signifient que les deux fleuves coulent l'un comme l'autre; le premier au milieu de la Libye, le second au milieu de l'Europe. Hérodote s'arrête ici un instant à l'Ister, qui, dit-il, prend naissance chez les Celtes, non loin de la ville de Pyrènes. Ces Celtes sont placés au delà des Colonnes d'Hercule et avoisinent les Cynésiens, dernier peuple de la partie occidentale de l'Europe. L'Ister se jette dans le Pont-Euxin, près de la ville d'Istros, habitée par des colonies milésiennes. Pline parle aussi de l'Istropolis des Milésiens; et l'on voit qu'Hérodote connaissait assez bien le cours et l'embouchure du Danube; mail il y a, dans les autres détails de ce chapitre, des inexactitudes qui étaient alors inévitables.

Ces notions géographiques commençant à devenir trop peu précises, l'historien les abandonne pour tracer le tableau des coutumes égyptiennes, parmi lesquelles on distingue la circoncision et l'abstinence de la chair de porc. Les femmes vont au marché, acheter et vendre; les hommes restent dans les maisons, occupés à tisser de la toile, ce qu'ils font en ourdissant la trame en dessous, au lieu qu'on l'ourdit en dessus partout ailleurs. Les hommes portent les fardeaux sur la tête, les femmes sur les épaules. Tous prennent leurs repas hors de leurs maisons, parce qu'il convient, disent-ils, de faire en public tout ce qui ne blesse pas la décence, et de cacher les actions humiliantes, quoique nécessaires. Les sacerdoces ne sont exercés que par les hommes, même lorsqu'il s'agit du culte d'une déesse. Les fils ne sont point obligés de nourrir leurs parents; et les filles, au contraire, ne s'en peuvent dispenser. Les prêtres, qui ailleurs conservent leur chevelure, se rasent

la tête en Égypte, où c'est un signe de deuil que de se laisser croître les cheveux et la barbe. On y tient ménage avec les animaux domestiques; le blé et l'orge sont des aliments proscrits comme infâmes; on se nourrit de Sorgho ou Zéa. La farine se pétrit avec les pieds. On écrit et l'on calcule de droite à gauche, et non, comme en Grèce, de gauche à droite. Les Égyptiens ont deux sortes de caractères, les uns sacrés, les autres vulgaires; distinction qui correspond probablement aux hiéroglyphes et à des signes plus communément usités. Un passage de saint Clément d'Alexandrie a donné lieu de distinguer trois écritures égyptiennes : l'épistolographique, l'hiératique et l'hiéroglyphique. Cette matière difficile, sur laquelle s'étaient inutilement accumulés tant de dissertations et de traités, est devenue, depuis quelques années, l'objet particulier des recherches de M. Champollion le jeune; recherches dont les principaux résultats seraient d'établir qu'il y eut en Égypte une écriture démotique ou populaire, une écriture hiératique ou sacerdotale, et une écriture hiéroglyphique, toutes trois essentiellement représentatives des idées, mais admettant quelques signes phonétiques, c'est-à-dire représentatifs des sons que la voix humaine profère. On avait pensé que l'écriture démotique ou épistolographique, et même que l'hiératique étaient alphabétiques, c'est-à-dire destinées à représenter les voix et les articulations dont se compose le langage : M. Champollion pense qu'elles étaient, l'une et l'autre, idéographiques, qu'elles exprimaient immédiatement les idées. En ce point, elles ressemblaient aux purs hiéroglyphes; mais elles en différaient par les formes; elles tenaient à d'autres systèmes de grammaire et de dic-

tionnaire. Toutefois, dans chacune de ces trois écritures M. Champollion démêle certains caractères alphabétiques ou syllabiques qui servent à exprimer phonétiquement ou par sons, les noms propres, surnoms et titres des princes grecs ou romains. Je ne crois pas, Messieurs, devoir vous exposer plus au long ces curieuses et utiles découvertes : peut-être les résultats n'en sont-ils généralement applicables qu'à des époques postérieures à celle d'Hérodote. Cet historien n'a fait mention que d'une écriture commune, et de caractères sacrés dont le sens n'était dévoilé qu'aux initiés : il n'avait même acquis, à ce qu'il semble, aucune notion bien précise de ces deux espèces de signes.

Les Égyptiens ne boivent que dans des vases de cuivre soigneusement frottés et nettoyés chaque jour; ils portent des vêtements de lin fraîchement lavés. Les prêtres sont obligés d'avoir des souliers de papyrus, de se laver deux fois le jour et deux fois la nuit dans l'eau froide; ils sont assujettis à mille pratiques superstitieuses, en retour desquelles ils jouissent de plusieurs avantages, comme de n'avoir aucun soin domestique à prendre, aucune dépense à faire; de se nourrir des mets consacrés, d'être abondamment pourvus de chairs de bœuf, d'autres viandes succulentes et de vin de raisin : seulement il ne leur est pas permis de manger du poisson. Les fèves sont interdites à tous les Egyptiens; ils n'en sèment jamais; et, s'il en croît naturellement, un prêtre ne doit jamais fixer ses regards sur ce légume immonde. Chaque collége sacerdotal a un chef à vie, auquel son fils succède. Les bœufs sont consacrés à Épaphus; mais, pour qu'ils obtiennent cet honneur, il faut qu'ils n'aient pas un seul poil noir, et que le prê-

tre chargé d'examiner leur dos, leur ventre, leur langue et leur queue, n'y ait rien remarqué d'impur. L'animal reconnu sain et intact de tout point est marqué par une bandelette de papyrus fixée autour de ses cornes avec de la terre sigillaire. Le prêtre y empreint un sceau, et il est défendu, sous peine de mort, de sacrifier un bœuf qui ne porterait point ce cachet. Les sacrifices sont précédés de libations. Quand la victime est égorgée, on lui coupe la tête, sur laquelle on pronoce aussitôt des imprécations solennelles : « Si quelque malheur doit arriver à ceux qui ont fait cette offrande, ou « à l'Égypte entière, qu'il retombe sur cette tête. » Ensuite on la porte au marché pour la vendre à des marchands grecs, et, s'il ne se trouve point d'acheteurs, on la jette dans le fleuve. En détachant la peau du bœuf sacrifié, on récite des prières; et, après qu'on a mis en réserve les jambes, les hanches, les épaules et le cou, on remplit le reste du corps de farine, de miel, de raisins secs, de figues, d'encens, de myrrhe, d'autres aromates; et l'on brûle le tout en versant de l'huile à l'entour et en se frappant la poitrine; après quoi se fait un festin avec les parties mises en réserve.

Il n'est pas permis d'immoler les vaches; elles sont consacrées à Isis, qui a deux cornes comme elles. Isis et Osiris ou Bacchus sont honorés dans toute l'Égypte : il n'en est pas de même des autres divinités. Dans les villes qui ont un temple consacré à Jupiter Thébain, ou qui sont du nome thébaïque, on ne sacrifie que des chèvres. Au contraire, dans le nome mendésien, et dans les villes qui ont des temples érigés au dieu Mendès, on ne sacrifie que des moutons. Cependant, même en Thébaïde, et quoiqu'on y révère Jupiter apparais-

sant sous la figure d'un bélier à Hercule, il y a une fête annuelle où l'on immole un bélier, pour revêtir de sa peau la statue de Jupiter; mais, pendant cette cérémonie, tous les assistants se frappent la poitrine et pleurent à grands cris la mort du saint animal.

L'Hercule qui est un des douze dieux d'Égypte, n'est point du tout l'Hercule grec, qui n'en est qu'une copie bien moins antique. A s'en tenir même à certains renseignements, il y aurait lieu de croire qu'Alcmène et Amphitryon étaient d'origine égyptienne : les noms de Neptune et des Dioscures sont ignorés des Égyptiens, qui, au contraire, dix-sept mille ans avant le règne d'Amasis, ont compris Hercule au nombre de leurs dieux, quand ce nombre fut porté de huit à douze. « Pour éclaircir ce « point, dit Hérodote, je me suis transporté par mer à « Tyr, où je savais qu'il existait un temple d'Hercule. J'y « remarquai deux colonnes, l'une d'or pur, l'autre d'éme- « raude; et les prêtres me dirent que ce temple avait été « bâti en même temps que l'on commençait d'habiter la « ville de Tyr, il y avait deux mille trois cents ans (près « de deux mille huit cents avant l'ère vulgaire). Je visi- « tai aussi la ville de Thase, et j'y vis un temple dédié « à Hercule par les Phéniciens, lorsqu'ils parcouraient « les mers pour rechercher Europe. Or, cette navigation « est antérieure de cinq générations (cent soixante-cinq « ans) au temps où le fils d'Alcmène naquit en Grèce. « C'est donc un dieu moderne en comparaison de l'Her- « cule véritable. En vain les Grecs prétendent que, le leur « étant allé en Égypte, les habitants le saisirent et le « couronnèrent de fleurs pour le sacrifier à Jupiter; que « d'abord il se laissa promener paisiblement comme une « victime, mais qu'arrivé à l'autel, il développa sa force

« miraculeuse et massacra toute l'assemblée. » C'est, aux yeux d'Hérodote, un conte absurde; car les Égyptiens ne sacrifient jamais d'hommes; et d'ailleurs, comment Hercule, qui n'était encore qu'un mortel, aurait-il lui seul tué tant de milliers d'assistants? « Mais je m'arrête, « dit l'historien : puissent les dieux et les héros prendre « en bonne part ce que je viens de dire par amour de la « vérité! » Si ce vœu naïf a été exaucé par les héros et par les dieux, il n'a point désarmé Plutarque, qui s'est amèrement récrié contre cet exposé. C'est, selon Plutarque, une impiété que d'enlever ainsi à la Grèce l'honneur d'avoir été le berceau de la religion et des dieux. Peut-être, Messieurs, penserez-vous au contraire que ce soin de rechercher les origines mythologiques, de remonter aux sources des fables sacrées, était éminemment raisonnable.

Les Mendésiens placent au nombre des huit dieux primitifs, l'antique Pan, qui avait un visage de chèvre et des pieds de bouc. Voilà pourquoi les Mendésiens révèrent les boucs et les chèvres : en langue égyptienne, Mendès signifie à la fois pan et bouc. Hérodote rapporte ici, comme arrivé durant son séjour en Égypte, un fait qui montre à quel abominable excès les Mendésiennes portaient le culte du dieu Pan.

Bien que les porcs soient réputés immondes chez les Égyptiens, ils en immolent à la Lune et à Bacchus. Alors, après avoir égorgé la victime, ils mettent à part la queue, la rate, l'épiploon, la graisse contenue dans l'abdomen, et jettent le tout au feu : ce jour-là, qui doit être jour de pleine lune, il y a licence de manger le reste du porc sacrifié; ceux qui sont trop pauvres pour présenter une telle offrande, font avec de la pâte une figure de co-

chon; et cela leur profite tout autant, pourvu qu'ils y joignent de sincères sentiments de piété. En toute autre circonstance, il est interdit de manger du porc; les Égyptiens ont pour cet aliment une horreur dont Hérodote déclare qu'il sait bien la raison; mais il ne lui convient pas de nous la dire. Il use fort souvent de cette réticence à l'égard des choses religieuses, et le motif même de cette réserve est un des mystères qu'il n'a pas voulu nous expliquer. C'est apparemment par fidélité à des engagements contractés dans quelques initiations. Il a régné ainsi dans toute l'antiquité des doctrines secrètes dont les ténèbres s'étendent sur plusieurs détails des croyances vulgaires et des cérémonies publiques. Hérodote est sur ces sujets si avare de lumières, qu'il importe de recueillir au moins toutes celles qui lui échappent.

Dans les fêtes de Bacchus, on pratique en Grèce à peu près les mêmes cérémonies qu'en Égypte, à l'exception pourtant des chœurs de musique que les Grecs n'ont pas, et des petites figures d'hommes qu'ils substituent à celles qui se portent à la procession égyptienne. C'est Mélampus qui a répandu chez les Hellènes le culte de Bacchus, avec beaucoup d'autres doctrines et de divinations. Ce Mélampus avait été instruit par Cadmus de Tyr et par les Phéniciens, qui vinrent s'établir en Béotie. Au grand scandale de Plutarque, Hérodote répète ici que presque tous les noms des dieux ont été importés d'Égypte en Grèce; il excepte Neptune, emprunté des Libyens, et quelques divinités d'invention pélasgique, telles que Junon, Vesta, Thémis, les Dioscures, les Grâces, les Néréides. Dans les premiers temps, les Pélasges offraient toutes sortes de victimes, et in-

voquaient, en général, les dieux, sans les désigner par des noms ou surnoms particuliers qu'ils ne connaissaient pas encore. Le mot θεὸς dérivait, suivant eux, du verbe θέω, *je place, j'arrange, je maintiens en ordre toutes choses*. Plus tard, ils apprirent une nomenclature égyptienne, où entrèrent successivement tous les dieux, jusqu'à Bacchus, qui ne leur vint qu'après les autres. Ils conçurent, toutefois, des scrupules sur l'admission de ces noms étrangers, et consultèrent l'oracle de Dodone, qui leur répondit qu'il n'y avait pas de mal à cela. « Ce n'est que d'hier, poursuit Hérodote, que les « Hellènes savent les généalogies et les attributs des di- « vinités qu'ils révèrent. Car je ne crois pas qu'Hésiode « et Homère, desquels ils tiennent ces connaissances, aient « vécu plus de quatre cents ans avant moi, et je suis « persuadé qu'ils sont antérieurs aux poëtes qu'on cite « quelquefois comme plus anciens. Au surplus, cette re- « marque est de moi seul, mais, ce que j'ai dit aupara- « vant, je le tiens des prêtres de Dodone. » L'oracle même qui porte ce dernier nom est d'extraction égyptienne: jadis, en effet, des Phéniciens enlevèrent de Thèbes deux femmes attachées au service du temple, et les vendirent, l'une en Libye, l'autre en Grèce : c'est par elles que les oracles d'Ammon et de Dodone ont été institués. Voilà du moins ce que disaient les prêtres thébains; de leur côté, les prophétesses de Dodone racontaient que deux colombes noires, envolées de la ville égyptienne de Thèbes, s'étaient abattues, l'une à Dodone, l'autre en Libye; que la première, s'étant reposée sur un hêtre, avait annoncé d'une voix humaine, qu'il fallait établir en ce lieu un oracle de Jupiter, ce que les habitants s'empressèrent d'exécuter, en même temps qu'on fon-

dait en Libye l'oracle d'Ammon, d'après un ordre semblable exprimé par la seconde colombe. Tel est le récit des prêtresses dodonéennes, dont la plus âgée porte toujours le nom de Proméneia; la seconde, celui de Timarète; et la plus jeune de toutes, celui de Nicandra. Hérodote, pour concilier les deux rapports, présume que des deux Thébaines enlevées par des Phéniciens, l'une aura été vendue dans la contrée pélasgique, habitée depuis par les Thesprotes, qu'elle y aura construit sous un hêtre un temple de Jupiter et institué un oracle, afin de retrouver en Grèce une image de son ancienne profession; qu'elle aura parlé de sa sœur emmenée et vendue chez les Libyens, et que les Dodonéens auront donné à ces femmes le nom de colombes, parce que leur langage étranger aura paru semblable au gazouillement de ces oiseaux. Vous apprécierez, Messieurs, comme vous le jugerez à propos, ces conjectures de l'historien; mais, lorsque, de la ressemblance des cérémonies pratiquées à Thèbes d'Égypte et à Dodone, il conclut que l'oracle dodonéen est originaire de la Thébaïde, cette conséquence me paraît incontestable.

Les Égyptiens sont, à ses yeux, les inventeurs des supplications, des processions, des panégyries ou fêtes publiques et universelles : ces institutions religieuses, antiques chez eux, sont récentes chez les Grecs. De toutes les panégyries égyptiennes, car il y en a plusieurs en chaque année, la plus solennelle est celle qui se célèbre dans la ville de Bubaste en l'honneur de Diane; une seconde a lieu à Busiris, ville située au milieu du Delta, et dans laquelle est un temple consacré à Isis, que les Grecs appellent Demeter. L'historien

fait ensuite mention de la panégyrie de Minerve à Saïs, du soleil à Héliopolis, de Latone à Buto, de Mars à Paprémis. Cette dernière solennité se distingue par des rites qui lui sont propres. Les prêtres s'y divisent en trois bandes : l'une se tient armée de massues à l'entrée du temple; l'autre, dans l'intérieur, porte des bâtons à la main; la troisième bande, qui est de beaucoup la moins nombreuse, s'est rendue à une petite chapelle extérieure et mobile, où l'on a, dès la veille, transporté la statue du dieu Mars; et, après l'y avoir gardée, la troupe s'attelle au char qui doit transporter dans le temple cette statue et la chapelle même. Quand le char arrive au vestibule, la bande sacerdotale qui s'y est établie refuse le passage, la seconde bande accourt de l'intérieur à l'aide du dieu, et il s'engage un combat si sérieux, à coups de massue et de bâton, qu'il devrait s'ensuivre des blessures mortelles; mais les Égyptiens prétendent qu'il n'y meurt jamais personne; et, pour expliquer cette bizarre cérémonie, ils disent que ce temple avait été d'abord habité par la mère de Mars; que le dieu, parvenu à l'âge viril, s'y présenta, voulant pénétrer jusqu'à sa mère; que les prêtres ne le connaissant point le repoussèrent, qu'il alla chercher un renfort dans une ville voisine, et qu'après une bataille il réussit à s'introduire dans l'enceinte sacrée, ainsi qu'y entre en effet sa statue à la suite du combat de prêtres qui se pratique dans la panégyrie de Paprémis. Celles de Buto et d'Héliopolis ne consistent qu'en simples sacrifices. La fête de Saïs a pris le nom de Lychnocaïe, parce qu'on y allume, autour des maisons, des lampions qui brûlent dans toute la nuit; ce qui se pratique en cette même nuit dans l'Égypte entière, par

tous ceux qui n'ont pu se rendre à la panégyrie. Ce qu'il y a de remarquable dans la solennité qui se célèbre à Busiris, en l'honneur d'Isis, c'est que les hommes et les femmes, qui s'y réunissent par milliers, se frappent la poitrine en signe de deuil. Pourquoi ce deuil? Hérodote le sait bien, mais il ne lui est pas permis de le dire. Il se contente d'observer que les Cariens qui viennent à cette fête se font reconnaître pour étrangers par l'exagération des signes de leur feinte douleur. Ils se découpent le front avec des couteaux. La grande panégyrie est, comme nous l'avons dit, celle de Bubaste; on y arrive, hommes et femmes, sur des barques, en faisant retentir l'air de chants, de battements de mains et du son des instruments. Dans le cours du voyage, lorsqu'on passe devant une ville, les femmes de chaque barque se mettent à danser, à crier et à injurier celles qui s'attroupent pour les voir passer. Dès qu'on est arrivé à Bubaste, les sacrifices et les festins commencent : il s'y fait une plus grande consommation de vin de raisin que dans tout le reste de l'année. Le nombre des assistants de l'un et de l'autre sexe s'élève à sept cent mille, sans compter les enfants.

Quoique voisine de la Libye, l'Égypte produit peu d'espèces particulières d'animaux; mais, en général, elles sont toutes réputées sacrées; et il en est auxquelles on a élevé des temples. C'est une fonction honorable que d'être chargé du soin des animaux divins, et c'est un devoir commun que de contribuer par des offrandes à leur nourriture. Les pères et mères rasent en totalité, ou par moitié, ou par tiers, la tête de leurs enfants, pèsent les cheveux qui proviennent de cette coupe et remettent un poids égal d'argent à la femme

qui fait le service d'un animal sacré : ces sommes s'emploient à l'achat des poissons dont il se nourrit. Celui qui a tué involontairement un de ces animaux paye une amende que fixent arbitrairement les prêtres : si l'action a été volontaire, il y a peine de mort; et l'on punit aussi du dernier supplice quiconque a tué, même sans le faire exprès, un ibis ou un épervier. Dans l'intérieur des maisons, les chats sont l'objet d'une attention particulière. Si un incendie éclate, les Égyptiens ne songent point à éteindre le feu, ils s'occupent d'en préserver leurs chats, qu'ils croient naturellement disposés à s'élancer dans les flammes. Quand ce malheur arrive, c'est un sujet de deuil pour la nation entière; et, lors même qu'un chat ne meurt que de vieillesse ou de maladie, les habitants de la maison se rasent les sourcils; mais, à la mort d'un de leurs chiens, ils se rasent la tête et tout le corps. Les chats trépassés sont embaumés, portés à Bubaste et déposés dans des cellules sacrées. On transporte de même les musaraignes et les éperviers à Buto, les ibis à Héliopolis. Les chiens et les ichneumons restent dans la ville où ils sont morts; on les y ensevelit dans des cellules. Pour les ours, qui sont très-rares en Égypte, et les loups, qui n'y sont pas plus grands que les renards, on les enterre dans les lieux mêmes où l'on trouve leurs cadavres.

Aux environs de Thèbes et du lac Mœris, on a de la vénération pour les crocodiles; au contraire, on les tue et on les mange auprès d'Éléphantine. La description qu'Hérodote fait de cet animal a été copiée et un peu étendue par Aristote : en général, elle est fort exacte, ainsi que l'a montré Camus, en la rapprochant des ob-

servations modernes; c'est ce qui résulte aussi d'un mémoire de M. Geoffroy-Saint-Hilaire, inséré dans les *Annales du Muséum d'Histoire naturelle*. Il se rencontre pourtant, dans ce morceau d'Hérodote, certaines particularités qui auraient besoin de rectifications légères. Le crocodile passe quatre mois de l'année sans manger, sinon dans tout le cours du Nil, du moins dans la basse Égypte, où le froid l'engourdit, comme les caïmans de l'Amérique septentrionale. Quoique quadrupède, il vit à terre et dans l'eau, passe la majeure partie du jour à sec, la nuit dans le fleuve, et vient à terre pondre ses œufs : ces détails ont été vérifiés. De tous les animaux, c'est celui qui prend l'accroissement le plus démesuré; car, au sortir de l'œuf, il n'a que neuf pouces, et grandit jusqu'à dix-sept coudées (vingt-quatre ou vingt-cinq pieds). Ici même Hérodote ne dit point assez, car les naturalistes français ont observé des crocodiles qui atteignent trente-cinq à trente-sept pieds dans leur plus grand développement. Cet animal a les yeux d'un cochon; il serait plus exact de dire d'un chat, car ils sont pourvus d'une membrane nictitante. Il n'a point de langue, du moins apparente; elle est adhérente au palais, et il a fallu le scalpel des anatomistes pour la reconnaître; il a la mâchoire inférieure immobile; c'est sa mâchoire supérieure qui, selon Hérodote, se meut sur l'autre; il a les ongles extrêmement forts, la peau écailleuse et impénétrable sur le dos; sa vue est perçante à l'air; il ne voit point dans l'eau. Mais ce n'est pas, quoi qu'en dise Hérodote, pour dévorer des sangsues, que s'introduit dans la gueule de ce grand reptile le petit oiseau appelé trochilus ou roitelet; c'est, selon Aristote et quelques autres, pour

manger ce qui se trouve entre les dents de l'animal, et faire en quelque sorte l'office de cure-dent. Le fait, dit Camus, n'est peut-être pas plus véritable d'une manière que de l'autre : selon M. Geoffroy, le trochilus est un petit pluvier qui ne vient chercher là que des cousins et divers autres insectes.

Les hippopotames ne sont sacrés que dans le nome Paprémite ; ils ont la corne du pied fendue, le museau aplati, des dents saillantes, la crinière, la queue et le hennissement du cheval, la grandeur d'un bœuf de haute taille, la peau si épaisse qu'on en fabrique, lorsqu'elle est sèche, des javelots polis. La loutre est sacrée dans toute l'Égypte, ainsi que le poisson nommé lépidote, l'anguille, et l'oiseau appelé chénalopex. Hérodote a soin d'avertir qu'il n'a vu le phénix qu'en peinture. De son temps cette fiction était encore incomplète, car il ne parle point des résurrections périodiques de ce merveilleux oiseau. Il dit seulement que le phénix apparaît tous les cinq cents ans après la mort de son père, dont il va ensevelir le corps dans le temple du Soleil. Nous avons vu précédemment comment cette fable se rattachait aux idées cycliques des anciens. Hérodote remarque, aux environs de Thèbes, de petits serpents qui ont deux cornes sur le sommet de la tête, et qui ne font aucun mal aux hommes. Lorsqu'ils meurent, on les enterre dans le temple de Jupiter, auquel ils sont, dit-on, consacrés. Du côté de l'Arabie, en face de la ville de Buto, est un lieu où l'historien s'est, dit-il, rendu lui-même, pour prendre des renseignements sur les serpents ailés : il y a vu des amas d'os et d'arêtes de ces animaux, qui, à l'ouverture du printemps,

volent de l'Arabie sur l'Égypte. Les ibis ne les laissent point passer et les mettent en pièces, si bien qu'on n'en trouve que des débris. Voilà pourquoi les Égyptiens ont tant de vénération pour l'ibis. C'est par l'ibis qu'Hérodote termine sa notice des animaux divins. Celui-là est de couleur noire sur tout le corps; il est monté sur des pattes semblables à celles de la grue; son bec est recourbé, et sa taille égale à celle du râle. Mais il y a aussi des ibis à plumes blanches, et qui n'ont de nu et de noir que le cou et la tête; leurs plumes cependant noircissent au sommet des ailes et à l'extrémité du croupion. Cet article, Messieurs, se retrouve, presque avec les mêmes détails, dans l'*Histoire des animaux*, par Aristote, ainsi que l'a montré Camus, traducteur de cet ouvrage. M. Cuvier a reconnu, dans un oiseau apporté du Sénégal, l'ibis des Égyptiens et l'a rangé dans le genre *Numenius*, ou des courlis. La description qu'il en donne se rapproche extrêmement de celle qu'Hérodote vient de nous offrir, et cette conformité est une preuve nouvelle de l'exactitude que cet antique historien apportait aux observations et aux recherches qu'il pouvait faire. Il reste seulement quelques difficultés sur la distinction qu'il a faite de deux espèces d'ibis, et sur l'étendue ou la position des parties qui demeurent nues dans le corps de l'animal.

On a divisé le second livre d'Hérodote en cent quatre-vingt-deux chapitres : nous venons de recueillir les notions comprises dans les soixante-seize premiers. Elles ont concerné la géographie de l'Égypte, les coutumes établies en cette contrée, particulièrement celles qui tenaient aux croyances religieuses : les dieux égyptiens, les cérémonies et les fêtes instituées pour

les honorer, et les animaux divers qui leur étaient consacrés. Tous ces documents, quoiqu'il y ait lieu de les compléter et quelquefois de les rectifier par d'autres, sont infiniment précieux. En général, on les peut considérer comme des résultats véritablement historiques, car, le plus souvent, Hérodote n'a fait que nous exposer avec une candeur parfaite ce qu'il a vu lui-même, ce qu'il a immédiatement observé avec autant d'attention que de sagacité. Voilà, Messieurs, une partie d'histoire ancienne tout à fait positive, et que nous devons regarder comme bien connue; car, plus on l'examine, plus elle acquiert de consistance et de certitude. Les détails traditionnels qui s'y entremêlent ne sont pas nombreux, et l'auteur a presque toujours soin de les faire remarquer, afin qu'on ne confonde point, avec ce qu'il peut certifier, les hypothèses et les fables qu'il ne se permet pas d'omettre.

Lorsqu'à la fin du siècle dernier, des Français, avides d'instruction autant que de gloire, visitaient les bords du Nil, c'était ce livre d'Hérodote qui les dirigeait dans leurs recherches, comme il avait, quinze ans auparavant, guidé les pas de Volney. Si nous voulons, Messieurs, connaître cette contrée à jamais célèbre, il nous faut profiter sans doute des descriptions imprimées en France et en Angleterre depuis vingt-cinq ans, et surtout de la relation publiée par Volney en 1786; mais nous ne serons bien préparés à ces lectures que par une étude méthodique et profonde du second livre d'Hérodote, qui demeure encore ce qu'il y a de plus instructif et de plus classique sur cette matière. Vous avez pu remarquer surtout avec quel soin il expose l'origine et les progrès des superstitions, article de la plus haute

importance dans les annales humaines, c'est-à-dire dans le tableau des égarements et des malheurs de tous les peuples; car erreurs et malheurs, voilà presque toute l'histoire. De savoir si la mythologie des Égyptiens ne leur venait pas de contrées plus orientales, c'est une question qu'Hérodote n'avait point à traiter, et que l'on n'a guère encore les moyens d'éclaircir; mais qu'ils l'aient transmise à la Grèce, il ne l'affirme pas seulement, il le prouve par des rapprochements sensibles, par des témoignages irrécusables; il était sur ce point beaucoup plus avancé, plus éclairé que ne l'ont été Plutarque et d'autres écrivains, cinq ou six siècles plus tard. Du reste, il se contente de rassembler des résultats positifs et matériels : il ne compose pas de système, il n'invente point une doctrine symbolique pour l'attribuer aux premiers fondateurs des cultes ou des idolâtries. Il nous permet de laisser, en cette matière, une grande part aux impostures, aux vicissitudes politiques, aux circonstances fortuites et aux alternatives de fanatisme et d'indifférence par lesquelles doivent passer les populations abusées ou asservies. Il y a, dans l'histoire, bien des époques où la civilisation ne s'avance que jusqu'à la crédulité opiniâtre, ou jusqu'à l'aveugle et mobile frivolité : pendant les oscillations entre ces deux termes, il n'y a point eu d'idole, de demi-dieu, de héros, qui n'ait pu, sous des noms divers, obtenir, en plusieurs lieux, des hommages ou des autels. Avant de prêter des théories à de tels peuples, et même à leurs maîtres, il faut, je crois, recueillir les faits et les textes plus scrupuleusement et plus timidement que les savants de profession ne semblent le faire depuis quelques années, en certaines contrées de l'Europe. Un mouve-

ment, sans doute éphémère, car il serait trop fatal s'il devait se perpétuer, paraît entraîner aujourd'hui beaucoup d'esprits hors de toutes les méthodes rigoureuses. Pour renouveler la littérature, l'érudition et la philosophie, on s'efforce de leur ravir ces méthodes sûres et fécondes qui, depuis quatre siècles, ont partout étendu les progrès, et qui les prolongeraient sans mesure. On veut que tout ce qui grandissait renaisse, et commence, afin de renaître, par rétrograder jusqu'à l'enfance; comme s'il n'était pas évident que ce n'est là qu'une manière de vieillir plus vite. La décadence serait d'autant plus infaillible et d'autant plus rapide, que ces innovations littéraires, métaphysiques et historiques, ne tiennent, de l'aveu même de ceux qui les proposent, à aucun système général, à aucune série naturelle d'observations et d'analyses, et ne sont réellement que des caprices, que des fantômes de l'imagination et de l'enthousiasme, ainsi qu'il est trop aisé de s'en apercevoir par le caractère mystique du langage qui exprime ces étranges doctrines. Pour nous, Messieurs, au lieu d'imaginer l'histoire, ou de la pressentir, nous continuerons de l'étudier dans ses sources, autant qu'il nous sera possible, et, à défaut de sources proprement dites, dans les plus anciens dépôts. Tel est l'ouvrage d'Hérodote, dont le second livre continuera de nous occuper durant nos prochaines séances.

DOUZIÈME LEÇON.

SUITE DE L'EXAMEN DU SECOND LIVRE. — USAGES CIVILS DE L'ÉGYPTE.

Messieurs, le tableau qu'Hérodote vous a présenté, dans notre dernière séance, a compris la géographie de l'Égypte, les institutions religieuses de cette contrée, ses dieux, ses fêtes ou panégyries, et ses animaux sacrés : avant d'entamer l'histoire de ses rois, il lui reste à exposer quelques usages civils.

Les Égyptiens, mais principalement ceux qui habitent la partie ensemencée du pays, lui ont paru avoir une instruction historique assez étendue, et supérieure à celle de la plupart des peuples : ils conservent avec soin la mémoire des événements. Ils n'en sont pourtant pas beaucoup plus sages dans leur vie privée ; car ils se purgent tous les mois durant trois jours, et croient entretenir leur santé à force de vomitifs et de remèdes. Ils disent qu'ils sont après les Libyens, la plus saine nation de la terre ; ce qui viendrait, selon l'historien, de ce que la température varie chez eux moins qu'ailleurs, dans les quatre saisons de l'année. Ils se nourrissent de pains faits avec de la farine du sorgho, et boivent du vin d'orge. Hérodote dit qu'ils n'ont pas de vigne ; et cela est vrai, à l'égard des territoires que le Nil arrose : mais la vigne était cultivée dans les parties élevées et à l'abri des inondations. Les Égyptiens mangent certains poissons, tantôt crus et séchés au soleil, tantôt confits dans la saumure : ils mangent aussi des cailles, des canards,

et quelques autres oiseaux non sacrés. Dans les festins que donnent les riches, on porte autour de la table une figure représentant un homme mort, et l'on dit à chaque convive, en la lui montrant : « Songe à boire « et à te divertir ; car, lorsque tu seras mort, il n'en sera « plus temps ; tu ressembleras à cette image. » L'historien fait ensuite mention de la chanson de Linus, qui se chante aussi en Phénicie et en Chypre : elle porte différents noms chez les divers peuples ; mais elle ressemble à celle qui a cours sous celui de Linus, chez les Grecs. Linus est remplacé par Manéros, chez les Égyptiens, qui font de ce personnage un fils unique de l'un de leurs plus anciens rois. La mort de Manéros avant l'âge de puberté fut le sujet de cette complainte antique, dont l'usage s'est perpétué. Je ne pense pas, Messieurs, que ce passage présente les difficultés que les commentateurs ont cru y apercevoir : Hérodote, selon son système général, retrouve en Égypte le Linus des Grecs, non tel en tout point que ceux-ci l'ont fait, mais pouvant en offrir les traits originaux.

Une autre coutume égyptienne a été transmise aux Spartiates : elle consiste en ce que les jeunes gens, lorsqu'ils rencontrent des vieillards, leur cèdent le chemin et se rangent de côté ; et que, dans l'intérieur des maisons, ils se lèvent de leurs siéges, dès qu'ils voient entrer un ancien. Mais, ce qui ne se pratique en aucune cité grecque, les Égyptiens, au lieu de se saluer réciproquement dans les voies publiques, s'inclinent en signe d'adoration, et abaissent leurs mains jusqu'aux genoux. Ils portent pour vêtements des tuniques de lin, dont les franges tombent à l'entour des jambes, et, par-dessus, un manteau de laine, avec lequel toutefois

ils n'entrent pas dans les temples et qu'on n'enterre point avec eux. Sur quoi Hérodote ne manque pas d'observer qu'une loi des mystères orphiques ou bachiques, originaires d'Égypte, défend d'ensevelir les initiés dans un linceul de lin. Les Égyptiens ont déterminé à quel dieu chaque mois, chaque jour est consacré; et, d'après le jour où un homme est né, ils prédisent les événements de sa vie, les circonstances de sa mort; invention dont les poëtes grecs ont aussi hérité. Vous savez, Messieurs, que les plus anciens poëtes étaient devins, et les devins poëtes : les oracles se rendaient en vers. Quant à la manière d'appliquer les noms des dieux aux mois et aux jours, Hérodote ne l'explique point, et c'est en recourant à d'autres anciens auteurs, que nous avons étudié cette matière : vous savez que les mois égyptiens s'appelaient Thoth, Phaophi, Athyr (en été); Choiac, Tibi, Méchir (en automne); Phaménoth, Pharmuthi, Pachon (en hiver); Payni, Épiphi, Mésori (au printemps). Thoth et Athyr sont Mercure et Vénus : il n'est pas aussi aisé d'expliquer les dix autres noms; mais on a lieu de penser qu'en général ils rappellent des divinités, bien qu'il subsiste de graves difficultés sur cette correspondance. Vénus ou Athyr, dont le nom était imposé au troisième mois, avait ses principales fêtes dans le onzième, qui lui semblait plus spécialement voué. D'un autre côté, l'année égyptienne étant plus courte d'environ six heures que l'année tropique, ainsi que nous l'avons remarqué dans notre dernière séance, il s'ensuivait que les rapports approximatifs que je viens d'indiquer entre les mois et les saisons, se dérangeaient peu à peu, et qu'un même mois répondait successivement à tous les douze signes du zodiaque, dans une période

de quatorze cent soixante ans. D'ailleurs, outre les fêtes attachées aux mois, les Égyptiens en avaient trente-six qui cadraient avec des dizaines de jours. Comme ils avaient distribué leur pays en trente-six nomes, ou districts, ou gouvernements, ils divisèrent de même leur année, à l'exception des cinq jours épagomènes, en trente-six décans, mot qui paraît signifier, dans les langues orientales, inspecteur, intendant, préfet, et que, par conséquent, il ne faudrait pas confondre avec décade, quoique, en effet, le mois se trouvât ainsi divisé en trois décades, et l'année en trente-six. Les trente-six décans étaient autant de génies ou divinités secondaires, dont Scaliger et Saumaise ont recueilli les noms : c'est une nomenclature qui s'est fort défigurée dans le cours des âges et qui est restée fort obscure. Outre ces dizaines de jours, les Égyptiens employaient aussi la semaine, ou période hebdomadaire; c'est du moins ce qu'assure Dion Cassius, et ce qu'on pourrait conclure de quelques autres indices. Or, cette semaine était planétaire, elle offrait la série des sept divinités attachées aux sept planètes. Je supprime les développements et les explications de ce système : il n'y a pas longtemps que j'ai eu occasion de vous les présenter (1). Vous avez vu comment les heures, et par suite les jours, ont pris les noms de Saturne, du Soleil ou Hélios, de la Lune, de Mars, Mercure, Jupiter et Vénus. Telle était la semaine égyptienne, la même que la judaïque, commençant par le sabath ou sabeth, mot qui, selon saint Épiphane, signifiait en hébreu la planète de Saturne. C'est notre semaine actuelle où le même ordre est conservé entre les sept termes, quoique le premier

(1) Voy. T. III. p. 77.

soit devenu le septième, et que le jour héliaque, ou du Soleil, ait été remplacé par celui du Seigneur. Voilà donc comment chaque jour de l'année portait en Égypte le nom d'un dieu ou même à la fois de plusieurs dieux, si aux dénominations hebdomadaires on joint celles qui résultaient, tant de la division en décans et en mois, que des anniversaires solennels. Peut-être même qu'indépendamment de ces appellations systématiques, chacun des trois cent soixante ou trois cent soixante-cinq jours de l'année était encore attribué à un dieu, ou à un demi-dieu, ou à un animal sacré. Je ne fais, Messieurs, que vous rappeler ces résultats : ils suffisent pour justifier l'énoncé général d'Hérodote, que chaque mois, chaque jour était consacré à une divinité. Ce qu'il ajoute, concernant les prédictions qui se faisaient des destinées d'un homme d'après l'instant de sa naissance, mérite aussi une attention sérieuse; car il s'ensuit qu'au moins de son temps, il existait une sorte d'astrologie judiciaire. A la vérité, il ne dit point qu'on observât l'aspect des astres; mais il est fort probable que toutes les dénominations mensuelles, décadaires, hebdomadaires et quotidiennes que je viens de rappeler, avaient été primitivement imaginées, en conséquence de positions célestes grossièrement observées, et dont on avait supposé que les retours seraient invariables dans toutes les années égyptiennes, quoique ces coïncidences dussent se déranger de plus en plus tant par la précession des équinoxes ignorée des Égyptiens, que par l'omission d'un quart de jour dans leur année civile. Il n'y a rien d'exact à chercher dans la science des horoscopes; mais tout annonce que ce travers de l'esprit humain est fort antique, bien qu'on ait essayé

depuis peu d'en retarder l'origine, afin de faire descendre, jusque vers l'ouverture de l'ère vulgaire, ou même au-dessous, des monuments zodiacaux, qu'à beaucoup d'égards il conviendrait, ce me semble, de déclarer antérieurs à Hérodote, sans leur attribuer pourtant, comme l'ont fait quelques savants, une antiquité démesurée. J'aurai occasion de revenir sur ce sujet dans l'une de nos prochaines séances, lorsque je rapprocherai des récits d'Hérodote, ceux qui concernent l'Égypte, dans les ouvrages de Diodore de Sicile et de quelques autres historiens.

Les Égyptiens observent scrupuleusement les prodiges; ils en tiennent note et enregistrent les événements qui les ont suivis, afin que si le prodige vient à se renouveler, on soit averti de ce qu'il doit amener. Du reste, ils ne croient pas qu'il appartienne aux hommes, ni même à tous les dieux, de prédire les choses futures : c'est une prérogative qu'ils réservent à Hercule, au Soleil, à Minerve, à Diane, à Mars, à Jupiter et à Latone. Ces divinités président à des oracles qui jouissent d'un grand crédit.

L'article suivant est traduit par Larcher en ces termes : « La médecine est si *sagement* distribuée « en Égypte, qu'un médecin ne se mêle que d'une seule « espèce de maladies, et non de plusieurs : *tout y est* « *plein de médecins*. Les uns sont pour les yeux, les « autres pour la tête; ceux-ci pour les dents, ceux-« là pour les maux de ventre et des parties voisines; « d'autres enfin pour les maladies internes. » Si cette distribution est bien ou mal entendue, et s'il est à propos que *tout soit plein de médecins*, c'est, Messieurs, ce que l'historien ne décide pas. Son traducteur,

Larcher, trouve là, comme dans tous les anciens usages, quels qu'ils soient, une sagesse merveilleuse; mais M. Schweighæuser observe qu'il n'y a rien du tout dans le texte qui correspond au mot *sagement*, qu'en conséquence M. Miot s'est bien gardé d'insérer dans sa traduction. Des médecins, Hérodote passe aux funérailles : quand un homme dont on tient compte, τοῦ τις καὶ λόγος ᾖ, vient à mourir, toutes les femmes de sa maison couvrent de boue la tête et le visage, puis, abandonnant le corps du défunt, elles courent la ville en se frappant la poitrine qu'elles tiennent découverte : toutes les parentes du mort se joignent à elles, et les hommes en agissent à peu près de même. On procède ensuite à l'embaumement qui se peut faire de trois manières différentes, avec plus ou moins de dépense. La façon la plus dispendieuse est celle qui a été employée pour celui dont il ne m'est pas permis, dit Hérodote, de répéter le nom. Il veut, selon toute apparence, parler d'Osiris. On commence par retirer toute la cervelle par les narines, au moyen d'un fer recourbé et de certaines drogues. On fend le ventre avec une pierre très-aiguë, on extrait tous les intestins; on lave la cavité de l'abdomen avec du vin de palmier, on l'essuie avec des aromates pilés, on la remplit de myrrhe et d'autres parfums, non pas néanmoins d'encens, et l'on recoud la peau. Le corps ainsi disposé reste soixante-dix jours dans une saumure de natrum, et s'y dessèche. Après ce délai, on le lave de nouveau, on l'enveloppe d'une toile de byssus, découpée en bandelettes trempées dans une gomme; c'est en cet état qu'il est enlevé de l'atelier des embaumeurs, par les parents, qui lui font faire une caisse de figure d'hom-

me, l'y placent et le déposent enfin dans la chambre sépulcrale de la famille, où il demeure debout le long du mur. La seconde manière est de remplir l'intérieur du ventre par des injections d'huile de cèdre, sans l'ouvrir et sans extraire les intestins. Quand le corps, ainsi injecté, s'est desséché dans la saumure durant le nombre de jours prescrit, on fait sortir l'huile de cèdre qui entraîne avec elle les intestins et les viscères qu'elle a ramollis et dissous. Le natrum a consumé les chairs, de telle sorte qu'il ne reste que la peau et les os. Le mort est remis en cet état aux parents, qui en disposent comme il vient d'être dit. La troisième méthode se réduit à purger par des drogues communes l'intérieur du ventre et à dessécher le corps pendant les soixante-dix jours pour le rendre ensuite à la famille. Hérodote fait remarquer que les femmes mariées, d'un rang distingué, et celles qui passent pour très-belles, ne sont livrées aux embaumeurs que trois ou quatre jours après leur décès. Tout homme trouvé mort des morsures d'un crocodile, ou noyé dans le fleuve, doit être embaumé de la manière la plus somptueuse, aux frais des habitants de la première ville où les eaux l'auront porté. En ce cas, il n'appartient qu'aux prêtres de l'ensevelir, de le déposer dans les cellules sacrées : ni ses amis, ni ses parents n'ont le droit de le toucher.

Les Égyptiens n'ont adopté aucun usage grec, aucune coutume étrangère. Cependant à Chemmis, grande ville du nome thébaïque, se voit un temple carré, consacré à Persée, fils de Danaë, et environné d'une plantation de palmiers. Les habitants disent que ce héros apparaît souvent dans leur pays, et qu'ils ont trouvé dans le temple une de ses sandales, longue de

deux coudées. Ils prétendent que toutes les fois qu'il se montre, l'Égypte devient florissante. Ils ont institué en son honneur des jeux gymniques, où les prix sont du bétail, des peaux et des vêtements. Hérodote demanda aux gens de Chemmis pourquoi Persée se faisait voir dans leur ville plutôt que dans le reste de l'Égypte : ils répondirent qu'il était leur compatriote, que Danaüs et Lyncée, originaires de Chemmis, avaient passé en Grèce, que Persée, arrivant en Égypte, était venu droit à cette ville, qu'il en avait pris le surnom par ordre de sa mère, et qu'enfin, s'y étant fait reconnaître de tous ses parents, il avait ordonné la célébration des jeux gymniques.

Dans les marais, un homme n'épouse qu'une seule femme; cette remarque donne lieu de penser que la polygamie était permise dans le reste de l'Égypte, ainsi que nous le dira expressément Diodore de Sicile. Quand le Nil se déborde, il croît dans ses eaux une espèce de lis appelé Lotus, que, depuis les observations des naturalistes français en Égypte, on ne confond plus avec un autre Lotus, qui est une espèce de jujubier. Celui qui est indiqué ici est du genre *Nymphæa*, nénuphar. Après qu'on a fait sécher cette plante au soleil, on recueille dans l'intérieur une graine semblable à celle du pavot et dont on fait une pâte et des pains. La racine du Lotus se mange aussi, et l'on fait, après des préparations, le même usage des tiges de papyrus. Mais plusieurs habitants de ces marais ne vivent que de poissons vides et séchés au soleil. Il est rare de trouver dans le Nil des poissons voyageant par troupes : ils se nourrissent et se développent dans les étangs; au temps du frai, ils rentrent dans le fleuve,

le descendent jusqu'à la mer, puis le remontent jusqu'à ce qu'ils aient regagné leur premier séjour.

Nulle part on n'est plus incommodé des cousins qu'en Égypte. Pour s'en préserver, on va dormir au sommet des tours : le vent empêche les insectes de voler jusqu'à cette hauteur. A défaut de tours, on enveloppe son lit d'un filet. L'historien décrit ensuite les barques destinées à transporter les marchandises, en descendant ou en remontant le Nil : elles sont faites du bois d'un arbre épineux qui se couvre souvent de gomme. On fend ces arbres en planches longues de deux coudées; et, quand ces planches, assujetties par de fortes chevilles de bois, ont formé la carcasse du bâtiment, on étend des traverses par-dessus, et l'on remplit, en dedans, les interstices avec du papyrus. Cette dernière plante sert aussi à faire les voiles; les mâts se font avec le bois épineux. Ces barques descendent très-facilement le fleuve, mais ne le peuvent remonter à moins d'un vent favorable. Dans ces navigations, il est d'usage de se munir d'une planche de tamarin ou d'une claie tissue en roseaux, et, en même temps, d'une pierre trouée pesant environ deux talents. On jette en avant la planche ou la claie, qui, attachée à un cordage et entraînée par le courant, fait avancer la barque, tandis que la pierre, jetée en arrière et retenue par un câble, laboure le lit du fleuve, redresse la marche du bâtiment et l'empêche de dériver. Avant de terminer ces descriptions, Hérodote jette un regard sur l'aspect de l'Égypte pendant le débordement du fleuve : les campagnes sont couvertes; les cités seules apparaissent, semblables aux îles de la mer Égée. La navigation ne se fait plus alors dans les canaux du

fleuve, mais à travers les champs submergés. On va directement de Naucrate à Memphis; et, pour aller de l'embouchure Canopique à Naucrate, on passe par les villes d'Anthylle et d'Archandre. Anthylle est affectée à l'épouse du roi, et lui doit fournir des chaussures; l'historien ne dit pas à quelle somme se monte cette subvention; mais il s'arrête un instant au nom d'Archandre, qui n'est pas égyptien, et qui lui paraît être celui d'un gendre de Danaüs. Il termine ces détails et les distingue des récits qui vont suivre par une observation sur la nature de son propre travail. « Jusqu'ici, dit-il, j'ai exposé ce que j'ai vu ou ce que « m'ont appris mes recherches : maintenant je vais rap- « porter ce que j'ai entendu dire, en y entremêlant « néanmoins quelques particularités qui ont frappé mes « yeux. »

La deuxième partie du second livre d'Hérodote a été quelquefois désignée comme plus historique que la première. Les récits d'actions et d'aventures y sont en effet plus fréquents, et vous prévoyez que par là elle doit être plus agréable à beaucoup de lecteurs, à ceux qui n'examinent pas si l'on éclaire ou si l'on abuse leur intelligence, pourvu qu'on parle à leur imagination et qu'on intéresse vivement ce qu'ils appellent leur sensibilité. C'est une disposition qui a presque toujours été fort commune, et qui régnait, à ce qu'il semble, dans la Grèce, au temps d'Hérodote, mais qui n'est jamais plus pernicieuse que lorsqu'elle renaît chez de vieux peuples, et qu'elle s'y érige en doctrine ou en système. On la voit alors se combiner avec une littérature vague, avec une philosophie extatique, et contribuer, presque autant qu'elles, à l'extinction des lumières ac-

quises par un long cours d'observations et d'analyses. Quoi qu'il en soit, Hérodote va vous offrir un précis de l'histoire traditionnelle de l'Égypte à partir du roi Ménès qui jeta un pont sur le Nil, détourna le cours de ce fleuve et bâtit Memphis. Auparavant, le Nil coulait tout entier au pied des montagnes sablonneuses de la chaîne libyque : Ménès éleva une digue, mit à sec le canal primitif, redressa le coude que faisait le fleuve, et imprima aux eaux une direction nouvelle entre les deux chaînes de montagnes. Les interprètes sont assez embarrassés à expliquer ces opérations du roi Ménès, lequel aurait vécu, selon les indications d'Hérodote et les calculs de M. Borheck, douze mille trois cent cinquante-six ans avant l'ère vulgaire. Après lui régnèrent trois cent trente rois, dont la liste a été communiquée à notre historien par les prêtres de Memphis. En prenant trente-trois ans, comme le veut Larcher, pour la mesure moyenne d'un règne, on a, depuis Ménès jusqu'à Mœris qui ferme cette série, un total de dix mille huit cent quatre-vingt-dix années; si vous réduisez chaque règne à vingt ans ou environ, comme Newton le proposait, vous aurez encore un espace de soixante-six siècles, vide à peu près de souvenirs et de traditions; car tout ce que nous en dit Hérodote, c'est que l'on comprenait dans ce nombre dix-huit rois éthiopiens et une reine égyptienne : il ne s'arrête qu'à cette princesse qui s'appelait Nitocris, ainsi que je vous l'annonçais dans l'une de nos dernières séances, en parlant d'une reine d'Assyrie du même nom. L'Égyptienne fit périr un très-grand nombre de ses sujets, qu'elle accusait d'avoir tué son frère qui venait de régner avant elle. Les ayant invités à un

grand festin dans une galerie souterraine, elle y fit entrer, par un canal secret, les eaux du Nil et submergea ainsi tous ses convives : après quoi elle se précipita elle-même dans une salle remplie de cendres, et s'y laissa étouffer, afin d'échapper à la vengeance. Cette étrange héroïne est seule nommée dans cette longue succession de souverains; les autres ne méritaient pas cet honneur; ils ne s'étaient distingués par aucune action mémorable, et l'on n'a rien à dire sur leur compte, sinon qu'ils n'ont rien fait. La formule *qui nihil fecit*, si fréquente dans les chroniques du moyen âge, est appliquée par Hérodote à tous ces princes égyptiens, τῶν δὲ οὐδένα ἄλλων οὐδέν. Il vaudrait bien autant que Nitocris n'eût rien fait non plus; et l'on est en général forcé de convenir qu'à l'égard des rois de l'antiquité, l'histoire la plus sommaire est encore la moins lamentable. Cependant, lorsqu'on nous parle de dix mille huit cent quatre-vingt-dix ans ou de six mille six cents, pendant lesquels les annales d'un pays tel que l'Égypte se prolongent sans rien offrir qui soit digne de nous être récité, ce silence même dévoile assez l'absurdité du système chronologique que l'on prétend établir.

Mœris vient enfin, vers l'an 1355 avant notre ère, selon Volney; 1424, selon M. Borheck. On doit à ce monarque, suivant les rapports des prêtres, les propylées du temple de Vulcain, et quelques pyramides élevées au milieu d'un grand lac creusé durant son règne et dont Hérodote nous reparlera plus au long. Maintenant il se presse d'arriver au célèbre Sésostris, que Volney place entre les années 1350 et 1300, et qui pourrait être ainsi le successeur immédiat de Mœris, mais que M. Borheck en sépare d'un intervalle de

soixante-huit ans, attachant à l'un le chiffre 1424, à l'autre 1356. N'importe, les prêtres désignaient Sésostris comme le premier, qui, sur une flotte composée de vaisseaux longs, partit du golfe Arabique et soumit les habitants des côtes de la mer Érythrée. Poursuivant sa route, il trouva des bas-fonds et se vit forcé de rétrograder. De retour en son royaume, il leva une armée considérable, fit une invasion sur le continent et subjugua tous les peuples qu'il rencontrait. Quand ils lui avaient courageusement résisté, il élevait sur leur territoire des colonnes où il inscrivait son nom et le détail des forces qu'il lui avait fallu employer pour vaincre. S'il n'avait eu affaire qu'à des lâches qui s'étaient rendus sans combattre, il faisait graver sur les colonnes des figures de femmes. Voilà comment le grand Sésostris traversa l'Asie, passa en Europe, défit les Scythes et asservit les Thraces : ses colonnes ne vont point au delà du pays de ces derniers peuples : il revint donc sur ses pas et arriva aux bords du Phase. L'historien ne saurait dire positivement si, parvenu à ce fleuve, Sésostris laissa une partie de son armée sur les rives, ou si quelques-uns de ses soldats, fatigués de tant d'expéditions, prirent d'eux-mêmes la résolution d'y demeurer. Ce qui est certain, aux yeux d'Hérodote, c'est que les habitants de la Colchide sont de vrais Égyptiens. « Je m'en suis assuré, dit-il, par les observations que j'ai « faites des deux côtés. Je ne le conclus pas seulement « de ce que les uns et les autres sont noirs et ont les « cheveux crépus : ce sont là des caractères communs « à bien d'autres peuples : mais les Colchidiens et les « Égyptiens sont, avec les Éthiopiens, les seuls qui aient « pratiqué de tout temps la circoncision ; car cette cou-

« tume a été empruntée de l'Égypte par les Phéniciens « et par les Syriens de Palestine, » dénomination sous laquelle les Juifs sont évidemment compris, dit M. Miot. Un autre trait de ressemblance entre les Égyptiens et les Colchidiens est de travailler le lin de la même manière; et l'on peut de plus en plus se convaincre de leur ancienne identité, en comparant leurs mœurs et leurs langages.

La plupart des monuments élevés par Sésostris au milieu des pays qu'il avait conquis ne subsistaient plus du temps d'Hérodote; cependant cet historien en a vu encore quelques-uns, particulièrement dans la Syrie-Palestine et dans l'Ionie. Telle est une inscription sur le chemin de Sardes à Smyrne, qui disait: « C'est moi « que ces puissantes épaules ont rendu maître de cette « contrée. » Ces mots se lisaient sur la figure même, dans l'espace entre une épaule et l'autre. Le nom de Sésostris ne s'y trouvait pas; mais c'était bien son image et non celle de Memnon. A Daphné, ville des Pélusiens, le conquérant fut reçu par son frère qu'il avait chargé de gouverner l'Égypte en son absence. Jaloux de conserver le pouvoir, ce frère invita Sésostris, sa femme et ses enfants, à venir loger chez lui, entoura leurs appartements de matières combustibles et ordonna d'y mettre le feu. Le roi, averti du péril, suivit, pour y échapper, le conseil de sa femme: il étendit sur les matières enflammées deux de ses six enfants, et leurs corps servirent de pont pour traverser les flammes; ces deux enfants y périrent, mais heureux d'avoir sauvé leur père, leur mère et leurs quatre frères ou sœurs. Vous voyez, Messieurs, que nous rentrons dans les contes. Après avoir puni son perfide frère, Sésostris employa les cap-

tifs qu'il avait ramenés, à tirer, des carrières, les énormes pierres qui servirent à construire le temple de Vulcain. Par les mêmes travaux forcés, des canaux furent creusés à travers l'Égypte et facilitèrent les voyages, en même temps qu'ils remédiaient à la disette d'eau qu'on éprouvait dans les villes trop éloignées du Nil. Les prêtres assuraient aussi que Sésostris partagea le sol de l'Égypte entre tous les habitants, leur assigna des lots égaux, des carrés de même grandeur, et se créa, d'après cette distribution, un revenu annuel par l'impôt que lui devrait chaque propriétaire. Il était réglé que, si le fleuve emportait quelque portion d'un lot, des commissaires iraient vérifier ce dommage et réduire l'impôt en conséquence. « Je crois volontiers, dit Hé« rodote, que de là naquit en Égypte la géométrie, « empruntée depuis par les Grecs, qui tiennent des « Babyloniens le pôle, le gnomon et la division du jour « en douze parties : πόλον καὶ γνώμονα καὶ τὰ δυώδεκα « μέρεα τῆς ἡμέρης. » Larcher veut que le pôle et le gnomon ne soient qu'un même instrument; mais le texte les distingue de la manière la plus expresse, et, d'ailleurs, il résulte de plusieurs autres anciens témoignages que le gnomon était une colonne, un obélisque, un style élevé verticalement, tandis que le pôle était un cadran solaire, d'un hémisphère concave, où, dit Delambre, un rayon perpendiculaire montrait les heures par son ombre; heures temporaires, seules connues des anciens peuples; les heures égales n'étant encore employées que dans les calculs astronomiques. On a trouvé à Tivoli, à Castel-Novo, à Rignano, à Pompéi, quatre de ces cadrans usuels qui paraissent avoir précédé tous les autres. Mais c'est aux Babyloniens, non

aux Égyptiens, qu'Hérodote attribue cette invention.

Sésostris est le seul monarque égyptien qui ait régné sur l'Éthiopie. Aussi a-t-il une statue haute de trente coudées, sa femme en a une de la même mesure, et chacun de leurs quatre enfants une de vingt coudées seulement. Quand Darius voulut placer devant ces statues la sienne propre, les prêtres de Vulcain s'y opposèrent, disant que le roi de Perse n'avait pas, comme Sésostris, étendu ses conquêtes jusqu'au pays des Scythes. A Sésostris succéda son fils Phéron, qui devint aveugle en punition de la témérité qu'il avait eue de lancer un javelot sur les eaux du Nil. Il recouvra la vue d'une manière non moins miraculeuse, mais qui coûta la vie à un très-grand nombre de femmes. Il épousa celle à laquelle il dut enfin sa guérison. Aucune de celles qui avaient été appelées successivement à tenter ce miracle, ne s'étant pas trouvée assez irréprochable pour l'opérer, il les fit brûler toutes avec la ville d'Érythrobôle, où il les avait rassemblées. Encore une fois, Messieurs, dès qu'il ne s'agit plus de coutumes et de descriptions, mais d'aventures et de récits, Hérodote doit retomber dans les romans. Un successeur de Phéron fut un citoyen de Memphis, que les Grecs appellent Protée dans leur langue, et sous le règne duquel le Troyen Alexandre ou Paris aborda en Égypte avec Hélène et des trésors ravis comme elle à Ménélas. Protée renvoya Pâris retint Hélène et les trésors pour les remettre à Ménélas, qui vint les reprendre. Sur ce point, Hérodote confronte le témoignage d'Homère et celui des prêtres égyptiens, et s'engage dans une discussion où ne règne pas, il faut l'avouer, une critique fort rigoureuse. Une fable, quelle qu'elle soit, vaut

encore mieux que tous les commentaires qu'on en peut faire. Toutefois l'historien y joint quelques détails dignes d'être recueillis : le nom de Protée est resté attaché à une enceinte sacrée où se voit une chapelle dédiée à Vénus reçue en hospitalité; il y a quelque apparence que cette Vénus n'est qu'Hélène. Puisque Homère dit que Paris erra longtemps sur les mers en conduisant Hélène à Troie, cela prouve, suivant Hérodote, que ce poëte n'est point l'auteur des vers cypriens qu'on lui attribuait, et qui disaient qu'Alexandre poussé par un vent favorable était revenu à Troie dès le troisième jour après son départ. Ces vers cypriens ne sont d'ailleurs connus que par cette mention et par les citations qu'en font Athénée et le commentateur Didyme : Homère, dit-on, les avait donnés en dot à sa fille. Une tradition accréditée en Égypte portait que les Grecs ayant envoyé à Troie une députation pour réclamer Hélène, les Troyens répondirent qu'elle n'était point dans leurs murs, qu'il fallait la demander au roi d'Égypte, Protée, mais que les Grecs prenant cette réponse pour un mensonge assiégèrent la ville de Troie, la prirent au bout de dix ans, n'y trouvèrent point Hélène, et renvoyèrent Ménélas à Protée qui la rendit. Ce qui n'est pas moins étrange, c'est que Ménélas, ayant recouvré Hélène, et entendant souffler des vents contraires, lorsqu'il allait se rembarquer avec elle, saisit deux enfants égyptiens, les coupa en morceaux, les offrit aux vents en sacrifice, apaisa ainsi le courroux d'Éole et gagna heureusement la Libye; mais que devint-il ensuite? les prêtres égyptiens ne le savaient pas. Toujours s'ensuit-il de ces traditions que le règne de Protée en Égypte coïncidait avec la guerre de Troie,

c'est-à-dire avec les vingt premières années du douzième siècle avant notre ère. Volney et M. Borheck calculent autrement : l'un place ce règne à l'an 1272, l'autre à 1294.

Après Protée, Rhampsinite monta sur le trône, et déposa de riches trésors dans un édifice bâti exprès et qu'il croyait impénétrable. Il suffisait néanmoins, pour y entrer, de déranger une seule pierre : c'était le secret de l'architecte qui le révéla, peu avant sa mort, à ses fils. Ceux-ci, profitant de cette instruction paternelle, dérobèrent des sommes considérables. Le roi, voyant son trésor diminuer de jour en jour, imagina de tendre un piége auquel se prit l'un des deux frères : le survivant coupa la tête du captif, la prit, l'emporta, et remit la pierre en place. Le lendemain, au point du jour, voilà le roi bien étonné de trouver sans tête le corps du voleur pris au piége. Après y avoir bien réfléchi, il conçut que le plus sûr moyen d'obtenir des éclaircissements sur cette affaire, était de faire attacher le cadavre à une muraille, de placer des gardes à l'entour avec ordre de saisir quiconque donnerait, en le voyant, des signes de pitié ou de douleur. Le frère se serait bien gardé d'y aller; mais sa mère lui déclara que, s'il ne trouvait le moyen de détacher le corps et de le lui apporter, elle irait elle-même découvrir au roi l'auteur du vol. Le jeune homme prend un certain nombre d'ânes; il les charge chacun d'une outre de vin, les chasse devant lui, et s'avance jusqu'au lieu où des soldats gardaient le cadavre. Alors il détache adroitement les liens qui fermaient l'orifice de deux ou trois outres; le vin coule, les soldats s'approchent et en boivent. Le conducteur des ânes joue le désespéré, il éclate en repro-

ches; et, pour l'apaiser, les gardes l'aident à ranger ses ânes et à rétablir le chargement. Par reconnaissance, il leur fait présent d'une de ses outres; ils ne l'acceptent qu'à condition qu'il les aidera à la vider. Quand elle est épuisée, une autre s'entame; et, lorsque l'ivresse les a tous endormis, le rusé voleur, qui s'est gardé de trop boire, détache le pendu, rase par dérision la joue droite de chacun des soldats, met le cadavre sur l'un des ânes, et accourt le présenter à sa mère. Le monarque, plus irrité que jamais, s'avisa d'un expédient qu'Hérodote déclare incroyable, mais qu'il rapporte cependant. Rhampsinite établit sa propre fille dans un lieu de prostitution, et lui recommande d'exiger de tous ceux qui l'approcheront le récit de ce qu'ils ont fait de plus adroit et de plus audacieux dans leur vie. Le fils de l'architecte ne craignit pas de s'exposer à cette épreuve : il tenait fort à l'emporter en artifice sur son souverain. Il commença par s'emparer d'un cadavre encore récent, en coupa le bras depuis l'épaule, et l'adapta sous son manteau à son propre corps. En cet état, il se présente, à son tour, devant la princesse, et, lorsqu'elle lui adresse la même question qu'à tous ceux qui l'ont précédé : « Qu'avez-vous fait de plus hardi « et de plus subtil ? — C'est, répond-il, d'avoir coupé la « tête à mon frère, pris à un piége dans le trésor du roi, « d'avoir enivré les soldats qui gardaient son corps et « d'être parvenu à l'enlever. » A ces mots, la fille du roi saisit le coupable et croit l'avoir arrêté; mais il ne lui reste entre les mains que le bras d'un mort; le coupable s'est évadé. Quand le roi eut appris cette nouvelle, il admira l'étendue indéfinie, l'inépuisable fécondité de l'esprit humain, et publia que l'homme de génie

qui venait de s'illustrer par de si merveilleux tours d'adresse, n'avait qu'à se montrer pour obtenir les plus magnifiques récompenses. En effet, dès que le jeune Égyptien, se confiant à cette royale promesse, se fut présenté, Rhampsinite lui donna en mariage cette même princesse qui venait d'exécuter si ponctuellement un fort étrange commandement paternel. « De « tous les peuples de la terre, disait le roi, les Égyptiens « sont le plus industrieux ; c'est un point bien reconnu : « je suis le roi des Égyptiens, chacun le sait ; il n'est pas « moins visible que ce jeune homme est encore plus ma- « lin que moi : il aura ma fille. »

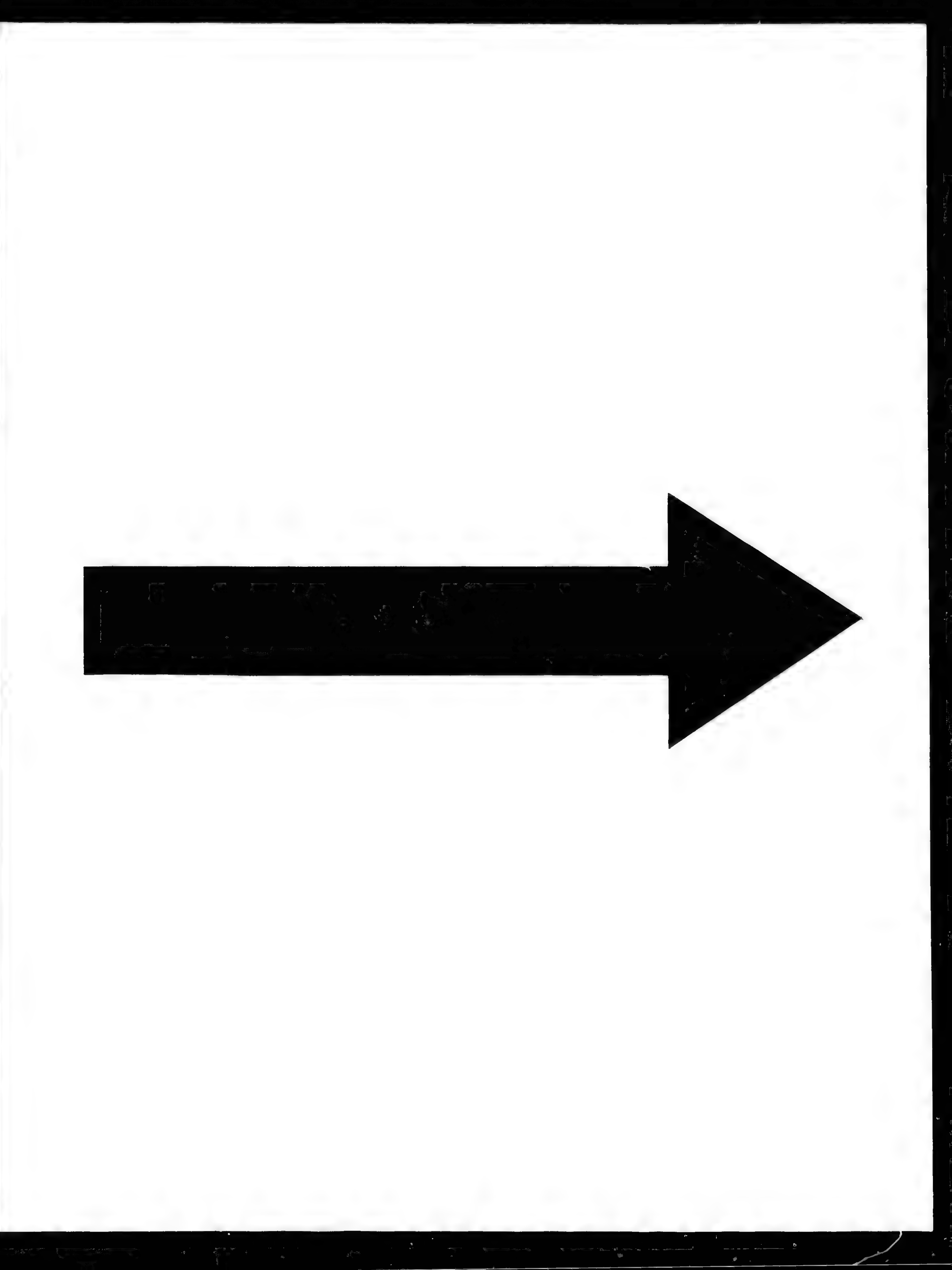
Vous ne pouvez être, Messieurs, tentés d'examiner sérieusement un pareil conte : la moindre des raisons de le rejeter est qu'il se retrouve, dans Pausanias, appliqué à d'autres personnages et transporté en d'autres lieux, ainsi que je le remarquais autrefois en exposant les règles de critique relatives aux traditions. C'est une de ces fictions banales qui se reproduisaient et se modifiaient chez divers peuples, et qui montrent que l'antiquité n'exigeait pas une grande vraisemblance dans les récits qui l'amusaient. Celui-ci est fort détaillé dans Hérodote, il remplit plusieurs pages, et, quoique le ton en soit très-simple, l'art de raconter y est porté à un haut degré. Ce n'est point d'ailleurs l'unique fable qui concerne Rhampsinite : ce prince descend aux enfers, il y joue aux dés avec Cérès, qui lui fait présent d'une serviette d'or : « J'écris, dit notre historien, ce que j'ai « entendu dire, croira qui voudra ou qui pourra ; « je sais que de mon temps on célébrait encore la « fête qui semble rappeler cet événement. » L'un des prêtres s'y revêt d'un manteau tissu ce jour-là

même par ses collègues, qui lui attachent une mitre sur les yeux et l'installent ainsi équipé sur le chemin qui mène au temple de Cérès; là ils l'abandonnent et reviennent sur leurs pas; mais ils assurent que deux loups viennent le prendre, le conduisent à ce temple, et le ramènent où ils l'ont pris. Aristote admet aussi en Égypte des loups plus petits que ceux d'Europe, mais les naturalistes modernes n'y ont aperçu que le chacal, le *canis aureus*, espèce qui, au temps d'Hérodote, a pu être confondue avec le loup proprement dit, *canis lupus*.

Selon les Égyptiens, Bacchus et Cérès président à tout ce qui se passe sous la terre, et ont les premiers enseigné comment l'âme de l'homme est immortelle, ὡς ἀνθρώπου ψυχὴ ἀθάνατός ἐστι : après la destruction du corps, elle entre dans un autre animal qui se trouve toujours prêt à naître; elle parcourt ainsi successivement tous les animaux qui vivent sur la terre et dans les eaux, ou qui volent dans les airs, jusqu'à ce qu'elle retourne enfin, après trois mille années, dans le corps d'un homme vivant. Sur ce passage, M. Miot observe que cette métempsycose ou métemsômatose diffère essentiellement du dogme de l'immortalité de l'âme tel qu'on doit le concevoir aujourd'hui; car les Égyptiens n'avaient nulle idée d'une âme dont l'identité se maintînt par la continuité des souvenirs. En passant en d'autres corps, cette âme oubliait son précédent état; elle n'avait par conséquent point le sentiment de sa dégradation, ou de son élévation; elle n'était donc ni récompensée ni punie. Cependant, Messieurs, l'on voit par les vestiges de plusieurs traditions, que, bien avant Platon, les anciens employaient des expiations et d'au-

tres pratiques superstitieuses pour échapper à ces transmigrations humiliantes et à des supplices futurs; ce qui eût été trop déraisonnable, s'ils les avaient crus réservés à de nouveaux individus, tout à fait distincts d'eux-mêmes. L'histoire des croyances relatives à une vie future a été jusqu'ici peu éclaircie, parce qu'on l'a toujours entreprise et composée dans l'intention ou d'établir ou de contester le dogme de l'immortalité. C'est à la philosophie et à la théologie qu'il appartien déterminer ce qu'il faut croire : l'unique minist l'histoire est de rechercher, de recueillir, d'expose lement ce qui a été cru. Or, ici Hérodote nous do pour un antique enseignement de Bacchus et de Cérès, les transmigrations successives d'une même âme en plusieurs corps d'animaux, et son retour, après trois mille ans, dans un corps humain. Je dis d'une même âme, parce que cette identité résulte non-seulement de la construction de la phrase de l'historien, mais surtout de la proposition générale qui la précède, ὡς ἀνθρώπου ψυχὴ ἀθάνατός ἐστι, « que l'âme ou comment l'âme « de l'homme est immortelle. » Il est vrai que cette identité, et par conséquent cette immortalité, seraient fantastiques, si le souvenir des états précédents ne se conservait pas; mais Hérodote n'élève point cette question et ne dit rien qui induise à la résoudre négativement.

Le règne de Rhampsinite est placé par M. Borheck vers l'an 1244; nous le retarderions d'environ un siècle, d'après l'hypothèse que nous avons suivie à l'égard de son prédécesseur Protée, contemporain de la guerre de Troie vers 1184. Jusqu'à ce Rhampsinite, l'Égypte avait été, dit-on, gouvernée par de sages lois, mais il laissa le trône à Chéops, qu'on représente comme un



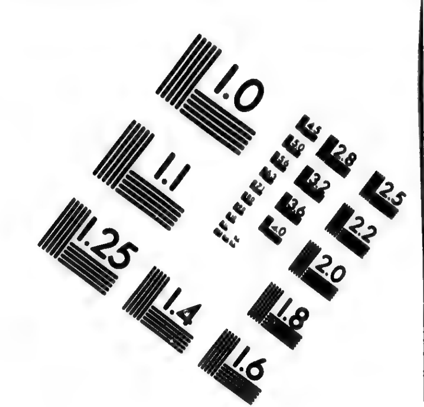
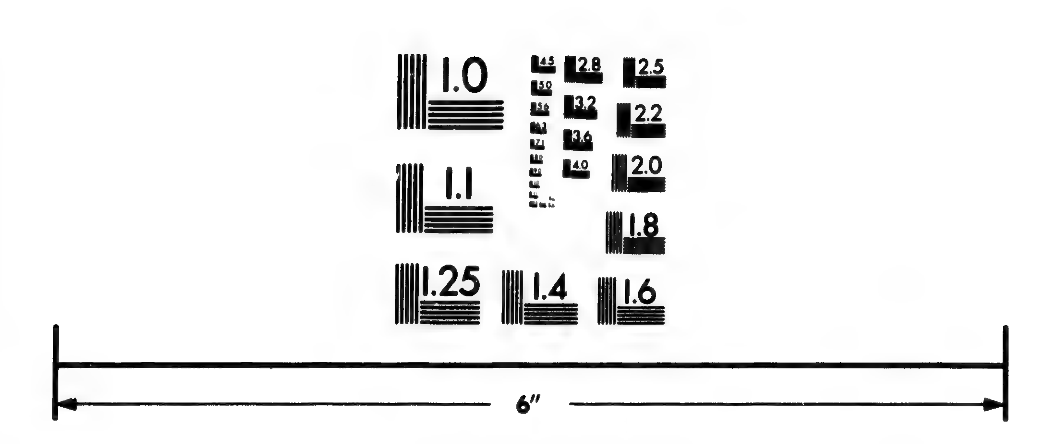
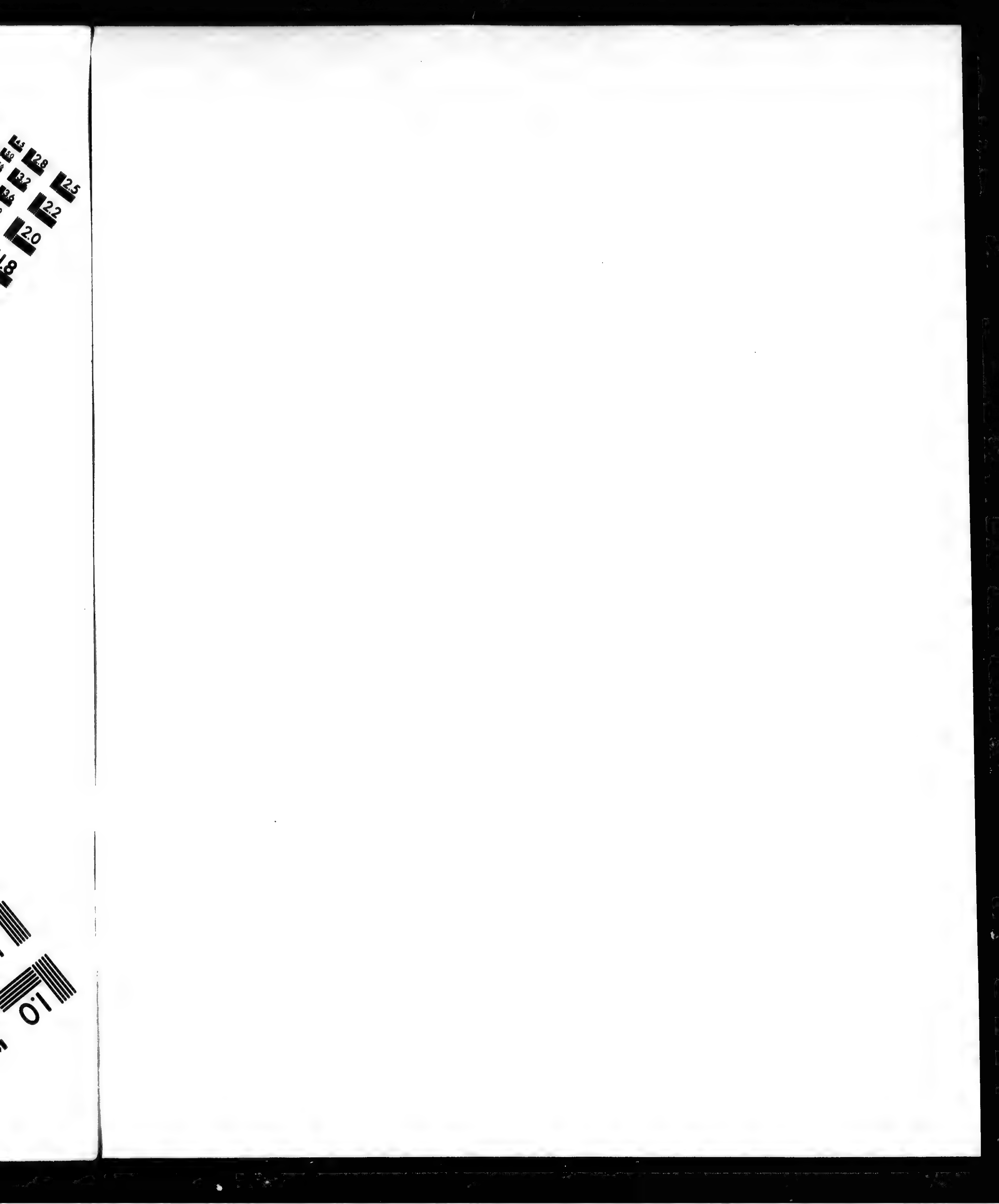


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8

prince injuste, impie et cruel. Ce portrait a paru exagéré ou même fabuleux à de Paw, auteur de recherches curieuses sur les Égyptiens et les Chinois. De Paw, à son tour, a été contredit par Larcher, qui prétend qu'on ne doit jamais s'étonner de l'iniquité des monarques : « Comme si, dit-il, le despotisme n'était pas la « maladie de tous les souverains! et comme s'ils ne cher« chaient pas tous à l'introduire dans leurs États! » Cette phrase se retrouve dans la seconde édition de Larcher, mais avec l'addition des mots *la plupart* et *presque* : « La maladie de *la plupart* des sou« verains..... comme s'ils ne cherchaient pas *presque* « tous! » Je crois, Messieurs, qu'énoncée d'une manière si générale, la proposition de Larcher manque de justesse ou même de justice. Plusieurs princes, anciens et modernes, ont sincèrement détesté le despotisme; et, loin d'attenter aux droits individuels et publics, ils ont reconnu que leur devoir suprême était de les garantir. Le pouvoir, quoi qu'on en ait dit, n'est pas, de sa nature, ennemi de la liberté; pas plus que la liberté n'est l'ennemie du pouvoir : ils ne se maintiennent et ne s'affermissent que l'un par l'autre. Mais il est fort possible que Chéops n'en jugeât point ainsi, et qu'il ne fût qu'un tyran. Les prêtres lui reprochaient d'avoir fermé les temples et prohibé les sacrifices : Hérodote ajoute qu'il condamna tous les Égyptiens indistinctement aux plus durs travaux : il forçait les uns d'extraire d'énormes pierres des carrières de la chaîne Arabique, de les tailler et de les traîner jusqu'au Nil; les autres de les recevoir sur des barques, et, quand elles avaient traversé le fleuve, de les conduire vers les montagnes du côté de la Libye. Il

fallut dix ans de fatigues, pour la seule construction de la route par laquelle ces pierres devaient être voiturées. La longueur de cette chaussée était de cinq stades (deux cent cinquante-six toises), la largeur de dix orgyies (cinquante-sept pieds), la profondeur de huit orgyies (quarante-cinq pieds et demi). Des pierres polies, ornées de dessins sculptés, recouvraient l'ouvrage. On eut ensuite à pratiquer, dans la colline, des chambres souterraines, destinées à la sépulture du roi; après quoi l'on entreprit, et l'on n'acheva qu'au bout de vingt autres années laborieuses, la première grande pyramide, revêtue aussi de pierres polies, dont aucune n'a moins de trente pieds en tous sens. Hérodote donne à chaque face de cette pyramide quadrangulaire, huit plèthres de hauteur sur une largeur égale, mais il s'est glissé là une assez grande inexactitude par la faute de l'historien ou de ses copistes. En effet, on a vérifié que la hauteur perpendiculaire de la pyramide de Chéops n'est que de cent quarante-quatre mètres, la hauteur oblique ou l'apothème de cent quatre-vingt-cinq, l'arête de deux cent dix-huit. Or huit plèthres équivalent à deux cent quarante-six mètres; c'est vingt-huit de plus que n'en a l'arête, soixante et un de plus que l'apothème, qui est probablement la hauteur qu'Hérodote a entendu déterminer. L'erreur serait de cent quatre-vingt-trois pieds. Pour l'attribuer aux copistes, M. Miot conjecture qu'ils ont écrit καὶ ὕψος ἴσον, « et la hauteur égale, » au lieu de καὶ ὕψος ἓξ ἐόν, « et la hauteur étant six ; » alors la mesure serait parfaitement exacte, car les six plèthres équivalent précisément à cent quatre-vingt-cinq mètres, c'est-à-dire à la vraie hauteur oblique. Toutefois, M. Letronne n'admet point cette

correction; le participe ἐὸν ferait, dit-il, mauvais effet à la fin de la phrase; et, d'ailleurs, le καὶ qui précède ὕψος exclut cette construction; il y aurait *la hauteur étant six*, la conjonction *et* ne serait pas employée avant *la hauteur*. Mais, d'une part, Messieurs, il y a dans Hérodote d'autres exemples du participe ἐὸν rejeté à la fin d'une phrase, et, de l'autre, il se pourrait que les copistes, lisant ἴσον au lieu d'ἐξ ἐόν, aient été entraînés, par cette erreur, à ajouter καὶ avant ὕψος. Il me paraît difficile qu'Hérodote se soit trompé de soixante et un mètres, quoique Strabon ait encore plus mal mesuré cette même pyramide.

Hérodote dit que, sur l'une de ses faces, on a marqué en caractères égyptiens la quantité de raves, d'aulx et d'oignons consommés par les ouvriers; et, selon l'interprétation qu'on lui a donnée de ses caractères, la dépense pour ces seuls aliments aurait été de mille six cents talents d'argent (huit millions huit cent mille francs). Joignez-y celle du pain, des vêtements, des instruments, des machines : vous aurez un total immense. Aussi Chéops, pour y subvenir, eut-il recours aux plus criantes exactions; et même, est-il dit, il contraignit sa fille à y contribuer d'une étrange manière. «On « ne m'a pas dit, poursuit l'historien, quelle somme elle « amassa par ce moyen; mais chacun des hommes qu'elle « rendait ses débiteurs, lui ayant donné une pierre, il « se trouva qu'à la fin du compte, elle eut de quoi bâtir « une petite pyramide, dont chaque côté avait un plèthre et demi de long (plus de trente mètres). » Il est superflu d'observer que ce n'est là encore qu'une fable.

Chéops mourut après cinquante ans de règne, et laissa le trône à son frère Chéphren, qui l'occupa pen-

dant cinquante-six, et construisit aussi une pyramide, mais plus petite que la première ; elle est plus basse de quarante pieds, et n'a ni chambre souterraine, ni canal intérieur dérivé du Nil. Dans tout le cours des cent six ans que durèrent ces deux règnes, les temples demeurèrent fermés ; aussi la mémoire de ces deux rois est-elle restée en exécration aux prêtres et aux peuples, à tel point qu'au lieu d'appeler les deux pyramides du nom de ces deux princes, on a mieux aimé y attacher celui du berger Philition, qui, à l'époque où on les construisait, faisait paître ses troupeaux dans les champs voisins. Ce nom de Philition ou Philitis a paru fort mystérieux aux commentateurs et surtout aux érudits allemands : tantôt ils y découvrent un emblème qui signifie que les rois sont les pasteurs des peuples; tantôt ils y déchiffrent l'épithète Philistin ou Palestin, et en concluent que ce berger des pyramides était un Hébreu. C'est l'opinion de M. Creuzer, qui, dans ses *Commentationes Herodoteæ*, recherche bien moins ce qui est énoncé par le texte, que ce qui est caché pardessous : c'est une sorte de commentaire souterrain, une explication profonde de tout ce que ne dit pas l'auteur. Telle est, Messieurs, l'érudition romantique; elle ne se traîne point dans les routes vulgaires de l'observation et de l'analyse : l'imagination et le sentiment lui révèlent les secrets intimes de la littérature et de l'histoire. A nous en tenir aux seules données positives et matérielles, à la seule expérience, ou, comme on dit, au sensualisme, nous jugerions que l'article qui concerne Philition est purement fabuleux, et par conséquent indigne d'être si mystiquement interprété. Quelle apparence qu'on ait imposé aux pyramides le nom d'un

berger, uniquement parce qu'il les avait vu bâtir? Les environs de ces constructions ne devaient-ils pas être trop couverts, trop encombrés de matériaux, de machines et de travailleurs, pour qu'il fût possible d'y mener paître des troupeaux? Est-il vraisemblable qu'un même berger y ait rempli cet office pendant les cent six ans que les deux règnes de Chéops et de Chéphren ont duré? N'y a-t-il pas déjà bien assez de difficulté dans la succession et l'étendue des règnes de ces deux frères? car, si l'on peut admettre qu'un fils occupe le trône pendant cinquante-six ans après la mort d'un père, qui lui-même en a régné cinquante, il est plus difficile qu'un frère ait encore cinquante-six ans à vivre, après avoir été le sujet de l'autre frère durant cinquante. Chéphren ne serait mort qu'à cent six ans, outre l'âge qu'il pouvait avoir déjà, au moment où la mort de Rhampsinite, son père, laissait la couronne à l'aîné, Chéops. Ce sera d'ailleurs le fils de celui-ci, qui succédera sous le nom de Mycérinus à Chéphren; en sorte que ce Mycérinus aura aussi au moins cinquante-six ans, à l'époque de son avénement; mais je reviendrai sur les embarras chronologiques que présentent tous ces récits. Selon M. Borheck, les deux règnes de Chéops et de Chéphren s'étendent, de l'an 1178 avant notre ère, à 1072. Volney les rabaisse environ d'un siècle, et peut-être n'est-ce pas encore assez.

Nous venons, Messieurs, de recueillir aujourd'hui les notions comprises dans cinquante et un chapitres du second livre d'Hérodote, depuis le commencement du soixante-dix-huitième jusqu'à la fin du cent vingt-huitième. Il en reste cinquante-quatre, qui conduiront l'histoire traditionnelle des rois d'Égypte jusqu'au rè-

gne d'Amasis et aux approches de l'expédition du roi de Perse, Cambyse, contre ce royaume; c'est ce que nous aurons à étudier dans notre prochaine séance; après quoi, il nous faudra prendre connaissance de la manière dont les récits de Diodore de Sicile, et de quelques autres anciens auteurs, et les systèmes des savants modernes, ont disposé et arrangé cette même histoire. Nous n'en croirons que ce que nous pourrons, comme nous l'a permis ou recommandé Hérodote; mais l'invraisemblance même et la divergence des narrations sont pour nous des motifs de ne rien négliger de ce qu'on a raconté d'un pays si célèbre, qui a communiqué aux Grecs, et par eux à une grande partie de l'Europe ancienne, tant de pratiques et de doctrines.

TREIZIÈME LEÇON.

SUITE DE L'EXAMEN DU SECOND LIVRE. — ANCIENS ROIS D'ÉGYPTE.

Messieurs, Hérodote vous a raconté ce qu'il savait de l'histoire des rois d'Égypte depuis Ménès jusqu'à la mort de Chéphren. Ménès, dont on fait remonter le règne au cent vingt-troisième siècle avant notre ère, a eu trois cent trente successeurs, parmi lesquels l'historien ne vous a nommé que Manéros, célébré par une chanson vulgaire, la reine Nitocris, et le roi Mœris, qui ferme cette longue série. Ce Mœris descend au quinzième ou plutôt au quatorzième siècle, si ce n'est même au treizième; après lui règnent Sésostris, Phéron, et Protée, le contemporain des héros de l'Iliade. Rhamsinite l'a suivi et a laissé deux fils, Chéops et Chéphren, qui ont successivement occupé le trône, et construit chacun une grande pyramide : leurs règnes peuvent à peu près correspondre au onzième siècle avant J. C. A Chéphren succéda Mycérinus, fils de Chéops, et à l'avénement duquel nous allons reprendre aujourd'hui les récits d'Hérodote.

Ayant pris en horreur la conduite de son père et de son oncle, Mycérinus rouvrit les temples depuis cent six ans fermés, laissa respirer le peuple abattu par l'excès des fatigues et des souffrances, suspendit les travaux publics, rendit à chacun la liberté de s'occuper des affaires privées, et permit les sacrifices. Sous lui et par lui, la justice fut administrée avec une sagesse

dont les Égyptiens se souviennent encore, dit l'historien; de tous leurs rois c'est celui dont ils chantent le plus les louanges. Après avoir prononcé d'équitables jugements, il accordait à la partie qu'il avait condamnée une indemnité qu'il tirait du trésor royal. Mais il eut la douleur de perdre sa fille, et, pour lui donner une sépulture magnifique, il fit sculpter une vache en bois, dont l'extérieur était doré, et dont l'intérieur, resté creux, reçut le corps de la défunte. On croit avoir retrouvé ce singulier tombeau : il est gravé dans la planche quatre-vingt-sept du tome II, Antiquités, de la *Description de l'Égypte*. Du temps d'Hérodote la vache d'or se voyait au palais de Saïs dans une salle richement décorée : des parfums brûlaient durant tout le jour autour d'elle, et des lampes allumées l'environnaient et l'éclairaient pendant la nuit. Non loin de ce monument, mais dans une chambre séparée, vingt autres images nues et colossales, faites en bois, représentaient les concubines de Mycérinus. Pour ne rien dissimuler, Hérodote avoue que ce prince, si vanté, avait conçu pour sa propre fille une passion violente, dont les excès la désespérèrent et la réduisirent à s'étrangler elle-même. La reine, désolée de cette mort et irritée de la cause qui l'avait amenée, fit couper les mains à toutes les filles suivantes qu'elle soupçonnait d'avoir été les complices du roi. C'est ainsi qu'on rendait compte des mains détachées qui restaient aux pieds des statues de ces suivantes : mais Hérodote est persuadé qu'elles étaient tombées de vétusté, et que l'explication qu'on en donnait n'était qu'une fable. La vache avait le corps tout couvert d'une housse de pourpre, à l'exception de la tête et du cou, où brillaient des lames d'or très-épaisses. Entre les

cornes un cercle d'or retraçait le cours du soleil; l'animal était accroupi sur ses genoux, et avait d'ailleurs la taille d'une grande vache vivante. Tous les ans, on la tirait du palais où elle était déposée, et on la portait en plein air, précisément à l'époque où les Égyptiens pleuraient la mort du dieu, qu'il ne m'est pas permis, dit l'historien, de nommer: c'est sans doute Osiris. Pour expliquer cette cérémonie, les prêtres disaient que la princesse, avant d'expirer, avait supplié le roi son père de lui faire voir le soleil une fois par an.

Après que Mycérinus eut outragé, perdu et enseveli sa fille, un oracle lui prédit qu'il vivrait encore six années et périrait dans la septième. « Quoi, s'écria-t-il, « vous avez accordé de longues vies à mon père et à « mon oncle qui étaient de fieffés impies; et moi, le plus « doux des princes, vous me frappez de mort au milieu « de ma carrière. » Le dieu répondit : « Ton père et ton « oncle accomplissaient l'arrêt du destin, qui voulait que « l'Égypte fût malheureuse durant cent cinquante ans; « tu périras pour avoir interrompu leur ouvrage à la cent « sixième année et démenti la sentence suprême. » Mycérinus, pour démentir aussi l'oracle qui venait d'être prononcé, prit le parti de ne plus dormir : il allumait des flambeaux, durant les nuits, et se livrait, comme en plein jour, aux plaisirs de la table et à tous les genres de voluptés : il passait les vingt-quatre heures de chaque journée en de riants bocages, en de délicieuses retraites, et doublait ainsi les six ans qui lui étaient accordés; il en faisait douze ans de jouissances, et s'applaudissait de montrer ainsi la fausseté de la prophétie prononcée contre lui. Voilà encore un conte bien puéril, qu'Hérodote rapporte, sans y joindre aucune observation cri-

tique. Mycérinus éleva aussi une pyramide quadrangulaire, mais plus petite, dit l'historien, que celle de son père, chaque côté n'ayant pas tout à fait trois plèthres; ce ne serait qu'environ deux cent soixante-quatre de nos pieds, et M. Jomard a vérifié qu'il y en a près de trois cent huit, en sorte que le texte d'Hérodote présente ici un mécompte de quarante-quatre. Les Grecs donnaient à cette pyramide le nom de la courtisane Rhodope, dénomination fort erronée, selon notre historien; car Rhodope n'aurait pu faire une telle dépense, et d'ailleurs elle n'a vécu que sous Amasis, bien après les rois auxquels sont dus ces monuments. Elle était native de Thrace, et devint esclave d'un Samien, Iadmon, chez qui elle avait pour compagnon de servitude le fabuliste Ésope, personnage bien postérieur à Mycérinus. Il est vrai que Rhodope fut conduite et vendue en Égypte, et qu'elle y resta, même après avoir été rachetée fort chèrement par Charaxus de Mitylène, frère de la célèbre Sapho, qui l'en a raillé dans ses vers. Mais, outre que le nom de Sapho nous reporte encore au-dessous de l'époque où fut élevée la troisième pyramide, jamais la fortune de Rhodope n'eût suffi à la construction d'un tel monument : « En voici la preuve, nous dit Hérodote : on sait que cette courtisane employa le dixième de sa fortune à fabriquer des broches en fer propres chacune à rôtir un bœuf, et qu'elle les envoya au temple de Delphes, où on les voit encore attachées derrière un autel : or, avec dix fois la valeur de ces broches, on ne bâtirait pas la dixième ou la centième partie d'une pyramide telle que celle de Mycérinus. Cela n'empêche pas que Rhodope n'ait été la plus fameuse des belles femmes de sa profession, qui habitaient

« Naucrate : son nom est connu de tous les Grecs; et « il s'en faut qu'Archidice, son émule, qu'on a beaucoup « chantée, ait eu la même réputation. »

Cette digression terminée, Hérodote reprend la chronique des rois égyptiens. Mycérinus mourut au terme fixé par l'oracle; Asychis monta sur le trône et bâtit les magnifiques et vastes propylées du côté oriental du temple de Vulcain. Il permit à ceux qui manquaient d'argent d'en emprunter en mettant en gage les corps de leurs pères. La loi portait que le prêteur serait mis en possession de la sépulture entière de la famille de l'emprunteur, en sorte que celui-ci, tant qu'il ne restituait pas, demeurait privé, ainsi que ses enfants, des honneurs funèbres. Ce roi fit aussi une pyramide, mais en brique, et distinguée des autres par l'inscription suivante : « Ne me méprisez pas en me comparant aux « pyramides de pierre; car je l'emporte sur elles autant « que Jupiter sur les autres dieux, puisqu'il a fallu, pour « me construire, atteindre le fond du lac avec des per« ches armées de crocs, recueillir la vase et en fabriquer « des briques. » Asychis étant mort, on eut pour roi un aveugle, qui habitait la ville d'Anysis et qui s'appelait Anysis lui-même. Sous son règne, les Éthiopiens, commandés par leur roi Sabacos, fondirent sur l'Égypte. Anysis se cacha dans les marais, et y resta un demi-siècle, durant lequel Sabacos gouverna le pays, abolit la peine de mort, y substitua des travaux forcés, et parvint ainsi à construire des digues et à exhausser le sol des villes. Il embellit surtout Bubaste, qui renferme un temple célèbre dédié à la déesse Bubastis, l'Artémis des Grecs, la Diane des Latins. Cet édifice est bâti dans une île formée par deux canaux du Nil, qui sont om

bragés d'arbres, et longs de cent pieds chacun. De tous les points élevés de la ville, la vûe plonge sur ce temple, qui est resté au niveau du fleuve, et dont les propylées et les murs sont décorés de figures sculptées. La grande chapelle, où la statue de la déesse est placée, est au milieu d'un bocage, et l'enceinte est en tout sens, en longueur comme en largeur, d'un stade entier. De l'entrée part une rue qui traverse la ville, et qui, pavée en pierre, a trois stades de long, quatre plèthres (ou environ cent vingt-cinq pieds) de large. Elle est bordée, des deux côtés, d'arbres qui semblent toucher le ciel; elle aboutit au temple de Minerve.

Cependant Sabacos, inquiété d'un songe, et se souvenant d'un oracle qui autrefois avait limité à cinquante ans la durée de son règne en Égypte, ne voulut pas dépasser ce terme, et, dès l'instant où il l'atteignit, il se retira volontairement, pour ne pas s'exposer à quelque mésaventure. Un homme, qui lui avait apparu durant son sommeil, lui avait conseillé de rassembler les prêtres égyptiens et de les couper tous par le milieu du corps; il n'eut garde de donner dans ce piége, et de se souiller d'un crime que les dieux, selon lui, ne l'invitaient à commettre que pour l'en punir; il déserta subitement le trône, et s'enfuit avec tous ses Éthiopiens. Pour qu'il ne manque rien à l'invraisemblance de ce conte, Hérodote ajoute que l'aveugle Anysis vivait encore; il était resté, pendant ce demi-siècle, dans les marais, et y avait formé et exhaussé une île, avec de la terre et des cendres que ses anciens sujets lui apportaient en tribu, à l'insu de Sabacos. On a, durant sept cents années, recherché vainement cette île; elle ne s'est retrouvée, dit l'historien, que sous le règne d'A-

myrtée : elle porte le nom d'Elbo et peut avoir dix stades (près de mille mètres) en tous sens. Il faut noter, Messieurs, qu'entre Anysis et Amyrtée, il n'y a que cinq cents ans d'intervalle, suivant plusieurs chronologistes, même que trois cents, selon Bouhier; que d'ailleurs, à l'époque où régnait Amyrtée, Hérodote était fort âgé, qu'il avait, depuis bien longtemps, lu, aux jeux Olympiques, les premières parties de son ouvrage; que, par conséquent, on peut craindre qu'il n'y ait ici quelque interpolation; mais, de quelque manière qu'on s'y prenne, la chronologie de ses récits depuis Anysis, au dixième siècle, jusqu'à Psammitichus, au septième, est fort difficile à établir.

Quoi qu'il en soit, Sabacos ayant fait retraite, Anysis reprit les rênes du gouvernement; on ne connaît ni la durée ni les détails de son second règne. Il mourut, et Séthon, un prêtre de Vulcain, lui succéda, et traita mal les guerriers. Chacun d'eux possédait douze aroures (à peu près deux hectares et demi) de terres labourables concédées par les rois précédents : Séthon, ou Séthos, les en priva : aussi, lorsqu'une armée commandée par Sannacharib, roi des Assyriens et des Arabes, fit une irruption en Égypte, aucun soldat ne voulut marcher pour la repousser. Le prêtre-roi se rendit au temple de Vulcain, et, tandis qu'il y exprimait ses alarmes et ses vœux, le sommeil s'empara de ses sens, et le dieu lui apparut pour le rassurer par l'espoir d'un secours surnaturel. Séthon n'en douta point, et se dirigea vers Péluse, à la rencontre des ennemis, n'ayant avec lui qu'une troupe de marchands, d'artisans et de journaliers. Qu'arriva-t-il? des rats champêtres se répandirent dans le camp de Sannacharib, rongèrent les cordes des

arcs, les carquois et les attaches des boucliers : il ne fallut, à ces rats, qu'une seule nuit pour désarmer l'armée assyrienne, et la contraindre à prendre la fuite. Poursuivie par les Égyptiens, elle perdit beaucoup de monde. En mémoire de ce triomphe, on éleva dans le temple de Vulcain une statue qui représentait Séthon tenant dans sa main un rat, avec cette inscription : « Apprenez, en me voyant, à révérer les dieux. » Voilà, Messieurs, comment les anciens prêtres composaient l'histoire.

Il vous souvient qu'Hérodote a compté trois cent trente rois de Ménès à Mœris, ajoutez-en onze après Mœris, savoir : Sésostris, Phéron, Protée, Rhampsinite, Chéops, Chéphren, Mycérinus, Asychis, Anysis, Sabacos et Séthon : le total est de trois cent quarante et un règnes ou générations, qui, à raison de trois par siècle, remplissent onze mille trois cent quarante ans : l'historien fait lui-même ce calcul, où la mesure des générations est appliquée aux règnes, ce qui est par trop inexact, comme l'a démontré Newton; car la durée moyenne d'un règne n'est que de dix-huit, ou vingt, ou tout au plus vingt-deux ans, et non de trente-trois; d'où l'on doit conclure que les onze mille trois cent quarante ans seraient à réduire d'un tiers, c'est-à-dire à sept mille cinq cent soixante, si les trois cent trente règnes antérieurs à Mœris n'étaient pas purement chimériques. Un autre embarras se présente : d'après les indications données jusqu'ici par Hérodote, M. Borheck place le règne d'Anysis l'aveugle au onzième siècle, et l'on ne peut guère l'abaisser qu'au dixième : ce roi a pour successeur immédiat Séthon, car l'usurpation de Sabacos est incluse dans le règne d'Anysis.

Or, selon les récits qu'Hérodote va bientôt nous faire, Séthon ne précédera que d'un siècle Psammitichus, qui vivait certainement au septième avant notre ère. Séthon sera donc du huitième, et, par conséquent, il restera, entre lui et son prédécesseur immédiat, Anysis, de deux cents à trois cents années, vides de faits, de noms et de rois.

Mais voici une difficulté plus grave encore : les prêtres disent que, dans cette longue succession de siècles (les onze mille trois cent quarante ans), le soleil a changé quatre fois la place de son lever ordinaire, qu'il s'est levé deux fois au point où il se couche actuellement, et qu'il s'est couché deux fois au point où il se lève aujourd'hui, sans que, malgré ce changement dans la marche du soleil, rien n'ait changé en Égypte ni pour les productions de la terre, ni pour les inondations périodiques du Nil, ni enfin pour les maladies et la mortalité. La discussion des explications diverses qu'on a données de cet étrange passage remplirait une de nos séances. Je me restreindrai au plus simple exposé : Goguet, la Nause, Dupuis, et, dans ces derniers temps, les auteurs de la *Description de l'Égypte*, M. Le Boyer dans son *Traité complet du calendrier*, MM. Saint-Martin et Letronne dans des mémoires lus à l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, ont cherché le mot de cette énigme. Les uns croient le trouver dans la précession des équinoxes, de laquelle il résulte que le soleil, après s'être levé, par exemple, dans la constellation zodiacale du Bélier, à l'équinoxe du printemps, se lève en ce même équinoxe vernal dans la constellation opposée, c'est-à-dire dans la Balance, au bout de plusieurs milliers de siècles. Mais, outre

que les Égyptiens n'avaient, au temps d'Hérodote, aucune connaissance de cette précession, les onze mille trois cent quarante ans ne suffisent point pour amener deux fois un changement qui ne s'opère qu'au milieu d'une période d'environ vingt-cinq mille. D'autres pensent que la comparaison de l'année civile des Égyptiens, qui n'était que de trois cent soixante-cinq jours, avec l'année tropique, qui est de trois cent soixante-cinq et presque un quart, ou avec l'année sidérale, qui est un peu plus longue encore, suffit pour résoudre la difficulté; car, disent-ils, dans la période sothiaque de quatorze cent soixante et un ans civils, l'année égyptienne revient à son point de départ; durant ce cycle, chaque jour civil a parcouru toutes les saisons, tous les signes, tous les degrés du zodiaque; et par conséquent, au milieu de cet espace, un jour civil déterminé, le premier Thoth par exemple, a vu le soleil se lever et se coucher à des points du ciel étoilé respectivement opposés à ceux où il se lève et se couche au commencement et à la fin de cette période. Ce changement a donc lieu, non-seulement deux fois ou quatre fois, mais davantage encore, en onze mille trois cent quarante ans. Mais cette interprétation prête un sens par trop extraordinaire, et, j'ose le dire, par trop déraisonnable, à l'expression *changer de couchant et de levant*, *se lever quatre fois hors de son lieu*, τετράκις... ἐξ ἠθέων τόν ἥλιον ἀνατεῖλαι, dont se sert ici Hérodote. Ce sont là, Messieurs, les deux explications principales; la plupart des autres n'en sont que des variantes, et il a d'ailleurs été facile de relever, dans presque toutes, des erreurs d'astronomie ou de calcul. Cependant on a proposé des hypothèses plus hardies, qui rendraient un sens clair et précis au

texte de l'historien, si elles étaient admissibles en elles-mêmes. Elles consisteraient à dire que, dans le cours des onze mille trois cent quarante ans, les pôles de la terre se sont renversés, de telle sorte que l'arctique est devenu l'antarctique, ou bien que le mouvement diurne du globe s'est alternativement opéré d'occident en orient et d'orient en occident. Il est plus simple d'avouer, avec M. Miot, que ce texte ne signifie rien de raisonnable, et d'en conclure, avec Delambre, que l'astronomie était encore dans l'enfance, même un siècle après Thalès; qu'Hérodote n'en avait acquis aucune notion précise; qu'il ne savait réellement pas ce qu'il disait lorsqu'il en voulait parler; et qu'il ne faut chercher les premiers essais de cette science que dans l'école d'Alexandrie, sous les Ptolémées.

Ce que les prêtres égyptiens avaient fait à l'égard d'Hécatée, qui, se trouvant à Thèbes, les entretenait de sa propre généalogie, en s'efforçant de la rattacher à un dieu, son seizième ancêtre, ils le firent pour Hérodote, qui ne s'occupait aucunement de la sienne. Ils le conduisirent dans une salle, qui renfermait les statues colossales des pontifes, leurs prédécesseurs, au nombre de trois cent quarante-cinq, qui s'étaient succédé de père en fils, sans qu'il y eût dans ce nombre un seul dieu. Cette suite ne remontait qu'à Pizomis, ou Piromis, terme qui équivaut à homme honnête ou vertueux, preuve évidente, suivant eux, qu'un homme ne peut pas naître d'un dieu, et qu'Hécatée s'était abusé. Ils déclaraient cependant qu'avant les rois hommes ou Piromis, l'Égypte avait été gouvernée par des dieux jusqu'à Osiris et à son fils Horus, vainqueur de Typhon; sur quoi Hérodote observe qu'Osiris est le Bac-

chus des Grecs, et Horus leur Apollon; que chez les Grecs Hercule, Bacchus et Pan sont les dieux les plus modernes; que chez les Égyptiens, au contraire, Pan est réputé le plus ancien, et compté parmi les huit premiers dieux; qu'Hercule est de la seconde classe, savoir, de celle des douze; que Bacchus n'appartient qu'à la troisième, engendrée de la seconde; que, néanmoins, l'Hercule égyptien est antérieur de dix-sept mille ans au règne d'Amasis; que Pan est beaucoup plus antique, mais que Bacchus ne remonte qu'à quinze mille ans. Les prêtres donnaient toutes ces dates comme positives et consignées dans leurs registres. « Nous autres « Grecs, continue l'historien, à peine comptons-nous « seize cents ans depuis notre Bacchus, fils de Sémélé « et petit-fils de Cadmus, jusqu'au temps où je vis; à « peine neuf cents depuis l'Hercule, fils d'Alcmène, et « huit cents depuis le Pan, qui naquit de Pénélope vers « le temps de la guerre de Troie. » Ce passage est à remarquer, parce qu'il fixe plusieurs points de la chronologie d'Hérodote. Vous voyez qu'il plaçait la prise de Troie vers l'an 1184, comme nous l'avons fait, et cent ans plus haut l'Hercule grec, ce qui est plausible encore. Mais l'époque qu'il assigne au Bacchus, né de Sémélé, paraît beaucoup trop lointaine, car elle reporterait Cadmus au vingtième ou vingt et unième siècle avant l'ère vulgaire, au lieu du seizième. Aussi M. Borheck et Larcher ont-ils proposé de lire mille soixante au lieu de seize cents; correction que MM. Schweighæuser et Miot rejettent, quoiqu'elle se concilie beaucoup mieux avec la plus probable chronologie.

En redescendant à l'époque de Séthon, l'historien annonce qu'il va raconter des faits également reconnus

par les Égyptiens et par les Grecs, et qu'il y joindra des choses dont il a été témoin oculaire. Cependant ce qu'il se met à raconter n'atteint pas encore un très-haut degré de vraisemblance. Douze rois s'établissent; l'Égypte se partage entre eux; ils s'unissent par des traités et par des mariages; ils concourent à construire le labyrinthe un peu au-dessus du lac Mœris. Ceci du moins amène deux descriptions instructives : « J'ai vu le « labyrinthe, dit Hérodote; je l'ai trouvé au-dessus de « sa renommée. Non, les Grecs n'ont point de monument « comparable à celui-là, quelle que soit la juste célébrité « des temples d'Éphèse et de Samos : je l'admire encore « plus que les pyramides mêmes, déjà si supérieures à « tous les ouvrages des Hellènes. Dans l'intérieur du « labyrinthe sont douze cours recouvertes d'un toit, six « tournées au midi, six au nord, toutes renfermées dans « une même enceinte extérieure. On compte, dans cet « immense édifice, trois mille chambres, quinze cents à « l'étage souterrain, autant à l'étage supérieur. Celles-« ci, je les ai visitées : les gardiens n'ont voulu, pour « rien au monde, me montrer les autres qui renferment, « m'ont-ils dit, les tombeaux des rois constructeurs du « labyrinthe et les sépulcres des crocodiles sacrés. Mais, « dans le second étage, que de surprises m'a causées la « variété infinie des galeries et des communications! je « passais d'une des cours dans les chambres qui les envi-« ronnent, de ces chambres dans des portiques, de ces « portiques en d'autres cours. Partout les plafonds et les « murs sont en marbre : partout des figures sculptées « en creux étonnent par leur nombre et par leur ri-« chesse : chaque cour est ornée d'un péristyle presque « toujours en marbre blanc. A l'angle qui termine le la-

«byrinthe, s'élève une pyramide, haute de quarante or-«gyes (environ soixante-douze mètres), décorée aussi de «sculptures, et à laquelle on communique par un che-«min pratiqué sous terre. Quelque magnifiques, quelque «merveilleux que soient les détails de ce labyrinthe, le «lac Mœris dont il est voisin, est un spectacle plus ra-«vissant encore; il a trois mille six cents stades de circuit, «c'est-à-dire soixante schœnes (près de trente-six mille «mètres) : c'est un développement égal à la longueur «des côtes du Delta sur la Méditerranée. La figure du «lac est oblongue du midi au nord; sa plus grande pro-«fondeur est de cinquante orgyes (quatre-vingt-dix mè-«tres). Du milieu de sa surface on voit s'élever deux py-«ramides, aussi hautes au-dessus de l'eau qu'au-dessous, «ayant par conséquent cent orgyes en tout, mesure «égale à six plèthres ou à un stade. » Comme Hérodote ajoute ici que l'orgye est de six pieds ou quatre coudées, que le pied est de quatre palmes, et la coudée de six, ce passage n'a pu manquer d'être pris en grande considération dans les mémoires et les ouvrages relatifs au système métrique des Égyptiens. Malheureusement, quand on applique ses mesures à divers objets, soit encore visibles, soit décrits dans les anciens livres, on y trouve beaucoup de variantes ou de mécomptes, qu'on parvient sans doute à expliquer et à rectifier d'une manière quelconque, mais qui laissent néanmoins des incertitudes sur la parfaite vérité du système. Ce qui semble incontestable, c'est que le lac Mœris a été fait de main d'homme, les constructions qui viennent d'être indiquées ne permettent guère d'en douter; et d'ailleurs, l'eau n'y provient point de sources; elle y arrive du Nil par des canaux souterrains, pratiqués ex-

près; elle coule pendant six mois du fleuve dans le lac, pendant les six autres, du lac dans le fleuve; et, dans ce second semestre, la vente du poisson faisait, dit-on, entrer par jour un talent (cinq à six mille francs) dans le trésor royal; tandis que ce n'était par jour que vingt mines (douze à dix-neuf cents francs) durant l'autre moitié de l'année. Les naturels du pays disent que le lac se décharge dans la Syrte de Libye par un conduit souterrain, qu'on a creusé en jetant les terres dans le Nil, ainsi qu'on en a usé, suivant eux, en creusant le lac même.

Un oracle avait prédit aux douze rois que celui d'entre eux qui ferait des libations à Vulcain, dans une coupe d'airain, régnerait sur l'Égypte entière. Psammitichus, l'un d'eux, a rempli, sans y penser, cette condition. Un jour de fête, le grand prêtre n'avait, par mégarde, apporté que onze patères. Psammitichus, à qui il n'en restait point, parce qu'il était le dernier membre du collége des rois, y suppléa par son casque, qui était d'airain. Ses onze collègues, effrayés aussitôt des conséquences d'une telle aventure, inclinaient à le mettre à mort; mais, convaincus qu'il n'y avait point de préméditation dans son fait, ils se contentèrent de le reléguer dans les marais, en lui enjoignant de n'en pas sortir. Jadis ce Psammitichus s'était réfugié en Syrie, après la mort de son père Nécos, que Sabacos avait fait mourir, et, rappelé par les habitants du nome de Saïs, après le départ du roi éthiopien, il était devenu l'un des douze princes : le second exil auquel on venait de le condamner pour s'être servi, sans mauvaise intention, de son casque en faisant une libation, lui parut intolérable : il résolut de se venger d'une si révoltante injustice; mais, pour

se mettre en règle, il consulta préalablement le plus véridique des oracles, celui de Latone à Buto. Il en obtint pour réponse, que ses affaires seraient rétablies par des hommes d'airain qui lui apparaîtraient sortant de la mer. Cette prédiction lui semblait vaine et dérisoire, quand des pirates ioniens et cariens, forcés de relâcher en Égypte, y descendirent couverts d'armes d'airain. Un messager vint lui annoncer que des hommes d'airain, jetés par la mer sur le rivage, venaient de débarquer et ravageaient déjà la campagne : il comprit aussitôt que la prophétie demandait à s'accomplir et il ne négligea rien pour s'attacher ces étrangers. L'airain lui portait bonheur : avec leur secours et celui d'un parti égyptien, il détrôna les onze rois.

Dès qu'il régna seul, il enrichit le temple de Vulcain à Memphis, y fit bâtir les propylées qui regardent le midi, et disposer la cour où l'on nourrit le bœuf Apis, dont le nom se traduit en grec par Ἔπαφος. Au lieu de colonnes, des colosses, hauts de douze coudées, soutenaient le toit de cette cour, qu'entourait un péristyle dont les murs étaient couverts de figures sculptées. Après Vulcain, c'était aux pirates ioniens et cariens que Psammitichus devait témoigner sa reconnaissance : il leur distribua des terres et leur confia des enfants égyptiens, auxquels ils enseignaient la langue grecque : de là viennent les interprètes qu'on a continué depuis d'employer en Égypte. Longtemps ces Cariens et ces Ioniens ont habité les environs de Bubaste, près de la bouche pélusienne du Nil. C'est le roi Amasis qui les a transférés à Memphis pour se faire garder par eux contre les Égyptiens. Hérodote date du règne de Psammitichus l'établissement des communications faci-

les et instructives entre l'Égypte et la Grèce. Or ce règne est de l'an 671 à 617 avant notre ère, quoique, encore une fois, Psammitichus nous soit donné comme ayant vécu sous Sabacos et sous Anysis, au dixième ou onzième siècle.

Il vient d'être fait mention de l'oracle de Latone, établi à Buto, très-grande ville située sur la bouche sébennytique du Nil. Hérodote y a remarqué un temple de Diane et d'Apollon : il y a plus admiré celui de Latone, décoré de propylées d'une hauteur de dix orgyes : la chapelle de la déesse est faite d'une seule pierre qui a, dans tous les sens, quarante coudées; une autre pierre forme la toiture. Non loin de ce temple est l'île de Chemmis, que les Égyptiens disent flottante, mais dans laquelle l'historien n'a pu apercevoir aucun mouvement. Elle renferme une chapelle d'Apollon et trois autels; elle produit des palmiers et d'autres plantes. On raconte que Latone, une des huit anciennes divinités, ayant reçu d'Isis, le jeune Apollon en dépôt, le cacha dans cette île, pour le soustraire aux recherches de Typhon; et, à ce propos, l'historien répète ce qui mérite en effet d'être bien observé, que les Grecs ont fait d'Orus, Apollon; d'Isis, Cérès; de Bubastis, Diane; et que les Égyptiens ont donné Latone pour nourrice et protectrice à Diane et à Apollon, enfants d'Isis et de Bacchus. C'est sûrement d'après cette théologie égyptienne, ajoute-t-il, que le poëte Eschyle a fait Diane fille de Cérès. Psammitichus régna cinquante-quatre ans, et en employa vingt-quatre au siége d'Azotus, grande ville de Syrie, qu'il prit enfin.

Nécos, son fils et son successeur, entreprit de creuser le canal par lequel le Nil devait communiquer à la mer Érythrée : quand ce travail eut coûté la vie à

cent vingt mille hommes, le roi le discontinua, et se mit à faire la guerre, manière plus usitée de dépeupler le monde. On voit encore, dit Hérodote, la trace des chantiers qui ont servi à la construction des nombreux vaisseaux de ce roi tant sur la Méditerranée que sur le golfe Arabique et la mer Érythrée. Non content d'avoir une marine formidable, il leva une armée qu'il mena par terre contre les Syriens, les vainquit près de Magdole et s'empara de Cadytis. Larcher et d'autres interprètes pensent qu'il s'agit de Mageddo et de Jérusalem, que certains Arabes appellent *El-cadisch, la ville sainte*. Il se peut en effet que les Syriens ici indiqués soient les Juifs. Lorsque Nécos les eut vaincus, il consacra au dieu Apollon, dans le temple des Branchides, au pays des Milésiens, l'habit qu'il portait aux jours de ses triomphes. Après un règne de seize ans, il mourut et laissa la couronne à son fils Psammis.

Sous ce nouveau règne, arrivèrent les députés éléens, qui venaient vanter la sagesse de leurs institutions, particulièrement leurs jeux quadriennaux, et soutenir que l'Égypte, si renommée pour sa sagesse, n'avait imaginé rien de mieux. On leur demanda si, dans ces brillantes solennités, les Éléens étaient admis à disputer les prix : « Assurément, répondirent-ils, ils « sont reçus comme les autres Grecs. — En ce cas, leur « répliqua-t-on, vous ne savez pas encore ce que c'est « que l'équité ; car il est impossible que vous ne favorisiez « pas vos concitoyens aux dépens des étrangers. » Voilà un conte puéril ainsi que tant d'autres, et qui a de plus le désavantage de ne tenir aucunement à l'histoire des rois égyptiens. Psammis ne régna que six ans ; il finit sa carrière au retour d'une expédition en Éthiopie. Son

fils Apriès occupa durant vingt-cinq ans le trône; belliqueux prince qui, après des succès obtenus sur les Sidoniens et les Tyriens, fut vaincu par les Cyrénéens et attaqué par ses propres sujets ouvertement révoltés; ils lui reprochaient la défaite de leur armée. Au premier moment de leur rébellion, il leur avait envoyé un seigneur nommé Amasis pour les apaiser. Mais, tandis que ce grand officier les exhortait à rentrer dans le devoir, un homme, posté derrière lui, saisit le moment de lui mettre un casque sur la tête en s'écriant : « Que celui-ci soit notre roi. » Cette action et cette exclamation ne déplurent pas trop à l'orateur Amasis, qui, salué roi par les assistants, ne jugea point à propos de résister à la volonté souveraine du peuple; et, afin de calmer les troubles, il prit aussitôt des mesures pour arrêter Apriès. Informé de cet événement, Apriès charge Patarbémis, l'un des grands du royaume, de se transporter vers Amasis et de l'amener vivant. Patarbémis arrive, et somme de par le roi Amasis de le suivre : le rebelle fit à cette injonction une réponse si insolente que je ne vous la rapporterai qu'en grec et en latin : Ὁ Ἄμασις (ἔτυχε γὰρ ἐπ' ἵππου κατήμενος) ἐπάρας, ἀπεματάϊσε· καὶ τοῦτό μιν ἐκέλευε Ἀπρίῃ ἀπάγειν. *Amasis tunc fortè equo insidens, sublato crure, flatum ventris emisit, atque hoc eum jussit Apriæ reportare.* Il ajouta pourtant qu'en effet il ne tarderait point à se rendre auprès d'Apriès, et qu'il lui ramènerait tant de monde que sa majesté aurait lieu de se trouver bien obéie. Dès que le roi vit Patarbémis revenir sans Amasis, il ne voulut rien entendre, et, sans autre enquête, il fit couper audit seigneur Patarbémis le nez et les deux oreilles; ce délire de la colère royale

indigna tous les Égyptiens, même ceux qui étaient restés fidèles; l'insurrection devint générale, tout le monde se rangea sous les drapeaux d'Amasis.

La ressource d'Apriès fut d'armer des étrangers contre ses sujets : à la tête de trente mille Cariens ou Ioniens, il marcha sur l'armée nationale commandée par Amasis, et l'on se disposa de part et d'autre à livrer bataille dans les environs de la ville de Momemphis. Avant d'entreprendre le récit de ce combat, Hérodote nous apprend que les Égyptiens étaient divisés en sept classes, dont voici l'ordre : les prêtres, les gens de guerre, les bouviers, les porchers, les marchands, les interprètes et les matelots. La classe des guerriers est subdivisée en deux sections, que distinguent les noms de Calasiries et d'Hermotybies. L'historien rappelle ensuite la division du territoire en trente-six nomes ou gouvernements, et il en nomme dix-huit : Busiris, Saïs, Chemmis, Paprémis, l'île Prosopitis et la moitié de Natho, voilà d'abord les six nomes où se trouvent les Hermotybies; ils y sont nés; aucun d'eux n'apprend d'autre métier que la guerre, et leur nombre est au plus de cent soixante mille. Les Calasiries, qui ne s'adonnent non plus à aucun art mécanique, et qui sont élevés, de père en fils, pour la profession des armes, sont plus nombreux; on en compte environ deux cent cinquante mille, tous natifs des douze nomes de Thèbes, de Bubaste, Aphtis, Tanis, Mendès, Sébennys, Athribis, Pharbæthis, Thmuis, Onouphis, Anysis, et enfin Myecphoris, qui est une île en face de Bubaste. La distribution de la population en classes supérieures, moyennes et inférieures, a été plus ou moins imitée, non-seulement chez les Thraces, les Scythes, les Perses, les Lydiens

et d'autres peuples barbares, mais aussi, Hérodote est forcé de l'avouer, et il a le bon esprit de s'en plaindre, dans plusieurs cités grecques, surtout à Lacédémone. Il excepte honorablement les Corinthiens, qui n'ont pas ce mépris pour les artisans. En Égypte, la classe des prêtres et celle des militaires sont les seules qui jouissent de concessions territoriales, dont chacune est, comme nous l'avons déjà vu, de douze aroures. Il faut observer de plus que deux mille guerriers d'élite, pris, moitié parmi les Calasiries, moitié parmi les Hermotybies, servent comme gardes du corps du roi, et, à ce titre, reçoivent, outre les revenus de leurs concessions, chacun par jour cinq mines de pain cuit, deux mines de viande de bœuf, et quatre arystères de vin. L'arystère est une mesure de capacité, et les quatre n'équivalent guère qu'à neuf décilitres. La mine est ici un poids, qui revient à quatre cent quarante grammes environ; les cinq valaient plus de deux kilogrammes, et les deux un peu moins d'un seul.

Voilà donc quels Égyptiens allaient combattre à Momemphis, sous la conduite d'Amasis : les étrangers armés pour Apriès se défendirent avec bravoure; mais, inférieurs en nombre, ils succombèrent; et ce prince, qui avait compté sur la victoire, qui s'était cru inébranlable sur son trône, rentra captif dans Saïs, et fut mené dans un palais jadis le sien, maintenant celui de son vainqueur. Il y vivait paisible et convenablement traité : mais les Égyptiens s'en plaignirent : « C'est notre « ennemi, c'est le vôtre, disaient-ils à Amasis, qu'il vous « plaît de si bien nourrir à nos dépens. » Il le leur livra; ils l'étranglèrent et l'enterrèrent toutefois dans la sépulture de ses aïeux. Les habitants de Saïs avaient co

tume de déposer les corps des rois originaires de ce nome dans l'enceinte du temple de Minerve : ils suivirent cet usage pour Apriès; ils le placèrent auprès du principal édifice à main gauche en entrant. Le tombeau qu'à son tour y eut Amasis est plus éloigné du sanctuaire : c'est une niche fermée par deux portes, et pratiquée au milieu d'une grande chambre en pierre, que soutiennent des colonnes imitant des tombeaux.

Derrière ce même temple, sur la face extérieure d'un mur attenant à la chapelle de la déesse, est le tombeau d'un personnage « dont il ne m'est pas permis, dit Hé« rodote, de révéler le nom sacré. Là sont aussi deux « obélisques et un lac de forme ronde, aussi étendu que « le lac orbiculaire de Délos. C'est sur ce lac que se « célèbrent les mystères nocturnes où l'on représente les « événements de la vie de l'ineffable personnage. Quoi« que instruit de ce qui s'y passe, poursuit l'historien, je « ne puis en parler, pas plus que des Thesmophories ou « mystères grecs de Cérès, qui me sont pareillement con« nus. » Les filles de Danaüs ont porté en Grèce ces cérémonies sacrées, qui se sont perdues, quand les habitants du Péloponèse ravagé furent chassés par les Doriens, et dont les Arcadiens seuls ont sauvé la tradition. Vous savez, Messieurs, que ces mystères de Bacchus et de Cérès étaient une contre-épreuve de ceux d'Osiris et d'Isis.

Comme Amasis était né simple plébéien de la petite ville de Siouph, les Égyptiens n'avaient pas d'abord un profond respect pour ce roi parvenu : il sut par sa prudence, par son habileté, se concilier leur estime. Entre les meubles magnifiques de son palais, était un bassin d'or où l'on se lavait les pieds : il en fit faire

un dieu qui reçut bientôt d'humbles hommages. « Eh « bien, dit Amasis à ses sujets, ce dieu que vous hono« rez a été cuvette, comme votre roi a été roturier. Pour« quoi ne me respecteriez-vous pas de même? » Ce raisonnement leur parut décisif, et, dès lors, ils eurent pour leur nouveau monarque la même vénération que pour la nouvelle statue. Depuis le point du jour jusqu'à l'heure du plein marché, il expédiait les affaires courantes, et, cela fait, il se mettait à boire, manger et se divertir durant tout le reste de la journée, égayant ou harcelant ses convives par des propos enjoués ou caustiques. Ses amis lui adressèrent à ce sujet des remontrances; il répondit qu'un arc se rompait s'il était toujours tendu. C'est une comparaison qui est devenue bien commune, mais qui pouvait être encore neuve en ce temps-là.

Jadis, étant simple particulier, Amasis avait passionnément aimé le vin et les plaisirs; il lui fallait beaucoup d'argent pour satisfaire de tels goûts; quand il en manquait, il en dérobait de toutes parts et ne le restituait jamais de bon gré. Les gens qu'il avait volés le menaient devant les oracles, qui tenaient lieu de tribunaux, à ce qu'il semble : les prêtres ou devins s'étaient attribué, le plus qu'ils avaient pu, l'administration de la justice. De ces oracles devant lesquels comparaissait Amasis, les uns le renvoyaient absous, les autres le déclaraient convaincu de larcins et de filouteries. Parvenu au trône, il se souvint de ces décisions, honora les temples où il avait été condamné, et ferma ou négligea ceux où des dieux et des prêtres menteurs l'avaient déclaré innocent.

Les propylées du temple de Minerve à Saïs sont du

à ce prince : ils surpassent en élévation, en grandeur, en magnificence tous les autres monuments du même genre. De plus, il consacra des colosses, d'énormes sphinx à figures d'hommes. On employait à ces ouvrages d'immenses pierres qu'il fallait tirer des carrières de Memphis et d'Éléphantine; on les embarquait sur le Nil, et la navigation jusqu'à Saïs durait vingt jours. L'historien fait une mention particulière d'un édifice monolithe dont le transport exigea le travail de deux mille mariniers pendant trois années. La longueur de ce monument est, en dehors de vingt et une coudées, en dedans de dix-huit; la largeur extérieure est de quatorze coudées, l'intérieure de douze; et la hauteur est de huit ou de cinq, selon qu'on la prend en dehors ou en dedans. Cette pierre est restée à la porte du temple; l'architecte, effrayé des difficultés qu'il fallait encore vaincre pour la faire entrer, poussa un soupir qu'Amasis prit pour un présage funeste : on s'arrêta. D'autres attribuent l'interruption de ce travail à la mort d'un des ouvriers employés à mouvoir la pierre avec des leviers. On cite aussi, parmi les monuments de l'opulence et de la piété d'Amasis, un colosse de soixante-quinze pieds, couché en face du temple de Vulcain à Memphis; deux autres, en pierre d'Éthiopie, hauts de vingt pieds chacun, le premier à droite et le second à gauche de ce même temple, un pareil à Saïs, et, dans cette dernière ville, le riche temple d'Isis.

Jamais l'Égypte n'avait été plus florissante, ni le fleuve plus bienfaisant, ni la terre plus féconde que sous ce règne. On comptait vingt mille villes peuplées : chaque habitant était astreint à déclarer tous les ans

au préfet du nome, de quelle industrie il tirait sa subsistance, loi empruntée par Solon et dont Amasis passait pour le véritable auteur; ce qui ne s'accorde pourtant guère avec la chronologie, car Solon donnait des lois aux Athéniens vers l'an 594 avant J. C., et Amasis n'a pu monter sur le trône que dix ou quinze ou vingt ans plus tard. On est mieux fondé à dire qu'Amasis avait pris les Grecs en affection : il concéda la ville de Naucrate à ceux qui se fixaient en Égypte; il assignait à ceux qui venaient y négocier, des terrains, où ils pouvaient élever des autels et des temples. Tel est l'édifice appelé Hellénium, à la construction duquel contribuèrent les cités de Clazomène, de Téos, de Phocée, de Rhodes, de Cnide, d'Halicarnasse, de Phasélis et de Mitylène. L'Hellénium de Naucrate appartient à ces villes, qui seules aussi ont le droit d'établir les chefs des comptoirs en Égypte. Les autres cités grecques n'ont aucun titre à ces priviléges, à l'exception pourtant des Éginètes, des Samiens et des Milésiens, qui ont élevé trois autres temples dédiés à Jupiter, à Junon et à Apollon. Naucrate était alors le seul marché ouvert en Égypte aux étrangers. Si un vaisseau abordait une autre branche du Nil, l'équipage devait jurer qu'il y était entré sans le vouloir; et, d'ailleurs, on le forçait de prendre le canal de la bouche Canopique. Quand les vents y opposaient une résistance invincible, il fallait décharger les marchandises et les transporter à Naucrate en faisant le tour du Delta. Ces dispositions rendirent cette ville très-florissante. A l'époque où le feu prit spontanément au temple de Delphes, et où les Delphiens devaient fournir, conformément à un décret des amphictyons, le quart d'une somme de trois cents talents

pour bâtir un second temple, ils se répandirent dans toutes les villes, pour y recueillir des secours : plusieurs vinrent en Égypte, et en rapportèrent des dons considérables qu'ils tenaient de la libéralité d'Amasis et de celle des Grecs établis dans ce royaume.

Le roi se lia particulièrement d'amitié avec les Cyrénéens, et voulut prendre chez eux une épouse : ils lui donnèrent Ladice, fille de Battus, ou d'Arcésilaüs, ou de Critobule; car les traditions varient sur ce point, et l'on fait d'ailleurs un conte étrange sur les obstacles qu'éprouva le monarque en cette circonstance. Il accusa Ladice de l'avoir empoisonné ou ensorcelé. Il y allait de la vie de cette princesse, si elle eût été coupable; et elle protestait en vain de son innocence, lorsqu'enfin elle promit à Vénus (c'était sa dernière ressource) de lui consacrer une statue à Cyrène, si cette déesse daignait l'exaucer. A peine Ladice eut-elle prononcé ce vœu que tous les déplaisirs et tous les soupçons du roi se dissipèrent. La statue fut transportée à Cyrène, où elle se voyait encore au temps d'Hérodote. Ladice continua de jouir d'une grande considération dans l'un et l'autre pays, et l'on eut des égards pour elle, après l'invasion de l'Égypte par Cambyse.

De son côté, Amasis envoya à Cyrène son portrait et une statue de Minerve; à Linde, deux statues de la même déesse et une cotte d'armes merveilleusement travaillée : elle subsistait du temps de Pline, qui dit qu'elle était de lin et que chaque fil se composait de trois cent soixante-cinq brins. Le roi d'Égypte fit aussi présent à Junon Samienne, de deux statues en bois qui le représentaient lui-même, et qu'Hérodote a vues :

cette offrande était un gage des liens d'hospitalité qui unissaient Amasis à Polycrate, fils d'Æacès. Tout devait réussir à un prince si religieusement libéral; il s'empara de l'île de Chypre et la rendit tributaire. En écartant les fables introduites dans son histoire comme dans celles de ses prédécesseurs, il demeure assez probable qu'il a établi, multiplié, resserré entre les Égyptiens et les Grecs des relations commerciales qui semblaient appeler à de plus rapides progrès la civilisation de l'une et de l'autre nation. Mais le roi de Perse, Cambyse, allait bientôt asservir l'Égypte, ainsi qu'Hérodote l'exposera dans le livre troisième.

Vous avez pu, Messieurs, distinguer, dans le second, quatre espèces de détails. Il y en a d'abord de géographiques ou topographiques. Ceux-là fixent l'attention par leur objet, et ils la méritent par leur caractère, car ils sont en général aussi vrais et utiles que variés et pittoresques. Il ne manque même presque rien à leur exactitude, quand Hérodote a vu de ses yeux et observé immédiatement les lieux qu'il décrit. L'équité veut d'ailleurs qu'en jugeant ces descriptions on tienne compte des changements que ces lieux ont éprouvés depuis vingt-trois siècles. De toutes les notes qu'on a faites sur la géographie d'Hérodote, en ce qui concerne l'Égypte et le reste de l'Afrique, les plus instructives sont celles qui remplissent les onze dernières sections de l'ouvrage du major Rennell. On y voit qu'à l'exception des sources du Nil et de quelques autres localités, que tous les anciens ont mal connues et qu'aujourd'hui encore nous parvenons difficilement à bien connaître, Hérodote, en décrivant pour la première fois les contrées égyp-

tiennes, les phénomènes naturels et les monuments artificiels qui s'y rencontrent, en avait donné les idées les plus justes qu'il fût alors possible d'acquérir.

« Une seconde espèce de notions, très-précieuse aussi dans ce livre, est celle qui a pour objet les coutumes, les institutions, les opinions et pratiques religieuses, les origines mythologiques. Ce qu'en raconte l'historien sur la foi d'autrui n'est pas toujours certain ; ses propres observations sont celles d'un esprit attentif et pénétrant. Hésiode et Homère avaient transporté, au sein de la Grèce, le berceau des divinités, et ce système devait plaire à la vanité nationale des Grecs : Hérodote osa leur montrer que leurs dieux, leurs oracles, leurs mystères, étaient empruntés de ceux des Égyptiens. De savoir si ceux-ci ne les tenaient pas de quelque autre peuple, c'est une question plus difficile; mais l'un des grands faits qu'il importe de reconnaître, dans l'étude de la mythologie, est que l'histoire poétique des Grecs n'est, le plus souvent, qu'une contre-épreuve de celle de l'Égypte. Hérodote n'a rien négligé pour jeter ce trait de lumière dans le tableau de l'antiquité. Nous avons à regretter seulement que des motifs qu'il n'expose point, lui aient commandé tant de réserve et de réticences.

Son second livre contient, en troisième lieu, un système chronologique; et, comme en une telle matière, il ne pouvait recueillir que des traditions, nous ne devions pas nous attendre à des résultats sûrs et précis. Cependant il fait encore, entre ces traditions, le meilleur choix peut-être qu'il y eût à faire. Il existe trois principaux systèmes de chronologie égyptienne, celui d'Hérodote, celui de Diodore de Sicile, et celui que les

chronographes ecclésiastiques et quelques auteurs modernes ont puisé dans des fragments de Manéthon, dans la table des rois d'Égypte rédigée par Ératosthène, et en d'autres débris de livres aujourd'hui perdus. Les deux premiers systèmes, quoique les plus simples, se sous-divisent encore par les différentes interprétations qu'on donne aux textes d'Hérodote et de Diodore. Mais le troisième, qui ne repose point sur une base unique, se diversifia bien davantage. De là tant de catalogues de rois, tant de corps d'annales égyptiennes, qui diffèrent plus ou moins essentiellement. Aussi les auteurs anglais de l'*Histoire universelle* et Volney lui-même, malgré sa confiance dans Hérodote, ont-ils cru impossible de fixer aucune date, aucune époque, aucune succession avant le règne de Psammitichus. Pour ne parler en ce moment que du système d'Hérodote, le meilleur moyen de s'en former une idée est de prendre pour point fixe la dernière année du règne d'Amasis, 526 avant notre ère, et de remonter de là aux rois précédents. Le nombre d'années qu'Hérodote assigne aux règnes d'Apriès, de Psammis, de Nécos et de Psammitichus, fait tomber l'avénement de celui-ci et la fin de la dodécarchie vers l'an 671. Mais l'historien nous dit que Psammitichus avait vécu sous le roi éthiopien Sabacos, ce qui rend fort difficile la chronologie des règnes intermédiaires des douze rois et de Séthon. Car il n'y a pas, dans cette dodécarchie et ce règne de Séthon, de quoi rejoindre l'invasion éthiopienne, qui interrompit, vers l'an 1000 ou 950, le règne d'Anysis : l'intervalle est de trois siècles. Avant Anysis régnait Asychis, et, antérieurement, Mycérinus, neveu de Chéphren et fils de Chéops, ses prédécesseurs. Ces trois princes, constructeurs des trois grandes

pyramides, ont régné en tout cent vingt-six ans, savoir, Mycérinus vingt, Chéphren cinquante-six et Chéops cinquante. Il y a là une difficulté, que je vous ai fait observer dans notre dernière séance, et qu'à mon avis, les chronologistes n'ont point assez remarquée. Il est étonnant que Chéphren ait encore cinquante-six ans à vivre après en avoir vécu cinquante sous son frère. Mais enfin, à s'en tenir aux récits et aux calculs d'Hérodote, ces trois pyramides seraient du douzième et du onzième siècle avant l'ère chrétienne. De Chéops nous remontons à Rhampsinite et à Protée, contemporain de la guerre de Troie, vers 1184. Phéron, qui précède, a succédé à Sésostris, qui ne s'élève ainsi qu'au treizième siècle ou à la fin du quatorzième. Son prédécesseur, Mœris, touche à celle du quinzième, selon Hérodote. Ce Mœris est le dernier de trois cent trente rois, dont la liste s'ouvre par le nom de Ménès; et, selon le calcul de générations qu'établit l'historien, Ménès serait monté sur le trône vers l'an 12300. Toutefois ce ne serait point encore là le commencement des annales égyptiennes, puisqu'auparavant, trois séries de dieux ou de grands prêtres auraient successivement occupé le trône. Tel est, Messieurs, relativement à l'Égypte, le système chronologique d'Hérodote. On le modifie, en ce qui précède Psammitichus, par des emprunts faits aux deux autres systèmes, et surtout par l'idée de deux ou de plusieurs dynasties parallèles, qui, de Ménès à Sésostris, auraient régné, l'une à Thèbes, l'une à Memphis, quelques autres peut-être ailleurs. Au moyen de cette hypothèse, on rabaisse Ménès au vingt-quatrième, vingt-troisième, ou vingt-deuxième siècle, c'est-à-dire à une époque voisine de celle que

nous assignons au déluge; et l'on relègue d'ailleurs au nombre des fables ce que les prêtres égyptiens racontaient des trois dynasties divines.

Le quatrième et dernier genre de notions répandues dans le second livre d'Hérodote, consiste en récits proprement dits, particuliers, individuels. C'est la partie la moins solide et la moins précieuse; car, si nous exceptons, d'un côté les circonstances purement naturelles, telles que les morts et les naissances, quand elles n'ont rien de merveilleux, de l'autre des entreprises et des travaux attestés par des monuments qui subsistent encore, le surplus des actions et des aventures racontées dans ce livre n'est qu'un amas de fictions indignes d'examen. Le talent de l'historien les embellit : Hérodote a surtout l'art de les entremêler ou plutôt de les enchaîner étroitement aux trois autres espèces d'articles que je viens d'en distinguer. Toutes ces matières concourent à l'unité de sa composition. S'il rejetait toutes les traditions fabuleuses, il lui resterait trop souvent à dire: Croira qui voudra; mais il importe de savoir qu'il a cru tant de merveilles, et qu'avant que l'histoire fût née, de pareils contes en tenaient lieu.

Nous emploierons la prochaine séance à recueillir ce que Diodore de Sicile a écrit sur l'Égypte.

QUATORZIÈME LEÇON.

SUITE DE L'EXAMEN DU SECOND LIVRE. — RAPPROCHEMENT DE L'HISTOIRE DES ANCIENS ROIS D'ÉGYPTE, TELLE QU'ELLE EST RACONTÉE PAR DIODORE DE SICILE ET DE LA MÊME HISTOIRE CONTENUE DANS HÉRODOTE.

Messieurs, le second livre d'Hérodote vous a offert un tableau de l'histoire de l'Égypte depuis l'âge le plus lointain jusqu'aux dernières années du règne d'Amasis, qui mourut l'an 526 avant notre ère. Vous n'avez guère aperçu, dans ces récits, que des traditions fabuleuses; la chronologie même en est le plus souvent chimérique ou inexacte; et, si l'historien n'y avait entre-mêlé des descriptions instructives, et de curieux détails sur les mœurs, les lois, les institutions religieuses et civiles, il y aurait eu peu de notions utiles à recueillir dans ce livre. Il nous était cependant indispensable de prendre connaissance même des fictions qu'il renferme, puisqu'elles font partie de ce qu'on est convenu d'appeler histoire ancienne et qu'il vaut encore mieux les lire dans le plus antique ouvrage qui nous les expose que dans les compilations secondaires où elles ont été reproduites et diversement altérées. Après Hérodote, l'écrivain grec qui a parlé le plus au long de l'Égypte est Diodore de Sicile; c'est la principale matière de son livre premier. Je vais, Messieurs, rapprocher ses narrations de celles que vous avez entendues dans nos trois dernières séances. Nous acquerrons ainsi

une idée plus complète de l'état où l'antiquité nous a laissé cette partie d'annales. Mais, comme nous avons principalement pour but de remarquer les variantes, les aspects divers des mêmes faits ou séries de faits, vous prévoyez que cette seconde étude pourra être plus rapide que la première n'a dû l'être, parce que les deux historiens ayant travaillé sur un fonds commun, plusieurs articles se reproduiront, qui nous sont déjà connus, et qui n'auront besoin que d'être sommairement rappelés.

Il sera temps, lorsque nous étudierons tout l'ensemble de l'ouvrage de Diodore, de discuter ce qui concerne sa vie et ses écrits. En ce moment, il nous suffira de savoir qu'il était né à Agyrium en Sicile, avant les exploits et la dictature de Jules César; qu'il a voyagé en Europe, en Asie et en Égypte; qu'il a fait à Rome un séjour assez long pour avoir le droit de se dire un ancien habitant de cette ville; que son grand ouvrage, qui l'a occupé trente ans, ne descend que jusqu'à l'an 60 ou 59 avant notre ère; mais qu'il a vécu probablement jusqu'au milieu du règne d'Auguste. Cet ouvrage, intitulé *Bibliothèque*, comprenait quarante livres, il n'en reste que les cinq premiers, le onzième et les neuf suivants, avec quelques fragments des autres. Dans l'ouvrage entier, tout l'espace compris entre l'origine des sociétés et l'an 60 avant J. C. était divisé en trois parties; la première jusqu'à la prise de Troie; la seconde jusqu'à la mort d'Alexandre; la troisième jusqu'à Jules César. Nous n'avons à nous occuper maintenant que de la première, et même, dans les cinq livres qu'elle embrasse, que du premier qui est consacré à l'Égypte.

Je ne m'arrêterai point à la préface, quoiqu'elle con-

tienne un éloge de l'histoire fort supérieur à presque tout ce qu'on a écrit sur le même sujet. Mais, en traçant le plan général de ses quarante livres, et en les partageant, comme nous venons de le dire, en trois grandes sections, Diodore nous prévient qu'il n'emploiera aucune chronologie à l'égard des temps qui ont précédé la guerre de Troie, parce qu'aucun monument n'y peut aider à distribuer les faits par années. Toutefois il ajoute que, d'après l'autorité d'Apollodore, il comptera quatre-vingts ans de la prise d'Ilion au retour des Héraclides, de là trois cent vingt-huit jusqu'à la première olympiade, ensuite sept cent trente jusqu'à la guerre des Gaules, dont le commencement tombera en la première année de l'olympiade cent quatre-vingtième, Hérode étant archonte d'Athènes. Ainsi, après la guerre de Troie, il fera l'histoire de onze cent trente-huit années. Les chronologistes ont relevé ici plusieurs erreurs. La guerre des Gaules a commencé, non en la première, mais en la troisième année de la cent quatre-vingtième olympiade, année 59 à 58 avant notre ère. D'ailleurs, compter sept cent trente ans de l'ouverture des olympiades jusqu'au commencement de la cent quatre-vingtième est un calcul évidemment faux, puisque quatre fois cent soixante-dix-neuf ne font pas sept cent trente, mais seulement sept cent seize. La méprise est si grossière qu'on l'attribue aux copistes. Quant aux trois cent vingt-huit ans qui remontent de la première olympiade au retour des Héraclides, cette hypothèse en vaut bien une autre, et a été, à un an près, adoptée par Pétau. Placée quatre-vingts ans avant ce retour des Héraclides, la prise de Troie tomberait sur l'an 1184 ou 1184 avant l'ère chrétienne,

et c'est encore le système qui nous a paru le plus probable, lorsque nous examinions ces questions. En ce point, Hérodote et Diodore s'accordent; seulement il ne resterait plus, entre cette catastrophe et le commencement de la guerre des Gaules, qu'environ onze cent vingt-quatre ans, et non onze cent trente-huit, comme le texte de Diodore l'énonce. Mais la différence n'est pas très-grande, et, si l'on rejette sur les copistes le calcul matériellement erroné qui fait quatre fois cent soixante et dix-neuf égal à sept cent trente, au lieu de sept cent seize, les notions chronologiques que présente ici Diodore de Sicile, approcheront infiniment de l'exactitude.

Nous serions arrêtés par des difficultés bien plus sérieuses, s'il nous fallait discuter tout ce que Diodore, entrant en matière, nous dit de l'éternité du monde; de la vie des premiers hommes; de l'antiquité des Égyptiens, supérieure, suivant lui, à celle de tout autre peuple; de leurs opinions sur le soleil et la lune; de la transformation des astres et des éléments en divinités. Il a soin de nous avertir que toutes ces origines se donnent pour plus anciennes que l'invention des arts auxquels seuls il appartenait d'en transmettre les souvenirs, plus anciennes surtout que l'histoire, le dernier des genres d'écrire qu'on se soit avisé de cultiver. Par cette réflexion judicieuse, il signale, il prévient les dangers des traditions qu'il va recueillir, et dans lesquelles nous devons chercher, non pas assurément l'histoire des choses, mais celle des opinions humaines. Les uns disaient donc que le monde était éternel, et qu'il n'y avait pas eu de premier homme; les autres tiraient du chaos, l'univers, et de la combinaison des

éléments, les animaux et le genre humain. Anaxagore avait enseigné ce second système à Euripide, qui, dans une tragédie que nous n'avons plus, l'exposait en des vers que Diodore cite, et que Terrasson a traduits ainsi :

Tout était confondu; mais le seul mouvement,
Ayant du noir chaos tiré chaque élément,
Tout prit forme; et bientôt la nature féconde
Peupla d'êtres vivants le Ciel, la Terre et l'Onde,
Fit sortir de son sein ses ornements divers
Et donna l'homme enfin pour maître à l'univers.

Les hommes cependant, ces maîtres du monde, ces rois de l'univers, n'étaient que des animaux sauvages, proférant des cris inarticulés, broutant l'herbe des champs incultes, et incapables de se défendre contre des bêtes plus féroces qu'eux-mêmes. Il leur fallut beaucoup de temps pour apprendre à faire du feu, à conserver des fruits, à construire des cabanes et à exprimer leurs grossières idées par une sorte de langage. Mais enfin leurs besoins, leurs passions et les premiers essais de leurs arts amenèrent l'état social. Si vous demandez en quel pays a commencé ainsi le genre humain, on vous répondra que c'est indubitablement dans la fertile Égypte, la seule terre qui d'elle-même produit encore, vous dira-t-on, quelques animaux. N'y voit-on pas des rats sortir du sol, et présenter en dehors la moitié de leur corps toute formée déjà, tandis que l'autre conserve en dedans la nature du limon où elle est engagée? Survint le déluge de Deucalion; et, de deux choses l'une : ou bien quelques êtres vivants y échappèrent, et l'Égypte seule a pu leur servir d'asile, parce que, mieux exposée aux rayons du soleil, elle est plus à l'abri des pluies inondantes, ou bien le déluge avait tout anéanti,

et, en ce cas, la nature n'a pu se renouveler qu'en la contrée que le Nil et le soleil fécondent. Ce soleil, qui donnait et rendait la vie, a dû recevoir les premiers hommages des mortels. Ils l'appelèrent Osiris, mot qui signifiait plusieurs yeux : πολυόφθαλμον. La lune, le second des astres, fut la seconde divinité, on la nomma Isis, c'est-à-dire antique et éternelle : ἀπὸ τῆς ἀϊδίου καὶ παλαιᾶς γενέσεος. Osiris et Isis gouvernent le monde et le temps; ils entretiennent la succession des trois saisons, le printemps, l'été et l'hiver; dans cette antiquité, on ne connaissait pas l'automne. D'Osiris procèdent le feu et le πνεῦμα, l'*esprit;* d'Isis, la terre et l'eau; de l'un et de l'autre, l'air; et les combinaisons de ces cinq éléments forment le système entier du monde. L'esprit a été appelé Jupiter; le feu, Vulcain; l'eau, Océan; la terre, Déméter ou, comme ont dit les Grecs, Ghèmèter, γῆν μητέρα (*terram matrem*). L'air est Minerve, fille de πνεῦμα ou de Jupiter, et vierge incorruptible. On la nomme aussi Tritogénie, à cause de ses trois températures ou saisons; et Glaucôpis, non parce qu'elle a les yeux bleus, mais parce que l'air est de cette couleur. Diodore affecte ici de contredire les Grecs qui donnaient des yeux bleus à Minerve, ainsi que Pausanias l'a dit depuis d'une ancienne statue de cette déesse : ἄγαλμα τῆς Αθηνᾶς γλαυκοὺς ἔχον τοὺς ὀφθαλμούς. Mais il n'en est pas moins à craindre que la théogonie que Diodore attribue aux Égyptiens ne soit en grande partie empruntée des Grecs. Il continue en plaçant, après les sept dieux célestes, les dieux terrestres ou mortels. Ceux-ci sont d'antiques rois de l'Égypte; mais ils se divisent en deux ordres, selon qu'ils ont pris les noms des dieux célestes, ou porté

des noms particuliers. Qu'il y ait eu un roi Hélios ou Soleil qui a régné avant tous les autres, c'est l'opinion commune; toutefois plusieurs prêtres revendiquent cet honneur pour le roi Vulcain, l'inventeur du feu. A ce Vulcain succéda Saturne, qui, ayant épousé sa sœur Rhéa, en eut deux enfants, savoir, un Osiris et une Isis, ou bien Jupiter et Junon, desquels naquirent, durant les cinq jours épagomènes, cinq divinités portant les noms d'Osiris et d'Isis encore, de Typhon, d'Apollon et de Vénus. Ces généalogies commencent à s'obscurcir par l'application des mêmes noms à divers personnages successifs : mais presque toutes les histoires présentent le même phénomène : les noms des dieux y passent aux princes ou héros, et se répètent plusieurs fois dans le cours des générations. L'Osiris, fils de Jupiter et de Junon, l'Osiris que nous pourrions qualifier troisième du nom, eut aussi celui de Bacchus; et Isis III, sa sœur, celui de Cérès. Ils enseignèrent ou encouragèrent l'agriculture. Cérès publia des lois et fut surnommée Thesmophore : Bacchus est l'un des personnages auxquels on attribue la fondation de Thèbes aux cent portes, ville consacrée selon les uns à Junon, selon les autres à Jupiter, et, dans ce second système, appelée Diospolis. Ce même Osiris-Bacchus ayant été élevé à Nysa, ville d'Arabie, on forma pour lui, du mot Nysa et du mot Dios, le nom de Dionysus, ou Dionysius dont nous avons fait Denys. La vigne était née dans le territoire de Nysa; il trouva le secret de la cultiver et inventa le vin. Comme il aimait et recherchait les talents, il distingua, parmi ses sujets, un fort habile homme nommé Hermès ou Mercure, à qui l'on dut la grammaire, la rhétorique, l'astronomie, la

musique, les exercices gymnastiques et la théurgie ou la science des œuvres sacrées. Hermès fit la première lyre, et la composa de trois cordes, parce qu'il y avait trois saisons : la corde grave correspondait à l'hiver, la moyenne au printemps et l'aiguë à l'été. Il devint le ministre d'Osiris, qui, se confiant à ses soins, à ceux de la reine Isis, à la fidélité des gouverneurs de provinces, Busiris, Antée, Prométhée, se mit à conquérir les pays voisins, se faisant suivre, apparemment pour réparer ses ravages, de deux agriculteurs très-experts, Maron et Triptolème. Osiris voulut être accompagné aussi de son frère Apollon, chef d'une troupe de neuf musiciennes. En traversant l'Éthiopie, on rencontra des satyres, qui excellaient dans l'art de la danse, et que, par cette raison, le roi retint à sa suite. Mais ce fut en ce temps-là que le Nil rompit ses digues et submergea l'Égypte ancienne, particulièrement la province que gouvernait Prométhée. Cet intendant se serait tué de désespoir, si Hercule, par un effort plus qu'humain, n'avait forcé le fleuve de rentrer dans son lit. Voilà pourquoi, selon Diodore, on dit qu'Hercule a tué l'aigle qui rongeait le cœur de Prométhée; car le Nil, à cause de son impétuosité, venait d'être appelé Aigle. Hercule ne se présente ici que d'une manière incidente; l'historien se réserve de parler ailleurs plus au long de ce héros : maintenant il achève le récit des exploits d'Osiris et s'applique spécialement à peindre ses bienfaits. Tibulle a célébré aussi les progrès que ce roi fit faire aux arts agricoles :

Primus aratra manu sollerti fecit Osiris,
Et teneram ferro sollicitavit humum.
Primus inexpertæ commisit semina terræ,

Pomaque non notis legit ab arboribus.
Hic docuit teneram palis adjungere vitem ;
Hic viridem dura cædere falce comam.

Père d'Horus, Osiris avait deux autres fils, Anubis et Macédon, qui l'accompagnèrent dans ses expéditions; Anubis, revêtu d'une peau de chien, Macédon d'une peau de loup. On remarquait auprès d'eux le vénérable Pan, dont la statue se voit dans tous les temples égyptiens, et auquel est dédiée la ville de Chemmis ou Chemmo dans la Thébaïde. Osiris périt, et les prêtres cachèrent longtemps sa mort. Il avait été tué, dit-on, par son frère Typhon; et son corps, coupé en vingt-six morceaux, avait été partagé entre les vingt-six complices de cet attentat. Isis, épouse et sœur d'Osiris, aidée de leur fils Horus, vainquit Typhon, le fit périr et monta sur le trône. Elle institua, en l'honneur de son mari, un culte solennel; et, pour soutenir à jamais le zèle des prêtres qu'elle en avait chargés, elle leur donna e tiers du territoire égyptien. Osiris fut proclamé ieu : chaque collége sacerdotal se vanta de posséder on corps, et nourrit, en mémoire de lui, un animal acré, à la mort duquel on renouvelait, avec magnifi-ence, les funérailles du héros. Les taureaux sacrés, t surtout les deux qui s'appellent Apis et Mnévis, sont articulièrement vénérés en Égypte. Cependant Isis ourut, fut ensevelie à Memphis, et obtint à son tour s honneurs divins. On compte, depuis son règne jus-u'à celui d'Alexandre le Grand, dix mille ans, et quel-uefois vingt-trois mille. Diodore a renoncé fort sage-ent à tout système de chronologie pour des histoires lointaines; mais il s'arrête à réfuter quelques opi-ons grecques sur les héros; et, pour en montrer l'o-

rigine, il dit comment Cadmus, né à Thèbes d'Égypte, vint s'établir en Grèce et fonda Thèbes de Béotie. Sa fille Sémélé devint enceinte; et le septième mois, elle mit au monde un enfant qui ressemblait aux images d'Osiris. Le souvenir de ces aventures se perpétua dans la famille de Cadmus : ses descendants en instruisirent Orphée, qui, pour leur complaire, imagina le conte qui fait naître Osiris ou Bacchus de Jupiter et de Sémélé. Orphée arrangea d'autant mieux cette fable qu'il avait voyagé en Égypte et avait été initié aux mystères d'Osiris. L'Hercule grec, le fils d'Alcmène, n'a vécu que peu avant la guerre de Troie; il n'y a pas encore mille deux cents ans, ajoute Diodore. Qu'ont fait les poëtes grecs? Ils ont attribué à ce prétendu Hercule, dont le véritable nom est Alcée, les exploits de l'Hercule égyptien, de celui qui défendait les dieux contre les géants, il y a dix mille ans au moins, dit encore l'historien. Ils ont altéré de même l'histoire d'Isis par la fable d'Io changée en vache. Du reste, Diodore a la bonne foi d'avouer qu'il reste beaucoup d'obscurités et de lacunes dans toutes ces légendes divines, particulièrement dans celle de Sérapis. Il accuse les Égyptiens eux-mêmes de les avoir surchargées de fables. Ils disent, par exemple, qu'Isis était très-habile en médecine, qu'aujourd'hui encore elle apparaît en songe aux malades qui implorent ses secours; qu'elle avait composé un breuvage d'immortalité; qu'elle ressuscita son fils Horus que les Titans avaient tué. C'est parce qu'elle a eu le courage de venger la mort de son époux et la sagesse de rester veuve, c'est parce qu'elle a régné avec infiniment de prudence et d'équité, que la coutume a prévalu en Égypte de révérer les reines encore plus

que les rois. Dans les contrats de mariage des particuliers, c'est le mari qui promet soumission et obéissance à sa femme. Horus est, selon Diodore, le dernier des rois divins de l'Égypte. Quant à la durée de trois cents ou de mille deux cents ans qu'on donne à chacun de ces antiques règnes, l'historien incline à penser, avec certains chronologistes, que ces années-là ne sont que des saisons dans le calcul de trois cents, que des lunaisons dans celui de mille deux cents; de telle sorte que chaque règne ne serait que d'environ un siècle. Mais il est encore plus sûr de ne point chercher à éclaircir cette chronologie.

A Nisa en Arabie, sont deux colonnes portant ces deux inscriptions : l'une : « J'ai pour père le plus jeune « de tous les dieux; je suis le fils aîné de Saturne, formé « de son plus pur sang et frère du jour. Je suis le roi « Osiris, qui, suivi d'une armée nombreuse, ai parcouru « la terre entière, depuis les sables inhabités de l'Inde « jusqu'aux glaces de l'ourse, et depuis les sources de « l'Ister (du Danube) jusqu'aux rivages de l'océan; et « j'ai porté en tous lieux mes découvertes et mes bien- « faits; » l'autre : « Je suis Isis, reine de tout ce pays : « j'ai été instruite par Mercure; nul ne peut abolir « mes lois. Je suis la fille aînée de Saturne, le plus « jeune des dieux. Je suis sœur et femme du roi Osi- « ris; je suis mère du roi Horus; je me lève avec l'é- « toile de la Canicule; c'est moi qui ai bâti la ville de « Bubaste. Réjouis-toi, Égypte qui m'as nourrie. » Ces deux inscriptions offrent une sorte de résumé de l'histoire d'Osiris et d'Isis, histoire sur laquelle Hérodote ne nous avait point offert autant de détails que nous venons d'en trouver dans Diodore.

Ce dernier nous apprend ensuite que les Égyptiens se glorifiaient d'avoir envoyé des colonies par toute la terre; celles de Bélus à Babylone, de Danaüs à Argos, de Cadmus à Thèbes en Béotie. Astre, premier nom d'Athènes, est celui d'une ville d'Égypte. Cécrops n'est point nommé ici, mais c'est probablement une omission des copistes, ainsi que le soupçonnent Marsham, Paulmier de Grentemesnil et Wesseling. D'autres chefs, partis des bords du Nil, conduisirent des colons dans la Colchide et en Judée, entre l'Arabie et la Syrie. De là vient, chez ces peuples, la circoncision, coutume originairement égyptienne. Hérodote et Strabon disent aussi que cette pratique a passé des Égyptiens aux Hébreux. Mais Josèphe et quelques autres écrivains soutiennent le contraire; et, en conséquence, on a voulu substituer dans ce texte de Diodore le mot Ἰσοῤῥαίων à Ἰουδαίων, correction inadmissible que les éditeurs de Diodore, depuis Rhodoman jusqu'à Wesseling, ont repoussée: ils ont maintenu Ἰουδαίων comme la seule leçon raisonnable et intelligible; les manuscrits la donnent, et Ἰσοῤῥαίων ne s'y lit jamais qu'ajouté après coup sur les marges.

Suit une description géographique, dont nous pourrions ne pas tenir compte, parce qu'elle est moins exacte et moins intéressante que celle qu'Hérodote nous a présentée. Le seul article à remarquer dans la description de Diodore concerne la plaine marécageuse qu'on a qualifiée *Barathrum*, gouffre, abîme. Ce marais, situé entre la Célé-Syrie et l'Égypte, s'appelle proprement Serbonnis : il est long de deux cents stades (huit à neuf lieues), étroit partout, et d'une effrayante profondeur. C'est une bande d'eau entre deux rivages

sablonneux. Les vents couvrent cette eau de sable, et empêchent ainsi de la distinguer de la terre ferme; des armées s'y sont englouties. Le sable, accumulé sur cette eau bourbeuse, semble d'abord soutenir les passants : peu à peu il s'enfonce sous leurs pieds, et ils se voient engagés dans un limon, qui n'est ni assez solide pour qu'on y marche, ni assez liquide pour qu'on y nage. Avant de rechercher les causes des débordements du Nil, Diodore déclare qu'Hellanicus, Cadmus (de Milet), Hécatée, et en général tous les anciens, n'ont débité que des absurdités sur cette matière, et qu'Hérodote, quoique si savant, ne l'a guère mieux comprise que les autres. Vous avez entendu Hérodote réfuter trois conjectures, dont l'une attribue ce phénomène aux vents étésiens, l'autre à l'océan, la troisième à la fonte des neiges, et préférer celle qui consiste à dire que le soleil est détourné de sa route par la rigueur des froids; qu'en été, il parcourt la région céleste qui correspond à la Libye supérieure, et que c'est pour cela que le Nil déborde, explication qui assurément ne vaut pas mieux que les précédentes. Diodore poursuit en observant que Thucydide et Xénophon, estimés sages entre les historiens, se sont abstenus de parler de l'Égypte : la remarque est singulière, surtout à l'égard de Thucydide, à qui son sujet ne fournissait aucune occasion ni même aucun prétexte de s'engager dans ces questions. Ce qu'en ont dit Éphore et Théopompe est écarté par Diodore, comme n'étant fondé sur aucune observation immédiate : avant Ptolémée Philadelphe, il avait été presque impossible à des Grecs de bien visiter l'Égypte; Hérodote lui-même y avait dû rencontrer beaucoup d'obstacles. Diodore croit avoir

été plus heureux : il se flatte d'avoir reconnu la vérité de l'opinion d'Agatarchides sur la crue du Nil. Comme il pleut continuellement sur les montagnes d'Éthiopie depuis le solstice d'hiver jusqu'à l'équinoxe d'automne, le fleuve doit s'enfler dans l'intervalle par le concours des torrents, de même qu'il doit rentrer dans son lit en hiver quand il ne tire plus ses eaux que de ses sources. Ce n'est point sans raison que Diodore préfère cette conjecture, non-seulement aux quatre que je viens de rappeler, mais à quelques autres qu'il expose également, par exemple à celle d'Œnopide, qui s'en prenait à la chaleur souterraine, forte en une saison et absorbant plus d'eau, faible en une autre et ne diminuant plus l'abondance du fleuve. Éphore disait : « L'Égypte « est une terre amassée par le Nil, terre spongieuse, qui « contient beaucoup d'eau : en hiver cette eau demeure « enfermée par le resserrement des fentes; elle en sort « en été par une espèce de sueur. » L'explication proposée par les philosophes de Memphis était peut-être la plus étrange de toutes : la terre, disaient-ils, est divisée en trois zones; la septentrionale (que nous habitons), l'intermédiaire ou torride, et la méridionale, tempérée comme la nôtre, et soumise aux mêmes vicissitudes de saisons, mais en sens inverse. Le Nil a sa source dans cette troisième zone, où l'hiver règne tandis que nous avons l'été; ce sont les pluies de cet hiver méridional qui grossissent le Nil et le font déborder chez nous. Diodore, en combattant ce système, n'est pas heureux dans le choix de l'argument qu'il y oppose : « Vous voyez bien, dit-il, que, la terre étant ronde, le « fleuve aurait à monter pour arriver de cette zone in« térieure à l'équinoxiale, ce qui serait contraire à la

«loi de l'écoulement des eaux.» Voilà, selon notre auteur, une réfutation péremptoire. Il suppose qu'il faut monter, pour gagner l'équateur, et qu'en conséquence, dans l'hémisphère inférieur, tous les fleuves doivent se diriger du nord au sud, comme du sud au nord dans l'hémisphère supérieur. Vous reconnaîtrez là, Messieurs, une preuve de l'extrême imperfection des connaissances physiques des anciens. Sénèque, moins d'un siècle après Diodore, a, comme je l'ai déjà dit, traité cette même question des débordements du Nil, au quatrième livre de ses *Questions naturelles,* et n'y a pas jeté beaucoup plus de lumière, quoiqu'en réfutant mieux les différentes explications jusqu'alors hasardées.

Diodore de Sicile, considérant l'étendue que prenait son premier livre, l'a divisé lui-même en deux parties : la première, dit-il, contient, après une préface générale, l'exposé des systèmes relatifs à la formation de l'univers; il a fallu ensuite parler des dieux de l'Égypte et marquer l'origine du culte qu'on leur rend, de là passer à la description de cette contrée, rapporter ce que les historiens et les philosophes ont dit de curieux sur le Nil, y joindre les objections à faire contre leurs opinions diverses. Maintenant, dans la seconde partie de ce livre, il va raconter les actions des premiers rois terrestres de l'Égypte, en retraçant d'ailleurs les anciennes coutumes de ce pays. D'abord on n'y vivait que d'herbes, on mangeait les racines qui croissaient dans les marais, et l'on semblait préférer l'agrostis comme devant engraisser les troupeaux et suffire à la nourriture de l'homme. Encore aujourd'hui, ajoute l'historien, les Égyptiens, en mémoire de l'utilité que leurs pères ont tirée de cette plante, en portent des par-

celles dans leurs mains, quand ils vont prier les dieux dans les temples. Persuadés que l'homme est un produit du limon des marais et que c'est pour cela qu'il a la peau lisse, ils disaient que les aliments humides lui conviennent mieux que les secs. Cependant, après avoir vécu d'agrostis, on a mangé des poissons; le fleuve en fournissait en abondance. Peu à peu on en est venu à se nourrir de la chair des bestiaux, dont les peaux servaient de vêtements. On se construisit des maisons de roseaux entrelacés; les bergers n'en ont point encore d'autres. Le dernier progrès qui remonte pourtant à Isis ou à Ménès a été de manger des fruits, et surtout du lotos, dont on a fait du pain.

Ce Ménès, successeur des dieux sur le trône, a inventé les lits, les tables, les étoffes précieuses. Ses descendants, au nombre de cinquante-deux, ont régné en tout quatorze cents ans ou même plus, et il ne s'est passé rien de remarquable durant ces quatorze siècles. Cette dynastie n'est donc pas très-bien connue, non plus que la suivante, où pourtant l'on distingue, pour huitième roi, un Busiris qu'il ne faut pas confondre avec celui qui avait été gouverneur d'une province sous Osiris-Bacchus. Thèbes dut au roi Busiris sa magnificence et sa grandeur. Il n'est aucune ville du monde qui ait reçu autant d'offrandes en or, en argent, en ivoire, en statues colossales, en obélisques d'une seule pierre. Le plus ancien de ses quatre temples a treize stades (plus d'une demi-lieue) de circuit, quarante-cinq coudées de hauteur, et des murs épais de vingt-quatre pieds. Les richesses en étaient prodigieuses avant les pillages des Perses. De quarante-sept tombeaux d'antiques rois, il n'en restait que dix-sept

après le règne d'Alexandre le Grand ; et plusieurs tombaient en ruine, lorsque Diodore les visita en la cent quatre-vingtième olympiade. Il décrit néanmoins avec un soin particulier celui d'Osyinandyas ou Osymandué, prince dont Hérodote ne nous a rien dit. On lisait sur la statue de ce monarque : « Je suis Osymandyas, roi des « rois ; si quelqu'un veut savoir qui je suis et où je re« pose, qu'il essaye de détruire l'un de mes ouvrages. » La statue de sa mère avait vingt coudées de haut, d'une seule pierre. Entre les trésors renfermés dans l'enceinte de ce monument, on trouvait une bibliothèque annoncée par l'inscription ψυχῆς ἰατρεῖον, *médecine* ou *pharmacie de l'âme*. On sait que les productions des arts égyptiens étaient le plus souvent colossales, mais les dimensions attribuées par Diodore à toutes les parties du monument d'Osymandyas, sont incroyablement exorbitantes : par exemple, une couronne d'or placée sur la tombe de ce prince a trois cent soixante-cinq coudées, autant qu'il y a de jours dans l'année. Nous aurions, Messieurs, bien d'autres détails à extraire de cette description, si on la pouvait considérer comme exacte. A la vérité, plusieurs savants ont cru reconnaître le tombeau d'Osymandyas parmi les ruines de la Thébaïde, les uns dans les palais de Louqsor, de Carnak ou de Médinet-Abou, les autres, comme MM. Jollois et de Villiers, dans le Memnonium ou palais de Memnon. Mais on a besoin de forcer le sens de presque toutes les expressions de Diodore, pour les trouver applicables à ces différents débris; et, quoiqu'on ait affirmé, dans la grande et magnifique *Description de l'Égypte*, que l'identité du tombeau d'Osymandyas et du palais de Memnon était démontrée, M. Letronne

a contesté ce résultat par des observations grammaticales et topographiques qui en font voir au moins l'extrême incertitude. Il est douteux même que Diodore ait réellement vu le tombeau qu'il décrit. Il en a fait, selon M. Hamilton, un tableau de pure imagination; il a seulement rapporté, suivant M. Letronne, ce que les prêtres lui en avaient dit, et il est vrai qu'il cite d'abord le témoignage de ces prêtres; c'est d'eux qu'il tient que le nombre des tombeaux s'élevait d'abord à quarante-sept, qu'il n'y en avait plus que dix-sept du temps de Ptolémée fils de Lagus, et que depuis il s'en était détruit plus de la moitié; mais enfin il déclare qu'il en subsistait quelques-uns encore au moment où il visitait lui-même ces lieux. Ces paroles et la construction de toutes les phrases qui suivent annoncent clairement l'intention de nous apprendre ou de nous faire croire qu'il a immédiatement observé de ses yeux ce qu'il rapporte. Le plus probable est qu'il nous rend compte à la fois et indistinctement des ruines ou vestiges que les prêtres lui montraient, et des merveilleux commentaires qu'il leur plaisait d'y joindre. Toujours pouvons-nous dire qu'il n'en résulte qu'un amas d'exagérations inadmissibles. Par exemple, l'une des inscriptions du tombeau porte à trois mille deux cents myriades de mines, ou cinq cent trente-trois mille trois cent trente-trois talents d'argent (environ trois milliards de nos francs), le revenu annuel qu'Osymandyas tirait des seules mines d'or et d'argent de son royaume. La couronne d'or, ayant trois cent soixante-cinq coudées de circonférence, n'est pas moins étonnante : car c'est bien en vain qu'on prétend que les trois cent soixante-cinq coudées ne signifient que

trois cent soixante-cinq divisions correspondant à des degrés mathématiques qui pouvaient être fort petits ; la même phrase dit que la couronne avait une coudée d'épaisseur, et, par conséquent, c'est à trois cent soixante-cinq coudées réelles et matérielles que la circonférence est évaluée; le texte ne permet pas non plus de supposer que la couronne n'était que dorée. Diodore nous la fait d'or massif; et, en multipliant par son épaisseur d'une coudée la circonférence de trois cent soixante-cinq coudées ou cinq cent quatre-vingt-deux pieds, on trouve qu'elle était du poids de deux millions deux cent mille marcs d'or, et de la valeur d'un milliard huit cent cinquante millions de nos francs. C'en est assez sur de tels contes; il faut regretter le temps employé aux discussions savantes dont ils ont été l'objet, et conclure qu'il n'est pas prudent de s'en rapporter à Diodore, même lorsqu'il fait entendre qu'il a vu ce qu'il décrit.

Les trois cent soixante-cinq coudées de cette couronne paraissant correspondre aux trois cent soixante-cinq jour de l'an, Diodore observe que les Égyptiens savaient que l'année solaire était de trois cent soixante-cinq jours un quart, mesure exacte, à quelques minutes près; qu'en conséquence leurs mois n'étaient point lunaires, mais chacun de trente jours, et que le douzième de ces mois était suivi de cinq jours complémentaires, en sorte qu'on n'avait pas besoin d'intercaler des mois et de supprimer des jours comme le pratiquaient les Grecs et les autres peuples qui divisaient le temps par lunaisons. Il eût convenu d'ajouter que l'omission du quart de jour finissait par rendre vague l'année civile, et par faire parcourir au même mois, au même

jour égyptien, toutes les saisons, dans une période de quatorze cent soixante ans tropiques.

En reprenant les annales des rois, l'historien dit qu'Uchoréus, le huitième des descendants d'Osymandyas, bâtit Memphis à la pointe du Delta, Memphis, cité superbe, qui, jusqu'au temps d'Alexandre, s'accrut et s'enrichit au détriment de Thèbes, ainsi qu'on a vu, depuis, Alexandrie s'agrandir au préjudice de Memphis même. Douze générations après Uchoréus, régna Mœris, qui a donné son nom à un lac artificiel dont la pêche produisait un revenu estimé ici, sans distinction de semestre, à un talent par jour, et affecté aux frais de la toilette de la reine. Après Mœris, l'historien franchit encore d'un seul mot, un intervalle de sept règnes pour arriver à Sésostris, qu'il annonce comme le plus célèbre des rois de cette contrée. Voulant, dit-il, restreindre ses récits aux choses les plus vraisemblables, il raconte que le père de Sésostris fit rassembler et élever en commun tous les enfants nés le même jour que ce prince, et qu'on ne leur donnait à manger que lorsqu'ils avaient couru cent quatre-vingts stades, c'est-à-dire au moins sept lieues; que, formé par cet admirable exercice, Sésostris se mit d'abord à combattre des bêtes farouches, puis subjugua les Arabes jusqu'alors indomptés, et entreprit enfin de conquérir l'univers; qu'il y procéda à la tête d'une armée de six cent mille hommes de pied, outre vingt-quatre mille chevaux et vingt-sept mille chariots de guerre; qu'il avait une flotte de quatre cents voiles, qui s'empara de toutes les côtes et de toutes les îles de la mer Érythrée jusqu'aux Indes, pendant qu'avec son armée il soumettait tout le continent de l'Asie, la Scythie entière et

l'Europe orientale. Quand il eut fini, il revint gouverner l'Égypte, y bâtit des villes, des temples, d'immenses édifices sur chacun desquels on inscrivait ces mots : « Aucun Égyptien n'a mis la main à cet ouvrage ; » parce qu'en effet on n'y avait employé que des captifs. Chaque année, les princes qu'il avait vaincus, et auxquels il avait bien voulu laisser le soin d'administrer en son nom et à son profit les royaumes ou provinces dont ses armes l'avaient rendu maître, s'étaient obligés de venir lui apporter leurs tributs à une époque déterminée. Il recevait tous ces seigneurs avec magnificence ; il les comblait d'honneurs ; mais chaque fois qu'il entrait dans la ville, ou qu'il allait au temple, il faisait dételer les quatre chevaux de son char, et les remplaçait par quatre de ces anciens monarques, seulement pour leur bien rappeler qu'ils avaient le bonheur de vivre sous sa domination suprême. Après trente-trois ans du plus glorieux règne, il perdit la vue, et, ne voulant pas survivre à cet accident, il se donna la mort. Tous ses sujets applaudirent à cet acte de courage et célébrèrent ses funérailles avec allégresse, estimant qu'une si belle vie ne pourrait être plus dignement terminée. Son fils, qui lui succéda, et qu'Hérodote appelle Phéron, est nommé Sésostris second par Diodore. Du reste, les deux historiens s'accordent à dire qu'il devint aveugle, en punition de la témérité qu'il avait eue de lancer un javelot sur les eaux du Nil, et qu'il recouvra la vue d'une manière surnaturelle, mais qui coûta la vie à un très-grand nombre de femmes. Il épousa celle à laquelle il dut sa guérison, et fit brûler toutes celles qui ne s'étaient pas trouvées dignes d'opérer ce miracle. Diodore supprime une lon-

gue suite de rois, successeurs de Sésostris II et qui n'ont rien fait, dit-il, qui mérite d'être écrit. Un Amasis enfin se distingua; il fit mourir sans forme de procès un grand nombre d'habitants et confisqua les biens de beaucoup d'autres; il régna par la terreur, jusqu'à ce qu'au milieu d'une guerre qu'il eut à soutenir contre le roi d'Éthiopie Actisanès, il se vit abandonné de ses fidèles sujets. Actisanès le détrôna et gouverna plus équitablement l'Égypte : il ne condamnait point les voleurs à mort; il leur faisait couper le nez et les reléguait dans une ville dont le nom, Rhinocolure, exprimait le châtiment qu'ils avaient subi. La mort de l'Éthiopien Actisanès rendit aux Égyptiens leur indépendance : ils élurent un roi de leur nation, Mendès, qui construisit le labyrinthe, admiré depuis et imité par Dédale. Chez Hérodote, il n'y a point d'Actisanès, point de roi Mendès, et le labyrinthe n'est construit que sous les douze rois dont l'un est Psammitichus; Protée succède immédiatement à Phéron. Mais, dans Hérodote, un interrègne de cinq générations, qu'il se contente d'indiquer sans nous en apprendre les causes ni les circonstances, sépare Mendès de Protée, contemporain de la guerre de Troie, et nommé Cétès en Égypte. C'est sous deux noms le même personnage; car ce que les Grecs racontent de Protée, qu'il prenait toutes sortes de figures, qu'il se transformait en bête, en arbre, en feu, les Égyptiens le disent de leur Cétès; et ils ajoutent qu'il avait appris la divination par le commerce qu'il entretenait avec les astrologues. Les rois de Memphis avaient coutume de porter sur la tête des branches d'arbre, ou des parfums, quelquefois du feu, ou bien certaines parties de la dépouille d'un lion, ou d'un

dragon ou d'un taureau. Il se pourrait que ces changements de parure fussent l'unique fonds des métamorphoses attribuées à l'un de ces princes.

Si Diodore suivait scrupuleusement le plan qu'il s'est tracé, il s'arrêterait ici à Protée; car il a promis de ne point dépasser la guerre de Troie dans la première des trois parties de son ouvrage. Mais entraîné par son sujet, il continue l'histoire d'Égypte jusqu'à la conquête de ce pays par Cambyse, espace d'environ six siècles et demi qu'il parcourt en moins de douze pages. Il y rencontre d'abord le fils de Protée, Remphis, prince avare, dans les coffres duquel on trouva quatre cent mille talents. C'est sans doute le Rhampsinite d'Hérodote. Après ce règne, s'écoulent deux cent dix ans, remplis par une nouvelle suite de rois fainéants, tous indignes d'être nommés, hors un seul, Niléus, qui donna son nom au fleuve, auparavant nommé, tantôt Aigle et tantôt Égyptus. Ce Niléus, inconnu à Hérodote, a pour successeurs dans Diodore, Chemmis, qui éleva la grande pyramide, et Chéphren, à qui l'on doit la seconde. Nous lisons ici, comme dans Hérodote, que Chemmis (ou Chéops) et Chéphren étaient frères, et qu'ils régnèrent, l'un cinquante ans, l'autre cinquante-six, ce qui suppose au second une vie de plus de cent six années, puisqu'il était né avant l'avénement de son frère au trône. Toutefois Diodore nous avertit que, suivant une autre tradition, Chemmis laissa l'empire, non à son frère, mais à son fils Chabruis. Cet historien ne décrit que fort sommairement les pyramides; il les place à cent vingt stades (cinq lieues) de Memphis, à quarante-cinq stades (un peu moins de deux lieues) du Nil. Il donne à la plus grande, à celle de Chemmis, six cents

pieds de hauteur, deux mille huit cents de périmètre à sa base, et mille ans d'ancienneté au temps où il écrivait, en observant que d'autres disaient trois mille quatre cents. Seize cents talents n'avaient pas suffi aux dépenses de sa construction. La seconde, celle de Chéphren, n'a que dix-neuf cents pieds de tour; et la troisième que douze cents. Celle-ci vient de Chérinus ou Mycérinus, fils de Chemmis et successeur de Chéphren. Au jugement de Diodore, les architectes et les ouvriers qui ont fait ces admirables édifices, sont infiniment plus estimables que les rois qui les ont payés: « Car, dit-il, les « travailleurs y ont laissé d'éternels monuments de leur « génie et de leur habileté; et les monarques n'y ont « contribué que par les trésors qu'ils avaient ou hérités « de leurs ancêtres ou extorqués de leurs sujets. » D'ailleurs l'historien ne dissimule pas qu'on ne s'accorde point sur l'origine des pyramides, qu'elles sont attribuées en certaines relations à des rois appelés Armæus, Ammosis et Inaron, qu'il n'a point inscrits dans ses listes. D'autres assurent que la troisième est le tombeau de la courtisane Rhodope, bâti à frais communs par tous les gouverneurs de provinces qui avaient été ses amants. A ces rois succéda Bocchoris, dont la statue était basse et la sagesse éminente.

Bien longtemps après Mycérinus, πολλοῖς δ'ὕστερον χρόνοις, le trône fut occupé et honoré par l'Éthiopien Sabacon qui par piété, et, comme dans Hérodote, en conséquence d'une apparition nocturne, abdiqua la puissance suprême. Diodore ne parle point d'Asychis, ni d'Anysis ni de Séthos; mais nous retrouvons chez lui la dodécarchie et l'avénement de Psammitichus, l'un des douze rois, qui devint l'unique, parce qu'il s'était

servi d'une coupe d'airain, c'est-à-dire de son casque, pour faire des libations. Entre Psammitichus et Apriès, Hérodote a placé Nécos et Psammis, que Diodore ne nomme point, quoiqu'il tienne compte de la durée de leurs règnes. Mais il dit qu'Apriès avait régné vingt-deux ans, avant d'être détrôné par Amasis, qui en régna cinquante-cinq, et qu'il mourut à l'époque où le roi de Perse, Cambyse, entreprenait de conquérir l'Égypte : c'était l'an 3 de la soixante-troisième olympiade (526 avant notre ère).

Par la nature des faits dont se compose l'histoire de l'ancienne Égypte, par les lacunes qu'y laisse Diodore de Sicile, par le désaccord qui existe entre ses récits et ceux d'Hérodote, vous pouvez juger, Messieurs, de l'extrême incertitude de cette partie des annales antiques. Ces deux historiens nous ont rendu néanmoins un très-grand service en recueillant ainsi les traditions qui tenaient lieu d'histoire. Il nous importe de savoir ce qu'on a cru, pour nous tenir en garde contre les fausses croyances. Diodore nous transmet ce que lui ont appris des livres que nous n'avons plus; et, si sa critique n'est pas toujours rigoureuse, il nous fournit ordinairement toutes les indications nécessaires pour que la nôtre le soit. Sous ce rapport, son premier livre, rapproché du second d'Hérodote, me paraît être d'une incontestable utilité. Pour le rendre encore plus instructif, il le termine par un exposé des lois et des mœurs de l'Égypte. Les lois avaient réglé, dit-il, tous les détails de l'administration du royaume et même de la conduite personnelle du roi. A certaines heures du jour et de la nuit, le monarque avait des devoirs à remplir. Au point du jour, il lisait lui-même toutes les

lettres et requêtes qui lui étaient adressées. Après le bain, il s'habillait en grand costume pour aller sacrifier aux dieux. Le chef des prêtres récitait des prières, où il insérait le tableau des vertus nécessaires pour bien gouverner un royaume, et quelquefois la censure des fautes que le prince régnant venait de commettre, mais en les attribuant aux flatteurs et aux conseillers pervers. Le sacrifice étant consommé, et les entrailles des victimes consultées, le lecteur des livres saints en lisait des morceaux qui offraient au roi les bons exemples qu'il avait besoin d'imiter. Toutes les heures d'audiences, de promenades, de récréations, de repas, avaient été invariablement marquées. Les chairs de veau et de canard étaient les seules viandes permises au prince, et on y joignait une mesure de vin assez modique pour le laisser fort en deçà de l'ivresse. Dans l'exercice de ses pouvoirs, il devait obéir aux lois, et motiver sur leurs dispositions toutes ses ordonnances et tous ses jugements. Ce régime était sévère; mais on s'en est parfaitement bien trouvé tant qu'on l'a suivi. L'État florissait, dit l'historien, il s'embellissait par des travaux utiles et s'agrandissait par des conquêtes. Le monarque vivait chéri, et mourait sincèrement regretté. Alors le deuil était universel. Chacun déchirait ses habits, on fermait les temples. Deux ou trois cents hommes et femmes, la tête couverte de boue, chantaient, deux fois par jour, des lamentations, où les vertus du défunt étaient célébrées. Plus de bains, ni de parfums, ni de plaisirs publics ou privés : on se contentait de la plus grossière nourriture, sans vin, sans pain de froment et sans viande. Cette abstinence durait jusqu'au jour des funérailles, cérémonie qui se cé

lébrait avec magnificence; une multitude innombrable suivait le convoi; mais, à l'entrée du tombeau, et avant d'y déposer le cercueil, on s'arrêtait pour tenir une audience solennelle, où l'on écoutait tous les éloges et toutes les plaintes, tous les panégyriques et toutes les accusations dont le feu roi pouvait sembler digne. Les jugements, pour ou contre sa mémoire, se prononçaient par des acclamations, et il est arrivé quelquefois que des princes ont été privés ainsi des honneurs de la sépulture.

Le territoire était divisé en trente-six nomes; les propriétés partagées en trois parties égales entre les prêtres, le trône et les militaires; le reste des habitants, distribué en trois classes, laboureurs, pasteurs et artisans. Chacune de ces professions se perpétuait de génération en génération dans les mêmes familles; ordre que Diodore admire, et qui, s'il existait réellement, n'attestait que la lenteur des progrès de l'industrie, que l'inactivité du commerce. Trente juges suffisaient à décider tous les procès civils et criminels : ils appliquaient les lois contenues dans huit volumes, ils jugeaient non sur des plaidoyers, mais sur des pièces écrites. Les lois pénales étaient fort sévères, et les supplices barbares, autre symptôme d'une civilisation peu avancée. En matière civile, il suffisait à celui qui n'avait pas souscrit de billet, de jurer qu'il ne devait rien, pour être à l'abri de toute poursuite. L'intérêt de l'argent emprunté avec billet était strictement réglé; le créancier, pour obtenir le paiement de cet intérêt et du capital, pouvait saisir tous les biens du débiteur; mais il n'y avait point de contrainte par corps. Les voleurs de profession étaient obligés de s'inscrire

chez leur capitaine et de lui apporter à l'instant toutes les choses par eux dérobées. Si les particuliers à qui elles appartenaient venaient, dans un délai déterminé, les réclamer, et s'ils étaient en état d'indiquer avec précision le lieu et le temps du vol, le capitaine les leur restituait, mais en retenant un quart du prix pour lui et sa troupe. La polygamie, favorable, selon Diodore, au progrès de la population, n'était interdite qu'aux prêtres, elle demeurait permise à tous les autres habitants, à la condition d'élever chaque enfant jusqu'à l'adolescence, ce qui ne coûtait pas, dit-on, plus de vingt drachmes. Les prêtres enseignaient à leurs propres fils les sciences sacrées et profanes, spécialement l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie ou l'astrologie. Les médecins étaient des officiers publics, payés par l'État, et non par les malades : ils devaient, sous peine de mort, suivre invariablement, et quoi qu'il en pût advenir, les règles de leur art établies par les anciens maîtres et consignées dans les livres saints.

La plupart des détails relatifs aux animaux sacrés sont à peu près les mêmes dans Diodore que dans Hérodote. Voici pourtant de nouvelles particularités sur le taureau Apis. Quand il est mort et solennellement enseveli, ses prêtres cherchent un veau qui lui ressemble par la forme et par la couleur. Dès qu'ils l'ont trouvé, le deuil cesse, ils mènent le nouvel Apis à Nilopolis et l'y nourrissent pendant quarante jours, durant lesquels les femmes vont le voir et lui rendre certains hommages. On l'embarque ensuite dans une gondole où il a pour lui une chambre dorée, et on le conduit à Memphis dans le temple de Vulcain. Il y est révéré comme un dieu; car on croit que l'âme d'Osi-

ris mourant passe dans un taureau nommé Apis, et que, depuis, elle est entrée dans tous les successeurs de cet animal. D'autres disent qu'Osiris ayant été tué par Typhon, Isis fit enfermer son corps dans l'image d'une génisse. Tous ces contes se rattachent à la tradition générale qui rapporte que les dieux, craignant d'être accablés par la multitude des impies, se cachèrent en Égypte sous des figures d'animaux. Malgré le culte rendu aux taureaux Apis et Mnévis, il est permis de sacrifier les taureaux de couleur rousse, parce que c'était celle de Typhon, l'assassin d'Osiris. Si les loups sont honorés, c'est non-seulement à cause de leur ressemblance avec les chiens, mais surtout parce qu'au moment où Isis et Horus se préparaient à combattre Typhon, Osiris revint des enfers sous la forme d'un loup, pour seconder son fils et sa femme. On raconte de plus qu'une armée de loups arrêta celle des Éthiopiens qui fondait sur l'Égypte et la mit en déroute près d'Éléphantine. Depuis ce temps, cette province a reçu le nom de Lycopolitaine. Jadis, quand le roi Ménès allait être dévoré par des chiens qui le poursuivaient, un crocodile se présenta soudainement à lui, le reçut sur son dos, et le transporta à travers les ondes : c'est l'un des bienfaits dont les Égyptiens se croient redevables aux crocodiles, et l'un des motifs de la vénération religieuse qu'ils ont pour cette espèce d'animaux.

En décrivant les sépultures, Diodore distingue, ainsi que l'a fait Hérodote, trois différentes manières d'embaumer les morts, avec plus ou moins de dépense. Quand un mort doit être inhumé, on annonce qu'il va passer le lac, où, en effet, on l'embarque sur une nacelle gouvernée par un pilote, ou, comme disent les Égyp-

tiens par un *Charon*; car c'est ainsi que pilote se traduit en leur langue. Les familles qui ont des tombeaux qui leur appartiennent, y déposent leurs morts dans les niches préparées à cet effet; d'autres les gardent en leurs maisons et posent les cercueils debout contre la muraille. L'historien fait observer que les Grecs ont altéré par leurs fictions ce qu'on doit croire de la récompense future des bons et de la punition des méchants : tant de fables ont rendu ridicule l'un des plus puissants motifs de bien vivre; mais, chez les Égyptiens, le discernement du vice et de la vertu n'est pas renvoyé à un tribunal invisible : chaque mort est jugé en présence de tout le peuple, et l'attente d'un jugement si redoutable soutient les vivants dans le devoir. Entre les personnes qui coopèrent à un embaumement, Diodore distingue un premier officier qu'il qualifie écrivain, et qui désigne, sur le côté gauche du mort, le morceau de chair qu'il faut couper. Vient ensuite le coupeur qui fait cet office avec une pierre d'Éthiopie, et qui aussitôt s'enfuit à toutes jambes, poursuivi par les autres, comme ayant encouru la malédiction publique, en blessant un corps semblable au sien. Restent les officiers chargés de saler : ce sont des personnes qui jouissent d'une haute considération et qui ont des relations avec les prêtres. L'un de ces officiers introduit sa main dans le cadavre ouvert et en retire tous les viscères, excepté le cœur et les reins. Un autre les lave avec du vin de palme et des liqueurs odoriférantes. On passe trente jours à oindre le corps avec de la gomme de cèdre, de la myrrhe, du cinnamome et d'autres parfums; et on ne le rend aux parents que lorsqu'il a tout à fait repris sa première forme, de telle sorte que

les poils mêmes des sourcils et des paupières sont démêlés, et que le port, l'air de visage, la physionomie sont les mêmes que pendant la vie. Vous remarquez, Messieurs, que ces détails diffèrent tant soit peu de ceux qu'Hérodote vous a offerts.

Diodore de Sicile trouve les lois égyptiennes si sages qu'il ne veut pas négliger d'en faire connaître les principaux auteurs : ce sont deux sages, Mnévès et Sasychès, et quatre rois, Sésostris, Bocchoris, Amasis et le Perse Darius. Mnévès, personnage peu renommé d'ailleurs, assurait qu'il tenait de Mercure les lois qu'il proposait : artifice pareil à ceux qu'employèrent Minos en Crète, Lycurgue à Lacédémone, Zathraustès chez les Arimaspes, Zamolxis chez les Gètes, et, poursuit Diodore, Moïse chez les Hébreux, auxquels il alléguait ses communications avec Iao. Saint Justin martyr, saint Cyrille d'Alexandrie, et, d'après eux, Huet, dans sa *Démonstration évangélique*, citent ce passage comme une preuve de la connaissance que les païens ont eue du dieu d'Israël. Du reste, l'historien profane s'exprime ici avec l'inexactitude et les préventions qu'on doit attendre d'un païen, ainsi que l'observe son traducteur, l'abbé Terrasson. Sasychès, moins connu encore que Mnévès, perfectionna, dit-on, les lois de l'Égypte, inventa la géométrie et enseigna les méthodes à suivre dans les observations astronomiques. Quant au roi Sésostris, il est fort célèbre, et ce sont surtout des lois militaires qu'on lui doit. Bocchoris en fit de relatives aux contrats et à l'exercice légitime du pouvoir : on révérait sa mémoire comme celle d'un jurisconsulte habile. Mais son règne et par conséquent sa législation ne remonteraient qu'au neuvième siècle avant notre

ère. Amasis est de quatre à cinq cents ans moins ancien encore : on lui attribue particulièrement les règles et le système de l'administration des provinces. Lié d'amitié avec Polycrate, tyran de Samos, et mécontent des vexations que celui-ci exerçait, il lui adressa des remontrances, puis une épître fort sévère. « Je renonce, « lui disait-il, à toute relation avec un prince qui abuse « de son pouvoir, et dont j'aurai à déplorer bientôt les « malheurs. » Les Grecs admirèrent la sagesse de cette lettre, et l'accomplissement de la prédiction qu'elle contenait. Mais l'Égypte elle-même était alors menacée de fort prochaines calamités qu'Amasis ne semblait pas si bien prévoir. Cambyse se disposait à la subjuguer; Cambyse, dont le fils Darius est compté par Diodore au nombre des grands législateurs de cette contrée. Les lois qu'elle reçut de Darius concernaient principalement la religion; ce prince avait eu beaucoup d'entretiens avec les prêtres, qui lui avaient enseigné leur théologie et tous les secrets contenus dans leurs livres sacrés.

L'historien finit son livre par l'énumération des Grecs illustres qui ont visité l'Égypte : Orphée, Musée, Mélampe, Dédale, Homère, Lycurgue, Solon, Pythagore. Orphée en a rapporté les orgies et l'enfer mythologique; Mélampe, les fêtes de Bacchus et la fable des Titans; Dédale, l'idée de son labyrinthe; Homère, plusieurs des fictions dont il a orné ses poëmes; Lycurgue et Solon, leurs lois; Pythagore, ses symboles, ses nombres et sa métempsycose. On dit aussi que Démocrite a passé cinq ans chez les Égyptiens, et qu'ils lui ont appris tout ce qu'il a su d'astrologie; qu'OEnopides a puisé à la même source la science du mouvement des

astres et particulièrement du soleil; qu'Eudoxe est venu cultiver près du Nil ce même genre d'études; qu'enfin les plus fameux sculpteurs grecs furent élevés en des écoles égyptiennes. Tels sont Téléclès et Théodore, qui ont fait l'Apollon Pythien qu'on voit à Samos. Téléclès en fit une moitié à Samos même, tandis que Théodore faisait l'autre à Éphèse; et ces deux moitiés s'ajustèrent si parfaitement entre elles que toute la figure parut être l'ouvrage d'une même main. Ce dernier conte a donné lieu à des observations critiques, dont les plus remarquables sont celles que Caylus a insérées dans le recueil de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Peut-être n'a-t-on pas besoin d'une si longue discussion sur un tel point; car, pour admettre ce récit, il faut supposer que les deux artistes travaillaient sur un modèle commun, sur des proportions déterminées, et qu'ils faisaient une statue dans le goût égyptien, c'est-à-dire ayant les bras collés le long du corps. Or, ces hypothèses sont dénuées de toute vraisemblance.

Voilà, Messieurs, la substance du livre de Diodore de Sicile sur l'Égypte : je n'ai supprimé que les articles exposés de la même manière par Hérodote. De ces deux auteurs, le plus ancien vous aura paru sans doute le plus instructif, le plus digne de confiance en tout ce qui tient soit à la description des lieux, soit au tableau des institutions et des mœurs. Sa chronologie, quoique défectueuse, offrirait encore un ensemble plus complet et plus cohérent. A l'égard des récits d'actions et d'aventures, ils sont, de part et d'autre, traditionnels et purement fabuleux. Alors même qu'ils se trouvent à peu près uniformes dans les deux historiens, ce qui est fort rare, la critique ne les peut admettre qu'autant

qu'ils se concilient avec le cours naturel des choses physiques et morales. En cela même, ils ne sont pas certains; car aucun témoignage proprement dit, c'est-à-dire contemporain, ne les établit; mais, par leurs caractères intrinsèques, par leurs rapports avec des monuments encore accessibles, par l'éclat, la cohérence et la continuité des traditions qui les ont répandus, ils peuvent acquérir un degré quelconque de probabilité. A les prendre tous ensemble, ils composent, dans Hérodote et dans Diodore, deux corps d'annales essentiellement distincts ou différents l'un de l'autre, depuis le roi Ménès, successeur des monarques divins, jusqu'à Amasis. Voici, en fort peu de mots, les résumés de ces deux systèmes :

Chez Hérodote, Ménès règne vers l'an 12356 avant notre ère; et ses trois cent vingt-neuf successeurs, dont on ne sait rien, dont un seul, savoir, Manéros, est nommé, remplissent un espace d'environ onze mille ans jusqu'à Mœris, qui règne vers 1424. On n'a, pour correspondre au quatorzième et au treizième siècle, que les deux noms de Sésostris et de Phéron; car Protée, qui les suit, est contemporain de la guerre de Troie, au commencement du douzième. Suivent, dans ce même douzième siècle et dans le onzième, Rhampsinite, ses deux fils Chéops et Chéphren, sous qui se construisent les deux premières grandes pyramides, et Mycérinus, fils de Chéops, qui fait bâtir la troisième. Les noms d'Asychis et d'Anysis sont les seuls qui nous soient fournis, après l'an 1050 jusqu'à l'invasion des Éthiopiens, qui place Sabacon sur le trône. Après l'abdication de ce Sabacon, Anysis reprend le pouvoir et le lègue à Séthon ou Séthos, qui n'est séparé que par un

interrègne et une dodécarchie éphémère, du règne de Psammitichus, unique roi en 671. Il y a là plus de trois cent soixante ans, pour lesquels nous n'avons que trois règnes complets, suivis de la dodécarchie; car le règne de Sabacon se confond avec celui d'Anysis qu'il vient interrompre. Mais de 671 à 526, Psammitichus, Nécos, Psammis, Apriès et Amasis, forment une suite bien cohérente et qui n'offre aucune difficulté chronologique.

Chez Diodore, Ménès remonte presque à l'an 15000 avant l'ère vulgaire, et, après Ménès, cinquante-deux rois occupent quarante siècles. Ils sont inconnus et suivis de Busiris, qui règne quarante ans, de 13478 à 13438. C'est à cet âge critique qu'appartiendrait Osymandyas dont on montrait le tombeau. Dans vingt-huit générations suivantes, Diodore ne nomme qu'Uchoræus, que Larcher place vers l'an 13000, et Mœris, qui, au lieu de descendre, comme dans Hérodote, à l'an 1424, remonterait à 12598. Le huitième roi après Mœris est le grand Sésostris, puis Sésostris II; les mêmes sans doute qu'Hérodote appelle Sésostris et Phéron, mais qui sont ici beaucoup plus antiques. Leurs successeurs n'ont rien fait pendant plus de dix mille ans. Les annales recommencent vers l'an 1422 par un Amasis ou Amosis, qui semble correspondre au Mœris d'Hérodote, et qui est suivi d'un Actisanès et d'un Mendès qu'Hérodote ne connaît point. Il nous faut franchir une anarchie de cent cinquante ans pour arriver à Cétès ou Protée, au temps de la guerre de Troie, vers 1184. Son fils Rhemnis ou Rhampsinite, qui, dans Hérodote, précède immédiatement Chéops, en est séparé chez Diodore par six rois fainéants et par

un septième, plus recommandable, nommé Niléus. A la suite de Niléus, Chemnis ou Chéops, Chéphren et Mycérinus élèvent les trois grandes pyramides, dans le cours du dixième et du neuvième siècle : ils ont pour successeur Bocchoris, dont Hérodote ne parle pas, et après lequel Diodore compte soixante-quatorze ans d'interrègne, douze années seulement du règne de l'Éthiopien Sabacon, deux ans d'anarchie et quinze de dodécarchie. Psammitichus demeure seul en possession du trône plusieurs années avant 630, et son règne est suivi, à peu près comme dans Hérodote, de ceux de Nécos, de Psammis, d'Apriès et d'Amasis.

Dans notre prochaine séance nous verrons les annales égyptiennes se disposer selon un troisième système, ou plutôt se modifier de diverses autres manières, d'après les fragments de Manéthon, d'Ératosthène, et de quelques autres anciens auteurs dont les ouvrages sont perdus.

QUINZIÈME LEÇON.

SUITE DE L'EXAMEN DU SECOND LIVRE. — RAPPROCHEMENT DE L'HISTOIRE DES ANCIENS ROIS D'ÉGYPTE, TELLE QU'ELLE EST RACONTÉE PAR MANÉTHON, ÉRATOSTHÈNE ET QUELQUES AUTRES ANCIENS AUTEURS, ET DE LA MÊME HISTOIRE CONTENUE DANS HÉRODOTE ET DIODORE DE SICILE.

Messieurs, ni la chronologie des rois égyptiens, ni leur nomenclature, ni leur histoire n'ont été dans Diodore de Sicile les mêmes que dans Hérodote, du moins jusqu'au règne de Psammitichus, ou à l'an 671 avant notre ère. J'ai à vous exposer aujourd'hui un troisième système, qui diffère essentiellement de ces deux-là, et qui d'ailleurs se sous-divise lui-même en plusieurs tableaux divers. Il n'a point, en effet, une source unique : il est puisé dans des fragments de livres perdus, dans quelques textes incohérents, mais surtout dans les débris d'une vieille chronique, d'un ouvrage de Manéthon et d'un travail d'Ératosthène.

L'ancienne chronique descendait jusque vers l'époque d'Alexandre, et l'on en conclut que le chroniqueur, dont le nom n'est pas connu, était contemporain de ce conquérant. Voici le système général qu'elle établissait, ou du moins ce que nous en apprend George le Syncelle : en l'an 340 avant l'ère chrétienne, les annales d'Égypte embrassaient déjà un espace de trente-six mille cinq cent vingt-cinq ans, divisés en trente dynasties, qui comprenaient ensemble cent treize

générations ou règnes. Cent treize multiplié par trente-trois ne donnerait que trois mille sept cent vingt-neuf, ce qui n'est guère que le dixième de trente-six mille; mais, après Vulcain, dont le règne n'est pas compté (parce qu'il paraît, est-il dit, le jour et la nuit), Jupiter a régné à lui seul trente mille ans, en sorte qu'il n'en reste plus que six mille cinq cent vingt-cinq à remplir par les générations suivantes. Saturne et après lui douze autres dieux et huit demi-dieux règnent en tout pendant quatre mille deux cent une années, et cette série divine se termine ainsi vers l'an 2671 avant notre ère. Suivent quinze générations ou dynasties dites du Cycle caniculaire et qui, par cette dénomination, sembleraient devoir durer mille quatre cent soixante et un ans; mais la Chronique ne leur en donne que quatre cent quarante-trois; et elle ouvre ainsi en 2228 la dynastie des Tanites, qu'elle compte pour la seizième. A cette dynastie, qui fournit huit règnes et qui remplit cent quatre-vingt-dix ans, succède celle des Memphites, qui n'en dure que cent trois. Nous sommes ainsi à l'année 1935 avant J. C., quand la dix-huitième dynastie, qui porte encore ce même nom de Memphites, commence pour descendre par quatorze générations jusqu'à l'an 1587. Viennent ensuite deux dynasties nommées l'une et l'autre des Diospolites : elles fournissent ensemble treize règnes, dont le dernier aboutit à l'an 1165. Les dynasties vingt et unième et vingt-deuxième sont toutes deux appelées Tanites, et ne se composent que de neuf générations qui occupent cent soixante-neuf ans et finissent en 996. Après elles, on descend, par deux règnes de Diospolites, trois de Saïtes et trois d'Éthiopiens, jusqu'à l'an 889. Là s'ouvre la

vingt-sixième dynastie, dit des Memphites, à laquelle la Chronique attribue sept générations et une durée de cent soixante-dix-sept ans. Selon ces calculs, la vingt-septième dynastie commence à l'année 712 avant notre ère. Mais cette dynastie vingt-septième est celle des Perses, qui ne remonte, comme on le sait bien, qu'à l'invasion de Cambyse, en 525 : il y a donc là, dans la Chronique, une erreur manifeste de cent quatre-vingt-sept ans. N'importe, cinq générations de rois perses durent cent vingt-quatre ans, ce qui nous fait arriver à l'année 588. La vingt-huitième dynastie est tout à fait omise par le chroniqueur ou par George le Syncelle; la vingt-neuvième ne porte aucun nom, mais elle occupe trente-neuf ans; et la trentième ou dernière, dite des Tanites, dix-huit en un seul règne. Il faut supposer que la vingt-huitième en a rempli cent quatre-vingt-onze pour que la trentième aboutisse vers l'an 340 avant notre ère. Vous observerez, Messieurs, que cette vieille chronique, ou du moins l'extrait qui nous en reste, ne donne le nom individuel d'aucun monarque égyptien; qu'elle ne distingue point par des dénominations particulières les quinze premières dynasties; qu'entre les suivantes, il y en a quatre qu'elle appelle Tanites, trois Diospolites, et trois Memphites; que trois autres sont celles des Saïtes, des Éthiopiens et des Perses, et qu'il y en a deux qui demeurent sans nom. Vous en conclurez, je crois, qu'il ne peut résulter d'un pareil tableau aucune instruction réelle, et qu'à moins de parvenir à le mieux expliquer, on n'y doit chercher rien d'historique, surtout lorsqu'on y remarque une erreur si grossière sur l'époque de l'établissement des Perses en Égypte.

Manéthon, né à Diospolis, était pontife et interprète des choses sacrées, sous Ptolémée Philadelphe, au troisième siècle avant l'ère chrétienne : il composa, par ordre de ce prince, une histoire d'Égypte, divisée en trois livres, et, disait-il, extraite des inscriptions saintes gravées sur des colonnes par Theth ou le premier Hermès, et traduites en langue vulgaire par Agathodæmon, fils du second Hermès. Il ne subsiste de l'ouvrage de Manéthon que ce qui en a été cité par Josèphe dans son traité polémique contre Apion, par Eusèbe et par George le Syncelle. C'était, comme dans la vieille chronique, un tableau de trente dynasties comprenant aussi précisément cent treize règnes. Mais les nombres d'années additionnées ne donneraient, après les règnes célestes, qu'un total de quatre mille quatre cent soixante et quinze avant Ptolémée Philadelphe. C'est encore plus que n'en peut admettre la chronologie sacrée, et que n'en supporte l'histoire profane raisonnablement étudiée. Aussi Manéthon a-t-il été accusé d'imposture par George le Syncelle et par plusieurs écrivains ecclésiastiques anciens et modernes. Pétau surtout s'est appliqué à réfuter ses calculs et a démontré en effet que cette série de règnes successifs, étendus sur près de quarante-cinq siècles avant les Ptolémées, était inconciliable avec les témoignages et les monuments historiques. Pour trouver dans le système de Manéthon quelques parties instructives, on a d'abord proposé de retrancher comme fabuleuses les quatorze, quinze ou seize premières dynasties, et l'on a fait correspondre les autres à la chronologie la mieux établie, tant sacrée que profane. Marsham a imaginé ensuite un moyen ingénieux d'obtenir le même résultat en conservant les trente dy-

nasties, mais en ne les conservant plus comme ayant été toutes successives. Il y aura eu à la fois plusieurs royaumes en Égypte : par exemple, à Thèbes, à Memphis, à Tanis. De cette manière, plusieurs de ces trente dynasties, soit de Manéthon, soit de la vieille chronique, auront été parallèles; les quatre Tanites auront existé en même temps que les trois Memphites et les trois Diospolites. Tous les mécomptes seront venus de l'erreur des chronographes ecclésiastiques, qui, au lieu de distinguer plusieurs séries générales de règnes, les ont confondues en une seule et en ont formé un seul total d'années. Je reviendrai bientôt sur ce système de Marsham; mais vous voyez déjà comment il tend à rendre quelque autorité à Manéthon et même à la vieille chronique. Depuis, on a parlé plus honorablement de Manéthon. Il avait, dit Fréret, consulté toutes les archives des temples de l'Égypte; il le pouvait faire aisément, étant préposé à la garde des livres sacrés de tout le pays; il écrivait avec exactitude, non-seulement d'après les traditions, mais encore d'après les titres et les monuments les mieux assurés. Fréret n'hésite donc point à lui accorder plus de confiance qu'à des historiens grecs, qui s'étaient contentés des réponses verbales de quelques prêtres de Memphis. Ses récits sont, pour cette même raison, préférés par M. Dubois Aymé à ceux de Diodore et d'Hérodote; et il faut noter ici que l'ouvrage d'Hérodote était connu de Manéthon, qui y relevait certaines erreurs, si l'on en croit Josèphe. M. Saint-Martin dit qu'on sort avec Manéthon de la région des merveilles; qu'à la vérité cet auteur distingue deux grandes suites de rois, les uns dieux, les autres mortels,

mais que, si l'on met hors de discussion l'empire des premiers, qui forme la partie mythologique et cosmogonique des croyances égyptiennes, les temps écoulés depuis Ménès ne présentent plus aucun nombre prodigieux, aucun phénomène extraordinaire; qu'on y trouve des règnes, tantôt longs, tantôt courts, des rois et des reines, des indigènes et des étrangers, des princes légitimes et des usurpateurs; que tout y est clair et naturel; que la somme totale de tous les nombres réunis n'atteint pas cinq mille ans; que cependant ce système, quoique de tous le plus vraisemblable, n'est pas celui qui a obtenu la préférence; que les savants modernes se sont rangés du côté d'Hérodote, et n'ont vu dans Manéthon qu'un imposteur; mais qu'il est difficile de concevoir comment une telle opinion a été admise. « Car enfin, poursuit M. Saint-« Martin, à l'époque où vivait Manéthon, deux siècles « seulement s'étaient écoulés depuis que l'Égypte avait « subi le joug des Perses : elle conservait alors, et elle « gardait encore longtemps après, l'usage de sa langue « et de ses écritures, et par conséquent l'intelligence de « ses livres. Cambyse ne les avait pas tous anéantis, « puisque Diodore les consultait encore deux siècles après « Manéthon. Rien donc n'empêche de croire que cet « écrivain ait pu reproduire en grec des choses écrites « depuis longtemps dans sa langue maternelle, et don-« ner un résumé de l'histoire de sa patrie, en tout con-« forme aux opinions des Égyptiens eux-mêmes. Ce ré-« sumé était peut-être à l'ensemble des connaissances « historiques des Égyptiens ce qu'est l'abrégé du prési-« dent Hénault comparé à la grande collection des his-« toriens de France. »

En général, Messieurs, les savants qui ont écrit depuis l'ouverture du dix-neuvième siècle, inclinent en faveur du système de Manéthon, même sans recourir aux dynasties parallèles de Marsham, et en écartant seulement, comme fabuleux, tout ce qui précède Ménès. Volney presque seul a persévéré à soutenir le système d'Hérodote. Celui de Manéthon lui semblait dénué de tout genre d'autorité, d'abord parce que rien ne garantit ni la bonne foi ni les lumières de ce prêtre égyptien, puis parce que son ouvrage, depuis longtemps perdu, ne nous est connu que par des extraits informes, peut-être infidèles, et qui ne s'accordent point assez entre eux ; car Josèphe, Jules Africain, Eusèbe et le Syncelle citent fort diversement les noms et les nombres qu'ils disent énoncés par Manéthon. Cet écrivain donnait une liste complète des rois d'Égypte : je ne vous présenterai pas, Messieurs, toute cette nomenclature, je choisirai les noms qui ont conservé de la célébrité, ou bien auxquels peuvent s'attacher quelques idées historiques. De Ménès, qui serait le chef d'une première dynastie de rois mortels, et qu'il faudrait placer vers l'an 2700 avant notre ère, nous franchirons un espace de dix siècles pour arriver, vers l'an 1700, au roi Amosis, par lequel Manéthon ouvre la dynastie dix-huitième. On distingue parmi les quinze successeurs de cet Amosis trois Aménophtis ou Aménophis ou Ménoph ou Ménophis, un Orus, et deux Armesès ou Ramesès. La dix-neuvième dynastie a pour chef le grand Sésostris, ou Séthos ou Sésac, qui règne vers l'an 1400 ou 1375. L'avant-dernier roi de cette race ou série est Thuoris, qui correspond au Protée d'Hérodote; car il est contemporain de la guerre de Troie,

de 1194 à 1184. Les douze rois de la vingtième dynastie sont anonymes et règnent en tout cent trente-cinq ans, jusque vers le milieu du onzième siècle avant l'ère chrétienne. Aucun des noms inscrits dans la vingt et unième série, de 1156 à 956, ne ressemble à ceux de Chéops, Chéphren et Mycérinus, les trois constructeurs des grandes pyramides. Les familles vingt-deuxième et vingt-troisième aboutissent à l'année 721; sans qu'un seul des treize rois qu'elles comprennent porte un nom immédiatement reconnaissable. Mais alors paraît Bocchoris, qui forme seul la vingt-quatrième dynastie : il est détrôné et brûlé vif par l'Éthiopien Sabacon, qui commence la vingt-cinquième et auquel succèdent Sévéchus et Taracus jusqu'en 675. Manéthon place dans la vingt-sixième Stéphinates, Nékepsos et Nékao Ier, prédécesseurs de Psammitichus, avant lequel il n'est pas question de dodécarchie et dont l'avénement tomberait sur l'an 634 au lieu de 671. A partir de Psammitichus la liste de Manéthon n'est plus que celle d'Hérodote et de Diodore, sauf quelques altérations de syllabes. Nékao II correspond à Nécos, Psammutis à Psammis, Uaphris à Apriès et Amosis à Amasis. Celui-ci est, selon Hérodote, le chef d'une dynastie nouvelle, puisqu'il a détrôné son prédécesseur; mais, chez Manéthon, il appartient à la vingt-sixième, ainsi que son successeur Psammachérités ou Psamménite. La vingt-septième est celle des Perses ou de Cambyse envahissant l'Égypte, en 525, et non plus en 712, comme dans la vieille chronique.

Tel est, Messieurs, jusqu'à Cambyse, le fil des annales égyptiennes tracé par Manéthon. Ératosthène, bibliothécaire d'Alexandrie, sous le troisième Ptolé-

mée, avait laissé, sur le même sujet, un travail qui serait du plus haut prix, s'il nous avait été conservé; car cet auteur était l'un des hommes les plus éclairés de l'antiquité. Il joignait à une vaste érudition, l'habitude des méthodes rigoureuses que les sciences mathématiques exigent. Nul ne pouvait mieux que lui nous enseigner l'histoire de l'Égypte. Malheureusement, de tous les résultats de ses recherches en ce genre, il ne subsiste qu'une liste de trente-sept noms, transcrite plus ou moins exactement par George le Syncelle. Ce sont, à partir de Ménès, les noms des trente-sept plus anciens rois égyptiens, avec l'indication du nombre d'années que chacun d'eux a régné. Ce catalogue, qui embrasse environ mille années, semble aboutir à peu près au douzième siècle avant notre ère, ce qui ne reporterait Ménès qu'au vingt-deuxième, résultat le plus plausible que nous ayons rencontré encore. Je m'abstiens, Messieurs, de vous réciter ces trente-sept noms; ce ne seraient que des syllabes dont la plupart ne vous rappelleraient aucun fait, ne vous retraceraient aucune idée; seulement j'observerai d'abord qu'au lieu de trente-sept règnes, Manéthon en compte ici environ cinquante; en second lieu, qu'à l'exception de Ménès et de la reine Nitocris, il n'y a pas la plus légère ressemblance entre les deux nomenclatures. Cette Nitocris est le vingt-deuxième personnage de la liste d'Ératosthène, et son règne n'y remonte qu'au dix-septième siècle avant J. C. Dans Manéthon, elle appartient à la sixième dynastie, et bâtit la troisième pyramide à une époque bien plus lointaine. Le catalogue d'Ératosthène se rapprocherait plutôt tant soit peu des récits d'Hérodote et de Diodore, puisque outre

Ménès et Nitocris, il pourrait présenter encore des vestiges de quelques autres noms tels que Mœris, Phéron et Niléus. Les quatre derniers de ces trente-sept noms sont Mœris, Siphoas, Phréron ou Nilus et Amuthantæus. Du reste, je dois avouer que cette nomenclature ne jette à peu près aucun jour sur l'histoire proprement dite.

Voilà pourtant, Messieurs, tous les écrits antiques où il est permis de chercher la connaissance des annales égyptiennes antérieures à l'invasion de Cambyse : il ne nous reste, pour nous en instruire, que le second livre d'Hérodote, l'extrait sommaire de la vieille chronique, les fragments de Manéthon, la liste d'Ératosthène et le premier livre de Diodore de Sicile. Vous venez de voir combien peu ces documents s'accordent; et par conséquent vous ne serez pas surpris de l'extrême divergence des systèmes adoptés par les modernes sur cette matière.

La vieille chronique nous a expliqué comment les Égyptiens comptaient, avant l'époque d'Alexandre, trente-six mille cinq cent vingt-cinq ans; et nous savons d'ailleurs qu'ils affirmaient que les premiers hommes, les premiers animaux de toute espèce, avaient été produits en Égypte. Aucune autre terre n'aurait eu cette puissance; aucune autre n'aurait suffi, sans culture et par sa propre fécondité, à la nourriture de ses premiers habitants. Les eaux du Nil, la variété des végétaux, les charmes de la température indiquaient le berceau du genre humain. D'ailleurs, ce nombre de trente-six mille cinq cent vingt-cinq comprenait vingt-cinq fois juste la période Sothiaque de mille quatre cent soixante et un ans; il se trouvait établi, consacré par

ce calcul. Il ne s'agissait plus que de remplir de dynasties et de généalogies ce long cours de siècles, genre de travail qui n'a été difficile nulle part et qui se reproduit partout sous les mêmes formes. Les fragments recueillis par les chronographes ecclésiastiques nous apprennent que les premières dynasties se distinguaient par les noms d'Aurites, de Mectrées et d'Égyptiennes. Les Aurites, dont le nom a paru venir du mot oriental *Aour*, sont des dieux qui ont régné avant le déluge; les Mestræi ou Mesræi qui leur ont succédé sont des demi-dieux; et le troisième ordre, celui des rois mortels, commence par Ménès. Voilà un système qui correspond visiblement à celui des Dives, des Péris et de la race de Kaïumarath ou Kaïomort chez les Perses; des esprits célestes, terrestres et humains chez les Japonais; des rois du ciel, de la terre et des hommes chez les Chinois; des races du soleil, de la lune et de la terre chez les Indiens. C'était Vulcain ou Héphesthus qui ouvrait, en Égypte, la liste des Aurites; suivaient Hélios ou le Soleil, puis Agathodæmon, Cronus ou Saturne, Osiris, Isis et Typhon. Toutefois les opinions étaient partagées, comme Diodore nous l'a dit, sur la question de savoir lequel de Vulcain ou du Soleil avait régné le premier. On n'était pas non plus bien d'accord sur le nombre de milliers d'années de l'un et de l'autre règne. Mais tous les Aurites ont indubitablement précédé le déluge : on n'est pas aussi certain de cette antériorité à l'égard de tous les Mestræi qui sont Orus, Arès ou Mars, Anubis, Hercule, Apollon, Ammon, Tithoès, Sosus et Jupiter ou Zeus. On a même observé que le nom de Typhon, le septième des Aurites, signifie inondation; que *Toufan*, en arabe,

veut dire déluge; que c'est donc sous ce septième règne que cette catastrophe est arrivée; que, dans la mythologie grecque et latine, Typhon ou Typhœus est un géant qui fait la guerre au Ciel, et qui est vaincu, abîmé, noyé par Jupiter. Tout cela, Messieurs, est fort obscur et a donné lieu à de longues discussions qui ne sont pas plus claires. On a particulièrement recherché de combien de mille ans le règne de Vulcain avait dû, selon les chroniques égyptiennes, précéder le déluge. De bonne foi, comment établir de l'ordre et démêler un seul point constant dans des traditions si confuses? A mon avis, les dissertations sur de tels sujets sont encore plus déplorables que ces traditions mêmes.

Pour abaisser le total de trente-six mille cinq cent vingt-cinq, bien des savants se persuadent que le nom d'années ne s'appliquait ici qu'à des lunaisons; et cette hypothèse proposée jadis par Diodore de Sicile, Plutarque, Pline et Macrobe, réduit la somme au douzième, à trois mille environ. Mais d'habiles critiques déclarent que cette supposition n'est pas soutenable, et je crois qu'ils ont raison. En effet, il est certain que les Égyptiens s'attribuaient une antiquité prodigieuse et se croyaient à cet égard supérieurs à toutes les autres nations. Or, leurs prétentions n'auraient eu rien de fort exagéré, s'ils s'étaient vantés seulement d'exister depuis trente-six mille cinq cent vingt-cinq mois, et, bien que ce fût peut-être trop encore, il n'y avait alors pas un seul peuple asiatique qui ne se vantât de remonter bien plus haut. C'étaient donc de véritables années qu'ils entendaient indiquer; et c'est bien aussi la valeur qu'Hérodote attache à ce mot d'année, lorsqu'il raconte ce que lui en

ont dit les prêtres de Memphis. Ces prêtres, dit-on, ne savaient plus ou feignaient d'ignorer qu'un an de ces temps antiques n'était qu'une lunaison. Mais d'où le saurions-nous donc nous-mêmes et quelle autre preuve en pourrions-nous donner, sinon que cette réduction ramène tant bien que mal à nos mesures la plus antique partie des annales ou plutôt des traditions égyptiennes? Ces explications puériles ne peuvent sembler heureuses ou ingénieuses, que lorsqu'on a résolu d'avance de trouver un fond de vérité dans ces vaines fictions. Mais si l'on reconnaît que tous les peuples ont revendiqué à l'envi une origine lointaine qui se perdît dans la nuit des âges, qu'à cet effet ils ont imaginé des chronologies, pleines de siècles et vides de faits, qui ont entre elles des types communs, qui ne sont le plus souvent que les variantes d'une même fable; s'il n'existe ni monuments, ni témoignages, ni indices qui puissent nous aider à retrouver en ces romans quelques vestiges de l'histoire; si tout se réduit à quelques mots d'Hérodote, à quelques lignes de Diodore, à de courts fragments d'un chroniqueur anonyme et de Manéthon, pourquoi serions-nous tenus de commenter de pareils mensonges, de les éclaircir, de les raccorder, de montrer qu'ils ont plus de réalité que les anciens mêmes ne leur en ont attribué? Non, ce qui précède Ménès est purement imaginaire; c'est mythologie ou imposture. Il y faut chercher les opinions, les croyances des Égyptiens, non assurément leur histoire, ni surtout leur chronologie.

Je remarquais, il y a peu d'instants, qu'il reste des traces de la tradition d'une catastrophe diluvienne, dans les légendes d'Osiris et de Typhon, recueillies par

Manéthon, Diodore de Sicile et Plutarque. Osiris enfermé dans un coffre échappe à l'inondation, et Typhon est submergé. Il est vrai que cette fable est rapportée à une époque bien plus ancienne que l'an 2349 avant notre ère, année qui, selon Ussérius, est celle du déluge de Noé. Mais Renaudot et la Nauze pensent que rien ne remonte en effet plus haut dans les traditions profanes réduites à leur juste valeur; et il y aurait lieu de demander si, quand ces traditions mythologiques sont ainsi réduites, il y reste en effet quelque chose. Quoi qu'il en soit, les Égyptiens, dans leurs mystères, représentaient la défaite du monstre aquatique, la résurrection d'Osiris, les efforts des géants pour le détrôner et la victoire qu'il avait remportée sur eux. Parmi ces géants, les plus connus étaient Briarée, Éphialte, Encelade, Mimas, Porphyrion et Rhœcus. On a beaucoup raisonné sur ces noms. Pluche, en les rapprochant de quelques termes orientaux, y a trouvé des nuées, des pluies, des torrents, des vents, des tempêtes; Voltaire s'est moqué de ces étymologies, et il se peut qu'elles soient chimériques; car presque tous ces noms appartiennent à la langue grecque et y ont de tout autres significations. C'est avec un peu plus de fondement peut-être qu'on a comparé le Vulcain égyptien à Tubalcain, qui fut contemporain de Noé, et que la Genèse désigne comme habile dans l'art de travailler le fer et l'airain : *Malleator et faber in cuncta opera æris et ferri.* Ce rapport rabaisserait beaucoup, et peut-être pas encore assez, l'antiquité de Vulcain; car plusieurs érudits pensent qu'on ne doit expliquer le déluge d'Osiris que par les débordements du Nil, observés après la véritable catastrophe diluvienne.

Déterminer les principales époques de l'histoire égyptienne depuis le déluge de Noé jusqu'à l'an 1500 avant J. C., est l'un des problèmes qui ont le plus divisé les chronologistes modernes. Comme les uns limitent cet espace à huit siècles et demi, selon le texte hébreu de la Bible, tandis que les autres l'étendent à quinze, même à dix-sept, en s'autorisant de la version des Septante, il en résulte des manières fort diverses de distribuer le très-petit nombre de faits et le très-grand nombre de noms ou de règnes que l'histoire d'Égypte nous présente dans cet intervalle. Mais, outre ces deux classes de systèmes, dont chacune se sous-divise en une infinité d'espèces et de variétés, il en est une troisième classe dont la carrière est plus libre encore, savoir, celle des auteurs qui ont pensé que l'indétermination de ces époques dans les livres saints laissait une latitude infinie aux résultats à puiser dans les livres profanes. Or combien ceux-ci diffèrent entre eux, relativement à l'Égypte, c'est, Messieurs, ce que je vous ai exposé dans cette séance et dans les précédentes. De là donc tant de tableaux des dynasties égyptiennes successives ou simultanées à comprendre dans le premier âge post-diluvien. Scaliger, Pétau, Marsham, d'Origny et les autres chronologistes varient à tel point sur cette matière, que le nombre de leurs hypothèses s'élève, selon de Paw, à cent dix-sept. Vous me demanderez si les faits qu'on a tant de mal à dater et à classer en valent tant soit peu la peine; ou plutôt, comme vous savez qu'ils sont rares, incohérents, et d'ailleurs incertains ou chimériques, ils doivent vous paraître fort peu dignes de ces discussions épineuses. La construction des pyramides de Memphis n'appartenant

point à cet âge, il n'offre, en Égypte, presque aucun souvenir réellement historique, utile à la science des arts et des mœurs. J'abrégerai donc, le plus possible, l'exposé de ces énormes controverses, et je n'ai d'autre excuse, pour le précis que je vais vous en présenter, que la place considérable qu'elles occupent encore dans les livres et dans l'instruction commune. Il nous est indispensable de connaître au moins l'état de ces questions, ne fût-ce que pour nous assurer qu'elles sont vaines et insolubles, ainsi que l'a déclaré Pétau.

Ne trouvant pas assez de lumières, ni surtout assez d'accord, dans Hérodote, dans la vieille chronique, dans les fragments de Manéthon et d'Ératosthène, dans Diodore de Sicile, et dans les chronographes ecclésiastiques, les savants modernes ont cherché de toutes parts d'autres documents, et n'ont découvert qu'un texte de Dicéarque, et un de Constantin Manassès. Dicéarque vivait au siècle d'Alexandre, et, dans un ouvrage perdu, mais cité par un scoliaste d'Aristophane, il disait qu'après Orus, fils d'Isis et Osiris, Sésonchosis a régné; que, du règne de Sésonchosis au règne de Nilus, deux mille cinq cents ans se sont écoulés; que, du règne de Nilus à la première olympiade, l'intervalle est de quatre cent trente-six ans : il suit de là qu'il y en a depuis Sésonchosis jusqu'à Corœbus deux mille neuf cent trente-six, et jusqu'à J. C. trois mille sept cent douze. Sur ce texte, plusieurs questions se sont élevées. Quel est Sésonchosis? est-ce Sésostris, ou Ménès, ou un fils immédiat d'Orus? quel est aussi Nilus? est-il le bisaïeul d'un Sésostris, ainsi qu'on le pourrait conclure d'un passage d'Apollodore? ou bien est-il Phruron, surnommé Nilus dans le catalogue d'Ératos-

thène? autant de nouveaux problèmes, susceptibles chacun de plusieurs solutions, et propres seulement à compliquer les difficultés. Quant à Constantin Manassès, ce n'est qu'un compilateur byzantin du douzième siècle de l'ère vulgaire; il a composé en vers grecs une chronique depuis Adam jusqu'à l'an 1081 après J. C. On ne lui attribue ici quelque autorité, que parce qu'il cite un auteur très-ancien, que d'ailleurs il ne nomme pas, mais qui comptait de Ménès à Cambyse mille six cent soixante-trois ans, durant lesquels l'Égypte avait été gouvernée par ses propres rois. Ce calcul ne reporte Ménès que vers l'an 2188 ou 2200 avant notre ère, ce qui est à peu près le compte d'Ératosthène.

Ussérius s'est emparé de ce résultat et l'a facilement adapté à son système général de chronologie, qui donne au monde quatre mille trois ans quand l'ère chrétienne commence. Ménès, placé par Pétau à l'an 2343 avant cette ère, est devenu moins ancien d'un siècle et demi dans la table d'Ussérius. Mais le chevalier Marsham proposa bientôt une autre méthode que je vous ai indiquée. Son *Chronicus canon Ægyptiacus* est un très-savant traité, où la chronologie des Égyptiens est rapprochée de celle des Hébreux et des Grecs. Depuis Ménès contemporain de Noé, l'an 2367, jusqu'à l'Exode, c'est-à-dire à l'époque où les Israélites sortirent de l'Égypte, Marsham compte huit cent cinquante-sept ans, et fait ainsi arriver l'Exode à l'année 1510, quand Staménémès gouvernait Thèbes et Aphophis la basse Égypte : ces deux rois sont pris dans la liste d'Ératosthène. Pour n'avoir qu'une distance de huit siècles et demi entre Ménès et Staménémès, et une distance à peu près égale entre Staménémès et Sésostris; pour

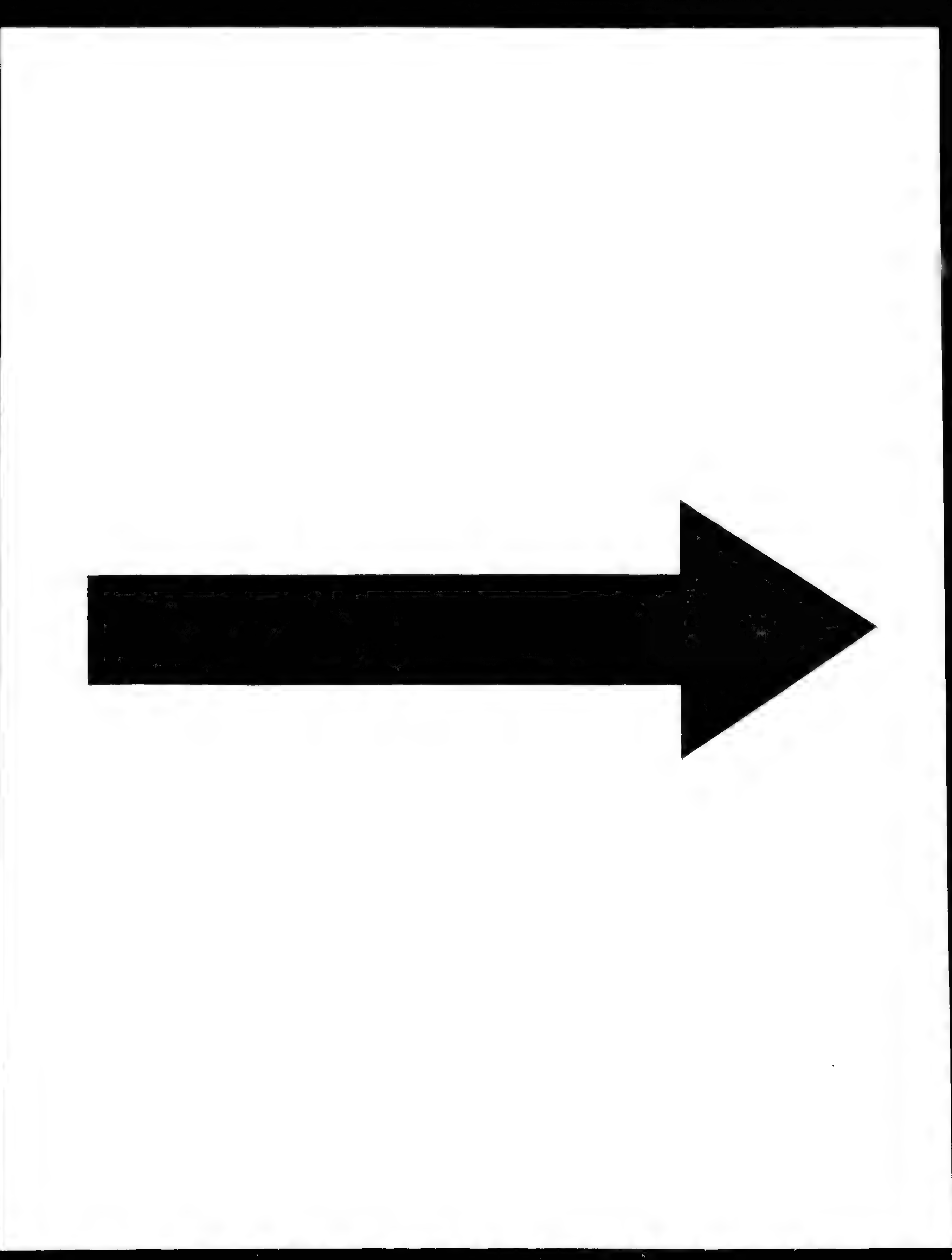
comprendre dans quatorze siècles, de 2367 à 967, toutes les annales égyptiennes de Ménès à Sésostris, Marsham conduit parallèlement plusieurs dynasties : il fait régner à la fois plusieurs monarques, entre lesquels il distribue les royaumes de Thèbes, de Memphis, de Thin et de Tanis. Quoique cette idée ne fût immédiatement suggérée par aucun monument, par aucun texte classique, elle conciliait toutes les anciennes traditions; elle établissait entre elles une concordance jusqu'alors inespérée; elle donnait le moyen d'employer tous les rois qu'avaient nommés Hérodote, Manéthon, Ératosthène, Diodore, sans former de tous leurs règnes un total de cent ou cent cinquante siècles. Bossuet reconnut la hauteur et l'utilité de cette conception de Marsham : il n'hésita point à l'adopter. « Les royaumes, dit « il, étaient petits dans ces premiers temps, et on trouve, « dans la seule Égypte, quatre dynasties ou principau« tés, celle de Thèbes, celle de Thin, celle de Memphis, « et celle de Tanis, capitale de la basse Égypte. » Cependant Pezron vint, qui, pour rétablir ce qu'il appelait l'antiquité des temps, remonta Ménès à l'an 3058, appela au trône Amasis dès 2019, quand les Israélites venaient de passer la mer Rouge, et fit Sésostris contemporain de Débora avant 1500. Dans Rollin, au contraire, on retrouve le système d'Ussérius : Ménès situé à l'an 2188; Mœris vers 2084 un peu avant Abraham; Aménophis, ou Phéron, son fils, vers 1500, au temps de l'Exode; Sésostris plus tard. De son côté, Fréret croit Sésostris antérieur de soixante-dix ans à la délivrance des Juifs, qui eut lieu, selon lui, en 1501. Du reste, il admet des dynasties collatérales, système qui a été depuis développé ou compliqué par d'Origny dans l'ouvrage inti-

tulé *Chronologie des rois du grand empire des Égyptiens*. Quatre royaumes ne suffisent point à d'Origny; il lui en faut huit, outre celui de Thèbes. Il expose comment Cham, l'un des fils de Noé, entra en Égypte, avec ses quatre propres fils, Chus, Mezraïm, Phuth et Chanaan, et peut-être avec trois ou quatre autres fils que la Genèse n'a point nommés; comment le pays dut être partagé entre les armées conduites par chacun de ces chefs; comment il en résulta autant de royaumes divers; comment Ménès ou Cham fut à la fois le premier chef de plusieurs dynasties, savoir, de celles des rois thébains, thinites, éléphantins, memphites, héracléotes, xoïtes, mestréens, diospolites ou du Delta. En quelques-uns de ces royaumes, il n'y a qu'une seule race royale; d'Origny en distingue deux, quatre et jusqu'à cinq en quelques autres. Tous ces États n'ont pas non plus la même durée. Ces cinq races successives de rois memphites fournissent cent dix-neuf personnages et occupent un espace de près de neuf siècles. Chez les rois de Thèbes, il y a une distance de six cent quatre-vingt-dix-sept ans de Ménès à Sésostris, en qui d'Origny reconnaît un frère de Danaüs et un contemporain de Moïse en 1491. C'est aussi six cent quatre-vingt-dix-sept ans après Ménès qu'Aménophis se rencontre à la fin de la quatrième race diospolite; mais le royaume mestréen ne dura que six cent quarante-deux ans, celui de Thin que cinq cent trente-sept, etc. Des détails si confus et si hasardés ont contribué à décréditer le système de Marsham, qu'ils semblaient étendre et ne faisaient que défigurer. Larcher déclara la guerre à tous ces royaumes, et se vanta de les avoir détruits de fond en comble. Il fit

voir, en effet, que les passages où Manéthon parle de plusieurs chefs ou princes qui existaient en même temps peuvent s'entendre de seigneurs ou préfets, régissant divers cantons ou nomes sous l'autorité suprême d'un seul monarque. En d'autres contrées antiques, en Assyrie par exemple et en Chine, les satrapes, ou intendants civils et militaires des provinces, jouissaient d'un si grand pouvoir, aspiraient à tant d'indépendance, que l'histoire semble quelquefois les représenter comme des souverains. Toutefois, un juif nommé Artapan avait composé une histoire où il disait en termes formels, si nous en croyons Eusèbe, que l'Égypte était partagée entre plusieurs rois.

La Borde, en empruntant les idées de l'abbé Guérin, auteur d'une *Histoire véritable des temps fabuleux*, fait tenir dans un espace de six cent soixante-quinze ans, entre les années 2176 et 1501 avant notre ère, une série de rois égyptiens, qui commence par Cham ou Ménès et finit par Aménophis IV, sans laisser en dehors de leurs dynasties successives d'autres dynasties parallèles que celles des rois pasteurs pendant environ deux cents ans, et celle des rois d'Éléphantine durant deux autres siècles. Dans ce tableau, Busiris répond à l'an 2161 ou 2132, Sésochris à 1888; Sésostris le Grand est rejeté à 1391. Le principal artifice de cette chronologie de Guérin et de La Borde est d'appliquer arbitrairement à un même personnage deux, trois, quatre, cinq ou six des noms divers indiqués par Hérodote, Manéthon, Ératosthène et Diodore. De cette manière, on ne trouve plus que vingt règnes de Cham à Aménophis, et il reste, pour chaque règne, une durée moyenne, à la vérité un peu faible, de seize à dix-sept

ans. Volney a reproduit l'idée des dynasties collatérales de Thèbes et de Memphis, mais en critiquant et presque en injuriant l'auteur qui l'a le premier proposée. « Voyez, dit Volney, le livre de John Marsham, intitulé « *Canon Ægyptiacus*, l'un des plus érudits, mais aussi « l'un des plus mal fabriqués de l'école moderne. Tout « y est pétition de principes, jugement sans discussion, « décision sans preuves, rapprochements sans analogie « et digression sans motif. » A [illegible] avis, Messieurs, cette censure est fort injuste [illegible] ey la rétracte, sans y songer, il la tempère au [illegible] ucoup, lorsqu'il avoue que Marsham, en rass [illegible] t les textes relatifs à ce sujet, en a rendu la discussion plus aisée. C'est d'ailleurs de Marsham que Volney emprunte la plupart des observations par lesquelles il établit 1° que les habitants de l'Égypte ne se sont réunis en un seul corps de monarchie que vers l'an 1556 avant l'ère chrétienne; 2° que cette concentration de puissance a fourni les moyens de créer et d'entretenir les forces militaires qui ont servi aux conquêtes de Sésostris, et plus tard de bâtir les trois plus monstrueuses pyramides, monuments d'un despotisme ignorant et grossier, embarrassé de ses richesses; 3° qu'avant cette réunion, le royaume de Thèbes était resté distinct de celui du Delta ou de l'Égypte inférieure, dont la capitale était Memphis; 4° qu'en remontant à deux siècles et demi avant cette réunion, c'est-à-dire à l'an 1800, on voit le royaume de Memphis envahi et ravagé par des hordes barbares, probablement arabes; 5° enfin qu'avant ces dix-huit siècles, une impénétrable obscurité environne l'histoire égyptienne, à l'exception pourtant du territoire de Thèbes où la civilisation remonte, selon Volney, à une antiquité indéfinie.



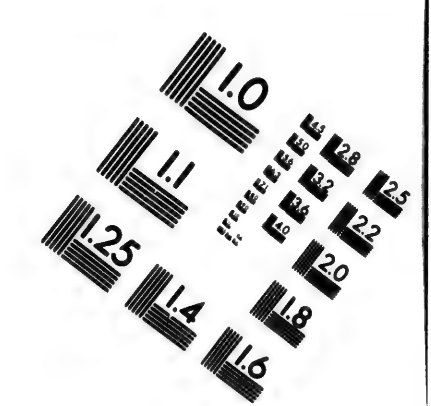
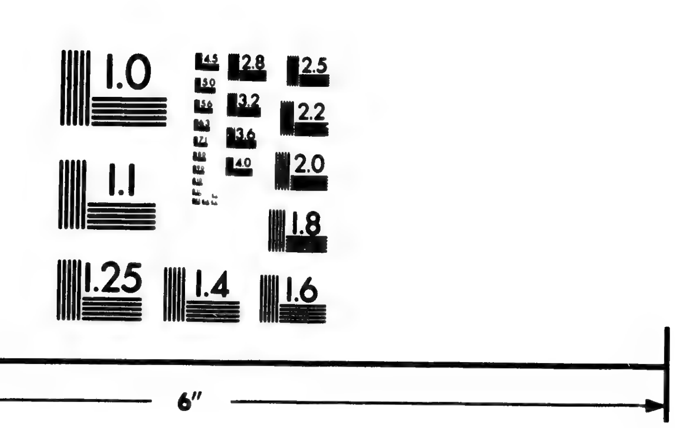
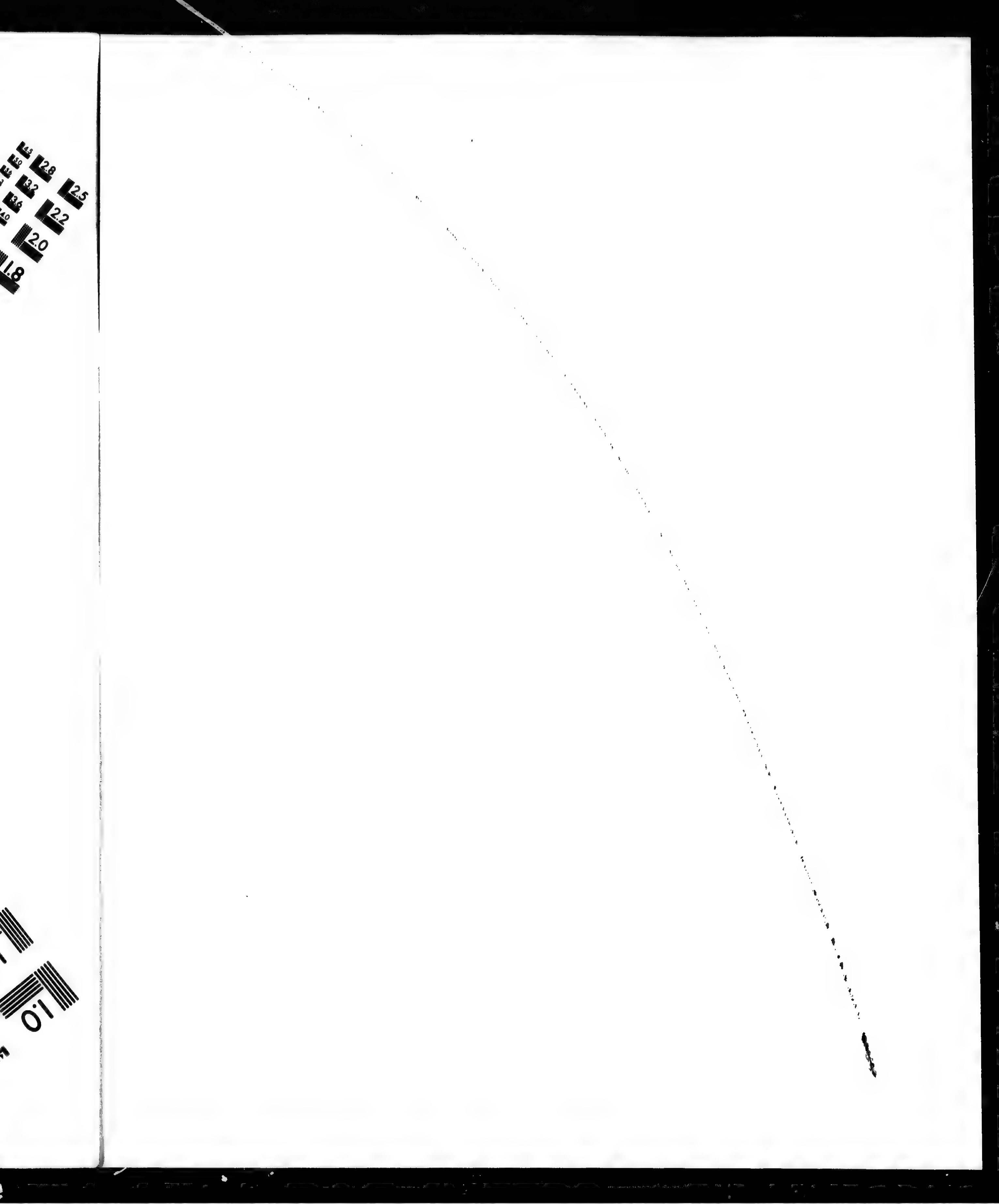


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.0

Ce dernier article, Messieurs, est, je crois, le plus contestable. Il n'est fondé que sur des tableaux astronomiques où l'on prétend découvrir, en y appliquant le calcul de la précession des équinoxes, l'indication d'époques très-anciennes. On rapproche ainsi des dates, assignées par Hérodote et Diodore au règne de Ménès, l'invention de la nomenclature zodiacale. On trouve que Ménès et le zodiaque remontent à l'an 13300 avant J. C., quand l'équinoxe du printemps avait lieu dans la Balance. C'était à cette conclusion que tendaient les recherches de Nouet sur le zodiaque de Denderah et sur d'autres monuments semblables; recherches citées par Volney et destinées à prouver que les Égyptiens avaient connu et calculé le mouvement rétrograde des solstices, bien des siècles avant Hipparque, puisque, chaque fois qu'ils bâtissaient un temple, ils changeaient la disposition des signes zodiacaux, de telle sorte que le premier répondît précisément au solstice d'été de l'époque où l'on se trouvait. Je ne reproduirai pas, Messieurs, les considérations diverses que j'ai précédemment opposées à ce système : il contredit l'un des faits les plus constants de l'histoire de l'astronomie, savoir, qu'Hipparque a découvert le premier la précession des équinoxes; il est démenti par l'état informe et grossier de ces monuments égyptiens; et, sans recourir aux conjectures qui tendent à les déclarer postérieurs au commencement de l'ère chrétienne, ce qui me semble bien peu probable, on peut du moins assurer sans crainte qu'ils n'ont pas précédé le seizième siècle avant cette ère. Nous avons vu néanmoins fonder sur ces représentations zodiacales tout un précis d'annales égyptiennes : antiquité de treize mille trois cents ans avant J. C.; durant les huit mille sept cents pre-

miers, fusion des petits États en trois grands, la haute Égypte ou Thébaïde, la basse ou Delta, la moyenne ou Heptanomie; en 4600, construction du temple d'Esné, quand l'équinoxe vernal avait lieu dans la constellation des Gémeaux; établissement du culte du bœuf Apis, à mesure que le Taureau devenait équinoxial; puis du Bélier céleste, quand la précession eut amené cet autre signe; un peu plus tard, et vers 1949, invasion du royaume de Memphis par les pasteurs arabes; émigration des Égyptiens en Grèce, en Étrurie, en Asie; fondation d'Héliopolis par les Arabes; leur expulsion vers 1556; réunion de toute l'Égypte sous un seul monarque; et vers 1500, fondation de Memphis la Neuve; en 1410 ou environ, règne d'Aménophis et délivrance des Israélites; au siècle suivant, Sésostris; et bien après lui, les Pyramides.

Ce qui doit perpétuer ces controverses, c'est la discordance des indications fournies par Hérodote, par Manéthon et par Diodore : onze mille trois cent quarante ans avant Séthos, suivant Hérodote; environ cinq mille de Ménès aux Ptolémées, selon Manéthon; quatorze mille neuf cent quarante avant notre ère, d'après Diodore de Sicile. M. Saint-Martin a tenté de concilier ces trois calculs et de ramener le premier et le troisième au second qu'il croit exact. Pour trouver cinq mille et non quinze mille dans Diodore, M. Saint-Martin propose de lire, comme en certains manuscrits, ἀπὸ Μοιρίδος ou ἀπὸ Μυρίδος, au lieu de ἀπὸ μυριάδος, et de substituer ainsi le nom de Mœris ou de Myris à l'expression numérique de myriade ou dix mille. Diodore ne dirait plus que les hommes ont régné sur la terre cinq mille ans, ou peu s'en faut, outre dix mille, ἀπὸ

μυριάδος, mais cinq mille, ἀπὸ Μοιρίδος, depuis Mœris, Myris, ou Ménès; car M. Saint-Martin pense qu'il s'agirait de Ménès même. Cependant, partout ailleurs, Diodore conserve le nom de Ménès, et l'on a peine à comprendre pourquoi il l'appellerait ici Mœris. Wesseling, qui avait connaissance de la variante ἀπὸ Μοιρίδος, a cru devoir maintenir la leçon ἀπὸ μυριάδος, comme mieux établie et plus compatible avec le contexte et l'ensemble de cette partie de l'ouvrage. Quant à Hérodote, il n'y a pas moyen de corriger son texte; on est réduit à dire qu'il a mal compris le langage des prêtres; qu'il a entendu dix mille quand ils ne disaient que cinq mille; qu'il a calculé les trois cent quarante et un règnes dont ils lui parlaient comme trois cent quarante et une générations, qui donneraient en effet dix mille ans, ou même plus, tandis que la mesure des règnes est beaucoup moindre. Mais nous n'avons aucun motif de croire qu'Hérodote ait assez mal compris ce qu'on lui disait pour se tromper de cinq mille ans, et, d'ailleurs, en les retranchant de onze mille trois cent quarante, il en resterait encore six mille trois cent quarante, près de sept mille jusqu'à l'ère vulgaire, ce qui dépasserait toujours la supputation de Manéthon, et surtout la limite posée par la chronologie sacrée. Ménès demeurerait antérieur au déluge et même à la création. Je crois qu'il vaut mieux s'arrêter devant de telles difficultés que d'entreprendre de les éclaircir. C'est donc comme simple conjecture que je proposerais de placer Ménès à peu de distance de Noé, s'il n'est pas Noé même traduit dans la langue des Égyptiens et défiguré par leurs propres traditions; de supposer que l'Égypte était divisée sinon en huit ou neuf royaumes,

comme d'Origny l'a imaginé, au moins en deux, comme le croit Volney, ou même en quatre, comme l'avait pensé Marsham; de maintenir cette division jusqu'au temps de Moïse, vers l'an 1500 avant notre ère, sans déterminer d'ailleurs quel roi gouvernait ou possédait alors, soit l'Égypte entière, soit la partie de l'Égypte d'où les Hébreux sortirent; mais, en rejetant après cet événement le règne de Sésostris et la construction des grandes pyramides. Ainsi, à l'exception de ce que nos livres saints révèlent de l'état et de l'histoire de cette contrée, tout y serait, jusqu'à l'an 1500, purement mythologique ou hypothétique.

De 1500 à 1000, nous avons encore trois catalogues de rois égyptiens, trois systèmes dissemblables qui diffèrent par les noms, par les nombres, par les dates, par tous les détails et par l'ensemble. Dans Diodore, Amosis finit de régner en 1410; ses successeurs sont Actizanès et Mendès, après lesquels il y a une anarchie de cent cinquante ans. La liste des monarques recommence en 1192 par Cétès ou Protée; elle se continue par Remphis et par sept rois fainéants. Ni Sésostris ni Chéops ni Chéphren ne sont compris dans cette série. Sésostris a été supposé antérieur à l'année 1500; Chéops et Chéphren ne paraîtront qu'après l'an 1000. Au contraire, selon Hérodote, ces cinq siècles comprennent dix règnes, savoir, ceux de Mœris, Sésostris, Phéron, Protée, Rhampsinite, Chéops, Chéphren Mycérinus, Asychis et Anysis : il n'est plus question des sept monarques fainéants non plus que des cent cinquante ans d'anarchie. Les chronographes ecclésiastiques fournissent ici, d'après Ératosthène et Manéthon, une bien plus longue nomenclature, que Marsham

n'a pu débrouiller qu'en la partageant encore en deux séries parallèles : l'une plus courte, c'est celle des rois tanites, laquelle se forme vers l'an 1200 ; l'autre qui se prolonge jusqu'à l'an 1000, c'est celle des rois de Thèbes. Parmi ceux-ci on trouve d'abord Sistosichermès, Mœris, Siphoas, Phruron ou Nilus et Amuthantæus ; ce sont les six derniers noms de la liste d'Ératosthène, et cette série se continue par des noms empruntés de Manéthon jusqu'à Ramessès. Les usurpations de tout l'empire ou d'un seul royaume, les divisions et réunions accidentelles de provinces, les altérations que les noms subissent en passant d'une langue dans une autre, l'extrême difficulté d'établir une synonymie tolérable entre les écrivains sacrés et les auteurs profanes : telles sont, Messieurs, les principales causes de l'incertitude et de l'obscurité qui règnent dans les annales antiques de l'Égypte. On ne sait trop, par exemples, s'il convient de confondre Sésostris soit avec Sésac, soit avec Séthosis ou Séthos, avec Sésonchis ou Sésonchosis, ni à combien de personnages distincts ces noms peuvent appartenir. Ce Sésostris a eu une destinée chronologique fort étrange pour un si grand potentat. Les auteurs modernes l'ont fait mouvoir sur toute une ligne de deux mille ans ; ils l'ont rapproché ou éloigné du déluge, d'Abraham, de Moïse, de Salomon. Ce nom fameux de Sésostris n'a pas où se reposer sur la route des âges, et l'on ignore de quel point jaillit son immense éclat. C'est, disent les auteurs anglais de l'*Histoire universelle*, un dessein chimérique que de vouloir tirer d'Hérodote et de Diodore un système de rois égyptiens. Car, outre l'impossibilité d'accorder ces deux historiens, il est certain qu'ils ont

omis quelques princes, qu'ils ont oublié de mesurer la durée de plusieurs règnes et que leur manière de calculer par générations est beaucoup trop vague. Les successions de Manéthon sont à la fois confuses et fabuleuses : l'ordre en a été dérangé par les copistes et modifié par les chronographes qui l'ont accommodé à leurs différentes hypothèses ou en ont retranché des parties qui les embarrassaient. La table d'Ératosthène a aussi essuyé les injures du temps; il est presque démontré que les copistes l'ont altérée, puisque les sommes partielles additionnées ne donnent plus la somme totale énoncée par le Syncelle. Quant à celui-ci, voici ce qu'en disent les mêmes auteurs : « Quoique Marsham « fasse un grand cas de Syncellus, nous croyons qu'on « doit encore moins se fier à lui qu'à tout autre : il nous « paraît avoir pris de toutes mains, et quelquefois inventé « les noms et les nombres qu'il croyait pouvoir le mieux « s'accorder avec la chronologie sacrée, ainsi que Périzo- « nius l'a prouvé dans ses *Origines égyptiennes* ; et c'est « pourquoi nous n'en parlerons pas davantage. »

Je crois, Messieurs, qu'il serait fort sage en effet de ne plus parler de George le Syncelle, qui a, plus que tout autre, obscurci, défiguré la science des temps, et qui en retardera les progrès tant qu'il conservera quelque autorité. Il a particulièrement répandu, sur les annales égyptiennes de l'an 1500 à 1000, des ténèbres si épaisses qu'on ne doit pas espérer d'y pouvoir jamais porter une lumière bien vive. Ceux qui ont entrepris, comme Marsham, d'Origny et Volney, de les éclaircir et de les compléter, se sont beaucoup trop abusés. Cependant il serait possible de puiser, dans les récits d'Hérodote, dans la table d'Ératosthène et

30.

dans l'ouvrage de Marsham, les éléments d'un système hasardé sans doute, mais qui ne serait pas dénué de toute vraisemblance. Avec Hérodote on rapporterait au quinzième siècle les conquêtes, les institutions, les établissements de Sésostris, le plus grand éclat de la puissance des Égyptiens. Mais Hérodote ne place que trois noms, Phéron, Protée, Rhampsinite, entre Sésostris et Chéops. C'est trop peu, si Chéops ne doit régner qu'au onzième siècle, ainsi que Volney le suppose non sans quelque probabilité. Selon toute apparence, Hérodote a laissé là une lacune qu'il semble assez naturel de remplir avec quelques-uns des noms qui nous sont fournis soit par Diodore de Sicile, soit par des extraits de livres perdus. Rien n'empêche d'en former deux séries parallèles, en acceptant ou en modifiant le tableau dressé par Marsham. Je veux croire qu'il s'y glisserait des erreurs; je suis même persuadé qu'elles seraient inévitables, mais elles auraient si peu d'importance qu'on s'en pourrait bien consoler. Car, en général, il ne s'agirait que de noms obscurs, que de syllabes insignifiantes auxquelles ne se doit attacher presque aucun souvenir historique. Seulement on se formerait une idée sommaire de l'état de l'Égypte durant ces cinq siècles. Au règne brillant de Sésostris succéderaient, comme il arrive trop souvent après tant d'éclat et de puissance absolue, deux ou trois siècles de décadence et de confusion; et, par des causes qui ne nous sont point connues, mais que le cours des choses humaines autorise à supposer, cet empire reprendrait par degrés assez de force et d'activité, pour que les grandes pyramides pussent apparaître dans le cours du onzième siècle.

Dans l'intervalle de cent seize ans, depuis l'an 1000 jusqu'à 884, époque de l'olympiade d'Iphitus, Hérodote ne place réellement rien du tout, car il a fait remonter Chéphren, Mycérinus, Asychis et Anysis même dans les douzième et onzième siècles. Il semble assez convenable de rejeter au dixième les trois derniers de ces règnes. Mais on est fort dérouté lorsqu'on voit Diodore placer ici, après des rois fainéants, un Niléus, suivi de Chemmis ou Chéops, constructeur de la première grande pyramide; et l'embarras augmente, si l'on consulte Manéthon. Car, d'après lui et Jules Africain, Marsham établit dans ce même espace de cent seize ans, un roi Aménophis, puis Séthos ou Sésac, ensuite un Rhampsès et un autre Aménophis surnommé Memnon. Des Vignoles fait aussi de Sésac ou Sésonchosis un contemporain de Salomon et de Roboam, et il le désigne comme le chef de la dynastie des Bubastites, parce que ce roi a transféré à Bubaste le siége de l'empire égyptien; mais il lui donne des successeurs qui ne s'appellent plus Rhampsès et Aménophis; il leur applique d'autres noms pris dans la Bible et dans l'historien Josèphe : après Sésac, il fait venir un Zara ou Zarach ou Osoroth, dont l'armée, forte d'un million d'hommes, est mise en déroute par les tribus de Juda et de Benjamin. Je trouverais plus simple de laisser ici Mycérinus, Asychis et Anysis, sauf toutefois deux observations. L'une consisterait à dire, avec Volney, que le Sésac dont il vient d'être fait mention est le même personnage qu'Asychis; car ce Sésac ne saurait être celui qu'on peut confondre avec le grand Sésostris qui paraît appartenir, comme nous l'avons vu, à une époque plus ancienne. L'autre modification serait d'ad-

mettre après ou avant Anysis le Zara ou [illegible] ou, sous un nom quelconque, le roi que deux tribus juives ont vaincu. Toujours remarquerez-vous, Messieurs, que cette succession demeure confuse, variable, incertaine.

Les vingt-huit olympiades d'Iphitus aboutissent à celle de Corœbus, en 776 : c'est depuis 884 un espace de cent huit ans. Qu'arrive-t-il alors en Égypte? ne le demandez pas à Hérodote, car ses récits présentent en cet endroit une lacune que je vous ai fait remarquer. Il semble mettre au-dessous de 776 l'invasion éthiopienne, et même l'interruption du règne d'Anysis par celui de l'usurpateur Sabacon. Diodore de Sicile remplit ce même intervalle par les règnes de Chéphren, de Mycérinus, de Bocchoris et par quelques années d'anarchie. Comme il n'est pas possible de retarder jusque-là Chéphren et Mycérinus, il ne reste, pour les cent huit ans, que Bocchoris, qui ne suffirait pas, quels que soient les souvenirs qu'on s'efforce d'attacher à son nom, comme d'avoir fait des lois favorables au commerce, et mérité, malgré son avarice, la protection spéciale de la déesse Isis, protection qui ne l'empêcha point d'être pris, et, dit-on, brûlé vif par les Éthiopiens. Il est donc ici presque indispensable de recourir à Manéthon et aux chronographes ecclésiastiques. Ils fournissent en effet autant et même plus de noms qu'il n'en faut : d'une part un Aménophis, un Ramessès, un Annéménès, et un Thuoris sous lequel l'Égypte se divise en petites principautés; de l'autre un Pétubatès, et le Bocchoris de Diodore. On trouverait plus de noms encore, si l'on faisait usage des catalogues de rois égyptiens rédigés par des auteurs arabes

ou par des rabbins, et il y aurait jusqu'à dix manières différentes de composer cette partie de l'histoire d'Égypte. A vrai dire, nous n'avons de noms bien connus à placer dans ces cent huit ans que ceux de Sabacon et de Bocchoris; mais nous pouvons y joindre deux ou trois règnes courts et obscurs, ou quelques années d'anarchie.

En 776, commence l'âge historique, et de là nous n'avons plus que deux siècles et demi à parcourir, pour arriver au terme où Hérodote a laissé l'histoire égyptienne, c'est-à-dire à l'année 526. Cependant l'incertitude et l'obscurité se prolongent au moins jusqu'à l'avénement de Psammitichus, en 671. Hérodote ne fournit pour les cent cinq années précédentes que des temps de troubles, le règne de Séthon ou Séthos, deux ans d'anarchie et quinze de dodécarchie. Suivant Diodore, l'Éthiopien Sabacon n'aurait régné en Égypte qu'après 776, et il ne faudrait mettre que l'anarchie et la dodécarchie entre cet usurpateur et Psammitichus. Il se pourrait que Séthon n'ait été qu'un Éthiopien, qu'un fils de Sabacon, et qu'il ait eu pour successeur un Éthiopien nommé Tharaca : c'est la tradition qu'a suivie Rollin d'après Jules Africain. Selon toute apparence, l'Égypte sera restée, pendant une grande partie de ces cent cinq ans, au pouvoir de monarques étrangers, et aura passé ensuite par d'assez longs troubles, avant d'élever au trône l'Égyptien Psammétique, en 671. Mais, à partir de ce terme, la succession des cinq rois Psammétique, Nécos, Psammis, Apriès et Amasis, est assez clairement établie jusqu'en 526.

Il est donc trop vrai, Messieurs, qu'avant Psammitichus, il n'y a point de corps d'annales égyptiennes.

Les relations originales ou contemporaines, les événements manquent tout à fait; les monuments n'expriment aucun détail, n'établissent aucune succession de princes; les traditions se décréditent à la fois par leur caractère fabuleux ou invraisemblable et par leur extrême discordance. On est forcé même de renoncer à former des nomenclatures plausibles. Ce n'est pas qu'on ait épargné les recherches; nulle branche d'histoire n'a été plus curieusement étudiée. Mais le fond n'en subsiste pas; il n'en reste que de nombreux vestiges, mutilés et altérés. Rollin et d'autres modernes n'en ont pas moins fait des tableaux ou des abrégés où tout semble se suivre et même se tenir : mais, pour trouver de pareils résultats, il faut imposer silence à la critique, ne discuter aucun fait, ne remonter à l'origine d'aucun récit : ce n'est plus là une science exacte ou réelle; c'est un recueil de notions vagues ou arbitraires, hypothétiques ou convenues; nous avons suivi une méthode plus sévère, qui nous a dévoilé la fausseté ou l'incertitude de presque tous les éléments de cette histoire, et qui nous a néanmoins laissé prendre connaissance de toutes les traditions, de toutes les fables et de toutes les narrations dont on la compose. Seulement il ne nous est plus possible de les ériger en faits positifs; et c'est beaucoup si nous y pouvons saisir encore quelques aperçus généraux.

La haute idée que la nation égyptienne avait conçue d'elle-même la disposait à croire que dans les âges les plus lointains elle avait été gouvernée par des dieux et des demi-dieux ou par leurs prêtres. En écartant ces fictions, on est encore autorisé par l'état des monuments et des traditions à supposer que l'empire égyp-

tion remontait au moins à deux mille ans avant l'ère vulgaire. Mais il y a toute apparence que les vicissitudes qu'il a subies l'ont tantôt soumis à la domination d'un seul monarque, tantôt divisé en plusieurs royaumes, tantôt exposé aux invasions des Arabes d'abord, et ensuite des Éthiopiens. Il paraît qu'il était parvenu à un très-haut degré d'éclat et de puissance, entre les années 1500 et 1400, lorsque Sésostris le possédait; et qu'après des malheurs et des troubles, il avait recouvré une partie de ses forces, peu avant ou peu après l'an 1000, quand se construisaient les trois grandes pyramides. Depuis cette époque jusqu'à l'an 671, tous les historiens s'accordent à nous montrer les traces de plusieurs invasions éthiopiennes, dont ils exposent d'ailleurs fort diversement les circonstances et les effets. L'autorité des rois indigènes rétablie dans la personne de Psammitichus ne s'est point assez affermie; des détrônements et des usurpations l'ont affaiblie de plus en plus, et préparé la conquête du pays par Cambyse, en 525. Depuis lors, Messieurs, l'Égypte ne s'est plus appartenue à elle-même : elle a obéi d'abord aux Perses; puis au Macédonien Alexandre et aux Ptolémées, l'une des dynasties qui succédaient à l'empire de ce conquérant; aux Romains depuis le premier siècle avant notre ère jusqu'à l'établissement des empereurs byzantins; à ces empereurs depuis le cinquième jusqu'au septième; ensuite aux premiers califes, aux califes du Caire et aux princes ottomans. Tant de révolutions ont successivement détruit une grande partie des monuments qui la couvraient et qui attestaient sa puissance antique. Pour achever de recueillir tout ce que nous en pouvons savoir, nous consacrerons no-

tre prochaine séance à une étude particulière, non plus de l'histoire de ses rois, mais de sa topographie naturelle, de sa géographie ancienne, des débris de ses édifices, de ses croyances religieuses, de ses mœurs et de ses institutions politiques avant le siècle d'Hérodote et de Périclès (1).

(1) L'auteur a déjà eu occasion de parler de la chronologie égyptienne en traitant de la *Chronologie litigieuse* (T. V. du *Cours d'études historiques*, p. 119 et suivantes); mais ce sujet tient si essentiellement à l'histoire ancienne de l'Égypte que nous n'avons pas cru devoir nous permettre de le supprimer ici.

SEIZIÈME LEÇON.

FIN DE L'EXAMEN DU SECOND LIVRE. — TOPOGRAPHIE NATURELLE, GÉOGRAPHIE ANCIENNE, DÉBRIS DES ÉDIFICES, CROYANCES RELIGIEUSES, MŒURS ET INSTITUTIONS POLITIQUES DE L'ÉGYPTE AVANT LE SIÈCLE D'HÉRODOTE ET DE PÉRICLÈS.

Messieurs, j'ai tâché de rassembler sous vos yeux tous les documents relatifs aux annales égyptiennes depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'an 526 avant notre ère. Mais presque tous ces documents se sont réduits à des traditions vagues, variables et fabuleuses, qui supposent une durée indéfinie, et qui la divisent en périodes mal connues et mal déterminées. Il n'y a plus aujourd'hui aucun compte à tenir de ces prétendus règnes de dieux et demi-dieux qui remonteraient à plusieurs dizaines ou centaines de milliers d'années : ce ne sont évidemment que d'obscurs détails de la mythologie égyptienne. Le premier roi mortel est Ménès : on ne sait de lui que son nom : il a été placé tantôt à quinze mille, tantôt à douze mille ans avant notre ère : je vous ai exposé les motifs de le rabaisser à une époque voisine de celle que nous assignons au déluge; mais quelque soit le nombre de ses successeurs et l'espace qu'ils occupent jusqu'à Mœris, ils n'ont réellement point d'histoire, puisque parmi leurs noms, ceux de Manéros, d'Osymandyas et de la reine Nitocris sont presque les seuls auxquels on puisse attacher quelques souvenirs. Mœris, qui chez Diodore

précède de près de treize mille ans l'ère chrétienne, n'a régné probablement que bien plus tard : il paraît avoir eu pour successeur immédiat Sésostris, qui, peu avant ou peu après l'an 1400, gouvernait et agrandissait l'empire égyptien. L'éclat et la vaste puissance que toutes les traditions antiques attribuent à ce monarque autorisent à supposer que la nation qu'il rendait si florissante s'était auparavant développée par degrés et avait traversé plusieurs siècles. Mais il faut que le règne de Sésostris ait été suivi d'un âge d'anarchie, de troubles et de décadence; car on a peine à retrouver l'histoire et même à compléter la liste de ses successeurs jusqu'à l'an 1000, époque voisine, à ce qu'il semble, des règnes de Chéops et de Chéphren, constructeurs des deux plus grandes pyramides. Ces constructions toutefois annoncent le rétablissement du pouvoir central, et une opulence qui aurait pu être plus utilement employée. De Chéphren à Psammitichus, c'est-à-dire de l'an 1000 à 671, un espace de trois cent trente ans est encore difficile à remplir. Les quatre règnes les mieux connus dans cet intervalle seraient ceux de Mycérinus, qui bâtit une troisième pyramide, de Séthon, de l'Éthiopien Sabacon et de Bocchoris. On a lieu de penser que, depuis la mort de Sésostris, l'Égypte a été plus d'une fois envahie par des armées éthiopiennes; dès le quatorzième siècle, Diodore de Sicile fait venir de l'Éthiopie un roi Actisanès : Sabacon règne au neuvième, et il se pourrait qu'au sixième avant la dodécarchie, deux autres Éthiopiens, Séthon et Tharaca, eussent occupé le trône d'Égypte. Les annales de cette contrée si célèbre ne prennent de consistance qu'à partir de l'avénement de Psammitichus, en 671 : la suc-

cession des monarques n'est clairement et uniformément établie que depuis ce terme jusqu'à la mort d'Amasis, en 526. Ce qui complique encore les difficultés à l'égard des temps plus reculés, c'est que, selon toute apparence, l'Égypte a été souvent partagée en plusieurs royaumes, tels que ceux de Thèbes, de Memphis, de Thin, et de Tanis; je dis souvent, parce que cette division ne semble pas avoir été invariable et persévérante. Il est vraisemblable que Sésostris a réuni sous ses lois tout l'empire, et même que Chéops et Chéphren le possédaient aussi tout entier. Marsham et d'autres auteurs modernes ont pu distribuer ingénieusement en plusieurs dynasties parallèles, tous les noms de rois, fournis par Hérodote, Manéthon, Ératosthène et Diodore : cette classification sert à resserrer dans un espace d'environ mille six cents ans toute la chronologie égyptienne depuis Ménès jusqu'à Cambyse; mais ces hypothèses demeurent toujours plus ou moins arbitraires et ne suffisent pas pour établir une histoire proprement dite. Si donc on veut réduire ces antiques annales à ce qu'elles ont de certain ou de probable, je crois qu'il faut s'en tenir au petit nombre de résultats que je viens, Messieurs, de vous rappeler.

Nous pouvons maintenant recueillir des notions plus positives sur la topographie naturelle de l'Égypte, sur son ancienne géographie, sur ses monuments, sur ses croyances religieuses, sur ses institutions morales et politiques; détails importants, qui tous se rattachent au second livre d'Hérodote; car c'est, Messieurs, à cet historien que nous devons le premier fonds de ces connaissances.

« Si l'on se peint, dit Volney, un pays plat, coupé de

« canaux, inondé pendant trois mois, fangeux et ver-« doyant pendant trois autres, poudreux et gercé le « reste de l'année; si l'on se figure sur ce terrain... des « buffles, des chameaux, des sycomores, des dattiers « clairsemés, des lacs, des champs cultivés, et de grands « espaces vides; si l'on y joint un soleil étincelant sur « l'azur d'un ciel presque toujours sans nuages, des « vents plus ou moins forts, mais perpétuels, l'on aura « pu se former une idée rapprochée de l'état physique « du pays... je conçois que pour un Égyptien, l'Égypte « est et sera toujours le plus beau pays du monde, quoi-« qu'il n'ait vu que celui-là. Mais, s'il m'est permis d'en « dire mon avis comme témoin oculaire, poursuit Vol-« ney, j'avoue que je n'en ai pas pris une idée si avan-« tageuse. Je rends justice à son extrême fertilité, à « la variété de ses produits, à l'avantage de sa position « pour le commerce; je conviens que l'Égypte est peu « sujette aux intempéries qui font manquer nos récol-« tes; que les ouragans de l'Amérique y sont inconnus; « que les tremblements de terre qui de nos jours ont « dévasté le Portugal et l'Italie y sont très-rares, quoi-« que non sans exemples; je conviens même que la « chaleur qui y accable les Européens n'est pas un in-« convénient pour les naturels; mais c'en est un grave « que ces vents meurtriers du sud; c'en est un autre « que ce vent de nord-est qui donne des maux de tête « violents; c'en est encore un que cette multitude de « scorpions, de cousins et surtout de mouches, telles « qu'on ne peut manger sans craindre d'en avaler. D'ail-« leurs nul pays d'un aspect plus monotone : toujours « une plaine nue à perte de vue; toujours un horizon « plat et uniforme; des dattiers sur leur tige maigre,

« ou des buttes de terre sur des chaussées; jamais cette « richesse de paysages où la variété des objets, où la « diversité des sites occupent l'esprit et les yeux par « des scènes et par des sensations renaissantes. Nul « pays n'est moins pittoresque, moins propre au pin- « ceau des peintres et des poëtes; on n'y trouve rien « de ce qui fait le charme et la richesse de leurs ta- « bleaux; et il est remarquable que les anciens ne font « pas mention des poëtes d'Égypte. En effet, que chan- « terait l'Égyptien sur le chalumeau de Théocrite? il « n'a ni clairs ruisseaux ni frais gazons, ni antres so- « litaires : il ne connaît ni les vallons, ni les coteaux, « ni les roches pendantes. Thomson n'y trouverait ni « le sifflement des vents dans les forêts, ni les roule- « ments du tonnerre dans les montagnes, ni la paisible « majesté des bois antiques, ni l'orage imposant, ni le « calme touchant qui lui succède : un cercle éternel... « ramène toujours les grands troupeaux, les champs « fertiles, le fleuve boueux, la mer d'eau douce et les « villages semblables aux îles. Que si la pensée se porte « à l'horizon qu'embrasse la vue, elle s'effraye de n'y « trouver que des déserts sauvages, où le voyageur « égaré, épuisé de soif et de fatigue, se décourage de- « vant l'espace immense qui le sépare du monde : il « implore en vain la terre et le ciel; ses cris perdus « sur une plaine rase ne lui sont pas même rendus par « des échos : dénué de tout et seul dans l'univers, il pé- « rit de rage et de désespoir devant une nature morne, « sans la consolation même de voir verser une larme « sur son malheur. Ce contraste si voisin est sans doute « ce qui donne tant de prix au sol de l'Égypte. La nu- « dité du désert rend plus saillante l'abondance du

« fleuve; et l'aspect des privations ajoute aux charmes
« des jouissances; elles ont pu être nombreuses dans
« les temps passés. »

Ce premier aperçu, Messieurs, se trouve confirmé par les observations rassemblées dans la grande *Description de l'Égypte* et spécialement dans le mémoire de M. de Rozière sur la constitution physique de cette contrée. Nous ne pourrons parcourir tant de détails, mais je vous en présenterai les principaux résultats. Vous savez qu'autrefois c'était le Nil qui servait de limite à l'Asie : aujourd'hui l'Égypte est considérée comme africaine, et l'on suppose qu'elle comprend non-seulement la vallée du Nil depuis Méroë vers le dix-huitième degré de latitude boréale, et les pays renfermés entre les bouches ou branches de ce fleuve depuis Memphis jusqu'à la Méditerranée, mais encore à l'est les bords du golfe Arabique, à l'ouest les déserts au sein desquels s'élevait le temple de Jupiter Ammon, et où se voient encore d'autres oasis, c'est-à-dire des territoires habitables, et en quelque sorte des îles cultivées au milieu d'une mer de sable. La vallée commence même fort au-dessus de Méroë; nous ne porterons nos regards que sur ce qui est au nord de cette ville nubienne. Après avoir reçu les eaux de l'Astabaras, le Nil n'a plus qu'un seul tronc, et s'avance ainsi vers le tropique. Il franchit en mugissant sa dernière cataracte, et coule durant une lieue sur un sol granitique entre des îles et des rochers innombrables. D'Éléphantine à Syène, lieux jadis célèbres et situés en face l'un de l'autre, le cours du fleuve redevient libre; et la vallée, plus régulière, prend tout à fait le nom d'Égypte : telle qu'un long ruban de verdure, elle traverse des déserts jus-

qu'à Memphis, en se dirigeant du sud au nord, sauf un peu de déclinaison vers l'est. Longtemps elle demeure fort resserrée entre deux chaînes de montagnes; elle s'élargit tout à coup, et devient une plaine triangulaire, quand le Nil se divise en plusieurs branches. Jadis le nom de Thébaïde s'appliquait à tout le pays compris entre Syène et Memphis, et dans lequel se rencontraient Ombos, Thèbes, Tentyris ou Denderah, Ptolémaïs, Lycopolis, Hermopolis, Héracléopolis. Maintenant cet espace entier se nomme Saïd; et depuis fort longtemps on le conçoit comme divisé en deux parties : savoir, au sud la Thébaïde proprement dite ou l'Égypte supérieure, et, en avançant vers le nord, l'Égypte moyenne ou l'Heptanomis; région primitivement composée de sept nomes, dont le plus septentrional était celui de Memphis. La basse Égypte ou le Delta était comprise entre les deux branches du fleuve qu portaient les noms de la Canopique à l'ouest, de Pélusiaque à l'est, et qui, à proprement parler, ne subsistent plus. Il n'en reste que cinq, dont les deux extrêmes sont, à l'occident, la Bolbitine, qui aboutit à Rosette, et qu'Hérodote vous a désignée comme un canal creusé de main d'homme; à l'orient, la Phatnitique ou Bucolique, dite aujourd'hui de Damiette. On s'aperçoit que l'état de ces lieux a beaucoup changé depuis les anciens temps : les atterrissements du fleuve et de la mer ont agrandi la plaine du Delta; d'une autre part, de grands affaissements y ont contribué à l'extension de plusieurs lacs, surtout de ceux qui portent à présent les noms de Bourlos et de Mensaleh.

Le Nil, en coulant de Syène à Memphis, ne se tient point à égales distances des deux chaînes de montagnes.

La largeur moyenne du terrain cultivé sur la rive droite n'est que de quatre mille mètres, ou une lieue; elle est de dix mille mètres (deux lieues et demie) sur la rive gauche. Si l'on ajoute mille ou douze cents mètres pour la largeur du fleuve même et pour les bandes sablonneuses qui le bordent souvent, on aura un espace total de quinze mille mètres ou près de quatre lieues entre les deux chaînes dans les régions calcaires. Mais, entre les montagnes de grès, cette largeur se réduit à quatre mille mètres; et, dans la région granitique, il n'y a plus que l'intervalle nécessaire pour le passage des eaux, sauf de chaque côté une étroite lisière qui encore disparaît quelquefois. Voilà comment la vallée d'Égypte jusqu'au sommet du Delta se trouve diversement encaissée entre deux chaînes de montagnes médiocrement élevées, mais absolument nues depuis leur base jusqu'à leur sommet. En deçà de Thèbes, elles sont de formation secondaire et de nature calcaire; de Thèbes à Syène, elles sont composées d'un grès sablonneux, légèrement micacé : tendres et faciles à tailler, elles ont été employées dans la construction des antiques édifices de la Thébaïde. Vers Syène, et même une lieue avant la cataracte, apparaissent les roches granitiques d'où l'on a extrait tant de blocs qui ont servi à faire des statues colossales, des obélisques et des temples monolithes.

Dans les autres contrées du globe, les vallées au milieu desquelles coulent les grands fleuves, forment une espèce de berceau et vont s'exhaussant tant soit peu à mesure qu'on s'éloigne des rives. En Égypte, au contraire, l'une et l'autre partie de la vallée s'abaisse, en sorte que l'espace le plus élevé entre les deux chaî-

ses de montagnes est précisément celui qu'occupe le fleuve : son lit est une sorte d'échancrure au sommet d'une surface convexe qui va du pied de la chaîne orientale au pied de l'occidentale. On voit combien cette disposition facilite l'inondation, dès que les eaux commencent à dépasser les rives : alors la vallée entière n'est, pour ainsi dire, que le lit du fleuve, il la remplit aussitôt que ses eaux ne sont plus basses.

Pour trouver en Égypte un aspect pittoresque, il faut remonter à Syène et à la cataracte : la Thébaïde, l'Heptanomis et le Delta surtout sont d'une monotonie que les Européens ont peine à supporter. Après les premiers mouvements de surprise que produit en eux un spectacle nouveau, ils en sont bientôt lassés et attristés; et leur curiosité n'est entretenue que par les monuments ou les vestiges des travaux humains. Cependant la nature offre en effet trois tableaux différents selon les trois diverses saisons égyptiennes. Au printemps, c'est-à-dire depuis le commencement du mois de mai jusqu'au milieu de septembre, les champs dépouillés après les récoltes ne laissent voir qu'une terre crevassée, poudreuse et grise, de la couleur que nous avons appelée terre d'Égypte. A l'équinoxe de notre automne, la vallée du Nil est une immense nappe d'eau rouge ou jaunâtre, d'où sortent des palmiers, des digues, des villages et des villes. A la retraite des eaux, on n'aperçoit d'abord qu'un sol noir et fangeux; mais l'ensemencement est bientôt suivi de la plus forte végétation; et, durant notre hiver, la fraîcheur et l'abondance des productions qui couvrent l'Égypte surpassent toutes les richesses de nos climats européens. L'Égypte est alors une prairie magnifique, un champ

de fleurs, un océan d'épis, disent les voyageurs, un paradis terrestre, uniforme pourtant, monotone, et à la longue fastidieux, parce que les objets, les accidents, les nuances y demeurent partout les mêmes. Le ciel est une voûte constamment pure, blanche plutôt qu'azurée, dit M. de Rozière; l'atmosphère est pénétrée d'une vive lumière, importune ou même nuisible à des yeux étrangers; un soleil étincelant embrase une plaine presque découverte, non ombragée quoique plantée d'arbres. Le palmier-dattier s'aperçoit en tous lieux; mais sa tige élancée, ses rameaux flexibles et découpés, sa tête vacillante, ne jettent qu'une ombre pâle, criblée et mobile.

M. Girard, qui a recueilli en Égypte un grand nombre d'observations géologiques, en conclut que les débordements annuels du Nil exhaussent le sol par le limon qu'ils y laissent; que, sans cesse rajeunie, pour ainsi dire, par le bienfait de l'inondation, cette terre, présent du fleuve, s'avance de plus en plus dans la mer et offre à ses habitants, sur une plage, qui n'a pas cessé de s'accroître depuis une longue suite de siècles, les produits d'une fertilité sans exemple, tandis que par une inondation d'une autre nature, les sables que les vents transportent du fond des déserts de la Libye, tendent à envahir cette terre et à la frapper de stérilité. Ainsi s'expliquent naturellement ces continuels efforts, par lesquels, suivant l'ancienne mythologie égyptienne, Osiris et Typhon, alternativement vainqueurs et vaincus, se disputent un terrain où ni l'un ni l'autre ne peut exercer un empire exclusif, et que la nature a disposé pour être entre eux l'objet d'un éternel combat.

Il n'est pas étonnant, Messieurs, que la civilisation et les progrès de quelques arts remontent, en un tel pays, à des époques plus lointaines que dans le reste de l'Afrique, qu'en nos contrées européennes et même qu'en certaines parties de l'Asie. Les plus antiques monuments dont il subsiste des restes ou des vestiges sur le globe sont égyptiens. Hérodote vous en a indiqué plusieurs et l'on a trouvé peu de rectifications et même peu d'additions importantes à faire à ses descriptions. Je ne fixerai votre attention que sur un petit nombre de détails, sur ceux qui touchent de plus près au système religieux et politique.

La Thébaïde, ou l'Égypte supérieure, est plus riche que la moyenne et que la basse en ce genre d'antiquités. Je ne vous parlerai pas, Messieurs, de Philæ, d'Éléphantine et de Syène, d'Ombos, d'Hermonthis et de Tuphium : la seule ville de Thèbes, bouleversée par tant de révolutions, tant de fois ravagée durant trente-trois siècles, depuis Sésostris jusqu'à nous, suffirait pour fixer longtemps nos regards par le nombre, l'immensité, la magnificence de ses ruines. Nous y remarquons d'abord un cirque ou hippodrome long de deux mille mètres, large de mille, où l'on s'exerçait aux courses à pied, aux courses de chars et de chevaux, et qui paraît avoir été jadis entouré de constructions triomphales, dignes de la première capitale de l'empire. Aux extrémités de cette enceinte, les débris de temples et de palais s'accumulent : pylônes, propylées, péristyles, colonnes monolithes, piliers, cariatides, statues brisées, morceaux d'architecture chargés d'hiéroglyphes parfaitement sculptés. Non loin sont les ruines du Memnonium, dans lesquelles, comme je

vous l'ai dit, on a cru reconnaître le tombeau d'Osymandyas décrit par Diodore de Sicile, et qui appartenaient certainement à quelque édifice aussi vaste que somptueux. En avançant, on arrive à un mamelon de la chaîne libyque dans lequel est creusée une syringe, l'un de ces labyrinthes souterrains fort célèbres chez les anciens. C'est, disent MM. Jollois et de Villiers, un véritable dédale, où l'on ne doit pas pénétrer imprudemment : la multitude des couloirs, des salles, et des puits verticaux par lesquels on descend à des étages inférieurs, annonce un lieu destiné à des initiations et à des célébrations de mystères. Si de là vous traversez le Nil pour vous porter vers la chaîne arabique, vous rencontrez des obélisques couverts d'hiéroglyphes, et ayant vingt-quatre ou vingt-cinq mètres d'élévation, quoique formés chacun d'un seul morceau de granit. Derrière ces monuments, deux statues colossales sont assises, qui auraient onze mètres de stature : on admire la sévérité et la tranquillité de leur pose. D'énormes décombres environnent une enceinte qui renferme des colonnes dont quelques-unes ont plus de trois mètres d'épaisseur. L'une des entrées de l'ancienne Thèbes s'annonce par des restes de sphinx, et par des sphinx entiers à corps de lion et à tête de femme. Une avenue, qui, dans une longueur de deux mille mètres, a dû contenir plus de six cents sphinx et que bordent des monticules de décombres, conduit à de vastes enceintes en briques où l'on distingue des restes de portes et de colosses, des statues en granit noir. Si l'on dévie sur la gauche, une avenue plus large se présente formée tout entière de béliers accroupis : elle aboutit à une porte triomphale, au delà de

laquelle sont deux temples : l'un plus grand et plus ancien, quoiqu'il soit construit avec des débris de monuments antérieurs; l'autre plus petit, plus élégant, et dont les bas-reliefs font présumer qu'il était consacré à Isis. Par une nouvelle avenue de gros sphinx, on arrive à d'autres enceintes, couvertes aussi des ruines imposantes de plusieurs temples ou palais. Là s'élève un obélisque haut de trente mètres; là se voient des batailles sculptées sur des murs et sur des colonnes; et les couleurs appliquées à quelques-unes de ces sculptures brillent encore d'un vif éclat après tant de siècles. Derrière le plus magnifique de ces palais, s'ouvre la vallée qui mène aux hypogées, demeures souterraines et sépulcrales des anciens rois de Thèbes. Les auteurs de la grande *Description de l'Égypte* considèrent ces tombeaux comme le dépôt de toutes les connaissances acquises dans les premiers âges. D'innombrables figures y retracent des scènes domestiques, des actes religieux, des phénomènes célestes, des exploits guerriers, d'éminents services rendus à la patrie, les tributs levés sur les peuples vaincus, les encouragements donnés aux arts et aux sciences. Quoique tous ces tombeaux soient construits sur un même plan, il n'en est pas un seul qui n'offre des particularités remarquables. Certains bas-reliefs coloriés représentent des professions, des métiers, la chasse, la pêche, la navigation, le labourage, les récoltes. A travers des restes de momies et des débris de toute espèce, on pénètre, en rampant, jusqu'à un couloir qui devient soudainement très-élevé, et dont les murs sont décorés d'inscriptions hiéroglyphiques. On a creusé de chaque côté des caveaux où des momies sont rangées les unes sur les

autres. Des ornements plus ou moins riches distinguent les conditions; des mains, des pieds, d'autres membres sont dorés et annoncent ainsi d'éminents personnages; quelques-uns ont auprès d'eux des manuscrits qui retracent apparemment ou les circonstances de leurs vies, ou les formules et les cérémonies de leurs funérailles.

Les édifices, dont les débris subsistent autour de Thèbes, n'avaient pas été décrits par Hérodote ni même par Diodore de Sicile, à l'exception du prétendu tombeau d'Osymandyas. Strabon, dans son dix-septième livre, fait connaître un peu mieux ces antiquités, et n'en donne pourtant qu'une idée fort incomplète. Il s'arrête particulièrement au Memnonium, et à cette statue de Memnon qui rendait des sons harmonieux quand elle était frappée des rayons du soleil, à ce que dit aussi Tacite : *Memnonii saxea effigies, ubi radiis solis icta est, vocalem sonum reddens.* Strabon a entendu ce son, mais il doute qu'il vînt de la statue. En descendant le fleuve depuis Thèbes, Tentyris, Abydos, Chemmis ou la ville de Pan, Antæopolis, Lycopolis, Besa ou Antinoé, continuent d'offrir une suite de monuments instructifs, quoique moins imposants et moins nombreux. C'était entre Hermopolis et Memphis que se trouvaient le lac Mœris et le labyrinthe dont Hérodote vous a tracé les tableaux. On ne sait pas bien quelle était la position de ce lac. Il est plus méridional dans Hérodote et dans Diodore que dans Strabon et dans Ptolémée, qui le rapprochent du lieu occupé aujourd'hui par le lac Keroun. Le circuit d'environ cent quatre-vingts lieues que lui donnait Hérodote est rabaissé à vingt mille pas (sept ou huit lieues) par Pomponius Méla, qui d'ailleurs le croyait aussi fait de main

d'homme : *Mœris, aliquando campus, nunc lacus, viginti millia passuum in circuitu patens.*

Ce lac, le labyrinthe et la plupart des autres monuments se trouvaient sur la rive gauche du fleuve, du côté de la chaîne libyque. Il en est de même des pyramides voisines de Memphis. A trois cents pas de la plus grande est une tête colossale de sphinx, dans laquelle Volney croyait reconnaître tous les caractères d'une figure nègre : il en concluait que la population primitive de l'Égypte était de la même race que tous les naturels de l'Afrique, ce qui s'accorderait assez avec un texte d'Hérodote que je vous ai rapporté, Messieurs, et où l'historien, de ce que les Colchidiens ont la peau noire et les cheveux crépus, conclut qu'ils sont une colonie égyptienne. Allié depuis au sang des Grecs et des Romains, le sang égyptien s'est modifié et a conservé pourtant quelque empreinte de sa première nature. Si l'observation de Volney est juste, elle prouverait que la race nègre est susceptible, autant qu'une autre, de civilisation et de progrès. Car les monuments sur lesquels nous venons de jeter les yeux et ces immenses pyramides auprès desquelles se voit la tête de sphinx annoncent une extrême opulence et le développement de certaines industries. A la vérité, Pline l'Ancien ne veut y voir qu'une vaine et folle ostentation de la richesse des rois, *regum pecuniæ otiosa et stulta ostentatio;* il se réjouit de ce que les noms des princes insensés qui les ont bâties sont oubliés ou incertains, *inter eos non constat a quibus factæ sint, justissimo casu obliteratis tantæ vanitatis auctoribus.* Ces travaux n'en demeurent pas moins étonnants par leur étendue, par leur invincible solidité, par une

exécution aussi parfaite que le comportait un tel genre. Il a été difficile de prendre des mesures rigoureusement exactes de toutes leurs dimensions, parce que leurs bases sont plus ou moins recouvertes par le sol successivement exhaussé. La plus grande, celle qu'on attribue à Chéops, a été mesurée pendant l'expédition des Français, d'une part par MM. Lepère et Coutelle, de l'autre par MM. Cécile et Jomard. Les premiers lui ont trouvé une hauteur oblique de cent trente-neuf mètres onze centimètres; les seconds, de cent trente-huit mètres trente centimètres; c'est quatre cent vingt-cinq à quatre cent vingt-huit pieds. La base de chacune des quatre faces triangulaires peut s'évaluer de même à sept cent seize pieds et demi; ce qui donne pour tout le contour de la pyramide deux mille huit cent soixante-six pieds, ou en ne considérant que la base visible, environ deux mille huit cents pieds. La hauteur est divisée en deux cent trois marches, ou degrés inégaux; et l'édifice, qui d'en bas semble finir en pointe, se termine en effet par une plate-forme, large d'environ trente pieds; de telle sorte que la pyramide est réellement tronquée. Je ne vous parle point de l'intérieur, la description n'en devient claire qu'à l'aide des figures; et même, comme Volney l'observe, on aurait besoin d'un modèle solide, réduit par exemple à un centimètre par mètre, et divisible de haut en bas en plusieurs portions.

Quoique, en général, les pyramides aient été considérées comme des tombeaux, quelques écrivains pourtant ont douté qu'un monarque ait pu accabler son peuple d'impôts et de fatigues pour renfermer un squelette de cinq pieds et demi dans une montagne de pierres; et ils ont tâché de transformer ces énormes sépulcres

en temples ou en observatoires. Mais comment aussi aurait-on bâti tant d'observatoires aussi voisins l'un de l'autre que le sont les onze pyramides, grandes et petites, rassemblées près de Memphis dans un même territoire, au milieu d'un sol plat et découvert, où la vue n'est gênée que par les vapeurs qui s'élèvent à quelques degrés au-dessus de l'horizon? Un squelette s'est retrouvé dans la grande pyramide, au milieu d'une chambre sépulcrale qui n'a que des dimensions ordinaires. On a donc lieu de présumer que ces immenses édifices n'étaient que des tombeaux, comme beaucoup d'autres pyramides de plus en plus petites qui environnaient les grandes. Les tombes des rois se distinguaient dans ce vaste cimetière par leur orgueilleuse et indestructible immensité.

Je suis obligé, Messieurs, de passer sous silence beaucoup d'autres monuments. J'ai eu occasion, dans nos séances précédentes, de vous en faire observer quelques-uns, particulièrement ceux qui contiennent ou des inscriptions hiéroglyphiques ou des représentations zodiacales : presque tous ont été l'objet de recherches savantes, et ils en étaient dignes par leurs rapports avec l'histoire des arts, des sciences, des croyances religieuses et des institutions politiques. Mieux connus et mieux expliqués, ils serviraient de suppléments aux récits des auteurs classiques. Ils jetteraient peut-être du jour sur ces annales égyptiennes que nous avons trouvées si incertaines et si confuses; mais ils faciliteraient surtout l'étude des doctrines et des pratiques sacrées, que tant de ténèbres enveloppent encore, comme nous allons, Messieurs, nous en convaincre.

De Paw dit que la religion de l'ancienne Égypte est

un abîme où se sont engloutis plus d'une fois ceux qui ont prétendu en sonder la profondeur. Nulle part l'idée d'un seul Dieu, maître suprême de l'univers, n'est plus difficile à retrouver que dans la mythologie de ce peuple, dans le dédale de ses superstitions. Le système de ses dieux primitifs et secondaires, en supposant que ce fût réellement un système, est si compliqué, si ténébreux, qu'il n'y a pas deux savants modernes qui l'aient exposé de la même manière. Jablonski, celui peut-être qui a le plus profondément recherché les origines des divinités égyptiennes, les divisait en cinq classes, auxquelles correspondent les cinq livres de son *Pantheon Ægyptiorum :* 1° les dieux principes des choses, éléments de la nature spirituelle: c'étaient Athor ou Vénus, Phta ou Vulcain, Neitha ou Minerve, Eneph ou Cnuphe ou Agathodæmon, Tithrambon et Themuthes ou Hécate; noms qui correspondraient plus ou moins justement à la nuit ou à l'amour, au feu ou à la puissance créatrice, à la sagesse ou à l'industrie, à l'esprit intérieur et bienfaiteur, et aux puissances malfaitrices ou infernales : 2° les dieux solaires appelés Osiris, Bacchus, Ammon, Somus ou Hercule, Horus ou Apollon, Sérapis, Harpocrate, Mendès ou Pan, selon qu'on envisageait l'astre du jour dans ses divers états, dans ses rapports avec les vicissitudes annuelles de la nature; 3° les déités lunaires, Isis ou Sothis, Bubaste ou Diane, Junon ou Lucine, Buto ou Latone, outre d'autres noms tels que Muth, Methuer, Athir, qui traduisaient aussi quelquefois celui d'Isis, et sans parler de ceux des planètes dans lesquelles Isis encore semblait transportée ou réfléchie; 4° le dieu Nil et les taureaux sacrés, sym-

boles de ce fleuve à Héliopolis, à Hermunthis et à Memphis; taureaux que distinguaient les noms propres de Mnévis, d'Onuphis, et surtout d'Apis avec lequel un antique Sérapis paraît avoir eu certains rapports. Jablonski est obligé de comprendre dans une cinquième classe, à laquelle il ne donne point de noms génériques, les dieux qu'il n'a pu attacher à aucune des quatre premières, et dont quelques-uns pourtant sont célèbres dans les annales égyptiennes : je n'en citerai que deux : l'un est Thoth ou Hermès ou Anubis ou Mercure; l'autre est Typhon, autrement dit Baby, Seth ou Apopis, époux de Naphtis, amant de Thuoris, et qui semble différer de Tithrambon, quoiqu'il soit, comme lui, le mauvais principe, le génie du mal. Vous savez, Messieurs, que les taureaux ou bœufs dont il vient d'être fait mention n'étaient pas les seuls animaux sacrés de l'Égypte : Hérodote et Diodore vous en ont indiqué plusieurs autres sur lesquels je ne reviens pas : on rendait un culte même aux légumes, et l'on trouvait dans toutes ces substances des emblèmes ou des vestiges de quelques actes ou attributs divins. Tant de dieux n'étaient réellement que les phénomènes personnifiés de la nature visible, que de grossières explications des faits physiques, bien ou mal connus. Sénèque nous apprend que les Égyptiens avaient divinisé les quatre éléments, et qu'ils doublaient ce nombre en faisant chaque élément masculin ou féminin, selon qu'ils l'envisageaient comme actif ou comme passif dans son état de force ou de faiblesse. Le cours et les débordements du Nil avaient une influence trop sensible sur les produits du territoire, sur les travaux et les jouissances des habitants, pour que ce fleuve et tous les détails de son histoire natu-

relle n'entrassent point dans le système religieux. Les révolutions célestes en ont fait partie, comme de plein droit chez tous les peuples antiques; elles se combinaient en Égypte avec les époques annuelles de l'inondation, de la culture et de la nudité du sol : sous ces aspects, le soleil, la lune, les planètes, plusieurs étoiles, surtout celles du zodiaque, ne pouvaient manquer de prendre place parmi les divinités. On sentait vivement les bienfaits de la nature; on sentait aussi les maux qui résultaient de ses vicissitudes et de ses inflexibles lois, ce double sentiment devait amener l'idée des deux principes; d'une part Agathodæmon ou Osiris, de l'autre Tithrambon ou Typhon, personnages qui se sont reproduits sous divers noms dans toutes les mythologies et dans plusieurs théologies. Hérodote vous a dit, Messieurs, que le nombre des dieux égyptiens avait été d'abord borné à huit; qu'il s'est ensuite élevé à douze; et que, depuis, il s'en est formé une troisième classe engendrée des deux premières, et dans laquelle Osiris même est compris. Cette dernière classe est devenue presque illimitée, parce qu'elle s'est composée à la fois d'apothéoses et d'allégories. On y a rassemblé les princes ou héros dont on révérait la mémoire, et d'un autre côté les pouvoirs et les produits physiques ou métaphysiques qui ne paraissaient pas assez bien représentés par les huit ou douze divinités primitives. Vous sentirez, Messieurs, l'impossibilité de ramener des éléments si nombreux et si disparates à une classification précise et constante, fondée sur l'histoire. Que ces nomenclatures aient varié dans le cours des âges, Hérodote l'assure; et il est aussi fort probable qu'elles n'étaient point uniformes à Thèbes et à Memphis, dans les deux ou les quatre

royaumes, et dans les trente-six nomes de l'empire. Il subsiste des vestiges de ces différences, ainsi que du conflit de quelques sectes religieuses. Il suit de là que les systèmes modernes qui tendent à faire dériver tous les dieux d'Égypte d'une source unique, soit astronomique, soit physique, soit morale, soit historique, s'écroulent nécessairement l'un sur l'autre, dès qu'on les examine avec quelque rigueur. Ils ont tous été victorieusement réfutés. Les doctrines théologiques ne prennent de l'unité, de la consistance que lorsqu'elles sont consacrées par d'invariables cérémonies et maintenues par l'exercice perpétuel et régulier des sacerdoces publics. Or, les renseignements jusqu'ici recueillis sur les rites et sur les prêtres de l'Égypte ne suffisent assurément point pour nous donner une parfaite connaissance du système liturgique et hiérarchique de cette contrée. Seulement nous y rencontrons çà et là des oracles, des sacrifices, beaucoup de temples, un grand nombre de superstitions populaires, et quelques cérémonies mystérieuses dont nos savants se sont efforcés en vain de soulever les voiles. Warburthon soutient que, dans les mystères d'Osiris, on enseignait le théisme pur, l'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme, et que, par conséquent, on démontrait la fausseté du polythéisme vulgaire. C'est faire aux antiques Égyptiens beaucoup trop d'honneur : de Paw, Barthélemy, Sainte-Croix ont prouvé qu'on ne peut attribuer une doctrine si pure aux prêtres de Thèbes et de Memphis; qu'ils partageaient probablement, et qu'ils propageaient sans nul doute, les erreurs de la multitude; qu'en un mot personne aux bords du Nil ne professait ni en public ni en secret la croyance d'un

seul être suprême d'une vie future. Seulement il paraît que dans les mystères il était question soit des récompenses promises à la vertu et des peines réservées au crime; soit d'une simple transmigration en d'autres corps, avec ou sans le souvenir de l'existence antérieure.

Les fables égyptiennes se reconnaissent parfaitement dans celles de la Grèce, quoiqu'elles y aient subi des changements de noms, de lieux, d'époques et gagné des embellissements poétiques. On a cru en retrouver aussi le fond ou certains détails en diverses contrées asiatiques, et particulièrement dans l'Inde : c'est ce qui résulterait surtout d'une notice sur quelques livres indiens, insérée par M. Wilfort au tome III des *Recherches de la société de Calcutta.* Les auteurs orientaux de ces livres ayant des notions à la vérité inexactes et un peu confuses, mais pourtant assez étendues de la géographie de l'Egypte, de son histoire et de sa religion antiques, M. Wilfort incline à penser que le fond de cette religion est d'origine indienne; et, pour établir cette opinion, il trouve dans la langue sanscrite la racine de beaucoup de mots égyptiens. Ce qui est peu contesté, c'est qu'il y a eu, en des âges fort lointains, des communications entre les deux pays; et, si l'un a instruit l'autre, comme on n'en peut guère douter, la présomption d'antériorité semblerait être pour le plus oriental. Toujours les Égyptiens auraient-ils à revendiquer ce qu'il y a, dans leur mythologie, de relatif à leur fleuve; la partie purement nilique de leurs traditions religieuses.

Avant d'être enrichie par les Grecs de fictions ingénieuses et de conceptions morales, la religion de l'É

gypte n'était guère qu'un tissu de superstitions grossières, qui ne servaient qu'à entretenir la crédulité du peuple et à perpétuer l'ascendant des prêtres. Cet amas d'erreurs et d'impostures ne pouvait pas plus réformer les mœurs qu'éclairer les esprits. Il ne disposait qu'à l'obéissance; il n'inspirait que de vaines terreurs et des affections serviles. C'était pourtant sur ces déplorables croyances que se fondaient les institutions politiques. On avait, le plus possible, rattaché l'ordre social aux prétendues doctrines sacrées. Cette confusion, qui est dangereuse encore lorsque ces doctrines sont vraies et saines, devait être en Égypte la plus persévérante des calamités, puisqu'enfin les temples n'y étaient que des ateliers de mensonges, le culte que profanation, la religion qu'idolâtrie. C'est surtout à l'Égypte que s'applique le mot de Bossuet, « tout était « Dieu, excepté Dieu même; » et, malgré tout ce qu'ont dit les anciens et les modernes panégyristes de la politique frauduleuse, il est difficile de penser que ce qui outrageait la majesté divine pût garantir le pouvoir légitime des rois et la prospérité des peuples. Vous allez en juger, Messieurs, par un aperçu de l'ancien état de la société sur les bords du Nil.

Strabon dit que, sous Sésostris, l'Égypte ne formait qu'un seul royaume divisé en trente-six nomes : dix dans la Thébaïde, dix dans le Delta, et seize dans l'Égypte moyenne. Cependant le nom d'Heptanomis, souvent appliqué à cette région intermédiaire, la représente comme partagée en sept nomes : seulement il est à présumer que ces dénominations et ces distributions n'ont pas été invariables : mais le total de trente-six nomes paraît s'être maintenu jusqu'au temps de Cambyse : ce

nombre correspondait à celui des décans qui partageaient le cours de l'année, à une division particulière du zodiaque en trente-six sections de dix degrés chacune, et peut-être même à la division très-antique du cercle en trente-six dizaines de degrés. La population était distribuée en sept classes, selon Hérodote, en cinq selon Diodore de Sicile : dans l'un et l'autre tableau, les trois premières classes sont celles des prêtres, des guerriers et des pasteurs : au-dessous d'elles, Diodore ne distingue que les laboureurs et les artisans : Hérodote discerne les porchers, les marchands, les interprètes et les matelots. Nous manquons de renseignements précis sur cette distribution qui serait pourtant d'une assez haute importance. Vous aurez, Messieurs, remarqué des textes qui semblent dire que toutes les propriétés territoriales avaient été partagées entre le trône, les prêtres et les guerriers : mais Hérodote vous a parlé d'une distribution générale du sol, opérée par Sésostris, entre tous les habitants ou toutes les familles. Nous n'avons aperçu, parmi les plus anciens indigènes, presque aucune trace d'ilotisme ou d'esclavage. Ce ne sont guère que des étrangers vaincus ou opprimés qui paraissent réduits en Égypte à la pure servitude : ils étaient quelquefois condamnés seuls aux travaux accablants qu'exigeaient des constructions gigantesques. Cependant Chéops et Chéphren y ont employé la population égyptienne durant tout un siècle, selon les récits d'Hérodote et de Diodore. Tous les habitants contribuaient aux frais de ces énormes entreprises, et tous encore, excepté les prêtres et les guerriers, étaient forcés d'y coopérer de leurs mains. Hors de ces deux classes éminentes, tous les sujets du roi d'Égypte, quand il était

impérieux et puissant, demeuraient taillables et corvéables à volonté. Les classes inférieures étaient, comme ailleurs, privées de la plupart des grands avantages de la société et en supportaient seules presque toutes les charges. A ce sujet, Fleury, dans son livre sur les mœurs des Israélites, fait des réflexions que Rollin a transcrites, et qui fort simples en apparence sont profondément judicieuses. « C'est le paysan, dit Fleury, « qui nourrit les bourgeois, les officiers de justice et « de finance, les gentilshommes, les ecclésiastiques; « et, de quelque détour que l'on se serve pour convertir « l'argent en denrées ou les denrées en argent, il faut « toujours que tout revienne aux fruits de la terre et « aux animaux qu'elle nourrit. Cependant, quand nous « comparons ensemble tous ces divers degrés de condi- « tions, nous mettons au dernier rang ceux qui tra- « vaillent à la campagne; et plusieurs estiment plus « de gros bourgeois, inutiles, sans force de corps, sans « industrie, sans aucun mérite, parce qu'ayant plus « d'argent, ils mènent une vie plus commode et plus « délicieuse. Mais, si nous imaginions un pays où la « différence des conditions ne fût pas si grande, où vi- « vre noblement ne fût pas vivre sans rien faire, mais « conserver soigneusement sa liberté, c'est-à-dire n'ê- « tre sujet qu'aux lois et à la puissance publique, sub- « sister de son fonds sans dépendre de personne, et se « contenter de peu de peur de faire quelque bassesse « pour s'enrichir; un pays où l'on méprisât l'oisiveté, « la mollesse et l'ignorance des choses nécessaires pour « la vie, et où l'on fît moins de cas du plaisir que de la « santé et de la force du corps, en ce pays-là il serait « bien plus honnête de labourer ou de garder un trou-

« peau que de jouer ou de se promener toute la vie. » Faut-il, Messieurs, en adoptant ces idées de Fleury, dire avec Rollin qu'elles avaient présidé à l'organisation du corps social en Égypte? je ne le pense pas; car nous y avons vu la distinction des classes fortement prononcée, et les conditions des personnes iniquement établies, quoique d'une manière un peu moins intolérable qu'en certains autres États antiques.

Ce qui nous a été dit du sol de l'Égypte, des débordements du fleuve, et des effets immédiats de toutes les circonstances physiques, suffit pour nous donner une idée des produits et des jouissances ainsi que des principaux genres d'industrie anciennement pratiqués en cette contrée. On y cultivait le papyrus ou byblus, le lin et le byssus; et vous savez quels usages divers on faisait de ces plantes. Le lotus et un grand nombre de grains, de légumes et de fruits fournissaient de saines nourritures; les poissons et les troupeaux achevaient de pourvoir à tous les besoins. Cette abondance et cette variété de productions entretenaient l'activité des professions rurales et des arts mécaniques; la nation était laborieuse; les récoltes et les produits du travail excédaient souvent les consommations; le fleuve, les canaux et les mers facilitaient, provoquaient en quelque sorte le commerce intérieur et extérieur; et, pour que rien ne manquât de ce qui pouvait susciter et entretenir l'industrie, le fleuve refusait quelquefois son débordement annuel et ne laissait au pays d'autres ressources que celles qu'il fallait obtenir soit par un système économique, soit surtout par des communications avec les peuples étrangers. Pline le Jeune a peint éloquemment les effets politiques de cette stérilité acci-

dentelle, l'Égypte forcée d'invoquer Rome à défaut du Nil, et d'attendre de ses vainqueurs les aliments qu'ils avaient coutume de recevoir d'elle : *Inundatione, id est, ubertate, regio fraudata, sic opem Cæsaris invocavit, ut solet amnem suum... Percrebuerat antiquitus, urbem nostram nisi opibus Ægypti ali sustentarique non posse. Superbiebat ventosa et insolens natio, quòd victorem quidem populum, pasceret tamen; quòdque in suo flumine, in suis manibus, vel nostra abundantia vel fames esset. Refudimus Ægypto suas copias, recepit frumenta quæ miserat, deportatasque messes revexit.*

La nature avait donc presque tout fait en Égypte pour amener et accélérer les progrès de la civilisation : ils n'ont pu y être ralentis ou arrêtés que par l'imperfection et les vices des institutions politiques. Je sais qu'on a dit que, jusqu'en 525, la monarchie y avait été limitée par un pouvoir administrant, que la royauté n'y était que le centre ou le nœud des pouvoirs, et qu'en réalité, il y avait aristocratie. Le point le plus constant, c'est qu'aucun vestige de démocratie ne s'aperçoit dans l'antique Égypte. S'il est fait mention des acclamations du peuple, c'est seulement pour consacrer ou pour flétrir la mémoire des rois au moment marqué pour leur sépulture. Les trois ou cinq classes inférieures ne participaient d'aucune manière à la confection des lois ni à l'administration publique; elles n'élisaient personne pour assister en leur nom à des assemblées ou à des conseils, et il n'apparaît aucun symptôme de ce que nous appelons aujourd'hui gouvernement représentatif. Les militaires et les prêtres exerçaient bien quelque influence; les premiers, en refusant leur ser-

vice et quelquefois en menaçant le trône qu'ils enveloppaient de leurs intrigues et de leurs manœuvres; les autres, par l'ascendant des croyances et des pratiques religieuses, par les avis, les remontrances ou même les injonctions qu'ils avaient occasion d'adresser immédiatement au monarque. Mais ces deux espèces de forces n'avaient guère d'efficacité qu'en proportion de la faiblesse du caractère personnel de chaque roi, ou de la difficulté des circonstances au milieu desquelles il régnait. Le pouvoir d'un Sésostris demeurait absolu; celui d'un Apriès, d'un Amasis même, ne se pouvait maintenir que moyennant des complaisances. Il est vraisemblable aussi que, lorsque l'empire se divisait en plusieurs royaumes, l'autorité monarchique s'affaiblissait dans presque tous; et nous pouvons ajouter que l'approche des étrangers, Arabes, Éthiopiens, Assyriens, leurs irruptions, leurs usurpations fréquentes, le souvenir même de leurs règnes momentanés, devaient rendre l'autorité suprême plus précaire ou plus craintive. Après tout, cependant, ses actes n'avaient été ni partagés ni circonscrits régulièrement par les lois. Le roi pouvait tout ce qu'il osait, et n'avait à redouter que des audaces plus fortes et plus heureuses que les siennes : voilà du moins tout ce que les anciens livres nous en ont appris.

Nous devons toutefois reconnaître une sorte de contre-poids au pouvoir absolu ou arbitraire dans l'empire des croyances et des habitudes. Le temps et l'opinion avaient investi les anciennes lois d'une autorité sacrée, formidable au monarque même. Une coutume nouvelle eût été, comme l'a remarqué Platon, un prodige au sein de l'ancienne Égypte. Diodore nous a parlé de

régime de vie auquel le prince restait assujetti, et dont il n'aurait pas tenté, sans péril, de s'affranchir ostensiblement. Mais ce régime intérieur, plus ascétique à vrai dire que politique, ne s'étendait point jusqu'à prévenir ou réprimer les abus réels de la puissance; et, si les historiens ne nous trompent pas lorsqu'ils nous disent que Chéops et Chéphren ont pu, durant cent six ans, interrompre les sacrifices, mépriser les prêtres, et tyranniser en même temps les plus nombreuses classes de la population, il en faudrait conclure que les maximes et les traditions même religieuses ne balançaient point assez un despotisme hardi et inflexible. D'après les récits qui nous sont parvenus, et qui peuvent seuls nous éclairer sur de tels points, nous avons tout lieu de croire que ni les droits individuels ni les institutions publiques n'avaient de garanties suffisantes chez les Égyptiens.

Les nomes étaient administrés par des préfets, qui tendaient presque toujours, et réussissaient quelquefois, à se rendre indépendants. Trente juges, choisis par le prince entre les nobles habitants des principales villes, et entretenus, dit Rollin, par sa libéralité, exerçaient gratuitement le pouvoir judiciaire. Plutarque et d'autres écrivains nous les représentent comme des modèles d'équité; et il est fort heureux qu'ils aient été persévéramment si intègres et si infaillibles, car nous n'apercevons autour d'eux rien qui pût préparer leurs décisions, ni au-dessus d'eux aucune ressource contre leurs erreurs. Hérodote et Diodore nous ont fait connaître plusieurs lois civiles : quelques-unes sont fort sages, quoique avec un caractère un peu minutieux. Le principal vice de tout ce système politique était de se

fonder sur des superstitions vulgaires dont nous sentons aujourd'hui l'absurdité, et de se déclarer irréformable, incorrigible comme elles : il se composait ainsi de routines qui s'opposaient aux progrès encore plus qu'aux désordres, et qui retenaient, le plus possible, l'industrie, le commerce, les sciences et les arts dans leurs premières limites.

On ne saurait trop répéter l'observation de Bacon que le pouvoir des hommes, la puissance et la prospérité des peuples se mesurent toujours sur les connaissances qu'ils acquièrent. Sans doute, certains genres d'instruction s'étaient propagés dans l'antique Égypte. Hérodote y a remarqué l'usage de deux écritures; et ce qui nous est raconté des enseignements de Thoth ou Hermès suppose au moins la transmission de quelques éléments de grammaire et de littérature. Pour en mieux juger, il faudrait connaître l'état de la langue de ce pays avant 526, ce qui exigerait une intelligence des hiéroglyphes que nous n'avons point encore. Du reste, il paraît que, jusqu'alors, l'éloquence et la poésie n'avaient pas jeté un très-vif éclat. Volney croit en découvrir la cause dans la monotonie de la nature égyptienne, et, à cet égard, ses observations ne manquent pas de justesse; car si des poëtes indigènes, et surtout étrangers, se sont formés depuis dans l'école d'Alexandrie, c'est à une époque où les Grecs avaient transporté en Égypte quelques-uns des produits de leur propre civilisation et de leurs études : encore faut-il dire que ces poëtes alexandrins restaient fort au-dessous des modèles que les beaux siècles de la Grèce avaient offerts.

Si les livres de philosophie qui portent les noms ou

d'Horus ou d'Hermès avaient quelque authenticité, ils prouveraient que cette branche d'instruction restait sous l'empire des doctrines sacrées ou mystiques, que par conséquent tous les moyens de se perfectionner et de s'étendre lui devaient être interdits. La jurisprudence, la médecine, toutes les sciences naturelles subissaient ce même joug : l'expérience ne les pouvait délivrer d'aucune erreur, ni les enrichir d'aucune découverte : on avait imprimé une sorte de caractère divin à tous les livres qui renfermaient le savoir public; et trop d'anathèmes menaçaient les innovations, pour que les progrès fussent possibles.

La science du calcul était née; mais, déjà flétrie par le mysticisme, elle attachait aux nombres des propriétés surnaturelles, et communiquait ce travers à la géométrie, dont elle est l'instrument nécessaire. Le besoin de reconnaître les limites des propriétés après les inondations et les entreprises de constructions énormes avaient forcé d'apprendre à mesurer l'étendue et à combiner ses dimensions. Mais rien n'annonce qu'avant l'ouverture de l'école d'Alexandrie, cette étude se fût élevée au-dessus de ce qu'exigeait la simple pratique, ni qu'on eût imaginé aucune des machines qui pouvaient rendre cette pratique elle-même plus sûre, plus rapide, moins pénible et moins dispendieuse. L'astronomie, quoique plus avancée qu'elle ne l'était alors chez les Grecs, se bornait aux résultats apparents des observations immédiates, et se compliquait d'ailleurs d'idées superstitieuses. En un mot, on avait fait les premiers pas dans presque toutes les routes de l'instruction, mais des barrières infranchissables étaient élevées d'avance au milieu de toutes les carrières. La liberté, à la-

quelle il appartient de féconder les talents, d'ennoblir les études et les mœurs, de susciter le génie et la vertu, la liberté n'existait nulle part en Égypte. Son emblème n'apparaît jamais dans des monuments innombrables; l'idée en était refoulée au fond des âmes et n'avait probablement pas d'expression dans le langage. Tout ce que nous savons de l'histoire de ce laborieux et industrieux peuple ne présente que servitude ou licence, despotisme, usurpation ou anarchie; et la faute en était sans doute aux institutions beaucoup plus qu'à la nature.

Les arts agricoles et les arts mécaniques étaient cultivés avec méthode et non sans succès. Les arts du dessin surtout avaient fait des progrès, dont à cette époque aucune autre contrée du globe n'offre d'exemples attestés par autant de monuments et de vestiges. La conservation et pour ainsi dire l'éternité de ces monuments montre à quel point on avait su diriger et perfectionner les travaux, quoiqu'elle puisse être aussi attribuée en partie à l'heureuse température du climat, à l'innocence et à la bienfaisance de l'air qu'on y respire. On a droit cependant de reprocher à tous ces produits de la sculpture et de l'architecture égyptienne leur caractère plus triste qu'austère, moins grand que colossal, et moins vrai que régulier, leur fastidieuse uniformité, leur pesanteur inflexible. Ils sont quelquefois élégants, ils ne sont jamais gracieux; quand ils ont des intentions morales, ils ne les expriment que faiblement et lourdement. C'est la poésie qui leur manque, parce que l'essor en était entravé par les institutions et les habitudes, peut être aussi parce que la nature elle-même, dans la plus belle et la plus riche de ses trois phases, n'offrait point

assez les modèles du mouvement, des contrastes et de l'activité.

Les Égyptiens, soit qu'ils eussent emprunté leur mythologie, soit qu'ils l'eussent faite, l'avaient laissée froide et massive comme leurs pyramides et leurs colosses : ce sont les Grecs qui ont vivifié les dieux du Nil, qui ont animé Jupiter, Junon, Vénus, Minerve, Vulcain, Apollon et Mercure. Les arts égyptiens, retenus dans le cercle étroit des impressions immédiates, n'avaient pu s'élancer au delà du romantisme, c'est-à-dire de l'enfance; il a fallu un peuple libre pour imprimer à tous les produits de la pensée humaine, et aux superstitions même, le caractère fécond et viril du génie classique.

Nous avons dû, Messieurs, considérer l'Égypte telle qu'elle était avant 525, et ne point transporter dans ses institutions antiques ce qui s'y est introduit sous la domination des Perses, des Grecs ou Macédoniens et des Romains. C'est une distinction qu'il ne faut jamais négliger en étudiant l'histoire de cette contrée, et sans laquelle les descriptions qui en ont été faites peuvent induire en de graves erreurs. La limite nous était tracée par le second livre d'Hérodote, source première de l'instruction que nous nous proposions d'acquérir. Nous allons, dans notre prochaine séance, reprendre les récits de cet historien, dont le troisième livre contient le tableau de l'invasion des Perses en Égypte, et avec quelques épisodes, les annales des règnes de Cambyse et de Darius depuis l'an 526 avant notre ère jusqu'en 512.

DIX-SEPTIÈME LEÇON.

EXAMEN DU TROISIÈME LIVRE. — INVASION DES PERSES EN ÉGYPTE. — RÈGNE DE CAMBYSE.

Amasis régnait encore en Égypte, lorsque le roi de Perse Cambyse, fils de Cyrus, leva une armée formidable, tirée à la fois des anciennes provinces de son royaume et de celles que la soumission des Ioniens et des Éoliens lui avait acquises dans la Grèce. Pourquoi déclarait-il la guerre au roi des Égyptiens? c'est, Messieurs, ce que nous ne savons pas bien, quoique l'historien nous l'explique de trois manières différentes, ou précisément parce qu'il a plusieurs explications à nous en donner. Aucune de celles qu'il rapporte n'est vraisemblable, mais toutes trois supposent qu'une femme a été la cause ou l'occasion des ravages que l'Égypte a essuyés. Aussi Athénée n'a-t-il point manqué de comprendre cette expédition au nombre de celles qui ont été entreprises pour des femmes, et dont il fait, au XIIIe livre de son *Banquet*, une très-longue énumération. Premièrement donc on raconte qu'il y avait à la cour de Cambyse un médecin égyptien, jadis arraché, malgré lui, à ses foyers et donné en présent à Cyrus, quand celui-ci avait désiré qu'on lui envoyât, des bords du Nil, l'homme le plus expert à guérir les maladies des yeux. Ce médecin était devenu, on ne dit pas pourquoi, l'ennemi personnel d'Amasis, et, pour lui jouer un mauvais tour, il poussa Cambyse à demander la fille du roi d'Égypte: « Si, se disait-il, Amasis l'accorde, ce sera pour lui un

« déplaisir mortel; et, s'il la refuse, je lui aurai suscité « un ennemi redoutable. » Amasis, en effet, ne sut trop quel parti prendre. Prévoyant bien que la princesse deviendrait non l'épouse, mais l'une des concubines du roi de Perse, et, d'une autre part, n'osant risquer un trop dangereux refus, il s'avisa d'envoyer, au lieu de sa propre fille, celle d'Apriès son prédécesseur, par lui détrôné, comme nous l'avons vu. Elle s'appelait Nitétis; elle était belle et d'une taille majestueuse; elle partit habillée avec une magnificence royale, et arriva en Perse sous le nom de la fille d'Amasis. Cambyse l'ayant reçue et saluée en cette qualité, « On vous trompe, lui dit-elle; « Amasis ne vous envoie que la fille du roi Apriès, qu'il « a fait périr en soutenant des sujets révoltés. » Le roi de Perse entra en fureur, et marcha aussitôt contre l'Égypte; voilà du moins comment les Perses expliquent l'origine de cette guerre. Les Égyptiens font un autre conte, où ce n'est plus Cambyse, mais Cyrus qui demande une princesse égyptienne. Il obtient, en effet, la fille d'Apriès, la met au nombre de ses femmes, et a d'elle un fils qui n'est autre que Cambyse même. De cette manière, Cambyse se présente en Égypte comme le petit-fils du roi Apriès, comme le seul héritier légitime du royaume égyptien : il revendique un trône qui lui appartient par droit de naissance. Mais une tradition mieux accréditée fait Cambyse fils de Cassandane, fille de Pharnaspe, prince de la tribu des Achéménides. Un troisième récit porte que cette reine Cassandane se plaignait d'être délaissée par Cyrus, depuis qu'il avait attiré près de lui l'Égyptienne Nitétis; que Cambyse encore enfant entendit les plaintes de sa mère Cassandane, lui promit de la venger en saccageant l'Égypte,

dès qu'il en aurait le pouvoir; et que, parvenu au trône, il tint parole. On ajoute qu'au moment où il s'occupait des moyens d'accomplir cette résolution, et lorsqu'il délibérait encore sur la direction qu'il prendrait, il fut guidé par les conseils d'un habile guerrier grec, nommé Phanès, et natif d'Halicarnasse. Phanès venait de s'enfuir d'Égypte, où il avait été mécontent d'Amasis. En vain ce prince le fit poursuivre et même arrêter en Lycie : l'eunuque chargé de le ramener en Égypte s'acquitta mal de cette commission : Phanès enivra les soldats qui le gardaient, leur échappa, se rendit à la cour de Perse, et conseilla au roi Cambyse de commencer par demander aux Arabes la permission de traverser leur pays.

Ce n'était réellement que par cette voie qu'il était possible aux Perses de pénétrer en Égypte. La Syrie-Palestine ne s'étend que jusqu'à Cadytis. Nous avons, Messieurs, déjà rencontré ce nom que des auteurs modernes transforment en *El Kadisch, la ville sainte*, et qu'ils appliquent à Jérusalem ou à Gaza. Après cette ville, qu'Hérodote juge presque égale à Sardes en étendue, les places maritimes et commerciales jusqu'à Jénysus, appartenaient aux Arabes. Il fallait avoir atteint Jénysus pour se retrouver sur le territoire de la Syrie qui se termine au lac Serbonis, voisin du mont Cassius. Entre Jénysus et le lac, il y a trois jours de marche, durant lesquels on est privé d'eau. A partir de ce lac, où Typhon est, dit-on, caché, on entre en Égypte. Deux fois par an, des commerçants grecs ou phéniciens transportaient aux bords du Nil une grande quantité de jarres de terre cuite, que les préfets des nomes envoyaient toutes à Memphis : elles servaient à

porter de l'eau, non, quoi qu'en dise la traduction de Larcher, dans les lieux arides de la Syrie, car la Syrie n'est point aride, mais dans le désert qui la sépare de l'Égypte. Ces jarres étaient ainsi reportées par les voyageurs en Syrie, d'où le commerce les ramenait chez les Égyptiens. Mais Cambyse, venant de Perse, n'en avait point encore à sa disposition ; et toutes les circonstances l'obligeaient à demander aux Arabes un libre passage, ainsi que le lui proposait Phanès.

Notre historien représente les Arabes comme un peuple sage, équitable, observateur religieux des serments. Chez eux, le témoin d'un traité se place au milieu des deux parties contractantes : il est armé d'une pierre aiguë, avec laquelle il fait une incision dans l'intérieur des mains des deux parties ; il prend ensuite un flocon de laine tiré de leurs manteaux, le trempe dans le sang qui coule de leurs blessures, et enduit de ce sang sept pierres qu'on a mises au centre de l'assemblée. Ce nombre de sept est remarquable : on assure que le mot hébreu *Scheba*, qui signifie sept, est la racine de tous les mots orientaux qui expriment les idées de serments et de jurements ; et l'on observe qu'Abraham, contractant avec le roi Abimélech, dans Beerscheba, jura sur sept brebis. Les Arabes ne connaissaient pas d'autres dieux que Bacchus qu'ils appelaient Urotal, et Uranie qu'ils nommaient Alilat. Quand ils se furent engagés à servir Cambyse, ils fabriquèrent avec des peaux de chameaux des outres qu'ils remplirent d'eau, et qu'ils transportèrent vers le désert, où le roi de Perse était attendu. D'autres disent, ce qui est moins croyable, que le roi des Arabes fit faire avec des cuirs de bœufs et d'autres ani-

maux un conduit qui amenait l'eau du fleuve Corys jusqu'au désert, distance de douze journées de marche; que ce conduit se divisait en trois branches, qui aboutissaient à trois points différents, où de vastes réservoirs étaient creusés pour recevoir l'eau et la conserver.

Cependant Amasis venait de mourir après quarante-quatre ans d'un paisible et glorieux règne. A l'avénement de son fils Psamménite, l'an 525 avant l'ère vulgaire, un prodige annonça des calamités : il tomba de la pluie à Thèbes en Égypte, phénomène jusqu'alors inouï, et qui ne s'est point renouvelé jusqu'au temps d'Hérodote, à ce que lui ont assuré les habitants de cette ville. Psamménite, à la tête de son armée, se porta sur la bouche pélusienne du Nil et y attendit les Perses. Ceux-ci, ayant traversé le désert, vinrent camper en face des Égyptiens et se disposèrent à les attaquer. Ce fut alors que des Grecs et des Cariens, qui se trouvaient comme auxiliaires dans l'armée égyptienne, résolurent de se venger de Phanès qui introduisait tant d'ennemis sur les bords du Nil. Il y avait laissé deux fils : on les saisit, et, à la vue de leur père, on les égorgea; on versa dans le vase qui recevait leur sang de l'eau et du vin, chaque soldat vint boire de ce mélange, et la bataille commença sous cet affreux auspice. De part et d'autre, des milliers de guerriers périrent, mais enfin les Égyptiens furent mis en déroute. Hérodote a visité le champ de ce carnage, il y a trouvé les ossements de l'une et de l'autre nation, séparément amoncelés; et les gens du pays lui faisaient remarquer que les crânes des Perses étaient mous, faciles à percer et à briser, tandis que ceux des Égyptiens résistaient aux

coups de pierres; différence qui provenait, disait-on, de ce que les Perses vivaient à l'ombre et se couvraient la tête, au lieu que les Égyptiens se la rasaient dès leur bas âge, et s'accoutumaient à la tenir exposée au soleil le plus ardent. C'était par cette même cause, ajoutait-on, qu'ils conservaient leurs cheveux, et que les têtes chauves étaient fort rares dans leur pays. Relativement aux Perses, l'historien a pareillement observé la mollesse de leurs cadavres, à Paprémis, dans le champ de bataille où ils furent défaits par le Libyen Inaros.

Polyen raconte que, pour s'emparer de Péluse, la clef de l'Égypte, Cambyse usa d'un stratagème; qu'il mit au premier rang de son armée des chats, des chiens, d'autres animaux sacrés aux yeux des assiégés; que ceux-ci n'osèrent lancer aucun trait de peur de se rendre coupables d'impiété, et que la place fut ainsi emportée presque sans opposition. Hérodote ne rapporte point ce fait, mais il dit que les Égyptiens, vaincus près de Péluse, ne gardèrent aucun ordre dans leur fuite; ils coururent se renfermer à Memphis. Un parlementaire leur est envoyé; dès qu'ils aperçoivent la barque mitylénienne qui le porte, ils se précipitent sur elle, massacrent tous les hommes qui la montent, les coupent par morceaux, et emportent ces membres sanglants dans leurs murs. Il fallut enfin, après un assez long siége, livrer la ville. La prise de Memphis effraya les Libyens, les Barcéens, les Cyrénéens : ces peuples, limitrophes de l'Égypte, se soumirent sans combattre; ils envoyèrent au vainqueur des tributs et des présents. Cambyse daigna recevoir avec bonté leurs offrandes, à l'exception de celles des Cyrénéens

qu'apparemment il trouva trop exiguës; ce n'étaient que cinq cents mines d'argent (environ quarante-six mille francs). Dix jours après l'occupation de la forteresse de Memphis, Psamménite fut conduit dans un des faubourgs où il vit paraître sa propre fille, vêtue en esclave, chargée d'une cruche et allant puiser de l'eau. Toutes les grandes demoiselles du pays remplissaient en pleurant le même service; leurs pères étaient spectateurs, et faisaient éclater leur douleur par des sanglots et des cris; Psamménite seul baissait les yeux et gardait le silence. Bientôt il aperçut son fils et deux mille autres nobles égyptiens du même âge, tous enchaînés, bâillonnés, et condamnés à la mort en expiation de l'attentat commis sur l'équipage de la barque mitylénienne. Ainsi l'avaient ordonné dix juges royaux perses. Psamménite, à ce spectacle, resta encore immobile; mais il donna des signes d'affliction et de désespoir, en voyant passer près de lui un vieillard, jadis son convive, maintenant réduit à la mendicité, les vainqueurs lui ayant ravi une fortune considérable. Un messager de Cambyse s'approcha de Psamménite et lui dit : « Ton « seigneur te fait demander pourquoi, lorsque tu as vu « ta fille traitée en esclave, et ton fils traîné à la mort, « tu n'as pas poussé un soupir, tandis que tu déplores « si amèrement le sort d'un mendiant, qui n'est point de ta « famille. — Mes malheurs domestiques, répondit Psam- « ménite, sont trop grands pour être pleurés, mais l'in- « fortune de mon vieux commensal n'est pas au-dessus « de mes larmes. » Ces paroles rapportées au roi de Perse lui parurent fort sages, ainsi qu'à l'ancien roi de Lydie, Crésus, qui se trouvait encore là, à la suite de Cambyse, comme auparavant de Cyrus. Ce n'est pas la dernière

fois que reparaîtra ce personnage épisodique dont l'intervention sert à varier et à embellir les récits. Crésus donc pleura; Cambyse se sentit aussi ému de pitié; il ordonna de sauver le fils de Psamménite; mais il n'était plus temps. Le jeune prince venait d'être exécuté le premier.

Psamménite fut épargné : il ne tenait qu'à lui de vivre, comme un autre Crésus, à la cour de Perse, peut-être même de recouvrer l'exercice de quelque pouvoir en Égypte; car les Perses ont toujours eu des égards et même de la vénération pour les familles royales, déchues et soumises. Mais on soupçonna Psamménite d'avoir cherché à troubler l'État par des manœuvres secrètes, genre d'accusation qui n'est jamais difficile, et qui menace particulièrement les princes vaincus et détrônés. Les vainqueurs ont à redouter d'autres périls, dont le plus affreux est la tentation d'être inhumain; et Cambyse y succomba plus qu'aucun autre, si nous en croyons les récits qui remplissent une partie de ce livre. Il condamna Psamménite à boire du sang de taureau, jusqu'à ce que mort s'ensuivît. Puis il se transporta de Memphis à Saïs, où Amasis était enseveli. Le cadavre exhumé fut battu de verges; on lui arracha les cheveux, on le perça de toutes parts à coups d'aiguilles; il subit tous les genres d'outrages; mais, embaumé et desséché, il offrait trop de résistance aux coups dont on l'accablait; Cambyse ordonna de le brûler. C'était une profanation même aux yeux des Perses, qui regardent le feu comme un dieu auquel on ne peut, sans impiété, associer un vil cadavre. De leur côté, les Égyptiens voyaient dans le feu une bête féroce qui vit pour dévorer tout ce

qu'elle saisit, et qui meurt avec les objets qu'elle a engloutis. S'il n'était pas permis d'exposer un défunt aux morsures d'un animal quelconque, si l'on devait le préserver même des vers, que fallait-il penser de la combustion, c'est-à-dire de l'exposition à la bête la plus horrible? On dit plus : on assure que les Égyptiens ne purent jamais consentir à croire que leur roi Amasis eût été ainsi traité; c'était une autre momie que la sienne qui avait reçu tant d'insultes. De son vivant, Amasis, instruit par un devin, des outrages posthumes qui lui étaient réservés, avait pris des mesures pour que son corps fût placé dans le lieu le plus profond et le plus secret de son royal tombeau, et pour qu'on mît à l'entrée, dans la chambre sépulcrale, le corps d'un autre Égyptien, de même taille et de même âge, décédé en même temps que lui. C'était sur ce faux cadavre d'Amasis que les Perses avaient exercé leurs fureurs. Hérodote ne rapporte ce conte que pour déclarer qu'il n'y croit point; mais, dans le récit qu'il nous a fait auparavant, il y a une circonstance qui embarrasse les commentateurs; c'est l'article des cheveux arrachés, après qu'il nous a dit que les Égyptiens se rasaient la tête. Cette particularité a occupé les loisirs de plusieurs savants, par exemple de M. Creuzer. Ce qui est certain, c'est que les momies égyptiennes qu'on a examinées et décrites ont toutes des cheveux. Les seuls points véritablement historiques sont que le roi de Perse a vaincu, détrôné Psamménite; qu'il a cruellement abusé de sa victoire et que dans le cours de ses ignobles vengeances, il a fort bien pu violer le tombeau d'Amasis.

Une fois maître de l'Égypte, il résolut de port

la guerre chez trois nations, les Carthaginois, les Ammoniens, et les Éthiopiens-Macrobiens qui habitaient les bords de la mer australe de Libye. Il devait employer sa flotte contre Carthage, attaquer par terre les Ammoniens avec une partie de ses troupes, et envoyer en Éthiopie des espions, qui, sous prétexte de porter des présents au roi de cette contrée, y prendraient des renseignements, et s'assureraient spécialement s'il y existait une Table du soleil. On donnait ce nom à une prairie qui, tous les matins, se trouvait couverte de viandes cuites et succulentes, mises à la disposition de tous les passants, soit qu'elles y fussent secrètement déposées chaque nuit, soit que la terre les produisît d'elle-même, dès qu'elle était frappée des premiers rayons de l'astre du jour. Bien entendu que cette seconde explication était la véritable aux yeux du vulgaire, et la seule doctrine saine qu'il fût permis de professer. Il s'agissait de trouver des espions; c'est ordinairement chose facile; mais il fallait ici une aptitude spéciale. Cambyse fit venir d'Éléphantine, des Ichthyophages qui parlaient la langue éthiopienne; et, en attendant leur arrivée, il ordonna le départ de la flotte. Les Phéniciens qui la montaient refusèrent leurs services; ils étaient, disaient-ils, liés avec les Carthaginois par les serments les plus solennels. Les Cypriens et d'autres marins se montraient aussi fort peu disposés à partir. Le roi n'osa pas faire violence à des auxiliaires qui s'étaient volontairement associés à son expédition, et sans lesquels son armée navale aurait conservé trop peu de force : il renonça au projet de subjuguer Carthage. Les Ichthyophages arrivèrent enfin; il leur donna des instructions et leur remit les présents des-

tinés au roi d'Éthiopie; c'étaient un manteau de pourpre, un collier et des bracelets d'or, un vase d'albâtre rempli de myrrhe, et quelques mesures de vin de palmier. Les Éthiopiens avaient une manière fort simple de choisir leur roi : étant tous robustes et d'une taille très-élevée, il déféraient le pouvoir suprême à celui d'entre eux qui joignait à la plus haute stature, la vigueur physique la mieux éprouvée. Celui qui, à ces titres, occupait alors le trône, répondit aux envoyés de Cambyse : « Je sais que vous n'êtes pas venus pour « apporter les présents que vous étalez à mes yeux. Votre « véritable mission est d'espionner mes États. Vous ser« vez un maître qui n'est point un ami de la justice. « S'il l'était, il n'aurait point ambitionné les possessions « d'autrui, et asservi un peuple qui ne lui avait fait « nulle offense. Portez-lui de ma part cet arc, et dites« lui que, lorsque les Perses en sauront tendre de pareils, « il sera temps qu'ils déclarent la guerre aux Éthiopiens « Macrobiens, pourvu toutefois qu'ils nous soient su« périeurs en nombre. En attendant, recommandez à « Cambyse de rendre grâce aux dieux de ce qu'ils n'ont pas « mis au cœur des Éthiopiens la volonté d'acquérir d'au« tre territoire que celui qu'ils possèdent. » Après avoir achevé cette harangue, le monarque éthiopien détendit l'arc, le remit aux envoyés, prit le manteau de pourpre qu'ils lui offraient, et leur demanda comment il avait été fabriqué. Ils lui expliquèrent en quoi consistait la teinture purpurine. « Vos vêtements, leur répondit-il, « sont donc menteurs comme vous-mêmes. » Il qualifia des noms d'entraves et de chaînes les colliers et les bracelets d'or. Le vin seul lui parut digne de son attention; il en but, le trouva bon, demanda quel était

l'aliment solide le plus habituel chez les Perses; et, s'étant fait expliquer ce que c'était que le pain, et combien d'années vivaient ceux qui en mangeaient : « Je ne « suis pas surpris, dit-il, que des gens qui se nourris« sent de fumier, ne puissent pas vivre au delà de qua« tre-vingt ans ; ils n'atteindraient pas même ce terme, « sans cette liqueur que vous avez là, et qui est réelle« ment excellente : en ce point, je le dois confesser, les « Perses surpassent les Éthiopiens. » Il ajouta néanmoins que ceux-ci, en buvant du lait et en mangeant des viandes cuites, vivaient d'ordinaire cent vingt ans, et quelquefois davantage. Ensuite il fit conduire les espions à une fontaine : ils s'y lavèrent, et leur peau devint luisante. Cette eau répandait une odeur de violette, et demeurait toujours si légère qu'aucun corps n'y pouvait surnager ; ce qui ne paraît pas pourtant bien [illegible] à Hérodote. Les Ichthyophages visitèrent la prison publique et y trouvèrent les prisonniers chargés de chaînes d'or, comme du plus commun et du moins précieux des métaux. On les mena voir la Table du soleil ; mais l'historien n'entre sur cet article dans aucun nouveau détail. Les tombeaux éthiopiens sont, dit-on, fabriqués en verre. Après avoir desséché le corps, soit à la manière égyptienne, soit autrement, on l'enduit d'une couche de plâtre sur laquelle on retrace, du mieux qu'on peut, l'image du mort ; et on le renferme dans une colonne creuse de verre fossile, apparemment d'une espèce de mica, trèscommune en ce pays. Cette enveloppe est assez transparente pour qu'on puisse apercevoir le mort, et assez compacte pour ne laisser transpirer aucune odeur. Les parents gardent ces colonnes pendant un an dans

leur maison, font célébrer devant elles des sacrifices, et servir les prémices des victimes : après ce délai, on les emporte et on les range autour des murs de la ville.

Le rapport des Ichthyophages enflamma Cambyse d'une violente colère : il se mit aussitôt en marche contre les Éthiopiens, sans se donner le temps d'assurer la subsistance de son armée, au milieu d'une région inconnue. Laissant à Memphis les Grecs qui l'y avaient suivi, il se rendit à Thèbes. Là, détachant de ses troupes cinquante mille hommes qu'il chargea de soumettre les Ammoniens et de brûler leur temple, il s'avança vers l'Éthiopie. Bientôt les vivres lui manquèrent, il n'en poursuivit pas moins sa route, n'écoutant d'autres conseils que ceux de sa rage et de son orgueil ; c'est assez l'usage des héros. A la fin, ses soldats, engagés dans des plaines sablonneuses, ne trouvaient plus même d'herbes sauvages pour soutenir leur existence : sur chaque dizaine d'hommes, on tirait au sort celui que mangeraient les neuf autres. Sénèque rapporte aussi cet affreux détail : *Decimum quemque sortiti, alimentum habuerunt fame sævius ;* et il ajoute qu'au milieu de la pénurie universelle et de la détresse extrême, la table du prince était servie avec la délicatesse et la somptuosité accoutumée, qu'on traînait à sa suite les provisions les plus recherchées et tous les ustensiles de sa cuisine royale : *Servabantur illi interim generosæ aves, et instrumenta epularum camelis vehebantur : quum sortirentur milites ejus quis malè periret, quis pejùs viveret.* Il fallut pourtant rebrousser chemin ; et l'unique résultat de la grande expédition contre les Éthiopiens fut la perte de quelques milliers de soldats

perses. Ces Éthiopiens étaient ceux que distinguait le surnom de Macrobiens ou longuement vivants. Hérodote, dans son second livre, nous a dit quelques mots de la nation entière, et de la circoncision pratiquée chez elle; il nous a parlé des Éthiopiens nomades qui se rencontraient autour de l'île de Tachompso, au-dessus d'Éléphantine, et des Éthiopiens occidentaux qui ne révéraient d'autres divinités que Jupiter et Bacchus. Mais Diodore de Sicile a recueilli sur ces peuples un plus grand nombre de notions; et je vais, Messieurs, vous en présenter ici les principaux résultats.

Les Éthiopiens se disent les plus anciens des hommes. Ils sont autochthones, c'est-à-dire primitivement nés dans le pays même; et, puisqu'on les voit situés sur la route du soleil, il est probable qu'ils sont sortis les premiers du sein de la terre. Car, poursuit l'auteur, si la chaleur solaire combinée avec l'humidité terrestre donne la vie à la terre elle-même, il faut bien que les lieux les plus voisins de l'équateur aient produit, plutôt que les autres, des êtres vivants. Aussi les Éthiopiens se vantent-ils d'avoir inventé le culte des dieux, les fêtes, les sacrifices. Qu'ils soient les plus religieux des mortels, et les plus agréables aux divinités, Homère leur rend ce témoignage, quand il peint Jupiter et tous les dieux allant en Éthiopie pour assister aux solennités qu'on y célèbre en leur honneur. C'est pour cela que ce peuple n'est jamais tombé sous la domination d'un prince étranger; qu'il a conservé sa liberté; que l'armée de Cambyse n'a jamais pu le soumettre; que Sémiramis y renonça; que Bacchus et Hercule, parcourant la terre, s'abstinrent de toute entreprise sur la seule Éthiopie. Les Égyptiens ne sont qu'une colonie éthiopienne, con-

duite et fondée par Osiris. L'Égypte même n'existait pas, la mer en couvrait la surface; son sol ne s'est formé que du limon d'Éthiopie, entraîné par le Nil. Ce fleuve éthiopien a fait l'Égypte; et la première de ces contrées a donné à la seconde des dieux, des rois, des prêtres, des lois et des arts. Pour mieux exposer ces prétentions des Éthiopiens, Diodore a souvent l'air de les énoncer comme ses propres opinions; mais sans doute il ne fait que les raconter, autrement il contredirait trop expressément dans son troisième livre ce qu'il a dit dans le premier. Quoi qu'il en soit, il paraît attribuer à l'Éthiopie l'invention de l'écriture hiéroglyphique. Ces caractères, dit-il, ressemblent les uns à différentes espèces d'animaux, les autres à des membres humains, plusieurs à des instruments mécaniques. Cette écriture se compose, non de lettres et de syllabes représentant les sons, mais d'un enchaînement de figures qui expriment les idées, et dont la signification s'est gravée, par un long usage, dans la mémoire. L'image d'un milan signifie la promptitude; celle d'un crocodile, la méchanceté; un œil, la vigilance et la justice; une main droite ouverte, l'abondance; une main gauche fermée, l'économie. Ce sont là, Messieurs, les seules notions que Diodore nous donne des hiéroglyphes, c'est-à-dire des plus difficiles énigmes que nous ait laissées l'antiquité : son but est de leur assigner une origine éthiopienne.

Il nous raconte ensuite comment on procédait, chez les Éthiopiens, à l'élection des rois : ce n'est plus un mode aussi simple que celui dont nous parlait, il y a peu d'instants, Hérodote. Ici, les prêtres choisissent, dans leur ordre, les personnages les plus révérés et les

disposent en rond. Dans ce cercle, entre un pontife, qui se met à sauter comme un dieu ivre. En sautant il porte au hasard la main sur un des candidats circulairement rangés; et celui qu'il a touché ainsi, est proclamé souverain, au nom de la divine providence. Les prêtres conservaient sur ce roi un tel pouvoir qu'il ne tenait qu'à eux, quand la fantaisie leur en prenait (ἐπειδὰν ἐπὶ νοῦν αὐτοῖς ἔλθῃ), de lui dépêcher un courrier, pour lui ordonner de mourir à l'instant même, attendu que tel était le bon plaisir des dieux immortels. Les anciens rois s'étaient soumis à ce régime sans autre contrainte que leur propre superstition. Mais, dans la suite, la philosophie des Grecs, ce progrès des lumières qui fait toujours tant de mal, abolit cet usage antique et sacré. Un prince impie, au lieu d'obéir à la sentence sacerdotale, s'en vint avec son armée attaquer le temple et la forteresse des prêtres, les extermina et institua un nouveau culte. Une autre coutume éthiopienne s'est plus longtemps maintenue : elle consistait en ce que les courtisans se donnaient à eux-mêmes les maladies, les infirmités, les défauts corporels du prince. Quand un œil lui suffisait, ils eussent rougi d'en avoir deux, même il n'était pas rare de les voir mourir avec leur maître.

Les Éthiopiens sauvages, enfoncés dans l'Afrique, ont la peau noire, le nez camus, les cheveux crépus : ils sont féroces, moins par tempérament que par mode. Le Soleil, la Lune et l'Univers sont les trois grands dieux de l'Éthiopie; mais on y révère aussi Isis, Pan, Jupiter, Hercule. Quelques habitants de ce pays sont athées : on les distingue par l'habitude qu'ils ont, quand le soleil se lève, de s'enfuir dans leurs marais en blasphé-

mant contre lui. Diodore nous avertit que, pour rédiger cet exposé, il a consulté les meilleurs auteurs, non ceux qui s'en rapportent à de fausses traditions, ou qui d'eux-mêmes imaginent des fables, mais Agatarchide en son second livre de l'Asie, Artémidore d'Éphèse en son huitième livre de la géographie, et des écrivains originaires d'Égypte. D'ailleurs, dans le cours de ses propres voyages, il s'est souvent rencontré avec des prêtres égyptiens et des ambassadeurs d'Éthiopie : il a soigneusement recueilli, confronté ce qu'il leur a entendu dire : leurs conversations et les livres lui ont fourni les détails dont il compose cette partie de son ouvrage. J'ai supprimé, Messieurs, les détails qui se rapprochaient de ceux que nous a fournis Hérodote sur les Éthiopiens-Macrobiens.

Diodore de Sicile jette aussi quelques regards sur des peuplades qui étaient voisines de l'Éthiopie et qui s'appelaient Ichthyophages, Chélénophages, Rhizophages, Hylophages, Spermatophages, Struthophages, Acridophages, c'est-à-dire mangeurs de poissons, de tortues, de racines, de branches d'arbres, de semences, d'autruches et de sauterelles. Les notions qui concernent ces peuples sont d'un mince intérêt, souvent incertaines et incohérentes : les éditeurs et les traducteurs ont été obligés d'en transposer plusieurs pour établir plus de liaison dans le texte. L'article des Troglodytes éthiopiens a plus d'importance. Les Grecs les qualifiaient nomades, parce qu'ils passaient leur vie à garder des troupeaux. Ils étaient divisés en tribus dont chacune avait son roi. Pendant tout le temps que les vents étésiens amenaient des pluies, ils ne se nourrissaient que d'un mélange de lait et de sang. Jamais ils ne man-

geaient que les plus vieux ou les plus malades de leurs bestiaux. La circoncision se pratiquait chez eux comme chez les autres Éthiopiens et en Égypte. Ceux que la vieillesse rendait incapables de mener paître les troupeaux, s'étranglaient avec une queue de bœuf : s'ils y manquaient, chacun avait le droit de leur passer une corde autour du cou, et de les délivrer de la vie. La loi ordonnait également la mort de quiconque avait perdu un membre ou contracté une maladie incurable. Ainsi, les Massagètes, dont Hérodote a fait mention à la fin de son premier livre, ne sont pas le seul peuple de l'antiquité, qui offre l'exemple de ces coutumes barbares. On ne voyait chez les Troglodytes que des hommes sains, bien faits et robustes, dont aucun n'était âgé de plus de soixante ans. Diodore, prévoyant que ces étranges façons de vivre paraîtront incroyables à certains lecteurs, explique à quel point la différence des climats varie les usages et diversifie les mœurs. On ne sent jamais les rigueurs du pays natal : le plus affreux a de tels charmes qu'on aimerait mieux mourir que de l'abandonner sans retour, pour un plus florissant : c'est ce qu'Ovide exprimait par ces vers :

Nescio qua natale solum dulcedine captos
Ducit, et immemores non sinit esse sui.
Quid melius Roma? Scythico quid frigore pejus?
Huc tamen ex illa barbarus urbe fugit.

Du reste, les explications de Diodore ne sont point à l'abri de toute critique; et l'on peut craindre qu'il n'observe pas bien les effets, quand on le voit si mal raisonner sur les causes. Il suppose, par exemple, que la chaleur condense l'air, et qu'à midi les Troglodytes ne peuvent plus se voir les uns les autres, parce qu'un

soleil brûlant épaissit l'air qui les environne : διὰ τὴν παχύτητα τῆς περὶ τὸν ἀέρα πυκνώσεως. Peut-être néanmoins veut-il parler des vapeurs que la chaleur extrême fait sortir de la terre, et qui peuvent en effet troubler la vue. Après avoir décrit des chasses d'éléphants, de taureaux sauvages et de serpents, il fait mention d'un animal de cette dernière espèce, le plus monstrueux qu'on eût jamais vu, et qui rendait croyable ce que les Éthiopiens racontaient de l'énorme grandeur des serpents de leur pays : il en est, disaient-ils, qui avalent des bœufs et qui se battent contre des éléphants. Pline cite un de ces prodigieux reptiles qui arrêta une armée romaine sur les côtes septentrionales de l'Afrique. Il y a là de l'exagération sans doute; mais il paraît bien constaté, dit M. de Lacépède, que le devin jouit d'une force assez grande pour renverser d'un coup de sa queue l'homme le plus robuste, et qu'il dévore quelquefois des chèvres, des porcs-épics, des cerfs, des taureaux.

Des trois expéditions projetées par Cambyse contre les Carthaginois, les Éthiopiens et les Ammoniens, nous avons vu comment les deux premières ont échoué : la troisième n'a pas été plus heureuse. Les cinquante mille Perses, envoyés de Thèbes dans la Libye, parvinrent, après sept jours de marche à travers des déserts, à l'Oasis appelée l'Ile des bienheureux. Ce qu'ils devinrent ensuite, on ne le sait pas pertinemment. Le bruit courut qu'un vent du sud très-impétueux les avait ensevelis sous des montagnes de sable. Il est certain que leur roi ne les revit plus jamais. Il s'en consola en saccageant la ville et les environs de Thèbes : il brûla et pilla les temples, enleva la fameuse colonne d'or

massif de trois cent soixante-cinq coudées qui était placée sur la tombe d'Osymandyas. C'est, Messieurs, de Diodore de Sicile que j'extrais ces derniers détails : Hérodote ne les donne pas : il dit que, désespérant de son expédition contre les Ammoniens, Cambyse partit de Thèbes, qu'il revint à Memphis, et qu'il y arrivait au moment où les Égyptiens, revêtus de leurs beaux habits, célébraient par des banquets et des fêtes l'apparition d'un nouveau dieu Apis. Cambyse crut qu'ils se réjouissaient de ses revers; il s'en plaignit avec fureur; on lui répondit que c'était une fête religieuse consacrée par un usage antique et solennel : il n'en voulut rien croire, et commença par condamner à mort les magistrats qui lui avaient adressé respectueusement cette réponse véridique. Le dieu qu'on honorait à Memphis dans cette conjoncture, est, suivant Hérodote, le type de l'Épaphus des Grecs, fils d'Io et petit-fils d'Inachus; mais vous savez, Messieurs, que l'Apis égyptien n'était qu'un jeune bœuf, né d'une vache qu'un éclair avait fécondée. On le reconnaissait à sa peau noire, à deux marques blanches, l'une quadrangulaire sur le front, l'autre ayant la forme d'un aigle sur le dos, aux poils doubles de sa queue, et à un scarabée sur la langue. Cambyse se fit amener l'animal dans lequel on venait de trouver toutes les conditions de divinité, et, tirant son poignard, il osa l'en frapper à la cuisse. Le dieu mourut de cette blessure, et ne reçut les honneurs de la sépulture qu'à l'insu du roi de Perse. Ce prince fit saisir et fustiger les prêtres, et déclara qu'il punirait de mort tout Égyptien assez téméraire pour continuer ou recommencer la fête. On dit qu'en punition de tant de crimes, Cambyse perdit la raison; mais Hérodote ob-

serve que la perte n'était pas considérable, et que le grand roi n'avait guère été plus sensé avant qu'après ces aventures. Depuis, néanmoins, il se défit de son frère Smerdis, auquel il ne pardonnait point d'avoir réussi à tendre, à deux doigts près, la corde de l'arc que les Ichthyophages avaient rapporté d'Éthiopie. Le roi, dans le premier mouvement de sa jalousie, s'était contenté de renvoyer Smerdis en Perse; mais, un songe le lui ayant présenté assis sur le trône et touchant de la tête la voûte des cieux, il chargea Prexaspe, l'un de ses plus intimes courtisans, d'aller au plus vite le tuer; ce qui fut exécuté, soit dans une chasse où l'on avait attiré le prince, soit au bord de la mer Érythrée, dans laquelle on le précipita.

Cambyse avait épousé une de ses sœurs, après avoir toutefois consulté les juges royaux sur la légitimité de ce mariage. Ils avaient répondu qu'à la vérité, aucune loi n'autorisait expressément une telle union, mais qu'une loi fondamentale de l'État permettait à un roi de Perse de faire tout ce qu'il voudrait. Ainsi, dit l'historien, la crainte de déplaire au monarque ne les entraîna point jusqu'à méconnaître la loi; mais, pour ne pas risquer leur vie en la maintenant, ils en découvrirent une autre plus favorable à ses projets. Je suis, Messieurs, un peu fâché pour Hérodote qu'il ait l'air d'approuver le subterfuge imaginé par ces jurisconsultes. On se rend complice des crimes d'un prince, lorsqu'on lui en aplanit le chemin; et il n'y a pas d'habileté plus funeste ni plus vile que celle qui consiste à trouver dans les lois des moyens de les éluder. Cambyse épousa donc l'aînée de ses sœurs, et peu après épousa encore la cadette, qu'il amena en Égypte, où

la fit périr; ce que les juges royaux auraient pu trouver pareillement légitime, rien au monde n'étant illicite à la volonté royale. Si pourtant l'on veut savoir quel motif porta le grand roi à tuer la reine, sa sœur et sa femme, voici ce qu'on en raconte : un jour il s'amusait à faire combattre devant cette princesse un jeune chien contre un jeune lion, et au moment où le chien allait succomber, un autre chien, né de la même mère, accourut pour le secourir, et l'aida en effet à vaincre le lion. A ce spectacle, la reine se mit à pleurer, et son époux lui en ayant demandé la raison : « Hélas! répondit-elle, quand je vois dans les animaux des sentiments « si fraternels, comment ne me souviendrais-je pas de « Smerdis et de sa lamentable destinée? » Cambyse ne contint pas sa colère, et ne laissa pas vivre un instant de plus celle qui avait osé prononcer devant lui de telles paroles. D'autres disent que le roi et la reine soupant ensemble, on leur servit des laitues, et que la princesse, après en avoir effeuillé une, prit la liberté de demander à son auguste époux laquelle il aimait le mieux d'une laitue entière ou de celle qui était dépouillée de ses feuilles. « Je préfère sans contredit la première, « repartit le roi. — Pourquoi donc, répliqua la reine, « avez-vous commencé d'effeuiller la famille de notre « père Cyrus, en exterminant l'un de ses fils? » A quoi le monarque répondit par des coups de pied si violents, que la princesse qui était enceinte périt en avortant.

Pour expliquer tant de fureurs, tant d'accès de frénésie, on assurait que Cambyse était, depuis son enfance, atteint du mal sacré, c'est-à-dire épileptique. La faveur même dont jouissaient auprès de lui ses courtisans les plus dévoués, ne les garantissait pas de sa cruauté.

Prexaspe en est un exemple. Ce seigneur, qui remplissait la fonction d'introducteur des messagers, et dont le fils était grand échanson, dignité considérable, est probablement le même qui avait donné une horrible preuve de sa fidélité, en mettant à mort le prince Smerdis. Un jour le roi, de fort bonne humeur en apparence, demandait à Prexaspe ce que ses sujets pensaient de lui, quels discours ils tenaient sur son compte. Le courtisan répondit que tous les Perses lui payaient le tribut d'éloges et d'hommages qui lui était dû, mais qu'ils y mêlaient quelques réflexions sur l'usage excessif que sa majesté faisait des liqueurs enivrantes. Transporté de colère, Cambyse répliqua : « Tu vas juger si le reproche qu'ils m'adressent est fondé, ou s'ils ne le méritent pas eux-mêmes. Tu vois ton fils sous ce portique : « si d'un premier coup de flèche je l'atteins au cœur, il « sera prouvé que les Perses ne savent ce qu'ils disent : « ils auront raison, si je le manque, quand ils m'accusent de ne pas jouir de mes facultés. » En achevant ces mots, il tend son arc, le trait part et le jeune homme expire : le roi ordonne de lui ouvrir la poitrine, afin d'examiner où la flèche a porté; elle avait traversé le cœur. Quand le grand roi eut donné cette nouvelle preuve de son bon sens et de sa dextérité, il sourit, et interrogea de nouveau Prexaspe, qui confessa qu'Apollon n'aurait pas tiré plus juste. Hérodote encore semble excuser cette exécrable réponse; il l'approuve comme la seule qu'on pût adresser à un forcené. Non, Messieurs, il n'y a d'honorable et d'utile contre les fureurs de la toute-puissance, que l'expression la plus énergique des sentiments de la nature (voy. Sénèq. *de Ira*, III, 14). Encouragé par la lâcheté publique,

Cambyse ne mit plus aucune borne à ses excès. On le vit, peu de jours après, condamner à mort douze personnes, par pure fantaisie, sans la moindre forme de justice, et les faire enterrer vives jusqu'à la tête.

Crésus, qui, ainsi que nous l'avons dit, continuait de suivre la cour, y avait fait de grands progrès dans l'art de la flatterie. Un jour qu'on agitait devant lui, et devant Cambyse, la question de savoir si ce monarque avait égalé son père Cyrus, tous les courtisans prononcèrent d'une voix unanime qu'il l'avait surpassé. Le vieux roi de Syrie déclara qu'il ne pouvait être de cet avis, attendu que Cambyse n'avait point, comme Cyrus, la gloire d'être père d'un héros incomparable. Chez nous, Messieurs, des plagiaires de Crésus ont dit à Louis XIV : « Non, vous n'égalez point Louis XIII ; « car vous n'avez rien fait d'aussi grand que ce qu'il a « fait en vous donnant le jour. » Une fois pourtant, Crésus s'avisa, par excès de dévouement et de zèle, d'adresser quelques bons avis à son seigneur Cambyse. « Grand roi, lui disait-il, cessez enfin de vous livrer « aveuglément au feu de votre jeunesse, aux mouvements « de votre courroux ; contenez vos passions, régnez sur « vous-même. Il est bon de prévoir l'avenir, et il n'est « chose en quoi ne doive regarder la fin. C'est avec « douleur que je vous vois exterminer sans raison vos « sujets, vos concitoyens, σεωυτοῦ πολιήτας, et jusqu'à « de faibles enfants. Prenez-y garde, vous finirez par « pousser les Perses à la rébellion. En vous parlant ainsi, « j'obéis aux ordres de votre père Cyrus. Il m'a recom« mandé de veiller sur votre conduite et de vous mon« trer la bonne voie. » Cambyse interrompit ce sermon. « Vraiment ! s'écria-t-il, c'est bien à vous qu'il appartient

« de m'adresser des conseils; à vous qui avez perdu vos « États, pour n'avoir pas su les gouverner; à vous que « mon père a trop écouté, et qui l'avez entraîné à passer « l'Araxe, pour aller chercher les Massagètes qu'il devait « attendre. Vous parlez de prévoyance, et vous ne pré- « voyez pas quelle va être tout à l'heure l'issue de vo- « tre audace. » En même temps Cambyse saisissait son arc; Crésus se hâta de fuir; le roi le poursuivit, ne put l'atteindre de ses flèches et ordonna de le tuer. Les officiers qui reçurent cet ordre firent semblant de l'avoir exécuté, mais ils cachèrent le vieillard proscrit, prévoyant que le roi ne tarderait pas de le regretter. « Si nous voyons, disaient-ils, qu'il se plaigne « de l'avoir perdu, nous le lui rendrons et nous serons « magnifiquement récompensés : s'il ne témoigne, au « contraire, aucun désir de le revoir, et s'il persiste à le « vouloir mort, nous serons à temps d'accomplir sa vo- « lonté. » Le monarque parut bientôt regretter son vieux captif, et les officiers s'empressèrent de lui annoncer qu'il vivait encore. « Il vit, dit le roi, j'en suis bien « aise, et je me félicite fort que vous me l'ayez conservé « malgré moi; » mais il ajouta qu'ils avaient pourtant désobéi à son exprès commandement, et que c'était un crime d'État, qui, en bonne règle, ne devait pas rester impuni : il les fit tous mettre à mort pour maintenir le bon ordre.

C'était ainsi que Cambyse passait son temps à Memphis, exerçant à la fois ses fureurs sur ses nouveaux sujets, sur les anciens, sur ses courtisans, sur ses alliés, sur les temples, les tombeaux et les autres monuments qui remplissaient ou environnaient la capitale de l'Égypte : il faisait ouvrir des tombes et trou-

blait le repos des morts. Dans le temple de Vulcain, il se moqua de la figure de ce dieu, qui ressemblait aux Pataïques ou Patæques, espèce de pygmées que les Phéniciens placent à la proue de leurs navires; il osa pénétrer aussi dans le temple des dieux Cabires, où leur prêtre a seul le droit d'entrer, et fit jeter au feu leurs images.

Ces noms de Patæques et de Cabires exigent, Messieurs, quelques éclaircissements.

Hérodote, le seul historien qui ait parlé des Patæques, ne dit pas qu'ils soient des dieux; mais cette qualification leur est donnée par les lexicographes grecs, Harpocratien, Hésychius, Suidas, qui d'ailleurs les déclarent Phéniciens d'origine et les attachent, non à la proue des vaisseaux, où l'on ne mettait que des marmousets, mais à la poupe qui présentait des images des dieux :

....Aurato fulgebat Apolline puppis, —
Accipit et pictos puppis adunca deos, —
Ingentes de puppe dii...

disent Virgile, Ovide et Perse. Les mots hébreux ou phéniciens *Phtech, sculpter, graver, Phetouhim, ouvrages de sculpure*, ont paru à quelques savants les types du mot grec Παταϊκοί; d'autres ont observé que Παταϊκὸς ressemblait fort à Πίθηκοι qui veut dire singes, et que les singes avaient jadis reçu en Égypte des hommages religieux, assimilés par le poëte Prudence à ceux qu'on rendait à Isis et à Sérapis. Strabon attribue particulièrement cette superstition aux habitants de Memphis; et il en reste des preuves dans la fameuse table Isiaque. On y voit des figures de cercopithèque : en un endroit, cet animal dressé sur ses pieds a sur la

tête un globe, symbole de la puissance divine; en un autre, il reçoit les hommages d'Anubis même prosterné devant lui. Resterait à trouver des rapports entre les singes et Vulcain qui leur ressemble, suivant Hérodote. Mais ne dit-on pas que ce dieu avait été allaité, nourri, élevé par des singes? Et d'ailleurs n'est-il pas fait mention, dans les *Oiseaux* d'Aristophane, d'un Pithécus dont les scoliastes de ce poëte font un portrait tout à fait ressemblant à Vulcain? Celui-ci est le plus ancien des dieux égyptiens dans la vieille Chronique, dans Manéthon, sur plusieurs monuments : il s'appelait Phta, et, au lieu de *Phta*, on aura lu et quelquefois prononcé *Pata*, d'où les Grecs auront formé *Pataïcos*. D'un autre côté, Bochart transforme Patæques en Batæques; le changement de la consonne B en P ou *vice versâ* est en effet assez fréquent. Or, dans l'idiome phénicien, Batæques exprimait l'idée des dieux tutélaires, protecteurs des navires auxquels leurs images étaient attachées; et de là vient sans doute qu'Hésychius, en deux endroits de son vocabulaire, donne comme à peu près synonymes de *Pataïcos*, ces mots *Trapézios*, *Épitrapézios*, qui désignent des divinités qu'on plaçait sur les tables pour en être les gardiennes. Il suit de là que les Pataïques, dont Hérodote vient de parler, avaient probablement des rapports et avec les singes, et avec Vulcain, et avec les images divines dont on espérait obtenir quelque protection. Telles sont à peu près les conclusions d'un mémoire composé sur ce sujet par Morin, et inséré dans le recueil de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Le nom de Cabires nous arrêterait bien plus longtemps, si nous entreprenions de recueillir toutes les

explications qui en ont été proposées. C'est l'un des problèmes les plus obscurs de l'antique mythologie. Cicéron distingue cinq Bacchus et dit que le troisième avait pour père Caprius; *tertium, Caprio patre.* Si au lieu de *Caprio*, on lit *Cabiro*, correction assez plausible, il s'ensuivra que ce Bacchus était celui que saint Clément d'Alexandrie et Arnobe ont expressément qualifié Cabire. Ce terme générique s'appliquait originairement, selon M. Rolle, aux trois déités qui composaient la triade suprême, et qui étaient le principe actif, le principe passif et le *cosmos* ou produit universel. Ce seraient là les Cabires révérés dans le temple impénétrable dont Cambyse osa violer l'entrée. Il est vrai qu'en Attique et en Laconie, le culte des dieux Cabires n'a été, à certaines époques, que celui des Dioscures, Castor et Pollux. Mais ce nom de Dioscures n'a pas eu non plus une signification constante: il s'est étendu à Plutus, à la Fortune, à Rhéa, aux Pénates et aux Lares des Romains, et à d'autres divinités. Si nous en croyons Cicéron, les premiers Dioscures seraient les Anastes, nés de l'ancien Jupiter et de Proserpine; et, si nous remontons plus haut, ils se confondent en Égypte et en Phénicie, avec les dieux principes des choses, ceux qui forment la première classe du Panthéon de Jablonski, en un mot avec les Cabires. Ce qui embarrasse encore cette question, c'est que ce nom de Cabires a désigné aussi des prêtres inventeurs, disait-on, des arts, de l'écriture, des enchantements et des lois. L'étymologie même de Cabires n'est point parfaitement éclaircie : toutefois on le fait venir de l'oriental *kabar, fort, puissant, superbe ;* ou bien de *gabar, gebt, ghebar* qui ont la même signification, et

dont se rapproche le nom des Guèbres. Au milieu de ces difficultés, il peut sembler probable que le temple où entra Cambyse était celui des plus ineffables divinités, ou du moins celui des fils premiers nés du Vulcain égyptien, considéré comme le premier des dieux.

Après avoir raconté ces diverses actions du roi de Perse, Hérodote répète qu'elles ne peuvent s'expliquer que par une totale aliénation d'esprit, et, sur ce point, il s'engage dans quelques réflexions assez peu précises sur le respect dû aux traditions et aux coutumes des peuples. Anticipant sur l'histoire des Perses, il raconte qu'un jour Darius appela des Grecs qui se trouvaient près de lui, et leur demanda si, en leur offrant beaucoup d'argent, on les déterminerait à manger les corps de leurs pères défunts. Tous répondirent qu'ils n'y consentiraient pour rien au monde. Alors Darius fit approcher des Indiens, gens accoutumés à manger la chair de leurs parents, et les pria de lui dire à quel prix ils permettraient qu'on brûlât les cadavres de leurs pères et mères. Ils frémirent, et le supplièrent d'écarter une idée si funeste. Ces peuples avaient ainsi une égale horreur, les uns de manger ce qu'ils brûlaient, les autres de brûler ce qu'ils mangeaient. Et cette diversité des sentiments, inspirée par les institutions nationales, prouve, dit l'historien, que Pindare a eu raison de dire que la coutume est la reine du monde. Cette pensée, qui n'est point dans les odes intactes de Pindare, se retrouve dans un fragment, et a été citée par Platon et par Plutarque comme par Hérodote.

Suit une autre digression, beaucoup plus longue, mais que nous n'entamerons pas aujourd'hui, parce que nous n'aurions pas le temps de la finir. Nous renver-

rons donc à la prochaine séance le chapitre XXXIX et les vingt et un suivants du troisième livre de notre auteur, mais nous allons prendre immédiatement dans les chapitres LXI, LXII et LXIII, la fin de l'histoire de Cambyse. Vous savez, Messieurs, qu'une partie de ce troisième livre a été traduite par M. Courier, que l'ingénieuse originalité de son esprit et de son érudition profonde appelait à d'utiles et savants travaux, mais qu'un horrible attentat vient d'enlever soudainement à notre littérature. Je vous ai annoncé que je mettrais sous vos yeux des morceaux de cette traduction; et j'étais loin de prévoir qu'il pût devenir si douloureux de remplir cet engagement. Voici le langage qu'il prêtait à Hérodote :

« Cependant que Cambyse séjournoit en Égypte, fai« sant tels actes de démence, deux hommes se rebellent « contre lui, tous deux mages et frères, dont l'un avoit « été par lui laissé gouverneur de sa maison. Il se sou« leva parce qu'il vit la mort de Smerdis tenue secrète, que « peu en étoient informés; la plupart même des Perses « le croyoient encore en vie. Prenant son parti là-dessus, « il attente à la royauté. Il avoit un frère, que j'ai dit « s'être soulevé avec lui, tout à fait semblable de visage « à Smerdis fils de Cyrus, celui que Cambyse son frère « avoit fait mourir. Il ressembloit donc à Smerdis, et « de plus avoit nom comme lui Smerdis. Cet homme, à « la persuasion du mage Patizithès son frère, qui se fai« soit fort de lever toute difficulté, se laissa conduire et « placer sur le siége royal; et, cela fait, Patizithès envoie « des hérauts partout, et en Égypte aussi, mandant à « l'armée d'obéir à Smerdis fils de Cyrus, et non plus à « Cambyse. Les autres hérauts proclamèrent cela où ils

« allèrent, et aussi fit celui qui alla en Égypte. Il trouva « Cambyse et l'armée à Ecbatane de Syrie; et, debout « au milieu, proclama ce qu'avoit ordonné le mage. « Cambyse entendant cela et pensant être vrai le dire « du héraut, et que Prexaspès l'avoit trahi en ne tuant « pas Smerdis quand il en avoit l'ordre, regarda Prexas- « pès au visage et lui dit : Ainsi as-tu fait, Prexaspès, « le devoir que je t'imposai! l'autre dit : Maître, il n'est « pas vrai, et ne peut être que Smerdis ton frère se ré- « volte aujourd'hui, ni que jamais il ait querelle avec « toi, grande ni petite; car moi-même ayant fait comme « tu commandois, l'ai enseveli de mes propres mains. « Si à présent les morts reviennent, attends-toi de voir « revenir aussi le Mède Astyagès; mais, s'il en va comme « devant et selon l'ordre de nature, oncques de lui nulle « nouveauté ne s'élèvera contre toi. Or, à cette heure, « mon avis est qu'il convient appeler le héraut afin de « sçavoir par quel ordre il nous vient ici proclamer « obéissance au roi Smerdis. »

« Ainsi fut fait, la chose approuvée par Cambyse : « le héraut mandé arriva, et venu Prexaspès l'interroge : « Homme qui te dis messager de Smerdis fils de Cy- « rus, confesse ici la vérité et tu t'en iras sans nul mal : « est-ce lui Smerdis qui, présent à tes yeux, t'a donné « cet ordre ou quelqu'un de ses serviteurs? l'autre ré- « pond : Je n'ai point vu, depuis que le roi Cambyse est « parti pour l'Égypte, Smerdis fils de Cyrus : le mage « que Cambyse a laissé pour gouverner sa maison, m'a « dépêché ici, disant que c'étoit Smerdis fils de Cyrus, « qui me commandoit de parler à vous comme j'ai fait. « Cambyse alors : Prexaspès, en homme de bien tu as « fait mon commandement, et partant tu es sans re-

« proche; mais qui donc est celui des Perses qui se re-« belle contre moi, usurpant le nom de Smerdis? Lui « à cela repart : Je pense deviner, ô roi, ce qui se « passe. Les révoltés, ce sont les mages, celui que tu « laissas gouverneur de ta maison et son frère Smer-« dis.

« Alors que Cambyse entendit le nom de Smerdis, « lors le frappa la vérité tant de ce discours que du « songe où il avoit cru recevoir nouvelles de Smerdis, « assis sur le siége royal, et qui de sa tête touchoit le « ciel. Connoissant donc que sans raison, il avoit fait « mourir son frère, il pleura Smerdis, et le pleurant, « se déconfortant du malheur de toute cette aventure, « il saute sur son cheval en délibération de marcher « promptement contre le mage à Suses; et, comme il « sauta sur le cheval, du fourreau de son sabre tombe « le champignon; le sabre nud le blesse à la cuisse; « ainsi atteint en même endroit où il avoit blessé le « dieu d'Égypte Apis, sentant sa plaie mortelle, s'en-« quit comment s'appeloit la ville; on lui dit Ecba-« tane. Un oracle jadis lui était venu de Buto, qu'il « finiroit sa vie à Ecbatane; pourquoi il pensoit devoir « mourir vieux à Ecbatane en Médie, où étoient toutes « ses affaires; mais alors on vit bien que l'oracle en-« tendoit Ecbatane de Syrie. Et comme Cambyse eut « appris le nom de la ville où il étoit, l'aventure du « mage et sa blessure l'ayant étonné vivement, sa rai-« son s'en trouva remise, et, comprenant la prédiction, « il dit : Ici s'en va mourir Cambyse fils de Cyrus. Ce « fut tout pour lors; mais au bout de quelque vingt « jours, ayant mandé près de lui tous les plus appa-« rents des Perses, il leur dit :

« Force m'est à cette heure, ô Perses, de déclarer « devant vous la chose que plus je voulois tenir cachée : « car étant en Égypte, j'eus en songe une vision, cause « de mon malheur. Il me fut avis que je voyois un messager venu de chez moi, m'annoncer que Smerdis, « assis sur le siége royal, touchoit de sa tête le ciel; « pourquoi appréhendant que mon frère ne m'ôtât l'empire, je fis plus vîte que sagement. Aussi ne peut l'humaine foiblesse détourner le mal à venir. Insensé lors, « j'envoie à Suses Prexaspès tuer Smerdis; et, après un « si grand méfait, je vivois sans peur, ne pensant pas « que jamais personne, lui mort, se pût soulever contre « moi; mais, ayant failli à comprendre ce qui m'étoit prédit, je fus mal à propos meurtrier de mon frère, et « n'en perds pas moins mon empire; car c'étoit le mage « Smerdis que la divinité me montroit dans cette vision « se devoir contre moi rebeller. La chose est faite toutefois, et comptez que vous n'avez plus le fils de Cyrus « Smerdis; mais ce sont les mages qui règnent; c'est un « que je laissai gouverneur de ma maison et son frère « Smerdis. Celui qui maintenant sçauroit les punir et « venger ma honte, a misérablement péri par ses plus « proches! Lui n'étant plus, ceci me reste à vous recommander, ô Perses, chose nécessaire et que je « veux qui s'exécute après ma mort; je vous l'enjoins « exprès au nom des dieux royaux, à vous tous, et à « ceux surtout des Achéménides qui se trouvent ici présents : ne laissez pas la souveraineté retourner aux Mèdes. Que s'ils l'ont usurpée par ruse, il faut par ruse « la leur ôter; ou si la force les soutient, force plus « grande les doit abattre. Faites ces choses; et ainsi puisse « la terre vous donner tous ses fruits; vos femmes

« vos brebis engendrer, vous étant libres à jamais. « Que si vous ne reprenez l'empire, ou n'y faites du « moins vos efforts, je vous veux et voue le contraire « de tous ces biens; et davantage, que puissent avoir « tous les Perses, une fin pareille à la mienne. »

« Cambyse, en disant ces paroles, déploroit son sort; « et les Perses, quand ils virent le roi pleurer, se mirent « tous à déchirer ce qu'ils avoient sur eux d'habits, et « se lamenter sans mesure. Ensuite l'os s'étant carié, la « cuisse fut tantôt pourrie, et le mal emporta Cambyse « fils de Cyrus, après un règne de sept ans et cinq mois « en tout, n'ayant lignée d'enfants ni mâle ni femelle. »

J'aurai, Messieurs, quelques observations générales à vous offrir au commencement de notre prochaine séance, sur les faits qu'Hérodote vient de nous raconter, et nous continuerons ensuite l'étude de son troisième livre.

DIX-HUITIÈME LEÇON.

SUITE DE L'EXAMEN DU TROISIÈME LIVRE. — FIN DU RÈGNE DE CAMBYSE. — SMERDIS LE MAGE. — RÈGNE DE DARIUS.

Messieurs, nous n'avons parcouru dans notre dernière séance qu'un espace d'environ quatre ans, de 626 à 622 avant l'ère vulgaire. Dans cet intervalle, Amasis, roi d'Égypte, a terminé sa carrière; son fils Psamménite, qui lui a succédé, a été vaincu, détrôné, mis à mort par le roi de Perse, Cambyse, qui, maître de Memphis et de Thèbes, entreprit sans succès trois autres expéditions, l'une contre Carthage, l'autre contre les Éthiopiens-Macrobiens, et la troisième contre les Ammoniens en Libye. Hérodote vous a tracé le tableau des crimes et des fureurs de Cambyse : ce ravageur du monde avait laissé à un mage l'intendance de sa maison en Perse; Smerdis, frère de ce mage, ressemblait au fils de Cyrus, Smerdis, que le roi Cambyse avait fait tuer par Prexaspe : on publia que le prince Smerdis vivait encore et l'on couronna comme tel le frère du mage-intendant. Le faux Smerdis fut ainsi proclamé roi, même au milieu de l'armée de Cambyse, alors campée à Egbatane ou Agbatane en Syrie. Cambyse s'élançait sur son cheval pour marcher contre ses sujets révoltés; mais le fourreau de son glaive tombe, le glaive nu le blesse à la cuisse, précisément au même endroit où il a lui-même frappé le dieu Apis. Il s'avisa en ce moment de demander comment s'appelait la ville où il était campé depuis

plusieurs jours; au nom d'Agbatane, il comprit qu'il allait mourir; car un oracle lui avait prédit jadis qu'il finirait ses jours en Egbatane, et il s'était persuadé qu'il s'agissait d'Egbatane en Médie. Après avoir fait une confession générale et sommaire de ses méfaits, il exhorta les Perses à ne pas souffrir que les Mèdes ressaisissent l'empire. L'os de sa cuisse s'était carié, la gangrène gagna les chairs, il expira sans laisser d'enfants. Voilà, Messieurs, les faits que je vous ai exposés avec leurs détails et leurs dépendances.

Divers auteurs anciens ont fait mention des mêmes faits, mais non sans quelques variantes. Le frère de Cambyse est appelé Tanaoxare dans Xénophon, et Mergis dans Justin, où d'ailleurs l'ordre de tuer ce prince est donné non à Prexaspe, mais à un mage nommé Cométès. Ce mage a un frère qui se nomme Oropastès et non Smerdis; et ce n'est qu'après la mort de Cambyse, que Cométès tue Mergis, afin de placer sur le trône Oropastès qui lui ressemble. Cette diversité des traditions peut inspirer des doutes qui seraient confirmés par l'invraisemblance de certains détails; de ceux surtout qui concernent soit Crésus, soit Prexaspe, soit la sœur de Cambyse par lui épousée et massacrée. Comment se serait-elle hasardée, connaissant l'humeur violente de ce tyran, à provoquer sa colère par des reproches et des sarcasmes? comment aussi un messager arrivé de Perse à Ecbatane de Syrie, aurait-il pu, seul et sans défenseurs, proclamer au milieu d'un camp l'acte qui détrônait un roi victorieux, environné d'une armée formidable et obéissante? Mais si de tels faits ne sont pas d'une parfaite certitude, s'ils n'ont pas une très-haute probabilité,

du moins les intentions morales de l'historien se manifestent dans ces récits autant que son talent y brille. Il veut montrer comment un despote gouverne les humains, et comment il traite les courtisans qui ont contribué à le dépraver. Au surplus, toute l'antiquité s'accorde à flétrir la mémoire de Cambyse, et à le représenter comme le fléau de ses propres sujets, autant que de l'Égypte qu'il avait injustement conquise.

En même temps qu'il méprisait les superstitions égyptiennes, et qu'en ce point il se montrait si raisonnable, il admettait sans difficulté celles de la Perse; il outrageait le bœuf Apis et avait foi aux oracles. « Rien, dit à ce sujet M. Miot, rien dans l'esprit humain « n'est plus commun que ce genre de contradiction; et « l'on voit presque toujours les hommes employer très-« bien le raisonnement pour attaquer les absurdités « qu'offrent les croyances étrangères, en se refusant à « eux-mêmes, et en interdisant aux autres, l'usage de « cette arme à l'égard des absurdités qui se rencon-« trent dans la religion qu'ils professent. » Hérodote vous a cité, Messieurs, le mot de Pindare que « la cou-« tume passée en loi est la reine du monde : νόμον πάν-« των βασιλέα; » et il en a conclu qu'il est toujours imprudent d'offenser les opinions des peuples et d'attaquer ouvertement leurs institutions. Il y a deux cas où cette agression est en effet aussi inconsidérée qu'injuste, et n'amène que de nouvelles calamités : d'abord, lorsqu'elle est exercée par des étrangers qui viennent de soumettre un pays par la force des armes; et en second lieu, lorsque, dans l'intérieur même d'un État, on use de moyens violents et tyranniques pour opérer des réformes, soit dangereuses, soit salutaires. Mais il n'est pas

vrai que toutes les vieilles coutumes et les croyances surannées soient douées d'une puissance inébranlable. L'histoire démontre par des exemples, qui à la vérité ne sont pas très-fréquents, que la raison, quand elle n'est pas impérieuse, que les lumières, quand elles sont pures et bienfaisantes, finissent par dissiper les erreurs et par triompher des routines. L'habitude résiste aux violences, mais elle n'est pas plus forte que la sagesse.

Je vous ai dit, Messieurs, que l'histoire de Cambyse était interrompue par une longue digression dans les chapitres trente-neuf à soixante du troisième livre d'Hérodote. Ces vingt-deux chapitres concernent l'île de Samos et la ville de Corinthe. Au moment où Cambyse entreprenait de conquérir l'Égypte, Samos était gouvernée par Polycrate, fils d'Æacès, qui, à la suite d'un soulèvement, s'était emparé de l'autorité suprême. Il ne s'était d'abord réservé qu'un tiers de l'État; il avait cédé les deux autres à ses deux frères, Pantagnote et Syloson; mais bientôt il tua le premier, bannit le deuxième, régna sur l'île entière, et contracta une alliance intime avec le roi d'Égypte, Amasis. L'heureux Polycrate étendit de plus en plus sa puissance; il était déjà renommé en Ionie, dans toute la Grèce. En quelque lieu qu'il portât ses armes, tout lui prospérait. Il possédait cent vaisseaux à cinquante rames et mille archers : pillant tout ce qu'il trouvait à sa convenance, il restituait quelquefois ce qu'il avait pris, et disait qu'il rendait les gens plus joyeux en leur donnant ce qu'ils venaient de perdre, que s'il ne leur eût rien enlevé. On ne sait pas le nombre des îles et des villes continentales dont il s'empara. Il vainquit sur mer

les Lesbiens qui allaient au secours de Milet, les fit prisonniers, et les employa à creuser des fossés autour de l'enceinte de Samos. Amasis, alarmé de cette excessive félicité de son ami Polycrate, lui écrivit en ces termes, selon la version littérale de feu M. Courier : « C'est bien douce chose d'apprendre le bonheur d'un « hôte et ami; toutefois tes grands succès ne me con« tentent pas. Je sçais que la divinité est de sa nature « envieuse. Partant, j'aime mieux, moi et les miens, avoir « chance dans mes affaires, tantôt bonne, tantôt con« traire, que non pas réussir en tout. Car oncques je « n'ouis parler d'aucun qui n'ait eu triste fin en prospé« rant toujours. Toi donc, si tu m'en crois, voici ce qu'il « faut faire à ton trop de bonheur. Songe en toi-même « ce que tu peux avoir de plus précieux, et qui plus te « fâchât à perdre, et le perds et l'abyme tellement que « jamais n'en soit nouvelle au monde; et, si dorénavant « ton heur n'est mêlé de semblables disgrâces, use du « remède que je t'enseigne. » Polycrate ne manqua pas, Messieurs, de suivre ce superstitieux avis, et, de peur d'avoir un jour de plus forts tributs à payer à la fortune, il s'embarqua sur une galère à cinquante rames pour aller jeter, en pleine mer, un anneau précieux gravé par Théodore, fils de Téléclès; et il revint se chagrinant le plus qu'il pouvait de cette perte, afin de se bien mettre en règle. Cinq ou six jours après, un pêcheur lui apporte un très-gros poisson et lui dit : « Quoique je « ne sois qu'un pauvre homme, travaillant pour vivre, « je n'ai pas voulu vendre un si beau poisson au marché; « il m'a paru digne de vous, et je vous le donne. » Charmé de ce présent, Polycrate invite le pêcheur à souper : mais ne voilà-t-il pas que les cuisiniers, en vidant le poisson, y

trouvent la bague? Polycrate la reconnaît, et, plus alarmé que jamais, il dépêche un courrier au roi Amasis pour l'informer de l'aventure. Amasis comprit qu'il n'y avait pas moyen d'arracher le tyran de Samos aux graves adversités qui le menaçaient; et, pour n'en point partager le chagrin, il déclara qu'il rompait avec lui toute alliance, tout lien d'hospitalité. Ce dernier trait pourrait apprendre aux princes quel fond ils doivent faire sur l'amitié de leurs pareils : mais je crains, Messieurs, que ce conte populaire, qu'Hérodote apparemment avait entendu à Samos, durant le séjour qu'il y fit, ne vous semble peu digne de l'histoire.

Les Lacédémoniens, d'intelligence avec des Samiens, ennemis secrets de Polycrate, lui déclarèrent la guerre. Il écrivit aussitôt à Cambyse, qui alors armait contre l'Égypte : « Envoyez-moi, lui disait-il, un message pour « me demander des troupes auxiliaires, et je vous les four- « nirai. » Le roi Cambyse ayant fait cette demande, Polycrate lui envoya une armée, composée des Samiens qu'il croyait avoir à redouter, les expédia sur quarante navires, et recommanda de les employer si bien qu'il n'en revînt pas un seul. Voilà, Messieurs, de la très-haute politique; mais ces Samiens ne furent pas des victimes obéissantes. Les uns disent qu'ayant vogué seulement jusqu'à l'île de Carpathos, ils résolurent de ne pas avancer plus loin; les autres, qu'ils arrivèrent jusqu'en Égypte; que, malgré les mesures qu'on prit pour les y retenir, ils s'échappèrent; que Polycrate courut à leur rencontre et leur livra un combat naval où il succomba; qu'ils débarquèrent victorieux à Samos, mais qu'ayant perdu une bataille sur terre, ils firent voile pour Lacédémone. On avait dit

quelquefois qu'ils avaient aussi triomphé dans ce dernier combat; mais Hérodote n'en veut rien croire. Car, dit-il, quel besoin auraient-ils eu, étant vainqueurs, de recourir aux Spartiates? Et d'ailleurs quelle apparence que Polycrate, disposant d'une armée nombreuse d'archers, de troupes soldées et d'auxiliaires, ait été défait, sur terre, au sein de son État, par une poignée de bannis?

Ceux-ci, arrivés à Sparte et introduits auprès des magistrats, prononcèrent un long discours; on leur répondit qu'on en avait oublié le commencement, et qu'on n'en comprenait pas la fin. A une seconde audience, ils présentèrent un sac vide et dirent seulement que le sac était vide de farine: τὸν θύλακον ἀλφίτ[illegible] δέεσθαι. On trouva que cette harangue était e[illegible] trop longue, que *le sac* était superflu à dire, puis[illegible]'on le voyait. Toutefois les secours qu'ils demandaient leur furent accordés, et Sparte s'arma contre le tyran de Samos. Était-ce par reconnaissance pour le service que les Samiens avaient rendu, en fournissant des vaisseaux contre les Messéniens? les Samiens le disent ainsi; mais les Spartiates déclarent n'avoir eu d'autre but que de reprendre à Samos un cratère et une cotte d'armes qui leur avaient été interceptés. Le cratère, ils l'avaient destiné à Crésus; la cotte d'armes, Amasis la leur avait envoyée en présent; elle était en lin, son tissu offrait diverses figures; elle était ornée de broderies d'or et de franges de coton; chaque fil se divisait en trois cent soixante-cinq brins parfaitement discernables, ainsi que dans la cotte d'armes consacrée par le même Amasis à Minerve et appendue au temple de Linde.

Les Corinthiens se mirent aussi de la partie contre Polycrate et contre ceux des Samiens qui lui étaient soumis. Pour en expliquer le motif, l'historien remonte à l'époque d'Alyatte, roi de Lydie, père et prédécesseur de Crésus. En ce temps-là, Périandre, fils de Cypsélus, et investi dans Corinthe du pouvoir suprême, envoyait à cet Alyatte trois cents enfants corcyréens pris dans les plus nobles familles et que le roi lydien devait faire eunuques. Dans la traversée, ces enfants ayant été déposés à Samos, les Samiens leur conseillèrent de se réfugier dans le temple de Diane, et ne permirent aux Corinthiens ni de les en arracher, ni de les y prendre par famine. On imagina une fête samienne, durant laquelle des chœurs de jeunes filles et de jeunes garçons portaient chaque nuit à Minerve des gâteaux de sésame et de miel, qu'ils se laissaient enlever par les enfants enfermés dans le temple. La fête durait indéfiniment; les Corinthiens qui conduisaient les trois cents jeunes Corcyréens perdirent patience, et partirent en les abandonnant aux Samiens, qui les ramenèrent à Corcyre. Il faut, Messieurs, qu'il y ait dans ce qui suit quelque lacune, ou quelque interversion; car la liaison des idées et des faits y est assez mal établie. Voici toutefois les récits qu'on y rencontre :

Périandre fit mourir sa femme Mélissa qui lui laissait deux fils, âgés l'un de dix-huit ans, l'autre de dix-sept. Leur aïeul Proclès, tyran d'Épidaure, les attira auprès de lui; et avant de les congédier, il leur dit : « Vous savez qui a tué votre mère. » L'aîné ne fit aucune attention à ces paroles; mais le plus jeune, appelé Lycophron, s'en souvint; et, rentré dans Corinthe, il ne voulut ni saluer son père ni lui adresser aucune pa-

role. Périandre irrité le chassa de sa maison, et interrogea l'aîné sur ce qui s'était passé entre eux et leur grand-père. Il nous a reçus avec beaucoup d'affection, répondit le jeune homme, sans faire mention des paroles d'adieu qui ne l'avaient point assez frappé. Cependant à force d'être interrogé, il en retrouva le souvenir et les rapporta. En conséquence, Lycophron fut proscrit, et ceux qui lui avaient donné asile se virent contraints de le renvoyer. Poursuivi par les menaces de son père, il errait de maison en maison; et néanmoins des compagnons de sa jeunesse le recevaient encore chez eux. Périandre publia un édit portant défense de recéler le banni ou de lui parler, sous peine de payer une amende sacrée au temple d'Apollon. Dès lors Lycophron ne chercha plus d'asile que sous les portiques, couchant à terre et manquant de tout. Au bout de quatre jours, Périandre s'approcha de lui, et l'exhorta bénignement à revenir au palais et à renoncer à toute mauvaise humeur. Le jeune homme ne lui répondit que par ces mots: « Vous devez l'amende, puisque vous « m'avez parlé. » Voyant qu'il ne restait aucun espoir de le ramener, le tyran le fit saisir, et embarquer sur un vaisseau qui le porterait à Corcyre, île alors dépendante des Corinthiens. En même temps, Périandre déclara la guerre à Proclès, le fit prisonnier, s'empara d'Épidaure, et ne songea plus à Lycophron, jusqu'à ce que, se sentant affaibli par l'âge, et peu en état de régner seul, il conçut l'idée de rappeler le seul de ses fils qui fût capable de lui succéder, l'autre n'étant qu'un imbécile dont il faisait fort peu de cas. Lycophron ne daigna pas répondre au message qui lui offrait l'héritage du pouvoir: il fallut lui envoyer sa sœur, qui ne

parvint pas non plus à l'ébranler : il lui déclara qu'il ne reparaîtrait jamais à Corinthe, tant que leur père y resterait. Périandre promit de s'exiler; et, sur cette assurance, Lycophron se disposait enfin à partir, quand les Corcyréens l'assassinèrent, dans la crainte de recevoir chez eux le père en échange du fils. Ce fut pour tirer vengeance de cet attentat que Périandre fit prendre les trois cents jeunes Corcyréens, qui devaient devenir à Sardes eunuques du roi Alyatte, et qui furent, comme Hérodote l'a précédemment dit, délivrés par les Samiens. Peut-être eût-il mieux valu conserver l'ordre chronologique de ces deux récits, en supposant qu'ils aient l'un et l'autre quelque réalité.

Quoi qu'il en soit, une armée lacédémonienne vint assiéger Samos. Déjà la tour qui défendait le faubourg du côté de la mer était escaladée : Polycrate accourut à la tête d'une forte troupe : un autre corps de ses soldats tint tête aussi à l'ennemi, qui à la fin les mit en fuite et en tua un bon nombre; c'est le sens que MM. Schweigæhuser, Miot et Courier donnent à ce passage. Larcher, tout au contraire, met les Spartiates en déroute; ce qui est moins conciliable avec le texte, qui n'est pas toutefois ici d'une clarté parfaite. Les Samiens se réfugièrent dans leur ville; deux Spartiates, Archias et Lycopas, les y poursuivirent, y entrèrent avec eux, et y périrent, la retraite leur étant coupée. S'ils avaient eu assez d'imitateurs parmi leurs compagnons d'armes, la place était envahie. C'est l'historien qui fait cette réflexion, et il ajoute qu'il a connu le petit-fils de ce brave Archias, et qu'il l'a trouvé fier encore de la mort de son aïeul, et reconnaissant de la sépulture que lui avaient donnée les Samiens au frais du trésor

public. Le fils immédiat d'Archias avait pris le nom de Samius en mémoire de ces honorables actions. Les Lacédémoniens restèrent quarante jours autour de Samos, et, renonçant enfin à un siége inutile, ils se rembarquèrent pour le Péloponèse. Le bruit se répandit que Polycrate avait acheté leur retraite, par un tribut de monnaies en plomb doré qu'il avait fait frapper exprès. Le parti samien qui avait attiré les Spartiates, se voyant réduit à ses propres forces, gagna Siphnos, dans l'espoir d'y trouver des ressources : les Siphniens possédaient des mines d'or et d'argent; ils étaient les plus riches des insulaires. Ils avaient consacré à Delphes le dixième de leur trésor, et ce dixième était d'un haut prix. En l'offrant, ils avaient demandé à l'oracle s'ils pouvaient se flatter de conserver longtemps les biens dont ils jouissaient, et la Pythie leur avait répondu en vers : M. Courier a versifié en français une partie de cette réponse, et en a laissé la fin en prose :

Alors que dans Siphnos Prytanée blanc sera,
Et blanc le sourcilleux marché,
Siphnien sagement fera,
Si, caut en son isle caché,
Il évite embûche de bois et rouge hérault.

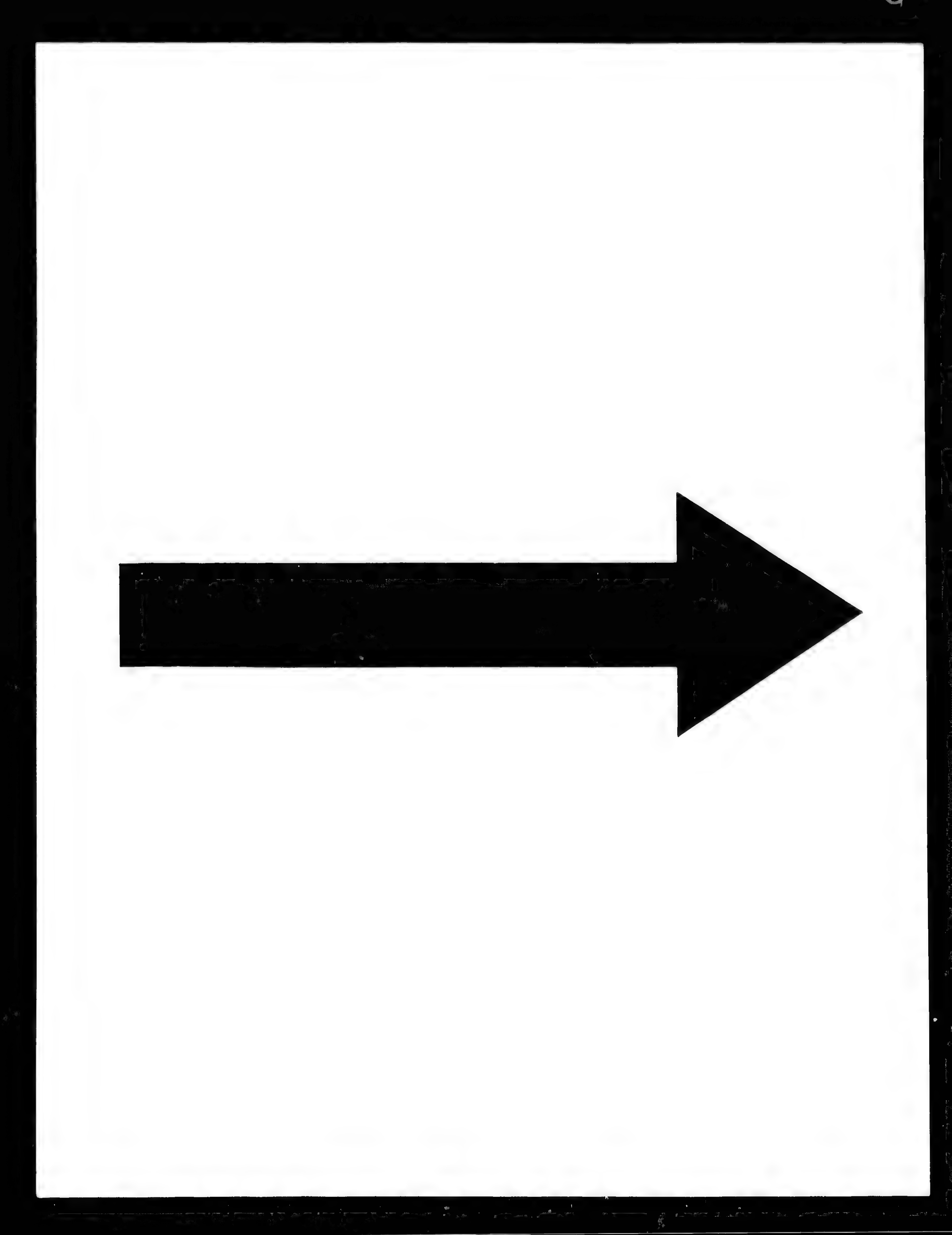
Il faut noter que le prytanée et le marché ou forum de Siphnos étaient revêtus de marbre blanc de Paros, et que les Samiens fugitifs abordaient cette île sur un vaisseau peint en rouge. Les Siphniens n'eurent pas l'esprit d'appliquer l'oracle à ces circonstances. Les Samiens leur demandèrent dix talents, et, ne les obtenant point, se mirent à ravager la campagne : une bataille se livra, et les Siphniens vaincus eurent à payer une contribution décuple du secours qu'ils avaient été

priés d'accorder. De cet argent, les Samiens achetèrent des Hermioniens l'île d'Hydréa, située en face du Péloponèse, et, la confiant aux habitants de Trézène, ils se transportèrent en Crète, où ils fondèrent la ville de Cydonie; ils y séjournèrent cinq ans, et y prospérèrent à tel point qu'ils bâtirent les temples qui se voient encore à Cydonie et à Dyctiné. En la sixième année, attaqués par les Éginètes et les Crétois, ils succombèrent dans un combat naval, et subirent le joug de l'esclavage. On coupa les proues de leurs navires, figurées en hures de sangliers, et on les suspendit aux murs du temple d'Égine, comme des monuments de leur défaite. Pourquoi les Eginètes avaient-ils entrepris cette guerre? apparemment pour se venger de ce que jadis les Samiens, sous le règne de leur roi Amphicrate, avaient attaqué Égine et fort maltraité les habitants.

Pour excuser cette longue excursion sur les Samiens soumis ou rebelles à Polycrate, Hérodote prie ses lecteurs d'observer que ce peuple a exécuté trois des plus grands ouvrages qu'on admire chez les Grecs : il a d'abord percé une montagne et y a pratiqué un chemin et un canal souterrain d'une longueur de sept stades; secondement, il a construit une digue près du port de Samos; et en troisième lieu un temple magnifique dont le premier architecte fut Rœchus, artiste célèbre loué depuis par Pline et par Pausanias. Hérodote nous doit encore le récit des adversités de Polycrate, pronostiquées par Amasis; il acquittera cet engagement avant la fin du troisième livre, et, plus tard, il nous reparlera aussi du tyran de Corinthe, Périandre. On est obligé d'avouer que les annales de la Grèce, antérieures à la

guerre persique, sont beaucoup trop morcelées dans cet ouvrage, qu'elles ne s'y présentent que par occasions et sans assez de méthode. On regrette qu'elles ne soient pas mieux rassemblées et qu'elles ne forment pas la matière d'un livre entier. Cette guerre entre les Perses et les Grecs est le principal sujet que l'historien se propose de traiter; et, pour éclairer d'avance les récits qu'il doit en faire, il n'a presque rien omis de ce qui pouvait nous montrer comment l'empire des Perses s'est développé; comment il a successivement absorbé les royaumes de Lydie, de Médie, d'Assyrie et d'Égypte. L'Assyrie est la seule de ces contrées dont il ne nous ait pas esquissé l'histoire. Déjà aussi il nous a souvent entretenus de la Grèce, des origines pélasgiques et helléniques, des contrées insulaires et continentales, des cités ioniennes et éoliennes, même des républiques d'Athènes et de Sparte. Mais nous aurons besoin de réunir, quand il en sera temps, toutes ces notions jusqu'ici fort éparses, d'en mieux saisir la succession et l'ensemble. Après avoir, pendant vingt-deux chapitres du livre trois, erré en quelque sorte à Samos, à Corcyre, à Corinthe; après avoir incomplétement recueilli quelques traits des règnes de Polycrate et de Périandre, Hérodote, au chapitre LXI de ce même livre, revient en Égypte ou à Ecbatane en Syrie et achève l'histoire de Cambyse; c'est le sujet des chapitres LXI, LXII, LXIII, LXIV et LXV, qu'à la fin de notre dernière séance, je vous ai rapportés presque tout entiers en empruntant la version de M. Courier. La suite de ce livre va nous offrir le tableau de l'usurpation des mages et des premières années du règne de Darius fils d'Hystaspe, c'est-à-dire des événements que la mort de Cambyse a fait naître.

A peine cet odieux prince avait-il fermé les yeux que Prexaspe jura qu'il s'était parjuré en se déclarant l'assassin de Smerdis fils de Cyrus. Ce Prexaspe est une image et en quelque sorte un type de tous les hommes de cour, sans foi et sans conscience, dont la déloyale habileté brave toutes les vicissitudes politiques, et qui se retrouvent au service de toutes les tyrannies. Sous Cambyse, il a délivré son prince d'[illegible] frère qui allait devenir un rival; et sans dout[illegible]ut bien l'en croire quand on le voit applaudi[illegible]t qui le prive lui-même de son propre fils, e[illegible]vec tant d'à-propos une flatterie plus crimine[illegible]omme l'a dit Sénèque, que le forfait qu'elle complimente : *Sceleratiùs telum illud laudatum est quàm missum.* Cambyse mort, il ne fait pas bon d'avoir tué le prince chéri qui devait lui succéder et réparer les malheurs publics : Prexaspe juge convenable de l'avoir sauvé; il se porte pour garant du récit et de la proclamation des mages; ceux-ci l'acceptent pour leur complice; et le peuple avide d'erreurs ne veut pas douter que le plus digne fils du grand Cyrus ne vive encore. Tout se prosterne avec Prexaspe, devant les mages, aux pieds du faux Smerdis qui pendant sept mois jouit tranquillement de l'empire. Il signale son avénement par une exemption générale de milice et d'impôts pour trois années. A-t-on jamais été si heureux sous aucun des précédents règnes? Cependant quelques seigneurs nourrissaient encore un mécontentement secret; car il n'est jamais possible de satisfaire à la fois toutes les ambitions, tant de cupidités insatiables. Il reste nécessairement des personnages plus envieux des lots qu'on leur refuse, que joyeux de ceux qu'ils obtiennent. Tel fut un Otanès qui était



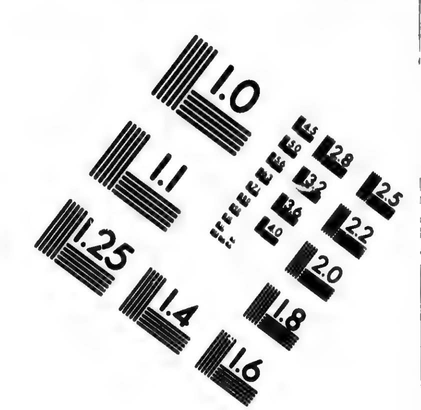
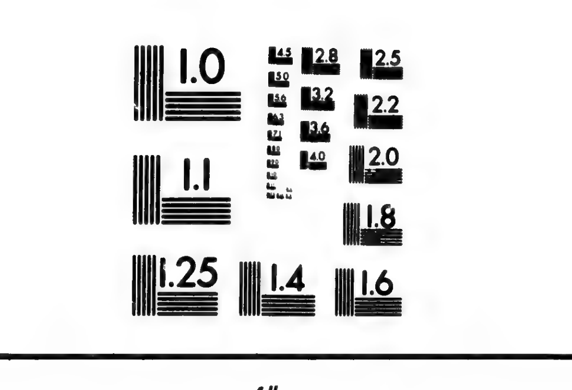


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"

fils de Pharnaspe, et qui, par sa naissance, par ses richesses, s'estimait au moins l'égal de ceux qu'il voyait plus favorisés que lui. Il résolut d'accréditer un soupçon que bien d'autres sans doute avaient conçu, mais qu'ils aimaient mieux ensevelir. Sa fille Phédyme avait été femme de Cambyse, et l'était devenue de Smerdis, comme toutes les autres. Otanès lui demanda si le roi qui ne sortait jamais de sa forteresse, qui ne se montrait à personne, mais dont elle approchait, était bien réellement le Smerdis fils de Cyrus. Elle protesta qu'elle n'en savait rien, qu'elle n'en pouvait rien savoir, n'ayant jamais vu le fils de Cyrus avant la mort de Cambyse. Par un autre message, Otanès lui prescrivit d'interroger sur cet article, sa compagne Atossa, qui, étant sœur de Cambyse, devait bien savoir si elle l'était aussi de leur nouveau maître. La réponse fut qu'il n'y avait pas moyen de questionner Atossa, ni même de la voir; car toutes les femmes du roi étaient séparément enfermées; elles ne communiquaient jamais entre elles. Alors Otanès enjoignit à sa fille de s'assurer si l'homme qui occupait le trône avait des oreilles. Elle promit de s'en éclaircir, observant toutefois que l'expérience était périlleuse; car, disait-elle, si, n'ayant point d'oreilles, il se sent toucher à cet endroit, il m'exterminera au moment même. Résolue de braver ce danger pour obéir à l'ordre paternel, elle en saisit la première occasion, et profitant du moment où le prince régnant était au plus fort de son somme, elle s'assura qu'il n'avait point d'oreilles. Cambyse, en effet, les avait fait couper à Smerdis le mage, pour une cause grave qu'on ne dit point. Otanès, instruit dès le lendemain matin de la découverte de sa fille, en fait part à Gobryas et Aspathine, les deux

seigneurs dont il se défie le moins : ils étaient trois dans la confidence, chacun d'eux se donna un adjoint : ce furent Intapherne, Mégabyse, et Hydarnès. Darius, fils d'Hystaspe, survint et fut le septième conjuré. Tous savaient depuis longtemps à quoi s'en tenir sur le personnage qui régnait. Darius arrivait de loin tout exprès pour le renverser, il était d'avis qu'on y procédât dès le jour même, les délais étant en pareil cas les plus grands risques; et, sur ce qu'Otanès exhortait à ne rien précipiter, à bien prendre toutes les mesures : « Sachez, lui dit-il, que vous êtes perdus sans ressource, « si vous différez un instant. Demain quelqu'un vous « aura dénoncé, afin de tirer de votre entreprise le seul « parti qu'il sera possible d'en espérer. Vous étiez six, « c'était beaucoup : il vous a plu de m'appeler par sur« croît : aujourd'hui je vous suis fidèle : demain je serai « votre délateur, avant que l'un de vous soit le mien. » Otanès insistait; il demandait comment on pourrait pénétrer dans un palais environné, rempli de tant de gardes postés sur tous les points. Darius assura qu'aucun garde n'oserait arrêter de si hauts et puissants seigneurs, et qu'au surplus, il dirait qu'arrivé récemment d'une province éloignée, il avait à parler au roi de la part d'Hystaspe. C'était un mensonge, crime honteux aux yeux des Perses. Pour dissiper à cet égard les scrupules de ses complices, voici les étranges paroles que Darius leur adresse : « Où il est besoin de men« songe, mentons. Car nous avons tous même droit, ceux « qui parlent vrai, comme ceux qui usent de trompe« rie : les uns mentent pour en tirer parti; les autres « veulent acquérir la réputation d'hommes sincères, afin « de profiter aussi de la confiance qu'ils inspirent. Ainsi,

« par moyens différents, nous cherchons tous mêmes « avantages. S'ils n'y devaient rien gagner, l'un n'aurait « souci de mentir, non plus que l'autre de dire vrai. Or « donc, celui des gardes qui nous aura laissés passer, « quelque jour s'en trouvera bien : que celui qui nous « arrêtera soit traité en ennemi ; et entrant à force ou« verte, faisons œuvre de nos mains. »

Gobryas opina ensuite ; et, sans discuter aucun cas de conscience : il protesta que de généreux Perses ne pouvaient obéir plus longtemps à un Mède, à un mage qui encore n'avait point d'oreilles. Il rappela les imprécations prononcées par Cambyse mourant contre ceux qui ne s'efforceraient pas de reconquérir l'empire ; et, se rangeant à l'avis de Darius, il conclut qu'il ne fallait sortir du lieu de la délibération que pour courir droit sur le faux Smerdis. En cette même journée les mages, qui avaient apparemment conçu des alarmes, pressaient le seigneur Prexaspe de les aider de son crédit et de son ascendant sur la multitude, de monter sur une tour, et de répéter à haute voix devant les bourgeois rassemblés la déclaration qu'il avait souvent faite, que le monarque régnant était bien le Smerdis fils de Cyrus et non un autre. A ce prix, ils lui promettaient de nouvelles et plus splendides récompenses. En effet, on convoqua le peuple ; et Prexaspe du haut de la tour commença une harangue qu'il fit durer fort longtemps. Il entreprit l'histoire entière de la maison royale, descendit posément d'Achéménès à Cyrus, célébra les exploits de ce héros, énuméra les bienfaits dont la Perse lui était redevable ; et, lorsqu'il eut aussi tracé le tableau du règne de Cambyse, il annonça qu'il allait s'expliquer avec sincérité sur le règne actuel. Avait-

il, durant ce long discours, cherché à reconnaître la disposition des esprits? se doutait-il du complot qui allait éclater? désespérait-il de son propre salut, au milieu de ces circonstances difficiles? l'historien n'aborde pas ces questions, mais il dit que Prexaspe termina sa harangue en avouant qu'en effet il avait, par ordre de Cambyse, mis à mort Smerdis fils de Cyrus, et que c'était un mage sans oreilles qui occupait le trône. Cela dit, soit frayeur, désespoir, ou résolution, il se précipita du haut de la tour la tête en bas, ἐπὶ κεφαλήν. Ainsi périt Prexaspe qui avait été durant tout le cours de sa vie, dit Hérodote, un homme d'honneur, ἐὼν τὸν πάντα χρόνον ἀνὴρ δόκιμος. On a peine à se rendre compte de cet éloge, après qu'on a entendu l'historien raconter comment Prexaspe a tué le fils de Cyrus, comment il a complimenté l'assassin de son propre fils, comment, après la mort de Cambyse, il a menti à toute la Perse en affirmant que le frère de ce roi n'avait point péri et qu'il occupait le trône; comment, en un mot, il avait été l'instrument de toutes les tyrannies et de toutes les fraudes. Mais on voit bien qu'Hérodote partage l'opinion trop commune et trop funeste qui excuse tous les crimes politiques dont on n'aurait pu s'abstenir qu'en s'exposant à quelques périls. L'homme de bien a été un vil courtisan, un père sans entrailles, un effronté menteur, un fourbe, un lâche assassin. Que voulez-vous? il y a été forcé par un despote, par des mages, par le cours des erreurs publiques, par l'empire des circonstances. N'a-t-il pas été durant toute sa vie, considéré, respecté, puissant, opulent, décoré des plus nobles titres? comment ne serait-il pas un honorable personnage, ἀνὴρ δόκιμος? Si pourtant l'on recherchait dans

l'histoire les vraies causes des calamités publiques, il en faudrait attribuer une bien grande part aux hommes d'honneur tels que Prexaspe.

Cependant les sept conjurés ne savaient rien de sa harangue et de sa mort; personne n'était venu leur dire que tout le peuple extraordinairement convoqué s'assemblait auprès de la tour. C'était durant ce temps-là qu'ils tenaient leur conciliabule. Ils en sortaient et s'en allaient, après avoir invoqué les dieux, εὐξάμενοι τοῖσι θεοῖσι, exécuter leur entreprise, lorsqu'ils apprirent ce qui venait de se passer. Le temporiseur Otanès proposait de ne rien tenter au milieu de ce nouveau trouble; Darius n'y voyait au contraire qu'un motif de se presser davantage. Les cinq autres étaient fort incertains, quand par bonheur ils aperçurent en l'air sept couples d'éperviers qui poursuivaient, plumaient et déchiraient à coups de bec deux couples de vautours. Darius n'avait pas trouvé d'argument aussi péremptoire. Les sept couples d'éperviers étaient évidemment les sept conjurés qui valaient bien chacun deux oiseaux de proie, et les deux couples de vautours étaient les mages Smerdis et Patizithès qui allaient être saisis et plumés. On n'hésita plus à se rendre au palais. Les gardes, quoique l'aventure toute récente de Prexaspe dût les rendre plus surveillants, laissèrent passer tranquillement sept grands seigneurs, sans leur adresser aucune question. Mais, dans l'intérieur de la cour, les eunuques chargés d'annoncer au roi les messages, se plaignirent de la négligence des sentinelles et des portiers, et demandèrent aux sept conjurés leurs noms, leurs qualités, le motif qui les amenait; on répondit par des coups de poignard, et l'on pénétra brusquement jusqu'à l'appar-

tement du roi, où accouraient en même temps quelques eunuques blessés, troublés, jetant des cris d'épouvante. Les deux frères Patizithès et Smerdis étaient à délibérer ensemble sur l'action de Prexaspe : ils se lèvent à l'instant, et se mettent en défense. L'un, armé d'un glaive, blesse Aspathine à la cuisse, et crève un œil à Intapherne. L'autre n'avait que son arc, qui ne lui servait de rien contre des ennemis qui l'attaquaient de si près : il s'enfuit dans un cabinet. Gobryas et Darius l'empêchèrent d'en fermer la porte ; Darius hésitait à lui porter, dans l'obscurité, des coups qui pouvaient atteindre Gobryas, alors occupé à se débattre corps à corps avec le mage : « Qu'attendez-vous? s'écria Gobryas, qu'importe « qui vous percerez avec lui, pourvu que vous ne le man« quiez pas? » Darius frappe, et heureusement n'atteint que les mages. Les deux frères expirent ; on les décapite, et deux des conjurés, ces têtes à la main, se présentent au peuple ; trois autres de leurs complices les accompagnent ; Intapherne et Aspathine blessés n'avaient pu les suivre. Le peuple, selon son usage, approuva l'entreprise achevée avec succès, et, se dispersant par les rues, extermina tous les mages qui s'y rencontrèrent ; pas un n'eût échappé si la nuit n'était survenue. L'anniversaire de cette journée devint, chez les Perses, une fête solennelle, dont le nom, dans leur langue, correspond à celui de *magophonie*, massacre des mages.

Les sept grands personnages qui avaient accompli cette révolution délibérèrent, cinq jours après, sur la forme du gouvernement qui conviendrait le mieux aux Perses. Hérodote saisit cette occasion d'insérer dans son histoire trois discours : l'un pour la démocratie ; le second pour l'aristocratie, ou, comme il dit, pour l'oligarchie,

et le troisième pour la monarchie. Il s'en faut qu'on y trouve ce qu'il y a de mieux à dire sur de telles questions; mais, comme c'est ici le plus ancien livre où elles aient été, sinon traitées, du moins abordées, je vous rapporterai, Messieurs, ces harangues, en me servant encore de la version de M. Courier, qui est ici la plus exacte et la plus vive. J'y ferai pourtant quelques modifications légères : j'y supprimerai souvent la conjonction *car*, que le traducteur a répétée autant de fois qu'il a rencontré γὰρ dans le texte, et qui, placée ainsi à la tête de plusieurs phrases consécutives, ralentit et embarrasse le mouvement du discours même dans cette langue vieillie et amyotique, dont M. Courier savait quelquefois si bien rajeunir l'énergie naïve et gracieuse. Otanès opine le premier, en ces termes : « M'est avis que « nous ne devons plus avoir un monarque tout seul, « chose qui n'est de soi plaisante ni utile. Vous savez « jusqu'où se porta l'insolence de Cambyse et avez ex« périmenté par vous-mêmes celle du mage. Comment « seroit la monarchie une bonne et sage police, dans la« quelle un fait ce qu'il veut et ne rend compte ni rai« son? Le plus homme de bien du monde, qu'on le place « en telle autorité, c'est le mettre hors du sens com« mun. Car insolence en lui s'engendre des biens dont « il jouit; et, d'autre part, envie est dans l'homme par « nature; lesquelles deux choses ayant, il a toute ma« lice et vice : beaucoup d'actes détestables, il les commet « par insolence, et beaucoup d'autres par envie, et « ainsi ne laisse mal à faire. Le tyran, qui possède tout, « doit, ce semble, ignorer l'envie, et pourtant le con« traire arrive : il est jaloux des bons citoyens, et les « hait tant qu'ils vivent, caresse les méchants, accueille

« la calomnie, et, chose de toutes la plus bizarre, qui le « loue modérément, il s'en fâche et l'impute à manque « de respect. Qui lui veut complaire, il s'en fâche aussi « comme de flatterie intéressée. Encore est-ce peu s'il « ne remue les antiques lois, outrage les femmes, tue « sans jugement. Au contraire, la puissance exercée « par le peuple a le plus beau de tous les noms, iso- « nomie, et ne s'y fait rien de ce qu'on voit sous un « monarque. Le sort désigne les magistrats; chacun « rend compte de sa charge et en répond; les résolu- « tions se prennent en commun. J'opine donc à ce que, « laissant la monarchie, nous rendions au peuple son « empire; car tout est dans le peuple. »

Mégabyse, qui préférait l'oligarchie, s'exprima de cette manière : « Ce qu'allègue Otanès, afin d'abolir la tyran- « nie, prenez-le pour dit aussi de ma part; mais, en ce « qu'il conseille de porter la puissance au peuple, il « s'est écarté du meilleur avis. Non, il n'est rien de « plus insolent, de moins capable de raison, qu'une « multitude sans frein; et, de peur d'un tyran, nous « soumettre au vil peuple; je ne vois à cela nul bon « sens. L'un, s'il fait quelque mal, il le connoît du « moins; l'autre ne le peut même connoître. Et qu'y at- « tendroit-il, lui qui ne sçait ni n'apprit jamais rien de « beau ni d'honnête? Il pousse, emporte, précipite les « affaires, impétueux comme un torrent. Obéisse au « peuple quiconque veut du mal à la Perse; pour nous, « choisissons entre les meilleurs hommes, faisons une « classe et lui donnons le pouvoir dont par ainsi nous « serons nous-mêmes participants. Des plus sages ci- « toyens viennent les plus sages conseils. »

Telle fut l'opinion de Mégabyse; sur quoi Darius, le troisième, déclara son avis en cette forme : « Pour « moi, ce qu'a dit Mégabyse, en ce qui touche la multi- « tude, me semble juste et de bon sens, mais non quant « à l'oligarchie. Des trois gouvernements, tous trois sup- « posés aussi bons qu'ils peuvent l'être, le peuple, l'oli- « garchie, le monarque, je maintiens celui-ci de tout « point préférable. Oui, un chef homme de bien est ce « qu'il y a de meilleur. Usant de conseils selon son ca- « ractère, il administre sans reproche les affaires du peu- « ple. Outre que d'un seul les desseins contre l'ennemi « sont plus secrets, il faut dire que là où la vertu s'exerce « entre plusieurs, comme dans l'oligarchie, sourdent les « haines privées qui sont causes de grands maux. Là cha- « cun prétendant l'emporter et conduire les délibérations, « on en vient à se haïr : de ces inimitiés naissent les fac- « tions; des factions, les mourtres qui ne sçauroient finir « sinon par la monarchie; d'où se peut connoître aisé- « ment combien celle-ci est meilleure. D'autre part, le « peuple gouvernant, de nécessité le vice prend pied dans « la commune. Le vice, une fois établi, engendre, non pas « haine entre les vicieux, mais forte amitié au contraire, « eux agissant d'accord ensemble pour le mal public; et « ainsi va jusqu'à ce qu'un prenne autorité sur le peu- « ple et ôte l'empire à telles gens, lequel, à raison de ce, « révéré par le peuple même, de cette révérence que lui « porte un chacun, profite, et se fait monarque. E « somme et pour finir d'un seul mot, d'où nous est venu « la liberté? qui nous l'a donnée? est-ce le peuple, l'o « ligarchie ou un monarque? Puisque c'est un seu « homme Cyrus) qui nous a faits libres, mon sentimen

« est de nous tenir à un seul, et de n'innover point « aux coutumes de nos pères, sages et bonnes ; car « nous ne nous en trouverions pas bien. »

Voilà, Messieurs, quels furent les trois avis ; le troisième l'emporta, il obtint cinq suffrages sur sept. Otanès se réserva pour lui et pour sa postérité le droit de ne pas régner et de ne pas servir ; à quoi il est dit que les six autres consentirent. Encore aujourd'hui, ajoute l'historien, cette maison est la seule en Perse qui soit libre ; elle n'obéit qu'autant qu'elle y consent, sans néanmoins transgresser jamais les lois nationales. On convint de plus qu'Otanès et ceux de sa race recevraient chaque année, par distinction particulière, un habillement complet à la médoise, et d'autres présents estimés les plus considérables en Perse. C'était la récompense du service qu'Otanès avait rendu en concevant le premier le dessein de renverser le gouvernement des mages. Il fut réglé encore que le futur roi ne pourrait choisir une épouse que dans les familles des sept conjurés, et que chacun de ceux-ci aurait le droit d'entrer à volonté chez le monarque, et sans se faire annoncer. Il restait à déterminer de quelle manière la royauté serait décernée à l'un d'eux : ils décidèrent qu'ils monteraient tous à cheval, le lendemain au point du jour, et que celui dont le coursier hennirait le premier porterait la couronne. Or, Darius avait un palefrenier, nommé Œbarès, qui, dès le soir, conduisit, et attacha sur l'esplanade, la jument que le cheval de Darius aimait le mieux, alla chercher ensuite le cheval même, le promena plusieurs fois autour de la jument et l'approcha d'elle. Dix heures après, les six prétendants, car Otanès n'en était plus, chevauchaient à travers l'esplanade ;

lorsqu'ils furent près du poteau où la jument avait été attachée, le cheval de Darius ne manqua point de hennir, et en même temps partirent un coup de tonnerre et un éclair, quoique le ciel fût sans nuage. D'autres disent qu'Œbarès avait frotté contre la jument l'une de ses mains qu'il tenait cachée jusqu'au départ de la cavalcade : au moment opportun, il la porta sous les narines du cheval que Darius montait, et provoqua ainsi les hennissements. J'abrége ces détails; ils sont universellement connus : de tels contes se retiennent mieux que de véritables histoires. Je reprends pour le chapitre suivant d'Hérodote la version de M. Courier.

« Darius donc, fils d'Hystaspès, fut déclaré roi, et tous « les peuples de l'Asie, hors les Arabes, lui obéirent, « soumis par Cyrus premièrement et par Cambyse après. « Les Arabes oncques n'obéirent aux Perses comme es- « claves, mais furent leurs hôtes, depuis qu'ils eurent « fait passer en Égypte Cambyse. Jamais les Perses n'eus- « sent seu, malgré les Arabes, avoir entrée en Égypte.

« Ses premières femmes, Darius les prit étant roi chez « les Perses, deux filles de Cyrus, Atossa et Artystone; « l'une, Atossa, mariée d'abord à Cambyse son frère, l'au- « tre, Artystone, encore vierge. Il épousa aussi une fille « de Smerdis fils de Cyrus, appelée Parmys; aussi eut la « fille d'Otanès, celle-là qui reconnut le mage; et tout « fut plein de sa puissance. Il fit faire au commencement « et dresser un type de pierre, où pour figure il y avoit un « homme à cheval, et y fit engraver des lettres qui di- « soient : Darius, fils d'Hystaspès, par la vertu de son « cheval (disant le nom) et d'Œbarès son palefrenier, « obtint la royauté des Perses. Cela fait, il établit en « Perse vingt gouvernements qu'ils appellent satrapies. »

Là, Messieurs, se termine la partie du troisième livre qui a été traduite par M. Courier. Malgré les critiques que l'on peut faire soit du ton général de cette version, soit plutôt de certains détails qui manquent peut-être d'un peu trop de noblesse, et quelquefois même de clarté, il serait fort à désirer qu'il eût pu achever tout ce travail, le retoucher avec un grand soin, et y joindre les notes qu'il avait promises. On voit assez que son but était d'écrire, comme eût écrit Amyot, s'il eût traduit Hérodote. M. Courier aurait été plus sûr qu'Amyot de saisir toujours parfaitement le sens du texte; mais il est douteux que, dans le morceau publié en 1822, il ait employé, aussi bien qu'Amyot l'aurait su faire, toutes les ressources de la langue française du seizième siècle. Je crois d'ailleurs que ce langage, quoique expressif et flexible, a besoin d'être aujourd'hui modifié pour redevenir aisément intelligible à tous les lecteurs, et pour reprendre le caractère noble et gracieux que le genre historique exige; à ces conditions, ce langage, appliqué à une traduction d'Hérodote, aurait, sur celui que nous parlons depuis le milieu du dix-septième siècle, l'avantage de mieux représenter le texte, de suivre de plus près l'ordre des mots, et par conséquent des idées, d'en retracer avec plus de souplesse et de fidélité les mouvements et les nuances. Ce sont les effets qu'il produit, de la plus heureuse manière, dans la version d'un autre ouvrage grec, publié en 1818 par M. Courier. Mais reportons nos regards sur le fond même des contes que vient de nous faire Hérodote et qui ont passé presque tous dans les livres d'histoire ancienne.

Justin en a fait un abrégé fort élégant aux chapitres

neuf et dix de son premier livre, avec quelques variantes toutefois. J'ai déjà observé qu'il change en Oropastès le nom de Smerdis le mage. Il ne fait intervenir aucune déclaration de Prexaspe; chez lui point d'apparition d'éperviers et de vautours, point d'éclairs ni de coups de foudre. Mais il dit que deux des conjurés périrent en attaquant l'intérieur du palais : Hérodote ne nous les montre que blessés, et nous assure qu'Intapherne en fut quitte pour rester borgne jusqu'à la fin de sa vie. Justin explique l'importance attachée aux hennissements des chevaux, par la croyance religieuse qui, chez les Perses, consacrait ces animaux à Dieu, c'est-à-dire au soleil : *Cujus equus inter solis ortum hinnitum primus edidisset, is rex esset; nam et solem Persæ unum deum esse credunt, et equos eidem deo sacratos ferunt.* Il observe toutefois que Darius, pour s'affermir sur le trône, jugea convenable d'épouser solennellement une fille de Cyrus, afin que l'empire parût plutôt rendu à l'ancienne famille royale que dévolu à un étranger : *Regalibus nuptiis regnum firmaturus, ut non tam in extraneum translatum quàm in familiam Cyri reversum videretur.* En tout le reste, le récit de Justin n'est que celui d'Hérodote réduit à une moindre étendue. Je n'ai pas besoin d'insister sur les invraisemblances qui fourmillent dans tout ce morceau de l'historien grec. La découverte de ce qui manque à la tête du faux Smerdis est digne d'un roman; l'épisode de la harangue et de la mort de Prexaspe n'a pour but que de tenir les lecteurs en suspens sur le dénoûment de la conspiration : l'entrée des sept conjurés dans le palais, dans la cour intérieure, et jusque dans l'appartement d'un roi qui jusqu'alors ne s'est jamais laissé voir,

dépasse toutes les possibilités morales; le contraste ingénieux des lenteurs imprudentes d'Otanès et de la sage activité de Darius est probablement inventé comme dramatique et même aussi comme instructif; la délibération sur le choix d'un gouvernement est le premier exemple de l'un des plus familiers artifices de la rhétorique des historiens. Une idée qui est restée plus neuve, est d'affranchir Otanès et sa race de tous les devoirs des sujets, c'est-à-dire apparemment des tributs, et des services militaires, et de tout hommage à la dignité royale, sauf néanmoins, est-il dit, l'observation des lois et des coutumes de la Perse : comme s'il était facile de concevoir qu'une famille puisse conserver de pareilles exemptions, un tel isolement, au milieu de l'État qui la protége! et comme si, d'ailleurs, l'obéissance aux lois publiques n'entraînait pas la reconnaissance de l'autorité chargée de les maintenir, de les exécuter et de les appliquer! Vous noterez, Messieurs, que cette particularité est l'une de celles que Justin a omises. Quels qu'aient été les rapports des chevaux avec le culte du dieu Soleil, toujours est-il étonnant qu'on s'en rapporte, pour le choix d'un monarque, à des hennissements qu'une ruse de palefrenier peut provoquer. Aussi Justin avoue-t-il qu'on aura peine à croire que des hommes qui viennent de s'exposer à la mort pour arracher l'empire aux mages, le cèdent à si bon marché à Darius : *Incredibile prorsus tanta patientia cessisse eo, quod ut eriperent magis mori non recusaverint.* Hérodote lui-même sent le besoin de fortifier ce hennissement, d'un coup de tonnerre et d'un éclair miraculeux, tout comme il lui a fallu appeler

des éperviers à l'appui de l'éloquence du même Darius, quand celui-ci s'opposait aux derniers retards que demandait fort à contre-temps Otanès. Ce qui peut sembler étrange encore, c'est qu'à peine intronisé, le roi ainsi parvenu, n'ait rien de plus pressé que de graver sur la pierre, qu'il règne par la grâce de son cheval et de son garçon d'écurie. Il expose ce monument de sa supercherie récente aux yeux de ses compétiteurs qui se sont réservé le droit d'entrer chez lui à toute heure sans être annoncés, et certes! bien plus aisément qu'ils n'avaient pénétré chez le faux et invisible Smerdis. Hérodote nous apprend que l'inscription portait le nom du cheval, mais il ne nous le transmet point, soit qu'il l'ignore, soit qu'il ne lui plaise pas de nous faire part de cette connaissance. C'est bien dommage que nous ne sachions pas comment s'appelait ce prédécesseur de Bucéphale; nous savons du moins que le nom du palefrenier Œbarès était consigné sur la pierre; en sorte que les seigneurs Aspathine, Gobryas, Intapherne, Hydarnès, Mégabyze ne pouvaient ignorer qui les avait dispensés de porter le fardeau du pouvoir suprême. Ce ne sont point là, Messieurs, toutes les observations critiques auxquelles donnerait lieu ce tissu d'aventures merveilleuses ou inusitées. Rollin pourtant les a toutes racontées à la jeunesse, comme autrefois Hérodote aux Grecs, sans élever le moindre doute, et avec une parfaite confiance. De bonne foi, n'est-ce pas ainsi qu'on accrédite les préventions contre l'histoire, et qu'en effet on la transforme en un cours pratique d'irréflexion et de crédulité? C'est mal comprendre le mot *étude* que de l'appliquer à de simples exercices de mémoire.

Il n'y a d'étude réelle que celle qui observe, compare et analyse, afin de juger.

Nous sommes parvenus au quatre-vingt-neuvième chapitre du livre III d'Hérodote : les soixante-douze chapitres suivants de ce même livre correspondent aux neuf premières années du règne de Darius et nous occuperont dans nos prochaines séances.

FIN DU HUITIÈME VOLUME.

TABLE ANALYTIQUE

DU TOME HUITIÈME

DES ÉTUDES HISTORIQUES.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.

U E.

TIQUE.